MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome VIII.

(1876 — 1881).

St.-PÉTERSBOURG, 1881.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à ST.-PÉTERSBOURG:	à RIGA:	à LEIPZIG:
MM. Eggers & C° et J. Glasounof;	M. N. Kymmel;	Voss' Sortiment (G. Haessel).

Prix: 2 Rbl. 10 Cop. arg. = 7 Mk.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.
Février 1881. C. Vessélofsky, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

TABLE DES MATIÈRES.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME VIII.

LIVRAISONS 1 ET 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1877.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des Sciences:

à ST.-PÉTERSBOURG: MM. Eggers & C°, J. Issakof, et J. Glasounof;

à RIGA: M. N. Kymmel;

à LEIPZIG: M. Léopold Voss.

Prix: 1 Roub. 20 Cop. arg. = 4 Mk.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME VIII.

LIVRAISONS 1 ET 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1877.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des Sciences:

à ST.-PÉTERSBOURG: MM. Eggers & Co, J. Issakof, et J. Glasounof;

à RIGA: M. N. Kymmel;

à LEIPZIG: M. Léopold Voss.

Prix: 1 Roub. 20 Cop. arg. = 4 Mk.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.
Décembre 1877. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

CONTENU.

$\frac{2}{14}$ Mars 1876.

Rapport sur l'ouvrage manuscrit de M. Bakradzé, contenant l'exposé des recherches archéologiques faites par l'auteur, dans l'Adchara et dans le Gouria, par ordre de l'Académie en 1873.

La Russie occupe une place digne d'elle dans le grand mouvement qui, depuis une soixantaine d'années, entraîne les esprits les plus éminents vers l'étude des sources de l'histoire, souvenirs du passé, leçons pour le présent, guides des peuples vers l'avenir. Quinze sociétés, commissions, comités et grandes publications, périodiques ou autres, voués à l'archéologie et aux recherches historiques, y mettent au jour, sans relâche, des masses de documents enfouis jusqu'à-présent dans la poussière des archives. Dans la classe Historico-Philologique de l'Académie Impériale des sciences et dans la section Russe proprement dite, plusieurs de nos savants collègues consacrent aussi leur vie à l'étude de la partie russe ou asiatico-russe des monuments du passé; ce n'est pas ici le lieu de nommer les auteurs ni de mentionner leurs œuvres, que le monde de l'intelligence sait apprécier.

Le Transcaucase n'est point resté non plus étranger à la commune impulsion. Indépendamment des

révélations de la science, tirées des entrailles du sol caucasien, grâce aux efforts de MM. Bayern, Zeidlitz et autres, S. A. I. le grand-duc Lieutenant a pris en 1874 un arrêté en vue de la réunion, coordination et mise en lumière des Mémoires particuliers relatifs à la guerre qui a amené la soumission des diverses peuplades du Daghestan et de la Circassie. S. A. a, depuis 1866, daigné favoriser la vaste entreprise de l'impression des Actes de la Commission archéographique du Caucase, dont l'actif M. Berger exécute en ce moment le VIIIe Vol. in-f^o compacte. Il s'est, en outre, formé à Tiflis une nouvelle Société des amateurs des antiquités et de l'histoire du Caucase[1]), dont quelques indigènes ont tenu a honneur de faire partie: ce sont des hommes ayant reçu la forte éducation des Académies ecclésiastiques de S.-Pétersbourg, de Moscou et de Tiflis, doués à divers degrés de talents solides, parmi lesquels il est juste de citer les noms de MM. Platon Iosélian et Berzénof, tous deux enlevés malheureusement à la science dans ces dernières années; M. Eritsof et M. Bakradzé, l'auteur du travail dont je dois rendre compte, déposé en ce moment sous les yeux de l'Académie.

C'est en 1873 que notre voyageur devait exécuter, sous les auspices de l'Académie, une excursion dans l'ancien Tao, la Géorgie turque de nos jours, une vraie mine des plus vieilles antiquités géorgiennes, résidence de la dynastie Bagratide encore au temps de Constantin Porphyrogénète, au Xe. S., parcouru dans les derniers temps par le P. mékhithariste Nersès Sargisian

---

1) La 1e livr. de ses Mémoires vient de paraître.

et par l'habile photographe M. Iermakof, de là il devait se porter dans l'Adchara et dans le Gouria. Par suite des circonstances, ce sont ces dernières contrées seulement qu'il a explorées, de la moitié du mois d'août à celle d'octobre.

Le voyageur avait déjà montré son zèle et sa capacité archéologiques dans l'exploration, féconde en résultats, du Souaneth-Libre, en 1860, et dans son Mémoire très étendu sur les Monuments chrétiens du Caucase, contenant 286 NN., 321 dans la seconde édition; t. V des Actes de la Comm. archéogr. 1873, t. VI des Mém. de la Sect. Cauc. de la soc. géogr. p. 128, avec carte et une feuille d'inscriptions autographiées; en 1875, Société des amateurs des antiq. du Caucase. S'il n'est pas possible d'admettre sans restriction tous les déchiffrements et déductions de l'auteur, du moins on ne peut lui refuser la connaissance approfondie du sujet, l'esprit d'investigation et d'analyse, appuyant ses opinions sur une vaste lecture, et une mémoire imperturbable des plus minutieux détails.

Le Gouria, grâce à la modestie de sa vie sociale et artistique, n'a pas encore été exploré par un seul voyageur complètement préparé, i. e. connaissant sa langue et son histoire. Si l'on excepte M. Dubois de Montpéreux, foncièrement géologue et accessoirement archéologue, parfois trop enthousiaste, et quelques Russes, plus ou moins amateurs des sciences historiques, mentionnés dans les riches Index alphabétiques de la littérature caucasienne, de MM. Doubrovïn et Miansarof, j'avoue ne connaître aucun traité complet, concernant spécialement le Gouria ou certaines parties de cette contrée. Toutefois il y a, en langue anglaise,

cité dans un Compte-Rendu de la reconnaissance de l'Adchara, dont il sera parlé plus tard, un aperçu pratique de la valeur de ce pays.

En 1848, lors de mon séjour en Mingrélie, le prince Dimitri Gouriel me fit, il est vrai, l'obligeante proposition de venir parcourir son pays; mais, outre qu'il me restait alors seulement quelques mois pour achever mon programme, tracé à l'avance, je n'avais pas fait entrer le Gouria dans mon plan, parce que le peu de données fournies par les auteurs géorgiens ne m'inspirait qu'un faible attrait pour une contrée trop peu connue, dont l'histoire, exclusivement moderne, ne m'aurait donné, à ce que je pensais, qu'une faible quantité de renseignements concernant les origines de la Géorgie. Je fus donc obligé de décliner une offre si bienveillante.

Même, dans mon idée, en rédigeant l'itinéraire de M. Bakradzé, en 1873, qui comprenait le Gouria et la partie méridionale de l'ancien pachalik d'Akhal-Tzikhé, ou la Géorgie turque, celle-ci avait la prépondérance, et c'est le hazard des circonstances qui a valu à l'Académie l'excursion dans le Gouria, ainsi que le beau Compte-Rendu dont je dois m'occuper.

Le voyageur, M. Bakradzé, qui avait de bonnes relations dans le pays, préféra commencer par le Gouria, car il prévoyait, non sans raison, de nombreuses difficultés pour l'exécution de l'autre partie de son itinéraire.

Quant à l'Adchara, avoisinant au SE. le Gouria, c'est un tout petit canton, situé sur le cours de la rivière dite Did-Adcharis-Tsqal, «rivière du Grand-Adchara,» affluent droit du Dchorokh. Quoiqu'il

n'ait pas d'histoire proprement dite, il est nommé chez Constantin Porphyrogénète, parmi les dépendances du Clardjeth et du Tao, où se trouvait au Xe. S. la principale résidence des Bagratides ibériens, d'Adranutzium, ou Artanoudj. Je sais que ce pays a été visité, pour autre chose que l'archéologie, lors du traité d'Andrinople, par notre savant correspondant M. Khanykof, qui n'en avait pas gardé, à ce qu'il semble, un trop bon souvenir.

Mais en 1874 une commission russe, sous la conduite d'un officier géorgien très capable, y a exécuté une reconnaissance, qui, je crois, laisse peu à désirer au point de vue pratique, et qui fort heureusement s'est prolongée jusque dans le Chawcheth et le Clardjeth, qui a même été poussée jusqu'à l'entrée du Lazistan proprement dit. M. Bakradzé exprime l'opinion, que je crois juste, que le Lazistan appartient à la nationalité géorgienne; M. Rosen l'a prouvé *de facto*, par le moyen de la linguistique. Le chef de l'expédition de 1874 n'a point laissé de côté, autant qu'il lui a été possible, la partie archéologique; il a même dessiné de bons croquis de plusieurs antiques églises, dignes par leur belle architecture de figurer avec honneur au compte des princes Bagratides. Son récit, fort détaillé et intéressant, figurera, malheureusement anonyme, dans le t. IX des Mémoires de la Section caucasienne de la société Géographique. [2])

2) Le directeur de l'excursion et l'auteur de l'article: «Trois mois de voyage dans la Géorgie turque,» dont nous parlons ici, serait le colonel Kazbek; M. D. Tchoubinof en a rendu compte, sous ce nom, avec les éloges qu'il mérite, dans une séance de la section ethnographique de la Société de géographie russe, le mercredi 25 février de cette année; СПБ. Вѣдом. 26 févr.

Si l'on joint à ces deux excursions celles, exécutées avec autant de bonheur que d'audace, par une personne alliée de près à l'Académie, le naturaliste M. Radde, aux sources du Kour et du Rion, de la Tzkhénis-Tsqal et de l'Engour, en 1864, 1865 (t. VII et VIII des mêmes Mémoires), l'on aura la somme des travaux, certes non méprisables, entrepris par des savants d'un mérite incontesté, pour l'étude approfondie des antiquités historiques du Transcaucase occidental.

Ces notions préliminaires étant données, je vais maintenant rendre compte à la classe du travail de M. Bakradzé.

Le Compte-Rendu, passablement volumineux, de l'excursion dans le Gouria se compose de cinq parties, dont la 1[e] et la 2[e] sont consacrées à l'exploration du district de Tchourouk-Sou, faisant partie autrefois du Gouria, ainsi que de l'Adchara, partie de l'antique Samtzkhé, apanage des premiers Bagratides, quand la ville de Tiflis, centre de la Géorgie, était encore occupée par les Béni-Djafar. Ces deux districts, pauvres en antiquités géorgiennes et habités par des tribus peu avancées en civilisation, ou retombées dans un état voisin de la pure nature, n'ont fourni au voyageur curieux qu'un petit nombre de pages, plus intéressantes au point de vue de l'état social et des relations avec leur entourage, comme aussi des produits du sol, qu'au point de vue des monuments antiques. Voici le sommaire du contenu des deux sections.

1) «Départ de Tiflis, le 12 août 1873, par le chemin de fer de Poti-Tiflis; Kouthaïs, trouvaille archéologique; Esma l'Adcharienne; route du Gouria; Ozourgeth, Tchourouk-Sou, renseignements sur Tchourouk-

Sou et Batoum; description; Hassan-Agha Mourad-Oghli, Laze; monuments anciens aux environs de Batoum, église de Saméba; Lazes, deux documents turk et géorgien.»

2) «Coup-d'œil sur Batoum et sur l'Adchara, le fleuve Dchorokh; grande route conduisant, à travers la vallée du Dchorokh, à Arthwin; notices sur l'histoire et sur la manière de vivre des populations du Dchorokh; mon voyage se poursuit, en remontant la rivière d'Adchara; nature du pays, esquisse des villages de Sagoreth, Kéda, Choua-Khew, Doudalo et de la vie des Adchariens; anciens ponts; Skhaltha, et son antique église; Khoula; Hassan-Beg et Ahmed-Agha; famille des Khimchia-Chwili d'Adchara; coup-d'œil général sur la topographie et l'histoire du pays; appendice, document turk.»

Les passages les plus intéressants de ces deux chapitres sont, à mon sens, premièrement le texte géorgien d'une description détaillée des territoires du Samtzkhé dépendant du catholicos de Karthli; à l'énumération des familles princières reconnaissant la suprématie du catholicos, est jointe celle des évêchés et monastères, dont plusieurs aujourd'hui anéantis, et de leurs possessions ou dépendances territoriales: ce qui fournit au voyageur, outre la critique des divers manuscrits tombés entre ses mains, l'occasion d'une fine analyse des chartes et documents officiels dont il a lu avec intelligence les extraits dans l'Histoire de Géorgie. Par-là il reconstitue les apanages de familles dont plusieurs sont éteintes, et tire un excellent parti des indications contenues dans la partie Paléographie de la Chronique géorgienne.

Ici encore, à propos du langage usité dans le Gouria, le voyageur cite en originaux et transcrit en bon géorgien deux documents écrits, l'un par une femme, l'autre par un homme, qui, au premier abord ressemblent plus à d'informes grafiti, à des excentricités puériles de patois et d'orthographe, qu'à quelque chose de géorgien. A la longue seulement on finit par y reconnaître l'œuvre de grossiers paysans. L'autenthicité linguistique de ces gribouillages est confirmée soit par comparaison avec la Grammaire laze de M. Rosen, soit par le texte d'un article inséré dans le journal დროება «le temps,» 11 février 1876, correspondance d'un habitant de Kobouleth. Ici, outre une certaine proportion de mots turks, l'altération des radicaux et celle des formes grammaticales forment un langage à part, analogue sinon aux variations du grec moderne, comparé à l'ancien, du moins à celles du dialecte petit-russien par rapport au russe du nord. C'est à ce propos que M. Bakradzé a jugé bon, non sans de justes motifs, de rédiger un petit vocabulaire comparatif, de 328 mots géorgiens du Karthli et du Cakheth, de l'Iméreth, du Gouria, de Kobouleth et de l'Adchara, avec la traduction en russe: vocabulaire qui prouve que lors même que le mot usité dans les trois derniers pays conserve sa physionomie purement géorgienne au fond, la forme en est plus ou moins altérée. Par exemple le mot gourien ბიცოლა «tante,» est bien géorgien, mais rudement abrégé de ბიძის ცოლი «l'épouse de l'oncle;» ailleurs des mots turks ou autres ont remplacé le radical géorgien dans l'usage habituel: dans le cas dont il s'agit, le gourien dit encor მეხსადია; l'homme du Kobouleth et d'Adchara dit en outre ახლა, deux

formes dont la première est d'origine pour moi inconnue; l'autre semble provenir du sémitique ابو, אב, père, ძია oncle = ბიძა, comme qui dirait «la femme parente du père.»

3) «Départ de Khoula, pour Tchouana: Zémo-Khino et son église; passage dans le Gouria, à travers la chaîne de Tchokhat; coup-d'œil général sur le Gouria; recherches archéologiques à Kakhout, Tsmanieth, Atchi et Likhaour; monastère de Chémokmed et ses deux églises. Celle du Sauveur et celle de la Transfiguration, de Zarzma, examen de leurs riches monuments archéologiques; Appendice..»

Je dois me contenter de signaler ici 66 inscriptions, d'inégale grandeur et importance, mais contenant toutes quelque fait, nom ou date, qui ne sont point sans valeur. Elles ont été recueillies, tant à Chémokmed, la principale église de l'antique Gouria, qu'à Likhaour et dans les églises des environs. Le fait le plus intéressant à mentionner, c'est la réunion à l'église du Sauveur, de celle émigrée de Zarzma, avec son image, au temps de Wakhtang-Gouriel (1583—1587). La manière dont je m'exprime à ce sujet est conforme à l'expression géorgienne, qui, en parlant des images saintes, les traite comme des personnes, que «l'on fait prisonnières,» à qui «l'on donne asyle,» que «l'on ramène» dans ses foyers. La Chronique géorgienne emploie fréquemment ces tournures au sujet de l'image vénérée de N.-D. d'Atsqour et d'autres, dont les parties belligérantes se disputaient la possession. Bien qu'une note ajoutée au texte du document d'émigration de celle de Zarzma, sous le Gouriel Wakhtang, place le fait en l'année pascale 260—1572, il doit y avoir

ici, vu les dates d'avénement et de mort dudit Gouriel, une inexactitude, que je signalerai au voyageur. L'acte dont nous parlons a encore une autre importance. La Chronique du Gouria, par Wakhoucht, nomme Wakhtang simplement «parent ტომი,» des Gouriels, tandis qu'il est démontré par les actes qu'il était fils de Giorgi II et frère de Mamia II.

A propos de l'église collatérale, de Zarzma et de son image, qu'il me soit permis de joindre ici quelques aperçus et réflexions de circonstance. Les plus belles inscriptions géorgiennes que j'ai recueillies dans mon voyage, sont certainement: celle de Soouk-Sou, mentionnant avec les détails les plus exacts la comète de l'an 1066, contemporaine de la conquête de l'Angleterre par les Normands; celle d'Oubé, année pascale 361, 535 intercalaire de l'Hégyre = 1140 — 1141; enfin celle de Zarzma, où est mentionnée l'expédition des Géorgiens contre Bardas-Phocas (en 976), qui leur procura un riche butin, ayant servi à la fondation de la Laure ibérienne du mont Athos. En traitant de l'église de Zarzma, dans le Gouria, M. Bakradzé saisit l'occasion de citer les inscriptions que j'ai copiées sur les lieux et d'y faire d'importantes corrections, dans la lecture des noms propres de deux personnages: l'un qu'il nomme avec plus d'exactitude que moi «le seigneur Parsman ႳႻႰႨႱႠ ႴႱႰႨႱႠ Khourtzidzé, au lieu du barbare Pansaphia? Khartzadzé[3]).» Il rectifie également *de visu*, une autre inscription du même lieu, qui m'avait échappé, mais dont le Musée asiatique possède

3) Voyage archéol. 2[e] Rapp. p. 133, 135.

une copie, communiquée par Mgr l'exarque Evgéni, et dont le vrai nom est «L'abbé Gabriel Khourtzidzé.»

Rien ne se perd en fait de détails scientifiques recueillis avec soin. A la fin de la Chron. géorgienne, publiée par la Soc. Asiatique de Paris, en 1830, j'ai ajouté, sous le titre de Paléographie, la traduction du texte autographié, aussi bien que j'ai pu le faire alors, des notes manuscrites (приписки) d'un vieux Synaxaire fruste, de la Grande Bibliothèque de Paris, notes qui font foi que ce Mit a appartenu au monastère de Thisel-თისელი — sous le vocable de la Mère de Dieu. Ces notes renferment des agapes, fondées en faveur de plus de 150 personnages ou familles, Botzo, Diasamidzé et autres, dans des localités dépendant dudit monastère. M. Bakradzé, dont la mémoire est tenace et l'esprit curieux, en lisant ces notes, y a reconnu sur-le-champ la topographie et des habitants du Samtzkhé. Il a questionné et bientôt appris que le monastère d'où provient ledit Synaxaire, que je croyais être Trouso, dans l'Osseth, est situé à quelques verstes à l'E. d'Atsqour; les anciennes cartes russes le nommaient Теселъ, c'est la belle carte de 5 verstes au pouce anglais qui le nomme exactement Тиселъ. Il est incroyable quelle quantité de renseignements de détails le voyageur a tirés des notes du Synaxaire dont il s'agit, et Dieu sait avec quel art il les met en œuvre, par la comparaison avec les lieux et les personnages, souvent inconnus, mentionnés sur les images du Gouria!

Les inscriptions lapidaires de la Géorgie sont généralement incisées ou taillées en profondeur, je n'en ai trouvé en relief, qu'à Ourbnis, à Zakhor et dans une localité du Somkheth. Les caractères, composés de

lignes droites, se prêtent parfaitement à une grande régularité de lignes, et sont d'autant plus beaux qu'ils sont plus anciens, comme cela se remarque, si je ne me trompe, dans les inscriptions romaines en lettres onciales et dans les plus anciens monuments koufiques; bien que remplies d'abréviations, elles se lisent assez bien, parce que ces abréviations sont connues et régulières. Toutefois certaines inscriptions, comme celles de la porte de la citadelle d'Atsqoür — en lettres civiles ou vulgaires — de l'église de Djroudch, en lettres ecclésiastiques, sont de véritables griffonnages, qui offrent à la lecture les plus grandes difficultés; il en est de même de celle de Nigoïth, copiée par M. Bakradzé, où, avec la plus grande peine, le voyageur et moi nous avons pu lire assez de mots pour nous convaincre qu'il s'agit de la fondation d'une agape. Le fait me rappelle une inscription que l'éminent antiquaire feu le général Bartholomée a copiée sur une église à Orbeth, l'ancien Samchwildé. Un inconnu, qui s'est évertué à la déchiffrer et à la transcrire sur la pierre même, en lettres vulgaires, en a perdu la patience et termine son travail par une exclamation bien accentuée: შენ სატანი «чертъ побери!»

Quant aux inscriptions tracées sur les images, les plus modernes sont généralement en lettres vulgaires; les plus belles de cette catégorie se lisent dans les églises de la Mingrélie. Pour les anciennes, elles sont en lettres ecclésiastiques, fort belles sur les images du Samtzkhé-Saathabago et de la Mingrélie. Celles du Gouria sont aussi en lettres ecclésiastiques, avec abréviations souvent insolites et très propres à rendre impossible le déchiffrement sûr des noms propres d'hommes

et de lieux, et surtout avec des ligatures où l'œil a bien de la peine à saisir la suite voulue des lettres. M. Bakradzé a fait à cet égard de véritables tours de force pour arriver à la divination des mots et du sens des phrases, et je dois lui rendre justice, il y a presque toujours réussi. Je citerai entre autres une magnifique inscription copiée sur une image de l'église de Djoumath, «qu'il ne croit pas que personne ait lue avant lui.»

Je termine ce qui concerne cette partie de son Compte-Rendu, en mentionnant son énumération des richesses archéologiques de Chémokmed, divisées en quatre sections: objets propres à cette église, objets de Zarzma, puis des dépendances du Samtzkhé, enfin ceux de diverses contrées qui ont trouvé un refuge dans le Gouria, grâce à la prospérité dont jouissait le pays.

Enfin le voyageur a encore examiné ici un livre de Mémentos provenant du Souaneth, et un Goulani ou recueil d'hymnes liturgiques, suivi d'un cycle pascal complet, avec des notices historiques, dont j'ai eu moi-même l'occasion de faire usage, grâce à une copie communiquée par M. Trjaskofski, que celle de notre voyageur servira à contrôler.

Le dernier morceau de cette 3e partie du Compte-Rendu est un acte ayant servi à une ordalie ou épreuve judiciaire par le fer rouge. Le papier de cet acte porte l'empreinte du fer, qui y a causé une forte lacune, fatale probablement au malheureux qui devait se justifier d'avoir causé la perte d'une famille chrétienne vendue aux Turks, et cela en l'année 1811!

4) «Continuation d'excursions et recherches à Gou-

nébis-Car, Gomi, Bakhwi, Wanis-Ked, Baïleth, Khidis-Thaw, Erketh, Khew, Wan, Soureb, Nonéi-Chwili, Kwémo-Kheth, Gamosatchinéboul, Oudabno, Matz-khowar, Atzana, Nigoïth, Boghleb, Djoumath, Basi-leth, Tzikhé, Wachnar, Naomar, Bircnal; Appendice.»

Afin d'éviter les répétitions, je dirai seulement ici que ce chapitre renferme 113 inscriptions, recueillies surtout à Erketh, à Khew et au couvent considérable de Djoumath; une singulière inscription chronologique, à Ascana, ne sera pas facilement expliquée dans tous ses détails. Le voyageur a examiné avec soin plusieurs Goulani ou recueils d'hymnes; il a trouvé à Kwémo-Kheth une Histoire de Géorgie inédite, copié en divers lieux des documents nouveaux. Il donne de curieuses notices sur les jeux qui accompagnent les fêtes d'église; mentionne, ce qui est une grande rareté, un M^it^ géorgien en lettres capitales, à Oudabno; énumère, à Nonéis-Chwili jusqu'à 14 espèces de raisins, produisant autant de sortes de vins, recherchés dans le pays pour leurs diverses qualités; il fournit l'histoire, la généalogie et les apanages des éristhaws du Gouria, qui sont des Charwachidzé émigrés d'Aphkhazie; s'étend également sur les familles aristocratiques des Nacachidzé, des Motsqobili-Chwili, des Gochadzé; sur les origines des Djaqel, ancêtres des atabeks du Samtzkhé, et, par les détails précis contenus dans des documents authentiques, essaie de démontrer soit la descendance des Gouriels, d'une famille Wardanidzé, venue du Souaneth, opinion déjà émise par Wakhoucht, soit l'identité, moins susceptible de démonstration, de l'origine des dadians de la première dynastie, et des Gouriels: il y a pourtant là quelque chose de très spécieux.

quoique les belles et antiques images du couvent de Khophi se taisent à ce sujet.

Après avoir examiné ce qui a été écrit par M. Dubois de Montpéreux sur le prétendu Oudjenar, lis. Wachnar — en géorgien ვაშნარი, «pommeraie,» localité dont il a lui-même levé un nouveau Plan et exploré la ruine dans les plus grands détails, notre voyageur se déclare pour l'opinion que ce ne peut être l'antique Pétra, la forteresse qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des guerres de la Lazique. Le peu d'étude que j'ai fait de cette question de géographie ancienne ne me permet pas d'avoir une opinion raisonnée à ce sujet; mais en me guidant sur les indications byzantines, réunies dans les Memoriae populorum de Stritter, je m'en tiens à ce que j'ai dit dans une Addition à l'Histoire de Géorgie, celle sur la Lazique; or Pétra était sur le bord de la mer, ce qui veut dire sans doute à une petite distance, dans une vallée resserrée entre deux rochers, sur la gauche du Phase. Ce dernier trait exclut le Dchorokh, sur la gauche duquel on ne connaît aucune forteresse ni ruine de forteresse un peu importante, à qui il puisse convenir. Procope a donc voulu dire probablement «dans le pays à gauche du vrai Phase ou Rion,» et quant à une place réunissant une partie du moins des autres conditions, la carte et le texte de Wakhoucht nous indiquent Kadjéthis-Tzikhé «la forteresse de Kadjeth,» peut-être «des braves,» en admettant l'étymologie arménienne քաջ *kadch*, et les cartes modernes portent en effet, non loin du rivage, à mi-chemin entre Batoum et Kobouleth, le fort de Tzikhé- ou Tzikhis-Dzir, qui répond à l'emplacement de Kadjéthis-Tzikhé, peut-être

la fameuse Kadchtha-Tzikhé, célèbre dans le roman de l'Homme à la peau de panthère. Quant à l'Oudjenar de M. Dubois, n'en déplaise à ce respectable voyageur, c'est une simple altération du Wachnar, dont M. Bakradzé nous trace le Plan, et qui est la résidence actuelle d'un prince Dimitri Nacachidzé, dont l'histoire ancienne n'est pas connue.

5) «Analyse des actes du Gouria; Appendices: facsimile des sceaux et signatures des Gouriels, et de personnages tant ecclésiastiques que séculiers du pays, au nombre de 56; instruction donnée en 1777, par le catholicos Maksimé Madchoutadzé, aux abbés d'Oudabno et d'Erketh; arrêts prononcés de 1818 à 1822 par les mdiwan-begs—sortes de chief-justice du Gouria, en diverses circonstances.»

Au moyen des actes en question, travaillés à nouveau — car précédement le voyageur avait déjà traité le même sujet — M. Bakradzé essaie de fixer d'une manière certaine la succession des Gouriels régnants, leurs rapports de parenté, leur descendance, les noms de leurs épouses et les dates de leur avénement et de leur mort: le tout est suivi d'un Tableau généalogique, qui devra avoir plus d'authenticité que ceux dressés jusqu'à cette époque. Quant aux arrêts des mdiwan-begs, comme ils sont tirés de papiers officiels, ils présentent un état intéressant de la moralité du peuple et de la justice publique durant les cinq années indiquées.

Tel est l'ensemble de la monographie archéologique du Gouria, fruit de l'excursion de M. Bakradzé.

Quant à sa nouvelle tournée, il serait peu convenable de fatiguer l'attention de l'Académie par une

analyse trop détaillée, par des discussions d'un caractère trop spécial; car c'est pour ainsi dire à la loupe qu'il a disséqué la contrée, objet de ses recherches. Je me contenterai donc d'un aperçu rapide, insistant seulement sur les détails qui me paraîtront avoir plus d'importance.

Je dirai d'abord ce que c'est que le Gouria, puis j'exposerai la série des sujets traités dans le Compte-Rendu soumis à la classe.

Le Gouria, la moins considérable des principautés indépendantes, de race et de langue géorgienne, est situé entre la mer Noire à l'O.; la ligne de faîte d'où découlent les affluents gauches du Rion, au N.; le Saathabago ou Akhal-Tzikhé, à l'E.; au S., l'Adchara et le fleuve Dchorokh, limite du Lazistan: environ un degré de latitude, entre les 41° et 42° parallèles, et presque le double en longitude, avant le traité d'Andrinople, qui a laissé à la Turquie la partie comprise entre le Tchourouk-Sou et le Dchorokh. Tel qu'il est aujourd'hui, au pouvoir de la Russie, le Gouria, administrativement district d'Ozourgeth, renferme environ 60000 habitants. Richement arrosé par de nombreux fleuves et rivières ou ruissaux, entrecoupé de plaines prodigieusement fertiles, de forêts et de montagnes, il nourrit un peuple brave et gai, soumis à ses maîtres féodaux, et constitué vers la seconde moitié du XVe s. en principauté occupant le 4e rang pour la durée des règnes — 15 ans et 6 mois — dans la série des états géorgiens, formés alors du démembrement de la monarchie Bagratide.

Situé sur la mer Noire, à l'angle même où le rivage de cette mer commence à se porter droit au N., le Gouria, si l'on en croit l'historien Abydène, cité par Moïse de Khoren, aurait reçu, au VII° s. avant J.-C., une partie des captifs hébreux enlevés par Nabuchodonosor; ce qui n'a rien d'improbable, quand on voit la nombreuse population juive de la Géorgie occidentale, et comme les Juifs sont nommés en arménien Hrhéaï, en géorgien Houria, il est assez attrayant de chercher dans ce mot l'origine du nom qui nous occupe. En tout cas cette étymologie est plus raisonnable que celle alléguée par Wakhoucht, «Gouria, de Gouriaoba გჳრიაობა, tumulte, sédition,» car les Gouriens, tout vifs qu'ils sont, ne se distinguent pas par une humeur querelleuse.

Le principal cours d'eau du Gouria, le Dchorokh, est connu des anciens sous le nom grec d'Akampsis «l'inflexible,» sans doute à cause de la rapidité de son cours, sous celui de Boas ou Téléboas «le retentissant,» chez les Byzantins, qui le font mal à-propos descendre du N., bien qu'en réalité il tire sa source des monts Pharangiens, au N. de l'Araxe. Il est remarquable que le nom de Dchorokh, insignifiant par lui-même, qui paraît être une simple onomatopée, se retrouve presque lettre pour lettre dans celui du Tchourouk-Sou, rivière qui arrose le petit district de ce nom, et dans le Tcholok, l'un des petits affluents droits du Natanéb, un peu au N. du précédent; or Tcholok est la transcription littérale de l'arménien ճողոխելի *Tchoghokhéli*, signifiant «inflexible,» et paraît être originaire ou dérivé de celui de l'Akampsis

grec, dont le nom a pour ainsi dire une triple application.

Quoi qu'il en soit, depuis l'an 1463 le Gouria, sous 22 princes Wardanidzé, d'origine souane et titrés Gouriels, a fourni 341 ans d'existence, souvent glorieuse, s'est allié aux dadians, aux rois d'Iméreth, aux maîtres d'Akhal-Tzikhé, aux rois de Karthli et de Cakheth, a donné plusieurs catholicos à l'Aphkazie, quelques rois à l'Iméreth, sans avoir fait, il est vrai, de grands pas dans la civilisation, au sens moderne du mot, mais aussi sans rester indifférent aux progrès de l'intelligence. Le moment le plus glorieux de son histoire est le VIe. s., quand Khosro-Anouchirwan et Justinien se disputèrent, durant dix ans de guerre, la possession de la Lazique, dans laquelle le Gouria était alors compris.

L'importance des nations dans l'histoire de l'humanité ne se mesure point à l'étendue du territoire et au nombre de la population, mais à la bonne organisation sociale, à la culture intellectuelle, au goût du bon et du beau, à la valeur des caractères. Le Gouria, grâce à son féodalisme presque paternel, a su maintenir son repos et son indépendance durant plus de trois siècles et immortaliser le souvenir de ses aïeux par des monuments et surtout par des séries d'images religieuses, de style byzantin, qui sont, avec ses nombreuses forteresses, les seuls reliques de son passé.

Si, comme j'en ai la confiance, l'Académie est satisfaite du zèle et de l'habileté de son voyageur, elle voudra bien, ainsi que je le propose, autoriser son secrétaire perpétuel à témoigner sa haute approbation

et ses remerciements à M. Bakradzé et le recommander à la bienveillance particulière de ses supérieurs immédiats. Le Rapporteur lui-même, après le plaisir qu'il a éprouvé à lire ce beau travail, aura celui de voir ses efforts couronnés de succès, et la littérature géorgienne enrichie d'un savant interprète et d'un bon livre de plus.

(Tiré du Bulletin, T. XXII, pag. 264—277.)

$\frac{25 \text{ Mai}}{6 \text{ Juin}}$ 1876.

Revue de la littérature historique de l'Arménie. Par M. Brosset.

§ I.

Depuis ma revue de l'an 1860, Ruines d'Ani, Introduction, la littérature historique de l'Arménie s'est enrichie de plusieurs importantes publications: je demande pardon à l'avance si, par malheur, j'en omets ici quelques-unes.

En 1864 le P. Nersès Sargisian († en juin 1866) faisait imprimer à Venise une Description de la Petite et de la Grande-Arménie, in-8°, renfermant nombre de plans, de cartes et d'inscriptions arméniennes, géorgiennes, grecques et cunéiformes, recueillies par lui durant onze années de voyages, toutes plus intéressantes les unes que les autres pour l'histoire de sa nation et des principaux couvents disséminés dans l'Arménie septentrionale, ainsi que dans l'Asie-Mineure. C'est à son obligeance que j'ai dû la communication des beaux fac-similés des antiques inscriptions géorgiennes et grecques insérées au t. VIII des Mémoires de l'Académie Impériale des sc. №. 10.

En 1865 le savant mékhithariste Léonce Alichan

a publié à Venise une nouvelle édition, annotée et augmentée d'un Appendice, de l'historien Kiracos. Malheureusement il a cru utile d'omettre la lettre si intéressante de Nersès-le-Gracieux au prince Alexis Comnène, lettre tout à la fois historique et dogmatique, qui est un document fondamental en fait de théologie, telle que l'entendent les Arméniens. C'est celle dont des extraits, ainsi que d'autres textes du même genre, reproduits par Kiracos, ont été traduits à ma prière, en latin, par M. Petermann, de l'Académie royale des sciences, de Berlin; v. mon édition de Deux historiens, p. 194, sqq.

En 1866, trois habiles orientalistes de Berlin réunissaient leurs efforts pour donner une nouvelle édition, en langue latine, des Canons chronologiques d'Eusèbe, auquel l'éditeur en chef M. Alfred Schoene fournit la surveillance générale, et une Préface, M. le Dr H. Petermann, aujourd'hui correspondant de notre Académie, une Préface critique et une nouvelle version latine, revue sur plusieurs bons manuscrits, et y joignait, par une très heureuse idée, la traduction revue de S. Jérôme, offrant parfois avec les textes arménien et grec de notables différences. Enfin M. Roediger, également un de nos correspondants, enlevé depuis lors à la science, enrichissait ce travail de la traduction d'une curieuse chronique syriaque inédite, tirée des M^its^ de Londres. Quant à la 1re Partie de l'ouvrage de l'évêque de Césarée, si importante pour la critique des textes anciens sur lesquels repose sa chronologie, MM. Schoene et Petermann n'ont pas résisté au désir de lui consacrer aussi leurs veilles savantes: cette 1re Partie a paru à Berlin en 1875, in-4°, et les amateurs

de chronologie ancienne peuvent désormais jouir de la traduction complète du célèbre Chronicon bipartitum.

En 1867 a paru la 2e édition, revue et augmentée — la 1re m'est inconnue — d'une description d'Ani, en arménien, à Théodosie. C'est une petite brochure, de 67 pages avec cartes et plans, contenant la plus grande partie des inscriptions de l'ancienne capitale des Bagratides, par le prêtre Iohannès Abrahamian. Maintenant, avec le Voyage du P. Sargis Dchalaliants, avec les Ruines d'Ani et les copies du P. Nersès Sargisian, dans l'ouvrage cité plus haut, on peut exécuter un beau travail d'ensemble sur les antiquités d'Ani.

M. Langlois, enlevé à la science dans toute la vigueur de la jeunesse, en mai 1869, avait formé le plan d'une collection d'historiens arméniens en cinq volumes, publiés en traduction française et dans l'ordre chronologique. Deux volumes in-8° à deux colonnes ont paru en 1867 et 1869, le dernier en même temps qu'une traduction complète par le même de l'Histoire universelle de Michel le Syrien, fin du XIIe S., précédés, en 1863 du Trésor des chartes d'Arménie: il n'est pas étonnant que des travaux aussi considérables que ceux-là aient épuisé avant le temps celui que les fatigues d'un voyage en Cilicie, exécuté en 1853, avaient déjà fortement éprouvé.

En la même année 1869 M. Ed. Dulaurier, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, a mis au jour un beau volume in-f°, renfermant les textes, avec traduction française, d'extraits des historiens arméniens relatifs aux croisades. S'il réussit à donner

une suite à ce grand travail, il aura bien mérité de l'Arménie et de la science historique.

Encore dans la même année notre Académie publiait dans le t. XIII de ses Mémoires, VIIe série, l'Histoire chronologique, ou mieux peut-être la chronologie historique de Mkhithar d'Aïrivank, avec traduction française et notes critiques, d'après un M^{it} de son Musée asiatique, plus complet et meilleur que celui ayant servi à l'édition du texte seul, Moscou, 1860. Cette fois le texte du M^{it} de l'Académie fut aussi publié, sauf un passage omis involontairement, avec une traduction russe, en 1867, 69, in 8°, par M. K. Patcanof, dans le recueil de la Société archéologique russe, consacré aux travaux sur l'orient. En 1870, 1871 M. Patcanof a encore mis au jour le texte et une traduction russe annotée de l'Histoire de la nation des archers, par Malakia-le-Moine, et, pour achever la revue de son activité littéraire, mentionnons tout de suite: en 1870, un Journal du siége d'Ispahan par les Avghans, d'après Pétros di Sargis, Arménien du Ghilan, témoin oculaire, dont le texte, en mauvais patois de Djoulfa, avait paru en 1863 dans les NN. de février et de mars du journal arménien Կռունկ.. la Cigogne. Ce texte, de difficile digestion à cause de son incorrection et d'une quantité de mots russes et appartenant aux diverses langues musulmanes, dont il est émaillé, a été critiqué et commenté avec soin par l'éditeur dans les Записки ou Mémoires en langue russe de notre Académie, t. XVII. Encore en 1873, le chapitre LIII de l'historien Arakel, sur les pierres précieuses, a fourni à M. Patcanof le sujet d'un travail fort consciencieux, au point de vue de la philologie et du contenu, qui a

trouvé place dans le t. XVII des Travaux de la section orientale de la Soc. arch. russe. Enfin en 1874 il a *essayé* de compléter les recherches de Klaproth, de M. Dulaurier et les nôtres, sur les invasions des Mongols, d'après les historiens arméniens. En 1871, une curieuse dissertation sur l'origine des noms des mois arméniens où, entre autres choses, l'auteur essaie de trouver dans l'ancien sanscrit l'origine du nom de Vahagn, donné à l'Hercule arménien. La légende rapportée par Moïse de Khoren à ce sujet est si incomplète et si obscure, et l'on a tant abusé depuis le savant Bopp de la faculté d'établir des étymologies au moyen des mutations, suppressions et additions de lettres, qu'il n'est pas étonnant que la thèse soutenue à ce sujet par M. Patcanof ait rencontré un contradicteur, dans la personne de l'Arménien et arméniste bien connu M. N. O. Emin. Il s'en est suivi une rude polémique, qui nous a valu 1° une brochure sous le titre Вахáгн - Вишапакáх' армянской миѳологіи есть Индра-Витраhан Риг-Веды. Pét. 1873. 2° Puis une réplique, Pét. 1873, de M. Patcanof aux Remarques de M. Emin, et 3° Une contre-réplique, Moscou 1874, de M. Emin. Cette polémique entre deux adversaires convaincus a certainement son côté utile; il m'a paru toutefois qu'il s'y est mêlé des considérations accessoires, et que la critique était devenue trop acerbe.

Après cette digression, si nous revenons sur nos pas, nous trouvons encore en 1869 la traduction allemande de l'historien Moïse de Khoren, publiée à Regensburg ou Ratisbone, par le Dr M. Lauter, auteur d'une grammaire arménienne, Vienne 1869.

En 1870 notre Académie a publié la traduction

française de deux historiens, Oukhtanès d'Ourha, Xe S., et Kiracos de Gantzac, XIIIe S., dont la Préface contient, outre des notices biographiques sur les auteurs, une exposition nouvelle de l'histoire et des règles du comput chronologique arménien. Si j'ai eu le bonheur de rendre quelque service aux lettres arméniennes et aux savants qui lui ont consacré leurs veilles, je crois que c'est surtout par ce travail, dont l'idée fondamentale m'a été fournie par un résumé en quelques lignes, faisant partie du t. II, p. 143, des Useful tables de Prinsep. Imprimées d'abord dans le t. VI du Bulletin de notre Académie, puis dans le t. VI des Mélanges asiatiques, et de là, avec addition des nouvelles règles, dans la Préface des Deux historiens, p. LVI, enfin en abrégé, dans le t. XIX des Mémoires de notre Académie, № 5, ces règles rationnelles et mathématiques facilitent singulièrement la conversion des dates arméniennes en dates de l'ère vulgaire et *vice versâ*.

Passons maintenant aux importantes publications sorties des presses d'Edchmiadzin, et remercions bien sincèrement Mgr Géorg, catholicos actuel des Arméniens, du zèle éclairé qui lui a fait entreprendre de si utiles travaux, dont je vais exposer la série.

En 1870 a paru à Edchmiadzin l'Histoire, du diacre Zakaria, qui, sous le titre de Mémoires historiques sur les Sofis, est placée en tête du 2e volume de notre Collection d'historiens arméniens.

La même année, le curieux Condac ou Cartulaire du couvent de Iohanna-Vank, ouvrage dont la traduction fait suite au précédent.

Encore la même année, l'Histoire de Nadir-Chah,

par le catholicos Abraham, de Crète, témoin oculaire de l'avénement de ce prince, également traduit ici par nous.

Encore en 1870, deux petites Histoires d'Arménie, l'une en vers, du vartabied Siméon, d'Abaran, attaché au couvent de Medzop, vivant à la fin du XVIe S. Elle traite spécialement des familles Pahlavide et Mamiconienne; l'autre, la réimpression d'une Histoire d'Arménie et des empereurs romains, sans grande valeur, écrite en prose par Minas, d'Amid. On croit que c'est lui qui, dans les dernières années du XVIIe S., était patriarche de Jérusalem.

L'infatigable bibliophile arménien, M. Miansarof a su retrouver une édition princeps de ce dernier livre, imprimé en 1184 arm. (Sam. 19 septembre) = 1734, à Constantinople.

En 1871, David-Beg, histoire anonyme du soulèvement des Arméniens de la Siounie — le Qarabagh — contre les Osmanlis, en 1721 — 1727, éditée par M. Abgar Goulamiriants, libraire et homme de lettres.

La même année, le texte de l'Histoire d'Arménie, par l'évêque Oukhtanès, d'Ourha ou de Sébaste, car les deux opinions ont cours, écrivant vers la fin du Xe S. C'est un abrégé d'histoire universelle, suivie du récit, circonstancié et sur documents, de la séparation des Géorgiens d'avec les Arméniens, au point de vue des dogmes et de la hiérarchie, ouvrage dont nous avons donné la traduction en 1870. Une 3e Partie, qui contenait l'histoire de la conversion de la peuplade peu connue des Dzads au christianisme, manque malheureusement dans le seul manuscrit, presque contemporain de l'auteur, que l'on connaisse, et qui paraît

avoir été mutilé par une malveillance préméditée. On ne sait ce qu'est devenu ce précieux *codex*.

En 1872, 1873, M. Al. Eritsof, de Tiflis, a publié en russe huit N^{os} d'un ouvrage périodique, Кавказская старина «l'Antiquité caucasienne,» un excellent recueil in-4° avec Planches lithographiées, consacré à l'histoire de quelques-uns des principaux couvents de l'Arménie russe, renfermant aussi des documents inédits, relatifs à l'histoire moderne. L'entreprise paraît malheureusement s'être arrêtée faute de ressources.

Le même auteur a donné en 1874, sous le titre de Calendrier familier, en langue arménienne vulgaire, un travail que l'on peut recommander aux lecteurs, comme une source abondante de renseignements statistiques concernant la nation arménienne, en Russie et dans les pays musulmans, 226 pages format petit in-4°.

En 1873, il est sorti des presses d'Edchmiadzin, sous le titre arm. de Dchambr, équivalant à Камеральное описание, une description statistique très intéressante des propriétés d'Edchmiadzin, en 25 chapitres, avec addition de documents et chartes octroyées audit monastère par les souverains osmanlis et par les Persans. C'est l'œuvre du catholicos Siméon, d'Erivan, siégeant 1763 — 1780, remplie de notices historiques relatives aux localités et aux personnes et munie d'un Index alphabétique, rédigé en 1828.

Encore en 1873 le t. XX du Bulletin de notre Académie a donné une Notice sur le prétendu masque de fer arménien, qui n'est autre que le patriarche Avétik de Constantinople, enlevé par la diplomatie française en 1706 et mort à Paris le 21 juillet 1711. La

question du masque de fer, après recrudescence dans ces dernières années, semble complètement résolue par l'ouvrage de M. Th. Iung, Paris, 1872. «La vérité sur le masque de fer,» où il est démontré que l'individu qui porta durant 30 ans un masque de velours, 1673 — 1703, et mourut à la Bastille en la dernière année ici marquée, n'est autre que le chef d'un complot contre le roi Louis XIV, complot qui avait de redoutables ramifications dans la société du temps.

Mentionnons encore en passant le Registre chronologique d'Arakel, inséré aux Mémoires de notre Académie, t. XIX № 5, où sont sévèrement critiquées les dates formant la charpente de la chronologie du vartabied de Tauriz.

En la même année je dois une mention à la Description du couvent de Géghard ou Aïrivank, imprimée par le vartabied Stéphannos Mkhithariants, ouvrage orné de quelques gravures et contenant l'histoire complète du monument, ainsi que les inscriptions tracées sur ses murs. Je crois qu'il en manque quelques-unes, notamment celle que Dubois, t. III, p. 389 de son Voyage, dit être la plus grande inscription arménienne qu'il ait vue, et dont le contenu n'a pas encore été livré à la curiosité des lecteurs.

Il n'est pas permis de terminer cette longue énumération, sans donner aussi une mention très honorable à une dissertation doctorale, formant un bon volume in-8°, de M. Troïtzki, sous le titre de «Exposition de la foi de l'église arménienne, tracée par le catholicos arménien Nersès, à la demande de l'empereur grec Manuel,» dissertation historico-dogmatique

se reliant à la question de la réunion de l'église arménienne à l'orthodoxie; St.-Pétersbourg, 1875, en russe. C'est un ouvrage très savant, très logique, modéré dans la forme, mais très rigoureux au point de vue du dogme, où l'auteur soutient que, quoi qu'ils en disent, les Arméniens sont monophysites. Il serait possible que le grand travail de M. Troïtzki fût suivi d'une réplique catégorique, par un Arménien très au fait des questions théologiques, M. Emin, qui me paraît avoir mis la raison et la science de son côté, dans la polémique dont j'ai parlé plus haut contre M. Patcanof. Je ne mentionne du reste qu'en passant, comme n'étant pas du domaine de l'histoire, divers articles du même auteur, parus dans ces dernières années, et consacrés à des sujets religieux-légendaires et à des livres apocryphes.

Il a encore paru en 1875, à Moscou, une «Histoire des catholicos d'Edchmiadzin, depuis Siméon, jusqu'à Jean VIII, 1763—1831,» par Mser-Magistros Msériants, de Smyrne, joli volume 8°, en langue littérale arménienne. Les lecteurs y trouveront beaucoup de détails intimes sur les catholicos Siméon, Loucas, Iosif Arghouthinski-Dolgorouki, Daniel et David, Ephrem, Jean et un certain nombre de documents intéressants.

Il me reste à exprimer en terminant les desiderata de l'historiographie arménienne: une bonne édition du texte de Matthieu d'Édesse, au moyen des manuscrits de Paris et de Russie; celle du texte de la Chronique de Michel le Syrien; enfin une bonne traduction de l'ouvrage de Jean-catholicos, d'après la collation des textes.

§ II.

Le second volume de la Collection d'historiens arméniens, traduits en français*), renferme les Mémoires sur les Sofis et le Cartulaire du couvent de Iohanna-Vank, par le diacre Zakaria; l'Histoire d'Aghovanie, par le catholicos Hasan-Dchalaliants; celle de David-Beg; enfin celle de Nadir-Chah, par le catholicos Abraham, de Crète: c'est donc, avec l'œuvre d'Arakel et celle de Jean de Dzar, de notre 1er volume, le récit continu, sinon complet, des évènements de 136 années, 1600—1736, tracé par des contemporains, témoins oculaires et parfois acteurs, récit intéressant l'Arménie, la Perse et la Turquie.

Quant à l'Histoire d'Aghovanie, p. 193—220 de ce volume; à celle de David-Beg, p. 221—255, et à celle de Nadir-Chah, p. 257—355, on trouvera au commencement de chaque ouvrage le peu de notices qu'il m'a été possible de me procurer sur leurs auteurs.

Ici je dois réclamer une grande indulgence. La plus sérieuse difficulté que j'aie rencontrée dans l'interprétation des textes que j'offre au lecteur studieux est la multiplicité des mots non arméniens dont ils fourmillent. Chez Arakel, environ 140, non compris les 250 employés dans les 19 pages du ch. LIII, sur les pierres précieuses; chez Zakaria, plus de 300; enfin, dans l'Histoire de Nadir-Chah, un nombre tellement considérable, que non content des équivalents donnés parfois par l'auteur lui-même, dans son texte, l'éditeur en explique et commente quelques-uns au

*) L'impression est achevée, et ce volume paraitra sous peu.

bas des pages, et qu'à la fin du livre il a joint un vocabulaire de 334 mots; j'ai moi-même recueilli par milliers les expressions empruntées par les écrivains géorgiens et arméniens aux langues musulmanes, et fatigué mes amis de questions à ce sujet. Le Dastoulamal, ou Règlement pour les fonctionnaires de la cour des rois de Géorgie, est pour ainsi dire à moitié seulement géorgien. Or, dans l'Histoire de Nadir-Chah, outre les mots et locutions isolés, il se trouve des phrases complètes, des discours de plusieurs lignes, en turk et en persan, simplement transcrits en caractères arméniens. Pour les mots et pour certaines petites phrases, j'ai pu avec assez de certitude les traduire, au moyen des Dictionnaires turk-français de Bianchi et persan en lettres arméniennes, de Douz-Oghlou, et n'ai cité au bas des pages de ma traduction que les mots les moins usités, ou qui me laissaient quelque doute. Quant aux phrases plus longues et aux discours, j'ai dû recourir à une personne connaissant la langue turque. J'ai donc retranscrit de l'arménien en lettres latines les textes de cette espèce et les ai soumis à M. Smirnof, professeur de langue turque à l'Université Impériale de S.-Pétersbourg, qui a bien voulu en *essayer* la restitution en lettres turques et l'interprétation. On comprend aisément ce qui peut résulter d'une double transcription: Persans, Turks, Tatars, Arméniens, prononcent chacun à sa manière les mots arabes; consonnes et voyelles surtout sont représentées par des lettres différentes chez les Arméniens et surtout chez les occidentaux qui s'occupent de l'orient, de manière à devenir presque méconnaissables. A dire le vrai, je ne crois pas que les phrases

dont il s'agit renferment autre chose que des banalités de conversation, sans valeur historique, pour l'ordinaire, mais pourtant j'ai vîte compris qu'il valait mieux exclure complètement les passages rentrant dans cette catégorie jusqu'à succès satisfaisant de la double manœuvre indiquée.

Voici, du reste, l'indication des endroits scabreux de l'œuvre du catholicos polyglotte.

P. 268 de ce 2e volume, après «Comment te portes-tu,» ajoutez: «Te portes-tu bien?»

P. 269 lis.: «La faute n'en est à personne, mais à moi.»

P. 276 lis.: «Tu es vieux et impotent.»

P. 281, rien à changer.

P. 285 lis.: «A cause des froids de l'hiver et des embarras.»

Plus bas, ibid.: «J'ai vu ta majesté bien disposée et resplendissante.» Cette traduction doit remplacer l'essai d'interprétation, conservé là.

P. 305, passages omis et vers persans; P. 307, 313, 330 id.

J'ai l'espoir qu'il sera possible de restituer intégralement ces malheureuses omissions.

En ce qui concerne Samouel le Prêtre ou Samouel d'Ani, les PP. Somal, dans son Quadro della St. letter. di Armenia, et Garégin, dans le t. 1er de son Hist. de la littér. arménienne, en arm. vulgaire, nous disent seulement qu'il écrivait, vers la fin du XIIe S., à la prière du catholicos Grégoire III, dit Pahlavouni ou Pahlavide, sa compilation historique, atteignant l'an 1179 de J.-C. et continuée par un anonyme. Cet ouvrage, qui n'est dans la 1re Partie qu'un abrégé

très succinct, sans critique ni commentaire nouveau, de celle du Canon d'Eusèbe, a été publié en latin, à Milan, en 1818, par le docteur Zohrab, avec la coopération du cardinal Angelo Maï, puis à Rome, en 1839: je n'ai jamais vu cette dernière édition, dont parle le P. Garégin, l. c. p. 550.

Pour les Notions complètes sur Zakaria le diacre et sur Samouel d'Ani, afin d'éviter des répétitions inutiles, je prends la liberté de renvoyer le lecteur au t. XIX de notre Bulletin, p. 320 — 333, et t. XVIII, p. 402–442; Mél. asiat. t. VII, p. 93, t.VI p. 741 sqq. J'ajoute, que M. A. Gutschmid, aujourd'hui professeur à l'Université de Iéna, a fait paraître en 1868 une intéressante dissertation «De temporum notis, quibus Eusebius utitur in Chronicis canonibus. Kiliæ» 28 p. in-4°.

(Tiré du Bulletin, T. XXII, pag. 303—312.)

$\frac{25 \text{ Mai}}{6 \text{ Juin}}$ 1876.

Ein Paar Worte gegen die altslavischen Wurzeln mit silbenbildenden *r* und *l*. Von O. Böhtlingk.

In der Vorrede zu dem vor Kurzem erschienenen 2[ten] Bande der vergleichenden Grammatik der slavischen Sprachen bricht Fr. Miklosich von Neuem eine wuchtige Lanze für das silbenbildende *r* und *l*; insbesondere ist es ihm darum zu thun, dieselben in den Wurzeln des Altslavischen einzubürgern. Ich beabsichtige nicht den ausführlichen Erörterungen des berühmten Slavisten auf Schritt und Tritt zu folgen, erlaube mir aber in den nachfolgenden Zeilen einige, wie es mir scheint, nicht ganz unerhebliche Bedenken gegen seine Theorie zur Sprache zu bringen und seiner Erwägung anheimzustellen.

Zuvörderst müssen wir uns aber über den Begriff «Wurzel» zu verständigen suchen. Von Wurzeln im eigentlichen Sinne des Wortes, d. i. von einfachen, nicht weiter zerlegbaren bedeutsamen Lautcomplexen, aus denen der ganze spätere Wortschatz einer Sprache aufgebaut wird, kann, wenn man von diesem ganz absieht, in keiner indogermanischen Sprache die Rede sein, da die Wurzel als solche hier kein selbstständiges Leben mehr hat. Wenn wir von Wurzeln im Sanskrit

oder im Slavischen reden, so verstehen wir darunter jene einfachen Lautcomplexe mit dem Begriff einer Thätigkeit, die der Inder oder Slave in bestimmten Gruppen von schon vorhandenen Wortformen als diesen zu Grunde liegend fühlt und nach denen er greift, wenn er selbst eine neue Wortform bildet. Die Wurzel der indischen und slavischen Grammatiker ist der aus der Zerlegung der von ihnen für verwandt angesehenen Wörter mit Bewusstsein erschlossene Lautcomplex mit dem Begriff einer Thätigkeit. Die vom Volke bloss gefühlte und die vom Grammatiker erschlossene Wurzel brauchen nicht immer zusammenzufallen. Es ist gar wohl denkbar, dass dem Inder bei der Bildung von Wörtern तर् und तिर् auf ganz gleicher Stufe standen, während der Grammatiker geneigt ist, तर् für die ursprüngliche Wurzel zu halten und तिर् auf dieses तर् zurückzuführen.

So verhält es sich mit allen Wurzeln, die die indischen Grammatiker mit ऋ schreiben. Die Wurzel, die begrifflich unserm «thun, machen» entspricht, erscheint als कर्, कृ, कुर्, कार् und क्र्; die für unser «schneiden» als कर्त्, कृत् und कृत्त्. Die einheimischen Grammatiker nehmen hier ऋ als urspünglichen Vocal an und erklären अर् für eine Steigerung dieses Vocals, die der Steigerung des इ zu ए und des उ zu ओ entsprechen soll. Hierdurch vereinfachen sie die Regeln der Grammatik, indem die für Wurzeln mit इ und उ geltenden Regeln auch auf die mit ऋ angewandt werden können. Der Umstand, dass अर् phonetisch sich zu ऋ ganz anders verhält als ए zu इ und ओ zu उ, konnte ihnen ganz gleichgiltig sein. Unser Bestreben aber muss dahin gehen, diejenige Form der Wurzel zu

Grunde zu legen, aus der alle übrigen am leichtesten sich ableiten lassen und dieses ist ohne allen Zweifel कर् und कर्त्. कार् ist die einfache Verlängerung von कर्, क्र् eine Verkürzung desselben vor Vocalen, कृ eine die Aussprache erleichternde Modification dieses क्र् vor Consonanten und in कुर् sehen wir wie auch in andern Fällen ein अ in उ übergehen.

Ganz anders gestaltet sich das Verhältniss bei denjenigen Wurzeln, denen die indischen Grammatiker ein ॠ zuerkennen. Die Wurzel, die sie तॄ schreiben, erscheint als तर्, तार्, तिर्, तीर्, तुर्, nie aber als तॄ. Wie aber die indischen Grammatiker darauf gekommen sind derartige Wurzeln aufzustellen, ist schon an einem andern Orte auseinandergesetzt worden, mag aber hier wiederholt werden. Es kam ihnen darauf an, die Wurzeln mit अर्, die auf dreierlei Weise flectirt werden, schon im Wurzelverzeichniss zu sondern, um sich dadurch die Aufzählung derselben in der Grammatik zu ersparen. Diejenigen Wurzeln, die in der Flexion ihr अर् überall bewahren, wurden im Wurzelverzeichniss mit अर् geschrieben; diejenigen, die in der Flexion ऋ zeigen, erhielten schon im Wurzelverzeichniss ein ऋ; diejenigen endlich, die in der Flexion mit इर् u. s. w. erscheinen, treten als Wurzeln mit ॠ auf.

Wenn ein europäischer Grammatiker im Sanskrit von Wurzeln mit ऋ redet, so wird er in seinem Arsenal vielleicht noch Waffen zur Vertheidigung derselben finden; spricht er aber von Wurzeln mit ॠ, das in der Sprache überhaupt nur im Gen. und Acc. der Nominalstämme auf अर् erscheint, dann mag er sein Schwert ruhig in die Scheide stecken und erklären, dass ihm

diese Märe von seiner Amme überliefert worden sei und dass er sie dieser getreu nacherzähle.

Giebt man aber zu, dass ein Grammatiker, dem die Theorie über die Praxis geht, kein Recht hat Sanskrit-Wurzeln mit ऋ aufzustellen, so ist damit auch der Stab über die slavischen Wurzeln mit silbenbildenden *r* und *l* gebrochen. Das Altslavische kennt *r* und *l* nur als ächte Consonanten: es giebt kein einziges altslavisches Wort, in dem *r* oder *l* ohne einen nachfolgenden Vocal eine Silbe bildete, es sei denn, dass man *ъ* und *ь* nicht für Vocale hielte. Dass diese aber bei der Einführung der Schrift Vocale waren, hat kein urtheilsfähiger Slavist, am wenigsten Miklosich selbst, je in Abrede gestellt. Nun will ich gern zugeben, dass diese Vocale sehr bald ganz verstummten und dass neuere slavische Dialecte ein silbenbildendes *r* und *l* in der That besitzen. Erhalte ich aber dadurch schon ein Recht, einen entschieden jüngern Laut in eine Wurzel, die mir ältere Formen der Sprache erklären soll, ohne Weiteres einzuschwärzen? Aber ich gehe noch weiter und behaupte, dass auch das auf *r* und *l* folgende *ъ* oder *ь* nicht als Wurzelvocal gelten könne, da, wie die Sprachvergleichung uns lehrt, diese Vocale nichts weiter als im Verfall begriffene ältere vollere Vocale darstellen. Und diese volleren Vocale haben sich nicht selten in Wortformen erhalten, die ich auf eine solche verkrüppelte Wurzel zurückführen soll! Nur die Schwierigkeit diesen volleren Vocal mit Sicherheit zu bestimmen, konnte, wie ich annehme, Miklosich auf die Idee bringen, den gordischen Knoten auf die Weise zu lösen, dass er den Vocal einfach ausschnitt und die Consonanten *r*

und *l* auf die ungerechteste Weise vor der Zeit degradirte.

Zum Schluss erlaube ich mir noch den Leser auf die sorgfältigen Untersuchungen von Eduard Sievers *) über die Doppelnatur nicht nur von *r* und *l*, sondern auch von *m*, *n* und *s* aufmerksam zu machen. Wenn diese Laute silbenbildend sind, unterscheiden sie sich der Intensität und Quantität nach von den entsprechenden Lauten mit consonantischer Function. Fallen sie aber mit diesen in der Aussprache nicht zusammen, so müssen sie auch in der Schrift unterschieden werden. Man bezeichne demnach in den neuern slavischen Dialecten das silbenbildende *r* und *l* etwa durch *ṛ* (*ṝ*) und *ḷ* und gedenke dabei der Inder, die zu demselben Endzweck die Zeichen ऋ, ॠ und ऌ erfanden. Die Sprachgeschichte wird überall im Stande sein nachzuweisen, dass die oben erwähnten Zwitterlaute, wenn sie für sich allein silbenbildend sind, an Stelle einer älteren volleren Silbe stehen.

*) Grundzüge der Lautphysiologie, § 5 und 22.

(Tiré du Bulletin, T. XXII, p. 312—315.)

$\frac{27 \text{ Mai}}{8 \text{ Juin}}$ 1875.

De la chronologie technique géorgienne, ecclésiastique et civile. Par M. Brosset.

§ 1. Histoire de la chronologie géorgienne.

Ère mondaine, cycles pascaux.

Il n'est pas question ici d'un nouveau système chronologique, mais simplement de faits matériels, admis sans conteste par tous les chronographes; ce sont, d'un côté les cycles de 532 ans, remontant proleptiquement jusqu'en 5508 et 5604 avant l'ère chrétienne; puis des années, soit antérieures à J.-C., supputées aussi proleptiquement, soit postérieures, calculée comme les précédentes, d'après les cycles de 532 ans, qui fonctionnent dans l'historiographie grecque au moins depuis l'an 877, en Géorgie positivement depuis 781: la naissance de J.-C. restant fixée d'un côté à 5509, de l'autre à 5605 d'une ère mondaine artificielle.

Toute la chronologie technique géorgienne, tant ecclésiastique que civile, roule sur l'usage du cycle de 532 a., qui, par les circonstances dans lesquelles il a été introduit dans le pays, a donné naissance à une ère mondaine, artificielle comme toutes les ères connues. En voici l'agencement, comparé à l'ère et aux

cycles grecs, non moins artificiels que ceux des Géorgiens.

Fin des cycles grecs;		Fin des cycles géorgiens;	
annés du monde;	avant J.-C.	annés du monde;	avant J.-C.
	5508	—96	5604
1.532	4976	436	5072
2.1064	4444	968	4540
3.1596	3912	1500	4008
4.2128	3380	2032	3476
5.2660	2848	2564	2944
6.3192	2316	3096	2412
7.3724	1784	3628	1880
8.4256	1252	4160	1348
9.4788	720	4692	816
10.5320	188	5224+96	284
+ 188 =		+ 284 =	
5508		5604	
+ 344, ap. J.-C.		+ 248, ap. J.-C.	
11.5852	344	5852	248
12.6384	876	6384	780
13.6916	1408	6916	1312
14.7448	1940	7448	1844
15.7980	2472	7980 [1])	2376

5508 + 1874 = 7382 = 466, 14° cycle grec
5604 + 1874 = 7478 = 30, 15° cycle géorgien.

Ces deux séries, obtenues par simple addition et soustraction, indiquent le rapport des cycles de 532 a. aux années mondaines et avant J.-C., en partant d'un

1) Inutile de dire que les Géorgiens ne font plus d'usage de leur ancienne ère mondaine, remplacée par l'ère grecque.

certain point de l'ère chrétienne vulgaire, où ils ont commencé à fonctionner dans les deux pays.

On sait, par un témoignage du patriarche Photius [2]), que la combinaison des cycles lunaire et solaire, pour obtenir une période commençant par leur 1re année et finissant ensemble par leur dernier N⁰, fut primitivement imaginée, au IVe S. par un certain Métrodore, que l'on croit avoir été un mathématicien alexandrin. Cette période, merveilleusement exacte pour l'époque et très commode pour faire éviter de nombreux calculs, ne fut pas comprise sur-le-champ, ni admise uniformément par les nations chrétiennes. L'auteur de la Chronique pascale, qui en voulait faire, au VIIe S., la première application en grand, et qui commence en effet son livre par la résurrection du Sauveur et par la 1re Pâque, n'en saisit pas non plus le mécanisme de la même façon que Victorius de Limoges, en Aquitaine, qui en avait rédigé tous les calculs en 457 de J.-C., le faisant commencer en 28 de l'ère chrétienne, ni comme Denys-le-Petit, qui en 526 lui donnait pour initiale l'année 2 av. J.-C.[3]). Pour lui, il déclare [4]) que les périodes de 532 a. commencent à l'année de la mort du Sauveur, en y ajoutant l'année mondaine en cours.

C'est lui, cependant, qui en l'année 35 de Justinien 1er = 562 de J.-C., s'exprime de la sorte: «Hoc quinto et trigesimo Justiniani imperatoris anno, martii mensis XX, ind. X, a. III ol. 335, completi sunt anni 532 pascalis cycli, sanctae et vivificae crucis . . . , in

2) Ducange, Préface de la Chron. pascale, éd. Bonn, t. II p. 38.
3) On n'est pas d'accord sur le fait que Denys-le-Petit ait adopté et réformé le cycle de Victorius; Dulaurier, de la Chronol. arm. p. 33.
4) Chr. pasc. p. 20, 25.

quâ coepimus celebrare sanctam Christi resurrectionem, et incipit *secunda* cycli pascalis periodus, annorum 532, a vicesimâ primâ die martis, quâ quidem die aequinoctium incipit.» Or, pour cet auteur, qui place nettement la naissance du Sauveur en 5507, donc sa mort en 5540, l'année 35 de Justinien devait être l'année mondaine 6072 (non 6069), et le commencement du 1er cycle pascal en 5540, non 5537, qui ne coïncide avec aucune époque connue. A la rigueur, $5500+33=5533+532=6065$. Il est donc tombé dans l'un des défauts qu'il reproche à ses prédécesseurs.

Voici, du reste, comme il en était venu à fixer en la 35e a. de Justinien la fin de la *première* de ses périodes: » Computetur principium reparationis sive periodi annorum 532 à quinto anno et ipsius Philippi Junioris et filii ejus... ad 19 Tiberii Caesaris annum... in quo passio contigit: invenies tempus annorum.. 218

«Descendens vero ad annum octavum Constantini maximi, colliges annos 65

«A nono autem Constantini usque ad annum praesentem, indict. X anni 35 imperii Justiniani, conficies annos 249

«Ita ut simul collecti a salutari paschate usque ad praesentem 35 annum anni conficiantur» 532

A ces chiffres partiels, sujets à discussion, si l'on ajoute 33 a. (18 du règne de Tibère, 15 de celui d'Auguste, 41e a.), on obtient 565 de J.-C. pour la 35e a. de Justinien. Ainsi notre auteur, quoique plaçant la naissance de J.-C. en 5507, commençait son premier cycle en 533 de l'ère vulgaire. De son *second* cycle, commencé en 563, il ne reste, que je sache, d'autre

trace que l'indication donnée par Samouel d'Ani en 1096 = 1094: «En cette année s'ouvre un cycle de 500 a.» i. e. de 532 a., suivant la formule usitée chez les Arméniens et chez la Géorgiens.

Il convient de noter que dans la petite Chronique du patriarche de Constantinople Nicéphore, écrite dans les premières années du IXe s., le même événement est raconté en d'autres termes: «En la 7° a. de Justin, neveu de Justinien, dit l'auteur, fin d'un (εἷς) cycle pascal de 532 a., à partir du crucifîment, indict. VI, depuis Adam 6065 a.»

Justin ayant été couronné le 14 novembre 565, sa 7° a. tombe en 572, juste 10a. après la 35° de Justinien. Quant à l'année 6065, elle est en rapport avec l'ère mondaine 5500, et convient mieux au règne de Justinien qu'à celui de son successeur Justin; mais l'Art de vérifier les dates explique très bien cette différence de 7 a. entre les notations chronologiques de l'époque. [5])

Maintenant, s'agit-il de la même chose chez les deux chroniqueurs, plaçant le crucifîment, l'un en l'an 30, l'autre en l'an 40 de l'ère chrétienne, ou bien y a-t-il quelque erreur de la part du second, ou une simple inadvertence de copiste, c'est ce qu'il est difficile de déterminer.

---

5) Art de vér. les dates, éd. in-f°, p. XVI. L'explication repose sur la variante provenant de l'olympiade 194, 2° a., au lieu de 195, 1re a, donnée par J.-Africain à la naissance du Sauveur, et d'autre part sur une réduction de 10 a. de l'ère de J.-Africain, 277 au lieu de 287, pour l'avènement de Dioclétien. En outre J.-Africain plaçant la naissance du Sauveur 3 a. plus tôt que notre ère vulgaire, sa mort aurait eu lieu en 30, et conséquemment l'an 562 se trouve être réellement le dernier de la période de 532 a., dite la première. Tout cela est fort compliqué, comme on le voit.

L'ère mondaine de Jules-Africain, 5500 avec ses dérivés, 5501 — 5508, pour la naissance de J.-C., fournit bien des variantes pour l'époque de l'usage du cycle Dionysien, chez les différentes nations; mais dès le moment où l'ère 5508, connue de S. Maxime dès l'an 641 de J.-C., suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates, éd. in-f° p. XVII, et employée pour la première fois dans la date du VI° concile écuménique, 2° de Constantinople, devint officielle, les périodes de 532 a. depuis l'origine du monde se trouvèrent aussi fixées proleptiquement[6]). Certains manuscrits de la chronique de Nestor, peu exacts dans les détails, indiquent cependant avec raison l'année 6384 comme la dernière d'un 12° cycle, ce qui prouve que déjà au XI° S. on avait calculé proleptiquement, avec l'ère 5508, les périodes dont il s'agit[7]). Il est vrai que l'historien slave donne, entre autres éléments de son calcul, l'ère mondaine 5500, mais les Byzantins, en admettant 5852, 24° a. suivant leur système, de l'empereur Constance II, pour la fin de leur 11° cycle proleptique[8]), qui coïncide avec l'an 344 de l'ère chrétienne, reportent la fin du 10° en 5320 d. m., et celle des précédents, ainsi que des suivants, aux années que

6) Très probablement c'est au concile de Nicée que l'ère de 5508 fut adoptée, pour obtenir, par l'addition de 8 a., un système complet de chronologie, des épactes vraies et un régime complet d'initiales pour les deux cycles lunaire et solaire, que ne donnait pas l'ère de Jules-Africain; Steinheil, Опытъ о времясчисленіи ..., p. 362, explique en détail cette question.

7) Muralt, Chronogr. byzantine, p. 427, 732; les dates et calculs de Nestor ne s'accordent là avec aucune des sources connues: l'historien mêle l'ère de Jules-Africain avec celle de Constantinople, et allonge cette dernière de 10 ans.

8) Chron. Pasc. II, 87, éd. de Bonn.

montre notre Tableau, calculé sur le même pied. Toutefois, depuis lors on ne voit pas que les historiens grecs aient fait un usage habituel d'une autre notation chronologique que leur ère mondaine. Celle de l'incarnation, usitée dans l'occident, seulement depuis le XIe S., n'est pour ainsi dire jamais citée dans leurs écrits. Il me paraît très probable que, outre la correction de plusieurs erreurs chronologiques, déjà remarquées lors du concile de Nicée [9]), l'addition faite par les Grecs, de 8 ans, à l'ère de Jules-Africain, eut aussi pour bon résultat de compléter leur premier cycle proleptique, partant de la création, auquel, avec l'ère de 5500, il manquait en effet 8 années, en remontant depuis 876 après J.-C.

Suivant moi, l'ère de 5508 étant admise officiellement vers la fin du VIIe S., et les chronographes l'ayant raccordée avec les cycles de 532 a., les deux séries marchèrent dès-lors d'ensemble, mais l'usage du cycle fut relégué au second plan.

Il est permis de faire remarquer ici que la date de 562, fin du *1er cycle*, au dire de la Chronique pascale, avec l'initiale d'un *second* cycle l'année suivante, ne s'est pas entièrement perdue. Les Arméniens, qui venaient, en 552, d'établir leur calendrier national, trouvèrent bon, en cette année 562, d'adapter aussi à leur comput le cycle pascal, comme norme régulière de la Pâque, et sur-le-champ décidèrent que l'année 552, la première de leur réforme, serait aussi la première de leur cycle pascal: 552 de J.-C. = 1 du calendrier arménien, = aussi 1 du cycle pascal; toute-

---

9) Steinheil, p. 362.

fois les Arméniens, pas plus que les Grecs, ne font usage fréquent de cette période, dans leurs notations chronologiques. Ce n'est que plus tard, en 1085, au renouvellement du cycle, que le computiste arménien Jean Sarcavag fonda le calendrier fixe des fêtes mobiles jusqu'alors; en 1617 Azaria de Djoulfa entama une nouvelle période: deux ères qui sont appelées Petit comput de Sarcavag et d'Azaria; celui de Sarcavag fut surtout employé dans la Petite-Arménie, et n'a guère servi qu'à dater les chartes des rois Roubénides, et certains mémentos de copistes; celui d'Azaria n'est aussi usité que chez les Arméniens de Perse, dans les dates des manuscrits et des livres imprimés, et finira en 2148.

Les orthodoxes russes se contentent, comme les Grecs, de l'ère mondaine 5508, qui fut adoptée par eux, au lieu de celle de Jules-Africain, lors de leur conversion au christianisme, au IX° S. Cette ère paraît fréquemment et seule dans les rescrits des Tsars, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand; mais l'usage de l'ère de Jules-Africain s'était conservé, comme on le voit dans le Psautier avec additions, Псалтырь съ изслѣдованіями, et avait servi à fixer la fête de Noël au 25 décembre, ainsi que la première Pâque au 30 mars[10]). Le cycle pascal, connu chez les Russes sous le nom de Grande indiction, se modèle en tout sur celui des Grecs et n'est mentionné que fort rarement dans les chroniques.

Quant aux Géorgiens, voici l'histoire peu compliquée de leur chronologie.

---

10) Iakofkin, Pascalie arithmétique (en russe), 1re éd., § 60, 61.

Lorsque le savant Adler publiait en 1782, la 1re Pie de son Museum Borgianum, p. 161, il apprit du P. Stéphanos Avutandil, archevêque de Tiflis, alors à Rome, «que le caractère géorgien vulgaire *Khedvouli*, lis. *Mkhédrouli* მხედრული, paraissait avoir été inventé lors de la formation du calendrier, en 1312.» C'est la première notice communiquée à l'Europe sur cè sujet. En 1830 M. Klaproth ayant eu l'occasion de citer une date géorgienne[11]), l'an 137 = 917 de J.-C., en concluait l'existence d'une ère géorgienne commençant en 781 de J.-C. Comme le savant prussien s'était borné à ces quelques mots, je crus devoir répondre sur-le-champ à la question soulevée par lui et donner, comme je le fis en effet, lès éclaircissements strictement nécessaires. Plus tard j'entrai dans de plus grands développements.[12])

Cependant le renseignement fourni à Adler par un Géorgien, et par lui communiqué au public, n'était pas une solution, encore moins celui donné par Klaproth, d'après un auteur alors inconnu, et partant, sans authenticité; mais la curiosité s'était éveillée, et la partie restée obscure du sujet devait être éclaircie. Or la Bible géorgienne imprimée à Moscou et le Code du prince-royal Wakhtang, manuscrit de la grande Bibliothèque de Paris, ainsi que quelques autres, portent de doubles dates, l'année chrétienne vulgaire, unie à celle d'une période moins considérable, dont l'ouverture, par une soustraction facile, est reportée sûrement à l'année 1313 = 1, après la réforme

11) Nouv. Journ. asiatique, V, 29 n. 2.
12) Nouv. J. asiat V, 231; Chron. géorg. Paris, 1830, p. II — X.

signalée par Adler: de là à trouver l'année chrétienne correspondant à celle de cette petite période, quand elle est seule, comme dans la Chronique géorgienne de la Bibliothèque de Paris, le pas était facile.

La Bible a été imprimée au village de *Seswenski*, lis. Bsésviatski, près de Moscou, le 1[er] mai 7251 = 1743 = 431 du cycle pascal.

Le Code, Table alphabétique, datée 1[er] juillet 438 = 1750.

Voilà, entre des milliers, deux dates officielles du cycle commencé en 1313, et dont l'année 1844 fut la dernière: c'était le XIV[e].

D'autre part, si Klaproth ne s'était pas trompé en citant la date 137 = 917, qui, par une soustraction du même genre, reporte à l'an 780 pour la fin d'une semblable période, on découvre aussitôt qu'il s'agit de la période Victorienne ou Dionysienne, i. e. du cycle pascal de 532 a., intervalle qui sépare en effet l'an 780 de 1312. Ainsi le XIII[e] cycle, ouvert en 781, le XII[e] en 749, le XIV[e] en 1313, le XV[e] en 1845, sont clairement déterminés. C'est ce que le P. Stéph. Avutandil, peu au fait, à ce qu'il paraît, des choses de son pays, appelait «la formation du calendrier,» ce que les Géorgiens nomment მოქცევი, révolution; კინკლოსი, cycle, ou par abrégé, ქორონიკონი koroniconi; ხუთასიანი, cycle de 500; les Arméniens disent aussi en abréviant *հինգհարիւրեան*, qui à la même signification. Le nom koroniconi, grec d'origine, s'applique soit au cycle entier, soit à chacune de ses années.

Le fait de l'emploi des cycles pascaux, soit seuls, comme dans la Chronique géorgienne, soit conjointement avec les années de l'incarnation, comme dans les

dates de la Bible et du Code géorgien, XIVe période, soit encore conjointement avec une année mondaine, comme dans la date de la Bible et du Traité de Mtzkhétha sur le comput: 6837 = 453 = 1233 de J.-C., ce fait étant constaté, il faut entrer dans quelques explications.

Dans la triple date de la Bible, l'année chrétienne 1743, soustraite de 7251, donne pour reste 5508, ère mondaine des Grecs; dans celle du manuscrit de Mtzkhétha, 1233, soustrait de 6837, a pour reste 5604, ère mondaine géorgienne: c'est ce qu'il faut expliquer.

Les plus anciens livres historiques géorgiens ne contiennent aucune espèce de date, jusqu'à l'époque de la conversion du pays au christianisme; celles que l'on trouve dans les Préfaces des œuvres historiques de Wakhoucht et dans les premières pages de son Histoire, ont été calculées par lui, suivant son système, et insérées dans son texte. Par contre, on ne trouve dans les Annales, attribuées à Wakhtang VI, que de rares synchronismes, mentionnés sans indications précises d'années. Outre les faits composant les synchronismes, il y a pourtant parfois des résumés, disant que de tel fait à tel autre il s'est écoulé *tant* d'années, et c'est à cela que se bornent les notations chronologiques les plus anciennes. Au contraire, dans l'histoire de la conversion des Ibériens, nous lisons que S^e Nino, égale aux apôtres, mentionnée chez Rufin et chez les historiens ecclésiastiques, contemporains ou voisins de son époque, «mourut en 5838 d. m., 338 depuis l'Ascension[13]),» ce qui donne l'ère mondaine de Jules-

13) Hist. de Gé. p. 128, 132.

Africain. Deux autres dates de même espèce se trouvent[14]), la 1re dans le récit de la mort des saints martyrs David et Costantiné: 6223 d. m. = 777 depuis le crucifîment de J.-C., ou 6249 d. m. = 730 depuis le crucifîment[15]). Cette dernière indication, donnée en toutes lettres, dans un vieux manuscrit du Musée asiatique de l'Académie, mais non tout-à-fait exacte, se rapproche de la vérité: 6249 — 730 = 5519 + 33 = 5552; l'autre, simplement placée en note sur un manuscrit, n'a aucune apparence d'authenticité et ne vaut pas la peine d'être discutée. Le fait est que les deux saints dont il s'agit périrent dans l'incursion de Mourwan, dit le Sourd, qui fut plus tard le dernier khalife Ommiade, vers l'an 735 de J.-C., au temps de Léon l'Isaurien. C'est une malheureuse phrase du récit original, où Mourwan est qualifié «fils de la soeur de Mahomet,» qui a donné lieu à la fausse tradition, que les saints David et Costantiné périrent au temps de l'empereur Héraclius; mais les Géorgiens les plus instruits n'admettent pas cette tradition, qui est contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs. [16])

En procédant toujours du plus connu au moins connu, nous trouvons chez les auteurs géorgiens des dates passablement nombreuses du XIIIe cycle, 781 — 1312, seules; du même, avec accompagnement de l'ère mondaine géorgienne 5604, je n'en connais guère plus d'une quinzaine, dont quelques-unes vont se produire dans la suite de mon travail.

14) Ib. p. 246.
15) Élém. de la gramm. géorg. p. 279 sqq.
16) V. წყობილო-სიტყვაობა, Tiflis, 1853, p. 122.

Le XIIIe cycle a une importance particulière dans la chronologie géorgienne, parce que l'année initiale 781 a eu sa raison d'être, parce qu'il est le premier *numéroté* par les auteurs, enfin parce qu'il est l'origine de l'ère mondaine des Géorgiens, et qu'il est le seul dont il existe des Tables datées, authentiques et anciennes, des 532 années, avec toutes leurs caractéristiques pascales, avec indications marginales de divers événements: quatre thèses que je vais essayer de développer.

1) Pourquoi le XIIIe cycle pascal, premier mentionné par les auteurs géorgiens, s'ouvre-t-il en 781 et non par une autre année quelconque?

On sait qu'en 248 de l'ère vulgaire Rome célébra la fin de son premier millénaire. et que le second commença en 249; or Rome n'étant plus alors la capitale du monde, l'univers ne s'intéressait plus à conserver la mémoire de la fondation de Romulus; on peut même assurer que Constantinople aurait plutôt voulu la faire disparaître entièrement, et de fait je ne sache pas qu'aucun peuple ait jamais fait mention dans sa chronologie du second millénaire de Rome, si ce n'est les Arméniens, qui le nomment «l'ère des Horhoms,» i. e. des Romains, encore n'en parlent-ils que très rarement, dans leurs dates les plus solennelles [17]).

---

17) A la grande rigueur, 753 de Rome avant J.-C. et 247 après l'ouverture de l'ère chrétienne vulgaire, donnent précisément en avril 247 l'année finale du 1er millénaire de la fondation de Rome: cela suffit pour justifier le P. Tchamitch, M. Dulaurier et tous les partisans de l'opinion qui termine en cette année les mille ans de la ville de Romulus. Mais l'année 247 n'ayant pris fin qu'en avril 248, 4e de Philippe le père, c'est alors que furent célébrés les jeux du 1er millénaire, et cette année peut aussi, à la rigueur, être comptée

Par contre, la période Victorienne ou Dionysienne était fort goûtée en orient, à cause de son rapport à la fête pascale, et, comme nous l'avons vu précédemment, sa première évolution depuis la mort du Sauveur s'était accomplie en 562, ce qui place la naissance de J.-C. 3 a. avant l'ère vulgaire. Les Arméniens, entre autres, se l'étaient appropriée et l'avaient adaptée à leur calendrier. Les Asiatiques, les Syriens, le patriarcat de Jérusalem en faisaient usage, chacun à sa manière, et l'on voit dans la Bibliothèque orientale d'Assémani que plusieurs traités de ce cycle, en vers, circulaient dans le diocèse d'Antioche. Comme donc les Géorgiens étaient, pour la hiérarchie et pour la discipline ecclésiastique, ainsi que pour la liturgie, sous la dépendance de ce pays, il n'est pas étonnant que les prêtres syriens aient introduit chez eux l'usage du cycle pascal. Or précisément en 780 finissait une période de 532 a. après 248 (249 + 531 = 780): le moment donc était favorable pour en commencer une nouvelle en 781.

Aussi dans le Traité de comput, du manuscrit de Mtzkhétha, est-il dit clairement, au ch. 1er, que le moine géorgien Jean Chawthel, de Tbeth, avait rédigé en vers iambiques le traité du cycle syrien, en 453 = 1233. Ce personnage était contemporain de la reine Thamar, et son successeur Abouséridzé, aussi de Tbeth, postérieur de quelques années, mit en simple prose son élucubration sur le même sujet.

2) Je dis que le XIIIe cycle est le premier qui ait

la première du second. Toutefois les Géorgiens, qui commencent l'année julienne en janvier, sont également justifiés de compter 249 = 1, comme ils le font en effet.

reçu un N°. Nous lisons en effet dans l'Hist. de Gé., p. 264, que le 46e monarque de ce pays, Achot-Couropalate, aussi le premier roi de la dynastie bagratide restaurée et définitivement installée, depuis l'an 787, «mourut le 29 janvier 6334 = 6430 = 46 du koroniconi évoluant pour la XIIIe fois, ქორონიკონისა მეათცამეტედ მოქცეულისა.» Il est donc clair que la nouvelle dynastie, pour donner de la fixité aux dates de son existence, avait adopté l'an 781 comme initial de sa chronologie. Si l'historien dit «treizième,» c'est qu'en effet douze fois 532 = 6384 — 5604 = 780, à quoi ajoutant 46, on obtient 826 pour l'année chrétienne cherchée de la mort d'Achot. Quant aux deux ères mondaines qui accompagnent le chiffre 46 dans les manuscrits, la 1re est l'ère grecque 5508, la 2e est celle des Géorgiens, 5604 av. J.-C.

3) On ne sait pas positivement, quand ni a quel sujet les Grecs ont adopté décidément la période pascale, mais il est démontré qu'après cette adoption leur XIIIe cycle s'ouvrit en 877; il est également certain qu'en adaptant proleptiquement, par voie de soustraction successive, les périodes antérieures à l'ère mondaine de Jules-Africain, il aurait manqué 8 a. à la première, et que l'addition de ces 8 années a permis de faire tomber juste en 876 la fin du XIIe cycle, en 6384 d. m.

Quant aux Géorgiens, ayant également voulu calculer proleptiquement, aussi par soustraction régulière, les dates des faits antérieurs à 781, comme il manquait 96 a. à leur premier cycle, à cause de l'époque anticipée de leur point de départ, ils les ont ajoutés et ont obtenu l'ère mondaine 5604 av. la naissance

de J.-C.: de là dans les manuscrits des Annales, les deux différentes dates mondaines de la mort d'Achot-Couropalate.

Depuis lors le koroniconi ou année du cycle syrien, comme il est appelé dans le Traité de Mtzkhétha, fut employé en Géorgie, soit seul, soit concurremment avec les ères mondaines grecque et géorgienne proprement dite. Par ex., toutes les dates de la généalogie des Bagratides [18]) sont celles des années du cycle, qui n'offrent aucun moyen de contrôle, quand elles sont seules, sans synchronismes connus. Leur exactitude dépend uniquement de celle des sources, généralement inconnues, consultées par le chroniqueur et retracées pas le copiste.

Du XIIe cycle, 249 — 780 de J.-C., je ne connais par une seule date provenant des manuscrits ou des monuments, car une vingtaine de notations de ce genre citées par Wakhoucht, dans sa Pascalie en abrégé, dont je parlerai plus tard, sont données par lui sans indication de sources et probablement calculées par l'historien, conformément à son système.

Voici maintenant quelques dates bien authentiques, que j'ai recueillies moi-même, sur les monuments ou dans des manuscrits d'époque certaine, et qui sont intéressantes à diverses points de vue.

1) Le plus ancien manuscrit géorgien connu avec date, est l'Évangéliaire du couvent de Djroudch, en Iméreth, dont une grande partie fut achevée en 6540 = 156 du cycle, l'autre en 160 du cycle; or

---

18) Hist. de Gé., Trad. fr. p. 282; texte, p. 198; l'année chrétienne y a été ajoutée aux dates pascales, par le traducteur, à l'exemple le de Wakhoucht.

156 = 936 de J.-C., qui soustrait de 6540 = 5604; 160 = 940 de J.-C. [19]).

Après celui-ci vient le manuscrit de Tischendorf, à la Bibliothèque Impériale publique, ayant subi plusieurs remaniements, dont le texte a été composé en 941 et certaines parties retouchées en 185 ou plutôt 184 du cycle pascal = 964 de J.-C., 6561 de l'ère mondaine. Comme cette année du monde, que le mauvais état du manuscrit rend douteuse, n'est pas tout-à-fait exacte, il faudrait 6568 — je me contente de l'indiquer ici et prie le lecteur de se référer aux Mémoires de l'Académie t. XI, N. 12, p. 10—20, où la question est traitée amplement. Quant à la date 941, de la composition de l'ouvrage, voici comment elle est obtenue: depuis Adam jusqu'au crucifiement, 5534 a. + 907 jusqu'à l'époque indiquée = 6441 — 5500 = 941 «comput de Jérusalem.» Pour les Géorgiens, 6553 d. m.; soit 5534 + 112 + 907 = 6553. Les 112 a. à ajouter «suivant les Géorgiens,» comme il est dit dans le manuscrit, se forment de 96, complément du 1er cycle, + 16, pour atteindre une ère primitive (de J.-Africain), 5516: de là résulte, pour les Géorgiens, une ère de 5604 av. l'ère chrétienne. Ces 112 a. font tellement partie du système du rédacteur des notes du manuscrit, que pour lui l'année 57 du cycle pascal «comput de Jérusalem,» répond à 169 «à la manière géorgienne,» et respectivement 907 répond à 1019. Tout cela prouve qu'au Xe S. l'usage des ères mondaines et des cycles n'était pas encore établi sur des règles fixes. [20])

---

19) XIIe Rapp. sur mon voyage arch., p. 83, 84.

20) On se rapelle que l'ère de Jules-Africain, primitivement

2) Sur la façade S. de l'église de Conmourdo on lit la date de sa fondation «en l'an pascal 184, un samedi, du mois de mai, 1er de la lune;» 184 = 964 de J.-C. [21]). Le reste est exact, puisque le samedi 13 mai était nouvelle lune.

3) Un Commentaire sur l'Apocalypse, au couvent de Chiomghwimé, vu par M. Platon Iosélian, est daté 6582 = 198 du cycle, année cyclique répondant à 978 de J.-C., et celle de l'ère mondaine donne 5604 pour la naissance du Sauveur. [22])

4) Sur la façade de l'église de Dchqondid ou Martwil [23]), on lit l'année de sa fondation, en [6]60[4] = 216 du cycle; l'année cyclique = 996 de J.-C., et celle de l'ère mondaine = 5604. Quoique rétablie par conjecture, cette date mondaine ne laisse aucun doute. [24])

Il en sera de même du transfert de la porte de fer de Gandja à Gélath., en [67]4[2] = 13e a. du règne de Dimitri 1er, 1138, 9 de J.-C. [25])

5) Sur la muraille E. du clocher de Zarzma, se lit la date cyclique 265 = 1045 [26]). M. Bakradzé, dans la 3e Pie, encore manuscrite, du compte-rendu de son voyage dans le Gouria, nous apprend cette curieuse

---

établie à 5515, fut réduite en nombre rond à 5500 a.; mais d'après notre manuscrit il paraît qu'au Xe s. les computistes de Jérusalem avaient encore conservé ces 15 a. de surplus. C'est un cas très obscur.

21) 2e Rapport, p. 167.

22) 1er Rapp., p. 45.

23) Martwil est l'altération géorgienne de μαρτύριον, «église consacrée à un martyr.»

24) 7e Rapp., p. 12.

25) 11e Rapp., 41.

26) 2e Rapp. p. 132; Chron. géorg. p. 107, sqq. Paléographie.

circonstance, que l'église de la Transfiguration, appliquée à la cathédrale de Chémokmed, est une répétition de l'ancienne église de Zarzma, transférée ici à une époque jusqu'à présent inconnue, dont l'image y est déposée. Il rectifie également avec bonheur le texte de deux des inscriptions de Zarzma, dont l'une copiée par moi, l'autre, que j'ai publiée d'après une copie imparfaite, qui se trouve au Musée asiatique de l'Académie. Ces inscriptions sont très intéressantes pour l'histoire.

Là même et dans le 1er Appendice à la 2e Pie de son compte-rendu, M. Bakradzé restitue le nom du monastère de Thisel თისელი, du district d'Akhal-Tzikhé, ancienne possession de la famille Diasamidzé. Thisel était situé à 4 ou 5 verstes au S. E. d'Atsqour, sur la droite d'une petite rivière. En effet, la plupart des noms mentionnés dans les *grafiti* reproduits par moi d'après un manuscrit de la grande Bibliothèque de Paris, à la suite du texte de la Chron. géorgienne, p. 119, 121 . . . sont ceux de familles ou d'individus originaires du Samtzkhé.

6) Sur une église, à Wéré, on lit, en chiffres arabes, ٢٢١, 221 = 1001. [27])

A Tswimoeth, sur la muraille E. de l'église, la date en chiffres arabes ٢٢٢, 222 = 1002. [28])

Sur la fenêtre N. de la cathédrale de Kouthaïs, se lit la date, également en chiffres arabes, ٢٢٣, 223 = 1003. Ces trois dates, dont la dernière seule est parfaitement conservée, indubitable, et en chiffres de forme indienne २२३, sont à ce que je sais, les plus an-

27) 6e Rapp., p. 30.
28) Ibid. p. 99.

ciens monuments connus de l'emploi des chiffres dits arabes.[29])

7) Les beaux manuscrits du Commentaire sur S. Matthieu, à Gélath, sont datés[30]): l'un, de l'an 267 = 1047; l'autre, de 268 = 6510 d. m., 15e indiction grecque; le 3e, de 273 = 1053. L'année 268 du second = 1048 de J.-C.; quant à l'ère mondaine 6510, l'indiction, qui est exacte, fait voir qu'il s'agit d'une date de l'ère greccque, ne coïncidant pourtant pas avec la date chrétienne indiquée par celle du cycle. Je crois que les 46 années qui manquent ici[31]) prouvent que le copiste a tout simplement transcrit une date donnée par un original antérieur, car il y a des exemples de pareils faits, dans les manuscrits géorgiens.

8) Sur un mur de la tribune de l'église de Soouk-Sou, en Aphkhazie[32]), une inscription peinte mentionne l'apparition d'une comète en 6669 = 286, 38e indiction du règne de Bagrat IV, occupant alors le trône. En 1066, année chrétienne correspondant à celle du cycle, Pâques étant le 16 avril, les Rameaux tombaient le 9 du même mois. La comète mentionnée ici, avec indications relatives à la Pâque, est cet astre fameux au XIe S., dont l'apparition coïncida avec la conquête de l'Angleterre par les Normands. Quant à l'indiction, ce mot est pris ici, comme généralement dans les chartes géorgiennes, pour l'année du règne, et non dans le sens grec habituel de ce mot.

---

29) 6e Rapp. 30, 100; 11e Rapp. 3.

30) 11e Rapp. p. 27, sqq.

31) Au lieu de 6510, la date cyclique demande 6556 : 5508 + 1048 = 1048 = 6556.

32) 8e Rapp. p. 116.

9) La date de la mort de David-le-Réparateur est inscrite dans les Annales «le samedi 24 janvier 325,» date cyclique évidemment fausse[33]), qui répondrait à 1105 de J.-C. On lit «le 25 janvier,» dans l'abrégé arménien des Annales, qui se termine brusquement ici, sans autres détails. D'autres manuscrits, plus véridiques, donnent l'année pascale 345 = 1125, que la critique des synchronismes démontre comme plus probable et presque certaine; car, pour comble, le 24 janvier 1125 était réellement un samedi.

Je n'aurais pas cité cette date 345 = 1125, si le savant historien Wakhoucht, p. 56 de son manuscrit autographe, n'avait fixé la mort du roi David d'une manière assez curieuse, «l'an 5079 d. m., 6638 des Grecs, 1130 de J.-C., 350 du cycle, le samedi 24 janvier, indiction 8;» or 5079 — 1130 = 3949, date artificielle de la naissance du Sauveur, suivant Scaliger; du reste tous les synchronismes sont exacts, à l'exception de l'hebdomadaire, qui était un vendredi, en 1130, date inexacte d'ailleurs.

10) A Oubé, en Iméreth[34]), une tour bâtie pour un stylite «a été construite en 361 = 535, année intercalaire des Sarrazins.» L'année cyclique = 1141 de J.-C.; l'année de l'Hégyre 536, qui était en effet intercalaire, de 355 j., commença le 6 août 1141 de J.-C.

11) Un Évangile manuscrit, au couvent de Chio-Mghwimé, porte la date «6804 = 490;» l'année cyclique = 1270 donne 5534 jusqu'au crucifiement et 5500 jusqu'à la naissance du Sauveur.[35])

---

33) Hist. de Gé. p. 380.
34) 1er Rapp. p. 44.
35) 12e Rapp. p. 104.

12) Je pourrais citer une multitude d'autres dates, ne présentant pas d'autres éléments que les précédentes, mais je termine cet inventaire par celles, pour le moment les plus récentes que je connaisse, de l'ère géorgienne du monde.

Au couvent de Kober — en ar. le Tombeau — dans la vallée de la Débéda, un monument sépulcral porte deux inscriptions: l'une, de l'an 6896, l'autre, où le millésime est omis [6] 899. Là sont ensevelis Mkhargrdzel, moine sous le nom de Giorgi et fils de Chahanchah ou Chanché II, et sa femme Wanané. Les deux années mondaines, ici employées seules = 1292 et 1295 de J.-C., avec l'initiale 5604.

Par contre, non loin de là, au couvent de Wanana-Vank, une belle inscription ne porte que la date cyclique 342 = 1122.[36])

Enfin le Traité «du cycle syrien,» de 532 a., manuscrit de Mzkhétha, nous donne la triple date «6741 = 6837 = 453 du XIIIe cycle, 1233 de l'ère chrétienne; les deux dates mondaines sont celles de l'ère grecque et du comput géorgien, 5508 et 5604.

13) La reine Thamar, femme de Giorgi XI, † 7192 = 372 (= 1684) depuis Adam: année mondaine grecque, et date du XIVe cycle géorgien.[37])

14) Sur les monnaies on trouve les dates cycliques suivantes:

De Giorgi III, père de la grande reine Thamar, l'an 394 = 1174.

De Thamar, les années cycliques 404, 407, 420, 430 = 1184, 1187, 1200, 1210.

---

36) Ibid. 6e Rapp. p. 135.
37) 1er Rapp. p. 25.

De Giorgi IV, Lacha, fils de Thamar, aussi l'année 430 = 1210, peut-être 434 = 1214.

De Rousoudan, sœur du précédent, 447, 450 = 1227, 1230.

De David IV, fils de Rousoudan, peut-être de David V, fils de Giorgi-Lacha, 467 = 1247.

Ces dates, malgré quelques incertitudes ou inexactitudes, servent à fixer l'avénement de Thamar, son union avec David-Soslan et une année, 1210, où elle était encore vivante, bien que les Dates placent sa mort en 1201, 4[38]), ce qui est tout-à-fait insoutenable. Quant aux règnes des deux David, fils de Giorgi-Lacha et de Rousoudan, ce n'est que par des conjectures plus ou moins probables que l'on peut déterminer celui des deux princes contemporains et homonymes qui a pu faire frapper la monnaie de l'an 1247.

J'ai trouvé des Tables complètes du cycle géorgien, ce que les Russes nomment Tables de l'évolution de l'indiction, dans le manuscrit de Tischendorf, à la Bibliothèque Impériale publique; dans celui de M. l'académicien Sreznefski, dans l'Hymnaire de Mtzkhétha, enfin dans un Hymnaire de Chémokmed, dont j'ai donné des extraits, dans le 2° Rapport sur mon voyage, p. 188. Toutes ces Tables, ainsi que celle publiée à la suite de la Bible géorgienne, commencent par une année où le terme pascal tombe au 13 avril, tandis que le 1er terme nicéen est le 2 avril, second de la série géorgienne. C'est même là l'origine du nom géorgie du cycle des 19 termes ცამეტ-ორი, 13—2, vulgairement ცამეტორი.

38) Hist. de Gé. p. 477; Addit. p. 297; lis. 1214.

La série des dates que nous venons d'exposer se rapportent toutes, excepté le № 13, au XIIIe cycle, 781 — 1312; du XIIe 249 — 780, il n'en existe pas une seule, à ma connaissance, ni sur les monuments, ni dans les manuscrits, ce qui n'empêche pas que Wakhoucht, dans un travail particulier sur les 35 Pâques, dont il sera question plus tard, n'en donne 21, entre les années chrétiennes 314 et 718. Comme il ne mentionne pas les sources d'où il les a tirées, il est permis de croire qu'il les a simplement calculées, d'après ses recherches particulières.

Les nombreuses chartes que j'ai analysées, dans l'Introduction à l'Histoire de Géorgie, dans les 6e et 8e Rapports sur mon voyage et à la fin du t. II de l'Histoire mod. de la Géorgie, sont ordinairement datées seulement de l'année cyclique et de l'indiction ou année du règne du souverain souscripteur du document. Parfois, très rarement, on y rencontre l'ère mondaine géorgienne, et le plus souvent celle de Constantinople, accompagnée de circonstances du calendrier, notamment la date mensuelle et l'hebdomadaire, pour l'année en question. C'est ce que l'on peut voir encore dans le t. 1er des Actes de la Commission archéographique du Caucase, publiés sous la direction de l'honorable M. Berger. Ces chartes ont été critiquées avec soin par M. Berdzénof, et plusieurs sont très graves pour la chronologie. [39])

Les indications les plus détaillées, relatives à la mort des personnes souveraines, sont encore celles des atabeks d'Akhal-Tzikhé, dont un certain nombre sont

39) V. Mélanges asiatiques, tirés du Bull. de l'Ac. des sc., t. V, p. 651 sqq., l'analyse de ces pièces.

mentionnées dans un joli Évangile manuscrit que j'ai vu à Gélath[40]: ces dates se composent de l'année cyclique, avec le quantième mensuel et l'hebdomadaire, et sont toutes du XIVe cycle, 1313—1844.

Deux dates du même genre se retrouvent dans la Chron. géorgienne, p. 3, et dans les Dates de Wakhoucht, 163 = 1475. Je ne cite pas celle-ci, parce que l'ère mondaine grecque doit y être rectifiée; l'autre se lit ibid. p. 10, et dans les Dates de Wakhoucht, année 261 = 1573.

De cette longue énumération il résulte que les Géorgiens, ayant reçu de Syrie le cycle de 532 a., l'ont adapté à leur chronologie en 781, XIIIe période, puis en 1313, XIVe période, et en 1845, XVe période; qu'en l'accomodant à leur histoire et remontant proleptiquement, ils sont arrivés à un premier cycle, finissant l'an 436 du monde, qu'ils ont parfait en y ajoutant les 96 ans manquants, et donnant l'an 5604 av. J.-C., ère dont ils ont fait usage durant le XIIIe cycle, peu ou presque point durant le XIVe. Ayant depuis lors adopté l'ère 5508, tout en conservant les initiales de leurs périodes, qui sont en avance de 96 a. sur les cycles grecs. Pour l'ordinaire ils ne se servent pour leurs dates que de l'année cyclique, ou de l'année mondaine unie à celle de l'ère chrétienne; car l'année chrétienne seule leur donne un numéro de trop pour le calcul des cycles lunaires et des épactes, et exige, avant toute opération, la soustraction d'une année du millésime chrétien. L'ère de l'incarnation ne se rencontre guère que dans les chartes d'Iméreth

40) 11e Rapp. p. 43.

et de la Mingrélie, à cause des rapports incessants de ces contrées avec les missionnaires occidentaux.

Soit à fixer le terme pascal, pour l'année 1875.

Terme orthodoxe.	Comput géorgien.	Année chrétienne. Avec soustraction.	Année chrétienne. Sans soustraction.	Année cyclique.
1875	5604	1875	1875:19	1875=31
—2	1875	—1	171	31:19
1873:19	7479:19	1874:19	165	12
171	57	171	152	—1
163	177	164	13	11
152	171	152	—1	
11	69	12	12	
—1	57	—1	×11	
10	12	11	12	
×11	—1		12	
10	11		132:30	
10	×11		12	
+14	11			
124:30	11		30	
4	121:30		—12	
	1		18	
30			+14	
—4	30		32	
NL26 M	—1		—31	
	29		PL 1 A	
+17	+14		Terme, en avance d'une année.	
43	43			
—31	—31			
PL12 A	12			
Terme.				

§ 2. L'année civile et ecclésiastique, sa composition et appellations de ses diverses parties.

Parlons maintenant de l'année et des appellations géorgiennes de ses parties constitutives.

Les Géorgiens nomment l'année civile წელი *tséli*, transcription du persan سال *sâl*, ou წელიწადი *sélitsadi*, également du persan ساد سال *sâl sâd* ou ساده *sâdeh* «année pure, complète;» étymologie qu'appuie le rap-

prochement de წელნი, les reins, au plur.; persan سل *soul;* წამალი *tsamali*, poison, arabe سام *sam*, et simoum, vent empoisonné سموم, سام يلى, *sam iéli*.

L'année bissextile se dit ნაკი *nac'i*, du géorgien ნაკლები *naclébi*, défectueux, qui n'a qu'une ressemblance fortuite avec l'arabe ناسى *nasi* «retard.» Les Arméniens disent նահանջ *nahandch*, du persan باهنجار *nahandjar*, irrégulier, s'appliquant aux années intercalaires, de 355 j., équivalant aux bissextiles.

L'année ecclésiastique, proprement celle du cycle de 532 a., se nomme ქორონიკონი *koroniconi*, représentation du grec χρονικόν.

L'année géorgienne civile s'ouvrait autrefois au 1er janvier, comme celle du calendrier julien, ce qui est affirmé directement dans les plus anciens traités de comput et indirectement par Wakhoucht, écrivant au XVIIIe s.[41]), lorsqu'il donne la méthode pour fixer l'âge de la lune; en commençant par janvier le compte des mois. Le fait est prouvé bien plus clairement par la série des indicateurs des jours დღის სიძიებელნი, répondant aux réguliers de l'ancienne chronologie techniques, série donnée par les traités du Xe et du XIIIe s.[42]): janvier 0, février 3, mars 3..; en effet janvier, initial de l'année, n'a point de régulier et ne peut en avoir. C'est ce que dit l'auteur du Traité de Mtzkhétha, daté de l'an 1233, § VII: «Quoique le 1er septembre soit fixé comme l'initiale de l'année, cependant en ce qui concerne les calculs, recherches et tous objets dont je traite, c'est janvier qui en est réellement l'initiale;»

---

41) Études de chronologie technique, Mém. de l'Ac. t. XI, № 13, p. 82.

42) Étude de chron. techn. p. 3, 11; 29, 45

après quoi notre auteur donne la théorie et les chiffres des réguliers mensuels, tels que je les ai indiqués tout-à-l'heure.[43])

Il est vrai que Wakhoucht, dans un petit Tableau, donne une tout autre série que ses prédécesseurs: mars 5, avril 1, mai 3...., mais ce n'est pas sans une raison valable. Les réguliers ou indicateurs des jours sont fixés d'après une certaine époque fondamentale, non choisie au hazard, et qui sert de norme, à laquelle doivent se rapporter les méthodes imaginées pour déterminer tout hebdomadaire cherché. Or dans le cas présent, il s'agit de la 1re année de l'ère chrétienne, d'après le calendrier orthodoxe, où l'année s'ouvre en mars; dans ce calendrier, le 1er mars de l'année 5509 est réellement 5 ou mardi; comme donc Wakhoucht, dans le Tableau en question, part de l'année de mars, comme le calendrier orthodoxe, il devait fixer le régulier de mars et celui des autres mois en accord avec l'année mondaine géorgienne d'où se forment les cycles; or l'année 5604 comporte 96 a. de plus que celle des Grecs 5508, ce qui fait trois cycles solaires et 12 a. de surplus; car l'an 13 du 4e cycle solaire géorgien était égal à 1 du 1er cycle solaire grec: c'est pourquoi dans les deux opérations ci-contre[44]) on voit d'un côté

---

43) Ét. de chron. techn. p. 67.

44)

5509 : 28
28   196

270
252

189
21 : 4

$5 + 21 = 26 : 7 = 5$ ma. 1 M.

21, de l'autre 5, ce qui égale 12 (5 en avant du cycle 200, 197 grec, et 7 en arrière du cycle 199, 196 grec). L'année 5 du cycle géorgien, 1re de l'ère chrétienne, a donc pour concurrent 5, qui, avec le régulier 5 de mars, donne 10 : 7 = 3 mardi, à partir de dimanche, 1er mars, dans les deux calendriers.

L'année romaine a conservé dans les noms de ses dix mois primitifs la trace de leur ordre numérique, à partir de mars: quintilis, sextilis, september . . ., jusqu'à december, même après l'addition, sous Numa-Pompilius, de janvier et de février. Le calendrier de Jules-César, s'ouvrant en janvier et admettant après chaque tétraétéride le bissexte au second 24 février, donna lieu à une autre combinaison.

Pour les Juifs l'année commençait par la lunaison de nisan = mars, 1re mois du printemps, servant à fixer la Pâque; l'église chrétienne dut aussi fixer l'ouverture de son année à la lunaison pascale, déterminant l'époque des plus grandes fêtes, l'année civile restant à l'initiale de janvier, comme dans le calendrier julien. Plus tard, à une époque qui n'est pas précisément connue, mais probablement à cause de l'indiction, tombant en septembre, à l'équinoxe d'automne, pro-

5605 : 28
200 + 5
5 : 4 = 1 + 5 = 6 ven.

25 M + 1 = 7 sam. 1er janv.
7 + 3 = 10 : 7 = 3 1 M.

5 1 M.	3
24	24
29 : 7 = 1, 25 M.	27 : 7 = 6 ven. 25 M.
	l'Annonciation.

bablement aussi en vue du comput syro-macédonien usité dans toute l'Asie, dont le calendrier s'ouvrait également en septembre, les Grecs chrétiens fixèrent aussi dans ce mois l'initiale de leur année civile, par opposition à l'année latine de janvier. On a vu précédemment, qu'au XIII[e] s., d'après un témoignage authentique, le cycle pascal syrien, introduit en Géorgie, admettait aussi l'initiale de septembre comme ouvertement reconnue dans les temps antérieurs. Au reste les Juifs aussi, outre leur année religieuse de nisan = mars, avaient et ont encore leur année civile, s'ouvrant dans la lunaison de tisri, leur 7[e] mois, répondant à septembre. De là est venu chez les Géorgiens le nom de Nouvel an ახალი წელი, donné à ce mois dans l'ouvrage arménien sur le comput, d'Anania de Chirac, VII[e] S. On pourrait croire que c'est par une licence poétique que l'auteur des Géorgiques a dit, l. I, vers 218,

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus . . .

puisque le signe du bélier est regardé comme le premier du zodiaque; mais en effet avril, d'après l'étymologie de son nom, est le mois qui ouvre la terre sous l'influence du renouveau, et qui donne le signal des travaux champêtres. D'autre part Francœur, dans son Uranographie, 6[e] éd. p. 297, dit que les brames indiens commençaient l'année au mois d'avril, et cette opinion peut se soutenir, si ce mois enjambait de mars sur le mois suivant.

Du reste, outre les trois initiales déjà mentionnées, les peuples chrétiens connurent celles du 25 décembre

ou de la Nativité du Sauveur, celle de Pâques ou de sa Résurrection, celle de la lunaison de mars, qui détermine la Pâque, ayant toutes eu leur raison d'être, et qui sont longtemps restées en vigueur, parce qu'elles se rattachaient à la religion ou au culte; enfin celle du 25 mars ou de l'Annonciation, la plus logique de toutes, a eu la vogue et a persisté longtemps chez divers peuples, comme par ex. à Florence, puis dans plusieurs provinces françaises, avant l'année 1563, où le nouvel an au 1er janvier fut rendu obligatoire, par un décret du roi Charles IX. Le 25 mars était vraiment fondé en raison pour les peuples chrétiens, et Denys-le-Petit mérite d'être approuvé, pour y avoir rattaché son ère de l'incarnation[45]). Il me semble que la Géorgie doit avoir eu quelque velléité à cet égard; car l'auteur du Traité de Mtzkhétha, § VII et passim, insiste souvent sur le rôle que joue dans les calculs du comput la lettre hebdomadaire du jour de l'Annonciation. Voici comme elle était employée en Géorgie. Soit l'année 1875, ère chrétienne.

5604	Preuve.
1875	1875
7479 : 28	— 1
56 267	1874 : 4
187	468
168	2342 : 7 = 4 me.
199	1er janvier
196	
3 me. 25 M.	
+ 1	
4 me. 1 janvier	

Or la lettre du jour de l'Annonciation est plus faible d'une unité que celle du 1er janvier, en année commune.

Au contraire, en année bissextile les deux lettres sont égales.

45) Art de vérif. les dates, éd. in-fo., p. IV, V, X.

Soit l'année 1864.

5604	1864
1864	— 1
7468 : 28	1863 : 4
56 266	465
186	2328 : 7 = 4 me. 1er janvier.
163	
188	
168	
20 : 4 =	
5 + 20 = 25 : 7 = 4 me. 25 M.	
me. 1er janvier.	

Pourquoi l'auteur aurait-il insisté sur cette particularité, s'il n'avait pas voulu indiquer l'Annonciation comme initiale du comput ecclésiastique géorgien, à son époque, en 1233?

Combinée avec l'indicateur du jour, la lettre de l'Annonciation, comme autrefois le concurrent, servait à déterminer tout hebdomadaire cherché [46]). Elle avait donc pour les computistes géorgiens une certaine valeur, que les nouvelles méthodes ont remplacée. Par ex. en 1864 soit à fixer l'hebdomadaire du 4 mars:

4 lettre de l'Annonciation.	1864 : 4
3 indicateur de mars.	466
4 de mars.	1
11 : 7 = 4 me., ce qui est exact.	2331 : 7 = 0 1 M.
	3
	3 me. 4 M.

Les anciens computistes géorgiens, à défaut de connaissances positives en astronomie, avaient une manière particulière de décomposer l'année, pour montrer la différence de 11 jours entre l'année lunaire et la solaire [47]). Ils nommaient sixain ექვსეული,

46) Études de chron. technique, p. 13, 42.

47) C'est ce que les Géorgiens appellent la lettre de l'année, წლის ასო, nom qui s'applique également à la lettre manuelle, ქელთა, du cycle solaire.

les six jours de moins, donnés par les mois lunaires de 29 jours, et quintette, ხუთეული, les cinq jours restant des mois de 31 jours, après en avoir formé ceux de 30 jours: les deux restes réunis formaient le onzain ათერთმეტეული, qui constitue la différence en question, et ce onzain, répété 19 fois et augmenté d'un jour pour le saut de la lune მთვარის გახტომა, en l'an 17 du cycle lunaire, donnait les 210 jours ou 7 lunaisons complémentaires de 30 jours, qui complètent, au bout de 19 a. les 235 lunaisons du cycle. Je ne mentionne ce rouage, inutile d'ailleurs, du comput, que pour faire voir à quel degré d'exactitude étaient parvenus les computistes des Xe et XIIIe S.

Les saisons sont nommés *tarosi* ტაროსი; la saison en général, l'état de la température, *dari* დარი, deux mots qui ont la plus grande ressemblance avec les arméniens տարի *tari* année, դար *dar* siècle, et avec le persan ou plutôt l'arabe دوره *doureh*, révolution d'un astre. La signification précise n'est pas la même, mais il y a analogie lointaine, qui permet de supposer une relation entre les objets désignés par les mots.

Les noms particuliers des saisons sont: le printemps, გაზაფხული *gazaphkhouli*, l'été ზაფხული *zaphkhouli*, l'automne *chémodgoma*, შემოდგომა, l'hiver ზამთარი, *zamthari*. La forme des deux premiers mots est celle d'un participe passif, ული *ouli;* quant au radical *zaphkh*, il a une telle analogie de forme et de sens avec le persan تپ *tep*, l'arménien տապ *tap*, signifiant l'un et l'autre «chaleur;» avec le géorgien თბილი *thbili* chaud, et le latin tepidus, que l'on est porté à supposer une origine commune. Reste seulement à expliquer

le passage du *t* et du *th* au *z*, et l'addition du *kh;* or le *th* géorgien, quand il est bien prononcé, est tout-à-fait l'équivalent du *th* anglais, et le mot თან *than*, avec, se prononce comme *san*, σύν. Quant au *kh* épenthétique, s'il l'est réellement, je ne saurais en rendre compte qu'au moyen du changement de *b* ou *p* précédent, en aspirée, comme dans თფილისი ou ტფილისი pour *Thbilisi*, la ville chaude, Tiflis. Ainsi le nom du printemps, à cause de la préposition inchoative გა pour გან, signifie proprement la saison échauffée, et celui de l'été la saison chaude.

L'automne porte un nom purement géorgien, dont les parties constitutives *chemo* dedans — près, et *dgoma* se tenir, donnent à peu près le sens *d'intermède*, entre l'été et l'hiver. Dans le nom de ce dernier il n'est pas possible de méconnaître le radical du زمستان persan, du ձմեռն *tsmiern* arménien, du χειμών et de l'hiems grec et latin, enfin du zima russe et du hima sanscrit.

Passons maintenant aux mois.

Les mois géorgiens sont nommés *thwé* ou *ththwé* თვე, თთვე, sans que l'on puisse s'expliquer la raison de la consonne redoublée dans la seconde forme, qui est classique et la plus archaïque. Le mot *thwé*, qui est certainement la racine du nom de la lune *mthwaré* მთვარე, est donc l'équivalent de μήνη, l'astre des mois; quoique l'on ne lui connaisse pas d'analogue incontesté, soit en géorgien, soit dans d'autres idiomes, il n'est pas sans un air de parenté assez prononcé, d'une part avec les mots მთიები *mthiebi*, astre brillant, Lucifer, et მთენი *mthéni* brillant, formés d'un radical თი, თე, car le *m* initial indique un qualificatif

dérivé; de l'autre, avec l'arménien Թիւ *thiv*, en dérivation Թով *thov*, nombre, d'où le géorgien თვალვა *thwalwa*, compter; mais ces aperçus ne sont pas entièrement satisfaisants.

Quant aux noms des mois, il en existe trois séries:

Noms romains	Religieux.	Nationaux.	Vulgaires et aghvans, arméniens.
Ianwari . . .	განცხადების თვე . . . . mois de l'Épiphanie.	აპანი *apani*. . . . . სურწყუნისი *Sourts-qounisi*.	Noutzzni: Aghv. Niwncani.
Théberwali ou Phéberwali			
Marti	. . . .	მარკანი, მირკანი . . . . marcani, mircani.	Agh. Tzakhouli.
Aprili	. . . .	იგრიკა, იგაკა, Igrica, igaca.	
Maïi	. . . .	ვარდობის თვე, mois des roses.	Doubaï, Boubas. Agh. Orili.
Iwnisi	ივანობის თვე, Mois de la S.-Jean, le 24.	თიბა ou თიბის თვე, moi de la fenaison.	
Iwlisi.	კჳრიკობის თვე, Mois de S. Cyriaque, le 25.	მკათა თვე, mois des moissons.	Agh. Khouralouban.
Agwisto . . .	მარიამობის ou მაშობის თვე, Mois de la fête de Marie, le 15. ახალწელი, le nouvel an;	მარიალი ou მარილიალისი, mariali ou marili alisi.	Arm. Maréri.

Noms romains.	Religieux.	Nationaux.	Vulgaires et aghvans, arméniens.
Secdenbéri*)	ენკენის-თვე, mois de l'Encénie ou de la restauration du temple de la Résurrection à Jérusalem, le 13. — Encore, Ewgénisthwé, Mois de S. Engène**)?	Kwelthobis-thwé, mois de l'abondance.	
Ocdonberi .	Iwanobis thwé, comme juin; le 20, Déposition des reliques du saint ...	ღვინობის თვე, ghwinobis, სითვობის — siphobis, სთვლის — sthwlis thwé, mois de la vendange.	Sthoulis, Séthéli; Agh. Toulen.
Noenbéri . .	გიორგობის თვე, mois de la S.-George, fête qui se célèbre le 10.	ცირის კონი, bouquet de pleurs.	Agh. Namots.
Déc'enbéri .	შობის ou ქრისტეშობის თვე, Mois de la Nativité, Noël, le 25***).	ცირის ღვნი, flux de pleurs.	

*) Le journal ღროება, dans ses en-tête, donne les noms suivants: juin, თიბა-თვე; juillet, მკათა თვე; août, მარიამობის თვე; septembre, ენკენის თვე; octobre, ღვინობის თვე; novembre, გიორგობის თვე; décembre, ქრისტეს შობის თვე.

**) Je crois que c'est une mauvaise lecture du mot Enkénis-thwé, qui ne se trouve que dans le Syntagma de Maggi.

***) V. les détails sur les mois dans les Mém. de l'Acad. Imp. des sc. VIe série, sc. polit. t. V. Matériaux pour servir à l'hist. de Gé. Introduction.

Les noms latins et leurs correspondants, tirés de fêtes chrétiennes, n'ont pas besoin d'explication, si ce n'est que la fête de S. Jean est appliquée à deux mois différents où se célèbrent des fêtes particulières consacrées au même saint.

Si l'on veut comparer les noms nationaux géorgiens avec ceux des mois de l'Aghovanie arménienne [48]), tels qu'ils se rencontrent dans un manuscrit du traité sur le comput, par Anania de Chirac, au VIIe S., on voit que les noms de mars, *tsakhouli*, et de septembre, *toulen*, ont la plus grande analogie de forme avec ceux des mois géorgiens correspondants; que *namots* humidité ‘Նամոց’ répond pour le sens à tiris-coni; khouralouban «rues brûlantes» est le géorgien ხურალ უბან, lettre pour lettre, et correspond parfaitement à juillet — août: toutes analogies qui ne sauraient être fortuites.

Quant aux véritables noms géorgiens, apani est «un cri de douleur,» provoqué par la froidure; sourtsqounisi, sans être parfaitement régulier, répond à მწყურნები «abondant en eau;» mircani est une altération de Marikh, nom arabe de la planète de Mars; igrica ou igaca, paraît dérivé de l'armenien իգական «féminin, voluptueux;» wardoba est «la floraison des roses,» thiba-thwé «le mois de la fenaison,» mcathathwé, celui des moissons. Les autres mois portent des noms aussi significatifs que ceux-là. On les trouve tous, soit dans l'histoire, soit dans le Dictionnaire original géorgien de Soulkhan-Saba, composé à la fin du XVIIe S.; quant aux noms des mois aghovans, on

---

48) Contrée située sur les deux rives de la rivière Alazan, et qui au Xe s. était devenue le Cakheth.

peut les lire dans le manuscrit arm. 114 de la grande Bibliothèque de Paris.[49])

Il faut ajouter que les mois géorgiens dont je viens de donner la notice répondent si peu jour par jour à ceux du calendrier romain qu'ils enjambent de l'un sur l'autre, que certaines appellations sont données dans les lexiques à deux mois différents, mais rapprochés l'un de l'autre. Sans entrer dans le détail de ces variétés, il suffit de s'en référer au texte d'Anania de Chirac, où est indiqué le commencement de chacun de ces mois nationaux, comparativement aux mois égyptiens et autres, de façon à faire voir que les dates mensuelles des fêtes ne se répondent point dans les deux calendriers géorgien et romain. Peut-être de fins connaisseurs trouveraient-ils des résultats intéressants pour la précession des équinoxes, dans l'étude des différences de dates entre le VIIe s. et notre époque.

Le premier jour du mois se nomme თჳს თავი «la tête du mois,» et l'hebdomadaire tombant ce jour-là est თჳს დადეგი «le jour déterminé du mois.»

La semaine porte le nom géorgien *chwideouli* შჳდეული «le septain,» ou le nom grec კჳრა cwira, kyriaké, comme en russe l'on dit недѣля, le dimanche et la semaine.

Le jour est nommé dghé დღე, dont la ressemblance avec l'arménien տիւ *tiou*, *tiv*, avec dies et день, est trop évidente pour avoir besoin d'être relevée ni expliquée.

---

49) J'ai publié un extrait de cet ouvrage dans le t. X du Nouv. Journ. asiatique, 1832, p, 526.

Les sept jours de la semaine, chiffrés 1—7, sont: კვირა, *cwira* dimanche; ბ შაბათი, 2° sabat, lundi; გ შაბათი, 3° férie, mardi; დ შაბათი, 4° férie, mercredi; ე შაბათი, 5° férie, jeudi; პარასკევი *parasc'éwi* «préparation» répondant à l'ourbati arménien, d'origine syrienne, et qui a le même sens, vendredi, veille de შაბათი le sabat ou samedi. Cette numération, d'origine julienne et chrétienne, s'est conservée chez les historiens byzantins et dans les livres arméniens. Dans l'occident, le dimanche est numéroté 0 ou 7, ce qui en fait le 7e jour de la semaine, bien que d'après les Dictionnaires de l'Académie française et de Littré, dimanche soit défini «1er jour de la semaine.»

Il n'est pas rare de rencontrer chez les historiens arméniens, dans leurs dates les plus exactes, par exemple chez Arakel de Tauris, une petite différence d'un jour dans l'énoncé de l'hebdomadaire, tenant probablement à ce que les Arméniens modernes, ainsi que les Turks et plusieurs peuples asiatiques, commencent le jour au coucher du soleil, au lieu de le faire, comme en Europe, chez les Grecs et les Géorgiens, à minuit.

Le jour géorgien est divisé en 24 heures, dont 12 pour la nuit et autant pour le jour proprement dit. L'heure, *jami* ჟამი, est la transcription de l'arménien ժամ *jam*, analogue au יום hébreu, proprement le jour ou le temps en général; on dit encore *saathi* საათი, de l'arabe ساعة.

Quant aux parties de l'heure[50]), il paraît qu'elle se divisait au temps ancien, en quarts, *naothkhali* ნაოთ-

50) Dictionnaire de Soulkan-Saba, rédigé à la fin du XVIIe s., évidemment avec des matériaux d'un temps plus reculé, d'origine inconnue.

ხალი; *tsentili* წენტილი; en cinquièmes, *tsentiliani* წენტილიანი, ou *martzwali* მარცვალი, proprement «grain.» *Tsentili* et *tsentiliani* semblent être des prononciations altérées de *tsertili* წერტილი, signifiant précisément «un point[51]).» Le *martzwali* équivaut à 12′.

Outre cette division il en existe une, d'origine sexagésimale, où le fractionnement de l'heure va jusqu'à la 10e puissance.

Tsami წამი, 60′, la minute. 60
Tsouthi წუთი, 60′ tsami, la seconde 3600
C'ési კესი, 60 tsouthi, la tierce; arm. կէս moitié 21600
Masi მასი, 60 c'ési, la quarte; arm. մաս partie 129600
Ardi არდი, 60 masi; արդ moment 7776000
Méqi მეყი, 60 ardi; мигъ, moment. 466760000
Tséni წენი, 60 méqi.
Watsé ვაწე, 60 tséni.
Blitsi ბლიწი, 60 watsé; блистаніе éclat.
Nwini ნვინი, 60 blitsi; νῦν.

A quoi bon cette division atomique de l'heure, qui dépasse des milliards de parties? Mais cette fantaisie doit être ancienne, puisque le P. Nikolski, dans sa Revue des livres liturgiques, en russe, p. 257, parle d'un Лунникъ, traité du cycle lunaire, rédigé au XIIe s. par le moine Kirik, qui s'était aussi amusé à diviser l'heure de 60′ en 5 parties, valant 12′, puis chacune de celles-ci en 60″, celles-ci en 60‴ et ainsi de suite jusqu'à la 7e puissance. C'était l'imitation d'une autre fantaisie, juive celle-là, divisant l'heure en 1080 parties, dont 18 ou la 60e partie valent une

51) Traité de Mtzkhétha, p. 39.

minute, 216 ou la 5e partie équivalent au martzwali ou grain géorgien, de 12′. On dit que c'est le rabbin Samuel Iachinaï qui, au IIIe s. de notre ère, a introduit la division de l'heure en 1080 parties.

Évidemment cette division excessive peut avoir quelque utilité dans des calculs délicats, et remplacer nos fractions décimales, mais je n'ai pas de preuve qu'elle ait jamais été employée.

Ayant exposé tout ce qui concerne la chronologie et l'année civile, disons maintenant quels sont les auxiliaires de la chronologie ecclésiastique.

Les cycles, en général, se nomment *c'inclozi* კინკლოზი, transcription du grec κύκλος, en bon géorgien *moktzéwi* მოქცევი, révolution, ou *tzkhrili* ცხრილი, terme technique, signifiant *crible;* mais je crois que sa vraie racine est ცხრომა cesser, d'où le dérivé ცხრომილი et, par abréviation ცხრილი, cessé, limité, terminaison.

Le premier et le plus grand des cycles est celui de 532 a., dit par abrévation *khouthasiani* ხუთასიანი, de cinq cents; les Arméniens lui donnent également chez eux le nom abrégé de *Հինգհարիւրեան*, qui a le même sens, sans quoi il faudrait composer les mots monstrueux ხუთასოცდაათორმეტიანი, *Հինգհարիւրքսաներկուտասնեան.*

Le second cycle est *mzis moktzéwi* მზის მოქცევი, le cycle solaire, et ses deux appendices nécessaires: le ქელთა *kheltha* ou les lettres manuelles, formant une série de 28 numéros, se succédant l'un à l'autre, avec sept sauts ou intervalles pour les bissextiles, durant 28 a. Parallèlement à ces 28 numéros, court une série pareille, de 28 lettres annuelles, ou concur-

rents, plus faibles d'une unité que les lettres manuelles, auxquelles on les adjoint, parce que la 1re année ne peut avoir de concurrent. Wakhoucht, dans un Tableau ingénieusement composé[52]), donne le N°. de l'année cyclique, avec indication du bissexte, et celui du concurrent y afférant, qui, additionné avec le régulier du mois et divisé par 7, donne l'hebdomadaire de la tête du mois pour chaque année. Il va de soi que les années cycliques, calculées d'après l'ère mondaine 5604, et les lettres manuelles, sont différentes des années et des lettres manuelles grecques, calculées d'après l'ère 5508, toujours en avance de 12 rangs, sans changer rien aux dates, ce qui provient des 96 a. ajoutés à l'ère mondaine géorgienne; car 96 divisé par 28 donne 4, et 12 de reste. Ainsi le cycle suivant commence par 13, quand le 1er cycle solaire grec est 1.

Quant à la lune, dont le cours a une importance majeure dans le calcul de la Pâque, les Géorgiens ont leur *mthwaris moktzéwi* მთვარის მოქცევი, cycle lunaire, dit aussi *athzkhramétouri*, cycle de 19, remplaçant chez eux le nombre d'or, qui lorsqu'on en fait la recherche en réunissant l'année mondaine 5604 et le millésime et divisant par 19, ou simplement, en opérant sur l'année commune du cycle de 532 a., ne demande aucune autre addition ni soustraction; mais si l'on opère sur un millésime de l'ère chrétienne, *seul*, veut que l'on soustraie une année de ce millésime. La raison en est bien simple. Les cycles de 532 a. sont organisés d'après l'ère mondaine dont il s'agit,

---

52) Études de chron. techn. p. 67.

et leurs années initiales sont en rapport, comme on l'a vu sur le Tableau de la 1° page, avec certaines années de l'ère chrétienne, tandis que, si l'on agit sur l'année chrétienne seule, les 96 a. mentionnés donnent une année de trop (96 : 19 = 5 + 1 de reste). Les autres opérations nécessaires pour trouver l'épacte, la nouvelle et la pleine lune, se font comme à l'ordinaire. Soit l'année 1875:

1875	Méthode géorg.	XV° cycle de 532.	Avec le N. d'or.		
— 2	1875	31 : 19	1875	53 — 1 = 52 : 30 =	22
1873 : 19	— 1	19	+ 1	1 + 5 = 6 — 6 =	○
171	1874 : 19	12	1876 : 19	29 — 9 = 13 Δ	
163	171	— 1	171		
152	164	11	166		
11	152		152		
— 1	12		14		
10	— 1		—3		
×11	11		11		
10	×11				
10	11				
+14	11				
124 : 30	121 : 30				
4	1				
30	30				
— 4	—1				
26	29				
+17	+14				
43	43				
—31	—31				
PL 12 Δ	12 Δ				

Quoique l'épacte julienne, *zednadébi* ზედნადები obtenue par la méthode géorgienne et avec le N. d'or, soit plus faible de 3 unités que le fondement russe, on voit pourtant que la PL pascale est déterminée identiquement des deux côtés.

Les computistes géorgiens admettent une seconde série ou cycle de 19 a., découlant de la 1re, et qui se nomme *athsamétori* ou simplement *tzamétori*, ათსამეტორი, ცამეტორი, vulg. *tzamétouri* ცამეტური; ce nom, dans sa forme régulière, provient de *ath dix sam* trois et *ori* deux; la forme vulgaire signifie proprement cycle «de 13,» mais en tout cas, les deux premiers termes en sont les nombres 13A, 2A.... c'est donc à proprement parler le «cycle de 13—2,» c'est-à-dire le cycle des 19 pleines lunes pascales, afférant aux Nos. 1—19 du cycle lunaire. Aussi, dans la liste des années du cycle pascal de 532, la 1re année est-elle marquée par l'épacte 0 ou 30 et par la PL 13 avril, amenant la Pâque au 15 de ce mois. Mais le N° 1 du cycle lunaire est coté le 19e dans les listes rédigées depuis que le cycle nicéen a prévalu, et par suite l'année 2 est devenue la 1re, ce qui ne nuit pas à la justesse des calculs, parce que c'est toujours le cycle pascal géorgien qui donne l'année du cycle lunaire, l'épacte et conséquemment la Pâque, ainsi qu'on l'a vu dans l'exemple allégué ci-contre.

§ 3. Explication de quelques termes techniques.

აკრება კორცისა, ou კორცით აკრება, carnelevale, carniprivium, мясопустъ, dimanche de la Sexagésime, où cesse chez les Grecs l'usage de la viande, le 56e jour avant Pâques.

აღდგომა, la Résurrection, le jour de Pâques.

აღება «prendre,» avoir permission de prendre des aliments gras, cette permission même.

აღება-დღენი, jours de permission, dans le sens indiqué;

les Arméniens disent ուտիք, jours où l'on mange *gras*.

აღების-ღამე, veille du carniprivium.

აღვსება, vulg. ახჳსება «plénitude;» pleine lune, spécialement pascale.

ახალი კჳრა, Dimanche-Nouveau, Θомина надѣля, Quasimodo.

ახალი მთვარე, nouvelle lune.

ბზობა, de ბზა «buis» fête du buis, i. e. dimanche des Rameaux.

C'est par erreur que certaines personnes ont lu ბოზობა, dimanche de la Prostitution.

ბრწყინვალე კჳრა, le dimanche brillant, Pâques.

გვერდის ვამოხილვა, examen de la côte, autre nom du dimanche de Thomas, Quasimodo.

Les Armeniens nomment աշխարհամատրան կիրակէ Dimanche de l'église universelle, ou de la basilique, le 3e dim. après Pâques. On le nomme aussi !e dimanche vert կանաչ, et le 4e, Dimanche «rouge, կարմիր,» sans doute à cause de la couleur des ornements d'église ces jours-là.

დიდ-აღება-დღენი, grands jours de permission, de prendre des aliments gras, de Noël au dernier jour inclus, qui est le dimanche du carniprivium. Ce sont 32 jours, ou 33 en bissextile, Pâques tombant le 22 mars; 66 jours, 67 en bissextile, Pâques étant le 25 avril: ainsi, de Noël au 25 ou 26 janvier; au 28 ou 29 février.

დიდი აღვსება, la grande pleine lune, pascale.

დღის-საძიებელნი, les indicateurs des jours, i. e. les réguliers mensuels, qui, unis au concurrent annuel et au quantième, divisés par 7, donnent au quo-

tient l'hebdomadaire cherché; c'est l'ancienne méthode, tant prônée par Scaliger. Chez les Géorgiens 1 est le signe du dimanche.

ზატიკი, la Pâque; arm. զատիկ, de զատել, séparer; jour où les Hébreux ont été séparés ou se sont séparés des Égyptiens.

თთჳს-თავი, la tête, le 1er jour d'un mois.

თთჳს-დადეგი, l'hebdomadaire du 1er jour du mois.

თთჳს-ცხრილი, la table des hebdomadaires ou réguliers fixes du 1er jour du mois.

კჳრა-ცხოველი ou ცხოვლობა, le dimanche vivifiant, Quasimodo.

ლაზარობა, la fête du Lazare, le samedi et la semaine avant les Rameaux.

მგზეფსი ou მზგეფსი, mot d'origine douteuse et ayant divers sens. Comme altération du mot მსგავსი «semblable,» il signifie la même chose que სწორის-სწორამდი «d'un hebdomadaire ou d'un quantième à un autre hebdomadaire ou quantième pareil,» et par suite une hebdomade, седьмица.

En fait de discipline ecclésiastique, c'est une abstinence mitigée, les mercredi et vendredi, quand, pour de certaines raisons, il est permis de manger ces jours-là de la viande, du poisson, du laitage; v. ხსნილი.

მარხვა, observance, observer, φυλάττειν, jeûner.

მარხვანი, les Jêunes, nom d'un livre d'office dont on commence à se servir 70 j. avant Pâques.

მცხრალი, ცხრილი «terme, chose déterminée,» Tableau; se dit de tous les cycles en général, et des tableaux des termes; დიდი მცხრალი grand terminal, cycle de 532 ans; თთჳს-ცხრილი, v. ce mot.

ნიადაგი, le constant, unité d'un jour, qui s'ajoute sans exception, pour chaque mois écoulé, en tête du calcul des nouvelles lunes.

პირ-მარხვა, premier jour ou semaine du jeûne du carême.

სამარხო, d'observance, i. e. de jeûne et aussi d'abstinence.

სახსნილო, de ménagement, d'abstinence mitigée.

სული წმიდის მოსვლა, la venue du S.-Esprit, la Pentecôte.

ყველიერის აღება, permission de manger du fromage et du laitage, semaine du Tyrophage.

ყველიერის აღების ღამე, veille du caseïprivium, samedi du 49° jour avant Pâque.

ჴორცით- ou ჴორცის-აკრება, dimanche du carniprivium, мясопустъ.

ჴორცით ou ჴორცის-აღება, permission de manger gras, мясоястіе.

ჴსნილი ou ხსნილი, «délié, permis,» se dit des aliments que l'on peut manger en certaines jours d'abstinence.

ჴსნილი ჴორცითა, თევზითა, ყველითა, permis de viande, de poisson, de laitage, en certains jours où l'abstinence en est ordinairement prescrite.

(Tiré du Bulletin, T. XXII, pag. 455—488).

$\frac{12}{24}$ Octobre 1876.

Indische Erzählungen. Von A. Schiefner.

VII.

Affen vom Tode gerettet.

(Kandjur II Blatt 115 — 116.)

Diese Erzählung wird von Spence Hardy, a Manual of Budhism (London 1853) S. 113 f. unter dem Titel The Tinduka Játaka mitgetheilt.

In längst vergangener Zeit lebte in einem Gebirgsort eine Heerde von 500 Affen, welche, wenn das Getreide gewachsen war, die Ernte verzehrte. Die im Gebirgsorte wohnenden Menschenschaaren versammelten sich und fingen an sich zu berathen. «O Geehrte, wie sollen wir verfahren, da die Affen das Getreide gefährden?« Andere meinten, die Affen müssten getödtet werden; wie solle man das aber anfangen? Man müsse im Umkreis des Gebirgsortes alle Bäume niederhauen und nur einen Tinduka-Baum [1]) stehen lassen, die Umgebung mit Dornen einfassen und die Affen, wenn sie der Nahrung wegen auf den Baum stiegen, in jener Umhegung tödten. Da-

1) Diospyros embryopteris s. Böhtlingk-Roth u. d. W.

rauf hieb man alle in der Umgebung des Gebirgsortes befindlichen Bäume nieder, liess nur einen Tinduka-Baum stehen, umgaben ihn mit einer Dornhecke und stellte einen Wächter hin, mit dem Befehl gleich Nachricht zu geben, sobald die Affen sich versammelt hätten. Als nun zu anderer Zeit der Tinduka-Baum Blumen und Früchte bekommen hatte und diese gereift waren, sprachen die Affen zu ihrem Anführer: «O Anführer, da der Tinduka-Baum reif ist, lass uns essen gehen.» Darauf bestieg der Anführer mit einer Schaar von fünfhundert Affen den Tinduka-Baum und sie fingen an die Früchte zu verzehren. Da gab der Wächter dem im Gebirgsorte wohnenden Menschen Nachricht: «O Geehrte, alle Affen sind auf den Tinduka-Baum geklettert und essen, ihr aber thuet das, was zu thun ist.» Da begab sich die Schaar der im Gebirgsorte wohnenden Menschen, mit Pfeil und Bogen und Streitäxten bewaffnet, mit geballter Faust in aller Eile hin und fing an den Tinduka-Baum zu fällen. Da erschraken die Affen und sprangen auf dem Baume hin und her. Der Anführer sass unthätig da und die Affen sprachen zu ihm: «O Anführer, weshalb sitzest du, während wir in der Angst des unerträglichen Schmerzes hin- und herlaufen, unbekümmert da?» Er erwiederte in einem Verse: «Die vielgeschäftigen Menschen und die unthätigen sind einander ähnlich, des Baumes Enden sind zahlreich; auf sein Leben bedacht, soll man essen.» Zu der Zeit sass ein Junges des Affenanführers, welches im Gebirgsdorf angebunden war, die Hand auf die Wange gestützt, in Gedanken versunken da. Da kam ein guter Affe in die Gegend und, als er den jungen Affen so in

Gedanken versunken sah, fragte er: «O Freund, weshalb sitzest du, die Wange auf die Hand gestützt, so in Gedanken versunken da?» Er antwortete: «Weshalb sollte ich nicht in Gedanken versunken sein, da die ganze Schaar der im Gebirgsorte wohnenden Menschen ausgezogen ist, um meine Angehörigen zu tödten!« — «Weshalb zeigst du keine Tapferkeit?» — «Wie soll ein Angebundener Tapferkeit zeigen?» — Ich werde dich losbinden. — Als er losgebunden war, steckte er den Gebirgsort in Brand. Als der Ort zu brennen anfing und Geschrei und Lärm sich erhob, hörten dies die Bewohner und sprachen: «O Geehrte, während wir und die Affen in der Entfernung sind, ist eine andere grosse Bedrängniss entstanden; da der Ort in Brand steht, wollen wir das Feuer löschen und dann zurückkehren.» Sie eilten also um das Feuer zu löschen; die Affen aber stiegen vom Tinduka-Baum herab und liefen davon.

VIII.

Âdarçamukha.

(Kandjur Band II Blatt 198—201).

Wir haben hier eine einfachere und dabei concretere Recension des 31. Capitels des Dsanglun mit einer Fortsetzung, die das 39. Capitel des Dsanglun umfasst, über welches letztere namentlich Benfey, Pantschatantra B. I, S. 394 folgg. zu vergleichen ist. Auch ist Suchomlinows Aufsatz Повѣсть о судѣ Шемяки in den Записки Императорской Академіи Наукъ T. XXII кн. I Санктпетербургъ 1873 zu beachten. Das im zweiten Theil der Fortsetzung vorkommende Gericht wird im Dsanglun C. 39 dem

Könige མཛེས་པ zugeschrieben; es müsste diesem Namen im Sanskrit Tshâru oder Tshârumân (St. Tschârumant) entsprechen. Bestätigte sich diese Form, die wir im Lexikon Mahâvjutpatti Blatt 92 unter den Namen des Tshakravartins finden, so könnte eine durch das Altpersische vermittelte Umgestaltung des Namens Salomo vorliegen.

Dem Könige Ânanda wurden fünf Söhne geboren. Der jüngste derselben wurde, weil sein Gesicht einem Spiegel ähnlich war, Âdarçamukha[2]) (Spiegel-Antlitz) genannt. Es wuchsen alle fünf Söhne heran. Der Prinz Âdarçamukha war sehr sanft und bescheiden, die anderen aber hitzig, unbesonnen und rauh. Als der Vater sie einmal einer Angelegenheit wegen versammelt hatte, waren sie mit ihrem Verstande nicht im Stande das Geringste zu entscheiden. Der Prinz Âdarçamukha aber beantwortete die ihm vorgelegten schweren Fragen mit Einsicht. Als der König Ânanda von einer Krankheit befallen wurde, dachte er daran, wen er in die Herrschaft einsetzen sollte. «Setze ich einen von meinen vier älteren Söhnen in die Herrschaft ein, so wird, da sie hitzig, unbesonnen und rauh sind, den Menschen wider Gebühr Schaden erwachsen. Setze ich aber den Prinzen Âdarçamukha in die Herrschaft ein, so werden die Verwandten es mir zum Vorwurf machen, dass ich mit Übergehung der älteren Söhne den jüngsten in die Herrschaft einsetze. Ich muss also eine Vorkehrung treffen». Er setzte demnach drei Kleinodien, die Anerkennung durch die Frauenschaar

---

2) མེ་ལོང་གདོང

und sechs durch Einsicht zu ergründende Gegenstände fest und sprach zu seinen Ministern: «Höret, o Führer, nach meinem Hingange habet ihr jeden der Prinzen der Reihe nach zu prüfen; welchem von ihnen die Edelsteinschuhe beim Anziehen passen, [189] bei welchem, wenn er auf den Thron gesetzt wird, dieser unbeweglich bleibt, bei welchem, wenn ihm das Diadem aufgesetzt wird, dieses unbeweglich bleibt, welchen die Frauenschaar anerkennt und welcher durch seine Einsicht sechs zu ergründende Gegenstände: den inneren Schatz, den äusseren Schatz, den innern und äussern Schatz, den Schatz des Baumwipfels, den Schatz des Berggipfels und den Schatz des Flussufers erräth und alle diese Bedingungen erfüllt, denjenigen sollet ihr einsetzen.» Da nach dem Sprichwort alles Angesammelte schwindet, alles Hohe zu Fall kommt, starb er. Als nun die Minister dem ältesten Prinzen die Edelsteinschuhe anziehen wollten, passten dieselben nicht; als er auf den Thron gesetzt wurde, bewegte dieser sich; als man ihm das Diadem aufsetzte, bewegte es sich sehr. Auch die Frauenschaar erkannte ihn nicht an. Als ihm die sechs durch Einsicht zu ergründenden Gegenstände genannt wurden, errieth er sie nicht. Die jüngeren Brüder verhielten sich ebenso. Als man aber dem Prinzen Âdarçamukha die Edelsteinschuhe anzog, passten sie ihm vorzüglich. Als er sich auf den Thron setzte, blieb dieser unbeweglich; als man ihm das Diadem aufsetzte, nahm sich sein Haupt muthig aus, auch erkannte die Frauenschaar ihn an. Die Minister sprachen: «Nun musst du die sechs durch Einsicht zu ergründenden Gegenstände kennen: den inneren

Schatz, den äusseren Schatz, den innern und äussern Schatz, den Schatz des Baumwipfels, den Schatz des Berggipfels, und den Schatz des Flussufers.» Âdarçamukha dachte: «Fragt man, welcher der innere Schatz sei, so ist es der innerhalb der Schwelle befindliche Schatz; fragt man, welcher der äussere Schatz sei, so ist es der ausserhalb der Schwelle befindliche Schatz, fragt man, welcher der innere und äussere Schatz sei, so ist es der unterhalb der Schwelle befindliche Schatz; fragt man, welcher der Schatz des Baumwipfels sei, so ist es der Schatz, der sich an der Stelle befindet, auf welche um Mittag der von dem Könige gepflanzte Baum seinen Schatten wirft [199]; fragt man, welches der Schatz des Berggipfels sei, so ist es der Schatz, der sich unter dem Badestein in dem Teiche, in welchem der König sich vergnügt, befindet; fragt man, welcher der Schatz des Flussufers sei, so ist es der Schatz, der sich am Ende des Behälters befindet, in welchem das Wasser aus dem Hause abfliesst.» Die Minister machten ihn, weil so alle Aufgaben gelöst waren, zum Könige und es wurde Âdarçamukha ein mächtiger König.

In einem Gebirgsorte lebte ein Brahmane Namens Daṇḍin. Dieser hatte von einem Hausbesitzer Ochsen geliehen und nachdem er sein Feld gepflügt hatte, ging er mit den beiden Ochsen zum Hause jenes Hausbesitzers. Da dieser sein Mittagmahl hatte, liess der Brahmane Daṇḍin die Ochsen in die Höhle gehen, diese aber gingen zu einer anderen Thür hinaus. Als der Hausbesitzer vom Essen aufstand und die Ochsen verschwunden waren, packte er Daṇḍin und fragte, wo die Ochsen wären. Dieser entgegnete: «Habe ich sie dir nicht nach Hause gebracht?» — Da du meine

Ochsen geraubt hast, so gieb sie mir zurück. — Jener erwiederte: «Ich habe sie nicht geraubt.» Dieser sagte: «Der König Âdarçamukha ist weise; lass uns zu ihm gehen; er wird diese Sache entscheiden und uns Recht und Unrecht auseinandersetzen.» Es machten sich beide auf den Weg. Ein Mann, dem eine Stute entlaufen war, rief dem Daṇḍin zu, er möge jene Stute aufhalten. Er fragte, wie er sie aufhalten solle. Jener meinte, auf welche Weise immer er es vermöchte. Daṇḍin hob einen Stein auf und warf ihn der Stute an den Kopf, wodurch diese umkam. Jener Mann sagte: «Da du meine Stute getödtet hast, so gieb mir eine Stute.» — «Weshalb soll ich dir eine Stute geben?» Jener sagte: «Komm, lass uns zum Könige Âdarçamukha gehen; er wird unsere Sache entscheiden.» Sie machten sich zu ihm auf, Daṇḍin aber schickte sich an davon zu laufen. Als er von einer Mauer hinab [199] sprang, fiel er auf einen Weber, der unten webte, der Weber kam dadurch um; die Frau des Webers packte den Daṇḍin und verlangte, dass er, da er ihren Mann getödtet habe, ihr den Mann zurückgebe. «Woher soll ich dir den Mann geben?» Sie entgegnete: «Komm, gehen wir zum Könige Âdarçamukha; er wird unsere Sache entscheiden.» Sie machten sich auf den Weg. Auf der Mitte des Weges war ein tiefer Fluss, durch welchen ein Zimmermann mit dem Beil im Munde hinüber ging. Diesen fragte Daṇḍin, ob der Fluss tief oder seicht sei. Der Zimmermann liess das Beil fahren und sagte: «Der Fluss ist tief.» Da ihm das Beil ins Wasser gefallen war, packte er den Daṇḍin und sprach: «Du hast mein Beil ins Wasser geworfen.» — «Ich

habe es nicht gethan.» — «Komm, lass uns zum Könige Âdarçamukha gehen; er wird unsere Sache entscheiden.» Nach und nach gelangten sie, indem sie den Daṇḍin führten, in ein Schenkhaus. Da setzte sich Daṇḍin auf den neugeborenen Knaben der Schenkwirthin, der mit einem Gewand bedeckt schlief. Die Mutter rief: «Ein Kind liegt dort, ein Kind liegt dort.» Als sie nachsah, war das Kind todt. Sie packte den Daṇḍin und verlangte, dass er, der ihr Kind getödtet, es ihr wieder geben solle. Er entgegnete: «Ich habe es nicht getödtet; weshalb soll ich dir ein Kind geben?» Sie sagte; «Komm, lass uns zum Könige Âdarçamukha gehen.» Sie machten sich auf den Weg. An einer anderen Stelle fragte eine auf einem verdorrten[3]) Baume sitzende Krähe, als sie Daṇḍin erblickte, wohin er ginge. Er entgegnete: «Nicht gehe ich, sondern werde von diesen geführt.» — Wohin? — «Zum Könige Âdarçamukha.» — Dann nehmet auch einen Auftrag von mir mit und meldet dem Könige Âdarçamukha: «An der und der Stelle befindet sich ein Baum mit verdorrten Blättern; auf diesem Baum sitzt eine Krähe; diese lässt dich fragen, aus welchem Grunde sie auf diesem Baume weile und an anderen grünenden und saftvollen keinen Gefallen finde [200].» Als sie weiter zogen, fragten einige Gazellen, als sie Daṇḍin erblickten, wohin er ginge. Er entgegnete: «Ich gehe durchaus nicht, sondern werde von diesen geführt.» — Wohin? — «Zum Könige Âdarçamukha.» — Dann nehmet noch

3) Im Dsanglun S. 243 Z. 10 steht ཤིང་ཤ་ཀོ་ཏ་ཀ, worin offenbar eine Corruption des Sanskrit शुष्क steckt.

einen Auftrag von uns mit und fraget den König, aus welchem Grunde wir an anderen Plätzen, wo Wiesen und grünes Gras sind, kein Gefallen haben.» Sie zogen weiter. Als ein Rebhuhn sie erblickte, fragte es, wohin sie gingen und so weiter wie oben bis zu den Worten: «Dann nehmet auch einen Auftrag von mir mit und fraget den König, weshalb ich an einer Stelle wie ein Rebhuhn singe, an einer anderen Stelle aber eine andere Stimme habe.» An einer anderen Stelle erblickten sie eine Schlange und so weiter bis zu den Worten: «Dann nehmet auch von mir einen Auftrag mit und fraget dem König, aus welchem Grunde ich mit Leichtigkeit aus meinem Loche hervorkrieche, aber nur mit Schmerzen in dasselbe zurückkrieche.» Eine Schlange und ein Ichneumon, welche mit einander verfeindet in Krieg waren, baten ebenfalls den König zu fragen, aus welchem Grunde sie bei Tage, sobald sie einander sähen, sich bekriegten und missvergnügt wären. Eine junge Frau gab ihnen ebenfalls einen Auftrag, sie sollten fragen, aus welchem Grunde sie, so lange sie im Vaterhause geweilt, sich nach dem Hause des Schwiegervaters gesehnt habe, seitdem sie aber im Hause des Schwiegervaters sei, sie sich nach dem Hause des Vaters sehne. Als sie nun weiter zogen und zum Könige Âdarçamukha [200*] gelangt waren, wünschte Daṇḍin dem Könige Sieg und langes Leben und nahm an einer Stelle Platz und auch die andern setzten sich; nachdem sie den Füssen des Königs mit dem Haupte Verehrung bezeigt hatten, fragte der König den Daṇḍin: «Weshalb bist du gekommen?» — «O König, man hat mich hergeführt.» — «Weshalb?» Daṇḍin erzählte alles, weshalb der Hausbesitzer mit

ihm streite. Der König fragte den Hausbesitzer: «Hast du die Ochsen gesehen oder sie nicht gesehen? Hat Daṇḍin deine Ochsen in die Höhle getrieben?» — «Ja, o König.» — Der König sprach: «Weil Daṇḍin diesem nichts kundgethan, soll ihm die Zunge abgeschnitten werden. Weil dieser die Ochsen nicht angebunden hat, sollen ihm die Augen ausgestochen werden.» Der Hausbesitzer sagte: «Erstens habe ich die Ochsen verloren, bevor mir zweitens die Augen ausgestochen werden, will ich lieber die Sache gegen Daṇḍin nicht gewinnen.» Jener Mann sagte: «O König, Daṇḍin hat meine Stute getödtet.» — Wie hat er sie getödtet? — Jener erzählte die Sache ausführlich. Der König sprach: «Weil dieser Mann gesagt hat, er solle die Stute auf welche Weise immer aufhalten, soll ihm die Zunge abgeschnitten werden, dem Daṇḍin aber soll, weil er es für unmöglich gehalten hat anders als durch den Steinwurf die Stute aufzuhalten, die Hand abgeschnitten werden.» Jener Mann sagte: «Zuerst ist meine Stute umgekommen; bevor mir nun zweitens auch die Zunge abgeschnitten wird, will ich lieber meine Sache gegen Daṇḍin nicht gewinnen.» Die Frau des Webers erzählte ihre Sache ausführlich und der König sprach: «Du sollst nun diesen selbst zum Manne nehmen.» Sie sprach: «Erstens hat dieser meinen Mann getödtet, bevor nun zweitens dieser mein Mann wird, will ich lieber meine Sache gegen Daṇḍin nicht gewinnen.» Der Zimmermann trug seine Sache ausführlich vor. Der König sprach: «Weil der Zimmermann in der Mitte des Flusses das Beil hat fallen lassen und gesprochen hat, soll ihm die Zunge abgeschnitten werden, dem Daṇḍin aber sollen

die Augen ausgestochen werden, weil er, obwohl er es sah, dass der Fluss tief war, diesen Zimmermann gefragt hat [201]». Der Zimmermann sagte: «Zuerst habe ich mein Beil verloren, bevor mir nun zweitens meine Zunge abgeschnitten wird, will ich lieber meine Sache gegen Daṇḍin nicht gewinnen.» Die Schenkwirthin erzählte ihre Sache ausführlich und der König sprach: «Weil die Schenkwirthin ihr Kind ganz und gar mit einem Gewande bedeckt schlafen gelegt hat, soll ihr die Hand abgehauen werden, dem Daṇḍin aber sollen, weil er ohne zu untersuchen sich auf einen fremden Sitz gesetzt hat, die Augen ausgestochen werden.» Die Schenkwirthin sagte: «Zuerst ist mein Kind umgekommen, bevor mir nun zweitens die Hand abgehauen wird, will ich lieber meine Sache gegen Daṇḍin nicht gewinnen.» Daṇḍin trug die Bitte der Krähe vor. Der König sprach: «O Daṇḍin, melde der Krähe: An jener Stelle befindet sich ein von dir, als du Dorfältester des Gebirgsortes warst, unter dem dürren Baume geborgener Schatz; gieb denselben irgend einem und geh dann fort und du wirst dich wohl befinden.» Daṇḍin trug den Auftrag der Gazellen vor. Der König sagte: Meldet den Gazellen: «O Gazellen, dort ist ein Baum, von seinem Wipfel tropft Honig herab, dadurch werden Wiesen und Gras süss; da die Bienen nun aber fortgezogen sind, so hänget nicht länger am Orte; ihr würdet wider die Gebühr Schmerz erleiden.» Daṇḍin trug die Bitte des Rebhuhns vor. Der König sprach: Melde du dem Rebhuhn: «Wo du die Stimme des Rebhuhns hast, an der Stelle befindet sich kein Schatz, wo du aber eine andere Stimme hast, da befindet sich ein Schatz; diesen Schatz zeige irgend ei-

nem und da es nicht recht ist, dass du wider Gebühr Schmerz erleidest, so begieb dich anderswohin.» Daṇḍin trug die Bitte der Schlange und des Ichneumons vor und der König sprach: «Meldet den beiden: «Als ihr Menschen waret, wurdet ihr als zwei Brüder geboren. Da sprach der eine: Lasset uns das Vermögen theilen, der andere aber, von Missgunst überwältigt, ging nicht auf die Theilung ein. Daher wurde der eine, der zu habgierig war, als Schlange geboren, der andere weil er auch am Vermögen hing und überaus habgierig war, als Ichneumon [201*]. Deshalb gebet ihr diese Schätze den Çramaṇa's oder den Brahmanen und verlasset jenen Ort, so werdet ihr euch wohlbefinden.» Daṇḍin trug die Bitte der Schlange vor und der König sagte: «Melde du der Schlange: Hungrig und zusammengefallen kannst du mit Leichtigkeit aus deinem Loche hervorkriechen, hast du aber reichliche Nahrung genossen, so kannst du nur mit Schmerzen in das Loch zurückkriechen. Wenn du dich mit so viel Nahrung als dir zuträglich ist, begnügen kannst, wirst du dich wohlbefinden.» Daṇḍin trug die Bitte der jungen Frau vor und der König sprach: «Melde du der jungen Frau: Im Hause deines Vaters befindet sich ein Freund; wenn du im Hause des Schwiegervaters bist, sehnst du dich nach diesem Freunde; wenn du aber im Hause deines Vaters bist, so sehnst du dich nach deinem Manne. Da es nicht recht ist, dass du wider Gebühr Schmerz erleidest, so gieb den einen Aufenthaltsort auf und setze dich in dem anderen ordentlich fest.» Die junge Frau und die Schlange thaten so wie ihnen befohlen worden war. Die Schlange und das Ichneumon, auch

die Krähe gaben den Schatz dem Daṇḍin. Auch die übrigen handelten, so wie es ihnen angewiesen war.

IX.

Der Pfau als Bräutigam.

(Kandjur Band III Bl. 90.)

In längst vergangener Zeit lebte der Flamingo-König Râshṭrapâla[4]). Als die in den verschiedenen Gegenden wohnenden Vögel gehört hatten, dass seine Tochter sich selbst einen Gatten wählen wolle, versammelten sie sich und jeder dachte, dass er ihr Gemahl werden werde. Als sie einen Pfau erblickt hatte, sagte sie: «Dieser soll mein Ehemann werden.» Da sagten ihm die andern Vögel, dass sie ihn zum Gatten ersehen habe. Er entfaltete seinen Schweif und fing an zu tanzen. Als Râshṭrapâla ihn erblickte, fragte er: «Weshalb tanzt dieser?» Die andern sagten: «Es geschieht deshalb, weil er der Gatte deiner Tochter wird.» Er entgegnete: «Diesem gebe ich meine Tochter nicht, weil er ohne Scham und Scheu ist.» Als der Pfau dies gehört hatte, begab er sich zu Rashṭrapâla und fragte in einem Çloka: «Weshalb giebst du mir deine Tochter nicht, obwohl ich eine liebliche Stimme, schöne Farbe, mit Augen besetzte Flügel und einen dem Vaidûrja-Edelstein gleichen Hals habe?» Râshṭrapâla entgegnete: «Obwohl du eine liebliche Stimme, schöne Farbe, mit Augen besetzte Flügel und einen dem Vaidûrja-Edelstein gleichen Hals hast, gebe ich sie dir nicht, da du mit Unverschämtheit behaftet bist.»

---

4) ཡུལ་འཁོར་སྐྱོང

X.

Die beiden Fischottern und der Schakal.

(Kandjur Band III Blatt 94*—95.)

In längst vergangener Zeit lebten an einem Flussufer zwei Fischottern, welche von Zeit zu Zeit ins Wasser stiegen und Fische aufs Trockne holten; zu der Zeit aber, da sie aufs Trockene gingen, kehrten die Fische ins Wasser zurück, so dass jene nichts vorfanden. Darauf beriethen sich beide und beschlossen, dass die eine von ihnen ins Wasser steigen, die andere auf dem Trocknen bleiben und sie dann die Beute gemeinschaftlich haben sollten. Es stieg darauf die eine ins Wasser, die andere aufs Trockene. Die ins Wasser gestiegene scheuchte die Fische und zog sie aufs Trockene, die auf dem Trockenen gebliebene aber tödtete sie; die im Wasser gebliebenen tödtete die im Wasser befindliche Fischotter. Als nun der Fischhaufen gross geworden war, sagte die eine [95]: «Theile nun du.» Die andere entgegnete: «Ich werde nicht theilen.» — Weshalb? — «Ich möchte nicht, dass ich ein Versehen beginge.» Die andere sagte: «Verhält es sich so, so könnte auch ich ein Versehen begehen.» Als beide nun in Gedanken versunken dastanden, kam der Schakal Mukhara[5]) an sie heran und fragte: «O Nichten, weshalb seid ihr so in Gedanken versunken?» — O Oheim, wir haben Fische gefangen. — «Weshalb theilet ihr sie nicht?» — O Oheim, aus Furcht vor Unrecht. — «Meinst du nicht dass Mukhara Kopfüber aus Furcht vor Unrecht nach der Hölle gehen würde?» — Mukhara dachte:

---

5) བཞིན་རྒྱས

«Da die beiden Anstand nehmen, will ich die Theilung vornehmen.» Als er darauf eine Schildkröte, welche die beiden Ottern beständig bediente, erblickt hatte, ging der Schakal auf die eine derselben zu und fragte: «Nichte, was hast du hier gethan? — O Oheim, ich bin ins Wasser getaucht und nachdem ich hineingetaucht, habe ich die Fische gescheucht, welche aufs Trockene gezogen und von dieser getödtet wurden. — «O Nichte, wenn man, ins Wasser gegangen, auch nur ein wenig finge, ginge Mukhara bestimmt ins Wasser. Die auf das Trokkene gesandte Otter hat Gefahren durch Baumstämme, durch Dornen, durch wilde Thiere, durch Menschen nnd durch Erdspalten. Ferner wenn sie die Fische nicht tödtete, wozu hälfe dein Scheuchen! Kurz, da der ganze Fang eigentlich nur durch ihre Kraft zu Stande gekommen, so musst du nehmen, was sie giebt und keinen Widerspruch erheben.» Da der Schakal sie so ins Herz treffend eingeschüchtert hatte, sprach die Otter kein Wort. Darauf ging er zur andern Fischotter und sprach: «O Nichte, was hast du hier gethan?» — O Oheim, ich bin aufs Trockne gegangen und habe die aufs Trockene geworfenen Fische getödtet. — «O Nichte, wenn man, aufs Trockne gegangen, auch nur ein wenig finge, würde Mukhara immer auf das Trockne gehen. Die ins Wasser gegangene Otter hat Gefahr durch die Wellen, durch die Schildkröten, durch die Alligatore, durch die Krokodile und das Wasser; ferner, wenn sie nicht die Fische gescheucht hätte, wie hättest du sie getödtet! kurz, was hier an Fischen gefangen, das ist durch ihre Kraft geschehen; deshalb musst du mit dem, was sie giebt, zufrieden sein.» Als die Otter durch ihn ins Herz getroffen und einge-

schüchtert war, sass sie da, ohne etwas zu sagen. Mukhara sagte: «O Nichte, hier ist ein Mittel durch den Laut des Çloka die Theilung ohne Unrecht vorzunehmen.» Diese zwei entmuthigt sagten: «O Oheim, nimm du die Theilung vor.» Mukhara machte drei Theile: den einen Theil die Fischschwänze, den zweiten die Fischköpfe, den dritten die Mittelstücke und sprach den Vers: «Wer auf der Fläche geht, erhält die Schwänze, wer in die Tiefe geht, die Köpfe, wer im Gesetze weilt, erhält den Mittelkörper.» Mukhara dachte: «Nachdem ich diese beiden betrogen, werde ich den Fang bekommen.» Er nahm den Mittelkörper eines grossen Fisches und begab sich zu seiner Mutter. Diese voll Freude fragte ihn in einem Çloka: «Mukhara, von wannen kommst du, da du einen grossen Fisch ohne Kopf und Schwanz gebracht, woher kommst du, so beglückt?» Er antwortete: «Gleichwie der Schatz des Königs, der Recht und Unrecht nicht kennt, durch das, warum die Thoren streiten, vermehrt wird, werden wir zur Genüge Nahrung haben.» Sie auch sprach den Çloka: «O Mukhara, du bist schön, der du andere bewältigt, überaus brav; jene beide sind zufrieden und auch du hast reiche Beute.»

XI.

Bestrafte Habgier.

(Kandjur Band III Blatt 103.)

Zu vergleichen ist zu dem Schluss Pantschatantra II, 3; der Anfang ist ein wohlbekanntes Thema; man vergl. Liebrecht in Benfey's Orient und Occident Bd. I S. 656: «Die vergifteten Gefährten.»

In längst vergangener Zeit traf ein Jäger einen Elephanten mit einem vergifteten Pfeil; als er bemerkte, dass er ihn getroffen, ging er dem Pfeil nach und tödtete den Elephanten. Durch einen Unstern gelangten fünfhundert Räuber, welche ein Gebirgsdorf geplündert hatten, in jene Gegend und erblickten den Elephanten. Da damals gerade eine Hungerzeit war, sprachen sie: «Da wir dieses Fleisch gefunden haben, so lasset zweihundert und fünfzig von uns das Fleisch des Elephanten zerschneiden und braten, zweihundert und fünfzig aber Wasser holen.» Da meinten diejenigen, welche des Elephanten Fleisch zerschnitten und kochten: «O Geehrte, da wir solche Arbeit gethan und so viel Diebsgut zusammengebracht haben, weshalb sollen wir jenen davon abgeben! Lasset uns vom Fleische, soviel uns beliebt, essen und den Rest vergiften; jene werden das vergiftete Fleisch essen und sterben, das Diebsgut wird aber unser sein.» Nachdem sie also sattsam vom Fleisch genossen hatten, vergifteten sie den Rest. Diejenigen, die nach Wasser gegangen waren, hatten ebenfalls, nachdem sie Wasser zur Genüge getrunken hatten, den Rest vergiftet. Als sie nun gekommen waren und diejenigen, die das Fleisch gegessen hatten, Wasser tranken, die aber das Wasser getrunken hatten, das Fleisch genossen hatten, starben sie alle. Da kam ein Schakal durch die Banden der Zeit gefesselt, an jene Stelle und erblickte alle jene Leichname. Mit aus Begierde erwachsener Freude dachte er: «Da mir überaus grosse Beute erwachsen ist, will ich sie der Reihe nach vornehmen.» Er packte den Bogen mit dem Rachen und fing an die Bogensehnenknoten zu zernagen. Da riss die Sehne und

des Bogens Ende fuhr ihm in den Gaumen, so dass er umkam. Der Schakal sprach den Çloka: «Man soll wohl sammeln, aber nicht übermässig ansammeln; sehet, wie der nach dem Gesammelten gierige Schakal verblendet, durch den Bogen getödtet wurde.»

XII.

Die tugendhaften Thiere.

(Kandjur Band III Blatt 189—193.)

Wir haben hier das Tittiradshâtaka, welches auch in Fausböll's Jâtaka (London 1875) S. 218 folg. abgedruckt ist; es sind im letzteren nur das Rebhuhn, der Affe und der Elephant bei der Frage nach dem Alter betheiligt, der Hase aber fehlt; ebenso auch in der chines. Recension in Les Avadânas, trad. par Stanislas Julien T. II pag. 17 folg.

In längst vergangener Zeit lebten in einem dichten Walde des Kâçi-Landes vier Thiere: ein Haselhuhn, ein Hase, ein Affe und ein Elephant. Da sie zu einander Zuneigung gefasst hatten, lebten sie zusammen einträchtig, überaus zufrieden, ohne Streit und ohne Furcht und verbrachten die Zeit in Freuden. Zu einer anderen Zeit [189] fiel es ihnen ein, dass, obwohl sie bei gegenseitiger Zuneigung einträchtig, überaus zufrieden, ohne Streit lebten, sie doch nicht wüssten, wen sie verehren, hochschätzen und hochhalten sollten und sie sich dabei nach dem Alter richten müssten. Sie fingen an mit einander sich zu berathen, um zu erfahren, wer von ihnen der älteste sei. Da wies das Haselhuhn auf einen Feigenbaum hin und fragte: «Geehrte, von welcher Grösse hat jeder von uns diesen

Feigenbaum gesehen?» Der Elephant sagte: «Als ich mit der Heerde dieses Weges gegangen bin, habe ich die Grösse desselben gleich der meines Körpers gesehen.» Der Affe sagte: «Als ich mit der Heerde dieses Weges gegangen bin, habe ich seine Grösse mir gleich gesehen.» Da sagten die Thiere: «Du bist älter als der Elephant.» Der Hase sagte: «Als der Baum zwei Blätter hatte, habe ich mit der Zunge die Thautropfen von denselben geleckt.» Da sagten die Thiere: «Du bist älter als diese beide.» Das Haselhuhn sagte: «Ihr habet also den Feigenbaum von solcher Grösse gesehen?» — Sie bejahten es. — «Als ich Samen gegessen hatte, habe ich an dieser Stelle den Dünger fallen lassen, aus welchem dieser Baum emporgewachsen ist.» Die Thiere sagten: «Wenn es sich so verhält, so bist du unter uns am ältesten.» Darauf fing der Elephant an allen Ehre zu erweisen, der Affe dem Hasen und dem Haselhuhn, der Hase aber dem Haselhuhn. Sie erwiesen auf diese Weise je nach dem Alter einander Ehre und wandelten in dem dichten Walde auf und ab und, wenn sie sich in eine offene und abschüssige Gegend begaben, so ritt der Affe auf dem Elephanten, der Hase auf dem Affen, auf dem Hasen aber das Haselhuhn. Als nun die Zuneigung und Verehrung noch zugenommen hatten, da entstand ihnen solcher Gedanke, dass, da die Zuneigung und Verehrung zugenommen hätten, sie sich auch ein wenig noch anderer Tugenden befleissigen sollten. Auf die Frage, wie dies zu thun sei [190], sagte das Haselhuhn: «Man muss sich der Tödtung lebender Wesen enthalten.» — Welcher Art sind diejenigen von uns, die lebende Wesen tödten? — Das Haselhuhn sagte: «Es giebt

sowohl Blätter, Blumen und Früchte, die mit Leben ausgestattet sind, als auch solche, welchen es fehlt. In Zukunft wollen wir das Belebte aufgebend, das Leblose geniessen.» Sie fingen also an das Belebte aufzugeben und das Leblose zu geniessen. Dann dachten sie: «Nachdem wir nun der Tödtung des Lebendigen entsagt haben, aber noch nicht der Aneignung des Nichtverliehenen, so wollen wir auch der Aneignung des Nichtverliehenen entsagen. Welcher Art sind diejenigen von uns, welche Nichtverliehenes sich aneignen?» Das Haselhuhn sagte: «Es giebt im Besitz befindliche Wurzeln, Blätter, Blumen und Früchte, aber auch unbesessene, deshalb wollen wir in Zukunft die im Besitz befindlichen aufgebend, nur die unbesessenen geniessen.» Sie fingen nun an das im Besitz Befindliche aufgebend, das Unbesessene zu geniessen. Sie dachten: «Wir haben nun der Aneignung des Nichtverliehenen entsagt, aber noch nicht der Buhlerei; wir müssen auch der Buhlerei entsagen. Worin besteht unsere Buhlerei?» Das Haselhuhn sagte: «Da wir erlaubte Verbindungen eingehen und auch nicht erlaubte, so müssen wir fortan nur erlaubte Verbindungen eingehen, nicht aber unerlaubte.» Sie gingen nun die erlaubten Wege und gaben die unerlaubten auf. Sie dachten: «Wir haben nun der unerlaubten Liebe entsagt, aber noch [190*] nicht der Lüge; wohlan, wir wollen auch der Lüge entsagen. Worin besteht denn unser Lügen?» — Das Haselhuhn sagte: «Da wir alles durcheinander gesprochen haben, wollen wir in Zukunft nicht mehr durcheinander sprechen, sondern nur wohlbedachte Worte zu rechter Zeit.» — Sie sprachen nun nicht mehr allerlei durcheinander,

sondern nur wohlbedachte Worte zu rechter Zeit. Sie dachten: «Wir haben der Lüge entsagt, aber noch nicht der schamlosen Berauschung durch berauschende Getränke; wohlan wir wollen auch der schamlosen Berauschung durch berauschende Getränke entsagen. Welcher Art sind diejenigen von uns, die sich schamlos mit berauschenden Getränken berauschen?» Das Haselhuhn sagte: «Da es berauschende Früchte giebt, aber auch nicht berauschende, so wollen wir in Zukunft die berauschenden Früchte aufgebend, nur die nichtberauschenden geniessen.» Sie fingen nun an die berauschenden Früchte aufgebend, nur die nichtberauschenden zu geniessen. Als sie nun in den fünf Gelübden gehörig fest waren, sprach das Haselhuhn: «Geehrte, da wir nun in den fünf Gelübden gehörig fest sind, wollen wir auch andere in den fünf Gelübden befestigen.» Jene sprachen: «So wollen wir thun. Wen soll aber jeder von uns in denselben befestigen?» Der Affe sagte: «Ich werde alle Affen darin befestigen.» Darauf sagte der Hase: «Ich werde alle Hasen und behaarten Thiere darin befestigen.» Der Elephant sagte: «Verhält es sich so, so werde ich die Elephanten, Löwen, Tiger und Bären alle darin befestigen.» Das Haselhuhn sagte [191]: «Wenn es sich so verhält, so will ich nun auch die noch nicht bekehrten Fusslosen, Zweifüssler, Vierfüssler und Vögel alle in den fünf Gelübden befestigen.» Darauf befestigten sie in dem Kâçi-Lande alle lebenden Wesen des Thierreichs, soviel es deren gab, in den fünf Gelübden. Da sie einander keinen Schaden zufügten und in dem dichten Walde nach ihrem Wissen und Belieben lebten, so sandte durch ihre Kraft die Gottheit von Zeit zu Zeit

Regen und wurde die Erde stets mit Blumen, Fruchtbäumen und Saaten ausgestattet. Da auch der König sah, wie die Menschen, ohne einander Schaden zuzufügen, lebten und die Erde stets mit Blumen, Fruchtbäumen und Saaten ausgestattet war, sagte er: «Da ich nach dem Gesetze herrsche, so ist dies meine Kraft.» Seine Gattinnen, die Prinzen, die Minister, seine Krieger, Stadt- und Landbewohner meinten, es sei ihre Kraft. Da der König sah, dass diese alle es für ihre Kraft ansahen, staunte er, liess die Zeichendeuter rufen und fragte, allein sie wussten es nicht. Da gab es unweit von Vârâṇasî einen Lusthain, in welchem ein mit den fünf Klarsichten begabter Ṛshi wohnte, der den in Vârâṇasî wohnenden Menschenschaaren, die ihm Verehrung bezeigten, weissagte. Zu diesem Ṛshi begab sich der König, berührte seine beiden Füsse und sprach: «O grosser Ṛshi, da alle in meinem Lande befindlichen, dem Thierreiche angehörige lebende Wesen, ohne [191] einander zu schaden, nach Wissen und Belieben leben, und die Gottheit zu rechter Zeit Regen sendet, die Erde aber stets mit Blumen und Fruchtbäumen und Saaten ausgestattet ist, so habe ich gedacht, dass, da ich nach dem Gesetze herrsche, es meine Kraft sei, da aber die Gattinnen, die Prinzen, die Minister, die Krieger, die Land- und Stadtbewohner meinen, dass es ihre Kraft sei, so bin ich in grosses Staunen gerathen; es ist deshalb billig, dass du den Zweifel darüber lösest, wessen Kraft es sei.» Er entgegnete: «O grosser König, es ist dies nicht deine Kraft, auch nicht der Gattinnen, nicht der Prinzen, nicht der Minister, nicht der Krieger, nicht der Stadt- und nicht der Landbewohner, sondern in

deinem Lande giebt es vier lebende Wesen, deren Kraft ist es.» Der König sagte: «Wenn es sich so verhält, so will ich sie sehen gehen.» Der Ṛshi sprach: Was wünschest du sie zu sehen? sondern den Lebenswandel, welchen sie ergriffen haben, diesen ergreife auch du und wandle nach demselben.» — Welchen Lebenswandel haben sie denn ergriffen? — «Die fünf Gelübde.» — O grosser Ṛshi, welcher Art sind diese fünf Gelübde? — «O grosser König, es sind diese: den lebenden Wesen das Leben nicht nehmen, fremdes Eigenthum nicht rauben, nicht unerlaubte Verbindung eingehen, nicht lügen, nicht berauschende Getränke trinken.» Der König sagte: «O grosser Ṛshi, wenn es sich so verhält, so will auch ich diese fünf Gelübde übernehmen und nach ihnen leben.» Darauf begann der König diese fünf Gelübde zu übernehmen und danach zu wandeln. Als der König die fünf Gelübde übernommen und nach ihnen wandelte, thaten die Gattinnen es ebenso, die Prinzen, die Minister, die Krieger, die Stadt- und Landbewohner übernahmen die fünf Gelübde und fingen an nach ihnen zu wandeln. Als die Vasallen-Könige hörten, dass der König Brahmadatta, seine Gattinnen, Prinzen, Minister, Krieger, Stadt- und Landbewohner die fünf Gelübde übernommen und nach ihnen wandelten, so fingen auch sie mit ihren Gattinnen, Prinzen, Ministern, Kriegern, Stadt- und Landbewohnern zusammen an die fünf Gelübde übernehmend sie zu beobachten. Die Mehrzahl der Menschenschaaren von Dshambudvîpa übernahm die fünf Gelübde und fing an, dieselben zu halten. Wer damals in Dshambudvîpa starb, der wurde, wenn sein Leib unterging, in der Tushita-Region der 33 Götter

wiedergeboren. Als der Götterkönig Çakra den Kreis der Götter so erweitert sah, sprach er den Vers: «Die im Büsserwalde mit Verehrung und Hochachtung weilenden Haselhuhn-Schüler haben die Welt in der Lehre unterrichtet.» Bhagavant sprach: «O Bhikshu's, was meinet ihr? Das Haselhuhn jener Zeit das war ich selbst, der Hase jener Zeit war Çâriputra, der Affe Maudgâljâjana, der Elephant Ânanda.»

XIII.

Ṛshjaçringa.

(Kandjur Band IV Blatt 136—137.)

Eine buddhistische Version der aus dem Mahâbhârata I, 9999 folg. und Râmâjaṇa I, 8 folg. bekannten Erzählung. Ihr Schluss berechtigt uns wohl auch Hiouen Thsang, Mémoires I S. 124 als Ausfluss derselben zu betrachten; Ekaçringa dürfte also demnach nicht so erklärt werden, wie ich es in der Anmerkung zu Mahâkâtjâjana u. König Tshaṇḍa-Pradjota S. 25 gethan habe.

In längst vergangener Zeit lebte in einer dorflosen, mit Blumen, Früchten, Wasser und Wurzeln reich ausgestatteten Waldgegend ein büssender Ṛshi, der sich von Wurzeln, Früchten und Wasser nährte, und sich mit Fellen und Blättern bekleidete. Da er die fünf Klarsichten erlangt hatte, wohnten sogar wilde Gazellen, ihm Gesellschaft leistend, in der Einsiedelei. Als er eines Tages an einen andern Ort ging, um sein Wasser zu lassen, folgte ihm ein [137] Gazellenweibchen nach. Als er mit Samen vermischten Harn von sich gegeben hatte, sog die Gazelle diesen auf und beleckte mit der

Zunge ihre Geschlechtstheile. Da die Folgen der menschlichen Handlungen nicht durch den Gedanken erfasst werden können, geschah es, dass sie trächtig wurde. Zur Zeit, da sie werfen sollte, begab sie sich dahin und es kam ein Knäblein zur Welt. Als sie es beroch und merkte, dass es kein ihr entsprechendes Geschöpf sei, erschrak sie und, nachdem sie Harn und Unrath von sich gegeben hatte, liess sie das Kind im Stich. Als nun der Ṛshi an den Ort gelangte und das Kind erblickt hatte, fing er an nachzudenken, wessen Kind dies sein könnte, und erkannte, dass es sein eignes Kind sei. Er nahm es mit sich in seine Einsiedelei und zog es daselbst auf. Als der Knabe gross geworden war, wuchsen ihm auf dem Kopfe Gazellenhörner; aus diesem Grunde nannte er den Knaben Ṛshjaçringa (Gazellenhorn). Als der Ṛshi von einer Krankheit befallen und er mit den geeigneten Heilmitteln behandelt wurde, wollte die Krankheit nicht weichen. Als er nun merkte, dass er sterben müsse, sprach er kurz vor seinem Hinscheiden zu dem Knaben: «O Sohn, da in diese Einsiedelei von Zeit zu Zeit Ṛshi's aus den verschiedensten Gegenden kommen, so musst du aus Liebe zu mir dieselben mit dem üblichen Gruss bewillkommnen, sie freundlich empfangen, sie auf das Lager einladen und ihnen nach Vermögen Wurzeln und Früchte vorsetzen.» Da, wie es heisst, das Ende des Zusammengesetzten Auflösung, das Ende des Hohen Fall, das Ende des Zusammentreffens Scheiden, das Ende des Lebens der Tod ist, so leistete er diesem Gesetze Genüge. Der Jüngling verbrannte den Leichnam des Ṛshi nach herkömmlicher Art und als er durch den Schmerz um den Verlust des Vaters

niedergedrückt war und trauerte, wurde er der fünf Klarsichten theilhaft. Als er zu einer andern Zeit mit einem Kruge nach Wasser gegangen war, begann die Gottheit es regnen zu lassen; als er mit dem Kruge, der mit Wasser gefüllt war, gegangen kam, liess er ihn fallen, so dass er zerbrach. Die Ṛshi's sind sehr schnell zum Zorn geneigt. Da er nun das wenige Wasser verschüttet hatte, machte er der Gottheit Vorwürfe und sagte: «Da durch dein schlechtes Verfahren mein voller Wasserkrug zerschlagen worden ist, sollst du vom heutigen Tage an zwölf Jahre lang nicht regnen lassen!» Durch diesen Fluch liess die Gottheit es nicht regnen. In Vârâṇasî entstand eine grosse Hungersnoth und die Menschenschaaren wanderten überallhin aus. Der König rief die Zeichendeuter und sprach zu ihnen: «Geehrte, durch wessen Kraft ist es, dass die Gottheit keinen Regen sendet?» Sie antworteten: «Durch den Zorn eines Ṛshi. Kann man diesen in seiner Bussübung stören, so wird die Gottheit wieder Regen senden; anders ist es nicht möglich.» Der König sass in Gedanken versunken da; es fragten die Gattinen, die Prinzen und die Minister: «O König, weshalb bist du missvergnügt?» Er entgegnete: «Wegen des Zornes eines Ṛshi sendet die Gottheit keinen Regen; die Zeichendeuter haben ausgesagt, dass, wenn der Ṛshi in seiner Bussübung gestört werden könnte, die Gottheit wieder Regen senden würde, anders sei es nicht möglich. Nun weiss ich nicht, wer ihn in der Busse stören könnte.» Eine Tochter des Königs, Namens Çântâ [6]), sagte: «O König, wenn es sich so ver-

6) ཞི་ལྡན་མ།

hält, so beruhige dich; ich werde es so einrichten, dass der Ṛshi durchaus aus dieser Bussübung gebracht werde.» Der König fragte: «Durch welche Vorkehrung?» Sie entgegnete: «Lass mich und andere Frauen bei den Brahmanen Geheimsprüche lernen; lass auf einer Fähre eine mit Blumen, Früchten und Wasser ausgestattete Einsiedelei errichten.» Der König liess sie und andere Frauenzimmer bei den Brahmanen Geheimsprüche lernen und auf einer Fähre eine Einsiedelei errichten. Darauf liess sie berückende Gegenstände und mit Wein gefüllte Früchte und andere sehr bunte Früchte verschiedener Art anfertigen, richtete ihr Aussehen wie das der Ṛshi's ein, kleidete sich mit Gräsern und Baumrinde und begab sich mit den Frauenzimmern, welche bei den Brahmanen Geheimsprüche erlernt hatten, zur Einsiedelei jenes Ṛshi. Es sprachen die Schüler zum Ṛshi: O Lehrer, es sind zu deiner Einsiedelei viele Ṛshi's gekommen. — «Gut ist es, dass Ṛshi's gekommen sind, führet sie herein.» Als sie eingetreten waren und er sie erblickt hatte, sprach er in Versen: «O weh, früher ist solches Ṛshi-Aussehen nicht dagewesen, ein unstäter, schwebender Gang, das Antlitz frei von Bart, die Brüste auf- und niedersteigend.» Er bewirthete sie mit zweifelumstricktem Sinne mit Wurzeln und Früchten. Sie genossen dieselben und sprachen zum Ṛshi: «Deine Früchte sind rauh und herb, die in unserer, auf dem Wasser befindlichen Einsiedelei vorhandenen Früchte sind Amṛta-gleich; deshalb laden wir dich in unsere Einsiedelei ein.» Er nahm die Einladung an und begab sich mit ihnen in den auf der Fähre befindlichen Lusthain, wo sie ihm die betäubenden Sachen und die

mit Wein angefüllten Kokosnüsse und andere Früchte verabreichten. Als er durch den Wein berauscht und durch die berückenden Gegenstände gebannt, mit ihnen sich unreinem Verkehr hingab, schwand seine Zauberkraft. Die am Regen Freude habende Gottheit zog die Wolken von allen Seiten zusammen und der Ṛshi wurde durch jene zurückgehalten. Çântâ sagte: «Weisst du jetzt, welche Macht es ist?» Sie brachte ihn, nachdem sie ihn durch Liebesbanden gefesselt hatte, zum König und sprach: «O König, dieser ist es.» Da nun die Gottheit Regen zu senden begann, kam eine gute Ernte. Der König gab Çântâ nebst Gefolge jenem Ṛshi als Gattin. Als derselbe aber Çântâ verlassend mit andern Frauen sich der Liebe hinzugeben begann, fing auch Çântâ mit ihrem von Neid vernichteten Gemüth an ihn geringschätzig zu behandeln und als sie im Wortwechsel mit ihm ihm mit dem Schuh einen Stoss an den Kopf versetzt hatte, dachte er: «Ich, der ich den Donner des Gewölks nicht habe ertragen können, soll mich jetzt durch Liebesbanden gefesselt von einem Weibe vernichten lassen.» Er gab sich aufs Neue der Anstrenguug hin und gelangte dann wieder in den Besitz der fünf Klarsichten.

XIV.

Der Zauberlehrling.

(Kandjur Band IV Blatt 171.)

In längst vergangener Zeit lebte in Vârâṇasî der König Brahmadatta. Da gab es einen in der Zauberkunst und in Geheimsprüchen erfahrenen Tshaṇḍâla, welcher, indem er das Gândhâra-Mantra anwandte, durch Zau-

ber von dem Berge Gandhamâdana Blumen und Früchte, welche die Jahreszeit nicht darbot, herbeischaffte und dieselben dem Könige Brahmadatta gab. Der König, der sich daran sehr erfreute, verlieh ihm Geschenke. Da kam ein Brahmanenjüngling, der nach Geheimsprüchen Verlangen trug, als er solche suchte, nachdem er davon durch Hörensagen erfahren hatte, aus seinem Lande nach Vârâṇasî. Von der Reise ermüdet, ging er, nachdem er sich erholt hatte, zu diesem der Zauberkunst und der Geheimsprüche kundigen Brahmanen und, zu ihm gelangt, sprach er: «Ich will dem Paṇḍita dienen.» — Weshalb? — «Der Zauberkunst wegen.» Der Tshaṇḍâla erwiederte in einem Verse: «Die Zauberkunst wird keinem mitgetheilt, man stirbt mit derselben, oder wenn man Wissen und Dienstleistung sammt Vermögen hat, so wird sie verliehen.» Der Jüngling fragte: «O Paṇḍita, ist es so und habe ich Dienste zu leisten, so frage ich, bis wie lange?» Er entgegnete: «Wenn du zwölf Jahre gedient hast, wird es sich erweisen, ob ich sie dir verleihe oder nicht.» Da der Jüngling nach der Zauberkunst grosses Verlangen trug, ging er darauf ein. Als er darauf mit höchster Freude seine Verehrung bezeigt hatte, fing er an seine Dienste zu leisten. Als zu einer andern Zeit dieser Tshaṇḍâla berauscht nach Hause kam, dachte der Brahmanenjüngling: «Da der Meister so wider die Gebühr berauscht ist, will ich mich neben ihm schlafen legen.» Der Tshaṇḍâla fing an sich auf dem Bette zu wälzen und, als er sich wälzte, brach eine Bettseite, durch welches Geräusch der Brahmanenjüngling geweckt ward. Da dachte er: «Da der Meister unruhig schläft, werde ich meinen Rücken gegen die Bettseite stützen.» In

Folge dessen stützte er seinen Rücken gegen die Bettkante. Nun ist es in der Ordnung der Dinge, dass die Kraftvollen unter den Trinkern ihres Rausches in der ersten Nachtwache ledig werden und so kam es, dass der Tshaṇḍâla durch die Wucht des berauschenden Getränkes auf den Rücken des Brahmanjünglings sich erbrach. Dieser bedachte, dass, wenn er seinen Körper erhöbe oder ein Wort von sich gäbe, der Lehrer es hören, erwachen und nicht einschlafen würde; deshalb hielt er geduldig aus. Als darauf der Tschaṇḍâla von selbst erwachte und den Jüngling so übel zugerichtet sah, fragte er, wer dort sei. Er antwortete: «O Lehrer, ich, der Gefährte deines Glückes, bin es.» — «O Sohn, was hast du gethan, dass du so zugerichtet bist?» Er erzählte was geschehen war. Der Tschaṇḍâla sprach mit vorzüglicher Freude: «O Sohn, da ich überaus erfreut bin, so geh, wasche dich und komm her; ich werde dir die Zauberkunst mittheilen.» Als der Jüngling sich gewaschen hatte und kam, verlieh er ihm die Zauberkunst. Da die Brahmanen hochfahrender Natur sind, vermochte er nicht es auszuhalten und wollte zuerst an Ort und Stelle die Zauberkunst erproben und dann fortziehen. Er wandte die Zauberkunst an, erhob sich gen Himmel, gelangte bald nach dem Gandhamâdana, nahm von dort Blumen und Früchte, welche die Jahreszeit nicht darbot, und übergab sie dem Purohita des Königs, dieser aber dem König Brahmadatta. Dieser fragte, von wo er sie erhalten habe. «Es ist aus fernem Lande ein Brahmanenjüngling da, dieser hat sie mir gegeben. Da dieser in der Zauberkunst und in den Geheimsprüchen überaus bewandert ist und der Brahmane genügsamer

ist, der Tschaṇḍâla aber von der ganzen Welt verachtet wird, so fragt es sich, was mit diesem zu thun sei. Geruhe dem Tschaṇḍâla den Unterhalt zu entziehen und denselben dem Brahmanenjüngling zuzuwenden.» Der König antwortete: «Handle also.» Darauf entzog der Purohita dem Tschaṇḍâla den Unterhalt und gab ihn dem Brahmanenjüngling. Durch seine Undankbarkeit aber wich die Zauberkunst von ihm.

XV.

Undank ist der Welt Lohn.

(Kandjur IV Blatt 181).

In längstvergangener Zeit wurde der Bodhisattva in unvollkommner Ansammlung[7]) weilend in einer dorflosen Einöde, in einer an Gebirgsbächen, Blumen und Früchten reichen Gebirgsgegend unter den Vögeln als Baumhacker[8]) wiedergeboren. In derselben Gegend lebte ein König der Thiere, ein Löwe, nach seinem Behagen, der Gazellen tödtend, dieselben zu verzehren pflegte. Da ihm zu einer anderen Zeit, als er Fleisch verzehrt hatte, ein Knochen zwischen die Zähne gerathen war, war er, der keine Furcht und Angst kannte, da das Zahnweh seinen Körper schädigte, niedergeschlagen und vermochte nichts zu essen. Durch glückliche Fügung kam der Baumhacker, der von einem Baumwipfel zum andern zu fliegen

7) Anijatarâçi མ་ངེས་པའི་ཕུང་པོ s. Childers u. d. W. râsi; es wird wohl die Masse des durch frühere Thaten erworbenen Verdienstes durch dieses Wort bezeichnet.

8) ཤིང་རྟ་མོ काष्ठकुट्ट

gewohnt war, in die Gegend, wo sich der König der Thiere befand. Als er den Löwen durch Schmerz geplagt sah, fragte er: «Oheim, weshalb bist du niedergeschlagen?» Der Löwe antwortete: «O Neffe, ich werde vom Schmerz geplagt.» — «Durch was für einen Schmerz?» Als der Löwe alles ausführlich erzählt hatte, sagte der Baumhacker: «Oheim, ich werde dich behandeln. Da du der Löwe und König sämmtlicher Vierfüssler bist und Nutzen erweisen kannst, musst du mir von Zeit zu Zeit Nutzen erweisen.» Er entgegnete: «Ich werde demgemäss handeln.» Der Baumhacker dachte: «Ich werde es so einrichten, dass er es nicht merke wie ich ihn behandle und es erst erfahre, nachdem er hergestellt ist. Da er nun bestrebt war ihm zu helfen, so sass er sein Wesen und Treiben beobachtend da. Als der König der Thiere einen günstigen Wind (d. h. *humor*) empfunden und die Heftigkeit des Schmerzes nachgelassen hatte, war er auf einer grossen breiten Steinplatte mit offenem Rachen eingeschlafen. Da kam der Baumhacker in die Nähe des Königs der Thiere und als er ihn in so behaglicher Lage fand, dachte er, dass dies der geeignete Zeitpunkt sei, ihn zu behandeln. Nachdem der Baumhacker ihn sorgfältig untersucht hatte, zog er den zwischen den Zähnen steckenden Knochen durch fortgesetzte Bewegung der Flügel heraus und mit den nach überstandenem Schlaf sich öffnenden Augen sich erhebend, sass der Löwe da. Da der Baumhacker nun wusste, dass der König der Thiere von Schmerz und Missbehagen befreit war, kam er mit höchst freudigem Gemüth an ihn heran und sagte: «O Oheim, dies ist der Knochen, der die Schmerzen verursachte.»

Da sprach der König der Thiere mit vorzüglichem Staunen: «O Neffe, da ich für diesen Dienst dir Vergeltung erweisen will, so komm von Zeit zu Zeit zu mir, damit ich dir von Nutzen sei.» Der Baumhacker antwortete: «Gut, ich werde also handeln» und flog davon. Zu einer anderen Zeit, als der König der Thiere Fleisch verzehrte, kam der Baumhacker, der von einem Falken ergriffen und kaum dem Tode entronnen war, mit von Hunger geplagtem Gemüthe zum König der Thiere. Als er ihm seine Noth vorgetragen hatte, sagte er: «Oheim, da ich von Hunger gequält werde, so gieb mir ein wenig Fleisch.» Der Löwe erwiederte in einem Verse: «Jetzt, da ich ein lebendes Wesen zerrissen, bin ich wild und Missethäter; bist du, mir zwischen die Zähne gekommen, nicht dankbar dafür, dass du am Leben bleibst?» Der Baumhacker entgegnete ebenfalls in Versen: «In den Ocean geworfene Haufen und Traumgebilde sind ohne Nutzen, der Verkehr mit einem schlechten Manne und Undankbaren erwiesene Wohlthat sind ohne Nutzen.»

XVI.

Die beiden Brüder.

(Kandjur IV Blatt 186—189).

In längstvergangener Zeit kam in einem Königspalast eines mit Reichthum, Wohlstand, guten Ernten und Menschenmenge ausgestatteten Landes ein König zur Herrschaft. Als er sich zu einer anderen Zeit mit seiner Gattin vergnügt hatte und diese schwanger geworden war, gebar sie ihm nach Ablauf von 8 oder 9 Monaten einen überaus schönen Knaben mit gold-

farbiger Haut, dem der Kopf wie ein Baldachin stand, mit langen Armen, breiter Stirne, ineinanderfliessenden Augenbrauen, hohem Nasenrücken, mit allen Gliedern und Gelenken. Bei seiner Geburt ereigneten sich viele tausend Glücksfälle. Als man sein Geburtsfest feierte und es sich darum handelte, ihm einen Namen zu geben, sprachen die Minister: «O König, da bei seiner Geburt viele tausend Glücksfälle eingetroffen sind, soll er Kshemaṁkara[9]) heissen. Man gab ihm diesen Namen und übergab ihn acht Ammen, zweien Tragammen, zweien Säugeammen, zweien Wischammen, zweien Spielammen; diese Ammen zogen ihn mit verschiedenen Milchproducten und anderen vorzüglichen Nahrungsmitteln auf, so dass er wie ein Lotus im Teiche emporschoss. Als der König sich nochmals mit seiner Gattin vergnügt hatte und diese schwanger geworden war, wurde nach 8 bis 9 Monaten ein Knabe geboren, bei dessen Geburt viele tausend Unglücksfälle eintraten, weshalb man ihn Pâpaṁkara[10]) nannte. Auch dieser wuchs heran und wurde gross. Der Jüngling Kshemaṁkara, der von freundlichem, barmherzigen Charakter und mitleidig gegen alle Geschöpfe war, hatte Lust zum Geben, und seine Freude am Geben und spendete den Çramaṇa's, [187] Brahmanen, Armen und Dürftigen, welche baten, Gaben. Der Vater sprach zu ihm: «O Sohn, gieb nicht fortwährend Geschenke; wenn du sie so hingiebst, wo sollten wir soviel Reichthum haben!» Durch die Natur der Dinge

---

9) དགེ་བྱེད

10) སྡིག་བྱེད

haben viele Menschen ihre Freude am Geben und an den Gaben und, da sie sich freuten, wurde sein Ruhm in Worten und Versen gepriesen, in allen Weltgegenden gefeiert. Der König eines anderen Landes, der von der Grösse seiner Tugend gehört hatte, wollte ihm seine Tochter geben. Der König wollte ihr hochbeglückt entgegen gehen. Kshemaṁkata aber sagte: «Bevor ich nicht einen Reichthum erworben habe, will ich nicht heirathen. O Vater, du wirst mir gestatten, dass ich auf den Ocean gehe.» Der Vater antwortete: «Handle also.» Als er mit Waaren nach dem Ocean aufbrach, dachte sein Bruder Pâpaṁkara: «Da dieser vielen Menschen lieb und angenehm ist, wird er, wenn er ein Meeresschiff ausgerüstet hat und zurückgekehrt sein wird, den vielen Menschen noch weit lieber und angenehmer werden und da es Anlass sein wird bei Lebzeiten des Vaters ihn in die Herrschaft des Königsreichs einzusetzen, so will auch ich statt hier bleibend abzuwarten, wessen Reihe komme, mit ihm zusammen auf den Ocean gehen, ihm dort das Leben nehmen und werde dann auch gegen den Willen in die Nachfolge eingesetzt werden.» Mit diesen Gedanken begab er sich zum Vater und sprach zu ihm: «O Vater, da Kshemaṁkara auf den Ocean auszieht, will ich mit ihm gehen.» Der Vater sagte: «Handle also.» Darauf liess Kshemaṁkara in seinem Lande ausrufen: «Ihr in der Stadt wohnenden geehrten Kaufleute, höret: da sich der Prinz Kshemaṁkara mit Waaren auf den Ocean begiebt und derjenige von euch, der Lust hat sich unter Anführung des Prinzen Kshemaṁkara auf den Ocean zu begeben, von Abgaben, Zöllen und Fährgeld befreit ist, so bereitet die auf

den Ocean zuführenden Waaren.» Es bereiteten viele hunderte Kaufleute die nach dem Ocean zu bringenden Waaren. Darauf begab sich der Handelsanführer Kshemaṁkara mit seinem Bruder Pâpaṁkara, nachdem er die glücklichen Erfolg erflehenden Ceremonien verrichtet, von vielen hunderten von Kaufleuten umgeben, mit Wagen, Trachten, Kisten, Körben, Kamelen, Ochsen und Eseln auf den Ocean zu befördernde viele Waaren mitnehmend, auf den Weg und gelangte nach und nach Dörfer, Städte, Länder, Besitzungen und Handels-Marktplätzen sehend ans Ufer des Oceans, kaufte dort ein Schiff für 500 Kârshâpaṇa, und fünfhundert Diener, Gräber[11]), Reiniger[12]), Fischer[13]), Bootsleute und Steuerleute mitnehmend, begab er sich, nachdem er dreimal einen Ausruf hatte ergehen lassen, auf den Ocean. Auf dem Schiffe sprach er zu seinem Bruder Pâpaṁkara: «Sollte sich inmitten des Oceans ein Schiffbruch ereignen, so umfasse ohne Bedenken meinen Hals.» Jener erwiederte: «Gut, ich werde es so thun.» Als darauf das Schiff mit günstigem Winde auf die Edelsteininsel gelangt war, sagte der Steuermann: «Geehrte Kaufleute aus Dshambudvîpa höret: da ihr gehört habet, dass die Edelsteininsel eine Fundgrube von Diamanten, Vaidûrja, Türkisen, Smaragden und verschiedenen anderen Edelsteinen sei, sind wir hieher gekommen und deshalb nehmet Edelsteine, so-

---

11) སྐོབས་པར་བྱེད་པ ob nicht སྐོངས་པ་ར་བྱེད་པ?

12) སེལ་བར་བྱེད་པ

13) ཀྱལ་ཆེན་པ = कैवर्त

viel ihr wollet.» Als sie darauf mit Lust und Freude nachforschten, füllten sie das Schiff wie mit Sesamkörnern, Reis, Erbsen u. s. w. Da die Bodhisattva's sehr scharfsinnig und weise sind, befestigte der Prinz Kshemaṁkara grosse Edelsteine von grossem Werthe an seinem Gurt. Auf dem Rückwege wurde das Schiff nicht sehr weit von dem Ufer in Folge eines durch ein Seeungeheuer herbeigeführten Unglückes unbrauchbar. Da umfasste Pâpaṁkara den Hals des Kshemaṁkara und dieser schleppte ihn mit grosser Anstrengung ans Ufer. Als er von der Last ermüdet eingeschlafen war und da lag, erblickte Pâpaṁkara die von ihm am Gurt befestigten Edelsteine und dachte: «Da er mit solchen Edelsteinen kommt, soll ich da mit leeren Händen kommen?» und entwendete diese Edelsteine dem in tiefen Schlaf versunkenen, stach ihm beide Augen mit einen Dorn aus und liess ihn blind am Ufer des Oceans zurück. Durch glückliche Fügung kamen einige Rinderhirten ihr Vieh weidend an diese Stelle. Als sie ihn erblickt hatten, fragten sie: «He, Freund, wer bist du?» Er erzählte ihnen wie es geschehen war ausführlich. Als sie es gehört hatten, erwuchs ihnen Mitleid und sie führten ihn in das Haus des obersten Rinderhirten. Dort fing er an die Laute zu spielen. Als die Frau des Oberhirten, welche von der Schönheit und Jugendfülle entzückt war, die Töne der Laute gehört hatte und ihn zu verlocken suchte, sass er, der durch die Thaten erlangten Lebensweise eindenk, die Ohren schliessend da. Da es für die von der Begierde Ergriffenen nichts giebt, was nicht gethan werden könnte, sprach sie zu ihrem Manne: «Da dieser blinde Mann mich verlocket, wirst du solche Leute

dulden!» Da der Prinz bedachte, dass unter den Zornesarten der Zorn des Weibes die schlimmste sei, so sah er ein, dass ihm, um nicht von demselben betroffen zu werden, nichts übrig bleibe als fortzugehen. Er verliess also das Haus und auf allen Heerstrassen, Märkten, Kreuz- und Querwegen ernährte er sich durch sein Spiel. Als sein Vater gestorben war, war sein Bruder Pâpaṁkara zur Herrschaft gelangt und auch nach und nach in die Stadt des Nachbarkönigs gelangt, welcher früher seine Tochter zur Ehe hatte geben wollen. Diese war gross geworden und da um sie werbend die Söhne der in verschiedenen Ländern wohnenden Könige, Minister und Purohita's gekommen waren, sagte der Vater: «O Tochter, der Prinz Kshemaṁkara, dem ich dich bestimmt hatte, ist auf den Ocean gezogen und daselbst durch ein Unglück umgekommen. Da jetzt Bewerber gekommen sind und diejenigen, denen du nicht gegeben wirst, unzufrieden sein werden, so frägt es sich, wie zu handeln sei.» Sie entgegnete: «O Vater, wenn es sich so verhält, so geruhe die Stadt kehren zu lassen, ich werde mir meinen Mann selbst wählen.» Der König sprach: «O Tochter, handle also.» Darauf liess der König in den verschiedenen Ländern und Städten ausrufen, dass seine Tochter eine Gattenwahl halten wolle und liess jene Stadt von Geröll, Steinen und Scherben reinigen, mit Sandelwasser besprengen und mit Wohlgerüchen räuchern, Baldachine, Standarten und Fahnen aufstellen, viele seidene Gehänge herabhängen mit Blumen mannigfacher Art, gleich einem Götterhaine, Freude bezeigend ausrufen: «Geehrte Stadt- und Landbewohner und

aus verschiedenen Ländern angelangte Menschenschaaren, höret! Da morgen des Königs Tochter selbst die Gattenwahl vornehmen wird, so versammelt euch nach Gebühr.« Am andern Morgen kam des Königs Tochter mit verschiedenem Schmucke angethan, von vielen Jungfrauen umringt, in einen von der Gottheit des Haines mit Blumen geschmückten Hain, überaus schön durch des Glückes grosse Fügung, während in der Mitte der Stadt viele tausend Menschen versammelt waren, in die Versammlung um sich selbst einen Mann zu wählen. Kshemaṁkara auch sass an einer anderen Stelle die Laute spielend. Da die Menschen nach ihren Thaten in gegenseitiger Beziehung stehen und durch die grosse Kraft der Ursachen die Kraft der Wirkung bezweckt wird, so blieb des Königs Tochter, als durch die Töne der Laute ihr Gemüth berührt [189] wurde, an dem Lautenspiel Kshemaṁkara's haften und indem sie sagte: «Dies ist mein Mann,» warf sie den Blumenkranz auf ihn. Die Menschenschaaren waren unwillig und einige fingen aus Herzeleid an sie zu tadeln: «Was hat das für einen Sinn, dass die königliche Prinzessin, welche von so grosser Schönheit, so vollendeter Jugendfülle und Kunstfertigkeit ist, mit Hintansetzung der aus verschiedenen Ländern gekommenen Königs-, Minister- und Purohita-Söhne und der vorzüglichen Hausbesitzer einen Blinden sich zum Manne erlesen hat?» Die Beamten meldeten unwillig und unzufrieden dem Könige: «O König, die Prinzessin hat selbst die Gattenwahl vollzogen.» Der König fragte: «Was für einen hat sie gewählt?» — «O König, einen Blinden.» — Auch der König wurde, als er dies gehört hatte, missvergnügt, liess die Tochter rufen

und fragte: «O Tochter, weshalb hast du, obwohl es überaus schöne junge und reiche Söhne von Königen, Begüterten, Handelsherren, Caravanenführern, Ministern und Purohita's giebt, dir einen solchen zum Gatten erlesen?» Sie antwortete: «O Vater, diesen gerade wünsche ich.» Der König sagte: «O Tochter, wenn es so ist, so begieb dich zu ihm; weshalb zögerst du?» — Sie begab sich zu ihm und sagte: «Ich habe dich zu meinem Ehemanne erlesen.» Er erwiederte: «Daran hast du nicht gut gethan. Vielleicht hast du gedacht: da es so ist und dieser blind ist, kann ich mich mit einem anderen Manne vergnügen.» Sie entgegnete: «Ich bin keine, die solche Thaten verübt.» Er sprach: «Was giebt es für ein Zeugniss dafür?» Sie entgegnete, indem sie zu betheuern anfing: «Wenn es wahr ist, und meine Betheuerung richtig, dass ich nur zum Königssohn und Prinzen Kshemamkara und dir Liebe gefasst habe, und zu keinem andern, so soll kraft dieser Wahrheit und der Betheuerung derselben das eine deiner beiden Augen wie früher werden.» Unmittelbar nach dieser Betheuerung wurde das eine Auge wieder wie früher und er sprach: «Kshemamkara bin ich selber, mein Bruder Pâpamkara hat mich so zugerichtet.» Sie sagte: «Was giebt es für ein Zeugniss dafür, dass du der Prinz Kshemamkara selbst bist?» Auch er fing an zu betheuern: «Wenn es wahr ist und meine Betheuerung richtig, dass, obwohl Pâpamkara meine Augen ausgestochen hat, ich ihm auch nicht im Geringsten zürne, so möge in Folge der Wahrheit und der Betheuerung derselben mein anderes Auge ebenfalls wie früher werden.» So wie er die Betheuerung ausgesprochen hatte, wurde auch sein anderes

Auge wie früher. Darauf begab sich die königliche Prinzessin mit Kshemaṁkara, dem nun keines der Glieder fehlte, zum König und sagte: «O Vater, dies ist Kshemaṁkara selbst.» Als der König es nicht glaubte, erzählte sie, wie es geschehen war; dem König erwuchs vorzügliches Staunen, er gab sie hochbeglückt dem Kshemaṁkara zur Frau, zog mit einem grossen Heer nach jener Stadt, vertrieb Pâpaṁkara aus der Herrschaft und setzte Kshemaṁkara in das Reich des Vaters ein.

XVII.

Wie eine Frau Liebe lohnt.

(Kandjur Band IV Blatt 189—191).

Zur nachstehenden Erzählung vergl. man Benfey, Pantschatantra B. I, S. 436 folg. zu IV, 5.

In längst vergangener Zeit herrschte in einem Palast eines in jeglicher Beziehung gesegneten Landes ein König, dem seine Gemahlin vier Söhne gebar: Çâkha, Gulma, Anugulma und Viçâkha[14] [190]. Als diese herangewachsen waren und sich aus anderen Ländern Königstöchter zu Frauen genommen hatten, fingen sie an sich geringschätzig gegen den König zu benehmen. Als der König sie verbannte und sie mit ihren Frauen davonziehend in eine öde Gegend gelangt waren, gingen ihnen die Nahrungsmittel aus. Sie kamen untereinander überein nach der Reihe ihre Frauen zu tödten und mit deren Fleisch sich durch die Einöde durchzuschlagen. Viçâkha aber meinte, es sei besser sein

14) ཡལ་ག། ལྗུག་མ། རྗེས་སུ་མཐུན་པའི་ལྗུག་མ་ ས་ག།

eigenes Leben hinzugeben, als ein fremdes zu rauben und statt abzuwarten, wer sterben solle, beschloss er mit seiner Frau zu entfliehen. Als er nun mit derselben entflohen war, sprach diese, welche durch Mangel an Speise und Trank und durch Anstrengung des Weges erschöpft war: «O Herr, ich komme um.» Viçâkha meinte, es sei nicht gut, wenn sie nun stürbe, nachdem er sie aus den Händen der Râkshasa (Menschenfresser) gerettet habe; er schnitt sich aus seiner Lende Fleisch aus und gab es ihr zu essen; und nachdem er sich die Adern beider Arme geöffnet, gab er ihr das Blut zu trinken. So gelangten sie nach und nach zu einem Berge und ernährten sich dort mit Wurzeln und Früchten. An dem Fusse dieses Berges floss ein Fluss, in den ein Mann, dem der Feind Hände und Füsse abgehauen hatte, gefallen war, und von dem Wasser fortgetragen, Laute der Verzweiflung von sich gab. Viçâkha, der an einer anderen Stelle Wurzeln und Früchte sammelte, hörte das Hülferufen und da sein Gemüth durch Mitleid ergriffen wurde, bestieg er den Berg und fing an nach allen Seiten zu blicken. Als er nun den Mann vom Wasser fortgetragen sah, stieg er eilends den Berg hinab, sprang in den Fluss, nahm den Mann auf sich und trug ihn ans Ufer. Von seinem Unglücke ergriffen, fragte er ihn: «O Sohn, woher ist das gekommen?» Als dieser ihm den ganzen Verlauf erzählt hatte, sprach er ihm Muth zu, sättigte ihn mit Wurzeln und Früchten und übergab ihn seiner Frau, durch deren Pflege er hergestellt wurde. Durch das mit dieser Pflege verbundene Behagen ging sie wiederholt zu ihm und verbrachte die Zeit in verschiedenen Gesprächen. Durch die Natur der

Dinge sind die Bodhisattva's nicht besonders der Liebesleidenschaft ergeben und so kam es, dass Viçâkha nur zeitweise der Liebeslust Genüge that. Da durch die Macht des Bodhisattva's Stämme, Wurzeln und Früchte überaus grosse Kraft hatten, wurde die Frau durch deren Genuss in geschlechtliche Aufregung versetzt und fing an jenen fuss- und handlosen Mann zu verlocken. Der Krüppel wollte nicht darauf eingehen und bemerkte, dass er, der schon so gut wie todt gewesen, von dem Mann gerettet und hergestellt sei und durch eine solche Handlungsweise in eine Stellung gerathen würde, die der eines Lebensräubers gleichkomme. Da sie ihn aber wiederholt verlockte und es schwer war der Leidenschaft Herr zu werden, so ruhte er an ihrer Seite. Obwohl im Liebesgenuss die Leidenschaft zunahm, wollte er, wenn auch abgesandt, nicht zu ihr. Allein er bedachte, dass er, da sie nun so von Leidenschaft erfasst war und unter allen Feindseligkeiten die des Weibes die schlimmste ist, jetzt ins Verderben gerathen sei. In Folge dessen fing er an sich mit ihr zu berathen: «Wenn dein Mann es erfährt, dass wir bei einander geruht, wird er ohne Zweifel dir ein Leid anthun und mich tödten.» Sie meinte, diese Worte hätten ihre Richtigkeit und es sei eine Vorkehrung zu treffen. Da die Weiber auch, ohne es gelernt zu haben, gescheidt sind, bewickelte sie ihren Kopf mit einem Tuche und legte sich auf einen Felsen schlafen. Als Viçâkha mit Wurzeln und Früchten heimkehrte und sie so schlafen sah, fragte er sie: «O Gute, was ist dir?» Die entgegnete: «O Herr, da mir mein Kopf weh thut, ist mir sehr unwohl.» Viçâkha sagte: «Was ist hiebei zu thun?» Als sie in einer

Gebirgsschlucht Steinschmutz [15]) erblickt [191] hatte, sagte sie: «O Herr, als ich schon früher einmal von diesem Kopfleiden befallen war, hat der Arzt mir Steinschmutz angeordnet und dadurch bin ich genesen.» Viçâkha antwortete: «Ich werde Steinschmutz suchen.» Sie entgegnete: «Da es sich in dieser Gebirgsschlucht befindet, werde ich dich an einem Seil halten und du wirst es heraufholen.» Da die hehren Wesen aufrichtig und einfach sind, so vermuthete er keine Arglist und sprach: «Wollen wir so thun, halte du das Seil und ich hole Steinschmutz.» Als er sich nun am Seil herabliess, liess sie dasselbe aus ihrer Hand fahren, weshalb auch er es losliess und ins Wasser fiel. Da der Bodhisattva zu langem Leben und zum Genuss der Herrschaft bestimmt war, kam er nicht um, sondern, von dem Strom einhergetragen, gelangte er zu einer Königsburg. Dort war der König ohne Nachkommenschaft gestorben und die Minister sammt den Stadt- und Landbewohnern beriethen sich, wen sie, da kein König da sei, in die Herrschaft einsetzen sollten. Sie wählten zeichenkundige Männer aus und hiessen diese einen mit Tugendverdienst ausgestatteten Mann suchen, damit sie diesen in die Herrschaft einsetzten. Da nun die Thaten, welche dem Viçâkha die Herrschaft einbringen sollten, der Reife nahe waren, stieg er aus dem Flusse und

15) རྡོ་དྲེག wofür das Sanskritwort noch nicht gefunden ist, hat Jäschke in seinem Wörterbuch neben ཐལ་དྲེག als Medicament; letzteres entspräche dem Sanskrit भस्मरोहा, woraus man अश्मरोहा gemacht zu haben scheint; vergl. Böhtlingk-Roth unter dem ersteren Worte.

liess sich an einer Stelle nieder, die durch die Macht des Bodhisattva wie geschmückt aussah. An diese Stelle gelangten die Zeichenkundigen und als sie das hehre Wesen mit den Merkmalen der Herrschaft ausgestattet sahen, begaben sie sich voll Freude und Seligkeit zu den Ministern und meldeten, dass sie bei ihrem Suchen ein mit grossem Tugendverdienst ausgestattetes Wesen, dem die Herrschaft zukomme, gefunden hätten. Es liessen darauf [191*] die Minister den Weg und die Stadt reinigen, geleiteten ihn hochbeglückt in die Stadt und weihten ihn an dem geeigneten Tage, zur geeigneten Stunde, unter dem geeigneten Sternbilde zum König. Da er ohne Gattin war, brachten die Minister, die Purohita's, die Könige anderer Länder, auch andere Begüterte, Handelsherren, Caravanenführer ihre mit jeglichem Schmucke ausgestatteten Töchter, damit sie in den Palast aufgenommen würden, in jene Stadt. Doch der König, der durch sein Weib so geschändet war, ging darauf nicht ein. Die Minister sprachen: «O König, es pflegen Könige nicht ohne Gattinen, Prinzen, Minister, Stadt- und Landbewohner zu sein, deshalb geruhe eine Gattin einzusetzen. In den verschiedensten Gegenden wohnende Grosse und Könige und Grosse fremder Länder haben ihre Töchter in Bereitschaft, um dir vorgestellt zu werden.» Allein er war dazu nicht zu vermögen und tadelte die Weiber fort und fort. Da durch die Macht der Tugendverdienste der Wesen alle Genussgüter Kraft und Vollendung erhalten, geschah es, dass, nachdem der Bodhisattva durch die Unthat seiner Frau von jenem Berge geworfen worden war, Wurzeln und Früchte jenes Berges zusammenschrumpften und

ihre Kraft verloren. Darauf begab sich die Frau zur Zeit des Hungers aus Furcht umzukommen, indem sie den Krüppel sich auflud, nach den Dörfern und bettelte auf den Heerstrassen, den Marktplätzen, den Kreuz- und Querwegen. Gefragt, antwortete sie: «Mir hat mein Mann nie einen Vorwurf gemacht.» Da eine Frau, welche von ihrem Mann keinen Vorwurf erhält, von der Welt hochgeachtet zu werden pflegt, erhielt sie, wohin sie auch kam, eine Gabe. Als sie nun auch in jene Residenz gelangte war, wurden die Leute, als sie von ihr hörten, von Staunen ergriffen. Einige begaben sich voll Verwunderung hinaus, um sie zu sehen und die in der Stadt wohnenden Menschenschaaren pflegten, wenn sie Gelegenheit gefunden hatten, jene zu tadeln, zurechtzuweisen und Nachrede zu halten, zu fragen, ob nicht dieser König, der an allen Frauen etwas auszusetzen habe, diese treffliche, von ihrem Mann nicht getadelte, den fuss- und handlosen Krüppel tragende Herumtreiberin anschauen sollte. Als der Purohita solche Rede dem Könige kundgethan hatte, besann sich dieser und befahl diese Frau herbeizurufen, da er sie sehen wolle. Als sie hereinbeschieden war und der König sie gesehen hatte, sagte er lächelnd diesen Vers: «Wirst du, die du mein Lendenfleisch gegessen, die du mein Blut getrunken und den Krüppel aufgeladen hast, nun vom Manne nicht getadelt? Wirst du, nachdem du wegen des Steinschmutzes vom Abhang mich herabgeworfen, nachdem du den Krüppel aufgeladen, nun vom Manne nicht getadelt?» Sie stand mit schamerfüllten Herzen und gesenkten Angesichtes da. Als die Minister den König nach dieser Angelegenheit gefragt und er ihnen alles wie es geschehen

war ausführlich erzählt hatte, trieben sie die Frau mit Schmähreden zur Stadt hinaus.

XVIII.

Viçvaṁtara.

(Kandjur IV, Blatt 192—200.)

Bei Spence Hardy, A Manual of Budhism p. 116 folg. als Wessantara Jâtaka abgedruckt.

In längst vergangener Zeit herrschte in der Stadt Viçvanâgara[16]) der König Viçvâmitra; in derselben, die mit Reichthum, Fülle, Wohlstand, Fruchtbarkeit und grosser Menschenmenge ausgestattet, ohne Zwist, Zank, Aufregung, Streit und Räuberei, auch frei von Krankheiten, mit Reis, Zuckerrohr, Rindern und Büffeln reichlich versehen war, herrschte er als König des Gesetzes [192*] nach dem Gesetze. Der König war von lauterem Glauben und tugendhaftem Sinn, auf sein eigenes Heil und das Heil anderer bedacht, voll Barmherzigkeit, der Hochherzigkeit beflissen und freundlich gegen die Menschen. Als er sich zu einer anderen Zeit mit seiner Gattin vergnügt hatte, wurde sie schwanger und nach Verlauf von acht oder neun Monaten gebar sie einen wohlgestalteten, schönen, wohlaussehenden Knaben, dessen Hautfarbe goldähnlich war, das Haupt einem Baldachin gleich, die Arme lang, die Stirn hochgewölbt, die Brauen ineinandergeflossen, der Nasenrücken hoch, alle Glieder und Gelenke vollzählig. Als man nach der Geburt sein Geburtsfest feierte, ging man daran den Knaben

---

16) ཐམས་ཅད་ཀྱི་གྲོང་རྡལ

zu benennen. Die Verwandten sprachen: «Da der Knabe des Königs Viçvâmitra Sohn ist, so soll er Viçvaṁtara heissen. Es wurde der Knabe Viçvaṁtara acht Ammen, zweien Tragammen, zweien Säugeammen, zweien Wischammen und zweien Spielammen übergeben, welche ihn mit Milch, geronnener Milch, Butter, geschmolzener Butter, Butterschaum und anderen vorzüglichen Lebensmitteln verschiedener Art aufzogen, so dass er gleich einem Lotus im Teich rasch emporwuchs. Als er gross geworden war und Schreiben, Zählen, Rechnen und Handrechnen gelernt hatte, befleissigte er sich aller der Künste und Fertigkeiten, welche einem aus den Kshattrija's zum Könige geweihten, mit Reichthum, Macht und Tapferkeit ausgestatteten, den ganzen Erdkreis bändigenden Herrscher zustehen, als da sind: Das Reiten auf Elephanten, auf Rossen, das Fahren in Wagen, die Handhabung des Schwertes, des Bogens, das Vorrücken, das Zurückziehen, das Werfen des eisernen Hakens, der Schlinge, das Abschiessen der Waffen, das Hauen, Schneiden, Stechen, Packen, Marschieren und die fünf Schiessarten. Der Jüngling Viçvaṁtara, dem lauterer Glaube und tugendhafter Sinn innewohnten, war auf sein Heil und das Heil anderer bedacht, barmherzig und der Hochherzigkeit beflissen, gegen die Menschen freundlich, hingebend und gewährend, ohne alle Leidenschaft reichlich spendend und der Hingabe beflissen. Als man von dieser seiner übergrossen Freigebigkeit hörte, kamen zahllose Menschen bittend zu ihm und er entliess sie, nachdem er ihre Erwartungen vollkommen befriedigt hatte. Eines Tages begab sich der Bodhisattva auf einem vorzüglichen, von Edelsteinen, Gold,

Silber, Stahl, Korallen, Vaidûrja, Türkisen, Rubinen und Sapphiren glänzenden, aus Agrasâra-Sandelholz verfertigten, mit Löwen-, Tiger- und Bärenfellen bedeckten Wagen, dessen vier Rosse mit Windesschnelle einherjagten und mit goldenen und silbernen Schellen klingelten, zur trefflichen Stadt hinaus in den Lusthain. Da sagten einige in den Veda-Theilen bewanderte Brahmanen dem Viçvaṁtara begegnend: «Kshattrija-Jüngling, mögest du siegreich sein» und fügten hinzu: «In der ganzen Welt bist du berühmt als einer, welcher alles hingiebt; deshalb ist es recht, dass du diesen Wagen den Brahmanen als Gabe spendest.» Als sie dies gesagt, [193*] stieg der Bodhisattva Viçvaṁtara eiligst vom Wagen und, indem er freudigen Herzens den Brahmanen den Wagen hingab, sagte er: «Sowie ich mit vorzüglicher Freude den Wagen hingegeben, also möge ich die Dreiwelt hingebend der vorzüglichsten Einsicht theilhaft werden!» Zu einer anderen Zeit begab er sich auf dem Elephanten Râdshjavardhana,[17]) der an Weisse den Kunda-Blumen, den weissen Lotussen, dem Schnee, dem Silber, und den Wolken gleichkam, von vorzüglichem Wuchs, mit gutgestalteten Füssen und Rüssel, wie der Elephant Airâvaṇa einherschreitend, mit den Merkmalen der vorzüglichen Begabung, und durch seine Tüchtigkeit erkennbar, von der Schaar sehr ergebener Sclaven, Freunde und Diener gefolgt, gleichwie der von den Sternschaaren umgebene Mond, als der Frühling ge-

---

17) In der von Hardy gegebenen Recension wird dem Elephanten das Vermögen Regen zu schaffen beigelegt; sollte hier nicht durch die doppelte Bedeutung des Wortes नाग eine den Nâga's zustehende Eigenthümlichkeit auf den Elephanten übertragen sein?

kommen war, nach dem Lusthain des Waldes, in welchem Bäume und Blumen blühten, Flamingos, Kraniche, Pfauen, Papageien, Predigerkrähen, Kukuke und Fasanen sangen. Da kamen einige mit Disputiren beschäftigte Brahmanen eiligst an den Prinzen Viçvaṁtara heran und sprachen zu ihm: «Kshatrija-Prinz, mögest du siegreich sein» und fügten hinzu: «In der Welt sammt Göttern und Ungöttern bist du berühmt als Alles Spender, es ist demnach recht, dass du diesen vorzüglichen Elephanten uns schenkest.» Als sie dies gesprochen hatten, stieg der Bodhisattva eiligst von diesem vorzüglichen Elephanten herab und, nachdem er ihnen mit dem frohesten Gemüth diesen vorzüglichsten Elephanten gegeben hatte, sagte er: «Sowie ich mit vorzüglicher Freude den Brahmanen den Elephanten hingegeben habe, so möge ich auch, nachdem ich die Dreiwelt hingegeben, der vorzüglichsten Einsicht theilhaft werden.» Als es nun verlautete, dass des Königs Viçvâmitra Sohn Viçvaṁtara den vorzüglichen Elephanten Râdshjavardhana den disputirenden [193] Brahmanen gegeben habe, und auch der König Viçvâmitra davon hörte, gerieth er in Zorn, liess den Prinzen Viçvaṁtara rufen und hiess ihn aus dem Lande gehen. Von dem Vater verstossen, bedachte Viçvaṁtara, dass er, der (vorzüglichsten) Einsicht wegen sich angestrengt, aus Wohlwollen gegen die ganze Welt mit dem Panzer der Tugend bekleidet, auch den Elephanten hingeben habe; solange er im Hause geweilt, habe er nach Vermögen Gaben gespendet, im Büsserwalde weilend, habe er vorzügliche Anstrengung zu machen; da er nicht im Stande sei gebeten eine abschlägige Antwort zu geben,

wolle er lieber das Haus verlassend in den Büsserwald ziehen. Darauf ging der Bodhisattva, nachdem er ein starkes Gelübde abgelegt hatte, zu seiner Gattin Madrî[18]) und erzählte ihr alles ausführlich. Sowie sie ihn angehört hatte, sagte sie mit einem Herzen, das von dem Geliebten getrennt zu werden befürchtete, die Handflächen zusammenlegend, zum Bodhisattva: «O Herr, wenn es sich so verhält, so werde auch ich in den Büsserwald ziehen; von dir, o Herr, getrennt, bin ich nicht im Stande auch nur einen Augenblick zu leben. Weshalb? Wie der Himmel, wenn er des Mondes ledig ist, wie die Erde, wenn sie des Wassers ledig ist, so ist das Weib, wenn es des Mannes ledig ist.» Der Bodhisattva sagte: «Wir müssen uns endlich ohne Zweifel von einander trennen, es ist dies schon der Lauf der Welt. Du bist an vorzügliche Speisen und Getränke, Nachtlager und Gewänder gewohnt und deshalb von sehr zarter Körperbeschaffenheit; im Büsserwalde muss man auf Gras und Blätterstreu schlafen, Wurzeln, Blumen und Früchte geniessen und auf einem Boden, der mit Hirsengras, Splittern und Dörnicht angefüllt ist, wandeln, immer und immer sich an eine Speise halten, gegen alle Wesen Hochherzigkeit üben, den plötzlich Erscheinenden Bewirthung gewährend. Da ich nun auch dort ohne Zweifel nach Vermögen Gaben gewähren werde, musst du darob durchaus keine Reue empfinden. Deshalb musst du eine Weile dies gut bedenken.» Madrî antwortete: «O Herr, soviel ich es im Stande

18) རྒྱག་སྦྱིན་མ

bin, werde ich dir nachfolgen.» Der Bodhisattva sagte: «Verhält es sich so, so wolle du dein Gelübde im Sinn behalten.» Darauf begab sich der Bodhisattva zu seinem Vater, bezeigte ihm mit dem Haupte Verehrung und sprach: «O Vater, geruhe mir mein Vergehen, die Verschenkung des Elephanten zu verzeihen; da ich nun aus der Stadt in den Wald ziehe, wird, o König, dein Schatz nicht leer werden.» Der König, der aus Schmerz über die Trennung den Athem verlor, sprach mit zitternder Stimme: «O Sohn, gieb das Schenken auf und bleibe.» Der Bodhisattva erwiederte: «Die Erde sammt den Bergen kann vielleicht zur Umkehr bestimmt werden, ich, o Herr der Erde, kann meinen Sinn vom Schenken nicht abbringen.» Nach diesen Worten ging er, bestieg sammt Sohn, Tochter und Gattin den Wagen und begab sich zur trefflichen Stadt hinaus; hunderttausende der Bewohner der Residenz und des Landes gaben ihm wehklagend das Geleite. Als ein Mann dieses Weinen und die Klagelaute hörte und er jene so grosse Menschenmenge zum Thor der Stadt hervorströmen sah, fragte er einen Mann: «He, Lieber, weshalb hat eine so grosse Menschenmenge solches Wehklagen erhoben?» Jener antwortete: «Geehrter, weisst du es denn nicht, dass auf solche Weise des Königs eigener Sohn Sudanshṭra weil er standhaften Sinnes am Geben seine Freude hatte, von hier verbannt wird?» Als er mit Frau und Kindern zum Rande des Waldes aufbrach, erhoben sämmtliche Leute des Hofgefolges laute Wehklage, der Bodhisattva aber trat sowie sich's gehörte vor das aus der trefflichen Stadt ausgezogene Hofgefolge und forderte es auf umzukehren [195]. «Wenn man auch

noch so lange etwas lieb und zum Freunde hat, so steht ohne Zweifel zuletzt die Trennung bevor. Die Verwandten und Freunde werden sich, ähnlich wie von den Bäumen der Einsiedelei, wo sie von der Ermüdung des Weges ausruhten, ohne Zweifel vom Liebsten trennen müssen. Denn, wenn ihr bedenket, dass in der ganzen Welt die Menschen machtlos sich von den Freunden trennen müssen, müsset ihr mit vollständiger Anstrengung der Ruhe halber euren unstäten Sinn befestigen.» Als der Bodhisattva 300 Jodshana's gezogen war, trat ein Brahmane vor den Bodhisattva und sprach: «O Kshattrija-Prinz, ich bin, da ich von deiner Tugend gehört habe, dreihundert Jodshana's weit hergekommen; es ist billig, dass du mir als Lohn für meine Ermüdung den vorzüglichen Wagen gebest.» Dies ertrug Madrî nicht und sie sprach mit heftigen Worten zum Brahmanen: «O weh, dieser Brahmane, der des Königs Sohn sogar im Walde um eine Gabe bittet, hat einen unbarmherzigen Sinn; erwächst ihm, der den Königssohn aus dem königlichen Glanz gefallen sieht, hier kein Mitleid?» Der Bodhisattva sprach: «Mache dem Brahmanen keinen Vorwurf.» Weshalb? «Madrî, wenn es nicht solche gäbe, welche nach Schätzen Verlangen tragen, gäbe es auch keine Hingabe und wie könnten wir dann auf der Erde der Einsicht theilhaft werden? Da das Geben und die anderen Pâramita's mit Fug die höchste Tugend enthalten, erreichen die Bodhisattva's stets die vorzüglichste Einsicht.» Darauf übergab der Bodhisattva mit überaus grosser Freude Ross und Wagen jenem Brahmanen und sagte: «O Brahmane, durch diese, von dem Makel des Neides befreite Hingabe des Wagens möge ich den von

dem vorzüglichsten Ṛshi gelenkten Wagen des sündlosen Gesetzes lenken!» Als Viçvaṁtara mit überaus freudigem Gemüth den vorzüglichen Wagen dem Brahmanen gegeben hatte, nahm er den Prinzen Kṛshṇa[19]) auf seine Schulter, Madrî aber die Prinzessin [195*] Dshâlinî[20]); sie brachen nach dem Walde auf und gelangten endlich in den Büsserwald. Darauf lebte Viçvaṁtara in jenem Büsserwalde, nachdem er das sein Gemüth erfreuende Gelübde übernommen hatte. Als Madrî um Wurzeln und Früchte zu sammeln in den Büsserwald gegangen war, trat ein Brahmane vor Viçvaṁtara und sprach: «Prinz aus dem Kshattrija-Geschlecht, du mögest siegreich sein! Da ich keine Sclaven habe und nur mit meinem Stab umherirre, deshalb ist es billig, dass du deine beiden Kinder mir gebest.» Als nach diesen Worten der Bodhisattva Viçvaṁtara ein wenig über die Hingabe der geliebten Kinder nachdachte, sprach jener Brahmane zum Bodhisattva: «O Prinz aus dem Kshattrija-Geschlecht, nachdem ich gehört habe, dass du der Allspender seist, so frage ich, weshalb du bei dieser meiner Bitte an dich noch überlegst? Du bist auf der Erde berühmt als im Besitz alles spendender Barmherzigkeit, diesem Ruhm gemäss musst du beständig handeln.» Nach diesen Worten sagte der Bodhisattva zum Brahmanen: «He, grosser Brahmane, wenn ich mein eigenes Leben hingeben soll, werde ich kein einziges Mal Bedenken haben;

---

19) མཛོད་ཀ་ཀྲྀཥྞ — in der südlichen Recension bei Hardy S. 116 heisst der Knabe Jáliya, das Mädchen Krishnájiná.

20) དྲ་བ་ཅན

wie sollte ich denn, wenn ich meine Kinder hingeben soll, meinen Sinn anderswohin wenden? O grosser Brahmane, da es sich so verhält, so habe ich, wenn ich die im Walde wachsenden beiden Kinder hingebe, daran gedacht, wie sie, von mir hingegeben, mit Schmerzen der Trennung von der Mutter leben werden, und da mich manche beschuldigen werden, dass ich mit übergrosser Unbarmherzigkeit die Kinder und nicht mich hingegeben habe, so ist es besser, o Brahmane, dass du mich nimmst.» Darauf sagte der Brahmane zu Viçvam̃tara: «O Prinz aus dem Kshattrija-Geschlecht, aus einem grossem Königsgeschlechte geborner, da ich sah, wie auf dieser Erde überall deine Tugend gepriesen wurde, deine Güte, welche sich aller Wesen erbarmt, die Gabe, die Bewirthung und Verehrung mit denen du, gleich den Duftelelephanten, [196] Çramaṇa's, Brahmanen, Ankömmlinge aufnimmst, Armen, Dürftigen, Schutzlosen und Hungrigen alle ihre Erwartungen erfüllst, ist es nicht recht, dass ich, nachdem ich zu dir gekommen, ohne Gabe und ohne die Frucht meines Weges bleibe und mit der Weisung, dass ich es nicht erhalte, alle in meinem Sinn gehegte Hoffnung zu Schanden gemacht werde. Deshalb ist es billig, dass du meine Hoffnungen erfüllend, die Kinder mir hergebest. Weshalb? Die mit dem Ocean als Gewand bekleidete, die Äcker als unvergleichliche Augen, vorzügliche Berge als Oberkörper mit Brüsten habende, Städte sammt Dörfern tragende Erde hingebend, ist man, Sudanshṭra, nicht dir an Kraft gleich.» Als der Bodhisattva Viçvam̃tara diese Worte des Brahmanen hörte, überlegte er das an den Kindern haftende Verlangen: «Wenn ich nun die beiden Kinder diesem Brahmanen gebe, werden die

Schmerzen der Trennung von den Kindern ich und Madrî haben. Gebe ich sie ihm aber nicht, so werde ich meinem Gelübde untreu und dann geht der Brahmane getäuschter Hoffnung wie er gekommen. Erhält er sie, so erlange ich auf der Erde Verzweiflungsjammer über den Verlust der Kinder. Handle ich nicht so, so breche ich mein Versprechen und schwindet mein Gelübde.» Da beschloss der Bodhisattva Viçvaṁtara seine geliebten Kinder hinzugeben und sprach: «Nun wohl, es geschieht dies, damit ich durch hundertfache Bussübung aus dem mit mannigfachen Schrecken behafteten Schmerzensmeer, die in dasselbe, da es bodenlos ist, Versinkenden errette wie die dem Vollmond mit fleckenlosen Antlitz gleichende Überfahrts-Brücke mit Stützen.» Nachdem er diese Worte mit ungetrübtem Gesicht gesprochen, füllten sich seine Augen mit Thränen, er [196*] übergab seine beiden Kinder jenem Brahmanen und sprach: «Da ich für die Hingabe der Kinder einen übergrossen Lohn erhalte, werde ich die Welten aus dem Ocean des Kreislaufs retten.» Unmittelbar nach der Übergabe der Kinder erbebte die Erde auf sechsfache Weise. Als durch dieses Erdbeben die in diesem Walde wohnenden Büsser in Schrecken gesetzt, einander fragten, durch wessen Kraft die Erde auf so unerträgliche Weise in Bewegung versetzt wäre, und wissen wollten, wer eine solche Kraft besässe, that ein alter Büsser aus dem Vaçishṭha-Geschlecht, der in der Deutung der Zeichen erfahren war, jenen Büssern die Sache kund: «Ohne Zweifel ist die Erde deshalb in Bewegung gerathen, weil die in dem Büsserwalde weilenden, Früchte und Wasser geniessenden, schönäugigen, geliebten beiden Kinder

Viçvamtara, um die durch die Schmerzen in Verzweiflung gerathenen Menschen gänzlich zu erlösen, hingegeben hat.» Als nun die beiden Kinder es merkten, dass der Vater sie dahingeben wollte, berührten sie mit Klagelauten und die Handflächen zusammenlegend die Füsse Viçvamtara's und sprachen: «O Vater, willst du uns in Abwesenheit der Mutter dahingeben? geruhe uns, nachdem wir dieselbe gesehen, dann fortzugeben.» Darauf stürzte der Bodhisattva durch den seinem Gemüth anhaftenden Schmerz zusammen, mit thränenbefeuchtetem Gesicht umarmte er beide Kinder und sprach: «O Kinder, in meinem Herzen ist keine Unfreundlichkeit, sondern nur mitleidsvolle Barmherzigkeit, da der ganzen Welt zum Heil die Tugend ich erschaut, geb' ich euch hin, wodurch ich die vollendete Einsicht erlange und, selbst der Ruhe theilhaft, die im Ocean der Qualen befindlichen, der Stütze entbehrenden Welten errette.» Als die Kinder nun sahen, dass der Vater sie aus festem Entschluss fortgab, erwiesen sie mit dem Haupte den Füssen des Vaters Verehrung, legten die beiden Handflächen [197] zusammen und mit Klagelauten sprachen sie leise: «Hast du nun das Seil zerschnitten, so haben wir zu melden: Gewähre du uns Nachsicht. O Vater, wolle du nun sprechen; auch andere Versehen, die wir, weil wir Kinder sind, gegen dich, den höheren, begangen haben oder, wenn wir hin und wieder Worte ausgesprochen, die dir nicht gefielen oder nicht gehorchend ungerechter Weise nicht alles erfüllt haben, das geruhe, es als Versehen der Kinder ansehend, zu verzeihen.» Nachdem sie diese Worte gesprochen, dem Vater Verehrung bewiesen und ihn dreimal umkreist hatten, gingen sie mit thränen-

erfüllten Augen das dem Oberen zu Sagende im Herzen habend, immer und immer zurückblickend aus jener Einsiedelei fort. Darauf beherzigte der Bodhisattva die mitleidserregenden Worte der Kinder und da er den Wunsch hatte die höchste Einsicht zu erlangen, begab er sich in eine Laubhütte des Büsserwaldes. Kaum waren die Kinder fortgegangen, so erbebte der Weltenraum der Dreitausendwelt auf sechsfache Weise. Viele tausende von Göttern gaben in den Lüften jubelnde und jauchzende Laute von sich und sprachen: «O ob der grossen That der Hingabe! wessen Sinn auch nach Hingabe der beiden Kinder unwandelbar bleibt, der ist wahrlich der Bewunderung werth.» Als darauf Madrî mit Wurzeln und Früchten nach der Einsiedelei zu aufbrach und die grosse Erde erbebte, so eilte sie um so mehr der Einsiedelei zu. Eine gewisse Gottheit, welche annahm, dass sie die von dem Bodhisattva zur Erlösung der Wesen beabsichtigte Hingabe verhindern könnte, nahm die Gestalt einer Löwin an und trat ihr hindernd in den Weg. Madrî sprach also zu dieser Gattin des Königs der Thiere: «Du Gattin des Königs der Thiere voller Muthwillen, was trittst du mir hindernd in den Weg? Damit ich wirklich untadelhaft verbleibe, weiche mir aus, dass rasch ich gehe. Ferner bist du Gattin des Königs der Thiere, ich die Gemahlin des Löwen der Fürsten, also sind wir Standesgenossinnen; deshalb o Königin der Thiere, öffne mir den Weg.» Als sie so gesprochen hatte, trat die Gottheit, welche Gestalt der Löwin angenommen hatte, von diesem Wege auf die Seite. Als darauf Madrî unheilvolle Zeichen erblickte, dachte sie einen Augenblick nach, da in der

Luft Klagelaute ertönten, da die im Walde wohnenden Wesen Schmerzenstöne von sich gaben, und meinte, dass ohne Zweifel in der Einsiedelei ein Unglück geschehen sei. «Da mir mein Auge zuckt, da die Vögel Töne von sich geben, da mir selber banget, sind sicherlich beide Kinder hingegeben. Da die Erde bebet, da mein Herz erzittert, da mein Leib geschwächt ist, sind sicherlich beide Kinder hingegeben.» Mit dergleichen hunderttausend Unglücksgedanken eilte sie nach der Einsiedelei; dort eingetreten, blickte sie traurig umher, und, als sie die Kinder nicht sah, verfolgte sie betrübt und zitternden Herzens die Spuren auf dem Boden der Einsiedelei. «Hier hat der Knabe Kṛshṇa nebst seiner Schwester mit den Gazellenjungen stets gespielt; hier ist das von beiden aus Erde errichtete Haus; dies sind die Spielsachen beider Kinder. Da beide nicht zu sehen sind, könnte es sein, dass sie von mir ungesehen in die Laubhütte gegangen sind und dort schlafen.» Mit diesen Gedanken die Kinder zu sehen hoffend, legte sie die Wurzeln und Früchte an eine Stelle und mit thränengefülltem Auge umfasste sie die beiden Füsse ihres Mannes und fragte: «O Herr, wohin sind der Knabe und das Mädchen gegangen?» Viçvaṁtara antwortete: «Es ist zu mir der Hoffnung voll gekommen ein Brahmane; diesem gab ich beide Kinder, freue dich darob.» Als er diese Worte gesprochen hatte, sank Madrî zu Boden, wie eine von einem vergifteten Pfeil getroffene Gazelle und wälzte sich wie ein aus dem Wasser gezogener Fisch; wie ein der Jungen [198] beraubter Kranich gab sie Jammerlaute von sich, wie eine Kuh, deren Kalb umgekommen, verschiedene Klagelaute aus-

stossend, sprach sie: «Mit der Gestalt junger Lotusse ausgestattet, mit Händen, deren Fleisch zart ist wie ein junges Lotusblatt [21]), erleiden meine beiden Kinder Qualen, empfinden Schmerz, wohin sie gehen. Schlank wie Gazellenjunge, gazellenäugig, mit den Gazellen der Ruhestatt sich erfreuend, wie erleiden jetzt meine Kinder in fremder Gewalt Schmerzen? Die Augen mit Thränen angefüllt, mit kummervollem Schluchzen und starke Schmerzen erleidend, leben sie jetzt, da sie von mir nicht erblickt werden, unter armen Menschen in Niedergeschlagenheit. Die an meinem Busen aufgezogen, Wurzeln, Blumen, Früchte essend, die, Nachsicht geniessend, am Besten stets sich freuten, meine beiden Kinder erleiden jetzt grosse Schmerzen. Von Mutter und Angehörigen getrennt, durch die Rohheit der Verwandten verlassen, mit sündhaften Menschen zusammengetroffen, erleiden meine beiden Kinder jetzt grosse Schmerzen. Durch Hunger und Durst beständig gequält, werden sie, in wessen Gewalt sie gerathen sind, zu Sclaven geworden, ohne Zweifel der Verzweiflung Schmerzen empfinden. Sicherlich habe ich in früheren Existenzen eine furchtbare Sünde begangen, indem ich hunderte von Wesen von ihren Liebsten trennte; deshalb klage ich jetzt wie eine Kuh, die ihr Kalb verloren. Wenn es eine Beschwörung giebt, durch die ich stets alle Wesen gewinnen kann, so sollen durch dieselbe meine beiden Kinder, nachdem sie zu Sclaven geworden sind, frei werden.»

---

21) Eigentlich པད་མའི་མདའ Lotus-Pfeil, nach Aussage meines Collegen Maximowicz haben die jungen Lotusblätter ein röhrenförmiges, pfeilförmiges Aussehen.

Als Madrî darauf die von den Kindern gepflanzten und gepflegten Bäume mit dichtem Laub erblickte, umarmte sie dieselben zärtlich und sprach: «Es haben die Kinder mit kleinen Krügen Wasser geschöpft und auf die Blätter Wasser geträufelt, Bäume, als wäret ihr mit einer Seele begabt, gaben euch die Kinder die Brust zu trinken[22]).» [198*] Als sie ferner die Gazellenjungen, mit denen die beiden Kinder zu spielen pflegten, in der Einsiedelei stehen sah, sprach sie traurig, langsam jammernd: «Mit dem Verlangen ihre Gespielen zu sehen, gehen die Gazellenjungen an der Stelle die Pflanzen durchsuchend, meinem endlosen Schmerz Gesellschaft leistend.» Darauf als auf dem Wege, auf welchen die beiden Kinder fortgegangen waren, die Spuren aufhörten und sie ihre Spuren nicht gerade ausgehend, sondern in die Kreuz und Quer gehend erblickte, wurde sie heftig von Schmerzen ergriffen und sagte: «Da die Spuren auf Ziehen und einige auf raschen Gang schliessen lassen, hast du sie sicherlich mit Schlägen fortgeführt, o unbarmherzigster Brahmane, und wie sind wohl meine Kinder, indem der Hals beengten Athem hatte, die Stimme unterdrückt war, die schöne Unterlippe bebend, den Gazellen gleich scheu umherblickend, mit ihren zarten Füssen gegangen?» Als darauf der Bodhisattva dieses Klagen ausstossende Benehmen gesehen hatte, bestrebte er sich seine Gattin mit einer Reihe solcher und solcher Worte über die Unbeständigkeit zu belehren und sprach: «Ich habe deine beiden Kinder nicht des Ruhmes wegen

---

22) ནུ་ནོ་མ་སྣུད

fortgegeben, auch nicht aus Zorn, zum Heile aller Wesen habe ich die Kinder, die es schwer war hinzugeben, hingegeben. Indem man die Gegenstände, die am schwersten fortzugeben sind, die Kinder und die Frau hingiebt, erlangt man wie die grossen Seelen die vorzüglichste Einsicht. O Madrî, da ich der Hingabe anhänge, habe ich die schwerhinzugebenden Kinder zur Erlösung der Welt hingegeben; mich selbst, meine Gattin, Kinder und Schätze hinzugeben, alles aufzuopfern ist mein Gedanke.» Als darauf Madrî ihren Sinn gekräftigt hatte, sprach sie zum Bodhisattva: «Nicht will ich hinderlich dir sein; lass deinen Sinn du wandelfrei, wünschst auch mich du hinzugeben, so gieb mich unbedenklich hin. O Tapferer wenn du dasjenige, um dessentwillen du das mit Ungemach Behaftete aufgiebst, baldigst erreicht hast, errette die Wesen aus [199] dem Kreislauf.» Als darauf der König der Götter Çakra diese bewunderungswürdige Ausdauer des Bodhisattva's, das Bestreben der Madrî und ihre sehr schwer auszuführenden Thaten sah, kam er, von der Trajastrimçat-Götterschaar umringt, vom Himmel herab zu der Einsiedelei und erhellte diesen Ort mit grossem Glanze; in der Luft weilend sprach er zum Bodhisattva: «Indem du auf solche Weise in der thörichten Welt, die einen durch den Knoten der Unwissenheit gebundenen Sinn hat, in der durch die Banden des dem Genusse huldigenden Sinnes gefesselten Welt, Gewaltiger, allein ohne Leidenschaft die dich erfreuenden Kinder hingegeben, hast du sicherlich diese Stufe durch flecken- und freudenlose Ruhe erlangt.» Als er mit diesen Worten den Bodhisattva erfreut, dachte der Götterkönig

Çakra: «Da dieser allein und ohne Pflege (Stütze) beengt werden dürfte, will ich ihn um Madrî bitten.» Er nahm also Gestalt eines Brahmanen an und nachdem er zum Bodhisattva gekommen war, sprach er zu ihm: «Gieb mir die an allen Gliedern schöne, von ihrem Gatten nicht getadelte, liebliche, in ihrem Geschlecht gepriesene Schwester hier zur Sclavin.» Darauf sprach Madrî ungehalten zum Brahmanen: «Schamloser, du voll Begierde, hast du etwa Verlangen nach derjenigen, die nicht wie du, Auswurf der Brahmanen, lüstern ist, sondern am trefflichen Gesetze ihre Freude hat?» Da fing der Bodhisattva Viçvaṁtara mit mitleidsvollem Herzen an sie zu betrachten und es sprach Madrî zu ihm: «Ich habe keinen Kummer meinetwegen, ich habe keine Sorge um mich; wie du allein verweilen wirst, das nur ist mein Kummer.» Da sprach der Bodhisattva zu Madrî: «Da ich die endloser Qual überhobene Stufe suche, muss man, o Madrî, [199*] auf dieser Erde nicht jammern; folge du ohne zu jammern diesem Brahmanen nach; ich werde nach Art der Gazellen lebend in der Einsiedelei verweilen.» Als er diese Worte gesprochen hatte, dachte er mit frohem und überaus zufriedenem Gemüthe: «Diese Gabe hier in diesem Walde ist meine beste Gabe, nachdem ich hier auch Madrî gänzlich hingegeben habe, soll sie durchaus nicht zurückbehalten werden.» Er nahm Madrî bei der Hand und sprach zu jenem Brahmanen: »Diese meine theure Gattin, die von Herzen liebliche, dem Befehl gehorsame, mit Benehmen hohen Geschlechts, lieblich redend, empfange du, vorzüglichster Brahmane.» Als darauf Sudanshṭra, um die höchste Einsicht zu erlangen, die

schöne Gattin hingab, schwankte wie ein Boot im Wasser die Erde in ihren Enden sechsfach. Als nun Madrî in die Gewalt des Brahmanen gekommen war, sprach sie, durch den Schmerz der Trennung von ihren Mann, ihren Sohn und ihrer Tochter ergriffen, mit stockendem Athem und gleichsam mit durch Heiserkeit im Halse zurückgehaltenen Tönen also: «Welche Unthat habe ich in meinem früheren Leben verübt, dass ich jetzt wie eine Kuh, deren Kalb umgekommen, in einem menschenleeren Walde jammere?» Da legte der Götterkönig Çakra die Brahmanengestalt ab und, seine eigene Gestalt annehmend, sagte er zu Madrî: «O Glückliche, nicht bin ich Brahmane, auch nicht ein Mensch, ich bin der Götterkönig Çakra, der Bändiger der Asura's. Weil ich darüber, dass du die vorzüglichste Sittsamkeit bewiesen, meine Freude habe, so sprich du aus, welches Wunsches Gewährung du von mir hier verlangst?» Durch dieses Wort beseligt, sprach Madrî, indem sie sich vor Çakra niederwarf: «Tausendäugiger, meine Kinder soll der Herr der Dreiunddreissig aus der Knechtschaft befreien und dieselben zum Grossvater gelangen lassen.» Der Götterfürst trat nach diesen Worten in die Einsiedelei ein und begab sich zum Bodhisattva, Madrî an der linken Hand nehmend, [200] sprach er zum Bodhisattva: «Ich gebe dir Madrî zur Bedienung, du darfst sie keinem geben, giebst du das Anvertraute fort, so wird dich Tadel treffen.» Darauf bethörte der Götterkönig Çakra den Brahmanen, der den Knaben und das Mädchen entführte, so, dass er in der Meinung, es sei eine andere Stadt, in dieselbe Stadt kam und sich anschickte die Kinder zu verkaufen. Als die Minister

dies sahen, meldeten sie dem Könige: «O König, deine Grosskinder Kṛshṇa und Dshâlinî hat ein überaus nichtswürdiger Brahmane in diese vorzügliche Stadt zum Verkauf gebracht.» Als der König diese Worte hörte, sprach er unwillig: «Schaffet sofort die Kinder her.» Als die Minister den Befehl erlassen hatten und die Städter eiligst vor dem Könige erschienen, und einer der Minister die Kinder vor den König führte, und dieser die vor ihn geführten Enkel ohne Kleider und mit beschmutztem Körper erblickt hatte, fiel er vom Thron zu Boden, die ganze Umgebung, die Schaar der Minister und die Frauen fingen an zu weinen. Der König sprach zu den Ministern: «Der Schönäugige, der auch im Walde weilend an der Hingabe seine Freude hat, der soll sofort mit seiner Gattin herbeigerufen werden.» Darauf begab sich der König der Götter Çakra, nachdem er dem Bodhisattva Verehrung bezeigt hatte, zu sich nach seinem Aufenthalt. Als darauf der König Viçvâmitra gestorben war, zogen die Brahmanen, Minister, Stadt- und Landbewohner nach der Einsiedelei und baten den Bodhisattva, luden ihn in die Stadt und setzten ihn zum König ein. Darauf ward der König Viçvaṁtara Viçvatjâga (Alles Spender) genannt. Nachdem er den Çramaṇa's, den Brahmanen, Armen, Bedürftigen, Freunden, Verwandten, Bekannten und Dienstleuten Gaben verschiedener Art gegeben hatte, sprach er in Çloka's: «Um die höchste Einsicht zu gewinnen habe ich den Kshattrija's, Brahmanen, Vaiçja's, Çûdras, Tschaṇḍâla's und Pukkasa's furchtlos Gaben gespendet und Gold, Silber, Rinder, Rosse, Edelsteinorgehänge, so auch arbeitende Sclaven, da das Geben die vor-

züglichste Tugend ist, mit leidenschaftlosem Gemüth Kinder und Gattin hingegeben und erhalte dadurch in dieser Welt und der jenseitigen die Herrschaft der Männer.» Da der König Viçvâmitra Viçvaṁtara's wegen dem Brahmanen Dshudshaka viele Schätze gegeben hatte und er dadurch zu grossem Reichthum gelangt war, kamen seine Lieben, Verwandte und Freunde und sprachen: «Dein Reichthum, dein Vermögen und deine vorzügliche Habe hängen alle von Viçvaṁtara ab.» Er entgegnete: «Was habe ich mit dem Prinzen Viçvâmitra zu schaffen? da ich in der ersten Kaste geboren bin, habe ich den Lohn der Welt erhalten, deshalb bin ich so begütert geworden.» Bhagavant sprach: O Bhikshu's, was glaubet ihr? der Prinz Viçvaṁtara jener Zeit war ich selbst, Dshudshaka aber Devadatta.

XIX.

Die strafbaren Hunde.

(Kandjur Band IV Blatt 212).

In längst vergangener Zeit langte in Vârâṇasî der König Brahmadatta zur Herrschaft, als das Land mit Reichthum, Fülle, Glück und Saaten gesegnet war und eine grosse Bevölkerung hatte. Da gab es zwei Hunde, Gaṇḍa und Upagaṇḍa mit Namen, welche das Pferdegeschirr des Königs zerfrassen. Als zu einer andern Zeit der König Brahmadatta gegen die Litshtshhavi's[23]) ausziehen wollte, befahl er seinen Ministern das

---

23) ད་ས; diese Übersetzung findet sich so im Lexicon tibetico-sanscrit. № 586 des Asiatischen Departements (jetzt im Asiat. Museum der Akad. der Wiss.), vergl. über dasselbe Böhtlingk im Bull. histor. phil. T. II pag. 345.

Pferdegeschirr in Augenschein zu nehmen. Als sie dies thaten und es ganz zerrissen und zerfetzt fanden, sprachen sie zum König: «O König, das Pferdegeschirr ist von den Hunden aufgefressen». Der König sagte: «O Geehrte, wenn es sich so verhält, so gebe ich die Hunde gänzlich preis». Da wurden einige getödtet, andere liefen davon. Ein Hund, der aus einem andern Lande nach Vârâṇasî kam und sie davonlaufen sah, fragte sie, weshalb sie so sehr in Furcht seien. Sie erzählten alles wie es geschehen war ausführlich. Jener sagte: «Weshalb bittet ihr den König nicht?» Sie antworteten: «Die andern sind verstummt, wir aber, die wir davonlaufen, haben keine Möglichkeit den König zu bitten». Jener sagte: «Bleibet, ich werde den König euretwegen bitten». Als er sie ermuthigt hatte, kehrten sie zurück und nachdem sie Halt gemacht hatten, baten sie in einer Entfernung, von wo sie gehört werden konnten, in einem Verse also: «Die in des Königs Burg befindlichen beiden Hunde Gaṇḍa und Upagaṇḍa voll Kraft und Farbe sind zu tödten, wir sind des Todes nicht schuldig. O König, es ist nicht recht die Unschuldigen tödten zu lassen». Als der König dies gehört hatte, sprach er am Morgen zu den Ministern: «Geehrte, suchet die auf, welche gestern mich in Versen gebeten haben». Diese befahlen den Leibwächtern: «Suchet diejenigen, welche gestern den König in Versen gebeten haben». Sie sagten: «Es waren des Landes Hunde». Der König sagte: «Geehrte, untersuchet, ob Gaṇḍa und Upagaṇḍa das Geschirr zerfressen haben oder andre Hunde». Die Minister versammelten sich und fingen an zu berathen: «Geehrte, der König hat befohlen die Hunde zu unter-

suchen; wie sollen wir es thun?» Andere sagten: «Was soll man andere untersuchen! Man muss ihnen eine Haarkapsel geben und sie zum Erbrechen bringen». Nachdem man den Hunden eine Haarkapsel gegeben und sie zum Erbrechen gebracht hatte, brachen Gaṇḍa und Upagaṇḍa Lederstücke aus. Als der König davon in Kenntniss gesetzt war, gab er diese beiden Hunde gänzlich preis, den übrigen aber gewährte er Furchtlosigkeit.

XX.

Die dankbaren Thiere und der undankbare Mensch.

(Kandjur Band IV Blatt 212*—213*).

Diese Erzählung schliesst sich auf das Genaueste den von mir in Benfey's Pantschatantra I, S. 194 folg. mitgetheilten an; vergl. ebendaselbst II, S. 128.

In längst vergangener Zeit kam in Vârâṇasî der König Brahmadatta zur Herrschaft. Als ein Mann mit einer Axt und einem Tragreff[24]) nach Holz in den Wald gegangen war, erschrak er beim Holzsuchen vor einem Löwen und davonlaufend fiel er in eine Grube[25]). Auch der Löwe, der ihn zu fressen beabsichtigte, fiel ebendaselbst hinein. Eine durch eine Schlange in Furcht gesetzte Maus lief davon und da ein Falke um die Maus zu verzehren, ihr nachsetzte, fielen alle in die Grube hinein. Alle hatten sie aber die böse Absicht einander zu tödten. Der Löwe sagte: «O Geehrte, ihr alle seid meine Genossen; da es sich so verhält und

---

24) ཁུར་ཤིང = विहङ्गिका.

25) སུ་ར་ཁུང, worin wohl सुरुङ्गा steckt.

wir vor Angst unerträglichen Schmerz bekommen haben, so ist es jetzt nicht Zeit einander zu gefährden; deshalb bleibet sitzen, ohne euch zu rühren». Durch Fügung des Geschicks kam ein Jäger, welcher Gazellen suchte, in diese Gegend, und, als er jene Grube zu betrachten anfing, sprachen jene mit bestürzten Worten: «He Freund, rette uns»! Darauf zog der Jäger, der es vernommen hatte, zuerst den Löwen heraus. Dieser berührte seine Füsse und sagte: «Ich werde dir dankbar sein, allein jenen Schwarzköpfigen, der die empfangene Wohlthat vergisst, zieh nicht heraus». Nach diesen Worten ging er davon. Darauf zog der Jäger nach und nach alle aus der Grube. Zu einer andern Zeit hatte der Löwe eine Gazelle getödtet und als der Jäger auch in jene Gegend gelangte, erkannte ihn der Löwe und, die Füsse des Mannes berührend, gab er ihm die Gazelle. Zu einer anderen Zeit war der König Brahmadatta mit seiner Gemahlin in den Lusthain gegangen und, als er sich daselbst vergnügt hatte, legte er sich schlafen. Da die Frauen unbesorgt waren, zogen sie ihre Kleider aus und trockneten sie; legten ihren Schmuck an gewissen Stellen ab und lustwandelten, sassen, ruhten und schliefen im Haine. Als eine der Gattinnen ihre Schmuckgegenstände an einer Stelle abgelegt hatte und eingeschlafen war, trug der Falke dieselben davon und schenkte sie aus Dankbarkeit dem Jäger. Als der König vom Schlafe erwacht war, zog er eiligst nach Vârâṇasî. Auch die Gattinnen, Prinzen, Minister, Stadt- und Landbewohner brachen schleunigst auf. Als die Gattin ihren Schmuck suchte und nicht fand, sagte sie dem Könige: «O König, im Lusthain ist mein Schmuck verloren gegangen». Der

König befahl den Ministern: «O Geehrte, da der Schmuck verloren gegangen ist, so suchet, wer ihn davongetragen hat». Als sie zu suchen anfingen, begab sich der Schwarzköpfige, welcher von Zeit zu Zeit den Jäger besuchte und es wusste, dass er den Schmuck hatte, undankbaren Sinnes zum König und sagte es ihm. Da gerieth der König sehr in Zorn; des Königs Männer liessen den Jäger rufen und sagten ihm: «He, Freund, du hast aus dem Lusthain den Schmuck gestohlen». Dieser erschrak und erzählte, wie es geschehen war; der Schmuck wurde dem Könige zurückgegeben, den Mann aber band man und steckte ihn ins Gefängniss. Die Maus begab sich zur Schlange und sagte ihr: «Durch die Veranstaltung des schwarzköpfigen Sünders ist unser Wohlthäter von dem Könige gebunden und ins Gefängniss geworfen». Die Schlange sagte: «He Jäger, ich werde heute den König beissen, du aber heile ihn mit diesem Zauberspruch und diesem Heilmittel. Wenn es so geschieht, wird der König dich ohne Zweifel freilassen und dir Güter und Gaben zuertheilen». Der Jäger sagte: «Gut, es sei also». Die Schlange biss den König, der Jäger kam und heilte ihn mit jenem Zauberspruch und Heilmittel. Darauf entliess ihn der König voll Freude aus dem Gefängniss und verlieh ihm Güter und Gaben.

XXI.

Ichneumon, Maus und Schlange.

(Kandjur Band IV Blatt 213—214).

In längst vergangener Zeit regnete es zur Unzeit [214] sieben Tage lang und ein Ichneumon begab sich

in ein Mäuseloch. Auch eine durch den Regen eingeschüchterte Schlange gelangte, nachdem sie hin und her geirrt war, in eben dieses Loch. Als nun das Ichneumon sich anschickte die Maus zu tödten, sprach die Schlange: «O Geehrte, da wir vor unerträglichem Schmerz Angst bekommen haben, so müssen wir ohne einander zu gefährden sitzen und uns nicht rühren». Die Schlange hiess Nandasena[26]), das Ichneumon Nanda, die Maus Gam̃gâdatta. Nandasena und Nanda sagten zu Gam̃gâdatta: «Geh verstohlen und suche uns Speise». Da die Maus aufrichtig und gut gesinnt war, fing sie an für jene beiden eifrig Nahrung zu suchen, konnte aber keine finden. Nanda sagte zu Nandasena: «Wenn Gagm̃âdatta ohne Nahrung kommt, so werde ich sie selbst verzehren». Nandasena dachte: «Selbst in der Angst bei unerträglichem Schmerz gedachte dieser jene zu tödten, geschweige denn, wenn sie ohne Nahrung zurückkehrt, lieber will ich zuvor ihr Nachricht geben». Die Schlange gab der Maus Nachricht: «Nanda hat also gesprochen: «Wenn Gam̃gâdatta ohne Nahrung kommt, so werde ich sie selbst verzehren». Gam̃gâdatta, welche, nachdem sie Nahrung gesucht, nichts gefunden hatte, dachte: «Ohne Zweifel wird er mich verzehren» und meldete dem Nandasena: «Da ein Mensch, durch die Gewalt des Hungers ermattet und beengt, unbarmherzig wird, so sage du zum undankbaren Wesen, dass Gam̃gâdatta nicht mehr zurückkehrt».

---

26) དགའ་སྡེ

XXII.

Die Krähe mit dem Goldmützchen.

(Kandjur Band IV Blatt 221).

In längst vergangener Zeit geschah es, dass in Vârâṇasî vor einer Frau, deren Mann sich auf eine weite Reise begeben hatte, eine Krähe angenehme Töne von sich gab. Da sagte die Frau: «Geh Krähe, geh, wenn mein Mann wohlbehalten heimkehrt, schenke ich dir ein Goldmützchen». Darauf kehrte ihr Mann auch wohlbehalten heim. Als die Krähe nun des Goldmützchens halber vor ihr erschien und angenehme Töne von sich gab, gab sie ihr ein Goldmützchen. Die Krähe setzte es auf und flog hin und her; des Goldmützchens wegen aber riss ihr ein Falke den Kopf ab. Eine Gottheit sprach den Vers: «Ein Vermögen, das eine unnütze Grundlage hat, wird geraubt; das auf dem Kopfe der Krähe befindliche Gold suchte ein Räuber».

XXIII.

Der Schakal in den Elephantenspuren.

(Kandjur Band IV Blatt 222).

In längst vergangener Zeit war nach dem Himâlaja ein Elephant gekommen um Wasser zu trinken, ihm folgte ein Schakal und, als er die Elephantenspuren erblickt hatte, fing er an sie mit seinem Schritt zu messen und dachte: «Diese Spur ist meine und fort und fort springend, steckte er den Fuss in die Spur und glitt auf einem zerbrochenen Lodhbaume aus»[27].

---

27) སྨྲོང་རྩམ་ཁྲེཙ = काण्डकीलक Symplocos racemosa, s. **Böhtlingk-Roth** n. d. W.

Eine Gottheit sprach den Vers:
«Kurz, nicht gleich sind des Elephanten Spuren und deine Spuren, Thor, gieb dein nutzloses Beginnen auf, du dürftest nur noch Müdigkeit davontragen».

XXIV.

Die rachsüchtige Krähe.

(Kandjur Band IV Blatt 231*).

In längst vergangener Zeit setzten die Männer von Râdshagṛha und der König irgend einer Angelegenheit wegen fest, zwei Todtenäcker anzulegen, um auf den einen die Männer, auf den andern die Frauen zu werfen. Als zu einer andern Zeit ein Zwitter gestorben war, konnte er weder auf dem einen noch auf dem andern Todtenacker Platz finden. In einer Gegend von Râdshagṛha gab es einen Lusthain mit Wurzeln, Früchten und Blumen vorzüglicher Art und verschiedenen Singvögeln. Es wohnte dort ein Ṛshi geschorenen Hauptes, der sich von Wasser, Wurzeln und Früchten nährte und mit einem Fell und Baumrinde bekleidet war. Da dort auf einem dreieckigen Felde eine Ricinusstaude wuchs, warf man den Leichnam des Zwitters dahin. Den Geruch des Leichnams witternd, kam ein Schakal und fing an den Leichnam des Zwitters zu verzehren. Eine Krähe hatte auf dem Wipfel des Ricinusbaumes ihr Nest gebaut und nistete daselbst. Es fiel ihr ein, den Schakal zu preisen, damit dieser ihr die Ueberreste des Frasses gebe und sie fing also in einem Verse an sein Lob zu singen: «Da ich dir, dem mit dem Halse eines Löwen, mit dem Rücken eines Stieres ausgestatteten, meine Verehrung bezeige, so geruhe

du zum Frommen des Bittenden mir geneigt zu sein». Der Schakal blickte auf und sprach ebenfalls in einem Verse: «Vorzüglichster der Vögel, der du durch die Lüfte wandelst, der du alle Gegenden erhellèst, schön gleich einem Edelsteine auf dem Wipfel eines vorzüglichen Baumes weilend». Die Krähe antwortete: «Da ich zu dir heruntergekommen bin um einen Hochbeglückten zu sehen und dir als dem Könige der Thiere Verehrung bezeige, geruhe du zum Frommen des Bittenden gnädig zu sein». Der Schakal sprach: «Du, deren Hals dem Pfauenhalse gleich ist, du Krähe, schön von Aussehen, du Vorzüglichste der Freudenbringer, steig herab, damit du nach Belieben speisest». Die Krähe flog herab und fing an in Gemeinschaft mit dem Schakal den Leichnam des Zwitters zu verzehren. Als der Ṛshi dies sah, sagte er in einem Verse: «O weh, von fern schon habe ich dich erblickt, dich, der du im Schatten des elendsten Baumes schamlos nistest und den elendsten Leichnam verzehrest». Als die Krähe dies hörte, sprach sie unwillig den Vers: «Was geht es diesen Kahlkopf an, dass hier Löwe und Pfau am trefflichen Fleische sich nährend, durch fremde Gabe ihr Dasein fristen». Auch der Ṛshi wurde ungehalten und sprach den Vers: «Sehet hier die Vereinigung des Schamlosen. Der elendste der Vögel ist die Krähe, der elendste der Vierfüssler der Schakal, der elendste der Bäume der Ricinusbaum, der elendste der Menschen der Zwitter, der elendste der Äcker der dreieckige». Da erwuchs der Krähe übergrosser Unwille, sie begab sich in des Ṛshi Küche und fing an sich umzusehen. Da sie dort nichts sah, zerschlug sie die Krüge und Töpfe und flog davon. Als der Ṛshi in

die Küche trat und die Krüge und Töpfe zerschlagen sah, wusste er, dass kein anderer, sondern nur die böse Krähe dies angerichtet habe und sprach in einem Verse: «Demjenigen, der ohne, dass ihm dergleichen gesagt wird, mit schamloser Bosheit die Küche zerschlagen hat, soll man niemals, sei etwas zu loben oder zu tadeln, auch nur das Geringste sagen; ein Vernünftiger erlangt beständig nur dadurch Ruhe, dass er schweigt».

XXV.

Die beiden zusammengewachsenen Fasanen.

(Kandjur Band IV Blatt 232—233).

Man vgl. Pantschatantra von Benfey, B. II. S. 360 und B. I. S. 111.

In längst vergangener Zeit lebten an dem Ufer des Oceans zwei Fasanen[28]), deren Körper zusammengewachsen waren, Namens Dharmika und Adharmika. Als Adharmika schlief, wachte Dharmika und sah eine Amṛta-Frucht von dem Wasser angetrieben. Er nahm sie auf und dachte, ob er den andern wecken oder die Frucht allein geniessen solle, auch bedachte er, dass wenn er sie genösse, ihr gemeinsamer Körper genährt würde. Er weckte also den andern nicht. Als dieser von selbst erwachte und bemerkte, dass den Dharmika Erbrechen der Amṛta-Frucht betraf, fragte er: «Was erbrichst du»? Dharmika antwortete: «Amṛta-Frucht». — Woher hast du sie bekommen? — Dharmika entgegnete: «Als ich, während du schliefest, die Amṛta-Frucht gefunden hatte, habe ich dieselbe aufgegessen, ohne

28) ཤང་ཤང་ཏེའུ = जीवंजीव.

dich zu wecken, weil ich dachte, dass der gemeinsame Körper dadurch Nahrung hätte». Adharmika sagte: «Da du nicht gut daran gethan hast, werde auch ich die Zeit wahrnehmen». Als zu einer andern Zeit Dharmika eingeschlafen war und Adharmika wachte, sah letzterer eine Giftfrucht vom Wasser einhergetrieben, verzehrte sie und beide fielen in Ohnmacht. Adharmika sprach, von der Giftfrucht aufgeregt: «Wo immer ich wiedergeboren werden mag, da mag ich Dir Tödter, Widersacher und Feind werden». Dharmika sprach: «Wo immer ich wiedergeboren werden mag, mag ich dir Freundlichkeit erweisen».

XXVI.

Die erfüllte Prophezeiung.

(Kandjur Band IV Blatt 233—236).

In längst vergangener Zeit übte in Vârâṇasî der König Sardsharasin[29]) in der reichen, weiten, glücklichen, gesegneten und mit Menschen angefüllten Stadt die Herrschaft aus. Er nahm sich die Tochter eines andern Königs zur Frau und vergnügte sich mit derselben, wodurch diese zu einer andern Zeit schwanger wurde und nach Ablauf von acht oder neun Monaten zur Mittagszeit der Sonnenhöhe einen überaus schönen Knaben gebar. Als man nun sein Geburtsfest beging und man fragte, welchen Namen man dem Kinde geben sollte, sagten die Minister: «O König, da der Knabe zur Zeit der Sonnenhöhe geboren worden ist,

---

29) ས་རྗེ་འཛིན

soll er Sûrjanemi [30]) benannt werden». Als er so benannt worden war, wurde er acht Ammen, zweien Tragammen, zweien Säugammen, zweien Wischammen und zweien Spielammen übergeben. Da diese acht Ammen ihn mit Milch, geronnener Milch, Butter, flüssiger Butter, Butterschaum und anderen vorzüglichen Nahrungsmitteln aufzogen, wuchs er rasch wie ein im Teich befindlicher Lous empor. Als er herangewachsen war, lernte er Schreiben, Rechnen, Zeichnen und das Handrechnen und die Künste und Fertigkeiten, welche einem aus dem Kshattrija-Geschlechte zum Könige bestimmten Prinzen zukamen. Des Königs Sardsharasin erste Gemahlin hiess Dharmikâ [31]), der erste Minister Goshṭhila [32]), zu dem der König das vorzüglichste Zutrauen hatte. Zu einer andern Zeit vergnügte sich der König wiederum mit Dharmikâ und sie wurde schwanger. Die Zeichendeuter aber verkündeten, dass ein Sohn geboren werden würde, der dem Könige das Leben nehmen und, sich selbst das Diadem aufsetzend, der Herrschaft sich bemächtigen werde. Als darauf der König Sardsharasin erkrankte und die Krankheit, ungeachtet man Heilmittel jeglicher Art anwandte, nicht gehoben werden konnte, bedachte er [234], nachdem er den Zustand seines Körpers erkannt hatte, dass, damit nicht Sûrjanemi, wenn er nach seinem Tode König werden würde, Dharmikâ

30) ཉེ་མའི་སྨུ་ཕྲུད

31) ཆོས་ལྡན

32) སྤྱུགས་འདུག

tödten liesse, eine Vorkehrung zu treffen wäre. Er beschloss sie seinem Minister Goshṭhila, den er mit trefflichen Gütern ausgestattet hatte, anzuvertrauen. Er liess ihn zu sich bescheiden und sagte ihm: «Meine erste Gattin ist Dharmikâ, mein erster Minister bist du. Da ich meinen Zustand kenne und ich ohne Zweifel meines Lebens verlustig gehe, musst du aus Liebe zu mir dafür Sorge tragen, dass Sûrjanemi nicht Dharmikâ ums Leben bringe». Der Minister gab ihm eine ihn beruhigende Zusage. Als Sardsharasin gestorben und sein Leichnam mit allem Gepränge verbrannt worden war, wurde Sûrjanemi zum Könige geweiht. Dieser befahl den Ministern Dharmikâ zu tödten. Goshṭhila wandte dagegen ein: «O König, ist es recht, sie unbedachter Weise zu tödten? Wer kann wissen, ob sie einen Sohn oder eine Tochter gebären wird. Wird ein Sohn geboren, so wird dieser getödtet werden». Der König Sûrjanemi befahl ihm demgemäss zu handeln und die Königin zu überwachen. Er nahm sie zu sich ins Haus, wo sie nach acht bis neun Tagen einen Sohn gebar. An demselben Tage gebar auch die Frau eines Fischers ein Mädchen. Unmittelbar nach der Niederkunft vertauschte Goshṭhila, der die Frau des Fischers mit Geld berückte, die Kinder und meldete dem König, dass Dharmikâ von einer Tochter entbunden worden sei. Der Knabe wurde von der Fischerin gesäugt und aufgezogen und, als er gross geworden war, lernte er Schreiben und Lesen und als er zu dichten anfing, nannte man ihn den dichtenden Fischersohn. Goshṭhila erzählte der Dharmikâ, dass sie einen Dichter zum Sohn habe, und sie hatte den Wunsch ihn zu sehen. Der Minister suchte sie davon

abzubringen, allein sie konnte die Sehnsucht nicht überwinden. Da Goshṭhila das Gefährliche der Sache erkannte, sah er, dass eine Vorkehrung zu treffen sei, und schickte ihn mit einem Fisch zur Königin. Als der Jüngling in den Palast gekommen war, erfuhr der König, dass dieser dichtende Fischersohn es sei, von dem die Zeichendeuter verkündet hätten, dass er dem Könige das Leben nehmen, sich selbst das Diadem aufsetzen und die Herrschaft an sich reissen werde. Er befahl den Ministern, ihn zu ergreifen, damit er nicht entrinne. Der Jüngling hörte dies, da der Befehl von Mund zu Mund lief, und hin und her laufend gelangte er ins Haus einer alten Frau, die ihn versteckte. Von dort aber wurde er, nachdem sein Körper mit Senf- und Sesamöl gesalbt und auf eine Bahre gelegt worden war, als sei es ein Leichnam, auf den Todtenacker hinausgetragen und hingeworfen. Als er sich aber erhob und davonlief, erblickte ihn daselbst ein Mann, der Blumen und Früchte suchte. Die zu seiner Verfolgung ausgeschickten Leute fragten diesen Mann, ob er nicht einen Menschen von der und der Statur und dem und dem Aussehen des Weges gehen gesehen habe. Er gab ihnen die Richtung an, in welcher jener fortgegangen war; sie aber gingen derselben nach. Der Jüngling gelangte in ein Gebirgsdorf in das Haus eines Färbers und erzählte seine Geschichte. Als nun die Verfolger das Gebirgsdorf zu durchsuchen anfingen, steckte der Färber den Jüngling in eine Kleiderkiste, lud diese auf einen Esel und führte ihn aus dem Dorfe hinaus zu einer Badestelle, wo er ihn liess. Der Jüngling stand auf, blickte nach allen vier Seiten und lief davon. Aber auch dort sah

ihn ein Mann, der es den Verfolgern verrieth und ihnen den Weg anzeigte, den er eingeschlagen hatte. [235] Der Jüngling gelangte in ein anderes Dorf in das Haus eines Schuhmachers, erzählte diesem seine Geschichte und bat ihn Schuhe mit zur Ferse gekehrten Spitzen zu machen. Der Schuhmacher erklärte, er habe dergleichen noch nie verfertigt. Der Jüngling entgegnete in einem Verse: «Mannigfaltig ist der Sinn, zahlreich sind die Gaben, nicht auf gleicher Wag' zu wägen, Schuster, mach du mir auf mein Geheiss, dass nach vorn der Absatz sei gerichtet». Der Schuhmacher machte ihm auf seine Anweisung solche Schuhe. Da der Gebirgsort mit einer Mauer umringt war, zog er die Schuhe an, kroch durch einen Wasserbehälter hinaus und entkam. Die Verfolger, welche den Schuhspuren nachgingen, wurden durch diese zum Dorf zurückgeführt und sahen, dass er entkommen war. Er aber stieg ins Wasser und wurde von den Nâga's in ihre Behausung gebracht. Als die Kunde von Mund zu Munde ging, erfuhr der König Sûrjanemi, dass die Nâga's ihn in ihre Behausung gebracht hätten. Da befahl er seinen Ministern sämmtliche in seinem Lande befindlichen Schlangenbeschwörer zu ihm zu bescheiden. Als sie dies ausgeführt hatten, sprach der König zu den Schlangenbeschwörern: «Geehrte, gehet und fraget in der und der Nâga-Behausung die Nâga's». Die Schlangenbeschwörer begaben sich sämmtlich dem Befehl des Königs gemäss dahin. In einer Wildniss lebte ein Blut- und Fleisch geniessender Jaksha, Namens Pingala. Da aus Furcht vor ihm die wilden Thiere, geschweige die Menschen diese Wildniss ver-

lassen hatten, hiess sie die Pingala-Wildniss. Als nun die Schlangenbeschwörer Anstalten trafen, um durch Zaubersprüche die Nâga's zu gefährden, erschrak der Jünglig und floh, da er keinen Ausweg kannte, in die Pingala-Wildniss. Die Nâga's hielten eine Berathung und meinten, es sei nicht recht, wenn sie den Jüngling nicht aus der Pingala-Wildniss retteten und es ihnen zum Schaden gereichen könnte, wenn er von Pingala getödtet würde und wussten nicht, was sie thun sollten. Der Nâga-König aber hiess sie die Schlangenbeschwörer davon in Kenntniss setzen. Die Nâga's meldeten ihnen: «Geehrte, derjenige, um dessen willen ihr uns in Unruhe versetzet, ist durch unsere Veranstaltung getödtet, da er in die Pingala-Wildniss entflohen ist». Die Schlangenbeschwörer erzählten die Sache dem Könige, dieser befahl aber dennoch den Jüngling aufzusuchen. Der Jüngling aber fing an in der Pingala-Wildniss umherzuirren. Der Jaksha Pingala sass an einer Stelle von seinen Hunden umringt. Als er und die Hunde schon von weitem den Jüngling erblickt hatten, dachte er daran, dass er gehört habe, letzterer werde ihn tödten und meinte, dass er deshalb gekommen sei. Er hetzte die Hunde auf den Jüngling, dieser jedoch entrann ihnen und kletterte auf einen Baum, die Hunde und Pingala aber warteten am Fusse des Baumes. Pingala fragte ihn, ob er denn nicht davon gehört habe, dass in der Pingala-Wildniss ein Dämon Pingala wohne, der alle, die dahin geriethen, tödte; er forderte ihn auf herabzusteigen, da er sterben müsse. Der Jüngling antwortete: «So lange ich lebe, werde ich sitzen bleiben». Als der Jaksha Pingala, der mit

der Zauberbinde[33]) sich in den Schatten gesetzt hatte, eingeschlummert war, warf der Jüngling ein Kleidungsstück auf ihn. Die Hunde meinten, es sei der Jüngling herabgefallen, frassen den Jaksha Pingala auf und gingen davon. Der Jüngling stieg langsam vom Baume herab und, nachdem er hier und dort umhergeirrt war, erinnerte er sich, dass er einen Oheim habe, der unter den Ṛshi's sich von der Welt zurückgezogen habe. Er beschloss sich zu diesem zu begeben. Er wohnte in einer Gebirgsgegend in einem Haine, der mit vorzüglichen Wurzeln, Blumen, Früchten und Wasser, mit Gebüschen verschiedener Bäume, mit dem Gesang verschiedener Vögel ausgestattet war. Nach und nach gelangte der Jüngling durch Nachfragen dahin, offenbarte dem Oheim seine Verwandtschaft und verweilte bei ihm [236]. Als aber auch dort des Königs Männer ihn suchten und im Begriff waren ihn zu packen, stürzte er sich von einem Bergabhang hinab. Als er sprang, packte ihn ein Mann an der Kopfbinde und die Kopfbinde blieb in seinen Händen. Da die Verfolger nun annahmen, dass er todt sei, beschlossen sie fortzugehen, nahmen die Kopfbinde, begaben sich zum König und sagten ihm: «O König, der dichtende Fischersohn ist todt, hier ist seine Kopfbinde». Der König aber stattete sie mit Gütern aus. Darauf sprach eine im Ṛshi-Hain weilende Gottheit zu jenem Ṛshi: «Nimmst du dich denn gar nicht deines Neffen an, der in unerträgliche Leiden gerathen, zur Verzweiflung getrieben wird?» Der Ṛshi entgegnete: «Wenn ich ihn

33) བུས་སྐྱུད = jogapaṭṭa, s. Böhtlingk-Roth u. d. W.

nicht in meinem Sinn habe, so möge ich auf der Stelle ums Leben kommen». Der Ṛshi war im Besitz von Zauber- und Geheimsprüchen und kannte einen Zauberspruch, durch den ein Mann zum Weibe werden und wiederum Mann werden konnte. Diesen Zauberspruch lehrte er den Neffen und sprach zu ihm: «Jetzt geh und sei ohne Furcht und Angst». Der Jüngling nahm durch den Zauberspruch die Gestalt eines unvergleichlich schönen Weibes an und begab sich nach Vârâṇasî. Als er sich im Lusthain des Königs aufhielt, erblickte ihn der Hainhüter, der von Bewunderung ergriffen eiligst aufbrach und dem König Sûrjanemi meldete: «O König, in dem Lusthain weilt ein Weib von vollendeter Schönheit und Jugendfülle». Der König befahl ihm das Weib herbeizuholen. Durch des Glückes gewaltige Fügung führte er das Weib in den Palast, der König Sûrjanemi fasste starke Leidenschaft für dasselbe; allein sowie sich Gelegenheit fand, tödtete der Jüngling an einem einsamen Orte den König, machte den Zauberspruch rückgängig und wurde wieder zum Manne. Darauf setzte er sich selbst das Diadem auf, und, nachdem er den Minister Goshṭhila in Kenntniss gesetzt hatte, trat er die Herrschaft an. Eine Gottheit sprach im Çloka: «Wem der Kopf nicht abgeschlagen wird, der ist nicht todt, er steht wieder auf und vollendet sein Werk, gleichwie der Dichter, als er Gelegenheit fand und den Sohn Sardsharasin's tödtete.»

XXVII.

Der Schakal rettet den Löwen.

(Kandjur Band IV Blatt 244*).

In längst vergangener Zeit als der Bodhisattva in

unvollkommener Verdienstansammlung weilte [34]), wurde er in einer Gebirgsgegend Löwe, König der Thiere. In der Nähe des Berges wohnten fünfhundert Schakale, welche ihm nachfolgten und die Überreste verzehrten. Wenn der Löwe Thiere getödtet, deren treffliches Fleisch gegessen und das treffliche Blut getrunken hatte, liess er sie liegen und ging davon. So dauerte es eine lange Zeit. Als zu einer andern Zeit der Löwe, der König der Thiere, bei Nachtzeit Thiere suchte, fiel er in einen Brunnen und es zerstreuten sich alle fünfhundert Schakale, mit Ausnahme eines einzigen, in die verschiedenen Gegenden. Nur ein Schakal gab auf den Löwen Acht, sass an dem Rande des Brunnens und dachte, auf welche Weise er den Löwen aus dem Brunnen ziehen könne. Als er in der Umgegend des Brunnens hin und her ging, erblickte er nicht weit von demselben einen kleinen See. Als er diesen betrachtet hatte, machte er an einer Seite einen Canal und füllte den Brunnen mit dem Wasser des Sees, so dass der Löwe selbst herauskam. Eine Gottheit sprach den Vers: «Machtvolle oder auch andere müssen sich Freunde machen; sehet wie der Schakal den Löwen aus einem alten Brunnen errettete».

XXVIII.

Der barmherzige Jäger.

(Kandjur Band IV Blatt 244*—245*).

In längst vergangener Zeit als der Bodhisattva sich in unbestimmter Verdienstansammlung befand, war

---

34) མ་ངེས་པའི་ཕུང་པོ = अनियतराशि

er Gazellenfürst von fünfhundert Gazellen. Darauf hatte ein Jäger um Gazellen zu fangen recht viele Fallen, Netze und Schlingen ausgestellt. Da der Gazellenfürst sorglos lebte und mit einer Schaar von fünfhundert Gazellen im Walde umherging, wurde er, da er an der Spitze der Gazellenschaar ging, im Netze gefangen. Als die Gazellen ihn so im Netze gefangen sahen, liefen sie alle davon. Nur ein Gazellenweibchen blieb allein beim Gazellenfürsten. Obwohl der Gazellenfürst sich anstrengte, war er nicht im Stande das Netz zu zerreissen; als das die Füsse hin und her werfende Gazellenweibchen dies sah, sprach sie: «Da der Jäger dieses Netz ausgestellt hat, so strenge dich, Beglückter, der Gazellen Haupt, strenge dich an». Er entgegnete: «Obwohl ich meine Klauen gegen die Erde stemme, das mich umgebende Netz aber stark ist, meine Füsse auch sehr wund sind, kann ich es nicht zerreissen. Was ist also zu thun?» Darauf kam der Jäger mit Pfeil und Bogen und mit brauner Kleidung angethan in jene Gegend. Da sah das Gazellenweibchen den Jäger näher kommen um den Gazellenfürsten zu tödten. Und als sie ihn erblickt hatte, sprach sie eiligst in Versen: «Da dies der Jäger ist, welcher dieses Netz ausgestellt hat, so streng' dich an, o hochbeglückter Gazellenfürst, streng dich an». Er erwiederte auch im Verse: «Obwohl ich meine Klauen gegen die Erde stemme, das mich umgebende Netz aber stark ist, meine Füsse auch sehr wund sind, vermag ich es nicht zu zerreissen. Was ist da zu thun?» Darauf begab sich das Gazellenweibchen mit muthigem Herzen vor jenen Jäger und sprach zu ihm herantretend den Çloka: «O Jäger, nimm das Schwert, zuerst tödte mich,

darauf tödte den Gazellenfürsten». Als der Jäger verwunderten Sinnes fragte, was er mit ihr zu schaffen habe, sagte das Gazellenweibchen: «Es ist mein Mann.» Der Jäger entgegnete in einem Verse: «Ich werde weder dich tödten, noch den Gazellenfürsten; deinem geliebten Gatten sollst du Gesellschaft leisten». Sie erwiederte ebenfalls in einem Verse: «Wie ich, o Jäger, an dem lieben Gatten meine Freude habe, so mögest du, Jäger, dich mit allen Angehörigen erfreuen». Der Jäger, dem das Staunen noch mehr wuchs, liess die Gazellen los und ging mit ihnen zusammen davon.

XXIX.

Der bestrafte Schakal.

(Kandjur Band IV Blatt 245*–246).

In längst vergangener Zeit war in einer Berggegend ein Lotusteich, in dessen Nähe ein Elephant wohnte; in einer andern Gegend lebte ein Schakal. Als zu einer andern Zeit der Elephant aus jenem Lotusteich Wasser getrunken hatte und des Weges einherging, kam der Schakal und sagte zum Elephanten: «Lass uns kämpfen oder weich mir aus!» Der Elephant bedachte, dass, wenn er diesen nichtsnutzigen Frechling mit den Füssen, dem Rüssel oder den Hauern tödtete, er sich durch solche Verunreinigung schänden würde, und meinte, dass er den Nichtsnutzigen mit Nichtsnutzigem tödten müsse. Er sprach den Vers: «Nicht darf man dich mit Hand und Fuss, nicht tödten dich mit Zahn und Rüssel, Schund darf man mit Schund nur tödten. Dich muss man auch mit Schund nur tödten». Der Elephant dachte, dass wenn er auswiche,

er ihm ohne Zweifel nachgehen würde. Er wich also aus und fing an rasch zu gehen. Der Schakal dachte: «Ich habe ihn mit einem Worte überwunden; deshalb läuft er so schnell davon». Als er ihm nun nacheilte und der Elephant merkte, dass er nahe gekommen war, warf er mit grosser Gewalt seinen Unrath auf ihn und durch diesen getroffen kam der Schakal um.

XXX.

Bestrafte Ungläubigkeit.

(Kandjur Band IV Blatt 246).

In längst vergangener Zeit lebten in einer mit Blumen und Früchten ausgestatteten Gegend in der Nähe eines Gebirgsorts zwei Anführer von Affenheerden, deren jeder fünfhundert Affen um sich hatte. Der eine Heerdenanführer träumte in einer Nacht, dass er lebenden Leibes mit einer Umgebung von fünfhundert Affen in einen Kessel gesteckt würde. Darüber erschrak er sehr und brach in Jammern aus. Noch vor Tages Anbruch erhob er sich, versammelte die Affen und begann ihnen seine Träume zu erzählen: «O Geehrte, in der verflossenen Nacht habe ich einen bösen Traum gehabt, deshalb wollen wir diesen Ort verlassen». Die Affen sprachen: «Lasset uns so thun und fortziehen.» Da die Bodhisattva's bedeutungsvolle Träume haben, sagte das hehre Wesen dem Anführer der andern Affenheerde: «Da ich einen solchen Traum gehabt habe, wirst du doch anderswohin ziehen?» Jener antwortete ihm ungläubig: «Werden denn die Träume wahr? Willst du gehen, so gehe! Da ich ein weitreichendes Gebiet habe, werde ich nicht gehen».

Da der andere sah, dass er keinen Glauben hatte, ging er selbst mit seiner Heerde fort. Als zu einer andern Zeit in jenem Gebirgsdorf eine Magd auf dem Herde Gerste röstete, kam durch ein Missgeschick ein umherschweifendes Schaf dahin und fing an die Körner zu fressen; da die Magd es mit einem Feuerbrand schlug, lief das Schaf brennend in des Königs Elephantenstall, durch seine Flammen gerieth der Elephantenstall in Brand und viele Elephanten wurden versengt. Der König liess den Arzt kommen und fragte, wie man die vom Feuer versengten Elephanten behandeln solle. Der Arzt verordnete Affen in Gerstenmehl zu kochen. Es wurde den Jägern Befehl ertheilt und diese fingen alle in der Nachbarschaft wohnenden Affen ein. Der Arzt steckte sie, deren Fleisch in der Länge der Zeit zugenommen hatte, lebend in den Kessel. Eine Gottheit sprach den Vers: «Nicht soll man in einem Dorf oder in einer Stadt, wenn Uneinigkeit da ist, wohnen, durch die Uneinigkeit des Schafes und der Magd kamen die Affen um».

XXXI.

Der weise und der thörichte Affenanführer.

(Kandjur Band IV Blatt 247).

In längst vergangener Zeit lebten in einer Gegend zwei Affenanführer, jeder mit einer Schaar von fünfhundert Affen. Als der eine derselben mit seiner Schaar wanderte, gelangte er nach und nach in ein Gebirgsdorf. Da sich dort ein Kimpâka-Baum befand, dessen Zweige durch die Früchte zu Boden gedrückt waren, sprachen die Affen zum Anführer ihrer Schaar: «O Anführer, da der Baum überaus reich an Früchten ist

und durch die Früchte seine Zweige zu Boden gezogen werden, wollen wir ermüdet die Früchte geniessen». Der Anführer der Schaar sprach, nachdem er den Baum betrachtet hatte, in einem Verse: «Obwohl der Baum in der Nähe des Dorfes ist, haben die Kinder die Frucht nicht genossen; daraus lässt sich abnehmen, dass die Früchte dieses Baumes nicht geniessbar sind». Nachdem er dies gesagt hatte, gingen sie fort. Auch der Anführer der andern Schaar kam ihm nachfolgend nach und nach in jenes Dorf und als die Affen den Kimpâka-Baum gesehen hatten, sprachen sie zum Anführer ihrer Schaar: «O Anführer, da der Baum Früchte hat, wollen wir, da wir ermüdet sind, dieselben geniessen und uns stärken». Er antwortete: «Gut, thuet also». Die Affen genossen die Früchte und trugen leider Schmerzen davon.

XXXII.

Der heuchlerische Kater.

(Kandjur Band IV Blatt 247—248).

In längst vergangener Zeit lebte ein Anführer einer Mäuseschaar mit einer Umgebung von fünfhundert Mäusen und gab es einen Kater Namens Agnidsha[35]. In seiner Jugendzeit tödtete dieser, wo er wohnte, in der Umgegend alle Mäuse. Als er aber zu anderer Zeit alt geworden mit seiner Überlegenheit keine Mäuse mehr fangen konnte, dachte er: «Früher habe ich in der Jugendzeit durch meine Überlegenheit Mäuse fangen können, da ich es jetzt nicht mehr ver-

35) མེ་སྐྱེས.

mag, muss ich irgend eine List bereitend sie verzehren». Er fing an verstohlener Weise Mäuse zu suchen. Bei diesem Suchen erfuhr er, dass es eine Schaar von fünfhundert Mäusen gebe. Als er an einer von dem Mäuseloche nicht sehr entfernten Stelle trughafte Bussübung ausübte, sahen die Mäuse, als sie hin und herliefen, ihn mit frommer Haltung stehen. Aus der Entfernung fragten sie ihn: «Oheim, was machst du?» Der Kater antwortete: «Da ich in meiner Jugend viel untugendhafte Handlungen verübt habe, thue ich jetzt, um sie auszugleichen, Busse». Die Mäuse meinten, er habe nun das sündhafte Leben aufgegeben und es entstand in ihnen aus dem Glauben erwachsenes Zutrauen. Als sie nun täglich, nachdem sie ihren Kreis gemacht hatten, in das Loch zurückkehrten, packte der Kater immer die letzte derselben und verzehrte sie. Als aber nun die Schaar immer kleiner wurde, dachte der Anführer: «Da meine Mäuse an Zahl abnehmen, dieser Kater aber gedeiht, muss es irgend eine Ursache geben». Er fing deshalb an den Kater zu betrachten; als er ihn dick und behaart sah, dachte er: «Ohne Zweifel hat dieser die Mäuse getödtet, deshalb muss ich die Sache ans Tageslicht bringen». Als er nun aus einem Verstecke sorgfältig Acht gab, sah er, wie der Kater die letzte Maus verzehrte und näher tretend sprach er aus der Entfernung den Vers: «Da des Oheims Körper zunimmt, meine Schaar dagegen abnimmt und wer Früchte und Wurzeln isst, nicht dick und dichtbehaart werden kann, ist dies keine aufrichtige Busse, sondern nur des Vortheils wegen; dadurch, dass die Zahl der Mäuse abnimmt, hast du, Agnidsha, Gedeihen».

XXXIII.

Die störrischen und die willigen Ochsen.

(Kandjur Band IV Blatt 248*—249).

In längst vergangener Zeit zogen zwei Kaufleute, jeder mit fünfhundert Wagen, durch einen Waldweg, auf welchem sie bald an Gras, bald an Wasser zu wenig, bald gar nichts hatten. Als nun die Kaufleute mit ihren Ochsen von diesem Waldwege sehr erschöpft eine Gegend sahen, wo Wiesen und Wasser in Fülle waren, so liessen sie dort ihre Ochsen los, badeten sich selbst und tranken viel Wasser. Als nun die durch Wasser- und Grasmangel sehr erschöpften Ochsen sich am Grase gesättigt und Wasser getrunken und sich erholt hatten, da sprach derjenige, der unter diesen Ochsen der vornehmste war, also zu ihnen: «O Geehrte, nachdem wir durch Gras- und Wassermangel gänzlich erschöpft sind und diese Gegend Wiesen und Wasser in Fülle hat, so wollen wir, wenn ihr wünschet, hierselbst verbleiben.» Der vornehmste Ochse der andern Schaar sprach also zu denselben: «O Geehrte, da die Menschen Kraft haben und auch der schwer zu Bändigenden Herr werden und wir nur Schaden davontragen würden, so tragen wir die Last, welche uns auferlegt wird.»
Als er so gesprochen hatte, sagte der andere [249]
Hauptochse erzürnt zu seiner Schaar: «Geehrte, wer hat des Mondes Rückseite gesehen? Diese mögen sich die Last gefallen lassen, wir werden sie nicht tragen.» Als darauf die Kaufleute ihre Ochsen zu beladen anfingen und jene störrisch zurückblieben, schlugen die Kaufleute sie, indem sie sie mit dornichten Ruthen schunden und spannten sie bluttriefend an die Wagen.

Die andern liessen sich ohne etwas zu thun die Last gefallen und ihnen geschah nichts. Eine Gottheit sprach den Çloka: «Sehet, wie diese Rinder, welche der Ochse irregeleitet, mit Wunden und bluttriefend Hunger und Durst leiden. Sehet wie die von dem Ochsen gut angewiesenen Stiere, nachdem sie den Wald verlassen haben, kühlendes Wasser trinken».

XXXIV.

Die Affen und der Mond.

(Kandjur Band IV Blatt 249).

Man vergl. A. Weber in den Monatsberichten der K. Akademie der Wissenschaft zu Berlin 1860 p. 69 und «Indische Streifen» Band I (Berlin 1868) S. 246.

In längst vergangener Zeit lebte in einem Walde eine Affenheerde. Als sie umherschweiften und in einem Brunnen den Wiederschein des Mondes gesehen hatten, sprach der Führer der Heerde: «O Freund, der Mond ist in den Brunnen gefallen, die Welt ist nun ohne Mond: sollen wir ihn nicht herausholen»? Die Affen sagten: «Gut, wollen wir ihn herausziehen». Sie fingen an sich zu berathen, wie sie ihn herausholen sollten. Andere sagten: «Wisset ihr es nicht? Die Affen müssen eine Kette bilden und ihn herausholen». Sie bildeten also eine Kette, der erste Affe hing sich an einen Baumzweig, an seinen Schwanz ein anderer, an diesen wiederum ein anderer; als sich also alle an einander gehängt hatten, fing der Ast an sich sehr zu neigen, das Wasser trübte sich[36]) und der Wieder-

---

36) ཆུ་སློངས་པ, ob nicht ཆུ་དཀྲུགས་པ?

schein des Mondes verschwand, der Ast brach, alle fielen in den Brunnen und kamen wider Gebühr zu Schaden. Eine Gottheit sprach den Vers: «Wenn hier thörichte Menschen einen thörichten Führer haben, so gerathen alle ins Verderben wie die Affen, welche den Mond hervorholen wollten.»

XXXV.

Der blaugefärbte Schakal.

(Kandjur Band IV Blatt 255).

Vergl. Pantschatantra I, 10; Hitopadeça III, 7, A. Weber, Indische Studien III p. 349 und 366 und Benfey, Pantschatantra B. I. S. 224 folg.

In längst vergangener Zeit gab es einen sehr gierigen Schakal, der sowohl im Walde als auch in den Ortschaften umherwandelte. Als er endlich auf seinen Wegen in das Haus eines Färbers gelangt war, fiel er in ein Indigo-Gefäss; nachdem er erbrochen hatte, legte er sich auf einem unweit davon befindlichen Düngerhaufen schlafen und, nachdem er sich auf demselben gewälzt hatte und sein Körper noch um so unförmlicher geworden war, stieg er ins Wasser und aus demselben hervorgekommen und durch die Sonnenstrahlen getroffen, erlangte er die Farbe des Saphirspaths.[37]) Als die Schakale ihn erblickten, liefen sie auseinander, blieben in der Entfernung stehen, und fragten: «Wer bist du? Woher kommst du?» Er antwortete: «Ich heisse Çataga[38]) und bin von dem

37) ཤེ मेचक = Cyanit, franz disthène?

38) བརྒྱ་འགྲོ

Götterkönig Çakra zum Könige der Vierfüssler eingesetzt.» Die Schakale bedachten, dass, da sein Körper eine vorher nicht gesehene Farbe habe, es sich so verhalten müsse und gaben es allen Vierfüsslern zu wissen. Die Löwen dachten: «Wenn einer über uns erhaben ist und dieser König der Vierfüssler wird, so müssen wir gehen und dies dem Anführer unserer Schaar zu wissen thun.» Sie sagten es also dem in einer Gebirgsgegend wohnenden bemähnten Anführer ihrer Schaar; dieser befahl anderen Vierfüsslern hinzugehen und nachzuforschen, ob einige Vierfüssler diesen Anführer der Vierfüssler gesehen hätten oder nicht. Sie begaben sich zu ihm und forschten nach. Sie sahen ihn als etwas früher nicht Gesehenes von allen Vierfüsslern ausser den Löwen umringt, begaben sich dann wieder zu ihrem Anführer und sagten was sie gesehen hätten; er aber, nachdem er es gehört hatte, begab sich, von der Löwenschaar umgeben, zu ihm. Der Schakal aber, von vielen Vierfüsslern umringt, ritt auf einem Elephanten einher, von den Löwen umgeben, dann auch von den Tigern und von den Vierfüsslern. Im fernen Umkreis von diesen gingen die Schakale. Des Schakals Mutter wohnte in einer Gebirgsschlucht. Zu ihr sandte der Sohn einen Schakal ab und liess sie einladen, da er der Herrschaft geniesse. Sie fragte, woraus seine Umgebung bestände. Der Gesandte antwortete: «Die innere Umgebung bilden Löwen, Tiger und Elephanten, die äussere wir Schakale.» Sie antwortete: «Da die Sache nicht in Ordnung ist, so gehe.» Auch sagte sie in Versen: «Ich lebe hier in der Gebirgsschlucht wohlbehalten und geniesse in dem kühlen Wasser mein Glück. So

lange er nicht einen Schakallaut von sich giebt, wird ihm der Elephant sein Wohlergehen lassen.» Der abgesandte Schakal sprach zu den Schakalen: «Dieser König der Vierfüssler ist auch nur ein Schakal, ich habe seine in der und der Gebirgsschlucht wohnende Mutter gesehen.» Sie entgegnete: «Wenn es sich so verhält, so wollen wir prüfen, ob er ein Schakal ist oder nicht.» Da nun durch die Natur der Dinge die Schakale, welche einen Schakal heulen hören und selbst nicht heulen, ihr Haar verlieren, so dachte er, als die Schakale ihre Stimme zu erheben begannen, «Wenn ich nun keinen Laut von mir gebe, werden mir ohne Zweifel die Haare ausfallen, steige ich vom Elephanten herab und fange dann an zu heulen, so wird er mich tödten, also werde ich hieselbst meine Stimme erheben.» Als er auf dem Elephanten sitzend die Stimme zu erheben begann, merkte es der Elephant, dass ein Schakal auf ihm reite, warf ihn hinab und zertrat ihn mit dem Fusse. Eine Gottheit sprach den Vers: «Wer die Inneren zu Äusseren, die Äusseren zu Inneren macht, geht also zu Grunde wie durch den Elephanten der Schakal.»

XXXVI.

Der betrogene Elephant.

(Kandjur Band IV Blatt 256).

In längst vergangener Zeit lebte in einer Gegend eine Elephantenheerde. In dieser wurde ein Elephant von der Liebe zu einer Elephantin ergriffen, diese aber, welche an einem anderen Elephantenjungen überaus hing, sprach zu ihm: «Sollen wir nicht fliehen, wenn er auf die Jagd geht?» Darauf sagte der

junge Elephant: «Giebt es ein Mittel, durch welches wir hier entkommen?» Sie entgegnete: «Ich kenne ein Mittel» und sprach zu jenem Elephanten: «Lass uns des Badens halber in den Teich steigen.» Er stieg in den Teich. Sie sagte: «Lass uns sehen, wer von uns beiden länger untergetaucht bleiben kann.» Als jener, der eine Masse von Dummheit hatte, mit ihr zusammen untergetaucht hatte, erhob sie sich wieder und entfloh mit dem Elephantenjungen zusammen. Als der Elephant sich lange unter dem Wasser gehalten und auftauchte, die Elephantin aber nicht zu sehen war, dachte er, dass er in Gefahr sei besiegt zu werden und beschloss wieder unterzutauchen. Als er wiederum untergetaucht hatte, stützte er sich mit seinen Hauern auf den Boden. Als ihm nach langer Zeit der Athem ausging und er emportauchte und die Elephantin nicht erblickte, fing er an den Teich durcheinander zu wühlen und brachte dadurch Fische, Schildkröten, Frösche und viele andere Thiere wider die Gebühr zu Schaden. Eine Gottheit sprach diesen Vers: «O ein grosser Klumpen Fleisch, er hat keine Einsicht, da ein anderer die Frau entführt, fügt er anderen Schaden zu.»

XXXVII.

Wolf und Schaf.

(Kandjur Band IV Blatt 287).

In längstvergangener Zeit lebte in einem Gebirgsdorfe ein Hausbesitzer. Sein Schafhirt begab sich um die Schafherde zu hüten zur Stadt hinaus. Als derselbe nach der Hut zur Zeit des Sonnenunterganges nach dem Gebirgsorte aufbrach, wurde ein altes

Mutter-Schaf, das hinten nachfolgte, vom Wolfe gepackt. Es fragte der Wolf: «Mühmchen, Mühmchen, geht's dir gut? Mühmchen, Mühmchen, scheinst du dich allein im Walde wohl zu fühlen?» Ferner sprach er: «Glaubst du, Schaf, welches ich mit dem Namen Mühmchen angeredet habe, nachdem du mir den Schwanz gekniffen und mir auch die Schwanzhaare ausgerissen hast, zu entkommen?» Das Schaf entgegnete: «Auf welche Weise habe ich deinen Schwanz kneifen können, da dieser sich hinten befindet, ich aber voran ging?» Der Wolf aber sprach: «Woher bist du denn gekommen, da mein Schwanz sich auf diesen vier Welttheilen sammt dem Ocean und den Gebirgsdörfern überall befindet?» Das Schaf erwiederte: «Da ich schon früher von meinen Angehörigen gehört hatte, dass dein Schwanz, o Bester, sich überall befinde, bin ich aus der Luft gekommen.» Der Wolf entgegnete: «O Mütterchen, als du aus der Luft kamst, hast du die mir zur Speise bestimmte Gazellenheerde verscheucht.» Mit diesen Worten machte der Sündhafte einen Sprung, riss dem Schafe den Kopf ab und, nachdem er es getödtet, verzehrte er sein Fleisch.

XXXVIII.

Der Esel als Sänger.

(Kandjur Band IV Blatt 293).

Man vergl. Pantschatantra V, 7 und Benfey zu Band I, S. 494.

Als in längstvergangener Zeit der Bodhisattva bei unvollkommener Verdienst-Ansammlung in einer Rinderheerde als Stier geboren worden war, begab er

sich am Abende aus der Stadt auf ein Bohnenfeld des Königs und nährte sich dort, bei Tage aber lebte er in der Stadt. Da gesellte sich zu ihm ein Esel und fragte: «O Onkelchen, dein Blut, dein Fleisch und dein Fell gedeihen und dennoch habe ich dich nie wandeln sehen » Der Stier entgegnete: «O Neffe, ich nähre mich Abends auf dem Bohnenfelde des Königs.» Der Esel sagte: «Onkelchen, auch ich werde mit dir gehen.» Der Stier erwiederte: «O Neffe, da du deine Stimme ertönen zu lassen pflegst, könnten wir in Gefahr gerathen.» Der Esel antwortete: «O Onkel, lass uns gehen, ich werde meine Stimme nicht er heben.» Als beide, nachdem sie die Umhegung des Bohnenfeldes durchbrochen hatten und auf dasselbe gelangt waren, gab der Esel, bevor er sich satt gefressen hatte, keinen Laut von sich. Darauf sagte er: «Onkelchen, soll ich nicht ein wenig singen?» Der Stier entgegnete: «Warte einen Augenblick, bis ich fortgegangen bin. Darauf handle ganz nach deinem Belieben» und lief davon. Der Esel erhob seine Stimme; als des Königs Leute dieselbe vernahmen, packten sie ihn und um den Esel, der nach ihrer Ansicht das ganze Bohnenfeld des Königs abgefressen hatte, zu bestrafen, schnitten sie ihm die Ohren ab, hingen ihm eine Mörserkeule um den Hals und liessen ihn los. Als er nun hin und her irrte und der Stier ihn erblickt hatte, sprach er diesen Vers: «Trefflich hast du wohl gesungen, auch dafür den Lohn errungen, durch deinen Sang wär' auch ich beinah um meine Ohren bald gekommen. Wer nicht versteht sein Wort zu hüten, dem kann solches leicht geschehen, der Ohren bar mit Keulenschmuck anjetzo hin und her

zu gehen.» Auch der Esel sprach in einem Verse: «Schweig' nur du mit Zahnesbruch, schweige nur, o alter Stier, mit Keulen in der Hand schon suchen dich der Männer drei.»

XXXIX.

Der durch den Ochsen gehängte Schakal.

(Kandjur Band IV Blatt 293).

In längst vergangener Zeit lebte in einem Gebirgsorte ein Hausbesitzer, der einen mit Zeichen versehenen Ochsen besass. Çramaṇa's, Brahmanen, Angehörige, Arme, Schutzlose, Nothleidende und Kranke gewährten ihm Nahrung und er konnte nach Belieben umhergehen. Als er zu einer anderen Zeit umherwandelte und in einen Sumpf gerathen war, kam um Sonnenuntergang der Hausbesitzer, der davon gehört hatte und ihn suchte, zu ihm und beschloss, da er ihn jetzt nicht hervorziehen könne, es am nächsten Morgen zu thun. Der Ochse sagte: «Lege eine Schlinge vor mich hin und geh. Sollte ein Schakal kommen, so werde ich mit meinen Hörnern dieselbe fassen und sie auf ihn werfen.» Der Hausbesitzer legte eine Schlinge vor ihn und ging davon. In der Nacht kam ein Schakal herbei und fragte: «Wer ist es, der Lotuswurzeln und weisse Lotusse hier ausreisst?» Der Ochse erwiederte: «Ich bin es, ich bin hier in den Sumpf gesunken.» Der Schakal dachte einen Frass gefunden zu haben und machte sich daran ihm ein Leid zuzufügen. Der Ochse sagte: «Geh von dieser Seite fort, es könnte dir wider Gebühr ein Leid zustossen.» Als der Schakal aber nicht abzubringen war und nach wie vor schädigen wollte, sprach der

Ochse in einem Verse: «Nicht reisse ich Lotuswurzeln aus, auch nicht weisse Lotusse, willst du Nahrung haben, so steig mir auf den Rücken, da wirst du Nahrung finden.» Der Schakal voll Fressbegier stieg ihm auf den Rücken, der Stier aber warf mit seinem Horn die Schlinge, packte den Schakal an der Gurgel und liess ihn in der Luft hängen. Der Ochse sprach im Vers: «Bist Dsharaka der Tanzlehrer du oder bist Tanzschüler du? Im Walde wird kein Lohn gezahlt, Künste zeigt man in der Stadt.» Auch der Schakal entgegnete im einem Verse: «Nicht bin ich der Tanzlehrer Dsharaka, auch nicht Tanzschüler; da Çakra eine Leiter aufgestellt hat, so begeb' ich mich nach Brahma's Welt.» Der Ochse antwortete ebenfalls in einem Verse: «Nicht hat Çakra eine Leiter aufgestellt, geschweige denn, dass du nach Brahma's Welt gelangest. Da du durch die Fessel der List gepackt wurdest, siehst du nicht deine Errettung.»

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 1—70.)

$\frac{23 \text{ Novembre}}{5 \text{ Décember}}$ 1876.

Die Fonton'sche Handschriften - Sammlung. Von B. Dorn.

Durch die Vermittelung des Kais. Deutschen General-Consuls Dr. Blau in Odessa hat das Asiatische Museum der Akademie die nachgelassenen morgenländischen Handschriften des Geh. Rathes Fonton († 1864) erworben. Der seit dem J. 1818 von Fraehn eingeführten Gewohnheit gemäss lasse ich hier das Verzeichniss dieser Erwerbung folgen. Es hat den genannten Gelehrten zum Verfasser, welcher es mir zum Behuf des Ankaufes übersandt hatte.

1. Der Koran. Neuere schöne Schrift mit Goldeinfassungen und Arabesken, in einem mit Gold verzierten Maroquin-Einband in einer dergleichen Kapsel.

2. Die grammatikalischen Abhandlungen

a) مراح الارواح von Ahmed b. Ali b. Masud. Anfang: قال المفتقر الى الله الودود احمد. Zum Theil mit Rand- und Interlinearbemerkungen. Abgeschr. i. J. 1115 H.

b) العزى. Anfang: الحمد لله الخ اعلم انّ التصريف فى اللغة Abgeschr. 1115 H.

c) المقصود. Anfang: الحمد لله الوهّاب للمومنين سبيل الصواب mit Rand- und Interlinearbemerkungen. Abschr. 1115 H.

d) بنا. Anfang: اعلم انّ ابواب التصريف خمسة وثمنون بابا. Abgeschr. von Mustafa ben Muhammed. 1116 H.

e) الامثلة المختلفة من ثلاثى المجرّد.
Vergl. *Catalogue*, p. 156, Nr. CLIII.

3. Ibn Chaldun's *Mukaddime* in türkischer Übersetzung unter dem Titel عنوان العبر وديوان المبتدا والخبر فى ايّام العرب والعجم والبربر ومن عاصرهم من ذوى السلطان الاكبر

Der Verfasser der Übersetzung ist nach Hadschi Chalfa, ed. Flügel, Nr. 14622: Pirizadeh Muhammed Sahib Efendi, † 1162 H. Der Anfang dort wie hier ist: علماى اولى الابصار. Dieser Band umfasst, wie am Schlusse ausdrücklich bemerkt wird, die Einleitung und die ersten fünf Abschnitte des arabischen Werkes (bekanntlich in den meisten Handschriften Ibn Chaldun's dem ersten Theil des arabischen Textes entsprechend). Abschrift v. J. 1191 H. von el-Hadsch Muhammed b. el-Hadsch Muhammed. Als erster Besitzer steht eingeschrieben Osman, Kadhi der Stadt Smyrna, Sohn des el-Hadsch Ahmed Pascha i. J. 1195 السيد مير عثمان القاضى بمدينة ازمير ابن الوزير الحاج احمد پاشا الشهير بكسرهلى زاده عفى عنه فى تاريخ
١١٩٥
سنة
فى ب

Auf dem Vorderblatt: من كتب فونطون ترجمان دولت روسيه باستانه سنه ١٢١٥

Gut gehaltene, schöne Handschrift, 366 Bl. fol.

4. پندنامهٔ عطّار. 24 Bl. gr. 8° in zwei Spalten beschrieben. Schmutztitel: پند عطّار, Schluss: تمت پند نامهٔ شیخ عطار. Persische Handschrift vom J. 1170 H. Kürzere Redaction in 58 Abschnitten, bei deren zehn letzteren die Überschriften fehlen.

5. Dschelal-eddin Rumy's grosses Mesnewi (مثنوی شریف) vollständig bis auf die prosaischen Einleitungen vor dem vierten und sechsten Abschnitt. Schöne, alte Handschrift, nur die Prosastücke sind von anderer Hand geschrieben — der Rest vollendet i. J. 891 H. von der Hand des Kutbeddin b. Muhammed.

6. Sady's Gulistan, feines Nestalik, 75 Bl. in 13 Zeilen.

7. Hafiz, Diwan, ein goldgepresster Prachtband; der Text in verzierten Blattrahmen eingeklebt. Handschrift v. J. 951 H. Als ältester Besitzer ist eingeschrieben محمد بن فریدون الاسکداری

8. Hafiz mit dem türkischen Commentar des Mustafa b. Schaban Sururi (سروری, Hadschi Chalfa, Nr. 5371), welcher nach der Unterschrift vollendet wurde am 4. Zilhidsche 966 H. Die vorliegende Copie ist von demselben Monat d. J. 1019 H. von der Hand des Abubekr b. Mustafa b. Hamsa b. Muhammed. Ausgezeichnete Handschrift — 387 Bl. fol. — mit mannigfachen nützlichen Zusätzen am Rand. Das Werk endet auf dem drittletzten Blatt; dann folgen noch von anderer Hand اختیارات خواجه حافظ. Anfang:

حمد وسپاس خدایرا عز وجل که درر معانی در تحت صور بیانی عیان کند

9. Fragment aus der Vorrede zu Kemalpascha-zadeh's Nigaristan (Fl. Hadschi Chalfa, Nr. 13981). 1 Bl. Fol.

Anfang: ضمیرنی نحو هنر ومعارفه معطوف ایدوب

Schluss: امین ثم امین بجاه من نزل علیه امین الوحی المبین

10. Vier Bl. 4° von Fonton's Hand. Auszüge aus türkischen Dichtern: فضولی, نحیفی, سیاهی, فخری, روحی, باقی, علوی, نزاری, فوری. 4 Bl. 4°.

11. Nimet-Ullah's persisch-türkisches Wörterbuch. Abschrift von Chalil b. Schaban Aga aus Kostainitza, Serail-Secretär von Ahmed Pascha in Banjaluka i. J. 1027 H. Die persischen Wörter mit rother Dinte. Enthält auch slavische Glossen z. B. نیت یوقدر ودکل معناسنه, d. i. нѣтъ bedeutet: es ist nicht, nein. 227 Bl. 4°. Vergleiche Catalogue, p. 426, Nr. XDI.

12. تاریخ نعیما, eine schöne, saubere Handschrift von Naima's türkischer Geschichte (v. J. 1000—1034 H.) Erster Theil, 301 Bl. fol.

13. قانون نامهٔ سلطان سلیم خان, Sultan Selim's Gesetzbuch. Es umfasst in vier Abtheilungen, Strafcodex, Zolltarif, Steuerverordnung, Administrativ-Normen; zuletzt folgen Nachträge aus dem neuen Gesetzbuch (قانون جدید), veranlasst durch den Nischandschi Dschelalzadeh, dem Zeitgenossen und Geschichtschreiber Suleiman des Prächtigen und Sohn

des Dschelal-Bey, der unter Sultan Selim I. Wezir war. 37 Bl. 16°.

14. 34 Bl. 8°. Gute türkische Handschrift ohne Titel. Inhalt, fol. 11: Beschreibung des Festes, welches aus Anlass der Beschneidung der zwei Söhne des Sultan Muhammed, Mustafa und Ahmed und der Vermählung der Sultanin Chadische im Rebi-ul-ewwel d. J. 1086 H. (Mai 1675) in Adrianopel stattfand. Die Überschrift und der Anfang lautet: باب في بيان سور همايون وولیمهٔعظیمهٔ شاهیه برای ختان شهزاده‌کان سلطان مصطفی وسلطان احمد وازدواج عصمت پناه خدیجه سلطان وتسلیم هدایای وزرا وعلما وارباب حرف الواقع فی غرهٔ ربیع الأوّل ١٠٨٦

Besonders ausführlich und merkwürdig ist die Aufzählung der einzelnen Geschenke. Vorher geht ein anderes *Surnameh* (vergl. Hadschi Ch. ed. Flügel, Nr. 14759), eine Beschreibung der Hoffeste, welche vom 7 — 29 Zilkada 1132 H. (Sept. 1720) aus Anlass der Beschneidung der vier Söhne Sultan Ahmed III. in Konstantinopel auf dem Okmeidan begangen wurden (s. Zinkeisen, Gesch. V. 578). — Anfang in rother Schrift: سور همایون اوتاقلری قورلدیغی ترتیبدر فی ٧ ماه دا سنه ١١٣٢

Der Verfasser ist nicht genannt, scheint aber nicht identisch mit Seyid Husein Wehbi (s. Flügel a. a. O.), der den gleichen Stoff in einem grossen Werke und, wie es scheint, poetisch behandelt. 34 Bl. 8°.

15. 1 Vol. 8°. 56 Bl., davon mehrere unbeschrie-

ben: *Sammlung russisch - türkischer Staatsverträge.* Türkischer Text, *a*) des am 14. Dschemasi-ul-ewwel 1188 H. (1774) zwischen Russland und der hohen Pforte abgeschlossenen Vertrages von Kutschuk Kainardschi nebst zwei Separatartikeln; *b*) der neuen Convention معاهده جديده vom Rebi-ul-ewwel 1193 von Inoboli-Kawak; *c*) der Handschreiben des Sultans Abdulhamid vom 21. Redscheb 1197 betreffend den freien Verkehr russischer Kaufleute in der Türkei (Ratification des folgenden); *d*) des Handels- und Freundschaftsvertrages zwischen Russland und der Pforte vom 9. Schewwal 1197 nebst Handelstarif und der Nachtragsconvention vom 28. Nov. 1783. Officiel beglaubigte Abschrift. 56 Bl. 8°.

16. Türkische Handschrift — 93 Bl. 4° — mit französischem Inhaltsverzeichniss. Der Band enthält die Concepte türkischer Übersetzungen von Noten und Memoranden, welche in den Jahren 1767 — 1769 von der französischen Botschaft bei der hohen Pforte, an deren Spitze damals Hr. v. Vergennes stand, an die Pforte gerichtet worden sind. Es sind 85 Actenstücke, grossentheils bezüglich auf die damaligen polnischen Wirren und die russischen Rüstungen, darunter, soviel ich sehen kann, viele unedirte Sachen. Das Ganze ist von der Hand des damaligen ersten Botschaftsdollmetsch *Deval* geschrieben, dessen Unterschrift sich deutlich unter Nr. CXVIII fol. 76 findet:

الداعى
دوال باش
ترجمان فرانچه
باستانه

17. *a*). 14 Bl. 4° ungeheftet. Türkische moderne Hand. Eine türkische Geschichte des Feldzuges Bonaparte's nach Russland i. J. 1812. Scheint aus einem deutschen Werke übersetzt zu sein, da die Distanzen überall nach جرمانيا ميلى deutschen Meilen angegeben sind. Verfasser nicht angegeben.

b) 3 Blätter fol. Diplomatische Actenstücke, darunter der französische und türkische Text einer scharfen Note (Frankreichs) vom 16. März 1762, gegen die Thalassokratie Englands und seine Einmischung in die spanischen Angelegenheiten.

c) 4 Bl. Türkische Übersetzung von Bulletins, Correspondenzen und Couriernachrichten betreffend Bonaparte's Rückkehr nach Frankreich und den Feldzug der Verbündeten i. J. 1815, darunter eines Briefes von *Blücher* (مارشال برنج بلوشر)

18. 12 Bl. fol. Ganz modern türkisch. كلمات, Reden am Grabe des Generalfeldmarschalls Fürsten Michail Simonowitsch Woronzoff (جنرال فلدمارشال كنايز ميخائيل سيمونوويچ ورانصوف) am 10. Nov. 1856. Aus dem Russischen übersetzt.

19. 160 Bl. 4°, elegante türkische Schrift: *Resmi Ahmed Efendi's* سفينة الرؤسا, *Sefinet er-Rusa.* Blumenlese historischer und epistolographischer Stücke, z. B. Biographie des Grosswezires Raghib Muhammed Pascha † 24. Ramazan 1176 — Einnahme von Taif — Bericht über die Lage Belgrads aus der Zeit Mahmud I. — Rapport über den Bund zwischen dem Kaiser von Deutschland und der Zarin (چاريچه) — Über die Convention mit Nadir Schah 1746 Chr. — Über die Kündigung des Vertrages mit dem Moskowiter (مسقو قرالنه)

1741 Chr. — Über die Investitur des Chanes der Krim etc. etc.

*

Der Koran lithographirt in Tebris 1249 H. von Muhammed Husein ibn Mirsa Muhammed et-Tebrisy 8°.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 279—283.)

$\frac{7}{19}$ Décembre 1876.

Einige Bemerkungen zur Sasaniden-Münzkunde. Von B. Dorn.

Die Sasaniden-Münzkunde kann bis zu einem gewissen Grade als abgeschlossen betrachtet werden. Wir können mit wenigen Ausnahmen von allen dergleichen Münzen angeben, welchem Prägeherrn sie zuzuschreiben und welche Inschriften auf ihnen zu suchen sind; ja von Firus an in einzelnen Fällen, von Dschamasp an durchgängig bestimmen, aus welchem Regierungsjahre sie herrühren. Freilich die Frage, wo sie geprägt seien, bleibt immer noch dunkel; nimmt man die Abkürzungen auf der Rückseite, wie das jetzt fast allgemein geschieht, für die Bezeichnung der Münzstätten, so ist es doch in den meisten Fällen nur unsichere Vermuthung, wenn man diese Abkürzungen ergänzt. Münzstätten, wie *Rescht* sind ganz zu verbannen, da diese Gilanische Stadt erst lange nach der Sasaniden-Zeit gegründet worden ist, oder doch wenigstens den jetzigen Namen erhalten hat. Das bisher

Gesagte schliesst aber die Möglichkeit nicht aus, dass noch manche bis jetzt ungekannte Sasaniden-Münzen zu Tage kommen können; sie werden aber voraussichtlich immer nach den bestehenden Regeln zu erklären sein.

Es wäre ein grosses Verdienst, wenn es Jemand übernähme, ein Handbuch der in Rede stehenden Münzkunde zu schreiben, in welchem er die bisher gewonnenen sicheren Ergebnisse dieses Zweiges der Münzkunde zusammenstellte. Jetzt sind sie in vielen grösseren oder kleineren Schriften verschiedener Gelehrten zerstreut, so dass es für einen, der sich nicht ausschliesslich oder besonders damit beschäftigt, oft schwer ist, das Richtige herauszufinden. Ich kenne nur ein Werk, welches fürs Erste ein solches ausführliches Handbuch in verschiedenen Beziehungen zu ersetzen im Stande ist, das sind die *Bartholomäischen* Münztafeln (*Collection de monnaies Sassanides* de feu le L.-G. de Bartholomäi etc. 2de édit. St-Pétersb. 1875), in welchen die Münzen nach den sichersten Forschungen geordnet erscheinen; einzelne, aber im Ganzen unwesentliche Veränderungen werden nicht ausgeschlossen sein. Aber da diese Tafeln eben nur aus getreuen Nachbildungen der Münzen ohne weitere Erörterungen bestehen, so wird durch sie der Wunsch nach einer ausführlichen Erläuterungsschrift doch nicht beseitigt. In dem neuesten mir bekannten Werk über die Geschichte der Sasaniden[1], in welchem auch die Münzen berücksichtigt werden, finde ich jene Tafeln nur einmal erwähnt.

---

1) The seventh great Oriental Monarchy etc. By George Rawlinson. London 1876.

Eine weitere Einsicht derselben würde aber doch wahrscheinlich nicht unzweckdienlich gewesen sein. Ich will das durch einige Beispiele darzuthun suchen.

I. S. 102—103 des unten genannten Werkes ist in Anmerkung 6) von den Münzen *Hormisdas* I. die Rede. Es wird (S. 102) angegeben, dass man zweifele, ob wir überhaupt Münzen von ihm besitzen, aber dann die Vermuthung ausgesprochen, dass die bis jetzt *Hormisdas* II. zugeschriebenen Münzen solche von *Hormisdas* I. sein möchten.

Ein Blick in die Bartholomäischen Münztafeln genügt, um die Unhaltbarkeit dieser Vermuthung darzustellen. *Hormisdas* I. regierte nur kurze Zeit, und wir können also von ihm nur wenige Münzen erwarten.

Von der dort befindlichen Münze (Pl. III. Nr. 1) sind nur sehr wenige — nach Mordtmann — nur vier Exemplare bekannt. Der Kopfputz schliesst sich offenbar dem des Artaxerxes I. (s. T. I. Nr. 8. 9. 10—16), des Schahpur I. (s. T. II.) und dessen Nachfolgers Warahran I. (s. T. III.) und Warabran II. (s. T. IV.) an, während der Kopfputz *Hormisdas* II. sich mehr dem des Narses anschliesst, wozu noch kommt, dass seine Münzen nicht zu den sehr seltenen gehören, also auf eine längere Regierung als die Hormisdas I. hinweisen. Man kann zu dem Gesagten noch die in der *Table des Planches* in der Anm. 1) angeführten Schriften nachsehen.

2. S. 327 wird angegeben, dass es zweifelhaft sei, ob wir Münzen von *Hormisdas* III. besitzen und in der Anmerkung der Münzen von Chodad Varda u. s. w. Erwähnung gethan. Davon ist nichts erwähnt, dass es

solche Münzen gar nicht giebt und dass die eine Zeitlang so gelesenen dem Walagesch angehören. In der That sind sie auch S. 338 als Walagesch-Münzen (Hur Kadi Valakâshi) angeführt. Vergl. Bartholom. T. XVI.

3. S. 328 werden Münzen mit dem Namen Ram erwähnt. Abgebildet sind sie bei Bartholom. T. XVIII, Nr. 1—15. Nun, wer das da befindliche Wort [illegible] glaubt *Ram* lesen zu können, der mag es auf seine eigene Verantwortung hin thun. Die mir bekannten Münzen der Art lassen eine solche Lesung nicht zu. Ich glaube im Namen meines verstorbenen Freundes versichern zu können, dass er dabei bleibt, das fragliche Wort *Dscham* oder *Zam* zu lesen und die mit demselben versehenen Münzen als Münzen des Dschamasp betrachtet, welcher nur einige Jahre regiert hat, weshalb auf seinen Münzen bis jetzt auch nur als letztes Regierungsjahr 3 gefunden worden ist.

4. Dagegen soll es nach S. 349 doch Münzen von Dschamasp mit den Inschriften *Zamasp* oder *Bag Zamasp* geben. Es giebt aber in der That keine solchen. Nachdem S. 347 angegeben ist, dass die Regierung des Dschamasp gegen zwei oder drei Jahre gedauert zu haben scheine, wird S. 348 als von ihm herrührend eine Münze angebracht, auf deren Vorderseite wir deutlich lesen: *Kawad af* (was allerdings vor Zeiten fälschlich *Guamasf* gelesen wurde), auf der Rückseite links: *Hescht deh* [illegible], d. i. 18; es ist also mit nichten eine Münze von Dschamasp, sondern von Kobad, in seinem 18ten Regierungsjahre geschlagen.

In den Bartholom. Münztafeln ist diese Münze an ihrem richtigen Ort.

5. Die Beantwortung der Frage (s. S. 641, Anm. 5), ob es wirklich Münzen von der Königin Buran oder Puran (Docht) gebe, wird Hrn. Dr. Mordtmann überlassen bleiben müssen. Vergl. in der *Collection* (2de édit.) S. 11 u. 13 — 14.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 284 — 286.)

21 décembre 1876.
2 janvier 1877.

Zweiter Nachtrag zu meinen Indischen Sprüchen. Von O. Böhtlingk.

Den ersten Nachtrag, wenn ich von dem am Schluss des Werkes selbst gegebenen absehe, findet man im 21. Bande dieses Bulletins S. 400. fgg. (= Mélanges asiatiques VII, 659. fgg.). Seitdem bin ich durch die Freundlichkeit des Prof. Jacobi in Münster in den Stand gesetzt worden eine in Indien zusammengestellte Sammlung einzusehen, die manchen guten neuen Spruch und manchen alten Spruch in besserer Fassung birgt. Der englische Titel des Buches lautet: «Subháshita Ratnákara. A Collection of witty and epigrammatic sayings in Sanskrit compiled and edited with explanatory notes by Krishna Shástri Bhátavadekar. Bombay 1872». Die Sprüche hat der Sammler in ähnlicher Weise, wie es Çârñgadhara in seiner Paddhati gethan hat, sachlich angeordnet. Am Schluss des Werkes stehen die Anfangsworte der Sprüche in alphabetischer (aber nicht sehr strenger) Ordnung nebst Angabe der Quelle. Correcter Druck und dankenswerthe Glossen unter dem Texte entschädigen uns einigermaassen für die Zusammenrückung der Worte in dem Falle, wenn diese durch ein einfaches Spatium getrennt werden

konnten. Dieses unterlassen zu haben bedauert übrigens der Verfasser selbst in seinem Vorwort. Das Quellenverzeichniss enthält folgende Namen von Autoren (Sammlern) und Werken:

अनर्घराघव, अश्वधाटी, अच्युतरायजी, इंदिशे स्प्रुखे (in der im Sanskrit abgefassten Vorrede heissen dieselben शार्मण्यदेशप्रथिताः संहिता इन्दिशे स्प्रुखे), उत्तररामचरित्र, कर्णामृत, कलिविडम्बन, कल्पतरु, काव्यसंग्रह, काव्यादर्श, कुमारसंभव, कुवलयानन्द, गीतगोविन्द, गोवर्धनसप्तशती, चर्पटपञ्जरी, जानकीपरिणय, जिनधर्मविवेक, धनंजयव्यायोग, नलचम्पू, नैषध, पञ्चायुधप्रपञ्चभाण, पद्यतरंगिणी, प्रबोधचन्द्रोदय, प्रसङ्गरत्नावली, प्रसङ्गाभरण, भर्तृहरि, भामिनीविलास, भारतचम्पू, माघ, मालविकाग्निमित्र, मालतीमाधव, मुकुन्दानन्दभाण, मोहमुद्गर, रम्भाशुकसंवाद, रसिकजीवन, राधाकृष्णसंवाद, लटकमेलन, वाग्भट्ट (sic), विक्रमोर्वशी, विठोबाअण्णा, विदग्धमुखमण्डन, विद्वद्भूषण, विश्वगुणादर्श, वेणीसंहार, वैद्यजीवन, शाकुन्तल, शार्ङ्गधर (nicht etwa bloss als Autor, sondern auch als Compilator), सभातरंग, सूक्तिसंग्रह, स्फुटश्लोक (d. i. bekannte Sprüche, die man hier und da zu hören Gelegenheit hat. तथा चान्ये स्फुटश्लोका यत्र कुत्रापि च श्रुताः sagt die Vorrede), हनूमन्नाटक und हितोपदेश.

Nicht selten hat eine nachweisbare ältere Quelle einer wenig besagenden neueren weichen müssen; meine Indischen Sprüche brauchten gar nicht citirt zu werden, da hier die Quellen stets angegeben sind. Mahâbhârata, Râmâjaṇa und Manu werden gar nicht genannt, obgleich mancher mitgetheilte Spruch bis hierher zu verfolgen ist. Dass aber das Buch auch des Guten sehr viel enthält, wird man aus dem Folgenden ersehen können. Zunächst theile ich dem Leser alle abweichenden Lesarten zu den von mir veröffentlichten Sprüchen mit, unter denen eine sehr grosse Anzahl ohne Weiteres in eine etwaige neue Auflage des

Werkes aufgenommen zu werden verdienen würde. Den Schluss bildet eine mit Auswahl vorgenommene Nachlese zum ersten Theile meiner Sammlung, bei der ich zur Erleichterung der Citation die Zählung mit 7614 (meine Sammlung enthält 7613 Sprüche) beginne. Im ersten Theile wird man hier und da auch eine nachträgliche Verbesserung sowohl von mir selbst, als auch von Herrn Fritze finden.

A.

11. Prasañgaratnâvalî. — 39. Ebendaselbst. *c. d.* अर्चयन्ति नरा नागं न तार्क्ष्यं न गजादिकम्. — 44. Ebendaselbst. — 52. Sphuṭaçloka. Das erste Wort wird ein Mal durch अक्षमा य आलापास्तेषां वृत्तिज्ञा, das andere Mal durch अक्षमाला जपमाला तस्या अपवृत्तिं भ्रमणं जानाति erklärt. — 60. *c.* दर्शितगुणैव वृ°. — 80. Karpaṭapañgarî. *b.* दशन st. दक्ष. *c. d.* वृद्धो याति गृहीत्वा दण्डं तदपि न मुञ्चत्याशापिण्डम्. — 82. *a.* अङ्गनवेदी. — 90. Sabhâtarañga. — 96. Kalpataru. — 97. Ebendaselbst. *b.* वैरी. *c.* तावल्प°. — 118. Prasañgar. — 127. *b.* स्म: und मरणी. — 140. Sphuṭaçloka. *c.* °तरुकाष्टम् d. i. °तरुकाष्ठम् st. °तरुम्. — 148. *b.* पिशुनो (ohne ऽपि) ऽन्वेषयति दूषणान्येव. *d.* हि nach इव eingeschaltet. Bei dieser Lesart ist das Versmaass in Ordnung. — 155. *b.* व्यथते. *d.* परपरितापं. — 164. Prasañgar. *a.* वाहनं st. शांभवो. *b.* क्रौञ्चपतेः शिखी च गिरिजासिंहो ऽपि नागाननम्. *c. d.* गौरी जह्नुसुतामसूयति कलानाथं कपालानलो निर्विण्णः स पपौ कुटुम्बकलहादीशो ऽपि हालाहलम्. — 169. Prasañgar. — 193. Viçvaguṇâdarça. *c.* तथा घ्रातं जातं. — 209. अधः करोषि यद्रत्नं मूर्ध्ना धारयसे तृणम्। दोषस्तवैव. — 311. *d.* तु पिदधाति. — 316. *b.* बलीयसि. *d.* मृत्युद्वाराणि. — 328. *c.* अशुचित्वं निर्दयत्वं ohne च. — 343. *d.* के खलेन न वञ्चिताः. — 349. Prasañgaratn. *a.* अन्तः सारविहीनस्य. — 379. *b.* वृथाविरुदितैः. *c.* एव st. एष. *d.* भृशतरं und उत्कति. — 380. *a.* बत st. वर. *d.* पौरंदरीं. — 408. Çârñgadhara. *a.* शरणं st. युक्तं. *d.* वाचालष्टिट्टिभो यथा; bei uns ist वाचाटष्टि° zu lesen.

— 400. In der Chrestomathie habe ich die Lesart कार्यधर्मो aufgenommen. — 409, *b.* °बकुले ऽपि. *c.* लाभो st. लेशो. — 449. Sphuṭaçloka. *c.* द्विवैव. — 455. *a.* अपेतत्ते. *c. d.* सदा लोकद्विताससक्ता रत्नदीपा इवोत्तमाः. — 515. Prasañgar. *a. b.* °प्रीतिर्नवसस्यानि पो°. — 533. Çārñgadhara. *b.* रत्नानामिव. *c.* निधानानि. — 544. *a.* °वनविलासविहाराश्रमेव. — 545. *b.* तृणप्रायताम्. — 547. *c.* In der Chrestomathie habe ich एव st. इव gesetzt. So wird hier gelesen und ausserdem नश्यन्ति st. नेदयन्ते. — 550. Sabhātarañga. — 553. *c.* तदिदमतिसुलभम्. *d.* भविता जलपूर्णजलधराभ्युदये. — 559. *a.* यदि fehlt. — 567. Prasañgar. *c.* ऽपि रचितः st. विसर्जितः. — 570. *c. d.* कृतो धृतो ऽन्धमुखदर्पणो यदबुधो जनः सेवितः. — 597. An zwei Stellen, ein Mal in *c.* fälschlich अधिरूढमाना. — 599. *a.* पादरजःसमा. — 602. Sphuṭaçloka. *c.* विद्यातुराणां. *d.* न रुचिर्न वेला. — 614. Kalpataru. *b.* गर्वपरितोषम् ohne च. — 615. *b* und *c* wechseln die Stellen. *c.* दोषाकुलः st. शोकाकुलः. — 636. Kalpataru. *c.* अलभ्येषु. — 645. Çārñgadhara. — 649. (S. 197.) *d.* कुम्भोद्भूतः पपौ. — 706. Prasañgar. *c. d.* प्रमदा पतिमिव वृद्धं नेच्छति लक्ष्मीरुपस्थातुम्. — 710. Çārñgadhara. *b.* ते st. ये. — 716. *a.* अशठमलोभमत्रिल्लं. — 773. Prasañgar. *b. d.* नहि st. न च. — 777. Sphuṭaçloka. *d.* हरिः st. विष्णुः. — 789. *b.* भास्वान् st. भाग्यं. — 795. Zweimal. *b.* नीरजमण्डितम्. *c.* Das eine Mal रमते न मरालस्य, das andere Mal रमते नैव हंसस्य. — 804. Sabhātarañga. *a.* दुग्धोदरस्य. *c.* वानरीमिव. — 806. Sabhātarañga. — 826. Çārñgadhara. — 837. In meinem Artikel „Zur Kritik und Erklärung verschiedener Werke“ ist 836 st. 837 zu lesen. — 841. Sabhātarañga. — 849. Padjatarañginī. *b.* यथेच्छम्. — 867. Hanūmannāṭaka. *a.* आघातं परिचुम्बितं परि मुकुलीभि पुनश्चर्वितं. *b.* त्यक्तं वा भुवि नीरसेन मनसा तत्र व्यथां. *c.* हे सज्जन, वानरेणादरात्. *d.* अन्तःसारविलोकनव्यसनिना चू°. — 869. *a.* तव st. बत. *b.* तच्चास्य und am Ende मनोहरस्य. *d.* ऽयं विलासवसतिः. — 908. Kalpataru. — 933. *b.* इतरस्तने. — 956. *c. d.* गन्धो घ्राणो ऽस्ति यथा°. — 963. Sphuṭaçloka. *a.* आपद्गतं. *c.* एतान्प्रपश्यसि घटान्. *d.* भरिताश्च st. पुनरेव. — 1011. Prasañgar. *d.* वि-

नाप्यधर्म्. — 1020. Sabhâtaraṅga. *c.* निर्धना दानमिच्छन्ति. — 1049. Sabhâtaraṅga. *a.* आशाया ये ohne खलु. *c. d.* आशा येषां दासी तेषां दासायते विश्वम्. — 1052. Sphuṭaçloka. — 1054. *b.* पुंसाम् st. जन्तोः. — 1088. Çârṅgadhara. *d.* च st. तु. — 1093. Sphuṭaçloka. *a.* इतरकर्मफलानि यदृच्छया. *b.* विलिख st. वितर. — 1108. *c.* वेधा Druckfehler für वेधाः. — 1128. Prasaṅgar. *a.* उन्नतसत्वशालिनी. — 1134. Rasikaǵîvana. — 1137. *a.* इभतुरगशतैः प्रयान्ति. *b.* प्रयान्ति. — 1159. *a.* नारिङ्गी. — 1171. *c.* क्रूरान्क्रण्टकिनो बहिर्निरसयन्. — 1190. Kalpataru. *a.* गुरुं st. मम. *b.* चिरं मरणं भो. *c.* इत्युक्त्वा und शवं. *d.* वरम् st. सुखम् und स्थितम्. — 1193. Çârṅgadhara. *b.* काको ऽपि पक्वफलम्. *c.* सिंहो बली गजविदारणदारुणो ऽपि. *d.* सीदत्यहो तरुतले खलु हीनपत्तः. — 1233. Çârṅgadhara. *a.* एव st. एष. *c. d.* विभावयन्समृद्धीनां फलं सुहृदनुग्रहम् (= सुहृत्स्वनुग्रहम् Glosse). — 1234. Prasaṅgar. *a.* उदारचरितस्त्यागी. — 1235. *a.* द्विजराजे. *b.* हृदयं मुदं परां धत्ते. *d.* हर हर. — 1241. Kalpataru. *a.* उद्भासिताखिलखलस्य = अविष्कृतसकलदुष्टस्य Glosse. — 1247. Sphuṭaçloka. *b.* बुद्धिः शक्तिः परा°. *c.* षडेते यत्र वर्तन्ते. *d.* तत्र देवः सहायकृत्. — 1255. Sabhâtar. *b.* दैवं प्रधानमिति. *c.* दैवं विहाय. Nach Aufrecht in Z. d. d. m. G. 27, 18 ist Kṛshṇamiçra der Verfasser. — 1264. Sabhâtar. *c.* °गतः पृषद्गण° (dieses = अम्बुकणसमुदायः Glosse). — 1272. *a.* प्रियं कर्तुं. *d.* शीतलीकृतः. — 1281. *c. d.* vor *a. b.* — 1324. *b.* ग्रासैः st. घासैः. *d.* हास्यते. — 1340. *c.* म्रियते वा पिपासायां. — 1357. Kalpataru. *d.* नभस्थलम्. — 1362. *b.* विद्पो Druckfehler für विपदो. — 1388. *c.* कारणम् st. भाजनम्. *d.* दुष्पूरम्. — 1395. *c.* सर्वोच्छ्रिते. — 1412. Sphuṭaçloka. *a. b.* एकेन शुष्कवृक्षेण दह्यमानेन वह्निना. *d.* दुष्पुत्रेण. — 1416. Hitopadeça. *b.* भासते st. साधुना. *c. d.* कुलं पुरुषसिंहेन चन्द्रेणेव हि शर्वरी. — 1417. Kalpataru. *d.* रासभी st. गर्दभी. — 1418. Sphuṭaçloka. *a.* एकेन हि सु°. — 1419. Sabhâtaraṅga. *b.* पदाक्रान्तं महीतलम्. — 1428. Prasaṅgar. *a. b.* विंशतिः स्त्रीणां स्नानार्थं शरयूं गता. *c. d.* विंशतिः पुनरायाता एको व्या°. — 1441. Kâvjasaṅgraha. *c. d.* न तेन दृष्टं कविना समस्तं दारिद्र्यमेकं गुणकोटिहारि. — 1442. *a.* मूषिकश्च st. सूकरश्च. *b.*

वेगाद्दु°. *c.* निःशङ्कं, उन्मोटते. — 1460. *a.* ते वै सत्पुरुषाः *b.* तु परोपकारनिरताः. — 1478. Kalpataru. *a.* एहि स्वागतमाविशासनम्. *b.* परिदुर्बलो, नितरां st. कुशलं. *c. d.* इत्येवं समुपागतं द्विजवरं संभावयन्त्यादरात्तेषां युक्तमशङ्कितेन मनसा गेहेषु गन्तुं सदा. — 1487. Kalpataru und zwar zwei Mal. *c.* Ein Mal बलवतां st. प्रभवितुर्. — 1513. *c.* सरभसध°, स्पृष्ट्वा st. जनं. *d.* करोति st. प्रयाति. — 1519. *c.* अधोमुखस्यापि तन्°. — 1522. Sphuṭaçloka. *b.* श्यामायाः st. कान्तायाः. *c.* अये स्निग्धे मुग्धे चपलनयने. *d.* प्रसीदेत्याक्रो°. — 1526. Sabhâtarañga. *c.* हि शोभते st. स शो°. — 1537. कान्यृच्छ्कामः सुधा (so muss es heissen). — 1539. Prasañgar. *a.* कारस्फोटो. *c.* वारुणीसंगतावस्था. — 1575. Lies „Wort“ st. „Werk“. — 1580. *d.* अन्यैर्. — 1584. Ein ähnlicher Spruch aus Prasañgar.: कविः करोति पद्यानि लालयत्युत्तमो जनः। तरुः प्रसूते पुष्पाणि मरुद्वहति सौरभम्. — 1592. *a. b.* किंचिदाश्रयसौन्दर्याद्धत्ते शोभामसाध्वपि. — 1596. Sphuṭaçloka. *b.* यौवनेषु दा°. *d.* परान्नं च st. प्रवासः. — 1598. Sabhâtarañga. *a. b.* गणिका गणको ऽपि च राजसेवको वैद्यः. *d.* परस्य यच्चित्तरञ्जनं वृत्तिः. — 1600. Çârñgadhara. *c. d.* अद्य साम्यं भजामीति जृम्भते शशलाञ्छनः. — 1613. Çârñgadhara. *a.* रतिं न कुरुते हंसो न कू°. *b.* मूर्खः पण्डितसंगमे न रमते दासो न सिंहासने. *c.* कुस्त्री सज्जनसंगमे, सेवते st. वाञ्छति. *d.* केनापि न त्यज्यते. — 1616. Sphuṭaçloka. काकस्य गात्रं यदि काञ्चनस्य माणिक्यरत्नं यदि चञ्चुदेशे। एकैकपक्षे ग्रथितं (= ग्रथनं Glosse) मणीनां तथापि काको न तु रा°. — 1626. *a.* लुनन्ति st. खनन्ति. *b.* कोपकृशानुतापः. *c.* विषयांश्च न लोभपाशा. — 1674. *b.* धनं च. — 1686. Çârñgadhara. *b.* भोज्येषु st. स्नेहेषु und रम्भा st. वेश्या. *d.* भार्या च पाण्डुण्यवतीह दुर्लभा. — 1729. *c.* दैवं und कुलान्वेषि. *d.* विफलाः क्रियाः. — 1734. *c. d.* विद्यावान्दैवैरपि स पू°. — 1743. Sabhâtarañga. *a.* und *b.* umgestellt. *b.* राजनीतिकुशलो. *d.* निर्दयो. — 1748. Kalpataru. *b.* न रोग्धी न गर्भिणी. *d.* धार्मिकः st. भक्तिमान्. — 1753. *a.* वा st. des zweiten ते. *b.* वा st. ते. *d.* आकण्ठम्. — 1763. Wie bei mir. — 1787. *a.* °पङ्कनाङ्कितदेहा. — 1827. Sphuṭaçloka. *b.* जीवितस्य. *c. d.* सकलं वनिता st. तत्त्वणमबला. — 1846. *a.* कमले कमलोत्पत्तिः. — 1851. Zwei Mal. *a.*

Ein Mal निपतित st. नियमित. Ein Mal गर्ते st. वासे. *b.* विषमे und समये st. विषमो; ein Mal विप्रयोगः st. चोपभोगः. *c.* Ein Mal नारीणामप्यवज्ञा विलसति नियतं वृद्धभावे. *d.* Ein Mal स्तोकम् st. स्वल्पम्. — 1877. *a. b.* अर्कमङ्गादम. — 1904. Lies „Vorstellungen“ st. „Verstellungen“. — 1913. Füge vor „begeben“ hinzu „mit den vielen Blitzen“. — 1916. *b.* ज्व-न्तर्व°. *c.* सततं निवासरुचिरं. — 1918. *b.* जालान्तरे नि°. *c.* दैवात्ततो वि-गलितो गिलितो. *d.* वक्रे विधौ वद कथं व्यवसायसिद्धिः. — 1925. Kalpataru. *a.* कोटरान्तः स्थितो. *b.* दहेत्खलु. *d.* नाशयत्यहो. — 1930. *b.* मुखे. — 1943. *b.* समयच्युतिर्. — 1958. *a.* कृमिजं, इन्दीवरं गोमयात्. *b.* Am Ende गोपित्ततो रोचनम्. *c.* Am Ende दूर्वापि गोरोमतः. *d.* प्राकाश्यं स्व-गुणोदयेन गुणिनो यास्यन्ति किं. — 1975. Lies „o Hochweise“. — 1989. *b.* vor *a.* — 2000. Lies „So spottet gleichsam laut — Unverstandes der von Liebe Geblendeten, indem er die Zähne“. Fritze. — 2009. *a.* क्षपां und उपहृत्याम्बु. *d.* °दीपालोकैर् und चरन्तीह. — 2010. *d.* सि-ध्यति. — 2011. *a.* क्षान्ति°. *b.* न तोषात्परमं. *c.* नास्ति st. न च. — 2038. Füge vor „Regen“ hinzu „der Jahreszeit entsprechend“. — 2041. *d.* पलं वा मौषिकं लभेत्. — 2047. *d.* परमितो. — 2053. *d.* °रतो मनुष्यः. — 2067. *a.* गतसारेऽत्र. — 2077. Sphuṭaçloka. *b.* राजवल्लभाः. *c.* भव-त्यर्घो. — 2081. *b.* चन्दनेषु. *c.* धनाढ्यो न तु दीर्घजीवी. — 2082. Kâvjasaṁgraha. *b.* तां त्यक्त्वाशु गतः स चन्दनवनं पश्चात्. *c.* सहसा रोदित्यसौ मन्दधीः. *d.* सर्वो जनः st. कामातुरः. — 2083. Kâvjasaṁgraha. *a.* गन्धै-राढ्या भुवन°. *b.* पुष्पभ्रान्त्या क्षुधितमधुपः. *c.* अन्धीभूतस्तदनु रजसा क-ण्टकैश्छिन्नपत्रः. *d.* क्षणम् st. इयम्. — 2092. *a.* Lies गर्भक्लेशः. — 2097. Sphuṭaçloka. *b.* जायते दधि. — 2117. Çârñgadhara. — 2121. *c.* Lies दी-पशिखा°. — 2138. Çârñgadhara. *b.* तदिदमपि नो st. किमिति जगतां. *c.* महामेघः क्षारं पिबति कुरुते वारि. *d.* क्षीरं पीत्वा. — 2143. *c. d.* वसुदेवं परित्यज्य वासुदेवं नमेज्जनः. — 2144. Wie bei mir. — 2147. *c.* हारः क-ण्ठगतः. — 2151. Sphuṭaçloka. Wie bei mir. — 2158. Prasañgar. Zweimal und beide Male wie Kâṇ., *b.* lautet aber: किमाटोपैः प्र°. — 2161. Sabhâtarañga. Zweimal. *c.* °शिखरारूढः st. °शिखरस्थोऽपि. Ob dieser

oder der vorhergehende Spruch dem Bhartṛhari zugeschrieben wird, kann bei Aufrecht a. a. O. nicht entschieden werden. — 2164. Prasañgar. Zweimal. *a.* °कल्पो st. °तुल्यो beide Male. — 2206. *a.* गोष्ठिक°. — 2214. *a.* Lies पद्मवासको und vgl. 3936. — 2215. *a.* मुक्तावलिर्. — 2219. Kalpataru. *a.* चारुगन्धं. *b.* स्वादु चैवेतुकाण्डम्. *d.* न प्राणान्ते प्र°. — 2226. Sphuṭaçloka. *a.* चाण्डालश्च. *b.* द्वावेतौ सदृशाविह. *c. d.* चाण्डालो ऽपि दरिद्रो ऽपि सर्वकर्मसु निन्दितः. — 2246. *c.* रात्रिः कल्पशतायते st. आलोकस्तिमिरायते. — 2244. Wie bei mir, nur in *d.* शङ्का st. चिन्ता. — 2263. *b.* चले जीवितयौवने. — 2308. Ǵânakîpariṇaja. — 2309. *a.* विष्ठावलिप्तचञ्चुः. *b.* कृतसंश्रयः. *d.* यत्राङ्गीकृतसत्त्वसंप्लवभरे भग्नापदो ऽन्ये द्रुमाः. — 2328. *b.* पश्च. — 2337. *a.* व्यर्थतां. — 2386. *c.* अधुना st. संप्रति. — 2390. *c.* यास्यति. *d.* नष्टम् st. कष्टम्. — 2466. Çârñgadhara. — 2468. *a.* प्रविश कटिति. *c.* तव मुखमकलङ्कं वीक्ष्य राहुः स नूनं. *d.* चन्द्रबिम्बं st. पूर्णचन्द्रं. — 2484. *d.* कञ्चुकी°. — 2533. *a.* मनस्तदेव st. तदेव नाम. *d.* ह्यन्यः. — 2542. Sphuṭaçloka. *b.* कलङ्करहितो मानी कृतज्ञः कविः. *c.* °रतः सुशीलगुणवांस्तावत्प्रतिष्ठान्वितो. — 2580. Çârñgadhara. *a.* तुङ्गासनास्तुङ्गतराः. *d.* निदाघदाहं शमितुं न नद्यः und शमयन्ति नान्ये. — 2587. Prasañgar. Wie bei mir. — 2597. *b.* अनुपाहि. *c.* ह्याचक्रादय. — 2620. Prasañgar. *b.* परहितविघ्नं. *c.* कवले पतिता. *d.* मत्तिकान्नभोक्तारम्. — 2622. *b.* पुत्राश्च दाराश्च st. दाराश्च भृत्याश्च. *c. d.* तमर्थवन्तं पुनराश्रयन्ति ह्यर्थो. — 2655. Çârñgadhara. *b.* काञ्चनकुण्डलानि und हेम्नः पुनः. *c.* मूर्ध्ना चेद्वहसे जडांशुम् und लोकत्रये. — 2661. *c.* किमम्भोद वदास्माकं. — 2705. *b.* स्पृशति st. स्फुरति. — 2713. *b.* कुरूपता शीलतया. *c.* कुभोजनं. *d.* कुवस्त्रता शुभ्रतया. — 2742. *b.* Ein Mal पश्येदं मधुकरिणां, das andere Mal पश्यामि मधुकरीणां. — 2743. *c.* Lies सुकुलश्च. — 2744. *b.* स्यान्निष्फलो. — 2759. Bhâminîvilâsa. — 2773. *c.* Fritze verbessert तद्यद्वारि°. — 2793. Sphuṭaçloka. Wie bei mir. — 2808. Prasañgar. *b.* गर्वं नो st. न गर्वं. *d.* रटरटायते. — 2812. *c.* वेलासमुद्र ist „das hochgehende Meer zur Zeit der Fluth“. — 2813. *a. b.* Ueberall Nom. st. Acc. und दृश्येत st. दृष्ट्वैव. *b.* निरन्नविधुरा. — 2830. *c.* विषयामृतला-

लभम्. — 2849. Çārṅgadhara. *b.* दुर्जनं सुजनं कर्तुं नोपकारशतैरपि । श्रपानं मृत्सहस्रेण धौतं चास्यं कथं भवेत् ॥. — 2855. *b.* सुजने ऽप्यविश्वासः. — 2856. *c. d.* श्रगुरुरपि विदह्यमानः स्वभावगन्धं परित्यजति किं नु. — 2882. *b.* वचनीयमेतत्. *d.* बन्धमथ दक्षिणासिन्धुराजः. — 2883. Prasaṅgar. *c.* दशनव्ययम्. Glosse: दन्तनाशम्. — 2920. *b.* तात st. ते नु. — 2928. Çārṅgadhara. *a.* भूरिनिम्बतरवः. *b.* वज्रो मणिर्दुर्लभः. *d.* खलु st. खल, क्षितौ st. कलौ. — 2939. *a.* भो श्रधने, सर्वदा st. संपदे. *c.* श्राश्चर्य st. श्रस्माकं. *d.* °युगलं घर्षत्यहो. — 2978. Çārṅgadhara. *a.* उत्पन्ने. — 2990. *b.* °समर्थेन. *d.* Es ist wohl °परंपरायाः zu lesen. In der Uebersetzung ist vor „Messern" einzuschalten „scharfen". — 3006. *c.* शिक्षिता. — 3007. *a.* द्वाविमावम्भसि क्षेप्यौ. — 3063. *c.* तन्निमित्तो. — 3092. *b.* कुटिला लौल्यं गता ब्रा°. *c.* स्त्रियश्च चपलाः पुत्राः पितुर्द्वेषिणः. *d.* प्रभवति प्राप्ते कलौ दुर्युगे. — 3135. Ģinadharmaviveka. — 3138. Çārṅgadhara. *b.* किमिति. *c.* भवति. — 3140. *b.* यन्नाभिमूले कृता. *c. d.*, die bei mir fehlen, lauten: यद्येवं पिशुनस्य हन्त रसनामूले ऽकरिष्यस्तदा प्रायासेन (प्रकृष्टेन यत्नेन Glosse) विनाभविष्यदतुला कीर्तिश्च निर्दोषता ॥. — 3154. *b.* तृषाप्रशान्तिम्. *d.* च समुपैति. — 3178. *b.* कणा st. तृणा. — 3190. *c.* श्रतः श्वः क°. — 3208. Wie bei mir. — 3223. *b.* मञ्जरी st. मल्लिका. — 3240. *a. b.* न चोरहार्यं न च राजहार्यं न भ्रातृभाज्यं न च भा°. *c. d.* व्यये कृते वर्धत एव नित्यं विद्याधनं सर्वधनप्रधानम्. — 3264. *d.* वाजि st. वारि. — 3295. *b.* °प्रकारैरपि सेव्यमानः. *c.* भूपो ऽपि सिक्तः. — 3306. *c.* श्रनुद्यमेन. *d.* प्राप्तुमिच्छति. — 3319. न नटो न विटो न गायको न च वेश्याघटको न चापि वेश्या । कथमत्र लभेमहि प्रतिष्ठाममती वा युवती न मे ऽस्ति रामा ॥ als Sphuṭaçloka. — 3339. *c.* तत्रैवारमत. — 3367. *a.* हृताधियस्ते. — 3379. Çārṅgadhara. *b.* विततबकुलतरा°. — 3421. *c. d.* मुनेरपि वनस्थस्य मनश्चलति दर्शनात्. — 3424. *a.* Gleichfalls परवादेन, aber परिवादेन bei Aufrecht a. a. O. 89. — 3437. *d.* पुत्रपौत्रिक्रमम्. — 3443. Çārṅgadhara. *b.* याचकस्यातिमानिनः. — 3482. *c.* तच्छ्रोर्यं. — 3565. *b.* लुब्धम्. *c.* दृष्ट्वाश्ररलस्त्रीर्. — 3567. Çārṅgadhara. *b.* नाप्युच्चा°, श्रस्ति कुत्रचिन्नो (!) वागुरा भङ्गुराः. *c.* पर्यालोच्य कुरङ्गकेन विहितो नक्षत्रनाथाश्रयो. *d.* नो, wie

Fritze vermuthet hatte. — 3601. Çârñgadhara. *b.* वने st. मृगैः. *c.* °सद्मस्य st. °राज्यस्य. — 3611. *d.* Lies खिन्नाना°. — 3656. *a.* नावज्ञा नाप्यवैदग्ध्यम्. *c.* पत्तीर°. — 3687. Kalpataru. *b.* क्व चिदस्ति नितम्बिनी. *c.* मुग्धत्वी. *d.* अधिकं. — 3777. Çârñgadhara. *c.* °पोडागमा. — 3791. *a.* निःस्वो ऽप्येकशतं, सो ऽपीह लक्षशतं st. लक्षं स°. *b.* क्षितिराज्यतां. *c.* चक्रेशः सुरराज्यतां. — 3800. *c.* श्रुतं st. स्मृतिः. *d.* शीलं st. स्वास्थ्यं. — 3802. *b.* कार्पासस्य, मे st. नः. — 3804. *b.* कामिनीस्ताः. — 3806. *d.* चेतरः. — 3882. *d.* ज्ञनाः st. नराः. — 3887. Wie bei mir. — 3895. *b.* नेत्रलूकेन विलोक्यते. *d.* यद्धात्रा निजभालपट्टलिखितं. — 3904. *d.* क्लेशदाह°. — 3953. *a.* पराम्नं प्राप्य दुर्बुद्धे. *d.* प्राणा. — 3994. Çârñgadhara. *a.* पर्यङ्कः स्वास्तरणः. *b.* पतिरनुकूलो मनोहरं सदनम्. *d.* चौर्यरति°. — 4011. *b.* तृणाय भूपैः. *d.* Wie bei mir. — 4029. *c.* जलमिव ist undeutlich herausgekommen. — 4040. *a.* समुत्थाय. *c.* एवावमाने. — 4041. Kalpataru. *c.* कर्षादिवेष पिशुनो ऽत्र मनुष्यधर्मा. *d.* कर्णो परं स्पृ° कृत्यपरस्य मूलम्. — 4042. Kuvalajânanda. *a. b.* कान्ते धावय मे पादाविति भर्त्रा निवेदिता. *c.* धाविती. *d.* लज्जिता. — 4048. *d.* नो st. न. — 4066. *a.* पिण्ड möchte Fritze hier durch „Todtenkuchen“ wiedergeben. — 4068. Prasañgar. *a. b.* Wie bei mir. *c.* शङ्का रोदिति भिक्षार्थी. — 4082. *b.* स्वयं न खादन्ति फलानि वृक्षाः. *c.* नादन्ति सस्यं खलु वारिवाहाः. *d.* विभूतयः. — 4102. *b.* °द्विजवर°कण्ठम्. *c.* प्रनृत्तो st. प्रविष्टो, प्रवृत्ता st. क्षुधार्तो. — 4103. *b.* °पल्लवैः कुरु तृणीकृत्तिष्ठ यामो वने. *d.* °विवेकसंकुलगिरां. — 4142. *b.* अहमपि हताशा प्रियतमा. — 4186. *d.* रत्नसंज्ञा. — 4189. *c.* इत्येतद्धि. — 4193. Kalpataru. *b.* und *c.* wechseln die Stellen. *b.* वने च st. कथं न. *c.* रमता ज्ञातो न दोषो नु किं st. सहसा u. s. w. — 4208. Kalpataru. *a.* प्रज्ञया वा वि°. *b.* बलेन धनेन वा. — 4243. *c.* एको ऽनुकरोति कृतं. *d.* यत्परः कुरुते st. कुरुते ऽन्यः. — 4249. Zweimal. *c.* Das eine Mal ददति जलमनल्पं स्वादु तस्ती°. — 4255. *c.* नेत्र st. दृष्टि. — 4319. *c.* तृष्णा st. दोषा. — 4330. Kalpataru. — 4339. Zweimal. *c. d.* An einer Stelle पञ्च कोटिद्वयेपितं लक्षं प्रार्थयते धनुः. — 4342. *d.* प्रारभ्य चोत्तम°. — 4345. *c.* शारदाभ्रस्य. — 4352. Prasañgar. *d.* का st. किं. — 4415. *d.* Lies यथा.

— 4419. *b.* Lies पण्डितमानिनः. — 4435. Karpaṭapańǵarî. — 4458. *b.* नेत्रशफरी. In der Uebersetzung ist zu lesen „als Wasser darin erscheint die Anmuth“. Fritze. — 4462 (189,5). *a.* लताभिरुदितं. — 4491. *b.* उपभोगवत्यपि. *c.* प्राप्तो दृढप्रत्ययो. — 4521. *a.b.* भक्तद्वेषो जडप्रीतिः सुरुचिर्गुरुलङ्घने. *c.* मुखे कटुकता. — 4531 (79,3). Sabhâtaranga. *a.* भद्रं भद्रं कृतं. *c.d.* वक्तारो दर्दुरा यत्र तत्र मौनं समाचरेत्. — 4642. *d.* °विडम्बनं. — 4648. *d.* नामास्य Druckfehler für मानस्य. — 4654. *c.* सकलं st. विपुलं. *d.* नो भाव्यं. — 4668. *d.* Lies उलूकानाम्. — 4675. *b.* कदम्बवनं. *c.* तदपि st. अनति. — 4693. *d.* कार्यं चान्य°. — 4715. *c.* ऽपि st. हि. — 4740. *d.* तर (तद्गनद्या इति लोके Glosse) st. वर. — 4755. *a.* संसर्गः. *c.* वारि st. तोयं. — 4795. गवाशनानां स शृणोति वाक्यमहं हि राजन्पठितं मुनीनाम्। न तस्य दोषो न च मद्गुणो वा संसर्गजा दोषगुणा भवन्ति ॥ Glosse: यवनानां यवनगृहस्थितं सहोदरं शुकमुद्दिश्य मुनिगृहस्थितस्य शुकस्योक्तिरियम्. — 4807. *b.* कान्तेव चापि रम°. *c.* लक्ष्मीं तनोति वितनोति च दिक्षु कीर्तिं. *d.* किं किं न साधयति कल्पलतेव विद्या. — 4824. *b.* Wie bei mir. — 4873. Schalte „stets“ nach „wandert“ ein. — 4882. *b.* वाचा चन्दनशीतला. *c.* क्रोधसंयुक्तं. — 4886. *b.* हृदयान्नानयत्यधः. — 4907. *c.* Fritze vermuthet च st. स. — 4910. *b.* Lies °भोज्ञको, wie in der ersten Auflage steht. Im Subhâshitar. werden für diesen Spruch bloss meine Indischen Sprüche als Quelle angeführt. Es kann nur die erste Auflage gemeint sein, da der 3. Theil der 2. Auflage ein Jahr später als der Subhâshitar. erschienen ist. Dessenungeachtet finden wir folgende Lesarten: *b.* रात्रिंदिवं. *c.* °विचारणान्धबधिरो, समः. *d.* प्रायेणामयवर्जितो दृढवपुर्मूर्खः सुखं जी°. — 4956. *b.* धनरत्नं वसुंधरा. — 4987. *a.* वातलो. *b.* वसति च सदा. — 5051. *a.* पश्यति शि°. — 5075. *b.* Ich habe in der Chrestomathie तं त्यक्त्वा gesetzt. — 5105. *a.* वाचो. *b.* क्रियाः. — 5173. *b.* सवितुरविकान्तः (अविकान्तः सूर्यकान्तमणिः Glosse). — 5211. *a.* Lies दन्तः. — 5223. *b.* Lies कथंचिन्नोपपद्यते. — 5229. *b.* यदि ohne अपि. — 5237. Zweimal. *b.* Das eine Mal केवलम् st. ते स्वयम्. *d.* Das eine Mal निवार्यते. — 5267. *c.* चित्तवत्सकृपणां. —

5278. Çârñgadhara (Autor Govardhana nach Aufrecht). Zweimal. *b.* हि कृतः st. विहितः an einer Stelle. — 5292. *d.* In meiner Chrestomathie habe ich किंनाम als Comp. gefasst. — 5306. *b.* ऽपि गिरा यत्. — 5352. *d.* न तत्र दिवसं वसेत्. — 5358. *c.* निग्रहानुग्रहौ न स्तः. — 5367. *b.* कुर्यात्तस्य सदा प्रियम्. *c. d.* व्याधो und गायति. — 5381. *a.* नैव विद्वान्. *b.* धार्मिकः am Ende. *c.* अप्रकाशं. *d.* नष्टचन्द्रेव शर्वरी. — 5390. *a.* संभाषा. *c.* मित्रेण सह यो भुङ्क्ते. — 5409. In *a.* und *b.* अर्थाः, in *c.* und *d.* अर्थः. — 5476. Schalte „tausend" vor „Jahre" ein. — 5561. *b.* °भङ्गः. *c.* खलु राजहंसाः st. कल°. *d.* आश्रयन्ति. Im Uebrigen wie bei mir. — 5579. *a.* °प्रबोधमनसस्तेषामभिन्ना. *d.* Lies रोचते. — 5602. *c.* तृणमयकृत्रिमपुरुषो. — 5610. Kalpataru. *a.* यो नात्मने न च गुरौ न च भृत्यवर्गे. *b.* बन्धुवर्गे am Ende. — 5621. Govardhanasaptaçatî. Wie in Çârñg. Paddh., nur am Ende सो ऽगुरुभवो. — 5632. Sabhâtarañga. *b.* विभुः st. पयः. *c.* विधानाय — 5682. Sphuṭaçloka. *b.c.* आरोग्यं व्याधिभिर्हृतम् । जीवितं मृत्युरभ्येति. — 5712. *b.* चरणरहितः. *d.* भवति st. वसति. — 5719 (168,1). Çârñgadhara. *b.* को ऽन्येषामुदयग्रहः. — 5802. *b.* वसन्ति st. हि सन्ति. — 5818. Sphuṭaçloka. *c.* धराभरक्लान्ते. *d.* नारायणः st. ल°. — 5857. *c.* नलिन्यां. — 5862. *b.* und *d.* wechseln die Stellen. — 5896. *b.* अलिनां. — 5909. *d.* हि st. नु. — 5914. वदनं दशनविहीनं वाचो न परिस्फुटा गता शक्तिः । अव्यक्तेन्द्रियशक्तिः पुनरपि बाल्यं कृतं जरया ॥ — 5931. Çârñgadhara. *a.* सिंहा मृगमांसभक्षिणो. *b.* बुभुक्षिता नैव तृणं चरन्ति. *c.* एवं कुलीना व्यसनाभिभूता. *d.* समाचरन्ति st. कदा क°. — 5940. Çârñgadhara. *b.* जल्पन्तीति प्रगे द्विकाः. *c.d.* तिमिरारिस्तमो हन्यादिति शङ्कितमानसाः. — 5947. *a.* भैक्ष्यं. *c.* विवेकहीनानां. — 5953 (239,87). *a.* वरो. — 5960. *b.* कन्या विजानिता. — 5969. *c.* °तटीमुक्तश्रा°. — 6000. Von Muktâpîḍa; s. Aufrecht a. a. O. 74. Ohne Variante. — 6007. *c.* In meiner Chrestomathie habe ich काले न getrennt. — 6013. *b.* कालविपर्ययः. *c.* अथैवमागते काले. — 6035. *a.* स्थित st. च्युत. — 6043. In der Uebersetzung ist nach „war" ein Semikolon zu setzen und hinzuzufügen: „die Gañgâ und andere Ströme ergiessen sich in's Meer".

— 6049. *c.* ज्ञल्पतोरू. — 6066. *d.* तथा st. सुचिर्. — 6067. Çârṅgadhara. *a.* दवातुरे. *b.* चिरपिपासितचातकपोतके. *c.* प्रचलिते मरुति तणमन्यथा. — 6088. *d.* प्रेषितः. — 6117. Sabhâtaraṅga. *d.* रहितक्रियः st. कृत°. — 6174. *a.b.* इवाप्यपमरति. — 6214. *d.* मुकुलद्वेषी. — 6286. Kalpataru. *b.* पतिर्मूर्खः am Ende. *c.* कटके प्राङ्गणिके. — 6288. Sphuṭaçloka. *a.* °विकारान्. *b.* ज्योतिर्विदो ग्रहगतिं परिवर्तयन्ति. *c.* भूताभिषङ्ग इति भूतविदो वदन्ति. *d.* प्राचीनकर्म बलवन्मुनयो वदन्ति. — 6289. Besser: Auch Aerzte sind bisweilen krank, Kräftige schwach und Reiche zeugungsunfähig. Fritze. — 6331. Sabhâtaraṅga. व्यालाश्रितो ऽपि विफलो ऽपि सकण्टको ऽपि वक्रो ऽपि पङ्कजनितो ऽपि डुरासदो ऽपि । गन्धेन बन्धुरसि केतक पुष्पजेन श्लोको. — 6348. *c.* मन्त्रः. — 6378. Sphuṭaçloka. *a.* श्रुत्वा st. मत्वा. *b.* सौहार्दम्. — 6388. *d.* सतत्त्वम् am Ende. — 6390—6392. Prasaṅgar. शनैः पन्थाः शनैः कन्था शनैः पर्वतमस्तके । शनैर्विद्या शनैर्वित्तं पञ्चैतानि शनैः शनैः. — 6401. Viçvaguṇâdarça. *c.* बहुम्. *d.* हस्तिनं कमलनालतन्तुना. — 6433. *b.* यथा रवौ. — 6457. Çârṅgadhara. Zweimal. *b.* सौम्येन. — 6472. *c.* किमु मि°. — 6514. Sabhâtaraṅga. *a.* शूरश्च कृतविद्यश्च. *b.* योषितः st. या स्त्रियः. *d.* कृतादराः. — 6522. *b* अज्ञत्यशुचयः. *c.* किं वातः परमुच्यते. — 6586. *c.* कायः खलु सज्जनानां. — 6599. *b.* जरापरिभवस्य यदेव पुंसाम्. — 6603. *c.* च st. तु. — 6627. Sabhâtaraṅga. — 6636. Ginadharmaviveka. *b.* क्षमृतोपमे. *c.* सुभाषितरसास्वादः. — 6643. *a.* संसार तव निःसार°. — 6668. Lies: „Ich meine, die Armuth sei gar wohl ein neues, ein sechstes“. — 6759. Lies in der letzten Zeile „Umfangen“ st. „Umfange“. — 6824. *c.* °पद्मगता zu lesen. *d.* Umgestellt हृदि न. — 6831. *b.* पूर्यमाणान्यनेकशः. — 6861. *d.* अलक्तक ist hier „ein mit Lack durchtränktes Bällchen Baumwolle“. — 6865. *b.* परान्नो हन्ति. *c.* विध्वंसिता°. — 6899. Çârṅgadhara. *c.d.* मन्त्रेण शाम्यते सर्पो न खलः शाम्यते कदा. — 6919. Sphuṭaçloka. *c.* संत्यक्त°. *d.* संप्रति जायत्येकैव. — 6923. *b.* जनैः st. बुधैः. — 6929. Prasaṅgar. *b.* क्षुधं. *d.* न जायते st. हि डुः°. — 6952. Lies: „dürfen die trauen, die das Vertrauen Anderer missbrauchten“. Fritze. — 6977. *d.* प्रोत्सिक्तं. — 6978. *d.* श-

ष्यति st. पश्यति. — 6988. PRASAÑGAR. c. शुष्कापि हि नदी मार्गे. — 6998. BHARTṚHARI. a. सुताश्च, न दुर्भाषिणी. b. सन्मित्रं सधनं st. इच्छा°, रतिश्चाज्ञा°. c. °पानं. d. हि st. च. — 7052. (64,3). c. मैत्री st. तोषः, वैरं st. रोषः. d. कलिकौतुकानि. — 7082. KALPATARU. a. न को ऽपि दाता. b. एषा st. एव सा. c.d. अहं करोमीति वृथाभिमानः स्वकर्मसूत्रग्रथितो हि लोकः. — 7098. ÇÂRÑGADHARA. b. चारुवंशसमुद्भवम्. c.d. आत्मानं च परिश्राम्य परतापनिवारणम्. — 7099. b. परहितकार्ये वि°. — 7102. a. मौनं st. कोपं. — 7114. a. सुभाषितमयद्रव्यसंग्रहं. c. प्रस्तावयज्ञे संप्राप्ते. — 7115. GINADHARMAVIVEKA. d. कवयः सुखमासते. — 7116. GINADHARMAVIVEKA. d. क्वाथ वा. — 7150. d. ज्ञनः nach दुःखं eingeschaltet. — 7169. c. स्वायत्तत्वं शरीरस्य. — 7170. KALPATARU. a.b. °वृत्तिर्येष्ट्वा न तैः सम्यगुदाहृतम्। c.d. स्वच्छन्दचारी कुत्र श्वा विक्रीतासुः क्व सेवकः ॥ — 7178. DHANAÑGAJAVJÂJOGA. a. वीर. b. निजगुणालापे च मौन°. c. अविलुप्तवीर्यनिचयाः. d. °विषज्वालातताः. — 7200. b. स्वास्थ्यं st. सत्यं, संहतिरसद्वृत्तेश्च वा°. c. सदर्चनं st. मनोदमः. d. प्रज्ञाया st. सेवाया, नतिततिः st. गुणाचयः. — 7226. a. °कर्णाश्चा°. b. लङ्गालाघ्यैर. — 7232. b. °बुद्ध्या न बाधते. — 7233. a. कामाश्च°. — 7247. ÇÂRÑGADHARA. c.d. vor a.b. b. अस्ति तदेव st. एतद्धितस्य. d. °कुचेषु विलुण्ठनम्. — 7253. Füge „ohne Unterlage“ vor „festsitzt“ hinzu. — 7289. ÇÂRÑGADHARA. — 7299. a. सद्भावेन जयेन्मित्रं. — 7332. Füge „allmählich“ nach „gehen“ hinzu. — 7336. Nur die Indischen Sprüche als Quelle citirt und dennoch in d. ईप्सितं st. ईर्ष्यितं gesetzt. — 7359. c. उत्तमपुरुष°, मिथ्योन्नते. — 7360. Füge „der Pfau seinen Tanz“ nach „Gesang“ hinzu. — 7380. b. und c. wechseln die Stellen. b. विनश्यति. c. शैलमात्रः पविः. — 7420. SPHUṬAÇLOKA. a. °चपले मूढे च पापे ऽधमे. b. न त्वं चोत्तमपात्रमिच्छसि, दुश्चारिणि. c. ये देवार्चनसत्यशौचनिरता ये चापि धर्मे रतास्. d. तेभ्यो ल° निर्दये गतमतिर्निचो. — 7431. a. प्लवत्ते. — 7467. KALPATARU. d. कटुकेनैव शाम्यति. — 7472. KALPATARU. a. सुखायैव. d. प्रलयावहा. — 7480. ÇÂRÑGADHARA. c.d. कूजितं भवति मानधनाया हूं कु हूं कु कु कु हूं कु कु हूं हूम् ॥ — 7500. d. लोभामोदन°. — 7541. Füge „ohne Scham-

gefühl“ nach „Frau“ hinzu. — 7543. *a.b.* प्रथमं वन्दे मज्जनं. *c.d.* मुखप्रज्ञालनात्पूर्वं गुदप्र°. Bei mir ist in *c.* पाद्° zu lesen. — 7586. Zu vergleichen aus Çârñgadhara's Paddh.: परोपदेशवेलायां शिष्टाः सर्वे भवन्ति वै। विस्मरन्तीह शिष्टत्वं स्वकार्ये समुपस्थिते ॥ — 7589. Vgl. aus Kalpataru: पुत्रपौत्रवधूभृत्यैः संपूर्णमपि सर्वदा। भार्याहीनगृहस्थस्य शून्यमेव गृहं मतम् ॥

B.

अकल्पः स्वाङ्गचेष्टायां शकुन्त इव पञ्जरे।
अनुच्छ्वसन्स्मरन्पूर्वं गर्भे किं नाम विन्दते ॥ ७६१४ ॥

अन्तरद्वयमभ्यस्तं नास्ति नास्तीति यत्पुरा।
तदिदं देहि देहीति विपरीतमुपस्थितम् ॥ ७६१५ ॥

अगस्तितुल्याश्च घृताब्धिशोषणे दम्भोलितुल्या वटकाद्रिभेदने।
शाकावलीकाननवह्निरूपास्त एव भट्टा इतरे भटाश्च ॥ ७६१६ ॥

अगाधहृदया भूपाः कूपा इव दुरासदाः।
घटका गुणिनो नो चेत्कथं लभ्येत जीवनम् ॥ ७६१७ ॥

अग्रे व्याधः करधृतशरः पार्श्वतो जालमाला
पृष्ठे वह्निर्दहति नितरां संनिधौ सारमेयाः।
एणी गर्भादलसगमना बालकै रुद्धपादा
चिन्ताविष्टा वदति हि मृगं किं करोमि क्व यामि ॥ ७६१८ ॥

अङ्गानि मे दहतु कान्तवियोगवह्निः
संरक्षतु प्रियतमं हृदि वर्तते ऽसौ।
इत्याशया शशिमुखी गलदश्रुवारि-
धाराभिरुन्नमभिषिञ्चति हृत्प्रदेशम् ॥ ७६१९ ॥

7614. Kalpataru. Es ist von einem Kinde im Mutterleibe die Rede.

7615. Prasañgaratnavalî.

7616. Sphuṭaçloka.

7617. Sphuṭaçloka. *c.* घाटक = कार्यसाधक und कुम्भ, गुणिन् = गुणवन्त् und रज्जुयुक्त. *d.* जीवन = जीवनोपायभूतं द्रव्यम् und उदक.

7618. Prasañgaratnâvalî.

7619. Çârñgadhara. *a.* दहतु habe ich hinzugefügt. *c.* प्रियतमो gedruckt.

अचिन्त्याः पन्थानः किमपि महतामन्धकरिपो-
र्यदक्ष्णो ऽभूत्तेजस्तदकृत कथाशेषमदनम् ।
मुनेर्नेत्रादत्रेर्यदजनि पुनर्ज्योतिरहह
प्रतेने तेनेदं मदनमयमेव त्रिभुवनम् ॥ ७६२० ॥

अज्ञतया प्रेम्णा वा चूडामणिमाकलय्य काचमणिम् ।
नृपतिर्वहेत शिरसा तेनासौ नह्यनर्घ्यमणिः ॥ ७६२१ ॥

अज्ञातशास्त्रसद्भावाञ्छास्त्रमात्रपरायणान् ।
त्यजेद्दूराद्भिषक्पाशान्पाशान्वैवस्वतानिव ॥ ७६२२ ॥

अतनुज्वरपीडितासि बाले तव सौख्याय मतो ममोपवासः ।
रसमर्पय वैद्यनाथ नाहं भवदावेदितलङ्घने समर्था ॥ ७६२३ ॥

अथोपगूढे शरदा शशाङ्के प्रावृड्ययौ शान्ततडित्कटाक्षा ।
कासां न सौभाग्यगुणो ऽङ्गनानां नष्टः परिभ्रष्टपयोधराणाम् ॥ ७६२४ ॥

अद्य शीतं वरीवर्त्ति सरीसर्त्ति समीरणः ।
अपत्नीको मरीमर्त्ति तरीतर्त्ति कुचोष्मवान् ॥ ७६२५ ॥

अद्यापि नूनं हरकोपवह्निस्त्वयि ज्वलत्यौर्व इवाम्बुराशौ ।
त्वमन्यथा मन्मथ मद्विधानां भस्मावशेषः कथमेवमुष्णः ॥ ७६२६ ॥

अधरस्य मधुरिमाणं कुचकाठिन्यं दृशोस्तथा तैक्ष्ण्यम् ।
कवितायाः परिपाकाननुभवरसिको विजानाति ॥ ७६२७ ॥

अधरे मधुरा सरस्वती ननु कर्णे मणिकर्णिकाप्रवाहः ।
शिरसि प्रतिभाति चारुवेणी कथमेणीनयना न तीर्थराजः ॥ ७६२८ ॥

7620. Çârñgadhara (Verfasser Murâri nach Aufrecht).

7621. Kalpataru.

7622. Vâgbhaṭa. *a.* आज्ञात im Text, अज्ञात im Index. सद्भावान् = वास्तवानर्थान्. *c.* भिषक्पाश = कुत्सितभिषज्.

7623. Sabhâtarañga. *a.* अतनु = महत् und काम. *b.* उपवास = लङ्घन *Fasten* und समीपस्थिति. *c.* रस = भेषज und प्रीति. लङ्घन *Fasten* und = समीपस्थिति.

7624. Kuvalajânanda.

7625. Sphuṭaçloka.

7626. शा. ना. (?)

7627. Kalpataru.

7628. Sphuṭaçloka.

अध्यापयन्ति शास्त्राणि तृणीकुर्वन्ति पण्डितान्।
विस्मारयन्ति जातिं स्वां वराटाः पञ्चषाः करे॥ ७६२९॥

अधन्यधनि भूरुहः फलभृतो नम्रानुपेत्यादरा-
द्दूरादुन्नतिसंश्रयव्यसनिनः पान्थस्य मुग्धात्मनः।
यन्मूलं समुपागतस्य मधुरच्छायाफलैः का कथा
शीर्णेनापि हि नोपयोगमगमत्पर्णेन तालद्रुमः॥ ७६३०॥

अनङ्कुरितकूर्चकः स तु सितोपलाढ्यं पयः
स एव धृतकूर्चकः सलवणाम्बुतक्रोपमः।
स एव सितकूर्चकः क्वथितगुग्गुलोद्वेगकृ-
द्भवन्ति हरिणीदृशां प्रियतमेषु भावास्त्रयः॥ ७६३१॥

अनन्तपदविन्यासरचना सरसा कवेः।
बुधो यदि समीपस्थो न कुजन्मा पुरो यदि॥ ७६३२॥

अनलस्तम्भनविद्यां सुभग भवान्नियतमेव जानाति।
मन्मथशराग्नितप्ते हृदि मे कथमन्यथा वससि॥ ७६३३॥

अनिशं मत्तगजानां बृंहितमाकर्णयन्ते यथा विपिने।
मन्ये तथा न जीवति गजेन्द्रपलकवलनः सिंहः॥ ७६३४॥

अनुकूले विधौ देयं यतः पूरयिता हरिः।
प्रतिकूले विधौ देयं यतः सर्वं हरिष्यति॥ ७६३५॥

अनुकूले सति धातरि भवत्यनिष्टादपीष्टमविलम्बम्।
पीत्वा विषमपि शंभुर्मृत्युंजयतामवाप तत्कालम्॥ ७६३६॥

7629. Kaviviḍambana.

7630. Çârñgadhara.

7631. Sphuṭaçloka. *c.* क्वथितगुग्गुलुक्वाथवद् v. l.

7632. Prasañgaratnâvalî. *a.* अनेकपदानि। पक्षे ऽनन्तपदं विष्णुपदमाकाशमित्यर्थः. *b.* कवयितुः। पक्षे शुक्रस्य. *c.* पण्डितः। पक्षे बुधग्रहः. *d.* नीचः। पक्षे मङ्गलग्रहः.

7633. Çârñgadhara.

7634. Çârñgadhara. *a.* मतंगजानां; vgl. aber Aufrecht in Z. d. d. m. G. 27, 102.

7635. Sphuṭaçloka.

7636. Sphuṭaçloka.

अनुचितमेवाचरितं पशुपतिना यद्विधेः शिरश्छिन्नम् ।
छिन्नो न चास्य हस्तो येनायं डुर्लिपिं लिखति ॥ ७६३७ ॥

अनुयातानेकजनः परपुरुषैरूह्यते ऽस्य निजदेहः ।
अधिकारस्थः पुरुषः शव इव न शृणोति वीक्षते कुमतिः ॥ ७६३८ ॥

अनुरागवन्तमपि लोचनयोर्दधतं वपुः सुखमतापकरम् ।
निरकासयद्रविमपेतवसुं वियदालयादपरदिग्गणिका ॥ ७६३९ ॥

अनेकसुषिरं वाद्यं कान्तं च ऋषिसंज्ञितम् ।
चक्रिणा च सदाराध्यं यो जानाति स पण्डितः ॥ ७६४० ॥

अनेन रम्भोरु तवाननेन पीयूषभानोस्तुलया धृतस्य ।
ऊनस्य नूनं परिपूरणाय ताराः स्फुरन्ति प्रतिमानखण्डाः ॥ ७६४१ ॥

अन्तःकरणतत्त्वस्य दंपत्योः स्नेहसंश्रयात् ।
आनन्दग्रन्थिरेको ऽयमपत्यमिति कथ्यते ॥ ७६४२ ॥

अन्तः क्रूराः सौम्यमुखा अगाधहृदयाः स्त्रियः ।
अन्तर्विषा बहिः सौम्या भल्ला विषकृता इव ॥ ७६४३ ॥

अन्तको ऽपि हि जन्तूनामन्तकालमुपेक्षते ।
न कालनियमः कश्चिदुत्तमर्णस्य विद्यते ॥ ७६४४ ॥

अन्तर्वाणिं मन्यमानः खलो ऽयं पौराभाग्यं सूक्तिमुक्तासु धत्ते ।
सर्वानन्दिन्यङ्गके कामिनीनामीर्मं मार्गत्येष वै बम्भरालिः ॥ ७६४५ ॥

7637. Sphuṭaçloka.

7638. Sphuṭaçloka.

7639. Çiçupâlav. 9, 10.

7640. Sphuṭaçloka. *a.* वाद्य = वकार आद्यो यस्य. *b.* कान्त = ककारो ऽन्ते यस्य. *c.* चक्रिणा = सर्पेण. Gemeint ist वल्मीक *Ameisenhaufe* (auch N. pr. eines Ṛshi).

7641. Murâri (s. Aufrecht in Z. d. d. m. G. 27, 102) in Çârṅgadh. Paddh.

7642. Uttararâmak. *d.* बध्यते st. कथ्यते ed. Calc. 1831, S. 50.

7643. Kalpataru. *d.* भल्या.

7644. Kalividambana.

7645. Sphuṭaçloka.

अन्तर्विष्णोस्त्रिलोकी निवसति फणिनामीश्वरे सो ऽपि शेते
सिन्धोः सो ऽप्येकदेशे तमपि चुलुकयां कुम्भयोनिश्चकार ।
धत्ते खद्योतलीलामयमपि नभसि श्रीनृसिंह क्षितीन्द्र
त्वत्कीर्तेः कर्णनीलोत्पलमिदमपि च प्रेक्षणीयं विभाति ॥ ७६४६ ॥
अन्धं तमश्चेदपि बाधते त्वां सरोजनेत्रं जगदेकसूत्रम् ।
सुधाचरित्रं परमं पवित्रं कुरुष्व मित्रं वसुदेवपुत्रम् ॥ ७६४७ ॥
अन्धं दरिद्रिणमपि प्रियया विहीनं
वीक्ष्येश्वरे वदति याच वरं त्वमेकम् ।
नेत्रे न नापि वसु नो वनितां स वव्रे
हृत्वाभिराममुतदर्शनमित्युवाच ॥ ७६४८ ॥
अन्नवस्त्रसुवर्णानि रत्नानि विविधानि च ।
ब्राह्मणेभ्यो नदीतीरे ददाति व्रज सत्वरम् ॥ ७६४९ ॥
अन्यवर्णपरावृत्त्या बन्धचिह्ननिगूहनैः ।
अनाख्यातः सतां मध्ये कविश्चौरो विभाव्यते ॥ ७६५० ॥
अन्यानि शास्त्राणि विनोदमात्रं प्राप्तेषु कालेषु न तैश्च किं चित् ।
चिकित्सितज्योतिषमन्त्रवादाः पदे पदे प्रत्ययमावहन्ति ॥ ७६५१ ॥
अन्वयागतविद्यानामन्वयागतसंपदाम् ।
विदुषां च प्रभूणां च हृदयं नावलिप्यते ॥ ७६५२ ॥
अपः पिबन्प्रपापालीमनुरक्तो विलोकयन् ।
अगस्त्यं चिन्तयामास चतुरः सापि सागरान् ॥ ७६५३ ॥
अपकारिषु यः साधुः स साधुः सद्भिरुच्यते ।
उपकारिषु यः साधुः साधुत्वे तस्य कः गुणः ॥ ७६५४ ॥

7646. Kuvalajânanda 137, *a. b.* चुलकयां an beiden Orten.

7647. Viṭhobâaṇṇâ.

7648. Sphuṭaçloka. *a.* Wohl दरिद्रितम् zu lesen.

7649. Prasañgaratnâv. *c.* ब्राह्मणेभ्यः = ब्राह्मण (Voc.) इभ्यः (= धनिकः).

7650. Viçvaguṇâdarça.

7651. Kalpataru.

7652. Sphuṭaçloka.

7653. Sabhâtarañga.

7654. Çârñgadhara. Vgl. Spr. 1281.

अपदो दूरगामी च साक्षरो न च पण्डितः ।
अमुखः स्फुटवक्ता च यो जानाति स पण्डितः ॥ ७६५५ ॥
अपराधी नूनमहं प्रसीद रम्भोरु विरम संरम्भात् ।
सेव्यो जनश्च कुपितः कथं नु दासो निरपराधः ॥ ७६५६ ॥
अपाङ्गतरले दृशौ तरलवक्रवर्णा गिरो
विलासभरमन्थरा गतिरतीव कान्तं मुखम् ।
इति स्फुरितमङ्गके मृगदृशां स्वतो लीलया
तदत्र न मदोदयः कृतपदो ऽपि संलक्ष्यते ॥ ७६५७ ॥
अपि दलदरविन्द स्यन्दमानं मरन्दं
तव किमपि लिहन्तो मञ्जु गुञ्जन्तु भृङ्गाः ।
दिशि दिशि निरपेक्षस्तावकीनं वितन्व-
न्परिमलमयमन्यो बान्धवो गन्धवाहः ॥ ७६५८ ॥
अपि मेरूपमं प्राज्ञमपि शूरमपि स्थिरम् ।
तृणीकरोति तृष्णैका निमेषेण नरोत्तमम् ॥ ७६५९ ॥
अपि वेत्ति षडक्षराणि चेदुपदेष्टुं शितिकण्ठमिच्छति ।
वसनाशनमात्रमस्ति चेद्धनदादप्यतिरिच्यते खलः ॥ ७६६० ॥
अपूर्वरसना व्यालाः खलाननबिलेशयाः ।
कर्णमूले स्पृशन्त्यन्यं हरन्त्यन्यस्य जीवितम् ॥ ७६६१ ॥
अप्रतिबुद्धे श्रोतरि वक्तुर्वाक्यं प्रयाति वैफल्यम् ।
नयनविहीने भर्तरि लावण्यमिवेह खञ्जनाक्षीणाम् ॥ ७६६२ ॥
अप्रार्थितानि दुःखानि यथैवायान्ति देहिनाम् ।
सुखान्यपि तथायान्ति दैवमत्रातिरिच्यते ॥ ७६६३ ॥

7655. Prasañgaratnâvalî. Antwort: ein schriftlicher Befehl.
7656. Vikram. 39.
7657. Rasikagîvana.
7658. Bhâminîvilâsa. *a*. Es ist wohl अपि zu lesen.
7659. Çârñgadhara.
7660. Kalpataru.
7661. Sûktisamgraha.
7662. Prasañgaratn.
7663. Ebend. *d*. दैन्यम् st. दैवम् gedr.

अबला यत्र प्रबला शिशुरवनीशो निरन्तरो मन्त्री ।
नहि नहि तत्र धनाशा जीवित आशापि दुर्लभा भवति ॥ ७६६४ ॥

अभ्युत्थानमुपागते गृहपतौ तद्भाषणे नम्रता
तत्पादार्पितदृष्टिरासनविधिस्तस्योपचर्या स्वयम् ।
सुप्ते तत्र शयीत तत्प्रथमतो जह्याच्च शय्यामिति
प्राच्यैः पुत्रि निवेदितः कुलवधूसिद्धान्तधर्मागमः ॥ ७६६५ ॥

अमन्त्रमक्षरं नास्ति नास्ति मूलमनौषधम् ।
अयोग्यः पुरुषो नास्ति योजकस्तत्र दुर्लभः ॥ ७६६६ ॥

अमरतरुकुसुमसौरभसेवनसंपूर्णकामस्य ।
पुष्पान्तरसेवेयं भ्रमरस्य विडम्बना महती ॥ ७६६७ ॥

अमितगुणो ऽपि पदार्थो दोषेणैकेन निन्दितो भवति ।
निखिलरसायनमहितो गन्धेनोग्रेण लशुन इव ॥ ७६६८ ॥

अमुं कालक्षेपं u. s. w. herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. S. 4. 5.
In *d.* ist bei Aufrecht zu lesen: °ज्वालावलिजटिल°.

अमुष्मिन्नुद्याने विहगखल एष प्रतिकलं
विलोलः काकोलः क्वणति खलु यावत्कटुतरम् ।
सखे तावत्कीर द्रढय हृदि वाचं च सकलां
न मौनेन न्यूनो भवति गुणभाजां गुणगणः ॥ ७६६९ ॥

अमृतं दुर्लभं नृणां देवानामुदकं तथा ।
पितॄणां दुर्लभः पुत्रस्तक्रं शक्रस्य दुर्लभम् ॥ ७६७० ॥

अम्बरमनूललङ्घ्यं वसुंधरा सापि वामनैकपदा ।
अब्धिरपि पोतलङ्घ्यः सतां मनः केन तुल्यं स्यात् ॥ ७६७१ ॥

7664. Sabhâtaraṅga.
7665. Râgaçekhara (s. Aufrecht a. a. O.) bei Çârṅgadhara.
7666. Sphuṭaçloka.
7667. 187, 24. Bhâminîvilâsa.
7668. Sphuṭaçloka. *c.* सकल st. निखिल v. l.
7669. Çârṅgadhara.
7670. Sphuṭaçloka.
7671. Ebend.

अम्बा कुप्यति तात मूर्ध्नि विधृता गङ्गेयमुत्सृज्यतां
विद्वन्षण्मुख का गतिर्मम चिरं मूर्ध्नि स्थिताया वद ।
कोपावेशवशादशेषवदनैः प्रत्युत्तरं दत्तवा-
नम्भोधिर्जलधिः पयोधिरुदधिर्वारां निधिर्वारिधिः ॥ ७६७२ ॥
अम्बुजमम्बुनि जातं नहि दृष्टं जातमम्बुजादम्बु ।
अधुना तद्विपरीतं चरणसरोजाद्विनिर्गता गङ्गा ॥ ७६७३ ॥
अम्भोरुहमये स्नात्वा वापीपयसि कामिनी ।
ददाति भक्तिसंपन्ना पुष्पसौभाग्यकाम्यया ॥ ७६७४ ॥
अम्लानपङ्कजा माला कण्ठे रामस्य सीतया ।
मुधा बुधा भ्रमन्त्यत्र प्रत्यन्ते ऽपि क्रियापदे ॥ ७६७५ ॥
अयं पटो मे ऽपि तुरंगभूषणं पितामहाद्यैरुपभुक्तयौवनः ।
अलंकरिष्यत्यथ पुत्रपौत्रकान्मयाधुना पुष्पवदेव धार्यते ॥ ७६७६ ॥
अयश्चणकचर्वणं फणिफणामणेः कर्षणं
करेण गिरितोलनं जलनिधेः पदा लङ्घनम् ।
प्रसुप्तहरिबोधनं निशितखड्गसंस्पर्शनं
कदा चिदखिलं भवेन्न च शठाद्धनस्यार्जनम् ॥ ७६७७ ॥
अपि कान्त पश्य मेघं (oder मे ऽघं) नहि नहि पापं तवातिपुण्यायाः ।
नहि नहि पश्य पयोधरमपसारय कञ्चुकीमुरसः ॥ ७६७८ ॥
अपि कुरङ्गि तपोवनविभ्रमादुपगतासि किरातपुरीमिमाम् ।
इह न पश्यसि दारय मारय ग्रस पिबेति शुकानपि जल्पतः ॥ ७६७९ ॥

7672. Çârṅgadhara.

7673. Sphuṭaçloka.

7674. Vidagdhamukhamaṇḍana 4, 40. *a.* अम्भोरुहमये ist zweideutig, nämlich auch अम्भोरुहम् und अये Dat. von इ = काम.

7675. Sphuṭaçloka. Das प्रत्यन्तं क्रियापदम् ist क्षिप्ता.

7676. Sphuṭaçloka.

7677. Sphuṭaçloka.

7678. Sphuṭaçloka. *c.* पयोधर = मेघ und स्तन.

7679. Çârṅgadhara.

अयि बत गुरुगर्वं मा स्म कस्तूरि यासी-
रखिलपरिमलानां मौलिना सौरभेण।
गिरिगहनगुहायां लीनमत्यन्तदीनं
स्वजनकममुनैव प्राणहीनं करोषि ॥ ७६८० ॥

अयि मकरन्दस्यन्दिनि पद्मिनि मन्ये तवैव सुभगत्वम्।
पुष्पवतीमपि भवतीं त्यजति न वृद्धः शुचिर्हंसः ॥ ७६८१ ॥

अयि मलयज महिमायं कस्य गिरामस्तु विषयस्ते।
उद्गिरतो यद्गरलं फणिनः पुष्णासि परिमलोद्गारैः ॥ ७६८२ ॥

अयि सखि शस्तः सखिवत्पतिरिति किं त्वं न जानासि।
शस्तो ऽतिसखिवदुपपतिरित्यालि कथं त्वयापि नाबोधि ॥ ७६८३ ॥

अयुक्तं युक्तं वा यदभिहितमज्ञेन विभुना
स्तुयादेतन्नित्यं जडमपि गुरुं तस्य विनयात्।
विवत्सुर्नैःस्पृह्यं कथमपि सभायामभिनये-
त्स्वकार्यं संतुष्टे तितिभृति रहस्येव कथयेत् ॥ ७६८४ ॥

अये लाजानुच्चैः पथि वचनमाकर्ण्य गृहिणी
शिशोः कर्णौ यत्नात्सुपिहितवती दीनवदना।
मयि क्षीणोपाये यदकृत दृशावश्रुशबले
तदन्तःशल्यं मे स्वमिव पुनरुद्धर्तुमुचितः ॥ ७६८५ ॥

7680. Çârñgadhara.

7681. Karṇâmṛta. *c.* पुष्पवती = पुष्पयुक्ता und रजस्वला. *d.* शुचि = श्वेत und पवित्र, हंस = राजहंस und परमहंस.

7682. Bhâminîvilâsa.

7683. Vidvadbhûshaṇa. *a. c.* शस्तम् Nom. des Partic. von शंस् und Ablat. von शस् *die Endung des Acc. Pl.* Von diesem Casus an werden सखि und पति regelmässig declinirt.

7684. Viçvaguṇâdarça.

7685. Çârñgadhara. *a.* Mit den Worten अये लाजान् ruft der Verkäufer seine Waare aus. *d.* स्वम् meine Aenderung für त्वम्.

अरण्यं सारङ्गैर्गिरिकुहरगर्भाश्च हरिभि-
र्दिशो दिङ्मातङ्गैः सलिलमुषितं पङ्कजवनैः ।
प्रियाचक्षुर्मध्यस्तनवदनसौन्दर्यविजितैः
सतां माने म्लाने मरणमथ वा दूरगमनम् ॥ ७६८६ ॥

अर्थग्रहणे न तथा दुनोति कटुकूजितैर्यथा पिशुनः ।
रुधिरादानादधिकं दुनोति कर्णे क्वणन्मशकः ॥ ७६८७ ॥

अर्था न सन्ति u. s. w. herausgegeben von Aufrecht a. a. O. S. 73.
b. दाता न संकुचित° st. त्यागान्न संकुचति.

अर्थान्केचिदुपासते कृपणवत्केचित्त्वलंकुर्वते
वेश्यावत्खलु धातुवादिन इवोद्बध्नन्ति केचिद्रसान् ।
अर्थालंकृतिसद्रसद्रवमुचां वाचां प्रशस्तिस्पृशां
कर्तारः कवयो भवन्ति कति चित्पुण्यैरगण्यैरिह ॥ ७६८८ ॥

अर्थाहरणकौशल्यं किं स्तुमः शास्त्रवादिनाम् ।
अव्ययेभ्यो ऽपि ये चार्थान्निष्कर्षन्ति सहस्रशः ॥ ७६८९ ॥

अर्थिनि कवयति कवयति पठति च पठति स्तवोद्यतं स्तौति ।
पश्चाद्यामीत्युक्ते कृपणः प्रणतो ऽञ्जलिं कुरुते ॥ ७६९० ॥

अलिपटलैः u. s. w. herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. S. 63.
d. समीर किं पामरेषु रे किरसि.

अलिरनुसरति परिमलं लक्ष्मीरनुसरति नयगुणसमृद्धिम् ।
निम्नमनुसरति सलिलं विधिलिखितं बुद्धिरनुसरति ॥ ७६९१ ॥

अल्पाक्षररमणीयं यः कथयति निश्चितं स खलु वाग्मी ।
बहु वचनमल्पसारं यः कथयति विप्रलापी सः ॥ ७६९२ ॥

7686. Sphuṭaçloka.

7687. Sphuṭaçloka.

7688. Viçvaguṇâdarça. Verfasser Râghavakaitanja (s. Aufrecht a. a. O. S. 76).

7689. Sphuṭaçloka. *c.* अव्यय sowohl *Nichts ausgebend, Knicker* als auch *Partikel.* अर्थ sowohl *Geld* als auch *Bedeutung.*

7690. Sphuṭaçloka.

7691. Sabhâtaraṅga.

7692. Çârṅgadhara.

अवलोक्य स्तनौ वध्वा गुञ्जाफलविभूषितौ ।
निःश्वस्य रोदिति ज्ञिष्टा कुतो व्याधकुटुम्बिनी ॥ ७६९३ ॥
अविनीतः सुतो जातः कथं न दहनात्मकः ।
विनीतस्तु सुतो जातः कथं न पुरुषोत्तमः ॥ ७६९४ ॥
अविलम्बेन संसिद्धौ मान्त्रिकैराप्यते यशः ।
विलम्बे कर्मबाहुल्यं विख्याप्यावाप्यते धनम् ॥ ७३९५ ॥
अविवेकि कुचद्वंद्वं हन्तु नाम जगत्त्रयम् ।
श्रुतिप्रणयिनोरक्ष्णोरयुक्तं जनमारणम् ॥ ७६९६ ॥
अविश्रमन्धूर्तधुरंधरो ऽपि नरः पुरंध्रीपुरतो ऽन्ध एव ।
अशेषशिक्षाकुशलो ऽपि काकः प्रतार्यते किं न पिकाङ्गनाभिः ॥ ७६९७ ॥
अशनं मे वसनं मे जाया मे बन्धुवर्गो मे ।
इति मे मे कुर्वाणं कालवृको हन्ति पुरुषाजम् ॥ ७६९८ ॥
असज्जनः सज्जनसङ्गिसङ्गात्करोति दुःसाध्यमपीह साध्यम् ।
पुष्पाश्रयाच्छंभुशिरो ऽधिरूढा पिपीलिका चुम्बति चन्द्रबिम्बम् ॥ ७६९९ ॥
असत्यमप्रत्ययमूलकारणं कुवासनासद्म समृद्धिवारणम् ।
विपन्निदानं परवञ्चनोर्जितं कृतापराधं कृतिभिर्विवर्जितम् ॥ ७७०० ॥
असद्वृत्तो नायं न च खलु गुणैरेव रहितः
प्रियो मुक्ताहारस्तव चरणमूले निपतितः ।
गृहाणैनं मुग्धे व्रजतु तव कण्ठप्रणयिता-
मुपायो नास्त्यन्यस्तव हृदयदाहोपशमने ॥ ७७०१ ॥

7693. Çârñgadhara. Verfasser Dharmadâsa nach Aufrecht a. a. O. *a.* वधू = स्नुषा. Die Hausfrau weint, weil sie die Armuth des Schwiegersohns gewahr wird.

7694. Kalpataru.

7695. Kalividambana.

7696. Sphuṭaçloka.

7697. Çârñgadhara.

7698. Sphuṭaçloka.

7699. Kalpataru.

7700. Ebend.

7701. Çârñgadhara. Alles passt sowohl auf den Geliebten als auf den Perlenschmuck. Bezieht man Alles auf den Geliebten (प्रिय), so ist मुक्ताहारः Adj. zu प्रियः; bezieht man dagegen Alles auf den Perlenschmuck (मुक्ताहार), so ist प्रिय Adj. zu मुक्ताहारः.

असमाने समानत्वं भविता कलहे मम ।
इति मत्वा ध्रुवं मानी मृगात्सिंहः पलायते ॥ ७७०२ ॥

असुखमथ सुखं वा कर्मणां पक्तिवेला-
स्वहह नियतमेते भुञ्जते देहभाजः ।
तदिह पुरत एव प्राह मौहूर्तिकश्चे-
त्कथय फलममीषामन्ततः किं ततः स्यात् ॥ ७७०३ ॥

असुलभा सकलेन्दुमुखी च सा किमपि चेदमनङ्गविचेष्टितम् ।
अभिमुखीष्विव वाञ्छितसिद्धिषु व्रजति निर्वृतिमेकपदे मनः ॥ ७७०४ ॥

अस्त्यद्यापि चतुःसमुद्रपरिखापर्यन्तमुर्वीतलं
वर्तन्ते ऽपि च तत्र तत्र रसिका गोष्ठीषु सक्ता नृपाः ।
एकस्तत्र निरादरो भवति चेदन्यो भवेत्सादरो
वाग्देवी वदनाम्बुजे वसति चेत्को नाम दीनो जनः ॥ ७७०५ ॥

अस्थि नास्ति शिरो नास्ति बाहुरस्ति निरङ्गुलिः ।
नास्ति पादद्वयं गाढमङ्गमालिङ्गति स्वयम् ॥ ७७०६ ॥

अस्माकं जलजीविनां जलमिदं सद्वाजिराजिव्रजैः
पातव्यं पररक्तरक्तमनसां तृप्तिः पतीनां जयः ।
मत्वैवं किल राजराज नृपते त्वज्जैत्रयात्रोत्सवे
मत्सी रोदिति मक्षिका च हसति ध्यायन्ति वैरिस्त्रियः ॥ ७७०७ ॥

अस्मानवेहि कलमानलमाहतानां
येषां प्रचण्डमुसलैरवदाततैव ।
स्नेहं विमुच्य सहसा खलतां प्रयान्ति
ये स्वल्पपीडनवशान्न वयं तिलास्ते ॥ ७७०८ ॥

7702. Çârñgadhara.

7703. Viçvaguṇâdarça.

7704. Vikram. 28. *a* und *b* stehen mit einander im Widerspruch: *obgleich — dennoch*. *c* und *d* geben an, worin das अनङ्गविचेष्टित besteht. *d*. निर्वृत्तिम् gedr.

7705. स. शा.

7706. Kalpataru. Gemeint ist ein Panzer.

7707. Kalpataru. Verfasser Ânandeva; vgl. Aufrecht a. a. O.

7708. Sphuṭaçloka. *c*. स्नेह und खलता sind doppelsinnig.

अस्मान्विचित्रवपुषस्तव पृष्ठलग्ना-
न्कस्माद्विमुञ्चति भवान्यदि वा विमुञ्च ।
रे नीलकण्ठ पुरुहानिरियं तवैव
मौलौ पुनः क्षितिभृतो भविता स्थितिर्नः ॥ ७७०९ ॥

अस्य क्षोणिपतेः परार्धपरया लक्षीकृताः संख्यया
प्रज्ञाचक्षुरवेक्ष्यमाणबधिरश्राव्याः किलाकीर्तयः ।
गीयन्ते स्वरमष्टमं कलयता जातेन वन्ध्योदरा-
न्मूकानां प्रकरेण कूर्मरमणीदुग्धोदधे रोधसि ॥ ७७१० ॥

अस्याः पीठोपविष्टाया अभ्यङ्गं वितनोत्यसौ ।
ललच्छ्रोणि चलद्वेणि नटद्गुरुपयोधरम् ॥ ७७११ ॥

अस्या मनोहरा° herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. 82.

b. Besser निर्जिताः st. वर्जिताः.

अहं किमम्बा किमभीष्टतापदे तवेति मातुर्धुरि तातपृच्छया ।
प्रलोभ्यतुल्यं प्रवदन्तमर्भकं मुदा हसञ्जिघ्रति मूर्ध्नि पुण्यभाक् ॥ ७७१२ ॥

अहं च त्वं च राजेन्द्र लोकनाथावुभावपि ।
बहुव्रीहिरहं राजन्षष्ठीतत्पुरुषो भवान् ॥ ७७१३ ॥

अहमिह स्थितवत्यपि तावकी त्वमपि तत्र वसन्नपि मामकः ।
न तनुसंगम एव सुसंगमो हृदयसंगम एव सुसंगमः ॥ ७७१४ ॥

अहिरहिरिति संभ्रमपदमितरजने किमपि कातरे भवतु ।
विहगपतेराहारः स तु सरलमृणालदलरुचिरः ॥ ७७१५ ॥

अहो कनकमाहात्म्यं वक्तुं केनापि शक्यते ।
नामसाम्यादहो चित्रं धत्तूरो ऽपि मदप्रदः ॥ ७७१६ ॥

अहो दुर्जनसंसर्गात् u. s. w. s. zu Spr. 6696.

7709. Sabhâtaraṅga.
7710. Naish. 12,106. *b.* °तिमिरप्रख्याः st. °बधिरश्राव्याः die Ausg.
7711. Paṅkâjudhaprapaṅkabhâṇa.
7712. Bhâratakampû.
7713. Prasaṅgar.
7714. Sphuṭaçloka.
7715. Çârṅgadhara.
7716. Sabhâtaraṅga.

अहो नु कष्टः सततं प्रवासस्ततो ऽतिकष्टः परगेहवासः ।
कष्टाधिका नीचजनस्य सेवा ततो ऽतिकष्टा धनहीनता च ॥ ७७१७ ॥

अहो महत्त्वं महतामपूर्वं विपत्तिकाले ऽपि परोपकारः ।
यथास्यमध्ये पतितो ऽपि राहोः कलानिधिः पुण्यचयं ददाति ॥ ७७१८ ॥

अहो मोहो वराकस्य काकस्य यदसौ पुरः ।
सरीसर्ति नरीनर्ति यदयं शिखिहंसयोः ॥ ७७१९ ॥

आकर्ण्य भूपाल यशस्त्वदीयं विधूनयन्तीह न के शिरांसि ।
विश्वंभराभङ्गभयेन धात्रा नाकारि कर्णौ भुजगेश्वरस्य ॥ ७७२० ॥

आकाशवापीसितपुण्डरीकं शाणोपलं मन्मथसायकानाम् ।
पश्योदितं सादरमायताक्षि संध्याङ्गनाकन्दुकमिन्दुबिम्बम् ॥ ७७२१ ॥

आकिंचन्यादतिपरिचयाज्जाययोपेक्ष्यमाणो
भूपालानामननुसरणाद्विभ्यदेवाखिलेभ्यः ।
गेहे तिष्ठन्कुमतिरलसः कूपकूर्मः सधर्मा
किं जानीते भुवनचरितं किं सुखं चोपभुङ्क्ते ॥ ७७२२ ॥

आक्षिपसि कर्णमक्ष्णा बलिरपि बद्धस्त्वया त्रिधा मध्ये ।
इति जितसकलवदान्ये तनुदाने लज्जसे सुतनु ॥ ७७२३ ॥

आगतः पाण्डवाः सर्वे दुर्योधनसमीक्षया (d. i. ऽदुर्यो धन॰) ।
तस्मै गां च सुवर्णं च रत्नानि विविधानि च ॥ ७७२४ ॥

आजन्म सिद्धं कौटिल्यं खलस्य च हलस्य च ।
सोढुं तयोर्मुखाक्षेपमलमेकैव सा क्षमा ॥ ७७२५ ॥

आदरेण यथा स्तौति धनवन्तं धनेच्छया ।
तथा चेद्विश्वकर्तारं को न मुच्येत बन्धनात् ॥ ७७२६ ॥

7717. Sphuṭaçloka.

7718. Sabhâtaraṅga.

7719. Prasaṅgar.

7720. Sphuṭaçloka.

7721. Çârṅgadhara.

7722. Viçvaguṇâdarça.

7723. Sphuṭaçloka. *a.* कर्ण = श्रोत्र und अङ्गाधिप. *b.* बलि = दैत्य und वलि.

7724. Sphuṭaçloka.

7725. Prasaṅgar. *d.* क्षमा = पृथ्वी und शान्ति.

7726. Sphuṭaçloka.

आदौ वेश्या पुनर्दासी पश्चाद्भवति कुट्टिनी ।
सर्वोपायपरिक्षीणा वृद्धा नारी पतिव्रता ॥ ७७२७ ॥

आदौ सत्ययुगे बलिस्तदनु च त्रेतायुगे राघवो
रामः सत्यपराक्रमो ऽथ भगवान्धर्मस्तथा द्वापरे ।
दाता को ऽपि न चास्ति संप्रति कलौ जीवन्ति केनार्थिन
इत्येवं कृतनिश्चयेन विधिना व्यापारिणो निर्मिताः ॥ ७७२८ ॥

आननानि हरिणीनयनानामद्भुतानि च समीक्ष्य जगत्याम् ।
लज्जयेव घनमण्डललीनो मन्दमन्दमहहेन्दुरुदेति ॥ ७७२९ ॥

आनन्दबाष्परोमाञ्चौ यस्य स्वेच्छावशंवदौ ।
किं तस्य साधकैरन्यैः किंकराः सर्वपार्थिवाः ॥ ७७३० ॥

आनन्दमृगदावाग्निः शीलशाखिमदद्विपः ।
ज्ञानदीपमहावायुरयं खलसमागमः ॥ ७७३१ ॥

आनन्दस्रुतिरात्मनो नयनयोरन्तः सुधाभ्यञ्जनं
प्रस्तारः प्रणयस्य मन्मथतरोः पुष्पं प्रसादो रतेः ।
आलानं हृदयद्विपस्य विषयारण्येषु संचारिणो
दंपत्योरिह लभ्यते सुकृततः संसारसारः सुतः ॥ ७७३२ ॥

आपद्गतः खलु महाशयचक्रवर्ती विस्तारयत्यकृतपूर्वमुदारभावम् ।
कालागुरुर्दहनमध्यगतः समन्ताल्लोकोत्तरं परिमलं प्रकटीकरोति ॥ ७७३३ ॥

आपेदिरे ऽम्बरपथं परितः पतंगा
भृङ्गा रसालमुकुलानि समाश्रयन्ति ।
संकोचमञ्चति सरस्त्वयि दीनदीनो
मीनो नु हन्त कतमां गतिमभ्युपैतु ॥ ७७३४ ॥

7727. Kalpataru.
7728. Sphuṭaçloka.
7729. Sabhâtaraṁga. c. लज्जयैव gedr.
7730. Kaliviḍambana.
7731. Kalpataru.
7732. Kalpataru.
7733. Sabhâtaraṁga.
7734. Bhâminîvilâsa.

आभीरनार्याः कस्मादधानो न शङ्कसे माधव किं ब्रवीषि।
पल्लीपतिर्बल्लववल्लभायाः कस्मात्के किं विदधीत शङ्काम्॥ ७७३५॥

ग्राममध्याङ्कं नदीवासः समाने देवतार्चनम्।
सततं शुचिवेषश्च एतत्सभ्यस्य जीवनम्॥ ७७३६॥

आयुःप्रश्ने दीर्घमायुर्वाच्यं मौहूर्तिकैर्द्विजैः।
जीवन्तो बहु मन्यन्ते मृताः प्रक्ष्यन्ति कं पुनः॥ ७७३७॥

आरोपिता शिलायामश्मेव त्वं भवेति मन्त्रेण।
मय्यापि परिणयापदि जारमुखं वीक्ष्य हसितैव॥ ७७३८॥

आलोकवन्तः u. s. w. herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. S. 49.

c. चन्द्रमा एव.

आशा बलवती राजन्विपरीताह्रिशृङ्खला।
यया बद्धाः प्रधावन्ति मुक्तास्तिष्ठन्ति पङ्गुवत्॥ ७७३९॥

आशावलम्बोपचिता न कस्य तृष्णालतानर्थफलं प्रसूते।
दिने दिने लब्धरुचिर्विवस्वान्मीनं च मेषं च वृषं च भुङ्क्ते॥ ७७४०॥

आषाढी कार्त्तिकी माघी वचा शुण्ठी हरीतकी।
गयायां पिण्डदानेन पुण्या श्लेष्महरानृणी॥ ७७४१॥

आसन्यावन्ति याञ्चासु चातकाश्रूणि चाम्बुद।
तावन्तो ऽपि त्वया मेघ न मुक्ता वारिबिन्दवः॥ ७७४२॥

आसाद्य सलिलभरे सवितारमुपास्य सादरं तपसा।
अधुनाब्जेन मनाक्तव मानिनि तुलना मुखस्याप्ता॥ ७७४३॥

7735. Râdhâkṛṣṇasaṁvâda.
7736. Kaliviḍambana.
7737. Kaliviḍambana.
7738. Sphuṭaçloka.
7739. Sphuṭaçloka.
7740. Sphuṭaçloka.
7741. Sphuṭaçloka. *d.* पुण्या ist das Prädicat zu आषाढी u. s. w., श्लेष्महरा zu वचा u. s. w., अनृणी ist mit गयायां पि° zu verbinden.
7742. Rasikagîvana.
7743. Bhâminîvilâsa.

आस्तां तावदहो समुद्रमहिमा दूरे ऽपि कर्णप्रिय-
स्तीरे यस्य पिपासयैव मरणं प्राप्नोति शीघ्रं जनः ।
तस्मादम्बुनिधेर्वरं लघु सरः कूपो ऽथ वा वापिका
यत्र स्वात्मकरद्वयेन सलिलं पेपीयते स्वेच्छया ॥ ७७४४ ॥

आस्यं सहास्यं नयनं सलास्यं सिन्दूरबिन्दूदयशोभि भालम् ।
नवा च वेणी हरिणीदृशश्चेदन्यैरगण्यैरपि भूषणैः किम् ॥ ७७४५ ॥

आस्वाद्य निर्विशेषं विरहिवधूनां मृदूनि मांसानि ।
करकामिषेण मन्ये निःष्ठीवति नीरदो ऽस्थीनि ॥ ७७४६ ॥

आहारे वडबानलश्च शयने यः कुम्भकर्णायते
संदेशे बधिरः पलायनविधौ सिंहः सृगालो रणे ।
अन्धो वस्तुनिरीक्षणे ऽथ गमने खञ्जः पटुः क्रन्दने
भाग्येनैव हि लभ्यते पुनरसौ सर्वोत्तमः सेवकः ॥ ७७४७ ॥

इच्छेद्यस्तु सुखं निवस्तुमवनौ गच्छेत्स राज्ञः सभां
कल्याणीं गिरमेव संसदि वदेत्कार्यं विदध्यात्कृती ।
अक्लेशाद्धनमर्जयेदधिपतेरावर्जयेद्वल्लभा-
न्कुर्वीतोपकृतिं जनस्य जनयेत्कस्यापि नापक्रियाम् ॥ ७७४८ ॥

इतस्ततश्चङ्क्रमणो रजोभिः क्रीडन्मनोमत्तमतङ्गजो ऽयम् ।
यः सर्वदा पिप्पलभोगतुष्टस्तच्छान्तये त्वं हरिमाश्रयस्व ॥ ७७४९ ॥

इन्दुः प्रयास्यति विनश्यति तारकश्रीः
स्थास्यन्ति लीढतिमिरा न मणिप्रदीपाः ।
अन्धं समग्रमपि कीटमणे भविष्य-
त्युन्मेषमेष्यति भवानपि दूरमेतत् ॥ ७७५० ॥

इभतुरगशतैः s. zu 1137.

7744. Çârṅgadhara.
7745. Sphuṭaçloka.
7746. Sphuṭaçloka. *d.* नीरद *Wolke* und *zahnlos.*
7747. Sphuṭaçloka.
7748. Viçvaguṇâdarça.
7749. Viṭhobâaṇṇâ.
7750. Çârṅgadhara.

इयत्यां संपत्तावपि च सलिलानां त्वमधुना
न तृष्णामार्तानां हरसि यदि कासार सहसा ।
निदाघे चण्डांशौ किरति परितो ऽङ्गारनिकरं
कृशीभूतः केषामहह परिहर्तासि खलु ताम् ॥ ७७५१ ॥

इह नगरे प्रतिरथ्यं भुजंगसंबाधरुद्धसंचारे ।
शृणु सखि साधनमेकं नकुलप्रतिपालनं (oder न कुल°) श्रेयः ॥ ७७५२ ॥

इहानेके सन्तः सततमुपकारिण्युपकृतिं
कृतज्ञाः कुर्वन्तो जगति निवसन्तो ऽपि सुधियः ।
कियन्तस्ते सन्तः सुकृतपरिपाकप्रणयिनो
विना स्वार्थं येषां भवति परकृत्यव्यसनिता ॥ ७७५३ ॥

ईशः करस्थीकृतकाञ्चनाद्रिः कुबेरमित्रो रजताचलस्थः ।
तथापि भिक्षाटनमस्य जातं विधौ शिरःस्थे कुटिले कुतः श्रीः ॥ ७७५४ ॥

ईषल्लब्धप्रवेशो ऽपि स्नेहविच्छेदकारकः ।
कृतक्षोभो नरीनर्ति खलो मन्थनदण्डवत् ॥ ७७५५ ॥

उचितं गोपनमनयोः कुचयोः कनकाद्रिकान्तितस्करयोः ।
अवधीरितविधुमण्डलमुखमण्डलगोपनं किमिति ॥ ७७५६ ॥

उत्तंसकौतुक° herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. 12. *a.* विला-
सिनीभिर्.

उत्तमानामपि स्त्रीणां विश्वासो नैव विद्यते ।
राजप्रियाः कैरविण्यो रमन्ते मधुपैः सह ॥ ७७५७ ॥

उत्तुङ्गमत्तमातङ्गमस्तकन्यस्तलोचनः ।
आसन्ने ऽपि च सारङ्गे न वाञ्छां कुरुते हरिः ॥ ७७५८ ॥

7751. Rasikagîvana.

7752. Sphuṭaçloka. *b.* भुजंग = सर्प und जार. भुजंगवासो ऽनिरुद्ध-
संचारः v. l.

7753. Sphuṭaçloka.

7754. Viçvaguṇâdarça. *d.* विधौ = दैवे und चन्द्रे.

7755. Kalpataru.

7756. Sphuṭaçloka.

7757. Sphuṭaçloka.

7758. Çârñgadhara.

उत्तुङ्गस्तनपर्वतादवतरद्गङ्गेव हारावली
रोमाली नवनीलनीरजरुचिः सेयं कलिन्दात्मजा ।
जातं तीर्थमिदं सुपुण्यजनकं यत्रानयोः संगम-
श्चन्द्रो मज्जति लाञ्छनापहृतये नूनं नखाङ्कच्छलात् ॥ ७७५९ ॥

उत्सिक्तः कुसुमासवैः कुमुदिनीं राजप्रियां पुष्पिणी-
मालिङ्गन्निशि निर्भयं परिचयं कुर्वन्पुनः पल्लवैः ।
यावत्पङ्कजसौरभस्वर्मखिलं गृह्णल्लघु प्रस्थित-
स्तावत्कल्य उपस्थिते मरुदयं विघ्नभयाद्वावति ॥ ७७६० ॥

उदधिरवधिरुर्व्यास्तं हनूमांस्ततार
निरवधि गगनं चेत्ब्रह्माण्डकोशे विलीनम् ।
इति परिमितिमन्तो भान्ति सर्वे ऽपि भावाः
स तु निरवधिरेकः सज्जनानां विवेकः ॥ ७७६१ ॥

उदयतटान्तरितमियं प्राची सूचयति दिङ्निशानाथम् ।
परिपाण्डुना मुखेन प्रियमिव हृदयस्थितं रमणी ॥ ७७६२ ॥

उदरद्वयभरणभयादर्धाङ्गीकृतदारः ।
यदि नैवं तस्यैकसुतः कथमद्यापि कुमारः ॥ ७७६३ ॥

उदारांस्त्वदृते नान्यान्प्रपश्याम्यपि पार्वति ।
श्रीरामभक्तिमाणिक्यमदेयमपि देहि मे ॥ ७७६४ ॥

7759. Rasikaǵîvana.

7760. Pańkâjudhaprapańkabhâṇa. *a.* उत्सिक्त = मत्त und संपृक्त. राज-प्रिया = चन्द्रप्रिया und नृपप्रिया. पुष्पिणी = पुष्पयुक्ता und रजस्वला. *c.* लघु = सत्वरम्. *d.* कल्ये = प्रभाते. भयाद्भावति gedr.

7761. Çârṅgadhara. *b.* चेत्काण्ड° gedr.

7762. Ratnâv. 18. *a.* Hier und bei Aufrecht a. a. O. 98. उदयगिरितटा°.

7763. Çârṅgadhara. Verfasser Sârvabhauma nach Aufrecht a. a. O. 95.

7764. Viṭhobâaṇṇâ. *a.* उदारान् kann auch उ - दारान् (उ = शिव) sein.

उद्दोर्यमाणो ऽपि च सान्त्ववादे
मानापनोदो नहि राधिकायाः ।
मानो ऽस्तु ते यद्यपराधिकः स्यां
स्वप्ने ऽपि नैवास्म्यपराधिको ऽहम् ॥ ७७६५ ॥

उद्यद्विद्रुमकान्तिभिः किसलयैस्ताम्रां त्विषं बिभ्रतो
भृङ्गालीविरुतैः कलैरविशदव्यापारलीलाभृतः ।
घूर्णन्तो मलयानिलाहतिचलैः शाखासमूहैर्मुहु-
र्भ्रान्तिं प्राप्य मधुप्रसङ्गजनितां मत्ता इवामी द्रुमाः ॥ ७७६६ ॥

उद्यानपाल कलशाम्बुनिषेचनाना-
मेतस्य चम्पकतरोरयमेव कालः ।
अस्मिन्निदाघनिहते घनवारिणा वा
संवर्धिते तव वृथाभयत्नोपयोगः ॥ ७७६७ ॥

उद्योगः कलहः कण्डूर्द्यूतं मद्यं परस्त्रियः ।
आहारो मैथुनं निद्रा सेवनात्तु विवर्धते ॥ ७७६८ ॥

उद्योगिनः करालम्बं करोति कमलालया ।
अनुद्योगिकरालम्बं करोति कमलाग्रजा ॥ ७७६९ ॥

उन्मत्त धूर्त तरुणेन्दुनिवासयोग्ये
स्थाने पिशाचपतिना विनिवेशितो ऽसि ।
किं कैरवाणि विकसन्ति तमः प्रयाति
चन्द्रोपलो द्रवति वार्धिरुपैति वृद्धिम् ॥ ७७७० ॥

उपकारमेव तनुते विपद्गतः सद्गुणो महताम् ।
मूर्छां गतो मृतो वा निदर्शनं पारदो ऽत्र रसः ॥ ७७७१ ॥

7765. Râdhâkṛshṇasaṁvâda. *c. d.* अपराधिक das erste Mal = अपराधिन्, das zweite Mal = अपगता राधिका यस्मात्सः.

7766. Paṅkâjudhaprapaṅkabhâna = Ratnâv. 10.

7767. Çârṅgadhara.

7768. Sphuṭaçloka.

7769. Prasaṅgâb.

7770. Çârṅgadhara. Çiva (पिशाचपति) trägt den Stechapfel wie den Mond auf seinem Haupte. Vgl. Spr. महेशस्त्वं u. s. w. bei Aufrecht a. a. O. 49 und meine Bemerkungen ebend. 633. fg.

7771. Sphuṭaçloka.

उपनिषदः परिपीता गीतापि च हन्त मतिपथं नीता ।
तदपि न हा विधुवदना मानससदनाद्बहिर्याति ॥ ७७७२ ॥

उपभोक्तुं न जानाति श्रियं प्राप्यापि मानवः ।
आकण्ठजलमग्नो ऽपि श्वा लिहत्येव जिह्वया ॥ ७७७३ ॥

उरोरुहाडुडूमितैः पयोभिरापूर्य केल्या निजमास्यगर्भम् ।
फूत्कृत्य मातुर्वदने हसन्तं तनूभवं पश्यति को ऽपि धन्यः ॥ ७७७४ ॥

एकं वस्तु द्विधा कर्तुं बहवः सन्ति धन्विनः ।
धन्वी स मार एवैको द्वयोरैक्यं करोति यः ॥ ७७७५ ॥

एकचक्षुर्न काको ऽयं बिलमिच्छन्न पन्नगः ।
क्षीयते वर्धते चैव न समुद्रो न चन्द्रमाः ॥ ७७७६ ॥

एकतश्चतुरो (!) वेदा ब्रह्मचर्यं तथैकतः ।
एकतः सर्वपापानि मद्यपानं तथैकतः ॥ ७७७७ ॥

एकमेव बलिं बद्धा जगाम हरिरुन्नतिम् ।
तन्व्यास्त्रिवलिबन्धे ऽपि नैव मध्यस्य नम्रता ॥ ७७७८ ॥

एकान्तसुन्दरविधानजडः क्व वेधाः
सर्वाङ्गकान्तिरुचिरं क्व च रूपमस्याः ।
मन्ये महेश्वरभयान्मकरध्वजेन
प्राणार्थिना युवतिरूपमिदं गृहीतम् ॥ ७७७९ ॥

एकासनस्था जलवायुभक्षा मुमुक्षवस्त्यक्तपरिग्रहाश्च ।
पृच्छन्ति ते ऽप्यम्बरचारिचारं दैवज्ञमन्ये किमुतार्थचित्ताः ॥ ७७८० ॥

एकैव कविता पुंसां ग्रामायाश्वाय हस्तिने ।
अन्ततो ऽन्नाय वस्त्राय ताम्बूलाय च कल्पते ॥ ७७८१ ॥

7772. जगं.
7773. Sphuṭaçloka.
7774. Kalpataru.
7775. Sphuṭaçloka.
7776. Kalpataru. Gemeint ist die Nadel.
7777. Ǵinadharmaviveka.
7778. Çârñgadhara. *a.* बलि zugleich = वलि.
7779. Kalpataru.
7780. Çârñgadhara.
7781. Prasañgâr.

एको विश्वसतां हराम्यपघृणः प्राणानहं प्राणिना-
मित्येवं परिचिन्त्य मा स्म मनसि व्याधानुतापं कृथाः ।
भूपानां भवनेषु किं च विमलक्षेत्रेषु गूढाशयाः
साधूनामरयो वसन्ति कति न त्वत्तुल्यकक्षाः खलाः ॥ ७७८२ ॥

एणीगणेषु गुरुगर्वनिमीलिताक्षः
किं कृष्णसार खलु खेलसि कानने ऽस्मिन् ।
सीमामिमां कलय भिन्नकरीन्द्रकुम्भ-
मुक्तामयीं हरिविहारवसुंधरायाः ॥ ७७८३ ॥

एणीदृशः पाणिपुटे निरुद्धा वेणी विरेजे शयनोत्थितायाः ।
सरोजकोशादिव निष्पतन्ती श्रेणी घनीभूय मधुव्रतानाम् ॥ ७७८४ ॥

एतस्मिन्मलयाचले बहुविधैः किं तैरकिंचित्करैः
काकोलूककपोतकोकिलकुलैरेको ऽपि पार्श्वस्थितः ।
केकी कूजति चेत्तदा विघटितव्यालावलीबन्धनः
सेव्यः स्याद्दिह सर्वलोकमनसामानन्दनश्चन्दनः ॥ ७७८५ ॥

एतासु केतकि herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. 71. c. °वपुर्न ज्ञा°, wie das Metrum verlangt.

एते स्निग्धतमा इति मा मा तुच्छेषु यात विश्वासम् ।
सिद्धार्थानामेषां स्नेहो ऽप्यश्रूणि पातयति ॥ ७७८६ ॥

एष वन्ध्यासुतो याति खपुष्पकृतशेखरः ।
मृगतृष्णाम्भसि स्नातः शशशृङ्गधनुर्धरः ॥ ७७८७ ॥

एषैव योषितां धन्या शीलं च लभते सुखम् ।
दिवा पतिव्रता भूयो नक्तं च कुलटा यतः ॥ ७७८८ ॥

एहि स्वागतम् s. zu 1478.

7782. Kalpataru.

7783. Çārṅgadhara.

7784. Çārṅgadhara.

7785. Çārngadhara.

7786. Sphuṭaçloka. c. सिद्धार्थ *der sein Ziel erreicht hat* und *weisser Senf.* d. स्नेह *Zuneigung* und *Oel.*

7787. Viçvaguṇādarça.

7788. Prasaṅgar.

एह्नि हे रमणि पश्य कौतुकं धूलिधूसरतनुं दिगम्बरम्।
सापि तद्वदनपङ्कजं पपौ भ्रातरुक्तमपि किं न बुध्यते ॥ ७७८९ ॥

कतिपयदिवसस्थायी पूरो दूरोन्नतो ऽपि भविता ते।
तटिनि तटद्रुमपातनपातकमेकं चिरस्थायि ॥ ७७९० ॥

कति पल्लविता न पुष्पिता वा तरवः सन्ति समन्ततो वसन्ते।
जगतो विजये तु पुष्पकेतोः सहकारी सहकार एक एव ॥ ७७९१ ॥

कथमिह मनुष्यजन्मा herausgegeben von Th. Aufrecht a. a. O. 62.

d. आननान्तमा तृप्तेः. आननान्तम् erklärt eine Glosse durch आकण्ठम्.

कपोलपालीं तव तन्वि मन्ये
लावण्यधन्ये दिशमुत्तराख्याम्।
विभाति यस्यां ललितालकायां
मनोहरा वैश्रवणस्य (वै श्र°) लक्ष्मीः ॥ ७७९२ ॥

कमलाक्षि विलम्ब्यतां क्षणं कमनीये कचभारबन्धने।
दलयन्निदं दृशोर्युगं शनकैरद्य समुद्धराम्यहम् ॥ ७७९३ ॥

कमले कमला शेते हरः शेते हिमालये।
क्षीराब्धौ च हरिः शेते मन्ये मत्कुणशङ्कया ॥ ७७९४ ॥

कमले कमलोत्पत्तिः s. zu 1846.

कम्पन्ते गिरयः पुरंदरभिया मैनाकमुख्याः पुनः
क्रन्दन्त्यम्बुधराः स्फुरन्ति वडबावक्त्रोद्गता वह्नयः।
भोः कुम्भोद्भव मुच्यतां जलनिधिः स्वस्त्यस्तु ते सांप्रतं
निद्रालुः श्लथबाहुवल्लिकमलाश्लेषो हरिः सीदति ॥ ७७९५ ॥

7789. Kalpataru. *a.* Niemand denkt sogleich bei कौतुकं, dass dieses in कौ (=पृथिव्याम्) und तुकं (=बालम्) zu zerlegen sei. Daher die Frage in *d.*

7790. Çârṅgadhara.

7791. Çârṅgadhara.

7792. Sphuṭaçloka. *c.* अलकाः केशाः। पक्षे कुबेरनगरी. *d.* वैश्रवणस्य कुबेरस्य। पक्षे वै इति पदच्छेदः। श्रवणस्य कर्णस्य.

7793. Çârṅgadhara.

7794. Kalpataru.

7795. Çârṅgadhara. *c.* भो gedr. *d.* निद्रालु श्ल gedr.

करबदरसदृशमखिलं भुवनतलं यत्प्रसादतः कवयः ।
पश्यन्ति सूक्ष्ममतयः सा जयति सरस्वती देवी ॥ ७७९६ ॥

करा हिमांशोरपि तापयन्तीत्येतत्प्रिये चेतसि नैव शङ्कम् ।
वियोगतप्तं हृदयं मदीयं तत्र स्थितां त्वां समुपैति तापः ॥ ७७९७ ॥

करोति शोभामलके स्त्रियाः का दृश्या न कान्ता विधिना च कोक्ता ।
अङ्गे तु कस्मिन्दहनः पुरारेः सिन्दूरबिन्दुर्विधवाललाटे ॥ ७७९८ ॥

करोति स्वमुखेनैव बहुधान्यस्य खण्डनम् ।
नमः पतनशीलाय मुसलाय खलाय च ॥ ७७९९ ॥

कर्पूरधूलीरचितालवालः कस्तूरिकाकुङ्कुमलिप्तदेहः ।
सुवर्णकुम्भैः परिषिच्यमानो निजं गुणं मुञ्चति किं पलाण्डुः ॥ ७८०० ॥

कलभ तवान्तिकमागतमलिमेतं मा कदाप्यवज्ञासीः ।
अपि दानसुन्दराणां द्विपवर्याणामयं शिरोधार्यः ॥ ७८०१ ॥

कषायैरूपवासैश्च कृतामुल्लाघतां नृणाम् ।
निर्जौषधकृतां वैद्यो निवेद्य हरते धनम् ॥ ७८०२ ॥

कस्तूरी जायते कस्मात्को हन्ति करिणां शतम् ।
किं कुर्यात्कातरो युद्धे मृगात्सिंहः पलायनम् ॥ ७८०३ ॥

7796. Vâsavadattâ, Eingangsstrophe.

7797. Sphuṭaçloka.

7798. Sphuṭaçloka. *d.* Enthält die Antworten auf die drei vorangehenden Fragen.

7799. Sphuṭaçloka. *b.* बहु-धान्यस्य und बहुधा अन्यस्य.

7800. Sphuṭaçloka.

7801. Çârṅgadhara. *b.* एनं gedr.

7802. Viçvaguṇâdarça.

7803. Çârṅgadhara. *d.* Die drei Worte enthalten der Reihe nach die Antwort auf die drei vorangehenden Fragen. Dies ist eine sogenannte अन्तर्लापिका.

कस्मिन्नङ्के मुरारिः क्व नु खलु वसतिर्यादसां को निषेधः
स्त्रीणां रागस्तु कस्मिन्क्व नु खलु सितिमा शौरिसंबोधनं किम् ।
संबुद्धिः काहिमांशोर्विधिहरवयसां चापि संबुद्धयः का
ब्रूते लुब्धः कथं वा कुरुकुलहननं केन तत्केशवेन ॥ ७८०४ ॥

कस्यापि को ऽप्यतिशयो ऽस्ति स तेन लोके
ख्यातिं प्रयाति नहि सर्वविदस्तु सर्वे ।
किं केतकी फलति किं पनसः सुपुष्पः
किं नागवल्ल्यपि च पुष्पफलैरुपेता ॥ ७८०५ ॥

कस्येयं तरुणि प्रपा पथिक नः किं पीयते ऽस्यां पयो
धेनूनामथ माहिषं बधिर रे वारः कथं मङ्गलः ।
सोमो वाथ शनैश्चरो ऽमृतमिदं तत्ते ऽधरे दृश्यते ।
श्रीमत्पान्थ विलाससुन्दर सखे यद्याचते तत्पिब ॥ ७८०६ ॥

काक आह्वयते काकान्याचको न तु याचकान् ।
काकयाचकयोर्मध्ये वरं काको न याचकः ॥ ७८०७ ॥

काकैः सह प्रवृद्धस्य कोकिलस्य कला गिरः ।
खलसङ्गे ऽपि नैष्ठुर्यं कल्याणप्रकृतेः कुतः ॥ ७८०८ ॥

काकोलं कलकण्ठिका कुवलयं कादम्बिनी कर्दमः
कंसारिः कबरी कृपाणलतिका कस्तूरिका कज्जलम् ।
कालिन्दी कषपट्टिका करिघटा कामारिकण्ठस्थली
यस्यैते करदा भवन्ति सखि तद्वन्दे विनिद्रं तमः ॥ ७८०९ ॥

7804. Sphuṭaçloka. Die vier letzten Silben beantworten alle zwölf Fragen und zwar auf folgende Weise: के (= उदके), शवे, न, नवे (umgestelltes वेन), शके (umgestelltes केश), केशव, इन, क (= विधे), ईश, वे (Voc. von वि), न, केशवेन. Gleichfalls eine Antarlâpikâ.

7805. Sphuṭaçloka.

7806. Sabhâtaraṅga. *a.* पयस् *Wasser* und *Milch.* *b.* वारस् *Wässer* und *Wochentag.* *c.* अमृत *Wasser* und *Nektar.*

7807. Sphuṭaçloka.

7808. Çârṅgadhara.

7809. Çârṅgadhara.

काचं मणिं काञ्चनमेकसूत्रे मुग्धा निबध्नन्ति किमत्र चित्रम्।
विचारवान्पाणिनिरेकसूत्रे श्वानं युवानं मघवानमाह ॥ ७८१० ॥

का चिद्विलोलनयना रमणी स्वकीये
दूरं गते सति मनोभवबाणखिन्ना।
त्यक्तुं शरीरमचिरान्मलयाद्रिवायुं
सौरभ्यशालिनमहो पिबति स्म चित्रम् ॥ ७८११ ॥

का चिन्मृगाक्षी प्रियविप्रयोगे गन्तुं निशापारमपारयन्ती।
उद्गातुमादाय करेण वीणामुद्ग्रीवमालोक्य शनैरहासीत् ॥ ७८१२ ॥

कां चिद्दिनार्धसमये रविरश्मितप्तां
नीलांशुकाञ्चलनिलीनमुखेन्दुबिम्बाम्।
तां तादृशीं समनुवीक्ष्य कविर्जगाद
राहुर्दिवा ग्रसति पर्व विना किलेन्दुम् ॥ ७८१३ ॥

कामनाम्ना किरातेन वितता मूढचेतसाम्।
नार्यो नरविहंगानामङ्गबन्धनवागुराः ॥ ७८१४ ॥

कामपि श्रियमासाद्य यस्तद्वृद्धौ न चेष्टते।
तस्यायतिषु न श्रेयो बीजभोजिकुटुम्बवत् ॥ ७८१५ ॥

कामान्दुग्धे विप्रकर्षत्यलक्ष्मीं कीर्तिं सूते दुष्कृतं या हिनस्ति।
तां चाप्येतां मातरं मङ्गलानां धेनुं धीराः सूनृतां वाचमाहुः ॥ ७८१६ ॥

कामिनीनयनकज्जलपङ्काद्उत्थितो मदनमत्तवराहः।
कामिमानसवनान्तरचारी मूलमुत्खनति मानलतायाः ॥ ७८१७ ॥

7810. Sphuṭaçloka. c. d. Vgl. Pâṇini 6,4,133.

7811. Kalpataru. c. Der vom Malaja-Gebirge wehende Wind ist durch den Athem der dort hausenden Schlangen vergiftet.

7812. Çârñgadhara.

7813. Kalpataru.

7814. Sabhâtaraṅga.

7815. Çârñgadhara.

7816. Angeblich aus Uttararâmak.

7817. Sphuṭaçloka.

कार्ये सत्यपि जातु याति न बहिर्नाप्यन्यमालोकते
माधीरप्यनुकुर्वती गुरुजनं श्वश्रूं च शुश्रूषते।
विश्रम्भं कुरुते च पत्युरधिकं प्राप्ते निशीथे पुन-
र्निद्राणे सकले जने शशिमुखी निर्याति रन्तुं विटैः ॥ ७८१८ ॥

का लोकमाता किमु देहमुख्यं रतेः किमादौ कुरुते मनुष्यः।
को दैत्यहन्ता वद वै क्रमेण गौरीमुखं चुम्बति वासुदेवः ॥ ७८१९ ॥

काव्यं करोति सुकविः सहृदय एव व्यनक्ति तत्तत्त्वम्।
रत्नं खनिः प्रसूते रचयति शिल्पी तु तत्सुषमाम् ॥ ७८२० ॥

काव्यप्रपञ्चचञ्चू रचयति काव्यं न सारविद्भवति।
तरवः फलानि सुवते विन्दति सारं मतङ्गसमुदायः ॥ ७८२१ ॥

का शंभुकान्ता किमु चन्द्रकान्तं कान्तामुखं किं कुरुते भुजंगः।
कः श्रीपतिः का विषमा समस्या गौरीमुखं चुम्बति वासुदेवः ॥ ७८२२ ॥

किं खलु रत्नैरेतैः किं खलु रत्नायितेन वपुषा ते।
सलिलमपि यन्न तावकमर्णव वदनं प्रयाति तृषितानाम् ॥ ७८२३ ॥

किं गोत्रं किमु जीवनं किमु धनं का जन्मभूः किं वयः
किं चारित्र्यममुष्य के सहचराः के वंशजाः प्राक्तनाः।
का माता जनकः शिवस्य क इति प्रह्वेण पृथ्वीभृता
पृष्टाः सस्मितनम्रमूकवदनाः सप्तर्षयः पान्तु वः ॥ ७८२४ ॥

7818. Çârñgadhara.

7819. Kalpataru. *d.* Die vier Worte गौ°, मु°, चु° und वा° bilden die Antworten.

7820. वि. ज. (?).

7821. Karṇâmṛta.

7822. Prasañgaratnâv. *d.* Der ganze Satz ist die Antwort auf die letzte Frage, die einzelnen Worte गौ°, मु°, चु° und वासु° beantworten die vier ersten Fragen.

7823. Çârñgadhara.

7824. Prasañgar.

किं जन्मना च महता पितृपौरुषेण
शक्त्या हि याति निजया पुरुषः प्रतिष्ठाम्।
कुम्भा न कूपमपि शोषयितुं समर्थाः
कुम्भोद्भवेन मुनिनाम्बुधिरेव पीतः ॥ ७८२५ ॥

किं त्राणं जगतां न पश्यति च कः के देवता विद्विषः
किं दातुः करभूषणं निरुदरः कः किं पिधानं दृशाम्।
के खे खेलनमाचरन्ति सुदृशां किं चारुताभूषणं
बुद्ध्या ब्रूहि विचार्य सूक्ष्ममतिमंस्त्वेकं द्वयोरुत्तरम् ॥ ७८२६ ॥

किं त्वं न वेत्सि जगति प्रख्यातं लाभकारणे मूलम्।
विधिलिखिताक्षरमालं फलति कपालं न भूपालः ॥ ७८२७ ॥

किमत्रेर्नो पुत्रः किमु न हरचूडामणिरसौ
न किं हन्ति ध्वान्तं जगदुपरि किं वा न वसति।
यदेतस्यान्तःस्था विलसति लघुर्लक्ष्मकणिका
विधातुर्दोषो ऽयं न तु गुणनिधेस्तस्य किमपि ॥ ७८२८ ॥

किमपेक्ष्य फलं पयोधरान्ध्वनतः प्रार्थयते मृगाधिपः।
प्रकृतिः खलु सा महीयसः सहते नान्यसमुन्नतिं यया ॥ ७८२९ ॥

किमिच्छति नरः काश्यां भूपानां को रणे हितः।
को वन्द्यः सर्वदेवानां दीयतामेकमुत्तरम् ॥ ७८३० ॥

किमिति कृशासि कृशोदरि किं तव परकीयवृत्तान्तैः।
कथय तथापि मुदे मम कथयिष्यति पान्थ तव जाया ॥ ७८३१ ॥

7825. Sphuṭaçloka.

7826. Sphuṭaçloka. Die vier Antworten auf je zwei Fragen sind: अन्धस् *Speise* und *blind*, दानवास् die Dânava und *Wassergabe*, तमस् Râhu und *Finsterniss*, वयस् *Vögel* und *Jugend*. Beispiel einer Bahirlâpikâ.

7827. Çârñgadhara.

7828. Çârñgadhara.

7829. कि (?).

7830. Sphuṭaçloka. Antwort: मृत्युंजयः getrennt und verbunden. Eine Bahirlâpikâ.

7831. Çârñgadhara.

किं पुष्पैः किं फलैस्तस्य करीरस्य दुरात्मनः।
येन वृद्धिं समासाद्य न कृतः पत्त्रसंग्रहः॥ ७८३२॥

किं मालति म्लायसि यद्विदग्धश्चुचुम्ब तुम्बीकुसुमं षडङ्घ्रिः।
पदैश्चतुर्भिर्हि युतः पशुश्चेत्स षड्भिरध्यर्धपशुः कथं नो॥ ७८३३॥

कुटिला लक्ष्मीर्यत्र प्रभवति न सरस्वती वसति तत्र।
प्रायः श्वश्रूस्नुषयोर्न दृश्यते सौहृदं लोके॥ ७८३४॥

कुत आगत्य घटते विघट्य क्व नु याति च।
न लक्ष्यते गतिः सम्यग्घनस्य च धनस्य च॥ ७८३५॥

कुपात्रदानाच्च भवेद्दरिद्रो दारिद्र्यदोषेण करोति पापम्।
पापप्रभावान्नरकं प्रयाति पुनर्दरिद्रः पुनरेव पापी॥ ७८३६॥

कुम्भः परिमितमम्भः पिबत्यसौ कुम्भसंभवो ऽम्भोधिम्।
अतिरिच्यते सुजन्मा कश्चिज्जनकान्निजेन चरितेन॥ ७८३७॥

कुरु गम्भीराशयतां कल्लोलैर्जनय लोकविश्रान्तिम्।
वीतपयोधरलक्ष्मीः कस्य न चरणैर्विलङ्घ्यासि॥ ७८३८॥

कुसुमं कोशातक्याः herausgeg. von Th. Aufrecht a. a. O. 17. *c.* Besser अलिकुलनिचये रुचिरे.

कुस्थानस्य प्रवेशेन गुणवानपि पीड्यते।
वैश्वानरो ऽपि लोहस्थः कारुकैरभिहन्यते॥ ७८३९॥

कृतमन्दपदन्यासा विकचश्रीश्चारुशब्दभङ्गवती।
कस्य न कम्पयते कं जरेव जीर्णस्य सत्कवेर्वाणी॥ ७८४०॥

7832. Çârñgadhara.

7833. Prasañgâr.

7834. Sphuṭaçloka.

7835. Sphuṭaçloka.

7836. Prasañgâr.

7837. Sphuṭaçloka.

7838. Sabhâtarañga. Ein Fluss wird angeredet.

7839. Sabhâtarañga.

7840. Sabhâtarañga. *a.* पद = सुप्तिङन्तादि und चरण. *b.* विकचश्री = प्रफुल्लशोभा und विगता कचश्रीः केशशोभा यस्याः. चारु° = चारवो ये शब्दभङ्गा रचनाविशेषास्तद्वती und स्खलितशब्दवती. *c.* कम् = शिरस्.

कृतार्थः स्वामिनं द्वेष्टि कृतदारस्तु मातरम् ।
जातापत्या पतिं द्वेष्टि गतरोगश्चिकित्सकम् ॥ ७८४१ ॥

कृपणस्य समृद्धीनां भोक्तारः (so hier) herausgeg. von Th. Aufrecht a. a. O. S. 48. *d.* शश्वद्दोर्वाग्निः.

कृपणो धनलोभेन स्वां भार्यां नाभिगच्छति ।
अस्यां यो जायते पुत्रः स मे वित्तं हरेदिति ॥ ७८४२ ॥

कृष्णं वपुर्वहतु चुम्बतु सत्फलानि
रम्येषु संवसतु चूतवनान्तरेषु ।
पुंस्कोकिलस्य चरितानि करोतु कामं
काकः कलध्वनिविधौ स तु काक एव ॥ ७८४३ ॥

के चित्स्वभावलुब्धास्तीव्रतरां यातनामपि सहन्ते ।
न तु संत्यजन्ति वित्तं मात्सर्यमिवाधमाः सततम् ॥ ७८४४ ॥

केतकीकुसुमं भृङ्गः खण्ड्यमानो ऽपि सेवते ।
दोषाः किं नाम कुर्वन्ति गुणापहृतचेतसः ॥ ७८४५ ॥

केनात्र चम्पकतरो herausgeg. von Th. Aufrecht a. a. O. 85. *c.* प्रवृद्ध st. प्रवृद्ध. *d.* भो भग्न°.

केशैः केसरमालिकामपि चिरं या बिभ्रती खिद्यते
या गात्रेषु घनं विलेपनमपि न्यस्तं न सोढुं क्षमा ।
दीपस्यापि शिखां न वा स्वभवने शक्नोति या वीक्षितुं
तापं सा विरहानलस्य महतः सोढुं कथं शक्ष्यति ॥ ७८४६ ॥

कोकिल कलमालापैः (so hier) herausgeg. von Th. Aufrecht a. a. O. 40.

7841. Prasañgâb.
7842. Sabhâtarañga.
7843. Çârñgadhara.
7844. Sphuṭaçloka.
7845. Çârñgadhara.
7846. Sphuṭaçloka.

को नयति जगदशेषं तयमथ बिभर्ति बभूव कं विष्णुः ।
नीचः कुत्र सगर्वः पाणिनिसूत्रं च कीदृत्तम् ॥ ७८४७ ॥

क चित्प्राणिप्राप्तम् herausgeg. von Th. Aufrecht a. a. O. 78. *d.* तनु, wie ich ebend. 636 vermuthet hatte, aber जन wie bei Aufrecht. Man verbinde also जनतनुधनो°.

तमा शस्त्रं करे यस्य दुर्जनः किं करिष्यति ।
अतृणे पतितो वह्निः स्वयमेवोपशाम्यति ॥ ७८४८ ॥

तीणः तीणः समीपत्वं पूर्णः पूर्णो ऽतिदूरताम् ।
उपैति मित्राद्यच्चन्द्रो युक्तं तन्मलिनात्मनः ॥ ७८४९ ॥

खद्योतो द्योतते तावद्यावन्नोदयते शशी ।
उदिते तु सहस्रांशौ न खद्योतो न चन्द्रमाः ॥ ७८५० ॥

खलः सत्क्रियमाणो ऽपि ददाति कलहं सताम् ।
दुग्धधौतो ऽपि किं याति वायसः कलहंसताम् ॥ ७८५१ ॥

खलास्तु कुशलाः साधु हितप्रत्यूहकर्मणि ।
निपुणाः फणिनः प्राणानपहर्तुं निरागसाम् ॥ ७८५२ ॥

गङ्गेवाघविनाशिनी जनमनःसंतोषसच्चन्द्रिका
तीक्ष्णांशोरपि सत्प्रभेव जगदज्ञानान्धकारापहा ।
छायेवाखिलतापनाशनकरी स्वर्धेनुवत्कामदा
पुण्यैरेव हि लभ्यते सुकृतिभिः सत्संगतिर्दुर्लभा ॥ ७८५३ ॥

7847. Vidagdhamukhamaṇḍana 2, 59. *a.* यो st. को Habb. *d.* पाणीनि Habb. Antwort auf die erste Frage: यमः, auf die zweite: अगम् (= पर्वतम्), auf die dritte: धने, auf die vierte: यमो गन्धने (Pâṇini 1,2,15).

7848. Prasañgâb.

7849. Çârñgadhara. *c.* मित्र *Sonne* und *Freund.* यच्चन्द्रो meine Aenderung für यश्चन्द्रो.

7850. Çârñgadhara.

7851. Çârñgadhara.

7852. Kalpataru.

7853. Sphuṭaçloka.

गणयन्ति नापशब्दं न वृत्तभङ्गं क्षयं न चार्थस्य ।
रसिकत्वेनाकुलिता वेश्यापतयः कुकवयश्च ॥ ७८५४ ॥
गते ऽपि वयसि ग्राह्या विद्या सर्वात्मना बुधैः ।
यद्यपि स्यान्न फलदा सुलभा सान्यजन्मनि ॥ ७८५५ ॥
गर्जितबधिरीकृतककुभा किमनेन कृतं हि घनेन ।
इयतो चातकचञ्चुपुटी सापि भृता नैव जलेन ॥ ७८५६ ॥
गिरयो गुरवस्तेभ्यो ऽप्युर्वी गुर्वी ततो ऽपि जगदण्डम् ।
तस्मादप्यतिगुरवः प्रलये ऽप्यचला महात्मानः ॥ ७८५७ ॥
गुणयुक्तो ऽप्यधो याति रिक्तः कूपे यथा घटः ।
निर्गुणो ऽपि भृतः पश्य जनैः शिरसि धार्यते ॥ ७८५८ ॥
गुणिनां गुणेषु सत्स्वपि पिशुनजनो दोषमात्रमादत्ते ।
पुष्पे फले विरागी क्रमेलकः कण्टकौघमिव ॥ ७८५९ ॥
गुणैर्गौरवमायाति न महत्यापि संपदा ।
पूर्णेन्दुर्न तथा वन्द्यो निष्कलङ्को यथा कृशः ॥ ७८६० ॥
गुरुरेकः कविरेकः सदसि मघोनः कलाधरो ऽप्येकः ।
अद्भुतमत्र सभायां गुरवः कवयः कलाधराः सर्वे ॥ ७८६१ ॥
गुरोरधीताखिलवैद्यविद्यः पीयूषपाणिः कुशलः क्रियासु ।
गतस्पृहो धैर्यधरः कृपालुः शुद्धो ऽधिकारी भिषगीदृशः स्यात् ॥ ७८६२ ॥
गोत्रस्थितिं न मुञ्चन्ति सदा संततिमाश्रिताः ।
उदन्वन्तश्च सन्तश्च महासत्त्वतया तथा ॥ ७८६३ ॥

7854. Prasañgar.
7855. Hitopadeça.
7856. Çarñgadhara. *a.* °कुकुभा gedr.
7857. Sabhâtarañga.
7858. Prasañgar.
7859. Çârñgadhara.
7860. Çârñgadhara.
7861. Sphuṭaçloka.
7862. Vaidjagîvana.
7863. Sphuṭaçloka. *a.* गोत्रस्थिति = कुलमर्यादा und पर्वतस्थिति.
d. सत्त्व = प्राणिन् und धैर्य.

ग्रामे ऽस्मिन्प्रस्तरप्राये न किं चित्पान्थ विद्यते ।
पयोधरोन्नतिं दृष्ट्वा वस्तुमिच्छसि चेद्वस ॥ ७८६४ ॥
ग्रासोद्गलितसिक्थस्य करिणः किं गतं भवेत् ।
पिपीलिका तु तेनैव सकुटुम्बोपजीवति ॥ ७८६५ ॥

7864. SABHÂTARAÑGA.
7865. PRASAÑGAR.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 401—432.)

$\frac{15}{27}$ Février 1877.

Sur une inscription géorgienne de l'église patriarcale de Mtzkhétha. Par M. Brosset.

Tout en haut de la coupole de l'église patriarcale, à Mtzkhétha [1]), se voit une inscription en grands caractères géorgiens ecclésiastiques, que je n'ai pas réussi à transcrire, lors de mon voyage, en 1847, faute d'instruments, et dont j'ai enfin obtenu une copie, de la part de M. Bakradzé, qui m'écrit à ce sujet, le 3 janvier de l'année courante:

«Voici la copie de l'inscription de la coupole de Mtzkhétha, transcrite par moi avec toute l'exactitude possible, le 27 juillet de l'année passée. Elle est fort belle et sculptée en relief sous la corniche.

ႵႤႱႠ ႣႧႭ ႭႠႨႵ(Ⴑ)Ⴀ ႢႧႴႭႨ ႭႠ Ⴀ...ႸႢႬႢ
ႧႢႴႢႧႬ ႰႩႱႣႧ ႭႠ ႭႴ.ႧႬ ႧႰႧ

«Plus loin, sur la même ligne, à une grande distance de ce qui précède, se trouve une pierre où est gravé, en caractères d'un style différent, j'ai oublié si c'est en creux ou en relief, le mot **Ⴀ ႬႢႰႡႨ**, qui doit

1) A 15 sagènes = 34 mètres du sol, d'après le beau plan de l'architecte D. Grimm dans ses Monuments de l'architecture byzantine.

être le reste de quelque inscription plus ancienne que l'autre, pierre qui est entrée avec le mot en question dans le revêtement de la corniche, au temps de Rostom.»

M. Bakradzé n'a pas cherché à se rendre compte du mot gravé isolément, où moi, je crois voir d'une manière très probable, ა ნავროჳზი «le 1er jour du naurouz,» conséquemment je regarde ce mot non comme la fin, mais comme le commencement de l'inscription, que je traduis: «Le 1er jour du naurouz, de l'année cyclique 344 = 1656 de l'ère chrétienne, la coupole s'est écroulée, et *je* l'ai restaurée, *moi* le roi Rostom et la reine Mariam.»

Pour plus d'exactitude je fais remarquer que le mot défectueux Ⴀ..ႸႤႬႤ se lit sûrement აღვაშენე, mais exigerait ensuite le mot ႫႤ «moi,» si toutefois, avec nne légère correction, ce ne serait pas plutôt აღაშენა «a restauré,» sans addition de *moi*, comme on le verra plus bas.

Les faits étant tels, si je ne me trompe, il reste à déterminer par les témoignages historiques:

1° L'époque de l'écroulement de la coupole.

2° Le rapport du 1er jour du naurouz au calendrier chrétien, dans l'année de l'inscription.

C'est à ces deux objets qu'est consacrée la présente note. J'y joindrai, pour être complet, 3° une courte étude sur l'année persane.

§ I.

Le fait principal, l'écroulement de la coupole de l'église patriarcale de Mtzkhétha est mentionné laconiquement dans les Dates de Wakhoucht:

«En 344 = 1656 la coupole de Mtzkhétha s'est écroulée, et le roi Rostom l'a rebâtie;» Hist. mod. de la Gé. I, 395; le même fait et dans les mêmes termes se lit dans l'Hist. du Karthli, ibid. p. 73.

D'autres indications, plus circonstanciées, je ne sache pas qu'il en existe en aucun livre géorgien ou autre document quelconque.

La date géorgienne, exprimée seule dans l'Histoire, est la 344e du XIVe cycle pascal géorgien de 532 ans, et répond précisément à l'année 1656 de l'ère chrétienne. Or on sait d'après des textes authentiques, déjà publiés, que l'année géorgienne, est julienne et commence au 1er janvier, bien que pour certains calculs, notamment pour celui de l'indiction, le mois de septembre soit, comme à Constantinople, chez les orthodoxes, nommé en géorgien «le nouvel an.»

Quant au «1er jour du naurouz,» qui, suivant ma conviction, ouvre l'inscription dont il s'agit, je vais essayer d'en déterminer la valeur.

§ II.

Le roi Rostom, venu de Perse et installé en Géorgie en 1632, était musulman chiite, comme son suzerain Séfi 1er; sa femme, la belle et noble reine Mariam, était chrétienne: il n'y a donc rien d'étonnant à trouver, à côté de l'année cyclique, proprement pascale, l'indication du naurouz, i. e. du nouvel an persan, du pays où s'était passée la jeunesse du roi, qui lui devait son trône. Sur la tour d'Oubé, en Iméreth, on trouve bien, outre l'année chrétienne 361 = 1141 de J.-C., celle intercalaire de l'Hégyre 535, qui y correspond, et dans les Dates de Wakhoucht des an-

nées de l'Hégyre sont plusieurs fois placées à côté de celles du calendrier chrétien [2]); ainsi rien ne s'oppose à ce que le 1[er] du naurouz persan figure aussi sur la cathédrale de Mtzkhétha, restaurée par un roi musulman.

Maintenant, que signifie pour nous le 1[er] jour du naurouz? L'année 344 ayant commencé en janvier 1656, ainsi qu'il a été dit, cherchons à quelle date julienne tomba en cette année le nouvel an persan. Comme la fête du naurouz dure ordinairement trois jours, au dire de Chardin, il résulte de notre inscription et de ce qui sera dit plus loin que le 1[er] du naurouz se rencontra le 11 mars, vieux style, en 1656.

Nous avons en effet deux témoignages positifs, qu'en 1673 Chardin vit célébrer le naurouz persan à Érivan le 21 mars, 47′ après le lever du soleil, entrant dans le signe du bélier, et en 1674, le 20 mars, à Bender-Abassy [3]). Or le 21 et le 20 mars du nouveau style, chez Chardin, répondent au 11 mars du vieux style, l'un après une année bissextile, 1672, l'autre après une année commune: donc en 1656 le 1[er] jour du naurouz répondait au 21 de mars, vieux style.

Je pourrais m'en tenir à cette courte et concluante explication de l'inscription de Mtzkhétha, si je ne me tenais pour obligé de rectifier une erreur qui m'est échappée à l'occasion du naurouz.

1) Dans le t. II de la Collection d'historiens arméniens, p. 311, le catholicos Abraham, présent aux cérémonies de l'avénement de Nadir-Chah, dit: «Le

2) Années 1615, 1624, 1628, 1642...
3) Chardin, éd. Langlès, II, 249; petite édition, IV, 78; XIV, 154.

jeudi 26 février 1105 arm. (commencée vendredi 19 septembre 1735) = 1736, à la 5e heure[4]) (donc à 11 heures du matin) eut lieu l'inauguration de Tahmaz-Khan.»

Cette indication d'un témoin oculaire est complètement exacte, sauf peut-être l'heure et la minute qui sont autrement précisées par un autre témoin. Or le 26 février, vieux style, coïncide malheureusement, comme il va être dit, avec la date du 9 mars «également vieux style,» = 20 mars nouveau style, mais relative à un autre événement: c'est à ce sujet que je dis *à tort*, dans ma note sur le passage de l'Hist. de Nadir-Chah par le catholicos Abraham, cité plus haut, que ce 9 mars est «nouveau style.»

Voici les autres témoignages authentiques, sur les dates de l'avénement ou de l'inauguration de Nadir-Chah, témoignages peu concordants entre eux, je me hâte de le dire, parce qu'ils se rapportent à deux phases différentes du fait principal.

2) Wakhoucht, Dates: «En 424—1736, le 9 mars, Thamaz-Khan prend le titre suprême à Moughan, et le nom de Nadir-Chah.» Hist. mod. de la Gé. I, 404; 132 ib. sans date; Sekhnia Tchkhéidzé, ib. II, 50, même année, sans autres détails.

3) Hanway, Descript. des dernières révolutions de Perse, trad. allem. Hambourg et Leipzig, 1754 2 vol. in-4°, II, 291, 293, 4, 300:

«Le 10 mars est, comme je l'ai dit plusieurs fois, le nouvel an des Persans.

---

4) On verra plus bas que l'historiographe persan fixe le moment du couronnement le même jour «20′ après la 8e heure;» mais le 26 février était réellement un jeudi.

«Les délégués de toute la Perse étant réunis dans la plaine de Moughan, on profita de cette occasion. Thamaz envoya des émissaires les inviter à réfléchir sur l'état de la Perse; après trois jours — donc le 10 mars — les délégués reconnurent Nadir pour futur souverain. Le jour suivant (11 mars), le général fut proclamé roi, sous le nom de Nadir-Chah. Après quoi il alla à Qazwin et à Ispahan où il fut de nouveau proclamé et décoré de l'aigrette royale, à trois plumes d'aigle noir.»

Ainsi, d'après Hanway, Chah-Nadir fut installé roi à Moughan le 11 mars, lendemain du naurouz. Ceci sera apprécié plus bas.

4) Malcolm, Hist. of Persia, London 1815, p. 66.

«L'historien de Nadir a pris soin de nous informer que la couronne fut placée sur la tête du conquérant précisément le matin du 26 février 1736 = 1149 [5]) H., moment certainement fixé par les plus habiles astronomes, et on le fit asseoir sur un magnifique trône.

«Il partit pour Ispahan bientôt (soon) après cela.»

5) Le frère Bazin, médecin de Nadir:

«Il fut proclamé [6]) arbitre souverain de l'autorité royale..; la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe,» plus tôt ou plus tard dans les autres villes; Lettres édifiantes, IV, 208, 285.

6) William Jones, Works, V, 239, 240.

«Les habiles observateurs des cieux et astronomes, héritiers de la science de Ptolémée, fixèrent pour le jour du couronnement le jeudi 24 du mois de chawal

---

5) Lis. 1148, année qui commença le 12 mai 1735 v. st. et se prolongea jusqu'au 1er mai 1736 id.

6) Sans indication du lieu.

de l'année 1148, répondant à celle du lièvre, douze jours avant la fête fortunée du naurouz» (en marge, 26 février 1735, lis. 1736).

«Le même jour, 20′ après la 8e heure, son illustre majesté fut parée du précieux diadème....; «ce fut un mardi, le 7 de zilcadeh[7]); que le roi de l'orient — le soleil—vint avec impétuosité se placer dans le bélier;» trad. fr. de l'ouvrage de Mirza Mehdi-Khan, historiographe de Nadir.

«Le même jour, il y eut conseil pour la guerre contre les Afghans.» Cf. Fraser, Hist. of Nadir-Chah, 1742, 4 vol. in-8°.

M. Dorn, qui a bien voulu vérifier sur le texte persan les indications données par Mirza Mehdi-Khan, a trouvé dans son exemplaire que le naurouz de l'année 1736 tombait «le jeudi 19 de zilcadeh, à 57′ du matin.» La différence de 12 jours avec la traduction de W. Jones, doit ici provenir d'une correction d'après le nouveau style; mais cette correction est tout à fait fautive, puisque Mirza Mehdi affirme que Nadir fut couronné «12 jours avant le naurouz,» ou du moins il s'agit ici de la proclamation à Ispahan, postérieure de 12 jours à l'inauguration et au couronnement à Moughan.

---

7) Zilcadeh v. st. 3 M.

1736 : 4 + 7
434 ‾10
1
‾2171 : 7 = 1
9
‾10 : 7 = 3 mercr.

légère différence.

7) Biographie Universelle de Michaud et Nouv. Biogr. Univers. de Hoefer, art. de H. Audiffret et de Ch. R., il est dit que Nadir fut couronné le 20 mars 1736 n. st. = 9 mars v. st.

8) L'abbé Leclaustre, Hist. de Thamaz Kouli-Khan, Paris 1743, in-12°, anonyme, p. 287:

«Le lendemain de son élection, il se rendit à Ispahan et y fit son entrée avec la plus brillante cour. Il alla descendre à la grande mosquée, où il fut couronné solennellement et proclamé sous le nom de Chah-Nadir.»

Il est donc démontré qu'il y eut deux cérémonies, l'une dans la plaine de Moughan, l'autre dans la capitale de la Perse.

9) M. Zinkeisen, Hist. de l'emp. ott. en Europe, dans Hist. des nations europ. par Heeren et Ukert, en allem., Gotha, 1857, in-8°, V, 643:

«Après la mort d'Abbas III, Thamas Kouli-Khan, ayant réuni pour le 10 mars, nouvel an persan, une assemblée de 100,000 personnes, leur proposa de s'occuper de l'élection d'un roi de Perse . . . .; au bout de 3 jours ils lui apportèrent l'épée et le diadème royal, et il prit le titre de Nadir-Chah.»

Or les nombreuses indications réunies dans les textes précédents se rapportent à deux faits entièrement distincts:

1°. A la date du couronnement de Nadir-Chah, à Moughan.

Ici se rencontrent deux témoignages essentiels et concordants, fournis par des témoins oculaires, ayant participé à ce qu'ils racontent: le catholicos arménien

Abraham a vu[8]) ce qui s'est fait à Moughan, le 26 février 1736 vieux style; il en parle dans son bref, p. 330 du t. II de la Collection d'historiens arméniens, comme devant se faire le 24 de la lune, comme accompli, le 25, à la 3ᵉ h. du jour, *sans mention toutefois du naurouz*, au chap. XLIII de son Histoire de Nadir. Puis Mirza Mehdi-Khan, historiographe en titre, à également assisté et pris part aux cérémonies dont il parle, sous la date du 24 chawal 1148 H. = 26 février 1736 de J.-C. v. st., *douze jours avant le naurouz*, après quoi il raconte ce qui s'est fait le 7 de zilcadeh, *le jour même du naurouz*. De là il résulte clairement que le naurouz, en 1736, tombait douze jours après le 26 février. Soit le 9 ou peut-être le 10 de mars vieux style.

Chez ces auteurs le couronnement de Nadir *à Moughan* eut donc lieu réellement le 26 février v. st., répondant précisément au 8 mars n. st. en l'année bissextile 1736, par l'addition des 11 jours de précès du calendrier julien, au XVIIIᵉ s., et douze jours avant le naurouz.

Wakhoucht, mal renseigné, et par suite d'un léger retard du calendrier persan, indique aussi le couronnement à Moughan le 9 mars, ce qui n'est exact que pour le nouveau style et pour la cérémonie d'Ispahan.

Malcolm, tout en admettant le 26 février, fait erreur sur l'année de l'Hégyre et sur celle de l'ère chrétienne, et parle d'un départ de Nadir pour Ispahan, *bientôt après* cette date, sans faire mention d'une seconde proclamation à Ispahan. Il se trouve, par ha-

8) Ou ce qui revient au même, le prêtre Thoma d'Agoulis, chargé par lui d'assister à la cérémonie, l'a vue et le lui a raconté.

zard, que le 9 mars est exactement intermédiaire entre le 21 mars n. st. et le 26 février v. st., et correspond, en avant comme en arrière à deux faits différents.

Hanway, moins exact, parle du couronnement à Moughan, *le lendemain du naurouz*, 11 mars, puis d'une seconde inauguration à Ispahan, dont il ne donne pas la date.

2) A la proclamation de Nadir à Ispahan.

Bien que la distance de Moughan à Ispahan ne soit pas fort considérable, un potentat avec sa nombreuse suite, parti *bientôt après* le 8 ou le 9 mars ne pouvait la franchir rapidement. Mirza Mehdi ne dit rien d'une seconde proclamation, mais le frère Bazin dit positivement qu'elle eut lieu dans la capitale de la Perse, *le jour de l'équinoxe*, qui est le naurouz, conséquemment le 21 mars nouveau style soit le 10 mars v. st. en soustrayant 11 jours seulement, le 9 si les Persans n'ont pas tenu compte de la bissextile tombant en 1736: de là les auteurs des deux grandes Biographies ont été en droit de fixer le couronnement de Nadir, à savoir la proclamation à Ispahan, au 20 mars n. st. ou 10 de mars v. st.

Ces légères différences d'un jour s'expliquent soit par les longitudes, soit par la manière de compter le commencement du jour, soit par la non-prise en considération du bissexte, soit par l'écart dans l'appréciation de certaines fractions de jour, dont je parlerai plus bas, et de l'exactitude astronomique, qui, dans nos calendriers modernes, place l'ouverture du printemps au 20 mars, au lieu du 21, soit enfin et surtout parce que les estimables auteurs que j'ai cités ont perdu de vue l'une des deux proclamations de

l'avénement de Nadir et les confondent en une seule, comme par ex. M. Zinkeisen.

§ III.

Il me reste maintenant à exposer ce que c'est que le naurouz et le mécanisme de cette institution dans la chronologie persane. N'étant pas versé dans les matières astronomiques et le sujet ayant été traité magistralement par plusieurs bons auteurs, je dois me contenter de résumer et de citer les écrits les plus saillants.

Je commencerai par Chardin, homme pratique et ordinairement bien renseigné.

Le mot Naurouz est formé de deux mots persans نو روز signifiant «nouveau jour,» et par extension «nouvel an.»

La fête civile du nouvel an dure trois jours, autrefois huit jours entiers. Une personne qui connaît bien la Perse m'a dit qu'on le qualifie de deux manières, signifiant presque la même chose «Nawrouzi Djélali, Nawrouzi Soultani, naurouz djélaléen, ou sultanien, impérial,» parce que dans sa forme actuelle il remonte au sultan Seldjoukide Djélal-ed-Din Malek-Chah, vivant dans le dernier quart du XIe s., auteur de l'ère djélaléenne ou malékite. On publie chaque année, en Perse, au commencement de mars, un almanach, petit in-f° avec lettres dorées[9]). J'ai vu un de ces almanachs, sans le luxe de lettres d'or, portant le nom de Sal-Nameh سال نامه «règle de l'année,» où le

---

9) V. Chardin, Voyages, éd. Langlès, II, 249; petite édition, IV, 78; VIII, 137; XIV, 75.

naurouz est bien indiqué à sa place, dans le calendrier musulman.

Où Chardin est moins exact, c'est quand il dit que l'année 1078 H. (commencée 23 juin 1667, d'après la Table de Wustenfeld) s'ouvrit *avec l'équinoxe vernal.* [10])

D'après le sévère critique Daunou, Études historiques, IV, 384, «la fixation de l'équinoxe vernal au 21 mars est purement fictive et souvent fausse...; encore aujourd'hui les lunes astronomiques anticipent d'un jour et quelquefois plus sur le calendrier...; l'équinoxe vrai ni le moyen ne tombent pas au 21 mars, puisque le moyen peut varier de 55 heures; et que le vrai précède de 46 heures, du 19 mars, 4 h. après midi, au 21 mars 9 h. du soir.» Nous ne devons donc pas nous étonner, si les calculateurs persans ne sont pas toujours d'accord avec nos astronomes, ni les historiens avec les calculs précis de la science des astres, dans les textes que j'ai allégnés plus haut.

De son côté Hyde, Hist. relig. veteris Persarum, 2e éd. p. 206, partage entièrement cet avis du savant Daunou; il cite des auteurs, entre autres un certain Kàs Kuriacus, qui fixent le naurouz au 11, ou au 13 de mars, et ajoute: «Quamvis medio modo loquendo solis ingressus in arietem plerumque dicatur esse die 10 martii, rem tamen stricte scrutando compertum est solem aliquando posse uno die citius aut tardius arietem ingredi; idque vel ratione bissextilis, vel aliter. Ideoque perpendendum est quo anno facta fuerint orientalia calendaria, cum ante 130 annos ingressus fuerit uno die tar-

---

10) Ibid., XX, 105.

dior, qui nunc, illis annis elapsis, est per 11 minutorum anticipationem uno die citius. Et eâdem ratione ante 400 annos erat 3 diebus tardior, qui nunc 3 diebus citior quam tunc erat.... Id autem quod diximus de anticipatione et de tardiore aut citiore ingressu intelligendum est de anno communi, qui julianus, nam annus astronomicus est semper idem...»

Ces deux citations sont suffisantes pour expliquer ou du moins pour excuser les variantes signalées précédemment.

Si l'on veut comprendre à fond le mécanisme de l'année persane, il faudra certainement consulter les ouvrages originaux:

Gravius (Greaves), Epochae celebriores.... Ères chinoise, grecque, arabe, khorasmienne, mises en concordance avec l'ère chrétienne d'après Oulough-Beg, prince *indien* (sic); Londres, 1652. Golius, Alfragani elementa astronomica.

Hyde, Hist. rel. veteris Persarum, p. 189, 239, sqq. 2° éd.

Wolf, Elementa mathematica, IV, 101, sur l'ère djélaléenne.

Fréret, Mém. de l'Ac. des Inscr. XVI, 233, sur l'ancienne année persane; il cite un historien arabe Nouwéiri, qui admet le naurouz, aux 1er et 6e jour du mois de fervardin, 1er de l'année persane.

Gibert, ibid. XXXI, 51, 75, nous dit que les Persans ont une année civile, vague, et une année sacrée, fixe, au moyen de l'intercalation d'un mois tous les 120 ans, commençant en automne, qui a aussi son naurouz particulier. Elle avait le défaut de l'année julienne, avec précès de l'équinoxe, d'un jour en 128

a. ½. Le savant auteur donne dans son Mémoire toutes les phases, année par année, des intercalations.

Pour les lecteurs qui n'éprouvent pas le besoin de ces recherches aprofondies, je citerai seulement quelques autorités dignes de confiance, qui résument le sujet, mis à la portée de tout le monde.

M. Gibert, Mém. de l'Ac. des Insc. XXXI, 74, 75, dit que l'année fixe, introduite après l'invasion arabe, a toujours subsisté en Perse, jusqu'à la réforme du Seldjoukide Djélal-ed-Din, et qu'en 1762 le naurouz – d'automne – devait tomber au 7 septembre julien, 18 grégorien: ce fut donc Djélal-ed-Din qui plaça le naurouz au jour suivant, de son temps, l'entrée du soleil dans le bélier, soit au 15 mars, lisez, au 14.

L'ère persane dite d'Iezdédjerd commence le 16 juin 632, que l'on croit être l'initiale précise de l'avénement de ce prince, le IIIe du nom et le dernier roi de la dynastie Sassanide.

L'ancienne période chronologique persane était de 120 ans et terminée par le mois sacré — intercalaire. 11)

Jusqu'en 1079, durant 448 ans, elle fut tout-à-fait vague, sans intercalation — d'un 6e jour complémentaire, et n'avança sur notre calendrier que de 112 jours, car la différence n'était en 4 ans que d'un jour.

Sous prétexte de réforme d'anciens abus, Iezdédjerd substitua des noms d'Iezds, ou génies, à une momenclature plus raisonnable, empruntée à des phénomènes ou propriétés physiques, ce qui indisposa ses sujets, ainsi que le dit Saint-Martin.

---

11) V. à ce sujet t. II des Voyages de Chardin, p. 264, éd. Langlès.

En 1075 de J.-C. le premier jour de l'an tombait au 29 février. Quatre ans plus tard, en 1079, Djélal-ed-Din Malek-Chah, arrivé au pouvoir le jour même du naurouz, fut conseillé de revenir à l'ancienne coutume nationale, et replaça le commencement de l'année, selon l'ancienne pratique de Perse, à l'équinoxe du printemps, répondant alors au 14 mars du calendrier Julien. Pour que ce point demeurât fixe, il régla que tous les quatre ans il y aurait un 6e épagomène, mais qu'après 7 intercalations la 8e n'aurait lieu qu'au bout de la 5e année suivante, en sorte que l'année civile ne s'écarte d'un jour entier de la tropique qu'après un nombre considérable d'années.

La nouvelle ère partant de 1079 J.-C., il faut ajouter ou soustraire 1078 pour savoir le rapport des années djélaléennes à celles de l'ère chrétienne. On peut la concevoir comme divisée par un cycle courant de 33 ans, dont les années 4, 8, 12, 16, 20, 24, 28, 33 ont chacune 366 jours et les 25 autres chacune 365 j. Ce cycle se répète trois fois en 99 ans. Les Persans ont donc 24 bissextiles par siècle et 73 bissextiles en 400 ans; mais leur méthode, de l'aveu des astronomes, est plus simple et plus ingénieuse que la nôtre, en ce qu'elle remédie plus promptement aux écarts — provenant d'un calcul inexact de la longueur de l'année tropique, au lieu que nous attendons la 100e ou la 400e; d'ailleurs elle approche plus de l'exactitude rigoureuse; car l'année tropique est de 365 j. 2422419; or le calcul djélaléen suppose 365 j. 24242, et le grégorien 365 j. 24250. Des deux côtés l'erreur n'est que de quelques cent-millièmes, de 18 seulement chez les Persans, de 26 chez nous — différence

00008 cent-millièmes. Il faut 5555 ans pour le mécompte d'un jour entier, dans la méthode persane; il en faut 3846 d'après la méthode grégorienne.

L'ère de Djélal-ed-Din est donc à distinguer comme celle à laquelle est attaché le meilleur mode d'intercalation connu. [12])

Je me permettrai d'ajouter ici quelques réflexions. Si en 1079 l'équinoxe vernal djélaléen ou naurouz fut reconnu coïncidant avec le 14 mars julien, il y avait donc déjà un précès de 7 jours; plus tard ce fut de 10, au XVIIe s., de 11 au XVIIIe. Daunou, dans ses Études historiques, III, 200, se trompe, à ce que je crois, en indiquant la série de ce précès après chaque 114 ans, au lieu de $128\frac{1}{2}$ ans, depuis l'année 325, celle du concile de Nicée, jusqu'en 1579.

Je demande la permission de profiter de l'occasion pour annoncer un petit fait de chronologie géorgienne, qui a une certaine importance.

En remuant mes notes pour le présent travail, j'y ai trouvé une feuille de papier détachée, qui m'a été donnée en Géorgie, provenant d'un bon vieux manuscrit khoutzouri; cette feuille contient une partie

12) Ces notices, depuis le § «l'ère persane, sont tirées de Daunou, Études historiques, III, 518, 519, 523; cf. IV, 65. On en trouvera une partie chez Deguignes, Hist. des Huns, Préface, p. XLV; S.-Martin, Encycl. moderne, art. Calendrier. Dans l'Art de vér. les dates in-f° p. XLI, la réforme de Djélal-ed-Din est mentionnée en l'année 1075, au lieu de 1079, avec l'intercalation du 6e épagomène tous les quatre ans *six ou sept fois* de suite, après quoi, au bout de cinq ans, méthode adoptée et suivie maintenant chez les Persans. Ici, outre l'inexactitude de la date de la réforme, il y a confusion de l'année civile vague, et de l'année sacrée rendue fixe par l'intercalation.

de l'Introduction de la grande chronique, dite de Wakhtang, depuis la p. 27 de ma traduction, ligne 15, jusqu'à la p. 31 ligne 2.

Entre autres particularités, j'y lis: «En l'an 2443 depuis Adam, Moïse fit traverser la mer aux Israélites; en 3300 depuis Adam, Nabouchodonosor fit les Juifs captifs;» deux dates parfaitement concordantes avec la chronologie d'Eusèbe[13]), que les copistes des manuscrits dont j'ai fait usage ont jugé à propos d'omettre, probablement comme bien d'autres, qui se trouvaient dans le manuscrit dont je ne possède qu'un feuillet.

---

13) 1re date eusébienne. | 2e date id.

2242	d. m. déluge	2242	déluge
+ 942	Abraham	+ 942	Abraham
+ 505	Moïse	+ 1412	Nabuchodonosor
3689	d. m.	4596	
+ 1509	J.-C.	+ 602	J.-C.
5198	d. m.	5198	d. m.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 499—510.)

$\frac{1}{13}$ Mars 1877.

Sechsundachtzig Silbermünzen mit Pehlewy-Inschriften. Von B. Dorn.

Ein eifriger Münzsammler, Herr Jos. Hornung aus Moskau, hat vor Kurzem die Freundlichkeit gehabt, mir seine reiche Sammlung von morgenländischen Münzen zu zeigen. Unter denselben fiel mir die bedeutende Anzahl von Münzen mit Pehlewy-Inschriften auf. Ich erkannte augenblicklich, dass sie wohl geeignet sei, die derartige Sammlung des Asiatischen Museums nach verschiedenen Seiten hin zu ergänzen.

Der Besitzer erklärte sich ohne Weiteres bereit, diesen Theil seiner Sammlung abzutreten, wenn sie in dem Museum zum Frommen der Wissenschaft zu verwenden sei. Und so ist sie denn das Eigenthum dieser Anstalt geworden. Ich lasse hier das Verzeichniss der in Rede stehenden Münzen folgen.

I. Sasaniden.

Schahpur I.

1 — 4) 4 Exempl.

Narses.

5) 1 St.

Münzen von diesem Sasaniden gehörten früher zu den grössten Seltenheiten. Jetzt ist dem freilich nicht mehr so. Allein aus der Bartholomäi'schen Sammlung finden sich deren zwölf abgebildet. Die jetzt unserige sehr schön und gut erhaltene bietet auf der Rückseite links: *Narsach;* rechts *nuwa.* Sie ist die fünfte Narses-Münze unseres Museums. Fraehn hat i. J. 1829 die erste dieser Münzen bekannt gemacht. Sein Aufsatz steht in der St. Petersburger Zeitung, № 6. Da aber dieselbe Vielen nur schwer zugänglich sein dürfte, so glaube ich den Liebhabern der Sasaniden-Münzkunde einen nicht unangenehmen Dienst zu erweisen, wenn ich den Aufsatz noch einmal mittheile. Er kann wenigstens als ein nicht unerwünschter Beitrag zur Geschichte der genannten Münzkunde dienen. Man wird namentlich aus ihm ersehen, welche damals, als er geschrieben wurde, kaum vorauszusehende Vervollkommnung diese Münzkunde seitdem erlangt hat, sofern die Münzen, welche von Prägeherren herrühren, welche einen und denselben Namen tragen, *Schahpur*, *Hormisdas*, *Warahran*, jetzt mit völliger oder überwiegend wahrscheinlicher Sicherheit ihre Stellung finden. Und von Firus an finden sich ja auch chronologische Data, d. h. die Angabe des betreffenden Regierungsjahres vor.

«**Numismatik.**

«Unter den vielen Privat-Münzsammlungen, welche sich hier in St. Petersburg finden, ist die des Hrn. Kollegienrathes v. Reichel[1]) unstreitig nicht blos die

1) Die Münze befindet sich jetzt in der Asiatischen Lehranstalt des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten.

reichste, sondern auch die ausgesuchteste. Namentlich sind die Münzen des Mittelalters und der neueren Zeit, Russische sowohl als ausländische, die Partien, welche der unermüdete Eifer und die seltene Erfahrenheit ihres Besitzers zu einem Grade der Vollständigkeit gebracht hat, die oft nur Wenig von Bedeutung noch vermissen lässt. In diesem Kabinette hat Ref. unlängst ein Sassanidisches Kleinod entdeckt: eine unedirte, seltene und merkwürdige Silber-Münze von Narses, dem 7ten Könige Persiens von der Dynastie Sassan, von welchem bisher noch kein einziges Münzdenkmal bekannt geworden war. Dieses interessante Stück durch eine kurze Beschreibung zur Kenntniss der Freunde der Numismatik zu bringen, mögte um so weniger für unzweckmässig erachtet werden, je dürftiger es bis jetzt noch mit unserer Sassanidischen Münzkunde aussieht.

«Vorderseite: Brustbild des Königs, das Gesicht im Profil rechts, die Brust nach vorne. Das Gesicht älterlich, die Nase lang und oben etwas geründet. Knebelbart. Der Kinnbart kurz und kraus. Das Haupthaar hinten in Flechten gesammelt, die (sieben an der Zahl) gerade herunter laufen. Das Ohr unbedeckt und mit einem kleinen Ohrgehänge. Auf dem Kopfe eine feingezackte Krone, von der vorne, hinten und an der Seite Zinken sich erheben, welche die Form kurzer Baumzweige haben; oben auf derselben nach vorne hin, die mit Perlen besetzte Kugel (es ist der obere Theil von der eigentlichen Kopfbedeckung, welcher abgebunden ist und so in Kugelform erscheint). Oben am Saume des Gewandes eine einfache Perlenreihe; nach der linken Schulter hin eine Spange in Gestalt

einer offenen Rose. Die Umschrift in alten Pehlewy-Charakteren ist: Der Ormuzd-Diener, der treffliche Narsehi, der König der Könige von Iran, des Himmels Sprössling von den Göttern.

«Kehrseite: Eine hohe ungeschmückte Altarsäule, auf welcher das heilige Feuer lodert; neben diesem links eine kleine Figur, welche vermuthlich den Ferwer oder Genius des Königs andeutet, rechts von ebendemselben eine andere, welche vielleicht Dschemdschids famösen Pokal vorstellt. Die beiden Wächter, gegen die heilige Flamme gewandt, halten in der linken Hand einen kurzen Stab oder Scepter vor sich aufrecht; der zur Linken, mit der gedachten Kugel über der Krone, ist höchstwahrscheinlich der König selbst, der andere, mit einer einfachen Mauerkrone, wird der Satrap seyn, in dessen Provinz die Münze geschlagen ward. Randschrift, rechts: Narsehi, links: der göttliche [2]).

«Distinctiv-Charakter dieser Münze ist im Costüme des Kopfes, ausser dem nur hinten in geraden Flechten herabfallenden Haare, die feingezackte Krone mit den zweigähnlichen Zinken. Bei keinen andern der bisher bekannt gewordenen Sassaniden findet sich ein ähnliches, in so grosser Varietät auch bei denselben die Anordnung des Haares und die Form der Tiara erscheint. Namentlich ist es letztere, in welcher jeder König von dieser Dynastie seiner eigenen Phantasie gefolgt haben muss; indem selbige unabhängig von der alten Persischen Reichskrone getragen wurde, welche nur bei der Krönung und andern feierlichen

---

2) Bekanntlich wird dieses Wort jetzt *nuvazi* gelesen; s Mordtmann, Beilage zur Allgemeinen Zeitung, № 231. 1876, S. 3538.

Gelegenheiten gebraucht ward und dann wegen ihrer Schwere nicht anders als durch (goldene) Ketten, an denen sie aufgehängt war, über dem Haupte des auf dem Throne sitzenden Fürsten gehalten werden konnte.

«Dass aber Narsehi die Pehlewische Orthographie des Namens Narses, wie er bei Griechen und Römern lautet, sey, dafür bürgt die bekannte Felsinschrift von Kirmanschah, in welcher jener Name aufs deutlichste erscheint, so wie die ähnliche Schreibung desselben bei alten Armenischen Autoren. Und da in der ganzen Reihe der Sassanidischen Könige nur einer dieses Namens vorkommt — denn ein späterer Narses, Bruder von Behram-Gur, ist nie zur Regierung gelangt —, so ist dadurch das Alter dieser Münze, der Zeitraum von 296 bis 303 nach Chr., in welchen die Regierung des Königs Narses fällt, unbestreitbar festgesetzt. Es ist diess ein Umstand, durch welchen diese Münze einen besondern Grad von Wichtigkeit gewinnt, insofern sich unter allen bisher bekannt gewordenen Sassaniden-Münzen nur äusserst wenige in dem Falle befinden, dass sie sich mit einiger Bestimmtheit auf ihren wahren Urheber zurück führen liessen. Alle nämlich, welche man bisher zu entziffern im Stande gewesen ist, führen Namen, welche mehr als Einem Könige dieser Dynastie gemein waren (z. B. Sapores, Hormuz, Varanes), und da sich auf diesen Münzen die Angabe, ob der erste, zweite oder dritte des Namens gemeint sey, eben so wenig als irgend ein chronologisches Datum findet; so ist ihre Bestimmung in der Regel den grössten Willkührlichkeiten ausgesetzt; was man freilich nicht glauben wird, wenn man den Mionnet liest. Zur Beseitigung solcher eigenmächti-

gen Bestimmungen wird bei einigen jener Münzen die hier bekannt gemachte zweckmässig benutzt werden können.

«Wenn man bei Mionnet eine Silber-Münze von Artaxerxes I. 300 Francs taxiert sieht — obgleich sie keineswegs, wie es dort heisst, *R^s* d. i. *du plus grand degré de rareté* ist, denn ich habe sie hier wenigstens in einem halben Dutzend Exemplaren in Händen gehabt — und wenn derselbe eine Silber-Münze von Varaes II., von der ich ebenfalls hier mehrere Exemplare gesehn habe, auch als eine Münze *du R^s* zu 600 Francs anschlägt — welchen Preis würde dieser erfahrne Numismatiker wohl auf den *Narses unicus* setzen, den wir hier aus des Hrn. von Reichel Museum aufgeführt? Frähn.»

Schahpur II.

6 — 10) 5 Ex.

Jesdegird I.

11 — 12) 2 Ex. Auf der Rückseite des einen Ex. links neben der Flamme [illegible].

Warahran V.

13) 1 Ex. Vorderseite. Rechts von dem Kopf: [illegible], *Warahran m* (*a*), links hinter dem Kopf: [illegible] *lca*.

Der Buchstabe [illegible] in *malca* ist offenbar ein *k* ([illegible]) und nicht ein *d*. Gewöhnlich werden beide Buchstaben in Inschriften so unterschieden, dass *k* durch [illegible], *d* durch [illegible] angezeigt wird. Auf den Münzen von Walagesch aber findet sich [illegible] = [illegible] so oft, dass man dadurch veranlasst worden ist, *Varda* zu lesen, zumal in derselben

Reihe auch [Pahlavi] = [Pahlavi] vorkommt. Vergl. die Bartholomäischen Münztafeln.

Jesdegird II.

14) 1 Ex.

Firus.

15 — 16) 2 Ex. Rücks. Rechts: [Pahlavi] und [Pahlavi] ?

Kawad (Kobad).

17 — 24) 8 Ex. a. 11* [3]) [Pahlavi]; a. 19 (* [Pahlavi]); a. 33 (2 Ex. [Pahlavi]); a. 35 (nicht deutlich); a. 36 ([Pahlavi]); a. 40 (*[Pahlavi]); a. 41 ([Pahlavi]).

Die von G. Rawlinson dem Dschamasp zugeschriebene Münze ist nicht vom Jahr 18, sondern 38 ([Pahlavi] [Pahlavi]); s. Bulletin, T. XXIII, S. 286; Mélanges asiat. T. VIII, S. 200.

Chosrau I.

25 — 31) 7 Ex. a. 8 (* [Pahlavi]); a. 8 (undeutlich); a. 11 (*[Pahlavi]); a. 20 (*[Pahlavi]); a. 21 ([Pahlavi]); a. 31 (undeutlich); a. 43 ([Pahlavi]).

Hormisdas IV.

32 — 33) 2 Ex. a. 3 ([Pahlavi]); a. 9 ([Pahlavi]).

Chosrau II.

34 — 55) 22 Ex. a. 6 (*[Pahlavi]); a. 6 (?undeutlich); a. 7 ([Pahlavi]); a. 9 ([Pahlavi]); a. 9 (* [Pahlavi]); a 9 (*[Pahlavi]); a. 10 (* [Pahlavi]); a. 10 (undeutl.); a. 11 (*[Pahlavi]); a. 15 ([Pahlavi], am Rande der Vorderseite [Pahlavi]); a. 21 ([Pahlavi]); a. 23 ([Pahlavi]); a. 25 ([Pahlavi]); a. 34 ([Pahlavi]? zerbrochen); a. 34

3) Die mit * bezeichneten Buchstaben finde ich nicht bei Mordtmann, Zeitschr. d. D. m. G. Bd. XIX.

([Pehlevi]); a. 34 ([Pehlevi]); a. 35 ([Pehlevi]); a. 35 ([Pehlevi]); a. 35 ([Pehlevi]); a. 35 ([Pehlevi], auf der Vorders. [Pehlevi]); a. 36 ([Pehlevi]); a. 37 ([Pehlevi] — auf der Vorders. am Rande [Pehlevi]). — Eine Münze mit undeutlichem Jahre.

II. Arabische Statthalter-Münzen mit Chosrau II.-Gepräge.

Ubaid-Allah ben Siad.

56) 1 Ex. Vorders. Hinter dem Kopf: [Pehlevi]; vor dem Kopf: (Pehlewy) *Obaiđ - Alla* || *- i - Żiađan;* s. Mordtmann, Zeitschr. d. D. m. G. Bd. VIII, Taf. I. 21. Am Rand: بسم الله [Pehlevi]

Rückseite. Links: *schescht* (sechszig); rechts: [Pehlevi] (*żd*); s. Mordtmann, Zeitschr. Bd. XII. S. 51, № 295. Vergl. ebenda, Bd. XIX, S. 471.

Mussab ben el-Subair.

57) 1 Ex. Vorders. Hinter dem Kopf wie № 56. Vor dem Kopf: (Pehlewy) *Mutschaf*(*p*)-*i*-*Żubi*(*ai*) *ran;* s. Mordtmann, a. a. O. Bd. VIII. № 29.

Am Rand: بسم الله [Pehlevi]; vergl. Mordtmann, a. a. O. S. 165, der das Pehlewy-Wort wiedergiebt: *In Frusch*. Thomas, The Journ. of the R. As. Soc. vol. XII, S. 306 setzt dem Worte, ebenso wie Mordtmann, ein Fragezeichen nach. Auf unserer Münze möchte man es *bfrui* oder *bfrub* lesen. Vor, also rechts von بسم الله, hat unsere Münze noch eine Contremarque: [Pehlevi] — doch nicht *af?* vergl. Mélang. asiat. T. III. S. 524.

Rückseite, links: *nu schescht* (69 = 689); rechts: [Pehlevi]. Mordtmann liest *Kirmanschehr?;* Thomas:

Kermansir? Aber der zweite Buchstabe ist kaum *r*, sondern eher ein *u* oder allenfalls *n*.

Mussab ben el-Subair wird von Makrisy (*Historia monetae Arabicae* ed. O. G. Tychsen. *Rostochii*, MDCCXCVII) einmal in dem eben genannten Werk, das zweite Mal in der Schrift *Margaritae collectae — de ponderibus et mensuris* erwähnt. Wir lesen da S. 82: «*Nec minus frater eius* (sc. Abdullahi) Massab f. Zobair *in Iraka drachmas*, *quarum decem VII methkalibus respondebant*, *percussit*, *quibus homines donavit*», *etc.* und S. 147: «*Primus autem*, *qui numos cudendos curaverit*, *fuisse dicitur* Massab f. Zobair, *qui fratris sui Abdallah f. Zobair iussu*, *anno LXX Chr. 639. in uno latere: benedictio*, *et in altero: per Deum eis inscripserit. Mutavit hoc* Alhadsjadsj f. Jusuf *anno post*, *et numis inscripsit: in nomine Dei.* Al-Hadsjadsj».

Bei de Sacy (*Traité des monnoies musulmanes*, *traduit de l'Arabe de Makrizi.* Paris. 1797. S. 17 u. 72) lauten die Stellen:

«Son frère Mosab Ben-Alzobeïr fit aussi frapper des dirhems dans l'Irak sur le pied de 10 dirhems pour le poids des 7 mithkals, et il en fit usage pour payer le prêt des troupes».

S. 72. «Le premier, qui fit frapper des dirhems (à un coin Musulman) fut Mosab ben-Alzobeïr, par l'ordre de son frère Abdallah ben-Alzobeïr, en l'anné 70. Il les fit frapper aux empreintes des Cosroës; mais il mit d'un côté le mot *bénédiction*, et au revers *de Dieu.* Un an après Alhadjadj changea cette légende, et y substitua celle-ci: *au nom de Dieu*, *Alhadjadj*».

Vorerst aber will ich bemerken, dass vor der zwei-

ten Angabe im Text (S. 65 Tychs.) وقيل *man sagt* steht, was sowohl von Tychsen als de Sacy unbeachtet geblieben ist. Makrisy hat also nicht nach eigener Kenntniss und aus eigener Ansicht gesprochen, sondern nur nach den Angaben Anderer. Und in der That erweisen diese Angaben sich nach den jetzt bekannten Münzen als nicht richtig; es ist bis jetzt keine Münze von Mussab zum Vorschein gekommen, welche die Worte بركة und لله in der angegebenen Weise aufwiese, obgleich beide Wörter auf Abbasiden- und anderen Münzen vorkommen. Auch war Mussab nicht der erste, welcher Arabische Legenden auf den Münzen mit Chosrau-Gepräge anbringen liess. Solches ist schon auf Münzen von Siad ben Abi Sufjan vom J. 43 (663) der Fall, auf welchen بسم الله vorkommt; vergl. Mordtmann, Zeitschr. Bd. VIII, S. 152. und Thomas, a. a. O. S. 280. Heddschadsch war also nicht der erste, welcher بسم الله auf den Münzen anbringen liess. Und es würde auch nicht viel gewonnen sein, wenn man zwangsweise übersetzen wollte: «er liess auf einer Seite einen Segenswunsch, auf der anderen den Namen Gottes anbringen», sofern der Segenswunsch in لله ازود (etwa) *majestas augeatur*, der Name Gottes in بسم الله zu suchen wäre. Und endlich wird die Richtigkeit des Jahres 70 durch die vorliegende Münze vom J. 69 widerlegt.

Ähnliche durch Münzen selbst bis jetzt noch nicht als richtig erwiesene Nachrichten über Sasaniden-Prägungen finden sich z. B. bei Abu Hanifa Dainawery und Tabary; s. Bullet. hist.-phil. T. I. S. 281—283. Sollte namentlich der sonst so zuverlässige Ta-

bary, dessen Geschichte der Sasaniden eine der im Ganzen merkwürdigsten ist, welche sich in den mir bekannten morgenländischen Schriftstellern findet, ohne nähere Prüfung nur das nachgeschrieben haben, was er entweder gelesen oder gehört hat? Vielleicht klärt uns der Arabische Text darüber auf. Der a. a. O. mitgetheilte Persische Text lässt manche Bedenken aufkommen, welche selbst die Vergleichung noch mehrerer Handschriften kaum beseitigen dürfte[4]).

III. Tabaristanische Münzen.

A. Ispehbed Ferchan.

58) 1 Ex. v. J. 73. Auf der Vorderseite am Rand: [Pahlavi] und [Pahlavi].

B. *Arabische Statthalter.*

Omar.

59—62) 4 Ex. a. 124. Vorderseite: [Pahlavi] (Omar). Am Rande: [Pahlavi] und [Pahlavi] (Harun); a. 127. Vorderseite: عمر, am Rande: [Pahlavi] und [Pahlavi]; a. 129. Auf der Vorderseite (mit عمر) ist nur [Pahlavi] zu sehen; der Rand rechts, wo wohl [Pahlavi] gestanden hat, ist abgebrochen; a. 129. Wie die vorhergehende, aber vollständig, also auch mit [Pahlavi].

Saïd.

63) a. 126. Vorderseite: سعيد. Am Rande: [Pahlavi] und [Pahlavi].

---

4) Der Gefälligkeit des Hrn. Prof. Dr. Nöldeke verdanke ich die Belehrung, dass die fragliche Stelle im Arabischen Text fehlt und überhaupt keinen Theil der alten Überlieferung bildet; ein Seitenstück zu der bekannten Nachricht Tabary's über die Russen. Vor der Herausgabe des Arabischen Textes wird man Tabary selbst kaum mehr als Gewährsmann anführen können.

Namenlose.

64—83) 20 Ex. a. 130. Vorderseite: [illegible] und [illegible]; a. 132. V. id.; a. 134 (3 Ex.); a. 135 (7 Ex.); a. 136 (3 Ex.); a. 137; a. 139 (?2 Ex.); a. undeutl. (1 Ex.).

Sulaiman.

84—85) a. 137. Vorderseite: سليمن. Im Rhombus: نج (2 Ex.).

Hani.

86) a. 137. Vorderseite: هانى.

In dem von mir herrührenden Zusatz zu Fraehnii *opp. post.* p. II, ist S. 208 letzte Z. anstatt كمايش zu lesen كماييش. Ebendas. ist S. 263, Z. 5 v. u. anstatt 247 natürlich zu lesen 347. Es ist eine Münze des Fatimiden el-Muïss-lidini'llah Abu Temim Maadd; s. auch S. 205 u. S. 236; zu den Münzen von el-Mustansir-billah Abu Temim Maadd, s. S. 24 u. 231.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 513—521.)

$\frac{15}{27}$ Mars 1877.

Indische Erzählungen. Von A. Schiefner.

XL.

Die Flucht der Thiere.

(Kandjur Band VII Blatt 194.)

In längstvergangener Zeit war an dem Ufer eines Sees ein Vilva-Wald; in diesem Walde hielten sich sechs[1]) Hasen auf. Als nun aus diesem Walde ein Vilva-Baum in den See stürzte, verursachte dies einen grossen Lärm. Als die sechs Hasen diesen Lärm vernahmen, fingen sie, da sie einen kleinen Körper hatten, voll Schreck an davonzulaufen. Es sahen sie die Schakale laufen und fragten: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Hasen antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Schakale an zu laufen. Als die Affen sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Schakale antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Affen an zu laufen. Als die Gazellen sie laufen sahen,

1) Die Sechszahl ist gewählt worden, weil sie Bezug hat auf die sogenannte Sechsschaar der Bhikshu's, welche in dem Vinajavibhaṅga in den meisten Fällen als Anlass gebend für die einzelnen Verbote angeführt werden. Es ist also ganz so wie mit der Sechszahl der Minister, worüber ich in der Einleitung zu I. Mahaushadha und Viçâkhâ gehandelt habe.

fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Affen antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Gazellen an zu laufen. Als die Eber sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Gazellen antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Eber an zu laufen. Als die Büffel sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Eber antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Büffel an zu laufen. Als die Nashorne sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Büffel antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Nashorne an zu laufen. Als die Elephanten sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Nashorne antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Elephanten an zu laufen. Als die Bären sie laufen sahen, fragten sie: «Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Elephanten antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Bären an zu laufen. Als die Hyänen sie laufen sahen, fragten sie: «Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Bären antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Hyänen an zu laufen. Als die Panther sie laufen sahen, fragten sie: «Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Hyänen antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Panther an zu laufen. Als die Tiger sie laufen sahen, fragten sie: «Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Panther antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» Darauf fingen auch die Tiger an zu laufen. Als die Löwen sie laufen sahen, fragten sie: «O Geehrte, weshalb laufet ihr?» Die Tiger antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.»

Darauf fingen auch die Löwen an zu laufen. An dem Fusse des Berges wohnte ein bemähnter Löwe, der gleichsam ein Diadem zu haben schien. Als dieser die Löwen laufen sah, fragte er: «O Geehrte, weshalb laufet ihr alle, obwohl ein jeder von euch Kraft in den Klauen und Kraft in den Zähnen hat?» Die Löwen antworteten: «Es ist ein Lärm entstanden.» — «O Geehrte, woher ist der Lärm entstanden?» — «Wir wissen es nicht.» Da sagte jener Löwe: «O Geehrte, laufet nicht! Es ist zu untersuchen, woher der Lärm entstanden ist.» Er fragte die Tiger: «Wer hat es euch gesagt?» Die Tiger antworteten: «Die Panther.» Er fragte die Panther: «Wer hat es euch gesagt?» Die Panther antworteten: «Die Hyänen.» Er fragte die Hyänen: «Wer hat es euch gesagt?» Die Hyänen antworteten: «Die Bären.» Er fragte die Bären: «Wer hat es euch gesagt?» Die Bären antworteten: «Die Elephanten.» Er fragte die Elephanten: «Wer hat es euch gesagt?» Die Elephanten antworteten: «Die Nashorne.» Er fragte die Nashorne: «Wer hat es euch gesagt?» Die Nashorne antworteten: «Die Büffel.» Er fragte die Büffel: «Wer hat es euch gesagt?» Die Büffel antworteten: «Die Eber.» Er fragte die Eber: «Wer hat es euch gesagt?» Die Eber antworteten: «Die Gazellen.» Er fragte die Gazellen: «Wer hat es euch gesagt?» Die Gazellen antworteten: «Die Affen.» Er fragte die Affen: «Wer hat es euch gesagt?» Die Affen antworteten: «Die Schakale.» Er fragte die Schakale: «Wer hat es euch gesagt?» Die Schakale antworteten: «Die Hasen.» Er fragte die Hasen: «Wer hat es euch gesagt?» Die Hasen antworteten: «Wir haben das Schreckliche mit eigenen Augen gesehen, kommt, wir

werden euch zeigen, woher der Lärm entstanden ist.» Sie führten den Löwen und zeigten ihm den Vilva-Wald mit den Worten: «Von hier ist der Lärm entstanden.» Da nun der Lärm dadurch entstanden war, dass aus diesem Walde ein Vilva-Baum in den See gestürzt war, sprach der Löwe: «O Geehrte, fürchtet euch nicht, da dies nur ein leerer Lärm war.» So wurden sie alle beruhigt. Eine Gottheit sprach den Vers: «Worten trauend geh' man nicht, selber muss man alles seh'n; sieh, wie durch den Vilva-Sturz sein Gethier der Wald verlor.»

XLI.

Der geprellte Schauspieler.

(Kandjur VII Blatt 221 — 229.)

Der Buddha Bhagavant befand sich in Râdshagṛha in Veṇuvana in Kalandakanivâsa. In Râdshagṛha lebten die beiden Nâgarâdsha's Girika und Sundara[2]), durch deren Macht in Râdshagṛha die fünfhundert warmen Quellen, die Flüsse, Seen und Teiche von der Gottheit von Zeit zu Zeit reichliche Wasserfülle erhielten und dadurch die Saaten auf das Vortrefflichste gediehen. Als Bhagavant die beiden Nâgarâdsha's Nanda und Upananda gebändigt hatte, kamen diese am achten, vierzehnten und fünfzehnten des Monats zu den Abstufungen des Sumeru und bewiesen Bhagavant ihre

---

2) རི་བོ und ཡིད་འཕོང, für welchen letztern Namen an der Parallelstelle མཛེས་པ vorkommt; nach dem letzteren habe ich die Zurückübersetzung gemacht, obwohl in der Liste der Nâgarâdsha's in Vjutpatti f. 86 dieser Name nicht vorkommt, wohl aber unter denen der Nâga's.

Verehrung. Dabei dachten die beiden Nâgarâdsha's Girika und Sundara, dass, da die beiden Nâgarâdsha's Nanda und Upananda am achten, vierzehnten und fünfzehnten sich zu den Sumeru-Abstufungen begaben, um Bhagavant ihre Verehrung zu beweisen, sie selbst, da sie an derselben Stelle weilten, Bhagavant ihre Verehrung bezeigen müssten. Sie begaben sich also zu Bhagavant, erwiesen mit ihrem Haupt den Füssen desselben Verehrung und liessen sich an einer Stelle nieder, worauf Bhagavant sie in der Zufluchtsuchung und der Grundlage der Lehre festsetzte und sie sich dadurch an ihrem Leib und ihrer Haut sehr gehoben fühlten. Sie hatten deshalb die Absicht, sich in den Ocean zu begeben. Sie gingen zu Bhagavant, bezeigten ihm ihre Verehrung und [221*] sprachen also zu Bhagavant: «O Ehrwürdiger, dadurch, dass Bhagavant uns in die Zufluchtsuchung und die Grundlage der Lehre eingeführt hat, sind wir an Leib und Haut so sichtlich gehoben worden, dass wir, wenn Bhagavant es genehmigt, uns in den Ocean begeben möchten.» Bhagavant entgegnete: «O Nâgarâdsha's, da ihr euch in dem Lande des Magadha-Königs Bimbisâra befindet, so müsset ihr diesen fragen.» Sie dachten, es müsse seinen Grund haben, weshalb Bhagavant ihnen nicht gestatte sich in den Ocean zu begeben. Wenn sie bei Nacht vor Bhagavant erschienen, um ihm ihre Verehrung zu bezeigen, geschah dies in Umgebung der Götterbehausung [3]), kamen sie aber bei Tage, so hatten sie das Aussehen von Hausbesitzern. Darauf begab sich der Magadha-König Bimbisâra nach Veṇuvana

3) S. Childers, Dictionary of the Pali language unter dem Worte Vimâna.

nach Kalandakanivâsa. Aus Kshattrija-Stolz machte der König unterwegs Halt und sprach zu einem niederen Mann: «He, Mann, geh' und sieh nach, wer dem Bhagavant seine Verehrung bezeigt.» Der niedere Mann gehorchte dem Befehl des Königs, begab sich dahin, wo Bhagavant sich befand und sah, dass es zwei Hausbesitzer waren, welche Bhagavant ihre Verehrung bezeigten. Dies meldete er dem König mit dem Bemerken, dass [222] diese ohne Zweifel in seinem Lande wohnten. Der König meinte, dass diese beiden Hausbesitzer, wenn sie in seinem Lande wohnten, wohl bei seinem Anblick sich erheben würden, und begab sich dahin, wo Bhagavant sich befand. Die beiden Nâgarâdsha's erblickten ihn schon von ferne und fragten Bhagavant: «O Ehrwürdiger, wie ist es? Sollen wir nun dem trefflichen Gesetze Verehrung bezeigen oder dem König?» — «O Nâgarâdsha's, nun bezeiget ihr dem trefflichen Gesetze Verehrung. Die Buddha Bhagavants bezeigen dem trefflichen Gesetze Verehrung und auch die Arhant's achten das Gesetz hoch.» Dieselben Worte wiederholte er in Versen. Da unterliessen es die beiden Nâgarâdsha's sich vor dem Könige zu erheben, der König gerieth in Zorn darüber, dass die beiden in seinem Lande ansässigen Hausbesitzer nicht aufgestanden waren, und nachdem er mit seinem Haupte den Füssen Bhagavant's seine Verehrung bezeigt hatte, liess er sich an einer Stelle nieder und bat Bhagavant ihm die Lehre vorzutragen. Bhagavant sprach folgende Verse: «Von den ausser sich Gerathenen, durch Zorn Aufgeregten kann die vom vollendeten Buddha vorgetragene treffliche Lehre nicht erfasst werden; wer sündhaftes Beginnen eingestellt, die Aufregung besei-

tigt und die Leidenschaftlichkeit aufgegeben hat, derjenige wird die trefflichen Worte erfassen.» Da dachte der König, dass Bhagavant es mit den beiden Hausbesitzern halte und ihm deshalb die Lehre nicht vortrage, bezeigte ihm deshalb seine Verehrung und begab sich von dannen. Als er Veṇuvana verlassen hatte, befahl er seinen Dienern: «Sobald jene beiden Hausbesitzer von Bhagavant fortgehen, so meldet ihnen in des Königs Namen, dass sie nicht im Lande bleiben dürfen.» Als die Diener den Befehl des Königs vernommen hatten, blieben sie dort und richteten, als die beiden Nâgarâdsha's zum Vorschein kamen, den Befehl des Königs aus. Als die beiden Nâgarâdsha's sahen, dass ihr längst gehegter Wunsch erfüllt war, erzeugten sie auf der Stelle einen mächtigen Wasserstrahl und begaben sich in kleine Canäle, aus den kleinen Canälen in grosse, aus den grossen Canälen in kleine Flüsse, aus den kleinen Flüssen in grosse Flüsse, aus den grossen Flüssen in den Ocean. Als beide nun in den Ocean gelangt waren, waren sie an Leib und Haut noch weit mehr gehoben. Allein zu derselben Zeit fingen in [223] Râdshagṛha die fünfhundert warmen Quellen, die Flüsse, Seen und Teiche, da ihnen die Gottheit nicht von Zeit zu Zeit Wasserfülle sandte, an zu vertrocknen und die Saaten fingen an zu verkommen. Da bedachte der König, dass durch die Macht der beiden Nâgarâdsha's die Gewässer stets an Wasser Fülle gehabt hatten und da dies nun nicht mehr der Fall war, meinte er, ob nicht vielleicht die beiden Nâgarâdsha's gestorben, fortgezogen oder von einem Schlangenbeschwörer eingefangen worden seien. Er beschloss sich darüber Auskunft bei Bhagavant dem

Allwissenden zu holen [223*]. Bhagavant sagte, dass die beiden Nâgarâdsha's weder verkommen, noch gestorben, noch entwichen, noch von einem Schlangenbeschwörer eingefangen, sondern von ihm selbst des Landes verwiesen seien. — O Ehrwürdiger, ich habe die beiden Nâgarâdsha's Girika und Sundara, so viel ich mich erinnere, nicht gesehen, geschweige denn verbannt. — «O grosser König, ich werde die Sache dir in Erinnerung bringen.» Er theilt ihm darauf mit, dass jene beiden Hausbesitzer, welche er des Landes verwiesen hatte, eben jene Nâgarâdsha's gewesen waren und räth ihm, um seinem Lande aufzuhelfen, sie um Verzeihung zu bitten. Als der König bemerkt, dass er nicht im Stande sei dies zu thun, da jene sich in den Ocean begeben hätten, bedeutet Bhagavant ihm, dass sie am achten, vierzehnten und fünfzehnten kämen, um ihm ihre Verehrung zu bezeigen; wenn er ihnen dann die Lehre vortrüge [224], sollte er sie um Verzeihung bitten. — «O Ehrwürdiger, wie soll es sein? Soll ich die Füsse jener beiden berühren!» — Nein, o grosser König, dies thun Menschen niederer Stellung, welche die Hand der Höhergestellten ergreifen; du aber wirst deine rechte Hand ausstrecken und zu den beiden Nâgarâdsha's sprechen: «Verzeihet!» Als darauf der König mit den beiden Nâgarâdsha's bei Bhagavant zusammentrifft, befolgt er dessen Vorschrift und erhält die erbetene Verzeihung. «O Nâgarâdsha's, wenn ihr mir Verzeihung gewährt habet, so kehret in mein Land zurück.» — Sie entgegneten, dass sie es nur dann thun würden, wenn er zwei Tempel errichtete, den einen für Girika, den andern für Sundara und in dieselben die nöthige Bedienung setzte, alle

sechs Monat aber ein Fest veranstaltete, an welchem sie selbst erscheinen würden und bewirthet werden sollten [224]. Der König kommt diesem Befehle nach, errichtet die beiden Tempel, den einen für Girika, den andern für Sundara, und veranstaltet alle sechs Monat ein Fest. Wenn dieses Fest stattfand, versammelten sich aus den sechs grossen Städten zahlreiche Menschenschaaren. Einstmal langte auch aus dem Süden ein Schauspieler an und in der Absicht etwas ausfindig zu machen, wodurch er die Menschenschaaren erfreuen, selbst aber grossen Gewinn erzielen könnte, hoffte er beides zu erreichen, wenn er den vorzüglichsten der Männer verherrlichen würde. Da nun aber damals die Menschenschaaren voller Glauben an Bhagavant waren, wollte er diesen zum Gegenstand der Verherrlichung machen, begab sich zu Nanda und sprach: «Ehrwürdiger, als Bhagavant als Bodhisattva in der Tushita-Region verweilend die fünf Erwägungen rücksichtlich der Kaste, des Geschlechts, des Landes, der Zeit und des Weibes angestellt und die sechs Kâmâvatschara-Götter dreimal die Läuterung hatte vornehmen lassen und in Gestalt eines Elephanten wissentlich den Mutterleib bezog, erbebte die grosse Erde stark und wurden die Weltregionen, welche das Sonnen- und Mondlicht nicht geniessen und deshalb von der grössten Finsterniss erfüllt sind, von dem grössten Glanz erhellt [225] und als die Wesen, die sonst die eigene Hand, wenn sie sie ausstreckten, nicht sehen konnten, durch dieses Licht nun einander erblickten, sagten sie: «O Geehrte, es sind hier auch andere Wesen geboren.» Als Bhagavant der Bodhisattva nach Ablauf von zehn Monaten aus dem Mutterleib geboren wurde,

erbebte ebenfalls die grosse Erde und erfolgte der helle Lichtglanz. An welchem Tage Bhagavant der Bodhisattva geboren wurde, an demselben Tage wurden auch vier grossen Königen Söhne geboren: und zwar in Çrâvastî dem Könige Aranemi Brahmadatta, der weil bei der Geburt des Sohnes die ganze Welt von dem Glanze erfüllt war, ihn Prasenadshit [4]) benannte. In Râdshagṛha wurde dem König Mahâpadma ein Sohn geboren, den er, weil bei seiner Geburt die Welt wie durch den Aufgang der Sonnenscheibe erhellt wurde und er der Sohn der Königin Bimbî war. Bimbisâra nannte. In Kauçâmbî wurde dem Könige Çatânîka ein Sohn geboren, den er, weil die Welt wie durch den Aufgang der Sonne erhellt worden war, Udajana nannte. In Videha wurde dem Könige Anantanemi ein Sohn geboren, den er, weil bei seiner Geburt die Welt sehr erhellt worden war, Pradjota nannte. An dem Tage, an welchem Bhagavant der Bodhisattva geboren wurde, wurden auch fünfhundert Çâkja-Söhne: Bhadrika u. s. w., fünfhundert Aufwärter: Tshhanda u. s. w. geboren, von fünfhundert Stuten fünfhundert Füllen Kaṇṭhaka u. s. w. geworfen, und von den Göttern fünfhundert Schätze angewiesen. Von den der Zeichen kundigen Brahmanen wurde vorhergesagt in Betreffe Bhagavants des Bodhisattva's: Verbleibt der Prinz in dem Palaste, so wird er ein die vier Weltgegenden besiegender Tshakravartin, ein nach dem Gesetze regierender und mit den sieben Kleinodien, dem Kleinod des Tshakra, des Elephanten, des Rosses, des Edelsteins, des Weibes, des Hausbesitzers

4) Vergl. meine Anmerkung 8 zu der tib. Lebensbeschreibung Çâkjamuni's.

und des Feldherrn ausgestatteter König, dem ein volles Tausend heldenmüthiger, überaus schöner und die Heere der Widersacher besiegender Söhne geboren werden und unter denen die gesammte grosse Erde bis zum Ocean ohne Schaden und Gefährdung, ohne Strafen und ohne Waffengewalt im Einklang mit dem Gesetze und in Gemüthsruhe leben wird. Verlässt er aber, nachdem er Haar und Bart geschoren und ein dunkelbraunes Gewand angelegt hat, von Glauben erfüllt das Haus und tritt er in den geistlichen Stand, so wird er in der Welt den Ruhm eines Tathâgata, Arhants und gänzlich vollendeten Buddha's erlangen. Zu der Zeit als Bhagavant der Bodhisattva geboren wurde, ward es überall bekannt, dass am Ufer des Flusses Bhagirathî am Abhange des Himavant nicht sehr weit von der Einsiedelei [226] des Ṛshi Kapila ein Çâkja-Prinz geboren sei und dass die zeichenkundigen Brahmanen solche Vorhersagungen verkündet hätten. Als die Könige der Erde davon hörten, bedachten sie, dass wenn sie den Prinzen hochhielten, sie den Vortheil davon haben würden, und, wenn sie den König Suddhodana ehrten, der Prinz dadurch geehrt würde, und fingen an dem König Suddhodana Ehre zu erweisen und ihm zeitgemäss Boten und Schatzkästchen zu senden. Da bedachte der König Suddhodana, dass da bei der Geburt seines Sohnes alle Angelegenheiten in allen Enden zu Stande gekommen seien, der Sohn den Namen Sarvârthasiddha erhalten müsse und benannte ihn also. Als der Prinz geführt wurde um dem Çâkja-Gotte, dem Jaksha Çâkjavardha, seine Verehrung zu bezeigen, er aber von ihm, dem Çâkja-Mächtigen, verehrt wurde, erhielt er den Namen Çâkjamuni und Götterober-

gott (Devâtideva). Als Bhagavant der Bodhisattva in allen Wissenschaften Vollendung erreicht und in dem Jugendspiel sich vergnügt, dann aber Alter, Krankheit und Tod erblickt hatte und sein Gemüth erschüttert war, zog er in den Wald und befleissigte sich sechs Jahre der Bussübungen. Zu der Zeit wurden alltäglich 250 Männer gesandt, welche des Königs Suddhodana und Suprabuddha's Worte meldeten und täglich Bhagavants des Bodhisattva Worte holten. Als Bhagavant der Bodhisattva sechs Jahre lang Busse geübt hatte und zur [226*] Einsicht gelangt war, dass sie nichts nütze, wollte er sich zur Genüge erholen und nahm Reisbrei, warme Speise in reichlichem Maasse zu sich, salbte seinen Körper mit geschmolzener Butter und Öl, badete ihn in warmem Wasser und als er nach dem Dorfe Senânî gelangte, gaben ihm die Dorfmädchen Nandâ und Nandabalâ 16 mal geläuterte Milch mit Honig gemischt, der Nâgarâdsha Kâlika pries ihn, von dem Svastika-Gras-Verkäufer nahm er Gras mit goldener Farbe entgegen und, nach Bodhimaṇḍa gelangt, nachdem er sich seinen Sitz von unzerstörbarem Grase eingerichtet, mit untergeschlagenen Beinen sich hingesetzt und den Körper gerade gerichtet, seine Erinnerung angestrengt hatte, sprach er mit bewegtem Gemüth: «Bevor ich nicht Sündlosigkeit erlangt habe, gebe ich meine sitzende Stellung nicht auf.» Wie dann Bhagavant der Bodhisattva, nachdem er in der Mitternachtszeit durch das Rad der Milde Mâra mit einer Schaar von 360 Millionen Dämonen gebändigt hatte, die allerhöchst vollendete Einsicht erreicht hat, alles dies geruhe mir ausführlich zu erzählen». Nanda fragte: «Wozu hast du es nöthig?» Der Schauspieler antwor-

tete: «O Ehrwürdiger, ich will ein Schauspiel verfassen.» Nanda sagte: «Elender, willst du, dass wir dir den Lehrer abbilden! Geh fort, da ich dir nichts mittheilen werde.» Darauf begab sich der Schauspieler zu Upananda, erhielt jedoch von diesem denselben Bescheid, ebenso, als er sich an Açuga, Revata, Tshhanda und Udajin gewandt hatte. Darauf begab sich der Schauspieler dahin, wo sich die Zwölfschaar der Bhikshuṇî's befand. Zuerst wandte er sich an Sthûlanandâ. Als diese ihn gefragt, wozu er dessen bedürfe, und er gesagt, dass es zu einem Schauspiel sei, fragte sie, ob er ihr für ihre Mühe einen Lohn geben werde. Er sagte [227] ihr denselben zu. Da Sthûlanandâ sehr gelehrt war und das Tripiṭaka inne hatte, theilte sie ihm aus dem Abhinishkramaṇa-Sûtra alles ausführlich mit, wie Bhagavant der Bodhisattva in der Tushitaregion weilend die fünf Erwägungen angestellt in Betreff der Kaste, des Geschlechts, des Landes, der Zeit und des Weibes und nachdem er diese Erwägungen angestellt und die sechs Kâmâvatshara-Götter dreimal die Läuterung hatte vornehmen lassen, in einen Elephanten verwandelt wissentlich den Mutterleib bezogen, wobei die grosse Erde stark erbebte und die Zwischenräume der Welt, wo Sonne und Mond als grosses Wunder gelten und dadurch, dass man ihr Licht dort nicht geniesst, die Finsterniss überaus gross ist, von neuem übermässig erhellt wurden, so dass die dort geborenen Wesen, welche ihre eigne Hand, wenn sie dieselbe ausstreckten, nicht zu sehen vermochten, als sie durch dieses Licht einander erblickt hatten, ausriefen: O Geehrte, es sind auch andere Wesen hier geboren. Von da an erzählte sie alle Begebenheiten bis zu der Zeit, als

Bhagavant der Bodhisattva in der Mitternacht Mâra sammt seiner Umgebung von 360 Millionen Dämonen durch die Kraft der Milde besiegte und die allerhöchste Einsicht erreichte. Darauf verfasste der Schauspieler sein Schauspiel und, da er wusste, dass er dadurch in der Masse der Gläubigen den Glauben noch erhöhen konnte, sann er nach, wie er auch in den Nichtgläubigen den Glauben wecken könnte, und da er der Sechsschaar des Bhikshu's grollte und einen Vorwurf suchte, ging er ihnen nach. Nun hatte der Âjushmant Tshhanda Nahrung zu sich genommen und sie stehen lassen und in der Hoffnung, falls er süsse Speise fände, dieselbe zu verzehren seine Hände gewaschen und als [227*] Âjushmant Udajin solche sich verschafft hatte, setzte er sich vor ihm mit untergeschlagenen Beinen hin und bat ihn seiner zu gedenken. «Ich der Bhikshu Tshhanda habe Nahrung genossen, sie aber stehen lassen, da ich völlig gesättigt war, allein da ich eine Speise finde, wünsche ich zu essen und bitte dich mir etwas übrig zu lassen.» Udajin sagte, nachdem er von dort zwei bis drei Bissen genossen hatte: «Nimm und geh.» Als der Schauspieler dies gehört hatte, dachte er, dass er damit auch die Nichtgläubigen gläubig machen könnte. Da spannte dieser Schauspieler in Râdshagṛha an dem Tage, wo das Fest der Nâgarâdsha's Girika und Sundara gefeiert wurde, einen Baldachin aus und schlug die Pauke, und als eine grosse Menschenmenge sich versammelt hatte, stellte er die obengenannten Begebenheiten aus dem Leben Bhagavants in Übereinstimmung mit dem Abhinishkramaṇasûtra in einem Schauspiel dar, so dass die Darstellenden und die Menschenschaaren um so gläubiger

wurden und Laute des Beifalls ertönen liessen, er aber grossen Gewinn davon hatte. Um nun auch in den Nichtgläubigen Glauben zu erwecken, liess er darauf einen Schauspieler in Gestalt Udajin's, einen anderen in Gestalt Tshhanda's auftreten und füllte ein Gefäss mit Asche, auf welche er zwei bis drei Zuckerstücke legte. Vor denjenigen, welcher den Udajin darstellte, setzte sich der andere mit untergeschlagenen Beinen hin und sprach: «Ehrwürdiger Udajin, gedenke mein, ich bin der Bhikshu Tshhanda und habe mein Essen stehen lassen, da ich völlig satt war, allein, da ich Speisen finde, will ich essen und bitte dich mir etwas übrig zu lassen.» Derjenige, der den Udajin vorstellte, verzehrte darauf die zwei oder drei Zuckerstücke und schüttete die im Gefässe befindliche Asche auf den Kopf desjenigen, welcher den Tshhanda darstellte und sprach: «Nimm und geh.» Die Menschenschaaren brachen in ein lautes Gelächter aus, auch die Nichtgläubigen wurden gläubiger und nannten es ein tolles Stück, der Schauspieler aber hatte grossen Gewinn. Als nun durch die Gespräche der Leute auch die Sechsschaar erfahren hatte, dass der Schauspieler sie dargestellt habe, beschlossen sie ihm eine Unannehmlichkeit zu bereiten und sich mit den Bhikshuṇi's zu berathen. Sie begaben sich also zu der Zwölfschaar und fragten [229], ob sie von dem von ihnen verfassten Schauspiel aus dem Leben des Bodhisattva Namens Kuru noch etwas in der Erinnerung behalten hätten. Als sie darauf zusammen in den Lusthain gingen und es sich erwies, dass sie auch nicht das Geringste vergessen hatten, schafften sie sich aus dem Palaste des Königs Schmuck und Gewänder, spannten nicht weit

von jenem Schauspieler den Baldachin aus, Upananda hüllte sein Haupt in ein Tuch und schlug die Pauke; es kam eine grosse Menschenmenge herbei, darunter auch jener Schauspieler, der ein göttliches Schauspiel zu sehen glaubte und der Ansicht war, dass Götter, Nâga's, Jaksha's, Gandharba's, Kinnara's oder Mahoraga's dasselbe darstellten; derartig war sein Staunen. Als nun die Sechsschaar, nachdem sie das Spiel beendigt und die Gewänder ausgezogen hatte, davon ging, folgte ihnen der Schauspieler nach, um zu ermitteln, wer sie seien. Als sie nun voran gingen, wartete der Schauspieler am Eingange. Als Udajin, dessen Ohren wie mit Auripigment eingeschmiert zu sein schienen, hervortrat, fragte ihn der Schauspieler, ob er das Schauspiel dargestellt habe. Udajin sagte, dass sie ihm auf diese Weise Unannehmlichkeiten bereiten wollten. «Du Elender, du lebst durch unsere Kunst, und da du uns dargestellt hast, werden wir uns überall dorthin begeben, wo du Darstellungen giebst und dir zum Ärgerniss sein; wir brauchen keine Pauke und keine fremden Geräthschaften uns anzuschaffen.» Der Schauspieler bat um Verzeihung, da er ja davon lebe. Udajin verlangte zu diesem Behufe, dass der Schauspieler ihm die ganze Einnahme abtrete, worauf dieser aus Furcht vor fernerer Beeinträchtigung einging.

XLII.

Mahâkâçjapa und Bhadrâ.

(Kandjur Band IX Blatt 26—42.)

Als Bhagavant in der Tushita-Region verweilte, lebte in der Stadt Njagrodhika ein überaus vornehmer Brahmane Namens Njagrodha von so grossem Vermögen,

dass er an Reichthum dem Vaiçravaṇa gleichkam. Er besass 16 Sclavendörfer, 30 Ackerbaudörfer, 60 Gemüsegärtendörfer, 999 Paar Pflugochsen, 60 Koṭi Gold und 80 goldne Ohrenschmucke, die es mit denen des Königs Mahâpadma aufnehmen konnten. Er heirathete eine ebenbürtige Frau, allein die Ehe blieb ohne Kinder. Um Nachkommenschaft zu erlangen flehte er alle Götter an, jedoch ohne Erfolg. Als er nun betrübt da sass, rieth ihm seine Mutter, dass er sich im Lusthain an die Gottheit des mit vorzüglicher Krone und weitreichenden Zweigen ausgestatteten, laubreichen Njagrodha-Baumes, nach welchem die Stadt ihren Namen hatte [27], wenden solle. «Auch dein Vater war, obwohl er zu vielen hunderttausend Göttern um Nachkommenschaft gefleht hatte, kinderlos geblieben. Da ging er zu jenem Njagrodha-Baum und, nachdem er ihn angefleht hatte, wurdest du geboren und deshalb ward dir der Name Njagrodha gegeben. Da nun auch du kinderlos bist, musst du ebenso verfahren.» Es begab sich nun auch Njagrodha zu jenem Baum, liess den Umkreis desselben besprengen und reinigen, schmücken, mit Wohlgerüchen, Blumen, Räucherwerk füllen, Standarten und Fahnen aufstellen [5]). Nachdem er darauf 800 Brahmanen gespeist

5) In Band VI des Kandjur Blatt 280* giebt Bhagavant die Weisung, dass falls es durchaus nothwendig sei einen Baum zu fällen, der Werkmeister der Bhikshu's sieben oder acht Tage vor dem Fällen des Baumes ihn mit einem Kreise umziehen, Wohlgerüche, Blumen und Streuopfer spenden, Tantra's herlesen, Segensprüche hersagen, die Verabscheuung der Pfade der zehn Untugenden verkünden und also sprechen solle: «Die in diesem Baume wohnende Gottheit suche sich einen andern Wohnsitz, mit diesem Baum soll entweder ein Tshaitja-, ein Religions- oder ein Werk der Geistlichkeit ausgeführt werden.» Sieben oder acht Tage darauf ist dann

und ihnen Stoff zu Gewändern gegeben hatte, flehte er zu der im Baum wohnenden Gottheit: «Geruhe mir einen Sohn zu verleihen. Wird mir ein Sohn geboren, so werde ich im Lauf eines Jahres auf solche Weise dir maasslose Verehrung erweisen; wird mir aber kein Sohn geboren, so werde ich dich bis auf das Maass der Rohiṇî [6])-Wurzel zerspalten, in Späne hauen und diese, wenn sie durch Wind und Sonne gedörrt sein werden, verbrennen, ihre Asche aber entweder in den Sturm-Wind sieben oder in den reissenden Strom streuen» Die Gottheit, welche von geringer Macht war, hatte zwar ihre Freude an dieser Bitte, anderer Seits fürchtete sie, dass sie aus ihrem Wohnsitz vertrieben werden könnte und begab sich, da sie bei den vier Mahârâdsha's in Gunst stand, zum Mahârâdsha Râshṭrapâla und bat ihn Njagrodha's Bitte zu erfüllen. Dieser bedachte, dass er dieses nicht vermöge, da die Geburt von Söhnen und Töchtern nur in Folge früherer Thaten stattfinde, und begab sich mit der Gottheit des Baumes zu Virûḍhaka, zu Virûpâksha und zu Vaiçravaṇa, welche ebenfalls ihre Ohnmacht kundgaben. Darauf begaben sich die vier Mahârâdsha's zu dem Götterfürsten Çakra und sprachen: «O Kauçika, es steht eine zu unserer Umgebung gehörige Gottheit in Gefahr aus ihrem Sitze vertrieben zu werden, deshalb geruhe du dem vornehmen Brahmanen der Stadt Njagrodhika, Njagrodha, einen Sohn zu verleihen.» Çakra entgegnete, dass er nicht im

---

der Baum zu fällen. Ist aber eine Veränderung sichtbar, so soll er nicht niedergehauen werden; ist keine sichtbar, so kann er gefällt werden.

6) ཟུ་ཤེལ་ཙེ ist Andropogon muricatus (Bartgras).

Stande sei irgend einen Sohn oder eine Tochter zu verleihen, da Söhne und Töchter in Folge der eignen Verdienste geboren würden. Da wurde der Götterhof durch einen grossen Glanz erhellt, bei dessen Anblick Çakra die vier Mahârâdsha's aufforderte noch nicht fortzugehen, da ohne Zweifel nun Mahâbrahma erscheinen werde. Da erschien Mahâbrahma in Jugendfülle mit den fünf Haarbüscheln einer Jungfrau und nahm an Çakra's Busen Platz. Er ist es, der alles, was bewerkstelligt werden soll, vollzieht. Da legte der Götterfürst Çakra seine beiden Handflächen zusammen und flehte also Mahâbrahma an: «Mahâbrahma, bist du nicht Brahma, Mahâbrahma, Machthaber, Wirker, Verleiher, Hervorzauberer [28], Herr, Höchster und als Vater der Welten Schöpfer der Wesen! Siehe, eine zu unserm Hofe gehörige, auf Erden wandelnde Gottheit ist in Gefahr aus dem Baum, in welchen sie ihren Sitz hat, vertrieben zu werden, deshalb geruhe du dem vornehmen Brahmanen Njagrodha in der Stadt Njagrodhika einen Sohn zu verleihen.» Mahâbrahma bedachte, dass er zwar niemanden einen Sohn oder eine Tochter verleihen könne, wenn er aber sage, dass er dies nicht könne, alle die Namen, die man ihm beilege: Brahma, Mahâbrahma, Machthaber, Wirker, Verleiher, Hervorzauberer zu Schanden werden würden; er müsse deshalb, wenn er sage, dass er einen Sohn oder Tochter verleihen werde, da er dies doch nicht vermöge, zusehen, wie er die Verleihung anfangen solle. Er sprach deshalb heimlich zum Götterfürsten Çakra: «O Kauçika, weder hat mich die Welt, noch habe ich die Welt geschaffen.» Çakra entgegnete: «Mahâbrahma, wenn es sich so verhält, so sieh du

deine Region an und wenn ein dem Gesetze des Sterbens unterworfenes Wesen sich findet, so veranlasse es in dem Hause des vornehmen Brahmanen den Mutterleib zu beziehen.» Brahma fragte, weshalb er denn nicht seine eigene Region ansehe. Çakra entgegnete: «In dieser Region gelten die Götter als ohnmächtig, in der Brahma-Region aber als mächtig, durch ihre Ohnmacht wagen sie es nicht ihren Einzug zu halten.» Als Brahma nun seine Zusage gegeben hatte und in seine Region zurückgekehrt war, sah er, dass einem Gotte das Leben zu Ende ging und fünf Vorzeichen da waren. Da sprach er zu ihm: «O Freund, da es den Anschein hat, dass du aus dem lieblichen Aufenthalt ausscheidest und einen Umzug hältst, so wolle du in der Stadt Njagrodhika in dem Hause des vornehmen Brahmanen Njagrodha den Mutterleib beziehen; ich werde es an der Ausstattung nicht fehlen lassen.» Der Gott erwiederte missvergnügt: «O Mahâbrahma [28*], enthebe mich dessen! Wozu diese Anstrengung? Die Brahmanen sind verkehrter Lehre zugethan; wer im Hause eines Brahmanen zum Dasein kommen will, gleicht einem Manne, der aus Liebe zu goldenen Fesseln seine eignen Füsse in Fesseln schlägt. Jetzt wird der Bodhisattva, nachdem er dreimal den sechs Kâmâvatschara-Göttern die Läuterung bewerkstelligt hat, aus der Region der Tushita-Götter hinscheidend, um Mitternacht als dem Airâvaṇa ähnlicher weisser, schneefarbener junger Elephant mit sechs Hauern und trefflichen sieben Gliedern an dem dem Himalaja benachbarten Gâm̃gâ-Ufer in dem von der Einsiedelei des Ṛshi Kapila nicht weit entfernten Çâkja-Sitze des Königs Çuddhôdhana den Leib seiner Gattin Mahâ-

mâjâ beziehen und nach Ablauf von zehn vollen Monaten geboren, der allerhöchsten vollkommensten Einsicht theilhaft werdend, die Säule der Lehre aufrichten, die Pauke der Lehre schlagen und die Opfergabe der Lehre verleihen. Deshalb will auch ich von hier ausscheidend, in einem machtlos geltenden Hause meinen Einzug halten und aus demselben ausziehend, in der Lehre, der Welt entsagend, den Göttertrank geniessen. Werde ich in dem Hause eines reichen Brahmanen geboren und nur der einzige Sohn sein, so wird mir niemand gestatten in den geistlichen Stand zu treten. Da es sich so verhält, so habe ich es nicht nöthig in einem Brahmanenhause geboren zu werden.» Mahâbrahma sprach also: «Auch wenn es sich so verhält, wirst du dennoch auf meine Bitte dort deinen Einzug halten; ich werde dann deine Eltern zu rechter Zeit ermahnen.» Da gab der Göttersohn seine Einwilligung und bezog [29] den Leib der Gattin Njagrodha's. Als nun nach Ablauf von acht oder neun Monaten ein schöner Knabe geboren wurde, feierte man sein Geburtsfest. Es wurden in der Stadt Njagrodhika alle Steine, Schutt und Kies auf die Seite geschafft, mit Sandelwasser gesprengt, Blumen aller Art ausgestreut, aus Rauchfässern mit Wohlgerüchen geräuchert, Standarten, Fahnen, seidene Bänder und Gehänge ausgehängt, Waarenmärkte errichtet, an den vier Thoren und inmitten von Kreuzwegen Gaben ausgetheilt und Wohlthaten erwiesen, den Speisebedürftigen Speisen, den Trankbedürftigen Getränke, den Kleiderbedürftigen Kleider, den Kranz-, Wohlgeruch- und Salbenbedürftigen [29*] Kränze, Wohlgerüche und Salben gereicht. Nachdem während dreimal sieben,

also einundzwanzig Tage auf diese Weise vielfache Gaben verabreicht und Wohlthaten erwiesen worden waren, versammelten sich die Verwandten und gaben dem Knaben, weil er durch die an den Njagrodha-Baum gerichtete Bitte erlangt war, den Namen Njagrodhadsha, die Brahmanen aber nannten ihn, weil der Vater aus dem Kâçjapa-Geschlecht war, Kâçjapa. Als er herangewachsen war und in allen brahmanischen Wissenschaften Unterricht genossen hatte, übertrug der Vater ihm den Unterricht von 500 Brahmanensöhnen. Darauf bedachte der Vater, dass es zwar Sitte der Brahmanen sei 48 Jahre in Keuschheit zu verleben und erst im Alter sich mit der Gattin zu vergnügen; er aber wollte bei Zeiten seinem Sohne eine Frau nehmen, um das grosse und reiche Geschlecht fortzupflanzen. Er sprach deshalb zum Sohne: «O Sohn, da dies ein Gesetz der Welt ist, muss man zur Erhaltung des Geschlechts ein Weib nehmen.» Der Sohn entgegnete: «O Vater, was soll ich mit einer Frau anfangen? Ich will in den Büsserwald ziehen.» Als der Vater wiederholt darauf bestand, dass das Geschlecht fortgepflanzt werden müsse, sann er auf ein Mittel, wodurch er nicht als Widersacher des Wortes seiner Eltern erschiene und der Verbindung mit einem Weibe überhoben würde [31]. Dann sprach er zu seinem Vater: «O Vater, lass mir Dshambu-Fluss-Gold geben.» Der Vater rief den Schatzmeister herbei und befahl ihm dem Sohne Njagrodhadsha so viel Dshambu-Fluss-Gold zu geben, als er bedürfe. Der Schatzmeister versprach diesem Befehl gemäss zu handeln. Darauf liess Njagrodhadsha einen geschickten Schmied rufen und hiess ihn aus diesem

Golde ein Bildniss eines Weibes verfertigen. Dieses Bildniss gab er dem Vater und sprach: «O Vater, lässt sich eine diesem Bildnisse ähnliche Jungfrau finden, so soll sie meine Frau sein, eine andere kann ich als Frau nicht brauchen.» Als der Vater nun in Gedanken darüber, dass es schwer halte eine Jungfrau von dem Aussehen gewöhnlichen Goldes zu finden, geschweige denn von dem Aussehen eines Bildnisses aus Dshambu-Gold, traurig dasass, sahen ihn die Brahmanenjünglinge und nach der Ursache seiner Niedergeschlagenheit gefragt, erklärte er ihnen, dass es in Folge des von den Eltern nicht geahnten Verlangens des Sohnes sei. Die Brahmanenjünglinge sprachen ihm Muth zu. Man müsse einem also gearteten Menschen ebenso gestaltete treffliche Vorkehrungen entgegenstellen; während er ein solches Bildniss habe anfertigen lassen, solle der Vater noch drei andere anfertigen lassen. Mit diesen vier Bildnissen solle er sie in die vier Weltgegenden entsenden; sie würden ohne Zweifel eine Jungfrau auffinden. Der Brahmane gehorchte ihrer Weisung [32] und liess drei andere Bildnisse anfertigen. Die Brahmanenjünglinge nahmen die vier Bildnisse und machten sich auf die Wanderung durch Dörfer, Marktflecken, Städte und Orte, wobei sie auf ihrem Wege wiederholt musikalische Instrumente ertönen liessen. Der Brahmane Njagrodha hatte ihnen nur die Weisung gegeben, nicht aus niederer Kaste und Familie ein jenem Bildniss gleichendes Ebenbild zu schaffen. Da sie nun bedachten, dass sie unmöglich von Haus zu Haus gehen könnten, so beschlossen sie ein Mittel zu ersinnen. In den Dörfern, Marktflecken, Städten und Orten,

wohin sie gelangten, stellten sie in der Mitte das Bildniss auf und erwiesen demselben Verehrung, indem sie Wohlgerüche, Blumen, Räucherwerk u. s. w. spendeten und Musik ertönen liessen. Sie verkündeten, es sei die Göttin der Jungfrauen angelangt; wenn die Jungfrauen ihr Verehrung bezeigten, so werde sie fünferlei Wünsche erfüllen: Geburt in hohem Geschlecht, Verheiratung in ein hohes Geschlecht, Wohnung in einem vollständig ausgestatteten Hause, Unterwürfigkeit des Ehemanns und Besitz von Kindern. Als man diese Worte gehört hatte, kamen Schaaren von alten und jungen Jungfrauen herbei und mit Opfergaben und Ehrenbezeigungen flehten sie das Bildniss an. Nach einer Weile kehrten die nach Osten, Süden und Norden ausgegangenen Brahmanenjünglinge unverrichteter Sache zurück. Als der Brahmane Njagrodha sie kommen sah, sass er in Gedanken versunken da, sein Sohn Njagrodhadsha aber war überaus froh und sagte: «Wenn ihr nichts gefunden habet, ist es gut.» Die nach Westen ausgezogenen Brahmanenjünglinge gelangten durch Dörfer, Marktflecken, Länder und Residenzen wandernd, endlich nach der in dem Kapila-Lande [32*] belegenen Stadt Kapila. Dort lebte ein überaus reicher Brahmane, Namens Kapila, dem, nachdem er aus ebenbürtigem Geschlecht geheirathet hatte, eine überaus schöne Tochter geboren wurde, der man nach der in Madhjadeça bestehenden Sitte wegen ihrer Schönheit den Namen Bhadrâ gab und sie, weil der Vater Kapila hiess, Kapilabhadrâ nannte. Als sie gross geworden war, geschah es, dass jene Brahmanensöhne mit dem Bildniss auf die Mitte des Marktes gelangten und es daselbst mit allen Ehren-

bezeigungen aufstellten und die Jungfrauen der Stadt Kapila an die Göttin der Jungfrauen herantraten und zu ihr flehten, indem sie Opfer darbrachten. Da hörte denn auch des Brahmanen Kapila Frau davon und forderte die Tochter auf, dorthin zu gehen und der Göttin der Jungfrauen zu opfern. Sie entgegnete: «Wozu soll es dienen, wenn ich der Göttin der Jungfrauen opfere?» Die Mutter sprach: «Wenn du sie anflehst, werden fünferlei Dinge gewährt: Geburt in hohem Geschlecht, Verheirathung in ein hohes Geschlecht, Wohnung in vollständig ausgestattetem Hause, Unterwürfigkeit des Mannes und Besitz von Kindern.» Auf diese Worte der Mutter entgegnete Kapilabhadrâ: «O Mutter, ich bin aus hohem Geschlecht und mit Schönheit ausgestattet, da ich aber nach keinerlei Liebe Verlangen trage, so sehe ich nicht, was ich wünschen soll.» Als die Mutter sie aber wiederholentlich antrieb, begab sich Kapilabhadrâ um den Willen der Mutter zu erfüllen mit Blumen, Wohlgerüchen, Pulvern, Gewändern u. s. w. zu der Göttin der Jungfrauen. Je mehr sie sich dem Bildnisse näherte, um so dunkler wurde dasselbe, so dass es, wie sie an dasselbe gelangt war, wie von Eisen verfertigt schien. Als die Brahmanenjünglinge darüber nachsannen, was das für eine Umwandlung sei und durch wessen Macht sie entstanden, erkannten sie, dass jener Glanz von jener Jungfrau sei. Sie fragten sie also, wessen Tochter sie sei. Sie antwortete: «Des Brahmanen Kapila Tochter Bhadrâ.» Als sie dies vernommen hatten, begaben sie sich zum Hause des Brahmanen Kapila und am Eingange stehen bleibend, baten sie um Verlei-

hung einer Gabe. Der Brahmane Kapila glaubte, es seien Almosen Bittende und befahl den Brahmanenjünglingen Mehl von der Farbe der Mâluta-Blüthen, Öl, Weintrauben, Granatäpfel und Tamarinden zu verabreichen. Nach der Sitte von Madhjadeça pflegen die Töchter aus dem Vaterhause die Gaben zu verabreichen; es geschieht dies deshalb, weil man annimmt, dass sie durch die Gabe aus dem Vaterhause das Köstlichste erlangen. Darauf kam Kapilabhadrâ mit den Gaben dahin, wo sich die bittenden Brahmanenjünglinge befanden und überreichte die Gaben, allein die Brahmanenjünglinge wollten sie nicht entgegennehmen. Das hörte der Brahmane Kapila und fragte die Brahmanenjünglinge, was sie wünschten? Sie entgegneten: «Die Tochter sollst du uns verleihen, nicht bedürfen wir der Gabe des Mehls.» Da sagte der Brahmane Kapila voll Zorn jenen Brahmanenjünglingen, dass er ihnen die Tochter nicht geben werde. Sie entgegneten, dass sie nicht für sich die Verleihung der Tochter verlangt hätten. Der Brahmane Kapila sagte darauf, dass er die Sache nicht begreife. Da fragten ihn die Brahmanenjünglinge, ob er denn nicht von dem überaus reichen und vornehmen Brahmanen Njagrodha und dessen überaus schönem, in allen Wissenschaften überaus scharfsinnigen Sohne gehört habe, es sei für diesen, dass sie um die Hand der Tochter bäten. Kapila sagte, dass er zwar von den Tugenden und Eigenschaften des vornehmen Brahmanen ausführlich gehört habe, allein nicht wisse, wie bei dieser Entfernung eine Verwandtschaft einzugehen sei. Die Brahmanenjünglinge erwiederten: «O Geehrter, hast du früher nicht gehört, was man zu sagen pflegt:

Was Feuer ist, was Wind ist, Gift, das mit Blut zusammentrifft, ein Brahmane mit festem Entschluss und was ein Ross ist, lässt sich nicht aufhalten. Es ist jener Brahmane sehr reich und du bist es ebenso auch. Ihr habet zum Gehen und Kommen Thiere und Menschen und ferner ist die Freundschaft, welche man mit Fernwohnenden schliesst, dauerhaft.» Als nun die Brahmanenjünglinge den Brahmanen Kapila dem Brahmanen Njagrodha geneigt zu machen versucht hatten, gab er ihnen allen Badezubehör, Badetücher, Backsteine, Pulver, Sesamöl, Kämme u. s. w. Als die Jünglinge dann mit diesen Gegenständen nach den ausserhalb der Stadt Kapila belegenen Badeteichen gegangen waren, dachte der Brahmane Kapila, während die Brahmanenjünglinge sich badeten, sich mit seinen Verwandten und Freunden zu berathen. Er ging ins Haus zurück und besprach diese Sache mit seiner Frau und den Verwandten. Diese sagten: «Dieser Brahmane ist sehr vornehm und deshalb würden wir, auch wenn er kein Verlangen hätte, uns sehr bemühen, um ihm die Tochter zu geben; um wie viel mehr muss sie jetzt, da er jetzt selbst nach derselben verlangt, ohne Vorbehalt ihm gegeben werden. Wenn er mit uns eine Verwandtschaft eingeht und Ehemann wird, wird auch die Tochter glücklich werden.» Darauf verlobten die Eltern die Tochter, nachdem sie gebadet und weisse Gewänder angezogen hatte und die auf guten Erfolg und Glück absehenden Gebete von den Brahmanen gehalten worden waren, dem Brahmanenjüngling Njagrodhadsha. Darauf bestimmten die Brahmanenjünglinge den Eltern der Jungfrau Monat, Tag, Sternbild und Stunde, wann der

Jüngling erscheinen sollte. Als die Brahmanenjünglinge ihre Absicht vollständig erreicht hatten, brachen sie voll Freude nach Njagrodhika auf. Als sie dort angelangt waren, erblickte der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha sie schon von weitem und, da er sie von Freude erfüllt kommen sah, dachte er, dass sie ohne Zweifel eine Jungfrau wie er sie sich [35] gedacht gefunden hätten. Die Brahmanenjünglinge begaben sich zum Brahmanen Njagrodha, erwiesen ihm Verehrung und setzten sich. Er bewillkommnete die Brahmanenjünglinge und fragte sie: «Habet ihr, o Brahmanenjünglinge, das von uns Beabsichtigte und Gehoffte erreicht?» Voller Freude antworteten sie dem Paṇḍita also: «O Paṇḍita, freue dich, wir haben eine weit vorzüglichere erlangt, als du sie gedacht hast. Du hast, o Paṇḍita, darauf hingewiesen, dass nicht auf Kaste, Geschlecht und Abstammung der Jungfrau, sondern auf ihre Schönheit Rücksicht zu nehmen sei. Wir haben eine erlangt, die mit Schönheit, Kaste, Geschlecht, Abstammung und Vermögen ausgestattet ist.» Es legten die Brahmanenjünglinge dann ausführlich alle die Fragen vor und wie Name, Tag, Sternbild und Stunde festgestellt worden seien. «Da wir, o Paṇḍita, alles vollführt haben und zurückgekehrt sind, so wisse, o Paṇḍita, dass die Zeit gekommen ist.» Als der Brahmane Njagrodha diesen Bericht hörte, freute er sich sehr, und verlieh den Brahmanenjünglingen Speisen, Trank, Kleidung, Schmuck der vorzüglichsten Art. Als nun der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha von der Schönheit und dem grossen Glanze dieser Jungfrau hörte, gerieth er in Aufregung und meinte, dass wenn sie von so grosser Schönheit sei, sie

ohne Zweifel auch eine grosse Leidenschaft habe. Er beschloss demnach hinzugehen und sie zuvor anzusehen. Er sprach zu seinen [35*] Eltern: «Zuvor werde ich, o Eltern, an einem Badeplatz baden, dann aber heirathen.» Die Eltern gaben ihre Einwilligung. Darauf begab sich Njagrodhadsha, von einem einzigen Brahmanenjüngling begleitet, aus der Stadt Njagrodhika nach der Stadt Kapila. Als er dort angelangt war und sich von den Anstrengungen der Reise erholt hatte, nahm er ein Baumblatt und begab sich um Almosen zu sammeln nach der Stadt. Als er von Haus zu Haus ging, gelangte er an die Thür des Hauses des Brahmanen Kapila. Als darauf des Kapila Tochter Bhadrâ mit der Gabe hervorkam, erblickte sie der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha und dachte, dass sie es sei. Da fragte er die Jungfrau: «Wessen Tochter bist du?» Sie antwortete darauf: «Ich bin die Tochter Kapila's.» — «Bist du einem andern verlobt?» Sie antwortete also: «Ich habe gehört, dass meine Eltern mich an den Sohn des in der Stadt Njagrodhika wohnenden vornehmen Brahmanen Njagrodha, Namens Njagrodhadsha, verheirathen.» Njagrodhadsha sagte: «O Bhadrâ, wozu bedarfst du eines solchen Ehemannes? Wisse, dass diejenige, deren Mann er wird, so gut wie ohne Mann sein wird.» — «Auf welche Weise?» — Er entgegnete: «Da er nach keinerlei Liebe Verlangen hat, was soll man mit einem solchen Manne anfangen?» — «O Herr, das ist vortrefflich.» — «Du hast mir mein Leben wiedergegeben, du hast mich mit Amṛta bewirthet» dachte sie und sagte: «Auch ich, o Brahmanenjüngling, trage nach keinerlei Liebe Verlangen.» Ferner sagte sie: «Gleich dem

Abstand zwischen dem Reichen und dem Armen ist mir dein Anblick eine solche Wonne gewesen, wie sie nicht die liebliche [36] Sandel- und Rohiṇî-Salbe ist. Allein da ich machtlos bin und meine Eltern mich verlobt haben, weiss ich nicht, was zu thun ist.» Da sprach der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha zur Tochter Kapila's, Bhadrâ: «O Bhadrâ, fasse Muth; der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha bin ich selbst.» Als Kapila's Tochter Bhadrâ dies hörte, ward sie sehr beruhigt und sprach zu Njagrodhadsha also: «Brahmanenjüngling, tritt ein und bekräftige das Gelöbniss; Treffliche halten ihr Gelöbniss.» Als sich darauf Njagrodhadsha mit Kapila's Tochter Bhadrâ berathen hatte, begab er sich wiederum nach Njagrodhika. Als darauf der Brahmane Njagrodha nach den Gesetzen der Hausbesitzer das Haus eingerichtet hatte, heirathete Njagrodhadsha und wurde von den Eltern mit seiner Frau in einer und derselben Wohnung untergebracht und für sie zwei Betten eingerichtet. Da sprach Njagrodhadsha zu Kapila's Tochter Bhadrâ: «O Bhadrâ, gedenke des früher abgelegten Gelübdes» und dasselbe sagte auch Bhadra zu Njagrodhadsha. Nachdem sie einander also ermahnt hatten, wohnten sie wie Mutter und Sohn. Da fragte der Brahmane Njagrodha nebst Frau die Dienerinnen, wie der Sohn mit seiner Frau lebe. Diese antworteten: «Wie eine Mutter mit ihrem Sohn oder wie ein Sohn mit seiner Mutter.» Als der Brahmane sammt seiner Frau dies gehört hatte [36*], sagte er: «Das ist unsere Schuld, nicht die Schuld jener beiden; weshalb haben wir ihnen zwei Betten hingestellt?» Deshalb liess er nur ein Bett und einen Sessel hinstellen. Da bedachte

Njagrodhadsha, dass die Eltern diese Vorkehrung getroffen hätten, die dem abgelegten Gelübde zuwiderlaufe, und da Kapila's Tochter Bhadrâ die Absicht der Eltern merkte, sagte sie zu Njagrodhadsha: «O Herr, unseretwegen hat man diese Einrichtung getroffen, allein sei du des früher abgelegten Gelübdes eingedenk.» Er erwiederte: «Sei getrost und fürchte dich nicht.» Da schlief denn den ersten Theil der Nacht Kapila's Tochter Bhadrâ im Bett, Njagrodhadsha aber sass auf dem Sessel. In der zweiten Nachtwache schlief Njagrodhadsha, Bhadrâ aber sass. In der letzten Nachtwache schlief wiederum Bhadrâ, Njagrodhadsha aber wachte auf dem Sessel sitzend. Als die Eltern nun auch den Sessel fortgeschafft hatten, ermahnte Kapila's Tochter Bhadrâ wieder den Njagrodhadsha wie oben. Er antwortete: «Sei ohne Furcht und Besorgniss und bleibe des Gelübdes eingedenk.» Darauf schlief Bhadrâ während der ersten Nachtwache, Njagrodhadsha aber wandelte auf und ab, während der mittlern Nachtwache schlief Njagrodhadsha, Bhadrâ aber wandelte auf und ab und in der letzten Nachtwache schlief wiederum Bhadrâ, Njagrodhadsha aber wandelte auf und ab. So lebten sie im Verlauf von zwölf Jahren in demselben Gemache mit einem Bette, ohne dass in ihnen ein Liebesgedanke entstanden wäre. Da dachte der Götterfürst Çakra [37] also: «Da es ein grosses Wunder ist, solche Leidenschaftlosigkeit wahrzunehmen, will ich diese beiden auf die Probe stellen.» In dieser Absicht nahm er die Gestalt einer Schlange an, begab sich in ihr Schlafgemach und rollte sich unter dem Bette zusammen. Als Njagrodhadsha die schwarze Giftschlange mit furchtbaren

Giftzähnen unter dem Bette erblickte, befürchtete er, dass sie einen Schaden zufügen könnte. Es hatte aber Bhadrâ im Schlafe die Hände herabhängen lassen. Als nun Njagrodhadsha darüber nachsann, was da zu thun sei, hob er die Hand mit dem Edelsteinstiel des Fliegenwedels empor. Bhadrâ aber, durch die Berührung mit dem Stiel geweckt und erschreckt, sprach missvergnügt also zu Njagrodhadsha: «O Herr, was bedeutet diese Berührung? Du hast mich doch nicht mit liebehaftetem Sinn berührt?» Er entgegnete: «O nein, Bhadrâ, sondern da ich befürchtete, dass diese Giftschlange dich beissen könnte, habe ich deine Hand emporgehoben.» — «Womit hast du es gethan?» Er entgegnete: «Mit dem Edelsteinstiel des Fliegenwedels.» Sie sprach: «O Herr, besser wäre es gewesen, mich hätte die Giftschlange gebissen, als dass du mich mit dem Edelsteinstiel des Fliegenwedels berührt hättest.» — «Weshalb?» — «Wie ein schöner Baum von der Schlingpflanze Mâluta umfasst schwindet, so gehen die Menschen zu Grunde durch Berührung der Frauen. Deshalb ist es besser schleunigst von der Todesschlange gebissen zu werden, als dass die Hand des Mannes ein vorzügliches Weib berühre. Ferner schwand dem grossen Büsser Ṛshjaçringa die Busskraft durch Berührung mit dem Leib der Königstochter, auf dem Wege des stürmenden Windes gelangte er ins Königshaus [37*], zu Fuss ging er in den Wald zurück.» Als sie nun auf solche Weise gelebt hatten, starben die beiden Eltern. Da dachte der Brahmanenjüngling Njagrodhadsha: «So lange die Eltern am Leben waren, hatten wir keine Sorgen, da sie nun aber gestorben sind, haben wir selbst das Hauswesen zu

verwalten.» Er sprach deshalb zu Bhadrâ, sie möge auf die Geschäfte des Hauses achten, er aber wolle gehen und die Dorffelder in Augenschein nehmen. Als er nun die Feldarbeiten betrachtete, wie die 999 Paare von Pflugochsen durch kleine Insecten geplagt wurden, wie den Ochsen die Nasen durchlöchert, der Rücken geborsten, die Steissbacken durch das Eisen zerrissen waren, die Arbeiter aber langes Haar und langen Bart, Streifen an Händen und Füssen hatten und Hanfkleider trugen, ihre Körper mit Staub bedeckt, ausgebrannten Baumstümpfen gleich waren und sie, wie Piçâtscha's aussehend, wegen des Pfluges, der Pflugschar, wegen des Gebrauchs der Ochsen und wegen des Stachelstocks einander schalten und schlugen, trat er an sie heran und fragte, wem sie angehörten. Sie antworteten, dass sie Arbeiter des Brahmanenjünglings Njagrodhadsha seien. Er fragte, von wem sie in Dienst genommen seien. Sie erwiederten, dass sie nicht von ihm, sondern vom Vater zur Bestellung seiner Wirthschaft angenommen seien. Da sprach Njagrodhadsha zu diesen [38] Feldarbeitern: «O Geehrte, wenn ihr von dem Vater Njagrodhadsha's zur Bestellung der Wirthschaft angenommen seid, weshalb arbeitet ihr mit Schelten und Schlagen? Wenn ihr solche Thaten des Körpers und der Rede verübet, fürchtet ihr denn nicht durch das Reifen dieser Handlungen im Kreislaufe lange Leiden zu erdulden?» Darauf bedachte Njagrodhadsha, dass er weder mit dem Körper, noch mit der Rede und dem Gedanken sündigend sich ein Verdienst erwerben wolle. Nach Hause gekommen, sprach er zu Bhadrâ: «O Bhadrâ, bestelle das Haus

mit Wachsamkeit!» Sie entgegnete: «O Herr, was wirst du thun?» Er sagte: «Ich will in den Büsserwald ziehen» und sprach folgenden Vers: «Ein kleines Maass gekochten Reis, ein einziges Bett gewährt Beseligung, ein baumwollenes Doppelgewand ist zu tragen, das übrige ist von Finsterniss ergriffen.» Eine Weile verwaltete Bhadrâ das Haus. Als aber die Sclavinnen mit Streifen an Händen und Füssen, mit Hanfkleidern bekleidet, den Kopf zerzaust, wegen Mörser, Mörserkeule, Kochgrube[7]), Stuhl u. s. w. einander mit Keulen schlugen, fragte sie dieselben, wem sie angehörten. Sie entgegneten: «Der Tochter Kapila's, Bhadrâ.» Auf die Frage, ob Bhadrâ sie selbst auserwählt habe, antworteten sie, dass nicht sie, sondern ihre Schwiegermutter sie zur Bestellung der Wirthschaft angenommen habe. Auch sie gerieth in Aufregung und, da zu der Zeit der Buddha noch nicht geboren war, so gab sie andern Tîrthaka's, Mimâm̃saka's, Parivradshaka's, Nirgrantha's, Âdshîvaka's, Aschenträgern[8]) u. s. w. und Armen, Bedrängten und Almosenbittenden Gaben, so dass die Armen nicht arm waren, die Sclavinnen, Tagelöhner und Diener nicht mehr zu kochen hatten. Nachdem er sämmtliche Güter an Freunde, Minister, Verwandte und Angehörige vertheilt hatte, trat er ins Haus und in der Absicht, ein schlechtes Gewand zu nehmen, sah er sich die Vorrathskammer der Kleider an und nahm sich von dort ein grosses Baumwollgewand, das hunderttausend werth

---

7) སྒང་ཆེན wohl = Skr. गत्र.

8) ཐལ་བ་ཅན

war und ein ebensolches gab er der Bhadrâ, das Haus aber überliess er den Verwandten. Da sprach Njagrodhadsha zu Bhadrâ: «O Bhadrâ, wohin willst du gehen?» Sie antwortete: «Mit dir zusammen in den Büsserwald.» Er sprach: «Es ist nicht statthaft, dass ich mit einem Weibe im Büsserwald wohne.» Bhadrâ entgegnete: «Verhält es sich so, so lass mich zuerst aus dem Hause ziehen.» — «Weshalb?» — Bhadrâ sprach also: «Wenn du früher von hier fortgehst, so werden viele Menschen nach der Frau gleichwie nach fertigem Reisbrei Verlangen haben; es ist nicht anständig, dass, wenn du fortgehst, einige nach mir Verlangen tragen.» Da dachte der Brahmane Njagrodhadsha: «Diese Jungfrau ist sehr gescheidt und von geregelter Einsicht» [39] und sprach zu Bhadrâ: «Bhadrâ, komm her, wir wollen zusammen von Hause ziehen.» Sie zogen darauf beide zusammen von Hause. Nachdem sie ein Weilchen zusammen gegangen waren, sprach der Mann zur Frau: «O Bhadrâ, geh und lebe auf die Weise, welche du wünschest.» Zu der Zeit lebte in Râdshagṛha der Nirgrantha Pûraṇa, welcher von sich behauptete, dass er alles Unwissbare wisse, und war von vielen Nirgrantha's und Nirgranthaschülern umgeben. Es begab sich Bhadrâ zu ihm und sagte: «O Ehrwürdiger, ich wünsche von dir in den geistlichen Stand aufgenommen zu werden.» Er nahm sie auf und sie trat unter die Nirgranthî's ein. Als die Nirgrantha's die vorzügliche Schönheit von Bhadrâ sahen, sprachen sie zu einander: «Wir alle, welche wir den geistlichen Stand ergriffen haben, haben dies wegen der fünf Kräfte der göttlichen Liebe gethan; da nun Kapila's Tochter Bhadrâ einem Göt-

terweibe ähnlich sieht, wissen wir nicht, ob sie die Kräfte der göttlichen Liebe erlangt hat oder nicht; wir wollen also zuvor Kapila's Tochter Bhadrâ geniessen.» Sie begaben sich zum Nirgrantha Pûraṇa, setzten ihm alles auseinander und baten sich Kapila's Tochter Bhadrâ aus; er aber gestand sie ihnen aus Gunst zu seinen Schülern zu. Darauf genossen sie durch die Folge früherer Thaten die fünfhundert Nirgrantha's alle Tage. In Aufregung gerathen, fragte sie Pûraṇa. Er sprach: «Wen das Zeichen trifft, mit dem verkehre.»

Zu der Zeit hatte [39*] Bhagavant, nachdem er als Bodhisattva 29 Jahre in der Liebe sich vergnügt, dann aber Alter, Krankheit und Tod erblickt hatte, aufgeregt zur Zeit der Mitternacht, sich auf dem vorzüglichen Rosse Kaṇṭhaka in den Wald begeben und, nachdem er sechs Jahre lang eine zu nichts nützende Busse ausgestanden hatte, im Flusse Nairańdshanâ sich gebadet, die von Nandâ und Nandabalâ sechszehnmal geläuterte Milchspeise genossen, war er durch den Nâgarâdsha Kâla in Versen gepriesen worden, hatte von dem Grasverkäufer Svastika Gras empfangen, sich zum Bodhi-Baum begeben, ohne sich stören zu lassen und ohne Furcht die Streu ausgebreitet, sich gleichwie der schlafende Nâgarâdsha zusammenrollt, mit untergeschlagenen Beinen sich hingesetzt, war bis zu erlangter Läuterung in dieser Stellung verblieben und hatte seinen Geist anregende Worte gesprochen. Nachdem er darauf Mâra mit einer Schaar von 36 Koṭi Dämonen besiegt hatte, erreichte er die vollendetste Einsicht und wurde vollendeter Buddha. Auf Mahnung Brahma's begab er sich nach Vârâṇasî

und nachdem er das Glaubensrad in Bewegung gesetzt hatte, setzte er Âdshnâna Kauṇḍinja und 80,000 Götter in der Wahrheit fest, auch bekehrte er die Fünfschaar, die Unter-Fünfschaar, funfzig Söhne von Dorfjünglingen. Nach dem Baumwollenwalde [9]) gelangt, bekehrte er die 60 Bhadravargija's, nach Senânî gelangt, setzte er die beiden Jungfrauen Nandâ und Nandabalâ in der Wahrheit fest, nach Uruvilvâ gelangt, bekehrte er Uruvilvâ-Kâçjapa durch die 18 zauberhaften Umgestaltungen und andere 500, nach Gâjâ gelangt, den Nadîkâçjapa und 1000 Flechtenträger durch drei [40] Umwandlungen, nach dem Jashṭi [10])-Walde gekommen, den König Bimbisâra nebst Sohn und Umgebung, 80 tausend Götter, viele hunderttausend Brahmanen und Hausbesitzer von Magadha. Aus Veṇuvana begab sich zu der Zeit Bhagavant nach dem Bahuputratshaitja. Da sieht Kâçjapa unter einem Baume Bhagavant, wird von ihm aufgenommen, Kâçjapa giebt ihm das kostbare Baumwollgewand und erhält dagegen das Gewand Buddha's.

Zum Feste der Begegnung der Nâgarâdsha's Girika und Sundara kamen auch viele [42] Nirgrantha's nach Râdshagṛha. Als Kapila's Tochter Bhadrâ von Kâçjapa erblickt wird, fragt er, da er ihr Aussehen verändert findet, ob sie die Keuschheit bewahrt habe. Als sie ihm das Geschehene mittheilt, fordert er sie auf, sich zur Lehre Bhagavant's zu bekehren. Als sie Anstand nimmt, giebt er ihr die Versicherung, dass diese Lehre

---

9) Kârpâsika-Wald ཤིང་བལ་ཅན; vergl. Hardy, Budhism p. 118.

10) འོད་མའི་ལྗང་སྡང་ཅན.

nichts Sündhaftes in sich schliesse. Ihre Bekenner trügen kein Verlangen nach der Götterliebe, geschweige denn der Menschen. Er übergab sie der Mahâpradshâpatî, welche sie aufnimmt. Als sie dann beim Almosensammeln ihm wieder begegnet, klagt sie, dass sie durch ihre Schönheit gleich einem fetten Schaf die Aufmerksamkeit aller auf sich ziehe, worauf er ihr bedeutet, sie möge ferner nicht sammeln gehen, er werde ihr die Hälfte seiner Sammlung täglich geben. Die Sechsschaar macht sich darüber lustig. Als nun Bhadrâ endlich Arhantin geworden war, stellt Mahâkâçjapa ihr wieder frei, für sich selber zu sammeln. Als Adshâtaçatru seinen Vater getödtet hatte und durch nichts aus seiner Trübsal gezogen werden konnte, fasst ein böser Minister den Gedanken, als er die Schönheit der Bhadrâ sieht, dass diese es vermöge, seinen Sinn zu erheitern. Er liess sie, als sie auf Almosen ausgeht, ergreifen, in einem königlichen Bade abwaschen, mit königlichen Wohlgerüchen, Blumenkränzen, Gewändern und vorzüglichem Schmuck ausstatten und übergab sie dem Könige, der, so wie er sie erblickte, von Liebe zu ihr entbrannte und sich mit ihr vergnügte. Als Bhadrâ nun am 15ten Upavasatha fehlte, befahl Mahâpradshâpatî der Utpalavarṇâ sich ihrer anzunehmen. Ulpalavarṇâ begab sich mit Zauber durch eine Fensteröffnung in den Palast und wies sie in der Zauberei an. Darauf begab sich Bhadrâ mit allem Schmuck angethan in die Sommerbehausung der Bhikshuṇî's, wo die Zwölfschaar sich über diesen Aufzug aufhält. Mahâpradshâpatî befiehlt ihr, den Schmuck dem König zurückzugeben und das braune geistliche Gewand wieder anzulegen. Als sie wieder im Palast

erscheint und der König, aus dem Schlaf erwacht, sie umarmen will, erhebt sie sich durch Zauber gen Himmel. Als er sie so schweben sieht, geräth er in Furcht, stösst Angstrufe aus und fragt, ob sie eine Göttin, eine Nâgâ, eine Jakshiṇî oder Râkshasî sei. Auf seine Bitte schwebt sie wieder herab und als er ihr zu Füssen fällt, gesteht sie ihm die erbetene Verzeihung zu.

XLIII.

Utpalavarṇâ.

(Kandjur Band VIII Blatt 216—223.)

In Takshaçilâ lebte ein überaus reicher Hausbesitzer, dem seine Frau eine Tochter von grosser Schönheit gebar; da ihre Augen blauen Lotussen ähnlich waren, da sie selbst nach Lotussen duftete und eine Körperfarbe ähnlich den Lotus-Staubfäden hatte, gaben die Verwandten ihr den Namen Utpalavarṇâ. Da der Vater keinen Sohn hatte, gedachte er die Tochter, als diese herangewachsen war, nur an einen solchen zu verheirathen, der als Schwiegersohn bei ihm im Hause bleiben würde. Ebenfalls in Takshaçilâ gab es einen andern Hausbesitzer, der einen Sohn hinterliess, der, nach dem Tode der Eltern umherirrend, ins Haus des Vaters der Utpalavarṇâ kam. Der letztere machte ihn den Vorschlag, als Schwiegersohn bei ihm im Hause zu bleiben, worauf er einging. Als der Vater der Utpalavarṇâ gestorben war, empfand die Mutter, die Kleidung und Nahrung vollauf hatte, Liebessehnsucht. Da sie aber Anstand nahm, einen fremden Mann ins Haus einzuladen, beschloss sie, den eignen Schwiegersohn zu verlocken. Da dieser die von ihr

gegebenen Winke verstand, ging er auf ihre Wünsche ein. Utpalavarṇâ war gerade [217] im Begriff niederzukommen und befahl der Magd, ihre Mutter zu rufen. Als die Magd in das Gemach trat, fand sie die Mutter mit dem Schwiegersohn in der Einsamkeit weilend und beschloss ein wenig zu warten. Als nun die Mutter aus dem Gemach hervorkam, meldete sie ihr, dass Utpalavarṇâ sie rufen lasse. Als sie zur Herrin zurückkehrte, hatte diese eine Tochter geboren und fragte, was sie aufgehalten habe. Die Magd antwortete: «Deine Mutter und dein Mann mögen von Krankheit verschont bleiben.» Auf die Frage, was das bedeuten solle, erzählte die Magd das Geschehene. Utpalavarṇâ meinte, die Magd verläumde ihre Mutter und ihren Mann, die Magd aber sagte, dass wenn sie ihr auch nicht glaube, sie ihr die Sache klar machen werde. Als nun die Mutter und der Schwiegersohn wieder in der Einsamkeit beisammen sassen, rief die Magd Utpalavarṇâ herbei. Als diese nun beide beisammen sah, dachte sie: «Hat diese Unglückselige keinen andern Mann in Takshaçilâ gesehen, dass sie mit ihrem Schwiegersohn sich abgiebt? Und hat dieser Unglückselige kein anderes Weib in Takshaçilâ gesehen, dass er sich mit seiner Schwiegermutter abgibt?» Voll Unmuth rief sie ihrem Manne zu: «Unglückseliger, vergnüge dich fortan mit dieser.» Mit diesen Worten warf sie ihre neugeborene Tochter auf den Mann, das Kind glitt von dem Körper des Vaters herab und fiel auf die Thürschwelle, wodurch es sich den Kopf zerschlug. Utpalavarṇâ aber verhüllte ihr Haupt und verliess das Haus. Da sie eine Caravane nach Mathurâ aufbrechen sah, schloss sie sich dersel-

ben an und als der Führer [217] derselben, durch ihre Schönheit von Liebe gegen sie entbrannt, sie fragte, wem sie angehöre, antwortete sie, dass sie demjenigen gehöre, der ihr Nahrung und Kleidung gebe. Er nahm sie also zur Frau und als sie endlich nach Mathurâ gelangt war, liess er sie daselbst. Als er nun seine Waaren verkauft hatte und mit dem Gelde nach Takshaçilâ zurückkehrte, luden diese Kaufleute einander zu Gast ein und bewirtheten einander. Da nun der Anführer der Caravane kein Gastmahl gab, fragten die Kaufleute, weshalb er es nicht thue. Er entgegnete: «Ihr, die ihr eure Hausfrauen habet, könnet freilich bewirthen; da ich aber niemand habe, welcher die Sorge übernehmen könnte, so weiss ich nicht, wie ich bewirthen soll.» Die Kaufleute meinten, er solle sich unter diesen Umständen nach einem Mädchen umsehen. Er antwortete: «Finde ich ein meiner Frau ähnliches Mädchen, so werde ich es heirathen.» Sie baten ihn, das Aussehen seiner Frau zu beschreiben. Er that dies und sie fanden, dass er ein Juwel von Frau habe, dass sie sich aber dennoch bemühen wollten, eine ähnliche aufzufinden. Als sie nun die eigene Tochter der Utpalavarṇâ jener Beschreibung entsprechen sahen, warben sie um das Mädchen für den Caravanenführer. Die Eltern sagten: «O Geehrte, wir sind bereit sie zu geben, allein er könnte, wenn er irgend etwas zu tadeln findet, nachdem ihr sie erhalten habet, sie zurückweisen und fortgehen.» Als die Kaufleute die Versicherung gegeben hatten, dass dies nicht der Fall sein werde, wurde ihnen das Mädchen übergeben und der Anführer heirathete sie. Als der letztere seine

Waaren abgesetzt hatte und mit dem Erlös nach Mathurâ aufbrach, gelangte er unweit der Stadt Mathurâ zu einem Felsen. Dort liess er seine Waaren und das Mädchen und sagte, er [218] müsse ein wenig nach Mathurâ gehen. Als Utpalavarṇâ ihn begrüsste und fragte, wie er sich befinde, beklagte er sich, dass er beraubt worden sei. Sie freute sich, dass er selbst wohlbehalten angelangt sei und meinte, dass die Gottheit des Reichthums ihm später helfen werde. Nach einiger Zeit sagte er: «O Schöne, ich muss gehen, um die geraubten Güter zu suchen.» Sie ging darauf ein. Kaum war er fort, so kam sein Jugendfreund und fragte Utpalavarṇâ, wohin er gegangen sei. Als sie ihm sagte, dass er gegangen sei, um die geraubten Güter aufzusuchen, erklärte er ihr, dass er nie so unversehrt wie dieses Mal angelangt sei und er sie hintergangen habe. Auch erzählte er ihr, dass er aus Takshaçilâ eine Gâm̃dhârerin mitgebracht habe, welcher Utpalavarṇâ nicht würdig sei die Füsse zu waschen. Als der Jugendfreund diese seine Aussage betheuert hatte, sass sie schweigend da. Als nun der Caravanenführer wiederkam, liess sie die Verachtung bei Seite und fragte ihn, ob er die Güter wiedergefunden habe. Als er dies bejaht hatte, sagte sie: «O Herr, du hast mich hintergangen; dir sind die Güter nicht geraubt worden; ich habe gehört, dass du aus Takshaçilâ eine Gâm̃dhârerin mitgebracht hast; bringe dieselbe hieher. Denn wer an zwei Stellen sich niederlässt, dessen Mittel gehen bald zu Ende.» — «O Schöne, das ist freilich wahr; allein hast du nicht gehört, dass, in wessen Hause zwei Frauen sind, dort die Brühe öfters kalt ist und deshalb nicht genossen werden

kann, dass dort Streit, Tadel und Zwietracht stattfindet?» — «O Herr, lass das ruhen; es wird nicht so so sein; hole sie nur her. Ist sie wie eine jüngere Schwester, so werde ich sie als Schwester betrachten, ist sie wie eine Tochter, so werde ich sie als Tochter betrachten.» Als der Caravanenführer nun auf ihren Wunsch einging und das Mädchen geholt hatte, erwachte in Utpalavarṇâ bei ihrem Anblick Liebe zu ihr. Als sie einmal das Haar des Mädchens zu ordnen anfing, erblickte sie eine Narbe auf dem Kopfe und fragte, woher sie stamme. Das Mädchen antwortete: «Ich weiss es nicht, allein meine Grossmutter hat mir gesagt, dass meine Mutter mich im Zorn dem Vater zugeworfen habe, ich aber auf die Thürschwelle gefallen und dadurch die Narbe entstanden sei.» — «Wie heisst deine Grossmutter?» — «So und so.» — «Wie deine Mutter?» — «Utpalavarṇâ.» Da dachte Utpa lavarṇâ: «Da ich nun dort Mutter und Mitfrau war, hier die Tochter Mitfrau ist, muss ich auf jeden Fall fort.» Sie verhüllte ihr Haupt und verliess das Haus. Da sie eine Caravane nach Vaiçâlî aufbrechen sah, schloss sie sich derselben an und, sich mit den Kaufleuten dem Liebesgenuss hingebend, gelangte sie mit ihnen nach Vaiçâlî. Als die in Vaiçâlî wohnhaften Hetären fragten, weshalb die Kaufleute von Mathurâ sich mit ihnen nicht vergnügten, sagte eine Hetäre: «Es geschieht deshalb nicht, weil sie eine Gâm̃dhârerin von solcher Schönheit mitgebracht haben, dass wir nicht werth sind, ihr die Füsse zu waschen.» Da thaten sich alle Hetären zusammen, begaben sich zu Utpalavarṇâ und forderten sie auf, bei ihnen einzutreten, da sie dasselbe Gewerbe habe. Utpalavarṇâ legte die

Kopfbedeckung ab und trat sofort zu ihnen ein. Als die Hetären einst auf der Trinkbank sassen, unterhielten sie sich darüber, welchen Kaufmann sie um die oder die Summe gebracht hätten. Nun gab es in Vaiçâlî einen jungen Spezereihändler, Namens Anishṭaprâpta, den keine Hetäre noch hatte verlocken können. Da meinten die Hetären: «Diejenige unter uns, der es gelingt, jenen jungen Spezereihändler zu verlocken, wollen wir ein tüchtiges Weib nennen.» Da fragte Utpalavarṇâ, ob er mit Mannesvermögen ausgestattet sei oder nicht. Als sie die Antwort erhalten, dass es an dem sei, fragte sie, ob man sie, wenn es ihr gelänge ihn zu verlocken, als Herrin anerkennen wolle. Man bejahte dies, wogegen sie, im Fall es ihr misslänge, 60 Kârshâpaṇa einzuzahlen versprach. Darauf miethete sie sich in der Nähe des Spezereihändlers ein und gab ihrer Magd die Anweisung, jeden Tag bei ihm Wohlgerüche zu kaufen; falls er sie frage, für wen sie dieselben kaufe, solle sie sagen, es sei zu Utpalavarṇâ ein Sohn aus vornehmem Hause gekommen; für diesen sei die Waare bestimmt. Die Magd handelte dieser Anweisung gemäss. Ferner befahl Utpalavarṇâ der Magd, bittere, herbe und scharfe Arzeneien von demselben Jüngling zu holen. Falls er frage, für wen sie bestimmt seien, solle sie sagen, dass jener Sohn aus vornehmer Familie erkrankt sei und sie die Arzenei für ihn hole. Falls er frage, wessen das Geld sei, solle sie sagen, dass Utpalavarṇâ es hergebe. Die Magd that so wie ihr befohlen war. Der Spezereihändler fasste, als er sah, dass Utpalavarṇâ aus eignen Mitteln den Kranken behandle, zu derselben Zuneigung und bat die Magd, der Utpalavarṇâ zu sagen, dass er

sie zu besuchen wünsche. Sie richtete den Auftrag aus, allein Utpalavarṇâ liess ihm sagen, dass der Sohn aus vornehmer Familie noch nicht genesen sei. Da der Spezereihändler aber wiederholt fragte, an welchem Tage er kommen dürfe, merkte Utpalavarṇâ, dass er starke Leidenschaft für sie habe und beschloss ein köstliches Stück auszuführen. Sie fertigte aus Gras einen Mann an, liess ihn auf einer Bahre nach dem Todtenacker tragen und nachdem sie ihn dort verbrannt hatte, begab sie sich mit zerrauftem Haar und wehklagend in die Nähe des Ladens jenes Spezereihändlers, wo der letztere sie erblickte. Nach dem Worte Bhagavant's fesseln die Weiber die Männer auf achterlei Weise: durch Tanz, Gesang, Spiel, Lachen, Weinen, Ansehen, Berührung und Fragen. Der Spezereihändler, von heftiger Leidenschaft erfasst, sagte zur Magd: «O Mädchen, jetzt werde ich kommen.» Die Magd fragte Utpalavarṇâ; diese antwortete ihr: «Geh, Mädchen, und sage ihm: Der Sohn aus vornehmer Familie ist heute gestorben und die Trauer noch nicht vorüber, wie solltest du da einen Besuch machen?» Als nun die Magd den Auftrag ausgerichtet hatte, wuchs dem Jüngling das Verlangen, Utpalavarṇâ zu sehen, Utpalavarṇâ liess ihm aber sagen, er solle nicht zu ihr ins Haus kommen, sondern bestimmte ihm eine Stelle im Lusthain. Der Spezereihändler nahm Speisen, Getränke, Kleider und Blumengewinde in Menge mit und begab sich in diesen Lusthain. Nachdem er eine Weile mit Utpalavarṇâ gespeist und getrunken hatte, darauf aber berauscht durch die Gewalt des Weines seiner Sinne nicht mächtig war, dachte Utpalavarṇâ, dass sie ihn jetzt von der Menschenmenge

wolle sehen lassen. Sie setzte ihm einen Kranz auf den Kopf, umwand seinen Hals und führte ihn nach Hause. Als die Hetären dies sahen, brachen sie in Verwunderung aus und sprachen: «Diese Gâm̃dhârerin hat den jungen Spezereihändler trefflich berückt» und ernannten sie zu ihrer Herrin. Als sie nun sammt den Hetären sich mit dem Liebesspiel abgab, wurde sie nach einiger Zeit schwanger. Es gab in Vaiçâlî zwei Thorwarte, des Ostthors und des Westthors. Da beide mit einander befreundet waren und diese Beziehung wo möglich auch nach ihrem Tode fortgesetzt wissen wollten, beschlossen sie, dass ihre Kinder sich heirathen sollten. Als [220*] nun Utpalavarṇâ nach Ablauf von neun Monaten einen Sohn geboren hatte, bedachte sie, dass die Frauenzimmer, die kleine Kinder hätten, von den Männern gemieden würden und sprach zu ihrer Magd: «Geh, Mädchen, nimm das Kind und eine Lampe, lege beide auf dem Wege an eine bestimmte Stelle und warte, bis jemand das Kind genommen haben wird.» Die Magd nahm das Kind und legte es unweit des östlichen Thorwarts an eine Stelle nieder, stellte neben das Kind die Lampe und wartete daselbst. Als der östliche Thorwart die Lampe sah und Argwohn hatte, begab er sich dorthin und, als er das Kind erblickt hatte, nahm er es auf und brachte es zu seiner Frau mit den Worten: «O Gute, da hast du einen Sohn.» Sie aber war sehr erfreut. Als der Morgen angebrochen war und der Jubel fortdauerte, fragten die Nachbarn einander, worüber im Hause des östlichen Thorwarts solcher Jubel sei. Da sagten einige, es sei ein Kind geboren worden, andere fragten, woher das Kind kommen könne, da die Frau gar nicht

schwanger gewesen sei, noch andere sagten, dass es bei einigen Frauen gar nicht zu merken sei, dass sie schwanger seien. Als der westliche Thorwart davon hörte und bedachte, dass, wenn ihm eine Tochter geboren würde, der Sohn des östlichen Thorwarts sein Schwiegersohn werden würde, schickte er Kleider und Schmuck. Der Knabe aber wuchs heran und als er gross geworden war trat er in eine Genossenschaft.

Als nach einiger Zeit Utpalavarṇâ wiederum schwanger geworden war und nach Ablauf von neun Monaten eine Tochter geboren hatte, verfuhr sie mit derselben ganz wie mit dem Knaben. Die Magd legte das Kind unfern des westlichen Thorwarts auf den Weg und es wurde von dem westlichen Thorwart seiner Frau gebracht, die es mit Freuden aufnahm. Der östliche Thorwart aber sandte, weil er in dem Mädchen seine künftige Schwiegertochter sah, Kleider und Schmuck. Das Mädchen wuchs heran und als es erwachsen war, trat auch sie in eine Genossenschaft.

Als nun einmal 500 Genossen nach einem Lustwald aufbrechen wollten und sich beriethen, kam ihnen der Gedanke, eine Hetäre dahin mitzunehmen und sie beschlossen, die Gâm̃dhârerin aufzufordern. Daher setzten sie die Bestimmung fest, dass derjenige von ihnen, der sich nicht mit ihr vergnügen würde, den Genossen 60 Kârshâpaṇa's zahlen müsse. Als sie nun Utpalavarṇâ für 500 Kârshâpaṇa's gewonnen und nach dem Lusthain mitgenommen hatten, vergnügten sich alle Genossen der Reihe nach mit derselben. Als aber der Sohn des östlichen Thorwarts keine Lust dazu hatte, sagte ihm Utpalavarṇâ: «O Herr, vergnüge dich, sonst musst du diesen 60 Kârshâpaṇa's zahlen.» Als er aus

Furcht vor dieser Strafe sich dem Genuss hingab, erwachte in ihm Zuneigung zur Utpalavarṇâ und er machte sie zu seinem Kebsweibe. Die Litshtshhavi's geriethen darüber in Zorn und wollten ihm, weil er eine Hetäre zum Kebsweibe gemacht hatte, das Leben nehmen. Da man in der Welt Freunde, Feinde und Gleichgültige hat, ging er zum östlichen Thorwart und erzählte ihm das Geschehene. Der östliche Thorwart erschrak und begab sich zu den Litshtshhavi's, fiel ihnen zu Füssen und bat für den Sohn. Da der östliche Thorwart ihnen seit langer Zeit her von Nutzen gewesen war, so beschlossen sie, seinem Sohn die Hetäre zu geben, falls er sie liebe. Darauf nahm sich der Sohn des östlichen Thorwarts, da ihm die Erlaubniss gewährt war, ohne Furcht Utpalavarṇâ zur Frau. Darauf sprach sein Vater zu dem westlichen Thorwart: «O Freund, gieb deine Tochter meinem Sohne zur Frau.» Jener entgegnete: «Wozu braucht dein Sohn eine andere Frau, da er schon geheirathet hat?» Der östliche Thorwart entgegnete: «Da wir früher die Abmachung getroffen haben, so gieb deine Tochter; da ich Vermögen habe, werde ich das Haus der Frau meines Sohnes trefflich ausstatten.» Der westliche Thorwart gab also der Abmachung gemäss seine Tochter dem Sohne des östlichen Thorwarts zur Frau. Zu der Zeit kam der Âjushmant Maudgâljâjana in das Haus des östlichen Thorwarts und als er die Tochter gesehen hatte, sagte er: «O Tochter, deine Mitfrau ist deine Mutter; dein Mann ist dein Bruder. Allein wolle dich nicht zu sehr betrüben und nicht Gedanken an die Hölle haben.»

Utpalavarṇâ vergnügte sich mit ihrem Mann und

es wurde ihr ein Sohn geboren, welchen die Tochter des Spieles halber vor den Eingang des Hauses setzen wollte. Da kam ein Brahmane des Wegs gegangen nnd als er sie erblickt hatte, fragte er in einem Verse, was ihr der Knabe sei. Sie erwiederte auch in einem Verse: «O Brahmane, er ist mein Bruder, des Bruders Sohn, mein Sohn und Schwager; sein Vater ist mein Vater, mein Bruder und jetzt mein Mann.» Als Utpalavarṇâ dies hörte, fragte sie die Magd, was jene beiden sprächen. Die Magd sagte: «Was jene beiden sagen, ist wahr und nicht gelogen.» — «Was ist denn hier wahr?» — «Dein Sohn, den ich am östlichen Thor ausgesetzt habe, ist jetzt dein Mann; deine Tochter, die ich am westlichen Thor ausgesetzt habe, ist jetzt deine Mitgattin.» Utpalavarṇâ bedachte, dass sie früher Mutter und Mitgattin und die Tochter Mitgattin gewesen und auch jetzt die Tochter Mitgattin, der Sohn aber ihr Mann sei und sie auf jeden Fall fortgehen müsse. Sie verhüllte ihr Haupt und verliess das Haus. Als gerade eine Caravane nach Râdshagṛha aufbrach, schloss sie sich derselben an und gelangte mit ihr nach Râdshagṛha, wo sie ebenfalls als Hetäre lebte. Dort lud eine Gesellschaft von fünfhundert Jünglingen, die sich nach einem Lusthain begab, die Gâm̃dhârerin ein gegen eine Zahlung von 500 Kârshâpaṇa's mitzukommen [222*]. Als sie Speise und Trank genossen hatten, vergnügten sie sich mit ihr. Âjushmant Maudgâljâjana aber erkannte, dass die Zeit der Bekehrung der Utpalavarṇâ gekommen sei und wandelte in einer kleinen Entfernung von den Jünglingen auf und nieder. Da sprachen die Jünglinge: «Dieser ehrwürdige Maudgâljâjana ist von den Ban-

den der Sünde erlöst, wir aber sind in den Sumpf der Leidenschaft versunken.» Utpalavarṇâ sagte: «Ich habe in Vaiçâlî den jungen Spezereihändler Anishṭaprâpta berückt.» Die Jünglinge sagten: «Willst du denn auch diesen berücken?» Sie fragte: «Hat er Mannesvermögen?» Als dies bejaht worden war, fragte sie, was sie zahlen würden, wenn sie ihn berücke. Sie gestanden ihr 500 Kârshâpaṇa's zu, wogegen sie sich anheischig machte, im Fall es ihr nicht gelänge, einem der Genossenschaft Kebsweib zu werden. Man ging darauf ein. Utpalavarṇâ begab sich dahin, wo Mahâmaudgâljâjana sich befand und wandte alle Weiberkunststücke und alle Weiberlist an, allein Mahâmaudgâljâjana's Sinne blieben unbethört. Da bedachte sie, dass Berührung der Weiber Gift sei und wollte ihn umarmen und so in ihre Gewalt bringen. Als sie sich daran machte, erhob Mahâmaudgâljâjana sich gleich einem Flammigokönig mit ausgebreiteten Fittigen in die Höhe und durch die von ihm ausgesprochenen Worte ward Utpalavarṇâ so gestimmt, dass sie ihn bittet, sie in der Lehre zu unterrichten. Er thut es und sie erschaut die vier Wahrheiten.

XLIV.

Die fünf Liebhaber.

(Kandjur Bd. IX Blatt 67—69.)

Ein Kaufherr hatte eine Frau, in welche sich vier Stadt-Söldner[11]) und der Obersöldner verliebten und

11) བཀབས, welchem im Sanskrit भट entspricht; es könnte freilich auch auf die Mischlingskaste gehen, die sich mit Lobreden abgiebt, worauf uns der Schluss der vorliegenden Erzählung führen könnte.

Mittelspersonen zu ihr schickten. Sie gab ihnen Gehör. Sie bestimmte die Zeit der Zusammenkunft und als jene nach dem Orte fragten, wies sie ihnen einen unweit der Stadt befindlichen Feigenbaum, der mit seiner Krone gen Himmel ragte, dessen Zweige sehr ausgebreitet und dessen Laub sehr dicht war, an. Sie sollten auf diesen Baum steigen und sie erwarten. Sie selbst aber wartete die Gelegenheit ab, um von Hause zu gehen. Der Mann jedoch schöpfte Argwohn, schlug sie und band sie an eine Säule. Einem der fünf Liebhaber hatte sie sagen lassen, er solle einen Zweig auf der Ostseite des Baumes besteigen, sie würde an dem Tage kommen. Dieser that mit Freuden also. Der zweite bestieg ebenfalls auf ihre Anweisung einen Zweig auf der Südseite des Baumes, der dritte auf der Westseite und der vierte auf der Nordseite. Der Obersöldner aber kletterte auf einen Zweig in der Mitte des Baumes. So brachten sie die ganze Nacht allein, von dem Winde in Furcht gesetzt, in Erwartung auf dem Baume zu, allein das Weib kam nicht, obwohl der Morgen schon anbrach. Da sagte der auf dem Zweige der Ostseite Wartende in einem Verse: «Aufgegangen ist die Sonne, aus dem Dorfe kommt der Ackersmann; dass die Lügenhafte nicht erschienen, muss der Feigenbaum erfahren.» Der auf dem Zweige der Südseite Harrende sagte: «Das Weib, das kommen wollte, ist wahrhaftig lügenhaft, diese Sonne voller Herrlichkeit wird nun aufgehen.» Der auf der Ostseite Befindliche sagte: «Wirst du, Treffliche, kommen?» So gefragt, sprach sie: «Ja wohl.» Darauf sprach der auf dem Zweige der Westseite Sitzende in einem Verse: «Da zur rechten Zeit die Sonne sich erhoben,

gehn aus dem Dorf die Ackerleute; da ich die Zeit nicht hab' gekannt, hab' in der Nacht mein Aug' ich nicht geschlossen.» Nach einer Weile sprach der auf dem Zweige der Nordseite Sitzende: «Da ich zur Klarheit nicht gekommen, hat mich die ganze Nacht der Wind geschüttelt; wer fremden Frauen nachgeht, erleidet solcherlei und anderes.» Darauf sagte der Obersöldner: «Hat euch der Wind durchschüttelt, will auch ich nicht klagen, der Feigenbaum, der nichts verschuldet, klagt, dass ihm die Äst' gebrochen.» Die in dem Baume wohnende Gottheit sagte, als sie jene angeführt sah: «Klagen sollst du selbst und auch die andern vier; ist der Vaiçâkha-Mond gekommen, wächst der Baum, den man beschnitten.» Jene aber, welche ihre Hoffnung auf die Frau aufgegeben hatten, stiegen vom Baume und machten sich nach Hause auf. Auch jene Frau wurde von ihrem Manne losgebunden und begab sich heimlich zu jenem Baum. Als die Söldner sie erblickten, fragten sie, weshalb sie sie angeführt habe. Sie erzählte den Verlauf der Sache. Jene sagten: «So bist zum Vorschein du gekommen.» Da sie aber bedachte, dass sie nicht nach Art und Weise der Hunde sich mit fünf Männern abgeben dürfe, sagte sie, sie wolle sich demjenigen hingeben, der ihr die schönsten Blumen brächte. Nun gab es in der Königsburg einen Wächter der königlichen Lotusse, dem Ohren und Nase abgeschnitten waren. Zu diesem begaben sie sich und dachten, dass sie zwar durch Kauf nichts erlangen würden, allein wohl, wenn sie ihn lobpriesen. Also sprach einer von ihnen: «Wie das Schilfrohr abgeschnitten wieder wächst, also wachse deine Nase wieder, gieb dem Bittenden die Blumen.» Der

zweite sprach: «Wie das Kuça-, Kaça-Gras, wenn es gemäht ist, wieder wächst, also wachse deine Nase wieder, gieb dem Bittenden die Lotusse.» Der dritte sprach: «Wie das Dûrva-Gras und Vîraṇa[12]) geschnitten dennoch wieder wächst, also wachse deine Nase wieder, gieb dem Bittenden die Blumen.» Der vierte sprach: «Wie Haar und Bart, wenn auch rasirt, doch wieder wachsen, also wachse deine Nase wieder; gieb dem Bittenden die Blumen.» Der fünfte sprach: «Die Lotusbitter alle haben Unsinn dir gesagt, giebst du Lotusse, giebst du sie nicht, nimmer wächst dir deine Nase wieder.» Der Wächter dachte: «Jene vier Männer haben mir unnützes Zeug gesagt, der fünfte aber aufrichtig nach der Wahrheit; diesem werde ich die Lotusse geben.» Er gab ihm also soviel Lotusse, als er nöthig hatte; jener begab sich voll Freude zu jener Frau, deren Genuss ihm dann zu Theil wurde.

---

12) Andropogon muricatus.

(Tiré du Bulletin, T. XXIII, pag. 529—565.)

$\frac{26 \text{ Avril}}{8 \text{ Mai}}$ 1877.

Alexander Czekanowski's tungusisches Wörterverzeichniss, herausgegeben von A. Schiefner.

Der leider zu früh der Wissenschaft und seinen Freunden entrissene Alexander Czekanowski, welcher im Frühlinge des Jahres 1876 aus Sibirien zurückkehrte, hatte auf seinen Forschungsreisen im Laufe von zwei Jahren Individuen der Kondógir-Tungusen zu Begleitern gehabt und aus deren Munde eine beträchtliche Anzahl von Wörtern nebst andern Sprachproben aufgezeichnet. Nach seinen Angaben ist das Gebiet der Kondógir-Tungusen im Kreise Kirensk des Gouvernements Irkutsk belegen und umfasst das System der unteren Tunguska vom Dorfe Móga nordwärts bis an die Mündung der Ilimpeja, wo das Gebiet des Kreises Turuchansk beginnt. Es erstreckt sich über einen Flächenraum von drei und ein halb Breite-und etwa sieben Längegraden, im Süden stösst es an das Gebiet der Kureiskischen Tungusen, welche ihre Jagd- und Wohnplätze theils am obern Laufe der unteren Tunguska, theils an der Lena haben, im Osten an die Tungusen und Jakuten des Wilui-Kreises, westlich liegen die Jagdreviere der Keshma-Tungusen. Die Kondógir-Tungusen bilden mit den Kureiskischen eine

Gemeinde, deren Verwaltung im Dorfe Jurjewa an der Tunguska belegen ist. Jetzt zählt der Stamm der Kondógir-Tungusen noch sechs Geschlechter: Tschetschógir, Ósoker, Mongóli, Otschokáger, Akari und Pawgirakái Káplin, von denen der letzte und erste die meisten Köpfe, Mongoli dagegen nur fünf, Akari zwei bis drei zählte. Bereits in den letzten Jahren des vorigen Jahrhunderts ist das Geschlecht Mumjalär ausgestorben [1]). Im Jahre 1874 bestand der ganze Stamm aus 132 männlichen und 129 weiblichen Personen.

Vor Alexander Czekanowski hat nur Messerschmidt im Jahre 1723 einige Aufzeichnungen über diese Mundart gemacht, welche Klaproth in seiner Asia polyglotta p. 286 ff. [2]) mittheilt. Indem wir das Bestreben Czekanowski's, uns eine möglichst grosse Zahl von Wörtern mitzutheilen, nicht genug hervorheben können, müssen wir besonders darauf aufmerksam machen, dass er ein und dieselben Individuen während der ganzen Zeit zur Quelle hatte, so dass er sich an die Eigenthümlichkeiten ihrer Aussprache sattsam gewöhnen konnte [3]). Dessenungeachtet giebt es eine ganze

---

1) Einige kleine Abweichungen enthält der Aufsatz im Globus Bd. XXXI № 17 A. Czekanowski über seine Erforschung der unteren Tunguska im J. 1873 S. 262: «1. Tschetschógir (Tschiltschoger), 2. Osoker (Oschekir), 3. Akari und 4. Káplin, letztere mit den Unterabtheilungen Goljé, Mongóli, Pawgirakai, Otschekágir und Mumjályr».

2) Da sich diese Aufzeichnungen noch im Asiat. Museum der Akademie erhalten haben, konnte ich dieselben mit dem Klaproth'schen Abdruck vergleichen; es ergiebt sich aus dieser Vergleichung, dass man thaugscha, nicht thaugsoha für «Himmel», jaggda, nicht jaggela für «Fichte», kuktý, nicht kúkhy für «Kuckuk» zu lesen hat.

3) In Betreff der in diesem Aufsatz gebrauchten Abkürzungen bemerken wir, dass A. Anadyr-Tungusen, C. Castrén's Grundzüge

Anzahl von Punkten, bei denen es zweifelhaft wird, ob das Ohr im Stande gewesen ist, das Richtige herauszuhören. Wie schon C. Maximowicz in den von ihm erlernten tungusischen Mundarten beobachtet hat, giebt es einen A-Laut, der nach o hinüberschwankt, weshalb er denselben neben das schwedische å stellt. So finden wir auch in den vorliegenden Aufzeichnungen häufig ein Schwanken zwischen a und o in der Art, dass dieselben Wörter oder nahe zusammenhängende bald mit a bald mit o geschrieben werden z. B. albiškačinnenne badest du dich? und olboškatčaun wir badeten uns, amokól und omokól komm, aričau ich rief und origol rufe; daneben findet aber auch ein Schwanken zwischen e und o statt, so dass wir elboškatin er badet sich, enúmuk Krankheit, enupčut schmerzlich, aber auch onúmuk Krankheit und onullen fing an zu schmerzen finden. Es führt uns dies wiederum auf denjenigen Vocal der sibirischen Völker, welcher ein eigenthümlich getrübtes o ist und deshalb meist von den Europäern als ö aufgefasst worden ist, worüber man das im Bulletin B. XIX S. 209 = Mélanges asiatiques T. VII pag. 324 Gesagte vergleiche. Hier finden wir vorzugsweise o in den Fällen, wo Castrén in den nertschinskischen Mundarten ä, andere aber ö zu hören glaubten. Vor-

---

einer Tungus. Sprachlehre, Č. Tschapogirisch, G. Goldi, G'. Gerstfeld in Castrén's Grundzügen, Jen Jenisseier, K. oder Kond. Kondogiren, M. Manäger (nach Maack), M' Manäger (nach Maximowicz), MA. mittlerer Amur, Midd. Middendorff in Castrén's Grundzügen, Mȝ. Mandshu, Nor. norilsche Tungusen, O. ochotskische Mundart, O'. oder Ohl. Ohltscha (nach Maximowicz), P. Pallas in der Zoographia Rosso-Asiatica, Sp. Spassky in Castrén's Grundz., UA. unterer Amur, Werch. Werchojanskische Tungusen, WT. Wilui-Tungusen nach Maack bedeutet.

nehmlich gehört zu diesen auch R. Maack, dessen Aufzeichnungen für die Wilui-Mundart in dem von I. Solowjew splendid ausgestatteten Reisewerk: Путешествіе на Амуръ hier um so mehr in Betracht kommen, als diese Mundart der Mundart der Kondógir-Tungusen am nächsten zu stehen scheint. Ähnlich ist auch das Schwanken zwischen y (dem russ. ы) und e z. B. unakáptyn und unakápten Ring, xarmýptyn Fusssohle, imännapten Knopf. Allein nicht bloss auf die Vocale beschränkt sich die Unsicherheit der Auffassung. Es ist z. B. neben ŋónim lang monym, neben iŋin Frost imenipču kalt verzeichnet, während bei Castrén das richtige iŋipču zu finden ist; maleukanen er setzt in Schreck neben ŋalečim er fürchtet sich; auch monoȝakol ziehe, fahre (aber auch gonomnak vorübergehend) hat in anderen Mundarten z. B. in der Anadyr-Mundart bei Castrén ŋ im Anlaut, ebenso findet sich neben muŋna gerade in der Wilui-Mundart ŋuŋna und in der Ochotsker ŋunamkandem gerade machen und ŋunił gerade. Auch dürfte omókto Nüster nur eine unrichtige Auffassung von oŋoktó Nase sein.

Solche Schwankungen hervorzuheben hat man nun um somehr die Verpflichtung, um in der Frage, in wie weit das europäische Ohr sich geirrt und wie sehr in der Aussprache gewisser Laute durch die Eingeborenen eine Mannigfaltigkeit vorkomme, neue Belege beizubringen. Am augenscheinlichsten dürfte wohl hier die Veränderlichkeit des Anlauts für die letztere Thatsache sprechen. Wir finden in den vorliegenden Materialien haikta neben aiktamkurá Geisblatt, hulá neben ulá Esche, halaktá neben alaktá Wetterkluft, xaŋár neben ahŋár Loch, xoktoun neben hoktoun Lager, šowgú neben

xowgú Fischhaut, šókto neben hókto Fichtennadeln, surukol neben hurukol fahre, somkal neben homkal schliess zu, súko neben húko Axt, sinílgan neben šinílgan Schnee. Wir sehen an diesen Beispielen, dass der Anlaut im Tungusischen ebenso wie im Burjätischen nicht allein in verschiedenen Mundarten, sondern in einer und derselben Mundart und im Munde derselben Individuen veränderlich ist und dass ein ursprüngliches s und š in h und x übergehen und in weiterem Verlaufe auch letztere Laute ganz fortfallen können.

Hieran anknüpfend wollen wir einige andere lautliche Erscheinungen der Kondógir-Mundart hervorheben.

Besonders bezeichnend ist der Schwund von g und w zwischen zweien Vocalen: tuaný Winter neben tugóllen es wird Winter, tookol neben togokol setze dich, togollum ich sitze, ǯäomniren er gähnt neben ǯägomnylim ich gähne, uóktakal hebe auf neben C. ugom, budy, WT. bugudi scheckig, noan neben nuŋan, das freilich nur an einer Stelle vorkommt; weshalb noch zu untersuchen ist, ob sich die ältere Form vielleicht zur Bezeichnung des weiblichen Geschlechts länger erhalten hat.

w der anderen Mundarten wird häufig vermisst, wenn der nachfolgende Vocal ein u ist; z. B. aúun Hut, náun Wittwe, ulíun Ruder, orýun Schaufel, igdýun Kamm; maut Fangstrick, auptín Wischspan (C. awum abtrocknen) Auch im Auslaut ist u gewöhnlich statt w oder f: karau (Man. karaw Kranich) vergl. C. tokorou neben tokorof Kranich, kadau neben kadaf widerspänstig, xogdoú Herr, hirkéu Freund.

Ähnlich schwindet auch j; z. B. in aétmar besser neben ajá gut, iöma knöchern neben uja Horn, wohl auch in den Accusativen moa neben moja, olloo.

Einen merkwürdigen Schwund von r finden wir in búšal, dem Plural von bur Insel; es reiht sich diese Erscheinung aber an die im Vorwort zu Castrén's Grundzügen S. X besprochene; es sei bei dieser Gelegenheit bemerkt, dass Màximowicz in seinen Aufzeichnungen für gurgakta Bart und burgu fett aus dem Ohltscha goigakta und bode, aus dem Goldi gogakta und buigu darbietet; für urgo schwer aus dem Goldi xuigu, aus dem Ohldscha xudé; für kúrgo Blasebalg aus dem Goldi kúega, kúga.

Es kann nicht in meinem Plan liegen, auf alle lautlichen Erscheinungen der Kondogir-Mundart einzugehen, da eben noch so manche Beobachtungen an mehreren Individuen nothwendig wären, um dieselben festzustellen. Ein sehr schwieriger Punkt ist namentlich die sogenannte Vocalharmonie, deren Gesetze auf dem Gebiete der tungusischen Mundarten sich nach den bisher vorliegenden Materialien nicht hinlänglich feststellen lassen. Auch in den von Czekanówski gebotenen Sprachproben ist es merkwürdig, wie oft wir im Auslaut ein e (richtiger wohl ä) und ein ö treffen, während wir ein a oder o erwartet hätten z. B. ǯagdánne, aber auch ǯagdanna, onkoje (Sprachproben 13) čaje (31), olloö (23) neben olloo (130).

Als ziemlich sicher ergiebt sich eine Vocalassimilation mit offenem Auslaut der Endsilbe z. B. in den Adjectiven koŋnómo schwarz, hopkómo bleich, holokto alt, ferner in den dreisilbigen Substantiven óŋolo Nusshäher, oŋkočo Boot, oldókšo Bret, omkotó Stirn, gomdoktó Huflattich, bolokó Spierstaude, golomó Hütte, oŋoktó Nase, auch in kokóllo Handschuh und dem Fremdwort koloḃó (russ. хлѣбъ) Brot; bei zweisilbigen Wörtern

tritt in der Regel in der Endsilbe ein o ein, wenn die erstere o oder u hat: olló Fisch, ʒoló Stein, hoktó Weg; ulló Fleisch, xuló Zunder, hukó Axt, kumkó Laus, urgó schwer, aber urgapčút Adv.; bei dreisilbigen Wörtern entscheidet die vorletzte: ajúrgo Zange, erúmo, erúko schlecht.

Allein auch hier sind Fälle, die sich unserem Gesetze nicht fügen: óša Pfote, uwá Fracht, ulá Pappel, xulla Decke.

Noch weniger lässt sich ein feste Bestimmung treffen, wenn die Endsilbe consonantisch auslautet; es finden sich zwar aján Insel, arkán Buckel, kálan Kessel, orón Rennthier, xorón Scheitel, ukún Milch, uŋún Gaumen, aber dagegen óran Schwelle, ulán Aufwasser, umán Knochenmark, gurán niedriges Gesträuch, xuwán Reif, oldán Hüfte, óŋan Winkel.

In Betreff der Consonanten wäre anzunehmen, dass eben so wenig als in andern tungusischen Mundarten auch bei den Kondogir r im Anlaut der Wörter vorkommen dürfe; insofern wird das hier gebotene rawo, diesen, wohl seinen Anlautsvokal nur bei der Aufzeichnung eingebüsst haben, was auch von röklä, dahin, gilt. Auch die freilich in andern Mundarten vorkommende Consonantengruppe tr z. B. WT. atrikan Greis, Čap. ätrikan Alte ist nicht zu dulden, die Form paketraun Flinte liess sich durch eine richtigere Aufzeichung poktyraun beseitigen. In dem aus dem Russ. кудры Locken entstandenen kudriči ist freilich eine ähnliche Gruppe geduldet, sowie in dem entlehnten natruška Pulverhorn. Im WT. hat Maack freilich sogar im Anlaut kr und gr in den Wörtern krämki Stecheisen, gräkta Schritt, und grämnan Fischgräte, allein wahrscheinlich hat er ein

flüchtiges i, das beide Elemente trennt, überhört, so auch ein u in truwun (M) = WT. turúbun Zeltstange, dagegen ist das russ. крупа in čúpa übergegangen.

Wenn auch die Kondogir-Mundart Consonantengruppen wie ld, nd, md darbietet z. B. in oldán Hüfte, úldy Flamme, uldákša Baumrinde, keldaki Staar, ʒandáki Vielfrass, gomdoktó Huflattich, so hat sie doch das Bestreben, das zweite Element dem ersten zu assimiliren in élla (C. elda) Kohle, illa (C ildä) Körper, olló (C. oldo) Fisch, ulló Fleisch (C. ụldä), xulla (C. hûlda) Decke, kokóllo (C. kokoldo) Handschuh, awdénna (O. abdyndra, was auf ein abdenda anderer Mundarten führt) Blatt, nanna (nanda) Fell, girámna (C. giramda) Knochen, sogdőnno (C. sogdondo) Rücken, dunne (C. dundä) Erde, Stelle und ähnlich ist wohl auch der Vorgang in ʒagdánne gewesen.

Obwohl sonst in dem Consonantismus eine grosse Übereinstimmung mit der Wilui-Mundart stattfindet, sehen wir, dass das Kondogirsche statt b dieser und anderer Mundarten ẹin w eintreten lässt z. B. awdénna (WT. abdänna) Blatt, awdú (A. C. abdu) Vermögen, Vieh, awgará (C. abgara) gesund.

Im Vorwort zu Castrén's Grundzügen S. X. habe ich bereits auf den Wechsel von w und g hingewiesen, wozu noch L. Adam, Grammaire de la langue tongouse § 16 pag. 16 zu vergleichen ist; älteres g scheint sich bei den Kondógir-Tungusen in aglán rein erhalten zu haben im Vergleich mit Anad. auwlán, ferner in xoglén das Sternbild des grossen Bären, das bei den Manägern hawlän, am untern Amur faula und bei den Goldi pöulė lautet.

Als durchaus eigenthümlich ist die im Auslaut auftretende Consonantengruppe gx hervorzuheben in den

Wörtern gagx (WT. gage, Midd. gaŋ) Schwan, xugx Bär, taktykágx Cederwald, tákasagx Windbruch, čalbúgx Birkenwald, irögx erwachsen.

Auf dem Gebiete der Wortbildung sei es uns erlaubt, die Aufmerksamkeit auf die am häufigsten vorkommenden Wortbildungssuffixe zu lenken, wobei wir den Versuch gemacht haben, die einzelnen Wörter unter verschiedene Rubriken zu bringen; offenbar haben die einzelnen Suffixe ihre Verwendung auf Grundlage gewisser noch nicht hinlänglich erkennbarer Anschauungen gefunden.

Die Endung ki finden wir häufig an Adjectiven, namentlich bei Castrén: äjâki niederer, solôki oberer, učiki schief, gulsaki schräg, šiki trübe, iktamâki bissig, tänki eben, sụrki trächtig, bäki fest, bei den Kond. (und WT.) kuiki taub, ikáki lieb, ímoki frisch, kaŋkí schnell, reissend, am MA. tag̃alki schwarz. Bei den Kondógir: ŋálačiwki feig, maŋačawki geduldig, taŋewkí nachtragend, tawmáčiwki berechnend, takawkí leicht beschmierbar und das aus dem Russischen gebildete šatáewki umherziehend. Man könnte auch geneigt sein das bei den Manägern vorkommende tuksaki (MA. toksaki, UA. toxsaki) Hase, vom Verbum tuksam laufen, das WT. öröki (bei Midd. öroki, yroki Mʒ. erḫe) Frosch von örim (árim) schreien, das ochotsk. ŋeluki Wolf von ŋelrem erschrecken, abzuleiten. Es dürfte jedoch schwer halten zu allen mit dieser Endung versehenen Wörtern die Bedeutung des Stammes zu ermitteln. Wir erachten es aber für erspriesslich die mit dieser Endung vorkommenden Wörter nach verschiedenen Kategorien zu verzeichnen. O. xöwki, M. söwoki Gott, Götze, O. ə̈tki Schwiegermutter, WT. öki Schwester, Kond.

Owonki (C. Äwänki) Tunguse; kúnki Bär (Mʒ. honiki junger Bär), účaki Rennthier zum Reiten, aktaki castrirtes Rennthiermännchen, ǯandáki (bei den Werch. onaki, C. ʒantaki und kältäfki) Vielfrass, šulaki (C. sulaki) Fuchs, tybǯaki Luchs, dynki Zobel, syṅőki (xoṅőki) Erdhase, ǯelaki Hermelin, ulgoki fliegendes Eichhorn (bei den M. uluki Eichhorn, umki fliegendes Eichhorn), tooki Elenthier, omuki Fledermaus; bei den Man. toroki Wildschwein, und bei Spassky molanki Ochse.

Kond. leglaki Gans (Anas casarca), ṅuŋṅaki (C. nuŋnakì) Anser segetum, helaki (Sp. elaki) Schneehuhn, turaki (M. C. turâki, C. turláki) Krähe (Mʒ. karaki Rabe), nokáki Machetes pugnax; bei Castrén horoki, burbuki Auerhahn, hiruki Haselhuhn, nîki Ente, bei Sp. kuki Taucher; bei den M. döki Vogel, iŋki Haselhuhn, uxuki und niŋubki Reiher (Ardea stellaris), am UA. gaki Rabe; vielleicht ist bei den Kond. auch oleptyki statt oleptykin Schnepfe, die richtigere Form.

Kond. boǯálaki (C. bilʒafki, G. wolʒ́eki) Frosch, bei den Orotschen arkiwki Schlange, am UA. mäiki kleine Schlange, Mʒ. koki junger Frosch.

Kond. atáki Spinne, bulaki (aus dem russ. блоха) Floh, omorówki Coleopteron.

Kond. dyrgiwki (M. ǯärgiwki) Nesseln, WT. hâki Lärche, O. ṅuktewki Eberesche.

Kond. kiremki (O. kirimki) Augenbrauen, nymnaŋki Kehle, ṅakáki (WT. nikaki) kleiner Finger, onki (WT. ynki) Daumen, mordoki Buckel, bei den Man. täjaki (C. čicaki) Wade, atäki Nacken, duuki Becken, bei C. isaki (WT. ihaki) Schulterblatt; Kond. keldaki (WT. käldäki) Staar, arpuki Pferdeschweif, bei C. duwuki Pferdeschopf.

Kond. horki Hosen, dulbáŋki Schneeschuhüberzug, onoki (C. änäki, O. änki, MA. korömki) Scheide, xagdyki Schuhsohle, tolgoki (MA., UA. toki) Schlitten, šiwaki Keil, kiramki (WT. krämki) Stecheisen, lamki Haken, uki Fischwehr, xulki Durchbruch (vom See), xukolki Grube; bei den Man. urkumki Schaumlöffel, larbaki Mütze, dörböki Kopfputz, bei C. luki Klumppfeil, durâki Steigbügel.

Die Endung la, welche wir im Mandshu adjectivisch z. B. in ambula gross, fahala fahl, faŋkala niedrig finden, kommt auch im Ochotskischen in Compositis vor, z. B. ač́-mula wasserlos; wie dieselbe Endung im Mandshu bei Substantiven häufiger ist, so auch in den tungusischen Mundarten, z. B. Kond. šátala, xátala Biber, mačála (Midd. macäla) Kuh, óŋolo Nusshäher, M. kiŋla Schneehuhn, Kond. kistala Sauerampfer, hupxíla wilde Rose, WT. uoktala (Nor. oktala) Zwergbirke, Kond. hoptylá (WT. öptila, C. äptilä) Rippe, C. däktilä (M. goktyla) Feder, Flügel, Kond. tukala Erde, datúlo lichter Wald, hikčelo Sumpf, dawgalá Moor, WT. kaŋala Rennthierschelle, M. toŋolo Schlinge, O. xäkala Baumschwamm.

Die Endung li, die auch im Mandshu adjectivisch gebraucht wird, z. B. taŋgali schwach, dabdali wild, emteli einzeln, fihali dumm, kommt im Ochotskischen adjectivisch vor in kaneli schlecht, xamuli bekannt, geltali weiss, im Kond. dokalili Binsenschnepfe, ferner sind nelbirákli Forelle (Salmo Fario) und morimákli in Verbindung mit nima, Auerhahn, der von Fichten lebt, zu nennen, am MA. gotoli (Mž. kotoli), šäuli Ruder, säkoli (G. saxole) Kürbis, Man. dököli Oberkleid (Mž. kokoli Mantel). Im Mandshu ist eine ziemliche Zahl substantivischer Bildungen vorhanden.

Die Endung ra findet sich bei Adjectiven: Kond.

kakýra eng, kétara schief, xáktyra dunkel, awgará gesund, loworó moorig, O. miltara voll; bei Substantiven Kond. čátyra (Midd. čatura) Steinfuchs, kándyra Taucher (Mergus), mómra (WT. momúra) Anas clangula, čiptera Vögelchen, am MA. takära Anodonta, Mʒ. ʒumara Maulwurf, ʒunara Rebhuhn, duwara Gadus Lota, xadara Äsche, xôwara Hecht, Kond. koŋtyrá Rumpf, lópara (C. jepura) Feder, bei Castrén käntirä Brustkorb, bokšara Talg, am MA. göxöra Gaumen, bei den WT. iʒira Rücken, čuŋura (C. čuŋuru, Mʒ. čuŋguru) Nabel.

Kond. ičéra Kalmus, sonkíra, hoŋkíra (WT. hôŋkira) Wachholder, mančaro Simse (juncus), bei den Man. opkoro Fichte, bei denselben nach Maximowicz laxomkora Eiche. Von dem grössten Interesse sind die von Maximowicz bei den Ohltscha und Goldi aufgezeichneten Pflanzennamen, die bei den ersteren auf -kura, -xura, -čura, bei den letzteren auf -kura, -kora (falls aber ein r im Stamme vorhergeht, auf kola) ausgehen; z. B. Ohl. sekurá, G. seŋkora Ledum palustre, Ohl. unimkurá, MA. oniŋkura Apfelbaum, Ohl. odogkurá, odoŋčurá Rhododendron chrysanthemum, Ohl. dulʒinxurá, G. dulǧinkurá Alnaster, Ohl. xinenčura, G. xeŋkura Traubenkirsche; Ohl. ömpönčura, G. äpaŋkura Wachholder, G. aceŋkura Nussstrauch, G. haŋgákora, Ohl. haŋganč̌urá Sambucus, G. bolbieŋkurá Pinus Cembra Pumila, G. poikaŋkurá Klette, G. móroŋkola Salix amygdalina, Ohl. hórončura, G. hóronkola, M. čaxamkura Eiche, Ohl. mirenčurá, G. mirenkolá Eberesche. In den Kondogir-Materialien finde ich orokomkurá Ledum palustre, aiktamkurá Geisblatt, Lonicera, simiktamkura Preiselbeere, ʒiktámkura Blaubeere (Vaccinium uliginosum), kuŋamkura Bärentraube (Arbutus uva ursi).

Kond. ködyrá (M. kädärá) Schabeisen, sobgúra (ŋṓra) Stab, péčera Falleisen, gidurá Lumpen. Am UA. ixará Lampe, sakorá Dreifuss, bei den Manägern ukuró Kanonenkugel, am MA. moŋoro Korb, bei WT. huturo Hosen, bei C. päktirä Flinte, sugerä (Man. sugärän) Höhe, suwärä Ende. Bei den Mandshu agôra, aŋgara, čahara als Name von Gefässen, samara grosse Tasse.

Die Endung ri, welche im Mandshu überaus häufig an Substantiven, seltener an Adjectiven vorkommt, sehen wir bei letzteren häufig im Ochotskischen, z. B. doklanri lahm, butanri krank, mujeri hassend, byičeri fangend, eturi wachend; vergl. auch Castrén § 87, 1. In anderen Mundarten finden sich vereinzelte Beispiele für den adjectivischen Gebrauch, z. B. Goldi siŋgiri geizig, C. utkuri dick. Substantivisch aber kommt K. aksari Gott (vergl. Goldi ánduri, Mʒ. enduri), ibʒeri Verwandte, xačari junges weibl. Rennthier, páderi Taucherart, ikiri Holzwurm, nigiri Schneeammer, bei Midd. und Sp. ikori, ikari (O. Plur. ikril) Knochen; Kond. noŋiri krummer Baum, ukčári fauler Stamm, bei Midd. und Sp. esteri, esteri Flintenstein, Sp. kuwari Hobel, Kond. umnári Gewitter, mukori Hebebaum.

Die Endung -ru finden wir vereinzelt in kápturu Schwebescholle; im Mandshu kommt sie auch nicht so oft vor: čuŋguru (C. čuŋuru) Nabel.

Von den auf ša auslautenden Wörtern haben wohl die meisten vor demselben ein k, also finden wir -kša, wofür im Ohltsha und bei den Goldi's -xsa oder -xša auftritt. Kond. ilákša Bast, uldákša (WT. ugdáxša) Baumrinde, týkša (Man. cäxsä) Birkenrinde, xiltykša (Ohl., Goldi siltexsa) Zunder, okikša Fischschuppe, hewóksa fauler Baum, torgókša sämisches Leder (Goldi naiaxsa

gegerbtes Fell), WT. iräksa Fell, WT. bûkša (Ohl. búkse) Knorpel, K. ninakšá Hundefleisch (Ohl., Goldi úłxsa Fleisch), imúkša (G. símuxsa, ximaxsa) Fett, C. tiruksä Fischrogen, ʒukomokša Eisbrei, šaukša (Midd. šâgša, Ohl. söxse) Blut, čaníkša (WT. čobykša, Midd. čowykšä) Schaum, ŋákša Thräne, uŋukša Thauwetter, ilőkša, helőkša (G. xilexsa) Thau, tamnákša (G. tamnaxsa) Nebel, Midd. siŋikšö Reif, C. ɗelguksa Birkensaft, K. núkša Russ, dawókša (G. anaxsa rothe Farbe) Farbe, iwakšá (G. saxse) Eisstauung, ekša steile Wand (Mʒ. jaksa ausgewaschenes Ufer), oldókšo Brett, túkšu (Goldi touaxsa) Wolke. Mit vorangehendem b: WT. hinibša feiner Schnee.

Die Endung ši, welche im Ochotskischen häufig bei Adjectiven vorkommt, z. B. gelši kalt, xukši heiss, ʒuuší hungrig, tywší ganz, dalši süss, ŋumušši gewissenhaft, bei Substantiven: telbanší Schmutz, xatyšši Finsterniss, önši Krankheit — und im Anadyr-Dialect deuši Vogel, scheint im Kond. selten vorzukommen — oŋaši stark oder kräftig, ukší Wange.

Die Endung čan sehen wir im Kondogirschen in den Wörtern iŋtolgučán Nachteule, kirakčán Möwe, kokšičan (= WT.) Corvus infaustus, xunikičan Haselhuhn, geekčan Habicht, nikičan Ente; C. igâcän Falke; K. lakorčán (WT. lorukčan) Schmetterling; O. kulyčan Mücke.

K. bárkačan Bärenart, Man. čamukčan Hermelin (nach Midd. Maus), ačikičan Maus, ulkičan fliegendes Eichhorn (Tamias striatus), giwčan (C. gifcan, gipcan) Reh, WT. mökčan Bisamratte, ebenfalls WT. üküčön Hündin, wofür Midd. an der untern Tunguska ukač́on, bei Udskoje ukaćan verzeichnet hat. O. xuličan rother Fuchs; C. tukucán Kalb, Sp. unatčan Mädchen, O. mušakčan Thierjunges, Füllen.

WT. huričan (Deminut. von huri) Salmo Lavaretus, Schnäpel, ɴököčan Barsch, am MA. kirfučan Stör.

K. aɴčán (C. ancan) Wange, ičan Ellbogen, kókčan Huf, WT. uɴakačan Zehe (K. umokačán der 2te und 4te Finger), ilkičan Hoden, M. lapčan (vielleicht auch so bei den Kond. statt lapčá) Fischschwanz, O. ɴakalčan Schläfe.

K. mundukačan Baumstumpf, bukučán Auswuchs am Baum, WT. gargačan kleiner Baumzweig, C. dagacan Baumwurzel.

Man. jupkačan Bergbach, Kond. bukočán Hümpel, bei Udskoje bokačan Insel, O. töwočan Wolke, urakčan Berg.

Man. möwčan Flinte, O. xukučan (Dem. von xukun) Korb.

Seltener findet sich bei Substantiven die Endung ča: Kond. deleča (WT. dileča) Sonne, dolbulčá Sonnenuntergang, xaktyralčá Finsterniss; xuŋtumalčá Unterschied, Midd. dogdyča Morgen.

Die Endung -či tritt häufig bei Adjectiven auf: alaktači wetterkluftig, esawiči mit Schund versehen, kutúči glücklich, kúdriči lockig, giramnači mit Gräten versehen, irgiči mit Schweif versehen, d. h. Wolf, WT. čučunmači kupfern. Substantivisch Man. katarči Träber, UA. xazuči Zwergbirke, C. napči Blatt, dalapči Flügel; M. komakči Halsschmuck, tölöči Riemen, barokči eiserner Löffel, čumöči (aus dem russ. свѣча) Kerze; ebenfalls entlehnt tolmači Dolmetscher und tarči (aus dem burjätischen tarča) Grille.

Ziemlich gross ist die Anzahl der Adjective, welche die Endung-pču haben z. B. alápču süss, góčepču bitter, ʒerepču sauer, idarépču bitter, xakúpču heiss, imenípču kalt (Midd. ɴaɪnapču warm) mopču faul, verfault,

moapču beschwerlich, mukčipču stinkend (WT. süss), čirip-ču beklommen, enupču schmerzhaft, inmeripču widerlich, ajápču gut, erúpču (Midd. erukčo) schlecht, domoripču unruhig, ŋalomúpču schrecklich, nelewšipču fürchterlich, hiŋnipču kläglich, karaušipču schamhaft, xinnúpču rasend, frech, xowʒápču fröhlich, xurkápču grämlich, guʒapču schön, ŋáripču hell (WT. hamyrapču dunkel), hawaripču stechend, urgopču schwer WT. maŋapču stark, urupču wild. Substantivisch in čerapčú Schneebrille, wofür bei den Ohltscha isarptu, bei den Goldi násarptu sich findet, bei den Manägern sarapči, in welchen Formen man leicht als erstes Element den Plural von äsa, isa Auge, der am UA. jetzt nasal, bei den Ohl. aber nasal lautet, herauserkennt; vergl. Mongol. sarabči.

Unter den mit n anlautenden Suffixen sind die Fälle auszuscheiden, in denen dasselbe aus d assimilirt ist; z. B. in den Wörtern awdénna (O. abdyndra) Blatt, sogdõnno (C. sogdondo) Rücken, girámna (C. giramda) Knochen, UA. sumna (Mandshu sumala) Sack, wahrscheinlich auch bagonnó Baumschwamm. Nach Abzug solcher Wörter hätten wir für —na die Adjective tóŋna gerecht, taračina vorsichtig, Substantiva: amarkána einjähriges Rennthier, nuorkána dreijähriges Rennthier, ameuá fünfjähriges Rennthier, pulwána Plötze; nicht in Betracht kommen C. betagana Fliege, bugutuna Mücke, kädägänä Wespe, kuluguna Maus, talgana Mehl, weil in diesen Wörten burjätischer Einfluss vorliegt; nicht scheint dies der Fall zu sein mit C. kačina Pfeil, woran sich K. irepčina Schabeisen, čupina Hobel, torina ??, urina Standplatz und WT. tänina Schweisskissen schliesen.

-ni könnte adjectivisch höchstens bei C. bâni faul gefunden werden; substantivisch finden wir es in Wör-

tern der Zeitbestimmung, in denen das Mandshu -ri darbietet: dólbani (Mʒ. dobori, allein auch dobonio die ganze Nacht) Nacht, tyrganí Tag, aŋaní Jahr, noŋnaní (Mʒ. nijeŋnijeri) Frühling, ʒuani (Mʒ. ʒuwari) Sommer, boloni (Mʒ. bolori) Vorherbst, sigolašani, higološani WT. higalähäni Herbst. Vielleicht sind ebenfalls als Gliederungen aufzufassen: ogoný Achselhöhle, halaní Zwiesel, vielleicht UA. akoni Finger in gazako akoni Ringfinger; bei Sp. seluni Nüstern (O. xäluni); Kond. ajaní Schnee um die Zeltbasis. Jedenfalls eigenthümlich sind aičimní Arzt, olgomní Führer und C. hawamni Arbeiter, wofür im WT. hawamnä und bei den Kondógir xawónne vorkommt; sollte dieses ni oder ursprüngliche ni etwa durch Assimilation aus ti (= či) enstanden sein? Ob sich hieran Lučamnö Felsen mit Menschengestalt reiht?

Mit Wörtern wie porubčane Bohrer und WT. doktonu Oberkiefer ist vor der Hand nichts anzufangen.

Die Endung -ta kommt meist mit voranstehendem k oder ŋ vor, wobei im Ohltscha und bei den Goldi häufig eine Aspiration des k eintritt. Die meisten der Wörter sind der Art, dass man in ihnen den Begriff einer Vielheit, einer vereinigten Kraft sehen könnte. Adjectivisch: ilmákta jung, durúkta ermüdet, árbakta seicht, huŋta tief, iŋárakta sandig, ʒolorikta steinig, ulúkta steil, holokto alt. Substantivisch: kirökta (G. kúrakta) schwarzer Specht, silákta Specht, irgákta (G. xégakta) Bremse, iríkta (G. xilukta) Ameise, ganmákta Mücke, xunmýkta Thrips, ʒuwúkta Wespe; Goldi nökta Eber, Ohl. gilokto Stubenfliege, G. gilborokto Phryganee, WT. ukta Nisse, G. akʒ'erxta Käfer, iŋakta (Ohl., G. sinaxta, xinaxta) Haar, Wolle, núrikta (Ohl. nukta, G. nuxta) Haar, gurgákta Bart,

saremýkta (Ohl. sálmykta) Braue, G. kumukta Augenlid, nimokta Haut am Rennthiergeweih, ikta Zahn, uŋikta (Man. oŋikta, Ohl. xonkekta, O. oŋta) Ader, xirőkta (M. siräkta Zwirn) Sehne, WT. hičäkta Achillessehne, K. hélukta Darm, bagokta (WT. bohokto, Ohl. bošoǩto) Niere, oŋoktó, C. onókto Nüster, sulikta getrocknetes Rennthierfleisch; bei den Man. ʒorokta (UA. kuŋta) Schläfe, balukta (Ohl. byrakta) Hoden, C. namukta (WT. inamukta, M. inamukta) Thräne, WT. iŋnakta Entenfeder, WT. iniwökta Clitoris, UA. xujakta Haut, WT., M. omukta Ei, Ohl. xósakta Milch der Fische, M. särpakta Pferdehaar.

K. halaktá, alaktá Wetterkluft, haikta Geisblatt, bolgıkta Zirbelfichte, irákta Lärche, innókta Traubenkirsche, ʒálankakta Holunder, nukta Eberesche, hőkto Fichtennadeln, dekta (C. dekta) Lärchennadeln, mučúkta (WT. močukta) Lärchenblätter, hékta Weidenruthe, UA. čälukta Birne, WT. onikta Apfel, Man. arpikta Haselnuss, M. säsikta Corylus, ásikta Schwarzbirke.

ʒikta Beere, ʒergikta (C. kokukta) Brennnessel, topčikákta Wucherblume, najakákta Knöterich, suliwákta Wollkraut, siwákta (G. sukta) Schachtelhalm, lalúkta Moos, lawékta Rennthiermoos, daginőkta (Man. daunakta Morchel) Pilz, henikta Esparsette, igolikta rothe Johannisbeere, kuŋákta Bärentraube, konkókta (Ohl. koioxto) Hagebutte, unúkta Krähenbeere, simikta Preiselbeere, arnákta Laichkraut, anýkta Distel, WT. nukäkta Maiblume, Man. önökta Zunder, UA. bokto Baumschwamm, Ohl. silekta Meertang, Ohl. aulakta Weidenröschen, UA. myčykta Weintraube, MA. ulgukta Rohr, C. bokokto Nussschaale, Goldi ʒ'ekta, Man. ʒ́akto Hirse, múikta Wurzelfaser (= Baum-Zahn), Ohl. xorákta Rinde.

K. unkákta Reif, óšikta Stern (M. oskakta Funke), jukta Quelle, Man. bokta Hagel.

K. imákta kupferne Röhre, onókto Tuch, dárekta Klafter, Man. girakta, WT. giräkta Schritt, UA. sakta Strohmatte, Goldi síkta Schlafteppich, Man. koŋakta Schelle, UA. öŋörokta blaue Jacke, Ohl. búraxta Feuerstein, UA. xorakta der Planet Jupiter, soiräkta (Ohl. sörakte) Perle, sakta Segel.

Dass Man. boĝoto Pilz und WT. mukoto Hintere nach Analogie der Ochotskischen Mundart eine Vereinfachung erlitten haben, ist augenscheinlich; vergl. O. oŋot (WT. oŋokto) Nase, orat (orikta) Gras, Anad. haito (Kond. haikta) Gras, nurit (K. nurikta) Haar, čirit (Goldi círekta Messing) Kupfer, Anad. täuta, O. tewta (Spassky taukta) Beere, it (ikta) Zahn.

Mit vorhergehendem l findet sich ta bei den Goldi xéalta Kohle, namulta Binsen, suxsylta (UA. soxsalta) Schneeschuh (Kond. hukšilla), UA. muksulta, G. muxsulta Weintraube.

Die Endung ti (ty), welche bei Castrén auch in ti übergeht, also an či streift, findet sich bei C. buguti bucklig, K. čokoty (C. sokoti) blind, WT. čülti klug, péŋoti Maulwurf, WT. kukti Kuckuck; an die mongolische und Mandshu-Endung -tu streift ty in xuŋtuty verschieden, amutty auf den See bezüglich; auch finden sich xomoty Bär, xilty verfaultes Holz, mit vorhergehendem p in C. agipti alt, ìdupti längstbestehend, Man. goropti (Gold. ĝóropče) alt, Kond. tiŋarepty (WT. tiŋariŋna) vorigjährig.

Vereinzelt findet sich amiktu schläfrig; uruktu Strauch reiht sich an WT. oroktu Gras. Man beachte noch MA. häktu Stirnband und döktu Kasten aus Birkenrinde.

Mit vorhergehendem p daptu (WT. und M. daptun) Mündung und uŋaptu Gürteleisen, UA. čiriptu Kissen.

da steht offenbar adjectivisch in gagdá einzig, áŋeda (WT. aŋida, O. xaŋida) recht, ʒögýnida link, gúgda hoch. Substantivisch in močida Wald, čawida Lehm, pereda Juchte.

Parallel mit -kta findet sich häufig -gda: ʒagdá Fichte, týgda Regen, múgda Baumstamm, kaŋerigda (neben kaŋeriŋna) See mit wurmigen Karauschen, omúgdo Häutchen (Ohl. omugda Herzgrube), C. tukalagda Schwein, MA. juwagda, O. ŋéwagda, G. íwagda, Goldi iwagda Esche (Fraxinus), Ohl. únimagda Boot aus Weidenholz, M. dáumagda, boiamagda, ókomagda Namen von Netzen, hámagda Weide zu Böten, Goldi xóndorigda schmale Matte längs der Wand, Goldi ʒáfagda Fausthandschuh.

-di (dy) bei Adjectiven: tuksady bewölkt, xogdý (C. hägdi) gross, xujúdy klein, igdý tönend, búdy (WT. bugudi) scheckig, urgóbdy schwer, C. sagdi alt, daldi süss, buldi warm, ägdi viel, Man. ŋamagde warm.

lorgógdy isolirter Bergkegel (zusammengesetzt mit xogdy?), gíldy Ring, Man. gaŋdy Feuerstein.

-du bei C. agîdû Steppe, kuradu Schwager; Kond. kučidu Fledermaus, awdú Vieh, Vermögen.

Die Endung -ma wird häufig zur Bildung von Adjectiven verwandt: ajamá gut, erúmo schlecht, xajéma rein, ŋömúma weich, tymbamá dicht, dick, nihíma klein, xultima glatt, néptama flach, muruma rund, koŋílma leer, čimbumo gebahnt, getreten, baʒő̃mo hart, fest, hírboma gewandt, čöruma ruhig, kisýma böse, bagdamá weiss, xi ŋimá gelb, čulama blau, xuláma roth, dylbýma schwarz, koŋnómo (WT. hoŋnomo) schwarz, hopkómo bleich, moríma bunt; holíma aus Mammuthknochen, óšama aus Pfoten-

fellen, iöma aus Horn, ninama Hunds-, čiktima mit Perlen ausgenäht, xeikáŋama unwegsam, čučunmamá kupfern, selőma eisern, (C. sälämä); bei den WT. kilbima schlüpfrig, dombomo grob, pagijama kahlköpfig, möxčöma bucklig; lešuma leicht.

Substantivisch Kond. čučúma runder See, tállama glatte Stelle, petéma Wiese, borčimá Waldrand, WT. ṅiltama waldlose Stelle; Kond. čučinma Kupfer, gegénma Messing, helöma Harz, kuŋmá hohler Baum, golomo Feuerstelle.

igʒáma Eichhorn mit braunem Schweif, Man. kilämä Sterlett (nach Maximowicz kleiner Stör), C. câlkâma Adler, O. und A. kälma Sclave, Goldi kénkema fliegende Ameise, Man. daramá Kreuz, MA. xacama Handschuh, UA. nirgima Weidenkorb.

Die Endung -mi findet sich bei den WT. holmi Brustlappen, MA. kormi Scheide, Man. támi Schürstock, Kond. ṅämi Rennthierweibchen, tarmi Entenart, učišmi Schraubenzieher, UA. olgomi Wiegenhaken, O. momi (A. moami) Boot. Finden wir aber dieselbe Endung im Kondogirschen bei ʒunmi Zwilling, henmi Ohr und sehen wir bei den Man. čikalmi untere Hosenhälfte, so liegt es nahe anzunehmen, dass auch bei den Kond. statt des von Czek. aufgezeichneten čikulma Winterstiefel čikulmi das richtige sei, wie auch Messerschmidt bei Klaproth S. 287 lokami für Stiefel darbietet und dass das bei C. S. 107 gebotene ụkụnmî (so ist auch S. 77 statt ụkụmnî zu lesen) Muttermilch eigentlich auf die beiden Brüste gehe, wofür bei C. ụkụn verzeichnet ist. Wir hätten also hier fünf Fälle, in denen -mi zur Bezeichnung von paarweise auftretenden Gegenständen gebraucht wird.

aétmar (O. aidmur) besser; s. ajá
aiktamkurá Geisblatt (Lonicera); s. haíkta
aičimni Arzt; s. aíttan
aináŋnom ich krieche
aíttan er heilt, wohl von ajá
áiwre (wohl áiwri) satt
ače áiwre er ist nicht satt
auin satt, auinne? bist du satt?
auikin (WT. ajibukin) satt
aúun (M. áun, C. awun, NA. afun, WT. abyn, O′. G. afo) Hut
aullén (C. hawulim anschwellen) er schwillt
aučinen er hat Mitleid
auptín Wischspan = xilkiptin; vgl. C. awum abtrocknen
aké (M. aki, M′ őkin, G. èga) ältere Schwester
aki (M′ aki, A. O. C. aka, O′. G. agá, Mʒ. age) älterer Bruder, Oheim.
ákta gekratzte Stelle
áktaran (Mʒ. aktalambi castriren) er castrirt
aktaki (M. akta murin Wallach) castrirtes Rennthiermännchen; vgl. O. atamat Castrat (Mʒ. akta)
aksari (Č. akšeri) Gott
agá (Midd. = Nadelbüchse) Kupferfutteral des ledernen Nadelbehälters
ágyn Stengel; ob nicht ahyn? vgl. C. äsin Schaft
aglán rein z. B. dett Tundra; A. auwlan, aulan Tundra
agdý (M. agdy, M′. WT. agdi, Mʒ. akʒan) Donner
agdyríčeran es donnert
áhyn Fischblase
aŋá (Mʒ. inden) Nachtlager
aŋašiŋatten er übernachtet
bi aŋitčau ich übernachtete (C. aŋam, A. aŋam, WT. aŋyčam)
aŋarén es gräbt (vom Rennthier)
aŋátten dasselbe
aŋani (= WT. M. C. aŋani, annan, A. O. Mʒ. anija) Jahr
ajá (= C.; O. A. ai Mʒ. ajan gross) gut
ajakákun gut
ajápču (= WT.) gut
ajat (A. aijił) Adverb., vgl. O. aimat
ajamamá (Č. ajama hauptsächlich, M′ gutherzig) das beste, vorzüglichste
ajén er fand gut
ajáu (Mʒ. aba) Jagd
ajáki (A. C. äjâki) abwärts
aján Fluss- oder Seebusen
ajánen (C. äjânäm, Mʒ. ejembi) er fliesst, ajánʒeren fliesst
ajaní Schnee um die Basis des Zeltes

ajáwri freundlich Partic.
očou ajawre er war unfreundlich
ajáwren (O. ajawrem) er liebt, wünscht
bi ajau ich liebe
ajamatten Recipr. sie lieben sich
ajúrgo (M. ajurgá, C. ǻjûrgä) Schmiedezange
alaúun (C. olom = Mong.) Furt
alaukít durch die Furt
alakol (Mʒ. olombi) wate, Prät. aláre er durchwatete
alaktá Wetterkluft (вѣтро-боина); s. halaktá.
alátkol (O. aláttem, WT. alačäm, A. alattum, C. alâtim) warte
alápču angenehm, süss
alakákun süss
aléwkal (O. alurem) gieb, reiche
allún isländischer Spath
aldyčátyn sie behauten
áldyčéren er behaut
bi aldýʒam ich behaue
bi aldýlʒem ich werde behauen
álbam (A. olbaldum) ich konnte nicht
albín (= WT.) breit
albínin Breite
albiškačinnenne? badest du dich? (C. älbäšim, Mʒ. elbišembi)
arakun (C. arukun langsam) nach und nach
arakušú nach und nach
arýʒeren (C. ârim) er ruft, sie rufen
aričau ich rief
árkan (C. Hintertheil) Buckel
arčaptyki (O. arječapki entgegen) widrig
arnákta Laichkraut (Potamogeton)
arpuki (M. särpakta Pferdehaar, C. šerpakta Haarstrick, Mʒ. arfuku Fliegenwedel) Pferdeschweif
árbakta (C. arbî, M′ árba, O′. G. harba, A. WT. arbakun) seicht, Untiefe
arbakúkan es ist seicht
arbadőren es nimmt ab, fällt; mu arbadőren das Wasser nimmt ab
árbun (G. árbo Wasserscheide) Bergsenkung
ačin (= WT.; A′. ata, ača, O. ačča) ist nicht
ašaktakál (M. asarap, G. hasase) jage, treibe
bi ašaktačáu ich jagte
bi ašáktaʒem ich werde jagen
ašátkan (= Midd.; A. O. ašatkan, M. asatkan, C. asâtkan) Mädchen

ašì (= WT. O. A.; O′. asi, G. ása, M′. ase) Weib, Frau, Pl. ašál
ašilaǯiren er wird heirathen
ašínǯam (WT. aǯäm, C. âši-nam, âhinam, WT. ahinam) schlafen
ácau ich schlief
áǯeren er schläft, sie schlafen
aǯanákol hurúkol geh schlafen
ašula wo?
ašukán (Mǯ. asikan Kleinigkeit) ein wenig
ašunawal wie viel immer (O. ašunka wie viel, ašunda nichts)
anýkta vielstachelige Distel (Cirsium spin. beliebte Rennthiernahrung)
anín (O. anywan) Geschenk
aninmare Gegengeschenk
aniren (= M.; C. anîm) er schenkt
aniǯem ich werde schenken
anúttan (C. anam, Mǯ. anambi) er stösst
anarén er stiess
ödún anútceren der Wind bläst (?)
anúmak Schmerz, Krankheit
anúǯeren schmerzt
ankó Futterplatz der Rennthiere; s. oŋko
antagá dem Winde ausgesetzte Stelle
antykí (WT. ántäki Süden) rechts
dariškí antykí halte rechts
ánty die rechte Hand
andagaén (Jak. Mong. andagai Schwur) er schwört
áneda (WT. aŋida, O. xaŋida, C. han, an, Midd. ânedâd, O′. M′. aŋe rechts) rechts
ančán (C. ancan, UA. aičan) Wange
atáki (G. atája, MA. atǧamama) Spinne
atyrkán (WT. M′. atrikan Alte, ötörikan Alter, M. atirkán Alte, C. atirkan Alte, ätirkán Greis, A. atekan, O. atykan Weib) Greis
adýl (= WT. M.; O. adal; G. O′. adole) Netz
adylétceren er fischt mit dem Netze
adymátye (C. adì, adi wie viel, O. adykan, A. adakan etwas) wie viel immer
apkíptun Halsschmuck der Frauen; vgl. C. apkîm festbinden, WT. apkiran sich aufhängen
ápten er ist von der Sonne verbrannt
abilitta (O. abulčirem Mangel haben, O′. G. ábole es man-

gelt, G. ába ist nicht) sie fehlten
áwiun bahnbrechendes Rennthier
awkít bergabwärts
awgará (C. Č. abgara; O. abgor) gesund; vgl. Mʒ. abgari müssig, ledig
awgarakan Dem.
awgareren er ist gesund geworden
awdénna (WT. abdänna, M. abdanna, O. abdyndra, O′. hábdata, Mʒ. abdaha) Blatt
awdennakan Dem.
awdú (A. O. Habe, Pelzwaare, C. abdu Vieh, Mʒ. adu Oberkleid) Gut, Vermögen, Vieh
awdúra reich, begütert
awdún (K. agdun) Winterlager des Bären
awsá (C. afsa, M. A. awsa, auwsa Birkenschachtel, Mʒ. absa Birkenboot; Mong. Sarg) Kiste, Sarg
amáka (= WT.) Grossvater, Bär (so auch O′.); vgl. A. Mʒ. ama Vater, Mʒ. amaka Schwiegervater
amakáči Bär
amikál Bären, also wohl Sing. amikan
amakán (A. amdak, O. amrak) schnell, bald
amár Hintertheil
amarila (= C.) hinten
amargú (= C.; Mʒ. amargi, A. amorgi) hinterer
amaskí (C. amaski) nach hinten
amarkána vierjähriges Rennthier; bei den WT. und O. (nach Middendorff in den Grundzügen der Tungus. Sprachl. Vorwort S. XIII fünfjähriges Rennthier)
amená fünfjähriges Rennthier
ámi (C. âmi, A. O. xami, M. aman, Mʒ. amu) Schlaf
ámiktu schläfrig
amiŋi (O. A. O′G. áma, M. ami, M′. ámen, WT. amim mein Vater) Vater, Schwiegervater
amokól komm; s. omokől
amoʒéren er kommt
ámoʒem ich will schlafen,
ámoʒeren er will schlafen
ámut (= M. C.; Mʒ. omo) See
amuttý auf den See bezüglich
amtakál (WT. amtam, Mʒ. amtalambi) schmecke
eix (WT. ägi) Schnupfen
eurúran Furche; s. iúran
euráren er furcht
ékum (C. êkun) was? welcher?
ékumat auf welche Weise?

ekúnda nichts, ekúnda ačin es ist nichts da.
ekša (Mʒ. ekčin) steiles Ufer
ejanʒiren (C. äjânäm abwärts schiffen, Mʒ. ejembi) er geht der Strömung nach
ejátčem (WT. ajačim wollen) bitten
elitčane (C. iličim, A. elattum stehen) du stehst
elitčaš ihr stehet
élla (WT. ålla, M. äla, M′. éla, C. êlda, G. xéalta) Kohle
élgokol führe, bi élgoʒem ich führe, ši elgoʒenni du führst
elgoʒéren er führt, noartin elgoʒéren sie führen
elboškátin er badet sich; s. albiškačinnenne
er (C. äri, Mʒ. ere) dieser
ergít von hier
ergočin ein solcher gerade, (C. ärgâtin, O. erročin)
erúko besonders; s. xorokö
erúmo (C. erúma, ärûmä, M′. eruma) schlecht
erúpču (WT. örupčukokun) schlecht, Adv. erúpčut
erumamá sehr schlecht, erutmar schlechter
éʒeran er hält zum Besten
enán (WT. ynam, P. onon) Birkhahn, Tetrao tetrix
enúmuk (C. änuku) Krankheit, Schmerz; s. onúmuk
enúpčut auf schmerzliche Weise
éty womit, wodurch
éda (C. êda) weshalb
edán Kette
edú (= O. A.; C. êdu) hier
ésa (C. êsa, Č. éša, WT. äha) Auge
esawínyn Schale, Hülse, Schund
esawiči mit Schund versehen, z. B. mo Baum
epkán einjähriges Rennthier; da im O. enkan für Kalb gebraucht wird, in WT. ôŋnykan, bei Middendorff ognokan vorkommt, ist wohl als richtige Form enkan anzunehmen
éwa was
emaldýun (P. Cemaldiun corr. Oemaldiun Maus) Feldmaus (Sorex)
emánne (C. êma was) weshalb, wozu?
iöma knöchern, ob nicht ijöma?; vgl. WT. ijö Geweih
iúrar wohl Pl. von iúran Streifen (Mʒ. ʒurgan); s. eurúran
iurádiren er zeichnet
ikáki lieb
ikákol (WT. ikaʒäm) singe (tungusische Weisen)

ikiri Holzwurm
ikon Gebirgsattel
ikšinam (Mʒ. jačixijambi) niesen
 ikšinilen er fängt an zu niesen
ikta (= WT. M.; O. it) Zahn
iktaʒam (C. iktäm) schlagen
igolikta (WT. igalikta, M'. iĝelikta, G. nélikta) rothe Johannisbeere
igʒáma Eichhorn mit braunem Schweife
igdý tönend
igdýun (WT. ygdýbun, C. igdiwun, G. sigʒefu, Mʒ. iʒifun) Kamm
íŋa (C iŋâ Stein) Sand
 iŋárakta sandig
iŋákta Wolle
iŋin (= C.; Č. iŋipču, WT. ininipču kalt) Frost
iŋtolgučán Nachteule
iŋmú stark behaart, stark bewachsen
ila (C. îlâ wo) wohin
ilákša Bast; vgl. Mʒ. ildexe
ilarén (WT. ilam) er hat Feuer angemacht
ili (R. или) oder
ilitkal steh
 ilitčeren er steht, ilitčerau wir stehen
 ilitčari stehend
ilym (C. ilim) stehen
 ilkál bleib stehen
ilibʒab, wohl ilibčau (vgl. WT. iläbkanäm stellen) hineinstecken
ilőkša Thau; s. helőkša
ilkáun (O. ilun) Maass; vgl. C. ilim messen
ilkán Baumkerbe; vgl. Mʒ. ilgambi unterscheiden
ilkuromi Aufstossen
ilga gewandt, kühn
ilčálakal (C. ilčâm flechten) flicht
illa (M. illa, O. ilra, C. ildä) Körper
illagá (Mʒ. ilḥa) Blume
illáŋa Föhrenwald
illén (WT. illan, C. ilan, OA. elan, O'G. ella) drei
 illenʒár (WT. illanʒar) dreissig
 illitýn (A. ilitan) der dritte
illó Mensch
ilbadái (C. ilbam verjagen) dass er jage
ilmákta (= WT. Č.) jung
irákta (C. irâktä, Č. iräkta) Lärchenbaum
 irawaú Lärchenwald
iragó (C. irägä, WT. irägá, G. siru) Feile
íren (?) es hallt wieder
 úrel íren Echo

irepčina tungusisches Schabeisen
irikta (= M.; G. xilukta) Ameise
irömam (WT. irâmam besuchen) zu Gaste sein.
irunnil (wohl Pluralform) Fuder; vgl. C.O. irum schleppen
irögx erwachsen; vgl. M′ iräm, C. irim· reifen
irkačikta Čap. neue Rodestelle; vergl. M. irkákin, M′. irkakin neu
irgákta (= C. WT.; G. xégaxta) Bremse
irganillen es sind viel Bremsen da
irgi (= M.; WT. irgin) Schwanz
irgiči der Geschwänzte, Name des Wolfes
irgit (C. irgit) von wo
irčá (M′. irčä) reif, von C. irim, M′. iräm, Mʒ. urembi reifen
irboren (WT. irbäʒären) er laicht
išadiren (C. isäm) er erbricht
išomuʒeren er will erbrechen, ihm wird übel
išókal erbreche
išélla (WT. ihölla, G. isela, O′. isela) Eidechse
iščem (= WT.) rupfen
iškal rupfe
ičan (= Midd. WT. ičon, C. îčän, O′. uiče; s. xuiča) Ellbogen
ičéra Kalmus (Acorus calamus)
ičetčem (C. icäčim, O. ittem, A. ittum) sehen, ičičaš siehst du, ičétkal sieh, ičatmi zu sehen
ičeren (C. icäm) er sieht
ičenkakol zeige
ičewʒémi sich zeigen
iʒá (vgl. WT. iʒira Rücken) Nordwind (G. oci xydun)
inʒél Leben
inʒeren er lebt
innókta (C. iŋäktä, M′. iŋnakta, G. xiŋaxta) Traubenkirsche (Prunus Padus)
inma (= O. M′. C. imŋa, WT. ilmo, N. inmo, MA. xurma) Nadel
inmakčá Koffer als Rennthierlast, russ. потакуй; vgl. Midd. ilmok Bagageschlitten
inmeripču widerlich
inmokáčin Weissdorn (Crataegus); s. inma
inöktiren (C. inäktäm) er lacht
idakáun Peitsche
idarépču (WT. idaräpcu) bitter; s. darepču

iduú welcher
íduk (= O.; C. îduk) von wo
ídu (C. îdu) wo
idúnun wo immer
ípkakol sende
ibȥeri Verwandte
iwakšá (WT. iwákša Eisbrei) Eisstauung, Eisberg, торосъ
iwarán (MA. äwarán Eisscholle) Eisbrei (шуга); davon
iwaránȥiren es geht Eisbrei
iwádan er spaltet, haut, Midd.
iwaldra Brennholz
íwkal trage hin
iwčá Haut; vergl. C. igim schinden
iwȥánam sich beengt fühlen
iwđápču beengend
imákta kupferne Röhre
imanna (WT. imäno) Schlinge zum Binden
imánna (C. imanda, A. emonda, M′. ämaná, G. ximaná) Schnee
imenípču kalt; s. iŋin
imennápten (WT. imänáptun) Knopf; s. imanna
imimkurá, ob nicht vielmehr imiktamkura? Preiselbeere, Vaccinium Vitis Idaea; s. simiktamkura
ímoki (M′. imekin) frisch
imúkol schmiere
imúksä (C. imukšö, G. ximaxsa, simuxsa) Fett, rohes
imurän (C. imurän Butter) geschmolzenes Fett
ímnat oft; vgl. O. himnat rasch
yrga (C. irgä, WT. irga, G. igá) Gehirn
ynnir (N. yniž) Bündel
ookól wirf nieder
oón, ojón 1) Berggipfel, 2) Baummark
ouŋki (C. äwúnki, ämniki) quer
ouri abschüssig; s. owča
okaká Schwesterchen; s. aké
okí Tante; s. aké
okikša (WT. okisan ollo, Mȥ. esixe) Fischschuppe, Geld
ókin (C. ôkin) wann
okínmal (C. ôkinmal) irgendwann
okínmal öčó niemals
okuládiren er schläft; s. xukuladiren
okunmí (WT. ukunmi Milch, Č. ukunmi, C. ukumni, ukunmi Muttermilch, M. ukun) Rennthiermilch
okšónne hast du genommen?
okšori, okšoin Segen; vgl. O. askarem loben, rühmen, äskan Ruhm, Ehre
oktádan er äussert sich (über jemand)
ogoný (C. ogoni, ogoni, A. oŋnan, Mȥ. oho) Achselhöhle

ogonápten lederner Gurt
ohi jetzt; s. oši
ohila genug
oŋaší (WT. yŋyhiči stark, O. agi) Stärke, stark
óŋan (= WT.; G. oo) Winkel, (WT. uoŋačä eckig)
oŋoktó (= WT.; C. onokto, hoŋokta, A. oŋat, O. oŋot, MA. ŋuoxsa, Mʒ. óforo) Nase
óŋolo (= O'.; G. óŋolaka) Nusshäher (Nucifraga caryocatactes)
oŋkó (WT.; Mʒ.) Futterplatz; s. anko
oŋkočó (C. oŋoco; O'. otoŋo kleines Boot) grosses Holzboot
óŋnere es geschieht
oŋní (C. änâ, änin, WT. M. öni, A. önin, öne) Mutter
oŋmalčikal zögere
ojá (C. ojo Landrücken, Höhe) russ. шивера
ojau oberer
ojogít von oben
ojášinen es ist geschmolzen
ojamkán Werch. Steinbock
oleptykín Schnepfe, Scolopax
olokán Neugeborner
olokokán Dem.
oloŋniŋnen er verflucht
olödetčam ich bemühe mich
olödőtkal bemühe dich
olún obere Schneeschicht
olkíkol schwenke
olgóktokol (WT. ölgöʒäm) führe
olgóllen (C. olgom, O. olgurem) es trocknet; vergl. WT. olgokin, C. olgokun, Mʒ. olḥon trocken
olgoʒőren sie trocknen
olgočá getrocknet
olgoʒén es wird trocken
olgíkal trockne
oköl olgíre trockne nicht
olgomní Führer
olgomóŋnokol führe (das Rennthier)
olló (WT. óllo, C. oldo, A. olda, O. ólra, Č olro) Fisch, Pl. ollól
ollö der letzte
ollőn (Midd. olron) Haken am Dreifuss (sónan)
ollún sämisches Leder
oldán (C. oldon, G. xoldó) Hüfte, Seite
oldóŋnit von der Seite
oldondu an der Seite
oldókšo Brett
olboškatčana (C. älbäšim) wir badeten uns
óran Schwelle
óran er macht
bi oŋnem óra ich mache nicht
oredőren (C. ârim rufen) er brüllt

oregotten er ruft
oričau ich rief, lud ein
ori (C. äri) dieser
orikša??
oriren (C. ärîm) er athmet
noan úrgapčut oriȝeren er athmet schwer
oryún (C. äriwun, M. äriwun, WT. öríbun, O. erún) Schaufel
orokomkurá (WT. orkomkura) Sumpf-Porsch, Ledum palustre
orókta (= C.; WT. oroktu, G. órokta) Riedgras (wird in die Schuhe gesteckt)
orogór (WT. ärygär, A. örügür, O. yrygyr) immer
orón Pl. orór zahmes Rennthier
orkitten (C. ärkitim) er schläft
óša (C. osa) Pl. óšal Pfote
óšama auf die Pfote bezüglich
oširen (C. osîm, WT. óhim, Mȝ. ušambi) er kratzt
oši (C. âši, M. asikákin, M'. esikakin, O'G. esi) jetzt; s. ohi
oši tyrgá heute
ošikan (Midd. ošigukan sofort) unlängst
ošikakán sofort
ošikin feucht
ošikit Adv.

óšikta (C. ôšikta, WT. ohikta, M'. osikta, MA. osäkta, G. osakta, O' hosikta) Stern, ošikta Nagel.
óškal geh fort! vgl. ašaktakal
očeu negirende Conjugation
bi očeu sáre ich weiss nicht
očewda — očewda weder — noch
óȝam ich thue, mache
oȝiú (C. härgîgu) unterer (vom Flusslauf)
oȝigdakándu unterhalb
on (O. a, C. ôn, O. xon) wie
on odan? wie wurde es?
onaki Werch. P. Vielfrass (Gulo borealis)
onelgá (O. unila faul, Mȝ. eleŋgi) Faulheit
onelȝiren er ist faul
onirôn (C. äniràn Stiefmutter) Amme
oniȝeren er holt (Rennthiere) herbei
onidatyn sie holten herbei
onimkún (WT. inimkún, C. änimkun, M'. enemkun leicht) leicht, billig
onoki (C. änäkî, M. önöki, O. änki) Scheide
onókto (WT. onokto Leinwand) Tuch (платокъ)
onoktokó Lappen
onúllen (C. änûnäm krank sein) fing an zu schmerzen

onúmuk Schmerz; s. anúmuk
onki (WT. ynki) Daumen
onkói alte Rodestelle
oṅákol schneide
oṅökó Grossmutter
oṅőŋneren es platzt
otám (WT. ötöm genug) unnöthig, wohl im Zusammenhang mit C. ätäm beendigen
otoldíkal entscheide dich
otoldíčaš du hast dich entschieden
otorén (C. ätäm beendigen, WT. ötökal beendige) es hat aufgehört
ödyn otýren der Wind hat aufgehört
otýn Tauchergans (Mergus merganser); s. kándyra, (крахаль)
otumúk (O. gedemyk) Hinterkopf
ódan es wurde; s. oʒam
ajapču ódan es wurde gut
arban ódan es wurde seicht
odíla (C. äd̶ilä) flussabwärts, unten
odý Männchen
odyʒeren sie ist schwanger
odyja (C. adî wie viel) der wie vielste
odyn Wind
arčaptyki odyn widriger Wind
tagaptyki odyn günstiger Wind
odynneren es ist ausgeblichen
odylʒellen es wird windig sein
ostáwer reinigen wir, O. ossem
opčő (WT. öpta, C. äpcä) Lunge
obočí (Midd. opoči) Bär
občikáen (russ. обсѣчка) es versagt die Flinte
owíren (O. öwaldaran, A. öwiden, Sp. owira sie spielen, Mʒ. efimbi) er vergnügt sich
owonki (C. äwänki), Pl. owonkil Tunguse
owoškí (C. äwäski, A. euški) hieher
owgít von dieser Seite
owgidakán näher heran
owčá 1) herabgekommen von der Höhe; s. ouri 2) fertig, gemacht
ómačin Reihenfolge (очередь)
ománčamna Fluthrest (наносъ)
omí (C. omi) Seele
omókto Pl. omóktol Nüster; s. oŋokto
omolgí (C. WT. omolgi Knabe, Bube, O. omulgakan) Bräutigam
omorówki (C. ärbäkä Schmet-

terling) stechende Coleoptere
omorán (C. ämäm kommen) er kam
o moʒem ich komme
omočaš du bist gekommen
omokől, omóškal komm
omóty Bär; s. xomóty
omú Tragbret (russ. тула)
omukán ein
omukán ʒeleká eilf
omutaŋel einzelne
omukí (= Werch. M. umki, C. ụmụki) fliegendes Eichhorn, Pteromys volans, Mʒ. omkija
omúgdo Häutchen, заболонь
omurán Mitte des Flusses
omkó (WT. M. őmka, C. ämkä, G. ömu) Wiege
omkotó (C. omkoto, omkoco, O. omkot, M. amkoto) Stirn
omčúrel kurze Stiefel (Midd. ómčirö)
omnóŋ (C. omnom) ich vergass, Mʒ. oŋgombi
öhila gut, passend
ölokin (O. älakan) gut, genug
öllő letzter; s. ollö
öna nicht
öna xorúre geh nicht
ödin (M. ádin, G. ödene) Ehemann; s. ody, Mʒ. eigen
ödýn (C. ädin, WT. ödin, M. ödín, G. O′. xydu, Mʒ. edun) Wind
ödynʒéren es ist windig
őmör (C. ämär, WT. ömör, Midd. omor, omyr) scharf
uikál (WT. uŋkum giessen) giesse
uitmar kleiner; s. xuju
uóktakal (C. ugam) hebe auf die Schulter
úunen (O. uundi es schmilzt) es thaut
uúren Mondkalb beim Vieh (russ. заноза)
ukáŋ (M. ukuŋá, O′. kaŋgul) Tauchergans, гагара
ukí Fischwehr; vgl. Mʒ. uku Reusse, Falle
ukún (WT. úkun, M. ukún, C. ụkụn, O. okun, O′. ku, G. kuŋ, Mʒ. xuxun) Mutterbrust
ukúkol (WT. ukuŋnam, ugdim) sauge
úkkal (C. ugum sich setzen) setze dich
úgʒakal setze dich
ukláʒiren (WT. hukulaʒöm, C. huglam, hụkälâm) er liegt
ukši (C. ukšikta steiles Ufer) hohes Flussufer
ukšín (WT. C. ukšin) Geschwür
úkča Daunen, Flaum
ukčári fauler Baumstamm

ugú (C. ugîlä oben) oberer
ugdyhýnen (C. ugim sich erheben) er ist emporgestiegen
úhiw Nabel
uhú (M'. uĝu) Ufer
uhýla (C. ugîlä) oben
uhyrim (WT. ugýrun) ich erhob
uŋikta (= WT. M. oŋikta, O. oŋta) Ader
uŋún (WT. umôn Adamsapfel) Gaumen; s. unmý
úŋčau (O. uŋelrem) ich sandte
ujá (C. ijä, Midd. ija, yja, îjö, O'G. xujú, Mʒ. uixe) Horn
ujaldyren sie trennten sich
uján weich
ujumkún leicht; s. uɵemkun
ulá (Č. xúla, M. olóka, M'. óluxa, C. ologdan) Pappel, Espe
uláköl (C. ulâm, ulôm) koche
uládirit er kocht
ulakitten (WT. ulakičöm, C. ulôkɫim lügen, Č. ulök Lügen) lügen
ulán noch nicht gefrorenes ausgetretenes Wasser auf dem Eise
ulápkun (= WT. C.) nass
uláptan er ist nass geworden
ulíun (WT. Midd. G'. ulíwun) Ruder
uliúnʒakal (WT. ulinʒam) rudere
ulíunyn Bauchflossen
ulimi (C. ulîm füttern, Mʒ. ulebumbi) bewirthen
ulukí Werch. (C. ulukî fliegendes Eichhorn, M. uluki, A. olóki Eichhorn) Eichhorn (Sciurus vulgaris)
ulukún (WT. hulukun) klein
ulúkta steil, steiles Ufer
ulgokí (C. ulgukî, M. ulkičán, O'. úlʒero, G. ulgé) gestreiftes Eichhorn, russ. бурундукъ
ulgočán (Č. ulgučaxul sage) sie sagten; vgl. C. ulgûr Wort
ulgučánen er benachrichtigt
ullerén (WT. uläŋnam) er gräbt
ullíkol (C. uldim, WT. uláʒam, Mʒ. ulembi) nähe
ulló (WT. úlla, M. ullö, Č. úlra, A. ulda, C. uldä, O'G. uɫxsa, Mʒ. fuli) Fleisch
uldákša (WT. ugdáxša, Midd. ugdagša, ugdakša, M'. oglawča) Rinde
úldy (Mʒ. elden Glanz) Flamme
ulmomí zu benagen
ur einstmals
urken längst
urám vorbei
uráren er hat fehlgeschossen
ureliren (M. ultáran) Echo, Mʒ.
urán von urambi

urína (WT. urinam nächtigen, Midd. urinop) Standort
uŕékit vom Standort her
úrim grau
urón sorglos
urö (WT. ur oijon, O. ur, O′. hura) Berg, Bergrücken
urogošaú bergige Stelle
urokán neptaka Hügelwald
urogačán (A. uräkčan, O. uračan) hohe Stelle
urú (= C.) Pl. urúl Handvoll
uruú Rath der Ältesten
uruwrén es sammelt sich
uruktú Strauch
urunšam (C. uruncäm, WT. urúnom) sich freuen
urunčideren er freut sich; vgl. A. urulderum, O. uryldyrem, Mʒ. urgunʒembi
urumkún (WT. urúmkun, C. urimkun) kurz
urumŋán Schläfe
úrka (= M., WT. úrko, C. urkä, O′. Mʒ. učé, O. urkupyn) Thür
urkúren er vermischt Mehl mit Wasser
urgó (C. urgä, O. urga, G. xuigu, Mʒ. uʒen) schwer
urgapčút (WT. urgopču) Adv.
urgobdý schwer
ušáren er ist kränklich
ušádiren er ist krank
ušanníren er holt aus
uší (C. uši, usi, Mʒ. uše) Riemen, Zügel
ušigíun Hebebaum
účaki (Midd. ukčak, ohučak) Rennthier zum Reiten
učélla früher
učišmí Schraubenzieher
učuláʒem stechen
učykí (C. učiki schief) schiefer Baum
uʒá (WT. úʒa, M. uʒá, Č. uda, C. uʒa) Spur, Fährte
uʒakit der Spur nach
uʒáhine (C. uʒam) verfolgen
uʒallá » »
uʒäčí = učykí
uʒik (WT. úʒik, C. udik, O′. xudun) Blase
uʒő Wetterkluft
uʒőgde čálban wetterklüftige Birke
unät (O. unut, unutta) schon
unúkta Krähenbeere, Empetrum nigrum
unő früh am Morgen
unkákta; s. umkákta
unkyldíllen er bittet
unkylditten (WT. uŋkäldiʒäm grüssen, klagen) er beschwert sich
unkúren (WT. úŋkum, úŋkúʒam, O. oŋkattem, omkurem) er goss aus

unkúkol giess aus, giess ein
unkúʒikal giess
unʒőren (C. ûnän) es thaut; s. uʙukša
unníkol schmelze
unmý Gaumen; s. uŋún
uʙakápten (WT. uʙakáptun) Ring (Armband)
uʙáktön (=Midd.; WT. uʙáptun, O'. xóʙaptu) Fingerhut
uʙápten Gurt
uʙáptu ein hufförmiges Eisen an einem Riemen, woran der Fingerhut hängt
uʙemkún leicht; s. ujumkun
uʙúkša Thauwetter; s. unʒőren
uʙúllen es thaut
uʙunállen es will thauen
utále früher
útiŋa Werch. Wolf
udanne (C. udan lange, längst, O. odomdeš endlich) kamst du zu spät?
udám spät
udún (WT. C. údun, O. odón) Regen
udúllen (O. odollen) es regnet
upkáčin (= W. O. bykyčin, A. kubutur Mʒ. gubči) alles
upkačit gänzlich
upkát (= C.) alle
upkát byše ein jeder
upkáttuli überall
upčó welk, dürr
uwá Fracht
uwikún (C. uwî, owî) wenig
umán (= C. WT. úman, Mʒ. umgan, O. oman) Knochenmark
umokačán (C. unakan Finger, M. uʙakán, M': oʙakan Zeigefinger, WT. uʙakačan Finger, Zehe) der 2te und 4te Finger
umúk (WT. umúkin, M. omókin, O. omok) Nest
umúłem (C. umim, WT. umʒam) trinken
umkákta (C. umkak) Schnee auf den Baumzweigen
umʒáren (C. umifkânäm, WT. umibkánäm) bewirthen (mit Thee), tränken
umnát mit einem Mal
umʙári Gewitter
umtútekin jegliches, alles; s. xuntutekin
kaít (C. kaiŧi, kaiči, O. xaʒa, Mʒ. xasaxa) Scheere
kakýra enge, schmal
kaŋér (WT. kaŋýr) Bandwurm
kaŋerigda, kaŋeríŋna } See mit wurmigen Karauschen
kaŋki (M. kaŋki stark, O. kenki streng) schnell, reissend
kaŋkít Adv.
kaŋkirái reissende Stelle

kaŋkiŧčeran er heult, brüllt
kajó trocken, mager; z. B. kólemte Karausche
kajoŋna See mit magern Karauschen
kálan (= C. WT. Č.; O'. kalá) Kessel
kalányn Adamsapfel; s. káwka
kaltaká (C. M. = Hälfte) jenseitiges Ufer
kaltyr (WT. kaltarägdi schief) Abhang
karaú (= P.? M. karáw, C. kârafcan) Kranich
karaušinen er schämt sich
karaušipču schamhaft
kačikán Kätzchen (Amentum), Pl. kačikár
kándyra Tauchergans (Mergus)
kaŋák Rahm mit Quark (jakutisches Gericht)
katán (C. kata) stark, fest
katakákun recht stark
kadága (O. Č. kadamé steil) Felsen
kadár (C. kadár Berg, O. Fels, G. scharfes Felsgeröll) Föhrenwald (?) (боръ)
kasagát (O. kasag heftig) beständig, fortwährend
kaputten (WT. kaputim) er brach
kapúʒeš du brichst
kapurgarán er zerbricht
kapúrgaʒen es bricht
kapuŧáderen es platzt
kápturu Eisdecke nach Abnahme des Wassers
káwka (G. kauka) Kehlkopf, Adamsapfel
kamánma Schwimmhölzchen
kámnun, kamnuŋ (M. kamnu, kamŋu, O'. kamdu, Mʒ. amdun Leim, WT. kamnundaŧäm kleben) Leim
keldakí (WT. käldıki) Staar (im Auge)
kétara einäugig
kémkan Pl. kémkar Hummer im Süsswasser (Gammarus)
kikátčiren (WT. kikačim, O'. kuikewče) er pfeift
kíktan (WT. kikihinam, M'. kikčan er beisst) er beisst
kiglačúmna (WT. kigla, G. kyŋyltá) Schneeschuh ohne Pelzfutter (голица)
kiŋkálla Fichtenwald
kiltyrádören (WT. kiltýra) trockner Baum
kilteránny trocknen
kilterýre sind vertrocknet
kirakčán Möve (Sterna)
kiramkí (WT. krämki) Stecheisen
kírewo (WT. kíri, Č. koríba) männl. Geschlechtsglied
kiremkí (O. kirémki Brauen

= M. kirumki, O. xaramta, C. sarmikta Augenwimper) Augenwimper
kiron (M. kiran Aquila naevia, P. kyrén Aquila albicilla, Aquila clanga) schwarzer Adler
kirökta (M. kiräkta, P. kyrakta, G. kúrakta) Schwarzspecht
kisýma (O. kissi Schändlichkeit, kitŋarem hassen) böse
kislaitten (vom russ. кислый sauer) er beizt (von Fellen)
kistala Sauerampfer
kiptý (Jak. kyptyi) Scheere
kipčikun wollarm
kiwšim feiner Schnee bei kaltem Wetter
ko Interjection des Antreibens
kóitčeran er beeinträchtigt (Mʒ. kokirambi)
kokóllo (= WT. C. kokoldó, kokolda) Handschuh
kókčan Huf
kokšičan Corvus infaustus
koŋilma (C. kôhon) leer
koŋúkta Bärenklaue (Heracleum)
koŋnómo (C. koŋnorin, M′. koŋnore, Č. kolnorin schwarz, WT. koŋnókom besudeln) schwarz
koŋtyrá (C. käntirä Brustkorb) Körper des geschlachteten Thieres (russ. туша)
kólemte (WT. kolämta, C. kältägä, M. kali) Karausche
koloéitten er stottert
kológoi (C. kälägäi, Jak. kälägäi, M′. kyleká, G. kýlema) stotternd
kolobó (N. kylebo vom russ. хлѣбъ) Brot
koltatkán Werch. Vielfrass
koremún (P. koromón) Pl. koremúr Eichhorn
koremími (WT. körömiʒäm) Eichhorne jagen
koɍő (C. kärie, käɍe) Rabe
košedören er müht sich ab
kočö (WT. kočó, M. kočo Flussbusen, C. kočo Insel) Flussschlinge (мѣгъ)
konkókol (O. kunkarem) klopfe
konkókta Hagebutte
konőren (C. kânäm) er lobt
kotá Same
kotó (= C. M. Č.) Messer
kotő (C. kätä) viel
kowordá (russ. сковорода) Pfanne
kowýr Kur. (C. käwär Steppe, M. kywyr Wiese, Kangalaksch kygor) Wiese
kómi schiefmaulig
komtáwren, kumtáwren (C. kumurim einstürzen, O. kum-

terem, M. kumten) er stürzt um
komtowȝéllen er wird umstürzen
ködyrá (M. kädärá) Schabeisen der Gerber
kuakán (= Č.; kuŋâkan, WT. kuŋakán, O. koŋakan) Kind
kuŋaka Knabe
kúaŋal buȝiré man läutet
kuiki (= WT) taub
kuikítčeran er ist taub
kukáki (P. kukáky Corvus mimus), russ. кукша Garrulus
kukín (C. kukin, O. kokman) Schwiegertochter
kukušín (Bur. kökö blau, Jak. kyöx grün, blau) grün
kúkta ganz
kúkty (= P. WT. kukti) Kuckuck
kukty-adelin Atragene sibirica
kúŋaka Knabe; s. kuakan
kuŋákta (= WT.) Bärenbeere
kuŋamkura der Strauch der Beere (Arbutus uva ursi)
kuŋmá hohler Baum
kulin (= WT. C.) Schlange
kulikáṇ (= C.; WT. kulikan Blutegel) Wurm, Pl. kulikar
kultýr (WT. kúlter Schwelle, M. kultir) Stufe am Zelteingang
kúrgo (WT. kurgá, G. kúega kúga) Blasebalg
kučídu (= WT. Fledermaus) Chiroptere
kúnki Bär
kúty (Midd. P. kuti) Bär; diesen Namen darf nur derjenige anwenden, der vom Bären gebissen wiederhergestellt worden ist
kutú (= C.) Glück
kutúči (= WT.) glücklich
kúdriči (vom russ. кудри Locke) lockig
kumanma Schwimmhölzchen am Netz; s. kamanma
kumkó (WT. kúmka) Laus
kwástygin (im Russ. хвастать) er prahlt
gagx (= P. WT. gage) Schwan
gagdá (Mȝ. gakda) einzig
gará (Mȝ. gargan), Pl. garal Zweig
garákan (O. garkakán, WT. gargačan) dasselbe
gašá (= P. M. gasä) Kranich, Grus leucogeranus
ganmákta (= WT. Midd. MA. G. gármakta, Mȝ. galman) Mücke
ganmanillen es sind viele Mücken
gadám (= WT. A. gadum,

O. garem, C. gam) nehmen, erhalten
garén, garan er erhielt
galʒám Fut.
ge (= C.) der zweite, andere
gekáltaka anderthalb
géwran (O. gewrun) zum zweiten Mal — tarátten er wiederholt
géwkal wiederhole
geekčán (P. geekan, jaekčan, C. gäkin, Mʒ. gijaxôn) Habicht, Falke
gegínma Messingblech (M. gägin Kupfer)
gedálun (G. gédauxe) Wasserjungfer, Libelle
gilökó offene Stelle, приталинка
gilgó (C. gilgä) Rennthiermännchen
gildy (WT. giláptun Armring = O. gélefto) Ring
gilbánen (WT. gilbanäm vereinigen) Rennthiere anbinden
gilbáulgiren losbinden
girakit (?) (= M. girakta, WT. gräkta) Schritt, Plur. giraktel
girkuren (C. girkum) er geht
oŋnem girkure ich ging nicht, girkučau ich ging
girkuna surú er ging zu Fuss
girkuʒam (= WT.) Fut.
girkumát zu Fuss
girámna (C. giramda, WT. girämnan, O'. geramsa, G. gérmaxsa, Mʒ. giraŋgi) Knochen
giramnakan Knöchelchen
giramnačí (C. giramdači) knöchern
giróŋneran Bersten der Bäume und Dampf bei starkem Frost
girgi untere Schneeschicht
ginákin (WT. ninäkin, M. inakín, M'. ŋenakin, O'G. iŋda) Hund; s. ninakša
gidurá Lumpen
goomi (C. gogom, WT. gohom) bellen
goóʒeren er bellt
gógo Axtstiel
golaʒem (C. A. gölattum, O. galattem suchen) ich will
golačau ich wollte
golákterin (C. gälâktam, WT. gulaklaʒäm) er sucht
golaktudan er ging suchen
golomó (WT. golómo, C. golumta, Jak. xolumtan) Hütte
gôr dem die Federn ausgefallen sind
goró (= WT. C.) weit
gorotmar weiter
gorbí (C. gärbi, Mʒ. gebu) 1)

Name, 2) dreijähriges Rennthier, 3) hundert
góčepču (Č. goči, O. gossi, G. gocele, goce) bitter
gonomnak vorübergehend
gomdókto Huflattich (Tussilago)
guukáon Schierling (Cicuta); s. buukaon
gúkol (C. gûnim) sage
bi gučau ich sagte
noan gučan er sagt
gúnʒem ich spreche
gúnʒiren er spricht
gúgda (=WT. M. gugda Höhe, O. gutgai Wuchs, Höhe) hoch
gugdátmar höher
gulö (WT. gulä) Stube, Hütte
gulúun (WT gulubun Nachtlager) Feuerstelle
gurán niedriges Gesträuch
gurgákta (=WT. M. gurgaktá, O'. goigakta, G. goǧakta) Bart, Schnurrbart
guš (O' G. gussi) Fischaar (Haliaëtos albicilla)
guškâ (C. guskä, M. guska) Wolf
guʒápču schön
gutkáŋ (WT. gutkôn, UA. guča, Midd. gutkán, gutkon) Hecht
xai Stelle hinter der Fluss-Schwelle, зашиверка
xauóʒiren er singt
xauaúun Lied, Gesang
xakildýun Wintergrün (Pirola rotundifolia)
xáku (C. häku, WT. höku) Hitze; s. hoko
xakúpču heiss
xáktyra (A. xatašši, O'. paxtara) dunkel; vgl. UT. xaktyračin durchsichtig
xaktyralčá (N. aktyranča) Dunkelheit
xagda alt; s. xogdy
xagdaʒőren er altert
xagdykí (WT. hagdiki) Schuhsohle
xáŋa (C. haŋa) Handfläche
xaŋár (= WT.) Loch
xaŋáldy löcherig
xaŋánykol (WT. haŋnäʒäm) verbessere
xaŋíryn Rinne
xaŋnan (WT. haŋnan) Rauch
xajéma rein
xajakátten er glänzt
xalútčiran er verstellt sich
xálka (G. palloa, Mʒ. folgo) Hammer
xálgan (C. halgan, algan, O'. halga, G. palga) Fuss
xálmy (WT. holmi) Schürze
xalmýlan schwarzbrüstiger Fuchs
xaruníren er dreht sich; s. xoro
dyl xaruníren Schwindel

xárgi, xargi (WT. hargi, Mʒ. ari, O. arinka) Teufel
xarmýptyn Fusssohle
xačari junges Rennthierweibchen
xanumili Asthma
xannókun Regenvogel (Numenius)
xanan (WT. hanän, C. šimŋun, simŋun) Schatten
xanúktakal (C. haŋûm) frage
xátala (O. atalá) Biber; s. šatala
xátala biʒäxin Stelle, wo früher Biber gelebt haben
xatymár älteres Bärenmännchen
xápka (vgl. O. xawka List) Meister
xapkakakun ein tüchtiger Meister
xawá tüchtig
xawalýlgatten (C. hawalbum) stellt um (das Zelt)
xawán Arbeit
xawómne (C. hawamni, WT. hawamnä) Arbeiter
aši xawomne Arbeiterin
xawalʒam (WT. hawalʒam) arbeiten
xáwren er fügt hinzu
xáwkol füge hinzu
xámalkin Geburtsmal, Flekken
xeikáŋama unwegsam; s. heikán
xegýp (C. sägäp, sägäf) Zobel
xérkogan Rennthierlast
xemúlakal schweige
xi (C. ši, Mʒ. silxi, G. silta) Galle
xíŋama (M. siŋarin) gelb
xíkal (WT. hîŋnam) lösche aus
xikäg (WT. hijika) Urwald (russ. тайга)
xikdeláli (C. šigdilâli, O. elgilan) zwischen
xigíkal reibe
xígin (WT. Sturm) Wirbelwind
xíŋan wellenförmige Erhebung des Bodens
xilawčá (WT. hilam) gebraten
xilétten er brät
xilkíkal (C. šilkim, silkim) wasche
xilkíptin Wischspan; s. auptín
xilgilím (WT. hilginam, O. xilganrem) zittern
xilgilʒeren er zittert
xilty verfaultes Holz, wird zum Gerben verwandt
xiltýkša (WT. hiltikša, Midd. šiltikša) Zunder
xiltýwyr, xyltýgir, P. hiltywer, Pfeifente (Anas Penelope)
xirŏ́kta Sehne
xirú (WT. hiru; Mʒ. iren wildes Rennthier) uncastrirtes Rennthiermännchen

xirran er gähnt
xiċúl (= WT.; M. säcul) Entenart (Anas glocitans) утка острохвостая
xitenma turátċiren vergebens
xinna (= WT.) Angel
xiwgillen es dampft
ximki (WT. himkiċim husten, C. šimkin Husten, G. siŋbise) Husten
ximnipċu unruhig, tobend
xoalbutten es ist durchsichtig
xoólin ausser Athem kommen
xoktóun (C. säktäwun, WT. höktabun = Teppich) Lager; s. hoktoun
xoktón (C. soktof, O'G. soktoxá) trunken geworden
xoglén (= WT. högolän; M. hawlán, G. pöule, UA. faula) der grosse Bär
xoglén mioċányn der kleine Bär
xogdý (C. hägdi, WT. hágdi alt) gross, erwachsen; s. xagdaǯ̋ären
xogdýmer grösser
xogdymáma der grösste
xogdoú Herr, Beamte
xoxánǯiren er treibt, jagt
xoŋoǯéren (WT. hoŋom) er weint
xoŋő̈n (C. häŋän, WT. höŋon, Sam. xynge UA. öŋen, pöŋa, O'. pona, G. pyŋa, Mǯ. buxi) Knie
xoŋkótkol schilt
xoŋtó (WT. höŋta) Warze
xojalbutten es ist durchsichtig; s. xoalbutten
xojő̈ (WT. hojo Stirn) Haarscheitel
xolila (C. solila) oberhalb
xolóki (C. solôki) aufwärts
xolinċakol eile
xolinċeren er eilte
xoloŋo Werch. (P. šoloŋó) Wiesel
xolúran ist aufgethaut
xolúǯen es thaut auf
xolbún (WT. hôlbun) schwangere Frau
xorákun dicht, dick, z. B. adýl
xorokő̈ besonders; s. eruko
xorón (WT. C. horon, Mǯ. foron) Scheitel
xorogó Sammelplatz der Auerhähne
xorű̈ren (C. horolim, Mǯ. forombi) er wendet sich
xoreluwkánen (C. horolefkanäm) er wendet
xórgaren (WT. holaŋarän) Nordlicht
xorgú (C. härgîgu) unterer
xorgila (C. härgîlä) unten
xorgidálin unten entlang

xornókun Specht, Picus tridactylus
xošníren Funke
xoʒún (WT. hóʒun, Midd. xäʒun, fäʒun, N. haʒun) Lippe
xóna (M. sóna, G. čoŋko) oberes Loch im Zelte
xonkíra Wachholder, Juniperus
xonőki (C. ûndie, ûndi) Erdhase (Lagomys sp.)
xótmary grösstentheils
xoptóun s. xoktóun
xowowčá auf der Pfanne gebraten
xowgú Fischhaut; s. šowgú
xowʒápču (C. sowiŋiti) froh
xomokán Holzgötze, Pl. xomokar
xomokánil Götzenplatz
xomelbi Vorhang aus Fell vor der Thür
xomóty Bär; s. omóty
xomnen (WT. homkal schliess zu) zuschliessen
xörö (C. härä) Boden
xuún (Mʒ. fufun, M'. uhun, M. owun, O. póřo) Säge
xúkal (Mʒ. fufumbi) säge
xulʒam (WT. xuʒam) ich werde sägen
xukidíren er wurde verwirrt
xukolki Grube auf dem Wege
xukuhýnen er dreht, wendet
xuxulčikal wende
xukuladem ich liege
xúkčeren (WT. xukčam zerbrechen) er verdirbt
xukčauča (WT. hukʒaka Unglück) verdorben
xugx Bummel-Bär (шатунъ)
xúŋeren (WT. A. huŋa) Unwetter) es hat verschneit
xuŋ námulča es ist still geworden
xuŋnáča (Mʒ. funtan, G. puŋdaŋké) Schimmel
xuŋnáʒiren es schimmelt
xuŋnýkal Rasenhümpel, кочка
xuŋnýkagx Stelle mit Rasenhümpeln
xúŋta (WT. huŋta, O'. G. M. suŋkta) tief
xúŋtu (C. huntu) ausser
xuŋtútykin (O. xuntał) verschieden
xuŋtumalčá Unterschied
xujő (WT. húja, C. hujä, Midd. xujä) Wunde
xujögonáren er hat verwundet, angeschossen
xujúkun (WT. hulukun) klein
xujukačan zweijähriger Bär
xujúdy klein
xujúli (= Midd. Wirbel) Strudel
xuláma (C ularin, M'. olaren, G. folgien, Mʒ. fulgijan, fulahan) roth

xulargaren er errötlict
xuló Zunder
xulútkun (vgl. WT. hulukun fein gestossen) klein
xulútmar kleiner
xuluptán (WT. hulóptan, C. hų-läftän, O. xultan, Mʒ. fu-leŋgi) Asche
xulki Durchbruch eines Sees
xúlla (WT. hulla, M. ulla, C. hûlda, ûlda, O′. pulta) Decke
xurúttan er begattet sich
xururén (O. xuttem) er geht fort
xurkánen er empfindet Sehnsucht, grämt sich
xurkápču gramhaft
xurúma klein, fein
xurumukán recht klein
xurká (=WT. C. urka) Schlinge
xúšikin (A. uša schlecht, O. ušolkan schuldig) widrig, z. B. bojö Mensch
xuʒén (Mʒ. furgi Damm) Vorgebirge, Landspitze
xunikičan Haselhuhn
xunnát (C. hunnát, O. xunad) Mädchen
xunmýkta (MA. xurmikta, G. púrmikta, O′ fulmikta', O. purmukta, pulmukta, Mʒ. fu-nima) Schnaken
xutaká (WT. hutukan Rückenmark) Baummark
xutakán (WT. hutakan) Sack
xútto (A. O. xutu, xutčan, M. uto) Kind
xutúkan Bärenjunges im ersten Jahr
xuwán Reif
haíkta, C. M. aikta, O′ paikta Geisblatt, Lonicera
hákal wisse; s. sare
hakildýun Wintergrün, Pirola rotundifolia
hákin (= WT. M. akin, A. O. xákan, Mʒ. fahôn) Leber
hákča hartes Holz geneigt wachsender Bäumstämme (russ. кренъ)
hákčin, Pl. hakčel Schlittenkufe
hakšinʒeren sie bewältigten
háxar (russ. сахаръ) Zucker
haŋár (= WT.) Loch
haŋúŋ (WT. haŋan) Schatten
halaktá; s. alaktá
halaní Zwiesel, gabelförmiger Zweig
harán (= WT.) Zeltstelle
haʒúllen (haʒurren) es reift (im Herbst)
han Schläfe
hásuren er knetet
hawaripču stechend
hamán (WT. háman) Schaman
hamnin (WT. hamŋin) Rauchstange

heikár (wohl Pl.) dichter Wald
heinkal wohl Pluralform (WT. häŋkan) Kesselhenkel
hekán (C. ʒäk) Unterkiefer
hékta (C. šektan, šiktan, WT. häkta) Weidenruthe, Salix
héŋan Quappe
heŋačan dasselbe
heŋačaŋna Quappensee
helakí (P. xeleki, xeláki, O'. pela, Mʒ. fijeleŋu) Schneehuhn
helӧ́kša (C. šiläksä, G. xílexsa, Mʒ. síleŋgi) Thau
helӧ́ma Herz (O. xӧlam ačelrem unwillig sein)
helúkta (WT. hilukta, C. šilukta) Darm
héraŋ (WT. häraŋ) Stange
héʒaren (C. šäm) er kaut
henikta Esparsette (Onobrychis)
henni dein; s. šenni
henmi (C. sen, šän, šen, Midd. sen, sen) Ohr
hewókša angefaulter Baum
héma Fell zwischen den Hufen (щетка)
hikán Brustbein
hikčelo Sumpf, der im Sommer austrocknet (russ. калтусъ)
higlán gefrorenes Aufwasser
higološani (WT. higalähäni Winter) Herbst
hiŋerokán (Midd. sinerikan, čiŋirikan, O'.G. siŋgar) Ratte
hiŋnipču leid
hiŋʒem (C. higim) Fut. schinden, обдирать
hiran (WT. hirim, C. širim) er melkt
hirkeú Freund
hírboma flink
hínnir (P. hindyr) Kreuzschnabel, Loxia
hípten Splitter
hokó heiss; s. xáku
hokorčau (WT. hokorim) ich verlor
hokoriwre er ging verloren
hokoripča verloren
hoktó (= C.; O'. pókto) Weg, Pfad
hoktoun (C. säktäwûn; WT. höktabun) Lager, Bett
holí Mammuthknochen
holíma aus Mammuthknochen
holinčenó (WT. hälčino) schnell
holínčakol (WT. hälinčäʒäm) beeile dich
holinmukát eiligst
holokto alt, früher, z. B. uʒa Weg, — berá altes Flussbett
horóptun Hummel (Bombus)
horkí (WT. hýrki, A. hörki,

M. örki, Midd. yrki, Mȝ. fakôri) Hosen
honá Weg (?); vergl. xóna
honǒ Wetterkluft (вѣтробоина)
mo honölin wetterkluftiger Baum
hopkómo bleich
hopkoȝéren es reift beim Froste
hoptylá (WT. öptíla, C. äptilä, O′. xautele, Mȝ. ebči) Rippe
homkal schliess zu; s. somkal
homiwča verschlossen
honmi (corr. hommi) verschliessen
hǒkto (O′. siktane, Mȝ. sata) Fichtennadeln
hǒrkoren er band zusammen
hösín (C. äsin, WT. ohün, G. pössi, UA. fosi) Messergriff
húkan arm
húko, hukó (C. sụkä, Mȝ. šuhe, Midd. šụko, sukö) Axt; s. súko
hukoškal haue
hukowatten er haut
hukuláškal (C. huglâm liegen, WT. hukúlaȝöm) lege dich hin
hukýta (WT. hukyta) Bauch
hukša (G. guuxsi) Schneeschuhriemen
huksilla (G. suxsylta, soxsolta) Schneeschuh
huŋnýkol Hümpel auf der Tundra
hulá (=WT. C. holo, Mȝ. fulxa Pappel) Esche
hultýma glatt
húrukel fahre, geh davon
hurkokán (O. A. xurkan) Jüngling
hurkokakán Dem.
huš Fischaar; s. xuš
hutó (O. A. xutu, M. uto Sohn, Kind) Enkel, Enkelin
hután dasselbe
huptíla wilde Rose
ŋálačiwki Feigling
ŋalötčerin (C. ŋâläm, O. ŋelelrem, M. ŋalem, Mȝ. golombi) er ist feig
ŋalečan er fürchtete sich
ŋalomúšui Sünde
ŋalomúpču sonderbar, чудо
ŋaoótčiren es kommt ihm vor, чудится
ŋárišin (O. ŋeri) Licht
ŋáripču (ŋoáripču) hell, O. ŋeripčerem erleuchten
ŋárillen (O. ŋerillin) es wird hell
ŋónim (=WT. C.) lang, z. B. dolbani Nacht
ŋǒra Schneeschuhstab der Weiber (собгуръ женщинъ)
jakó (WT. G. M′. joko) Jakute
jakoktúderen Nordlicht

jakta (G. jakčer Bergpass)
jaktakan Bergkluft, распадокъ
jáxottom feige werden
jaŋ (= WT. Midd.; G. jaŋa hoher Berg) Bergplatte
jári (WT. järin), Pl. járil grosse Perle
japú flüssig, dünn, schwach (vom Thee)
jöhýn (C. jägin, M. jagin, O'. G. xuju) neun
jöhýn ǯeleká neunzehn
jöhýnǯar neunzig
jöhyn ɴamádil neunhundert
júkačin (C. jûm geboren werden)
jukačin deleča Sonnenaufgang, Osten
jukta (M. jupkačan Bergbach) Quelle
júdirek (O. ɴulrem aufgehen) Aufgang
lakorčán (WT. lorukčon) Schmetterling
lalúkta (= M. nauta, A. nautan, O'. leɫukta Baumflechte) Baummoos
lálbuka (= WT.) Laubmoos
laduški (russ.) Lilium
lapčá (M. lapčán) Fischschwanz
lawékta (WT. labykta) Rennthiermoos
lamka Riemen zum Einspannen der Rennthiere
lamkí Haken
lambá Löffel
leglaki Anas casarca
lewgán Eisanschoppung
lewganán das Eis hat sich angeschoppt, сперло
lewgančadíren die Eisanschoppung dauert fort
li — li (russ. ли — ли) entweder — oder
ligirilǯeren er schnarcht
loídiren er entzweit
lokokól (WT. C. lokom, O. nokrem, nokuttem) hänge auf.
lokurgačá (C. lukim, losbinden) es hat sich aufgelöst
imanna — die Schlinge ist aufgegangen
loŋtokó der höchste Punkt eines Bergplateau's
lorgógdy isolirter Bergkegel
ločakó (M. ločoko Kreuzholz am Packsattel) Sattel
lópara (C. jepura) Feder; Flügel
loworő sumpfig
lómkiren er klaubt aus, ковыряетъ
lőpko abgenutzter, schwacher Riemen
lukú (O'. lóko, G'. luku langhaariger Hund) bemoost, behaart

lúkkal wirf fort
lukšiwká Bergsee, der zwei Flusssysteme speist
lúča (C. lûca, G. O'. M. loča, A. ɴôt) Russe
lučamɴó Felsen mit Menschengestalt
lúɴa (= WT.) fallender Schnee, WT. luɴaǯärän es schneit
 luɴakán frischer erster Schnee
lupúmnak (C. lupu) durch und durch
 lupúmnak orogor durchgehends
ráwo (?) dieser
röklä (?) dahin; s. taraklá
rúbiški (russ.) Kerbe
šatáewki (russ.) nomadisirend
šenni dein; s. henni
ši du
šil Genick
šinilgan (WT. hiŋilgan) Schnee (gefallener)
šipča (C. sîm erlöschen) verloschen; s. siwren
šiwaki (WT. hiɴiptin) Keil
šónan Dreifuss (aus drei Hölzern)
šowgú (G. sogbo, UA. sumna, MA. fuko) Fischhaut
 šowgú kamnuŋ Fischleim
šóma (WT. homa) sehr
šőkto Fichtennadeln; s. hőkto
šulaki (= Midd., C. sulaki, O. xuličan, G. sole) Fuchs
-čaida hinter, z. B. gulöčaida hinter der Hütte
-čaidu in togomičaidu übermorgen
čákčaka (C. čicakî, O. tiǯak, M. tíǯak, G. ceǯá) Wade
čálban (= WT. Midd.; Mǯ. calfa) Birke
 čalbakán Dem.
 čalbúgx Birkenwald
čaški (WT. M. časi) dahin
čaníkša Schaum
čaɴá Moschusratte
čátyra (=W., P. čatera, Midd. čatara) Steinfuchs
čawí Moosplatz; s. čowí
čawída Lehm
čawillen plaudert
čelobítkal (russ.) bücke dich
čelkólčo (WT. čolkóčo) grauhaarig
čerapčú (M. sarapči) Augennetz
čerɴawki Cobitis-Art, пискунъ
čenčé grob, undicht, z. B. adyl Netz
číkal (WT. čibum) schabe; s. čiŋneren
čikteračá ullo gar gewordenes Fleisch
čiktí Perle

čiktímal mit Perlen ausgenäht
čikúlma (corr. čikulmi, M. čikulmi) Stiefel mittlerer Grösse (bis zum Knie)
číŋneren er hobelt Holz
čiŋnakó Landenge im See
čiránen (O'. čičako) Flechte
číripču stinkend
čiruín geizig
čidán (C. čidâr) Riemen
čipičá (WT. Schnepfe) Vögelchen
čiptera Vögelchen
čipterakán Dem.
číwa Faden
číwʒären er leckt
čimáʒiren er schreit
čimbumó uʒa gebahnter Weg
čokotý (C. sokoti) blind
čolőren er trat fehl
čóly (WT. čoli, G. delga) Zunge
čópki Grube
čowí schwanker Boden; s. čawi
čörúma ruhig
čőno Hanf (bei den Keshemschen Tungusen)
čőmon Same, wohl vom russ. сѣмя
čúka (C. cûka) Gras
čúkin ullo Fleisch à l'anglaise
čukčáŋa Tringa, зуекъ

čujún angetriebener Schnee, Pl. čujur
čujúna Hobel
čúlama blau
čulamakár (Midd. čulbama hellgrün) grünlich
čúrgi frische Rodestelle
čurgirén es tropft
čurbukačán Hügelchen; s. bukočan
čušú Kaulbarsch
čučínma (WT. čučunma) Kupfer
čučinmamá (WT. čučunmači) kupfern
čučúma bogenartiger See
čunmý (WT. čúnmä) Tannenzapfen
čúpa (russ. крупа) Grütze
čuwakán Berggipfel, сопочка
čuwaráwra Stromwehre? запоръ
čúmba es klebt an (der Schnee)
č'ápa Eichhornnest, гойно
č'amaki Werch. Arctomys sp.
č'ukó (WT. čuko) Tabakssaft
č'umašideren er galoppirt
ʒaúčakal (WT. ʒawam) halte
ʒaúčikal dasselbe
ʒagdá (M. WT. ʒágda, C. ʒagda, dágda) Fichte
ʒagdakáty Fichten-
ʒagdýren es brannte
noan ʒagdyʒen er brennt auf

ʒagdɜm(C.ʒägdäm) ich habe mich verbrannt
ʒagdóʒören er brennt
ʒagdoʒire sie brennen
ʒagdánna (C. ʒägdä) Brandstätte
ʒajeré (A. ʒainem, O. ʒajerem, WT. ʒajanî sie verbergen) засунь verbirg
ʒalaŋá mager (vom Vieh)
ʒalán (M. ɗalán, O′. G. ʒala) Gelenk
ʒálankakta Holunder (Sambucus)
ʒalaušíkal (WT. ʒalýpkim) fülle
ʒalgarýderen Durchfall
ʒali (C. ʒali, Mʒ. gali, WT. ʒaldam ich denke) Verstand
ʒaromýn (WT. ʒörömin) Dieb
ʒan (WT. ʒän, Jen. ɗan) zehn
ʒandáki (WT. ʒäntáki, Jen. jantáki) Vielfrass
ʒapkán (C. ʒapka) Ufer, Rand
ʒapkún (C. ʒapkun) acht
ʒapkún ʒeleká achtzehn
ʒapkol iss
ʒaptile (WT. ʒäptilä) Essen
ʒawakál fange
ʒawarén er fing
ököl ʒawaré fange nicht
ʒawaʒám ich fange
ʒawanakol gehe fangen
ʒawoʒámčal tarél sie hätten gefangen
ʒawáŋa Presse, Schraubstock, тиски
ʒawé (WT. ʒaba, M. ʒau, Midd. ʒaw) Boot, Pl. ʒáwel
ʒawrášna sie fuhren im Boot davon
ʒawrašnen er fuhr davon
ʒáwre er antwortete
ʒämúkin (C. ʒämûkiŋ) hungrig, — aŋany Hungerjahr
ʒämúlim (O. ʒämylrem) ich will essen
ʒämušinne willst du essen?
ʒeomníren er gähnte, Inchoat. ʒägomnylim
ʒeomniʒären er gähnt
ʒeŋmúdanen Verbindung des Unterkiefers
ʒéja (O′. ɗeje) Schneide
ʒelaki Werch. (P. ʒoloki, deleki) Hermelin
ʒeli (WT. ʒöli, Midd. ɗeli, ʒeli, C. ʒäli, M. ʒäli) Taimen
ʒelumkán heimlich
ʒérepču sauer
ʒergikta (M. ʒärgiwki) Brennnessel
ʒébkol iss
ʒebdau wir essen
ʒebʒéren sie essen

ʒew (G′. ǯau, WT. ʒögi Unterkiefer) Kinn·
ʒemšómne Biberfrass (объѣдки) von den Bibern angefressene Birkenstücke
ʒemujá Hunger
ʒuíkun (M. ʒ′ukün) Otter
ʒíkta (= WT. M.) Beere
ʒiktámkura Blaubeerstrauch, голубица
ʒiktéura Blaubeere, синевица
ʒigdán er schnitt klein
ʒíkkol Imper.
ʒídy Wasserscheide
ʒoló (= M.) Stein
ʒoloú Steingeröll розсыпь
ʒolorikta Bergkuppe
ʒögýnnida (WT. ʒäginin, C. ʒägin, O. ʒägunda, G. ʒuŋge, M′. ʒúŋe) linkshin
ʒögyntyki linkshin
ʒögynty linkisch
ʒu (M. C. ʒû, O. ɖu, A. ɖo) Zelt, Jurte
bágdama ʒu weisses Zelt
ʒúkča Zeltstelle
ʒuani (C. ʒugani, WT. ɖugani, O. ɖuguny, A. ɖooni, M. ʒugani) Sommer
ʒúko (WT. ʒuka, Midd. ʒuko, C. ʒ′ukä) Eis, Eisscholle
ʒukomókša (vgl. M′. úmuxsu) breiartiges Eis; s. imukša
ʒukanóktyren vom Eise bei der Eisstauung aufgewühlte Erde
ʒúkun (WT. M. ʒ′ukun, P. ɖokon) Otter
ʒulankakta Holunder (Sambucus); s. ʒalankakta
ʒuláški (C. ʒuläski, A. ɖulaški, Mʒ. ʒulergi) nach vorn
ʒuloít (C. ʒulägit) von vorn
ʒulamaré sie kamen zuvor
ʒulkárytteń es stösst auf
ʒulomoʒem beschwören, z. B. súkowo die Axt
ʒur (= WT. C. ʒûr) zwei
ʒur ʒeleka zwölf
ʒúkta beide
ʒunmí Zwillinge
ʒurbulgélle es wird wärmer
ʒurbiʒawam ich habe das Rennthier nicht gefangen
ʒuwúkta (WT. ʒuhúkta) Wespe
náimim miethen, annehmen
náun (O. náwan) Wittwe
nákol (WT. namä) lege
nakoldýun Farnkraut
náku bedeckte Vorrathskammer
nákčikal versorge dich
nahíwa (наживa) Köder
náŋta (пихта) Edeltanne
nála (WT. M. O. A. ŋala, C. ŋâla, nala) Hand
naleukátten (C. nâläm) er setzt in Furcht

naleukánen er setzte in Furcht
naluki Werch. Wolf
náren (O. nadem) er traf
nánna (C. A. nanda, O. nandra) M. A. nantä, O'.G. nanta) Fell
natruska (UA. naučur, G. náutaraske vom russ. натруска) Pulverhorn
nadán (= WT., AG. M. nada) sieben
nadánʒanduk siebenzehn
nadytin (A. naditan) der siebente
nadeidam (WT. nadičam, C. naidam) hoffen
namošeptýn (M. namačiptîŋ, (WT. nömöhöptîn) Flick
neéko flaches Thal, плоскій раздолъ
nelewšipču fürchterlich
nelbirákli Forelle (Phoxinus) пеструшка
néptama flach
nemnakán (C. nimŋakan) Märchen
ni wer
nila zu wem
nidu wem
nini wessen
niwul irgend einer
niká (WT. nökun) der jüngste Bruder
nikimna (WT. nikimnä) Hals
nikol öffne
niwča geöffnet
nigiri Schneeammer (Plectriphanes)
nixálʒiren er bricht das Zelt ab; s. mihaldawar
nihima klein (von einer Beere)
niŋta (WT. Ferse) Wurzel, Ferse
nilʒeren er haart
nina (= M., WT. ninakan) ovale Birkenschale
ninakšá Hundefleisch
ninamá tőpkun Wiegendekkel aus Hundefell
ninmudőren er stöhnt
nity (russ. нить) Faden
níma Auerhahn
iraktukáty der sich von Lärchennadeln nährt
morimakli der sich von Fichtennadeln nährt
nimgočúren (C. nimŋam, O. nimguwottem, G. luŋbui, Mʒ. nuŋembi) verschlucken
nýmgokol verschlucke
nímokta Haut am Rennthiergeweih
nímolkan Rennthier mit Haut am Geweih
nimúdaren er ist ein wenig krank
nýpta Beutel
nymnaŋkí (WT. nimŋaŋkin Speiseröhre) Kehle

noán (A. noŋán, O. noŋon, C. nuŋan) er, noaŋnin sein, noándu ihm
noanmán ihn, noartyn sie
nokáki (= P.) Machetes pugnax
nókun (C. nuko, WT. nökun) jüngere Schwester
nokundimer (C. näkun) jüngerer Bruder
noŋirí krummer Baum
noŋnaní (A. nöĝni, nölkani, M′. nelkine, O′. G. néŋna, Mʒ. neŋneri) Frühling
nodákol (O. nödim) wirf
nodipču (O. nodykarem schmücken) schön
núkša (C. nûksä, M. nuksa) Russ
nukta (O. nuktewki, Mʒ. eikte) Eberesche
núŋan sie, er; s. noan
núpčeren er öffnet
nakáki (WT. nikaki) kleiner Finger
nakát (C. nakaʒi) besser
náksa (C. namukta) Thräne
nakšadiren (WT. nakšiči faul, G. nexa verdorben, verfault) es fault, eitert
naŋná (WT. naŋdä, O. nan) 1) Himmel, 2) (O. naŋšá) Schmutz
naŋnagdé (WT. näŋnäči) beschmiert
naŋtal Tannenzapfen
naŋmaltán (WT. nämŋaltán, A. namgaltan, O. namgaltyn, Mʒ. galaka, galga, galgan) es ist heiter
najakákta ortwechselnder Knöterich (Polygonatum amphibium)
náldören er schwitzt
nárut (C. nor) See
našundúi (WT. näʒim) er ist in Schweiss
násoŋ (WT. nähuŋ, C. nâsin, nâhin, Mʒ. nei) Schweiss
nadí brandfreie Stelle
namá (C. nama, O. nam) warm
namápču (WT. nämapču) dasselbe
namáʒi (C. namádi, O. A. nämá) hundert
namí (WT. nämi, P. neämi, Midd. nâme) Rennthierweibchen; vgl. Mʒ. anami Elenthier
namnapča beschmiert; s. naŋna
nečiŋ Stange auf der Schneestufe des Zeltes
nőul Fuss des Berges
nöka (WT. nökö, C. näkä) Feuerstahl; vgl. O. nekta, M. löka Schleifstein, WT. näkabdarân Blitz
nöŋdőlő Morgenreif

ноlgo Knieholz, кокора
нора (A. ноin, C. nôgu) voran
нораren er geht voran
нöči Schnee um die Jurte
нöpkaká Thal; s. néptama
нömúma (WT. нämamukan) weich
нuórkaна (WT. нorkuna 4jähriges, zahmes Rennthier) 3jähriges Rennthier
нukaníren (WT. нukánam) er küsst
нuhuн (WT. M. нuŋun, O. нuŋyn O'.G. нuŋgu, niŋgu, Mʒ niŋgun) sechs
нúhuн ʒeleka sechszehn
нúhunʒar(M. нuŋuŋi, G. нuŋgungu, O'. нungunʒo, Mʒ. ninʒu) neunzig
нuittyn der sechste
нuŋнaki (P. nuŋnáki, WT. nuŋнäki Anser grandis) Gans (Anser segetum)
нur (A. нura, M. нur, C nûr, MA. нoro, Mʒ. niru), Pl. нuril Pfeil
нúraren er ist heiss geworden
нúrikta (= WT.; C. nûrikta, O. нurit) Haar, Bart
нúča (C. nûcä, Midd. нuta, нutö) Harz
нuнaldýun Flachsfäden, Linaria
ta Pronominalstamm
tadúk (= A.) darauf
tali (= M.) bis dahin
tala (= M. WT. tála) dort
táukal (O. tawrem, A. tawlarem) sammle
takarán er beschmierte
takaukí was leicht beschmiert wird
tákasagx Windbruch
taktykán Zirbelfichte
taktykágx Cederwald
taharen blieb hängen
taháŋneren er rächt sich
tahámnetčin er wird sich rächen
tahektykí widrig, z. B. odyn Wind
táhyn Sumpf
tahíkal (O. tessem, C. täŝim, WT. töhiʒäm) reinige
tahými reinigen
taŋáʒaren er magert ab
taŋewki (WT. taŋim) rechnend, nachtragend
taŋéma kahlköpfig
taliнúran (= M. G'. Mʒ. talkijan, O'. taɫé) Blitz
taliwar bis dahin
tálö (C. WT. talu, O'. G'. talo) Birkenrinde
tálkal ziehe an
talgóran Windstille
tállama glatte Stelle, durch das Eis glatt geworden
taraklá bis dahin
tarkákun dorthin

targačin ein solcher
tartyki dahin
tarté so, also
tarwol dorten
tarmaldú ebendaselbst
tarinogel Plur. Paar
taráčina vorsichtig
taráčakit Gefahr
tarmí (= M.) Entenart (утка косатка)
tánkal (WT. taŋim) zähle
tánkel rauche
tánʒikal rauche
tánden (WT. tândäm) er raucht
tánmuren (WT. tanäm, C. tânam) anspannen
tatýn Schuhwerk
tatýlʒem Schuhe anziehen
tatýderen (WT. tatygaʒim gewöhnen) er gewöhnt sich
očö tatykán biši ungewohnt
tawaran er geräth hinein
tawín (M. tawun) Schmied
tawétkal schmiede
táwgyjáwa zu beiden Seiten
tawmáčiwki berechnend
tamakal bezahle
tamarén (C. WT. tamam, M. tamaʒigam) er bezahlt
tamán magarán Sold, Lohn
tamú (Midd. tym, töm) Floss, плотъ
tamuráŋnen er hält theuer
tamna; s. toŋna

oče támna behé ungerechter Mensch
tamnákša (WT. tamnakšan, C. tamnaksa) Nebel
teʒä́ʒam (C. täʒäm) glauben
tetýha (C. tätigä, WT. tättim bekleiden) Kleidung
tetýče reinlich?
teparáా (Mʒ. čimuri) Schlamm
teprekán Maus (Mus arvicola)
temátna (WT. tämatna, C. timanna, Mʒ. čimari) morgen
temarwá Morgen —
tiŋaríŋa (WT. tiŋnariŋna) vorjährig
tiŋareptý dasselbe
týkal lass
týkša (M. täksá, MA. täxsa, WT. tita) Birkenrinde als Zeltbekleidung
tykunʒären er zürnt
tykdelán, tykdylán (O′. tyŋtako) Brücke
týga (C. tigä) Holzschaale
tyglákit Wache haltend
týgda Kur. (= Midd.; M. tigda, O′. G. tugda) Regen
týha (WT. tiha G′. tisa) Fischrogen, Caviar
tyjaún (C. tĭjäwun, O′. tinafo, G. tunafo) Reitstock
tyličam empfinden
tylkáren Überschwemmung, заливъ
tylkanén überschwemmen

tylkaniŋnere überschwemmt
týlʒem (Midd. tildyöp) begreifen
tylnákol frage
tylkán er frägt
týren (C. tiräm drücken) er bedrückt
tyrú (Mʒ. čirku, WT. tiru, O′. tyreptu) Kissen
tyrgani (= WT.) Tag, Morgenröthe
tyrgakákin (WT. tyrgakâkin) Mittag, Süden
tynýwo (WT. tyniwa, C. tînäwä, A. tineu) gestern
týpkan Pfosten
týpkokol (C. tipkanam) schlage den Pfosten ein
typtúrga Ambos
tybʒaki (= WT. P.; M′. tibđaki, G. tubđa, O′. tumʒa) Luchs
tymbamá dicht, dick
tooki (= P.; C. M. tôki) Elen
tookol, tógokol (A. tögettum sitzen) setze dich
togotmi das Sitzen
toktarádiren er entzweit
tohó (WT. toĝo, C. togo, Mʒ. tuwa) Feuer
tohotokit Feuerstelle
tóŋna (C. tŋno, G. tooŋdo, Mʒ. tondokon) gerecht
toŋnoo turáčinne du hast gerechtes gesagt
tolkíčim (WT. C. tolkinam) ich träumte
tolgoki (= C. tolki, A. turki, O. tuči, MA. G. toki) Schlitten
tórina? russ. пара?
torý (M. tori) Brautgeld
torgál (M. Seidenstoff) Waare
torgókša (A. törgiš) unbearbeitetes Rennthierfell
totúktadyren kriecht
tođá, toʒ′á (C. täʒä, O. teđ) wahrlich
topidaú (russ. топить) wir heizen
topčikákta Wucherblume (Tanacetum vulgare)
toptý ačin (WT. toptya ačin) stumpf
tögomi morgen
tögomičaidu übermorgen
tőpkun (WT. töpku) Deckel, Überzug
tuaný (WT. tugöni Kälte, A. tuuni, O. tuguni, C. tugäni, M. tuga, O′. G. túa, M′. tuune, Midd. G′. tugani, Mʒ. tuweri Winter) Winter
tuúren er trat auf
tuk also — bihín
túkkun so, ja
tukala (WT. tukála, G. tóala, M′. toxala Sumpf) Erde, Boden
tukšáktaren (WT. tukšam, C.

tuksam, M. O. tuttem) er läuft
tukšana er lief davon
tukšane » » »
tukšán Steigbügel
túkšu (WT. Midd. tuksu, O'. G. táuaxsa, Mʒ. tugi) Wolke
túkšu xorgú untere Wolke (Nebel)
túkta es ist kalt geworden (das Essen)
tuktýkal (WT. tuktim, O'. togtambé) steig hinauf
tuktykít Aufstieg
tuksády trübe; s. tukšu
tugóllen es wird Winter; s. tuaný
tuŋa (WT. C. toŋa, O'. tunʒa, Mʒ. sunʒa) fünf
tuŋnityn der fünfte
tuŋúka kleine Bucht
tuŋár (Midd. tuŋor, A. toŋar See) Tiefe
tuŋnaʒeren in den Riemen treten (vom Rennthier)
tuča Praet.
tujútkal (M. toidum) bewirthe
tujúttan er bewirthet
túlokal spanne ein
tuleʒidatyn sie spannten ein
turakí (C. M. turáki) Krähe
turán Wort
turán ačin (= WT.) stumm
turan bučaš du hast gescholten
turúun (WT. turúbun) Schwellpfosten
túruka (WT. turuko) Salz
turgá Standpfosten
tuʒá (WT. tuʒ'a) Zinn
túʒatkal (C. tusalam) hilf
tunýnam sich mit der Hand stützen
tútu Kuckuck (Cuculus Otites)
tumýn (WT. tumin, C. tômin, tumin) Speichel
tumníren (WT. tuminam) er speiet
tumníʒeren er speiet
túmkol wickle auf (Birkenrinde, Zwirn)
túmnen er wickelt auf
tumʒákol wickle auf
daačán Baumstumpf, комель
dákit (?) Steigen des Wassers
dakkál (A. daurun, Mʒ. dabambi) geh hinüber
dagá, dagamakí (WT. dagamakikan) nah
dagáldyn Landzunge im Fluss
daginőkta (WT. dahynmökta) Pilz
daraškí (M. dariškí) auf die Seite
dárekta (M. dar, WT. darikal) Klafter
dárepču, darépču brennend; s. idarepču

daren hat zugenommen (das Wasser)
dárkin Schneekruste (насть)
dan Freiwerber
datúlo moosiger lichter Wald
dáskal (WT. dahim, Imp. daškal) bedecke
dapó (WT. d̋opo) faules Holz
dapóren die Wiege mit faulem Holz belegen
dáptu (WT. dáptun) Mündung
dawán (A. daurem, O. dawrem) Berg-Übergang
dawakít über den Berg gehend
dawókša (MA. dafaro blaue Farbe zum Tätowiren) Farbe
dawgalá (C. däbgä schwanker Morast) morastig
dawláun (C. dowlâm) er singt (russ. Lieder)
dawlákal singe
dawlá͡ʒiren er singt
dékta (C. ɗêkta Reisig) Lärchennadeln
delečá (C. dilacâ, WT. diläčä) Sonne
delýun (O. delawun, A. dileun, WT. dilibun) Tribut; s. dyl
derúllen er ist müde geworden
dengilduli für Geld (russ. деньги)
dett Tundra
detkar kleine Tundra
detymémkura Moosbeere (Oxycoccus palustris)
detkiwkal begleite
dykaču (A. díknum) verborgen
dykončederil die verborgenen
dygín (WT. dígin, O. dygen, A. dügün, O′. G. dui, Mʒ. duin) vier
dygíttyn der vierte
dyl (WT. dili, O. del, A. dil, UA. ʒil) Kopf, Pl. dýlil
dylkón (Midd. dilkan, dilkön, M. dilkaʒan) Fliege
dýlgan (C. dilgan, O. delga) Stimme
dylgúkta (A. ɗilgonka) Rennthierfell
dylbérin schwarzer Fuchs
dylbýma schwarz
dyránen oberer Lauf des Flusses (вершина рѣки)
dyrgiwki 1) Brennnessel, 2) Drossel?
dyrám (WT. C. M′. diram, A. derum, O′. G. daramé) dick
dyram ódören er wird dick
dyrándun dett Tundra am oberen Flusslauf
dyréi ačin gewissenlos
dýški (A. dêški, C. dîski) nach oben
dynki (Nor. P. dynke) Zobel

dynkenmi Zobel jagen
dýmer Muthwille; s. domore
doawčá gefärbt; s. dawokša
doóldyren (WT. doldim) er hörte
douren er hat ausgehauen; s. duŋmi
dokalili (Tur.) (Mess. dokolili, P. tokolilly) kleine Binsenschnepfe, зуекъ (Cinclus)
dokolók (WT. dokolo, G. dóxolo, C. dokolak, M'. dóxolon, Mʒ. doxolon) lahm
ewa ši dokoláčinne (C. dokolotim) weshalb hinkst du?
doktón Pelzstrumpf (= Midd.)
doguátten er fliegt
dogýlle er ist davongeflogen
dohí (C. dägî, M. däxi, A. deuši) Vogel
dohiktoʒéren er fliegt
doŋotorón (WT. doŋótom) gefror, z. B. vom Wasser
doŋtó gefroren
dóla unten
dolomaki nah; s. dagamaki
dolló Holzfaser, древесина
dolčášin hört
dolčatim (WT. doldim, M. doldarun) hören
dóldykal diene
dolbani (= A., WT. dolboni, M'. dolboné, Mʒ. dobori) Nacht
dolbó bei Nacht
dolbantonó (WT. dolbótono) Abends
dolbanídulin Norden
dolbačá spät, dolbalčá Sonnenuntergang
dolbaguk Werch. (Midd. dolbohik, Sp. dolbosik) Wolf
dowgidáli flussaufwärts
domoré er ist muthwillig; s. dymer
domorípču unruhig
dőlkön (C. dälkän, M. dölkän) unbedeckte Vorrathskammer
dőre (C. därä, Mʒ. dere, O'. G. dyre) Gesicht
duán (WT. dugan) Wipfel
dukúkal zerschneide
dukčáu ich habe ausgehauen
bi dúhim ich hieb aus
duhumakli länglich
dúŋmi (Mʒ. dumbi, WT. duklädäm) schlagen
dúkkol schlage
dulín in der Mitte, dulínduli zur Hälfte
dulú der mittlere Finger
dulýnin Mitte
dulúmnu (WT. dulumnukan) sanft, ruhig
dulkákinman in der Mitte gerade
dúlku (G. dulginkura, O'. dulʒinxurá) Erle
durúkta ermüdet

dúšun langer See
dúnne (C. dundä, Midd. dundö, Sp. dundra, WT. dunna, O′. duenta na Ebene) Erde, Stelle
dunne somdáʒeren Erdbeben
dutakít quer über die Landzunge, черезъ мѣгъ
đawakšíren er packte
đemujá Hunger; s. ʒemujá
đugi Luftspiegelung, марево
đulákin nackt
đulbáŋki Futteral aus Hundefell für die Schneeschuhe
saúkša (Midd. säuksä, šâgša, M. saksä, C. säksä, WT. hökša) Blut
saŋnáŋ (C. saŋnan, M. saŋnän, WT. haŋnan) Rauch
saldat Soldat
sare (C. sâm, A. šar, Mʒ. sambi) wissen
noartin sare sie wissen
noan sáren er weiss
sareb ich weiss nicht
bi sáme ich weiss
saremýkta (M. G. sálmykta, UA. sarämta, G′. saremto) Brauen; vgl. C. sarmikta Augenwimper
sašýn (O. xäsyn) Rennthierheerde
sektakán Nachtschatten (Solanum turcicum)
séltyk Beutel
seltýkša (O′. G. siltexse, WT. hiltikša) Zunder
séru (WT. härúnan) Regenbogen
sewakí (M. söwoki, Midd. šewaki) Herr
sigološáni Herbst; s. higološani
siŋerókan Ratte; s. hiŋerokán
silákta (O′. pelakta) Specht (Picus major)
silgíwka Fieber
sinílgan (Midd. sinelgan) Schnee
siwákta (O′. siukta) Schachtelhalm (Equisetum)
siwádikol drehe
síwren (C. sîm) er erlosch
tohó siwren das Feuer erlosch
simiktamkurá Preiselbeere
sylímkun eng
syru uncastrirtes Rennthiermännchen; s. xyru
synöki Erdhase; s. xonöki
sogdönno (C. sogdondo, M. sogdono) Rücken
soleú (C. solôki stromaufwärts) oberer
soloŋgó (P. šolongo) Wiesel; s. xoloŋgo
sonkíra Wachholder; s. xonkíra
sobgúra (MA. fobgurá) Stab beim Gehen auf Schneeschuhen

sówguren die Frucht abwerfen (von Thieren)
sómkal (WT. homkal) schliess die Thür
sómkur Bergmispel (Cotoneaster)
súko (C. sukä, Midd. sukö, M. suka) Axt
suko suptiliʒeren die Axt gleitet ab
súkšal (O′. súksa) Stiefelriemen
súkčaka schädlich
sulíkta getrocknetes Rennthierfleisch
suliwákta Wollgras (Eriophorum)
suru zu Fuss (?)
súruʒem aufbrechen, gehen
sudén Maus
sudíkal (russ. судить) richte, entscheide
suwgí (C. suwgin, G. subge Dampf) Reif während des Frostes
şélö (Midd. sölö, sälö, šela, G′. šela) Eisen
şélöma eisern
smenire (russ. смѣна) er löste ab
sékan (C. sêkan, WT. häkan, M. säkán) Ohrring
séraruk (russ. сѣрянка) Schwefelholz
cylim (WT. čilim) Pfeifenkopf
pagitten er riss ab
páli Schneegestöber
panáha (O′. pinna) Tragbrett; s. omú
panó Sarana (Lilium martagon)
páderi Mergus-Art
paskanádören es knistert, prasselt
pawgirakái (WT. pagijama) kahlköpfig
péŋoti Maulwurf
péju Plötze, сорога
peredá Juchte
péčera Fangapparat
petéma Wiese, Feld
poktyraun (WT. pöktyrawun, C. päktirä) Flinte
poktyráren (WT. päktiranäm) er schoss
poktyrúʒam ich werde schiessen
poktyrálen Schütze
pórokakandu auf dem Hügelchen, на бугоркѣ
póroška (russ. прошка) Schnupftaback
porúlʒam bohren
pošitkal (WT. päšikim, C. päšiłim) reisse
pošýrgeren es riss
pódčiwaen (russ.) bewirthen
pu? Zelt, ʒur pu 2 Zelte
púlki (= WT.) Kugel, russ. пуля

pulwána Plötze
purubčáne tungusischer Bohrer; s. porulʒam
púrta (= WT.) Messer
puta Č. Birkhahn, косачь
putúkol säe
putogen Arznei; vgl. Midd. putawun, putagon Ei
práwičakal lenke (russ. править)
pṙädiren (russ.) sie spinnt
ṗätna (russ. пятно) Merkzeichen
bai Vermögen
reich, WT. M. bajan
baikákun reich
bakačau (WT. C. bakam, WT. baköm) ich fand
bakankiw ich pflegte zu finden
bakáŋnem ich finde
bakaʒem » »
bakám ich fand
bakáren er fand
bakanne hast du gefunden?
bakótta (M. boġoto) Zunderpilz
bagonnó dasselbe
bagokta (WT. bohókto, O′. bosóxto, Mʒ. boshо) Niere
bágša Pfosten
bali (WT. báli, G. bale, Mʒ. balu) blind
baléren er hilft; s. boleren
balléʒem ich werde helfen
balunákal gehe helfen
balúna hügelig
baldyren sie gebärt
baldyʒeren er wächst
baldó grob (z. B. Schrot)
bárkačan Warte-Bär, пѣстунъ
bargidádin jenseits
bargilá (Mʒ. baʒila)
bargímʙak durchschreitend
bargit von jener Seite
baʒalaki Frosch; s. boʒalaki
baʒalaki tőpkun Süsswasserschnecke
baʒőmo fest, hart
baʒire ist nicht da
béga (WT. bäga, Mʒ. bija, A. ƀäġ) Mond
begalten dolbani Mondnacht
bi (= WT. C. O′G. O.) ich
biŋeren er befindet sich
bila Schutzklappe am Stiefel gegen den Schnee
bílga (Kur.) (G. bilʒa Kehlkopf, Mʒ. bilxa Kehle) Adamsapfel; s. káwka
bílgo Sarg
bilkun fahrbar — uʒakit auf dem besten Wege
bira (= WT. Mʒ.) Fluss
birin (Mʒ. birén Tigerin, Weibchen reissender Thiere) altes Rennthierweibchen
bírga Epidemie
bihym (= WT. O. bišem) bin
biʒiren er ist, bičau ich war, bičán er war

binkin er pflegte zu sein
binán in omukan binán allein
ʒur binäl ihrer zwei
dygín binäl ihrer vier
nadan binal ihrer sieben
bidičau ich lebte
bimalčíkal warte
bywká hiesiger
boáw (WT. buǧa, O'G. boa) Gegend
boáški unpassend, неладно
boítten er jagt, fängt
boitčau ich fing
bókan Hüfte, бедро
bokotó Baumknoten, свäль
bogiren erfror
bogdamá (WT. bagdama, C. bagdarin) weiss, Weisses im Auge
boŋitáren er zittert
boŋnarípču schroff, hart
bojalaki; s. boʒalaki
bojö́, boö (WT. byja, M. böija, A. bei, O. byi) Pl. boöl Mensch
bojún (WT. boijun, A. bujun, C. bäjun) wildes Rennthier
bolaní (WT. bolono, M. boloní, Mʒ. bolori) Vorherbst
bolö́r herbstlich
boléren (WT. bölam, O. bylrem) er hilft; s. baléren
bolokó (O'. boloxo) Spierstaude (Spiraea)
bolgíkta (O. bolčekta, G. bolbiŋkura) Zwergceder (Pinus Pumila)
bor (Midd. boꝛ, bör, C. bär, ber, O'G. buré) Bogen
boríkal (WT. boriʒäm) theile
borítten er theilt
boritčan er theilte
borkó Qual
borčimá Waldrand
boʒálaki (C. bilʒapki, G. wólʒeki) Frosch
bóna (= WT.; C. Mʒ. bono, Midd. M. bokta) Hagel
bodunúkal sei so gütig
bopčigún Falle
börá (WT. birá, Mʒ. bira), Pl. böräl Fluss
bu (= A. G.; C. bu̧) mir
búar Brandstelle
buukáon Schierling, Gift
bukočán Hügel
bukit (C. bu̧m sterben) Tod
bukučán Auswuchs am Baum
bugán Erde, die der Bär beim Graben des Winterlagers herauswirft
bula (Kur.) Sumpf = WT.; vergl. Mong. bulaŋgír
bulakí (WT. bylak) Floh, Wanze
buláun Scheuchstock beim Fischfang
búlʒen er taucht auf
bultýrgaren glatt werden, von Schlittenkufen

bultorören es ist glatt
bulbotáʒir Blasen tauchen auf
bur (M. Pl. bušal) Insel
burúʒen wird fallen
burúre fielen
burgigina werden fallen
burultunáʒiren fallen
burukičin, deleča — Sonnenuntergang
buriren abortiren
burú (WT. C. O.) Kiesel
burúš (WT. burus) Schleifstein
burgú (= M.; C. burgu, A. börgü, G. búrgu, WT. burguʒäm fett werden) Fett
burumóllen, luná burumóllen es fiel dichter Schnee
burduká (O. burduk, Mʒ. bordoku) Mehl, Teig
búšo (C. busä) Gurt
bučiwláun Stange zum Fischtrocknen
bútten (O. burem) er gab
bukol gieb
butčau ich gab
buren er gab
očö bure er gab nicht
búdy (WT. bugudi) scheckig
buný (= O.) Todter
bunýty schwarzer Storch
wáldyren er tödtet
wame (WT. wanäm) ich tödtete
waren Fischfang
wáren manny er stiess sich
waró grob, undicht, z. B. adýl Netz
wáče (WT. wačä) Eichhornschweifboa
wélika (M. wälika Schwalbe) Uferschwalbe
wéwa toll
máigu (= WT.) Lenoc
máut(WT. mawut) Fangstrick
-mákla bis
makčirare starben
makčiralčá Sterben
makčiralčán er ist gestorben
makčeríčau ich starb
maŋa (= C.) hart, fest
maŋašírab ist fest (vom Schnee)
maŋápču (= WT.) hart, z. B. ullo Fleisch
maŋičaren (O. maŋčerem) er duldet
maŋičawki geduldig
majú schon
maleukánem in Schreck setzen; s. ŋalečan
malloaʒem ich schneide in Stücke
maraká breite Stelle im See; s. morokó
margíʒam (WT. mörgöʒam, O. myrgattem) ich betrübe mich
márʒam (WT. marim) biegen

mačála (P. mačalla, Midd. mačäla) Kuh
maná (Jak. mána) Pfote
mána mit Absicht, besonders
mánakan ich selbst
manáuran (O. modnem) es ging zu Ende
manačátu beendigt
manáren er endigt
manŋúkal beschleunige; s. mogókol
manniwren er befestigt
mannу́ (= WT.) gut, дородно
mančáro Simse (Juncus)
matá Nachbar
matáŋa, mataga Arvicola amphibius
matarén (WT. mataǯam, C. matam) er bog
matauča gebogen
matawálǯeren es biegt sich
méričau (russ. мѣрить) ich habe gemessen
medaúyn mit scharfen Sinnen
méwan (WT. mäwan, J. mewo, G. mewa, O′. meo Herz) böse
meutčeren er ärgert sich
mihaldawar Imp. das Zelt abnehmen; s. nihálǯiren
mira (C. mîrä, Mǯ. meiren) Schulter
mirátčaran er strengt sich an, кряхтитъ
miráttan er strengt sich an
minní (A. miŋi) mein
míty (A. mut) wir
mo (= WT.) Baum, Pl. mol
móma hölzern
mólakal haue Holz
molaren mola er hieb Holz
moápču beschwerlich, schwer
mokotoi Werch. gestreiftes Eichhorn
mókli schwarze Johannisbeere
mokčeričau ich starb; s. makčeričau
mogókol beeile dich (?) прибавь шагу; s. manŋúkal
mógdy (WT. mógdi) Pfeife
mohóktaran er schnupft, нюхаетъ
mohoktami schnupfen
móŋun (= WT.; C. mäŋun, M′. möŋun, O′. moŋgu, Mǯ. meŋun) Silber
moŋúma silbern
moŋnón (= WT.) Narr, Dummkopf
moŋym (M′. monom) lang; s. ŋónym
móloka Werch. Traubenkirsche
molokó (russ. молоко) Kuh- und Stutenmilch
molokóči Wolfsmilch, Euphorbia
moripču bunt (?)

morima bunt
morimákli
nima morimákli Birkhuhn, das von Fichten lebt
morokó Bogen am Fluss; s. maraká
mordoki Buckel
mordorók bucklig
močida Wald
móša schlammig, z. B. ámut
mósadu dett waldarme Tundra
mósuk Flintenfutteral
mošna (russ.) Tabacksbeutel
móʒeren es riecht
monoʒakól (C. ŋänäm) gehen, fahren
monoʒéren er geht
módan Reif (обручь)
moda (= G.) Flusskrümmung
modurán er ist haften geblieben
mopču verfault
mómra (WT. moomúra Anas clangula) Ente
mu (= WT. M.) Wasser
mu mudáren (O. muderem), auch mu mudállen das Wasser stieg
mu mudáʒiren das Wasser steigt
mukúkal steck in den Mund
mukori Hebebaum, сляги

mukčipču (WT. mukšipču süss), stinkend
muxóran er fügte hinzu
múgda (Mʒ. mukdehen) Stamm
mugdukán (C. mugdäkän, A. muduken) Dem.
mugdukačan (WT. mugdokočon) Dem.
muhúmna Schneeschuhriemen
múŋna (WT. ŋuŋna) gerade
múŋnat gerade
muŋáren er verschmiert
muluʒem schweigen
mullekál (wohl Plur.) wild
muldíŋnam ich verstehe nicht
multúwkal (A. moltarum, O. multurem) lasse los
ušiwa lass die Riemen los
múrin (= WT., C. morin) Pferd
murukáren umgehen
murúma (= WT.; G. muru) rund
murúmnak aŋanija ein Jahr lang
murokoptý Stiefeleinsatz
múrkunnen Klippe (?) корга
murdúlokal beuge dich
mušumátten er streitet
mučúdan (O. močurem) er kehrt zurück
mučúren er kehrte zurück
mučúwkal bukol gieb zurück

mučúkta Lärchenbaumblätter
munučó (WT. faul, C. mun̥um sauer werden, faulen) sauer geworden
múnka (= WT. M′. müŋga) Zugnetz
mundá Sitte, Gebrauch
mundái (WT. muṅak) Rath
mundáleren er ersinnt
munnukán (WT. munukan, A. mondokan) Hase
mudáŋ (O. modon, A. modnum ich endige) Ende
mudurán (ob russ. мудрый?) listig
mudurátten er ist listig
mudáren steigen (vom Wasser)
mussán quer
mumbamá Kügelchen

Sprachproben.

I. Sprachproben der Kondagir-Mundart.

1. Utále ṅadí bínkin ajá, oši ódon ʒagdánne. Früher war der Wald gut, jetzt ist (nur) Brandwald geblieben.
2. Koremími aétmar bojurdúkwol, dynkenmími aétmar. Eichhörner jagen ist besser als wilde Rennthiere; Zobel jagen ist noch besser.
3. Ulgokí kuŋmáldu biʒíren. Das fliegende Eichhorn pflegt in hohlen Bäumen zu leben.
4. Noándun ujumkúnʒe koremúr garán. Ihm wurden leicht Eichhorne zu Theil.
5. Noán kasagát turančíŋnere; xawán xukuláʒiŋnere. Er plappert fortwährend; die Arbeit liegt darnieder.
6. Dólčatmi xowʒapču noanmán, okinmal noán turočillokin. Es ist angenehm ihn zu hören, besonders wenn er zu sprechen beginnt.
7. ʒäpínne oténne? Hast du zu speisen aufgehört?
8. Kolobó owčá? očín bihým. Ist das Brot gemacht? Noch nicht.
9. Upkát bai noándu óran. Das ganze Vermögen ist ihm zu Theil geworden.

10. Surukol čáški. Geh fort.
11. Bi noanmán ičatmi ʒägomnýlim mánukan. Als ich ihn ansah, fing ich selbst an zu gähnen.
12. Idúnun oŋkó ajá bišin. Wo immer ist gutes Rennthierfutter.
13. Iléllawa monoʒem oŋkoje áčinduli. Drei Tage werde ich fahren durch futterloses Land.
14. Śu ʒurbinäl uʒakitpa ostáwer. Ihr beide bahnet den Weg.
15. Púrtawa nodákol. Wirf das Messer her.
16. Ödýn kaputten móa. Der Wind hat den Baum gebrochen.
17. Minni ʒu bereja bargidádin biʒíren. Mein Zelt befindet sich jenseits des Flusses.
18. Ulgučátynkitýn utalö bínkin tooki Katúngali. Wie man erzählte lebte früher das Elenthier an der Tunguska.
19. Adý abilítta orór? Wie viel fehlen Rennthiere?
20. Tolgokilba xúŋeren. Es sind die Schlitten verschneit.
21. Minni bišýn xogdý orón, xogdý orón mindú bišýn. Ich habe ein grosses Rennthier.
22. Minni orón xogdý bičán. Mein Rennthier war gross.
23. Tyniwó ʒebčaú illén ollóo. Gestern habe ich drei Fische gegessen.
24. Minni nokún ušádiren. Meine Schwester ist krank.
25. Nokúnnil orór xogdýl; minniŋi amiŋi orór uitmar. Meines Bruders Rennthiere sind gross; meines Vaters Rennthiere sind kleiner.
26. ʒawakól oronmó. Fange das Rennthier.
27. Túlokal ráwo (?) oronmó. Spanne dieses Rennthier vor.
28. Bi noándun teʒáʒem. Ich werde ihm trauen.

29. Er burúʒen dýłe. Dieser Kopf wird fallen.
30. Mólin báre icewʒémi. Wald ist nicht zu sehen.
31. Uúnen sinilgan? Ist der Schnee geschmolzen?
32. Únet togóp, tyrgakákin xurúb mity. Wir sind früh aufgestanden, spät ausgegangen.
33. Bu ujáldyreb umtutékindula uʒalá. Wir haben uns auf verschiedene Wege vertheilt.
34. Mudákit ólgaren. Die Wasserfluth hat aufgehalten.
35. Minníl kokóllöl orogór uláptan. Meine Handschuh sind durch und durch nass geworden.
36. Xujő mindú onúllen. Die Wunde bei mir fing an zu schmerzen.
37. Tögomí dygín binäl xoruʒére. Morgen werden alle vier gehen.
38. Noartin aiúkir. Sie sind satt.
39. Únkukol čaje mindú. Giess mir Thee ein.
40. Amargul estše očél ičéwre. Die Hinteren sind noch nicht zu sehen.
41. Bu bicáun nadán binal. Wir waren unserer sieben.
42. Xylgilʒeren yŋinʒe. Er zittert vor Frost.
43. Čirúinʒi xingilʒeren. Er zittert vor Geiz.
44. Minnil ʒur tárinagel orór. Meine zwei paar Rennthiere.
45. Er očija? Ist es nicht dieser?
46. Noandukkin, minduk, oŋníduk, níduk? Von ihm, von mir, von der Mutter, von wem?
47. Girkúnkiw utále, okinwal omonkiw amuttulá. Früher pflegte ich herzukommen, dann und wann kam ich zu dem See.
48. Awadytan ʒämukin binán. Wenn auch noch so hungrig.

49. Sámi aiwdái adylečinen bikte. Weiss man, man wird gesättigt, falls ich nur mit Netzen da bin.

50. Biʒäktúkal ʒan aŋánil óda. Seitdem sind es zehn Jahre.

51. Nedela majuwa biʒam holóktodu biʒáktup očewda aiúkin bišán, očewda biše ʒämukin. Eine Woche schon lebe ich an der früheren Stelle weder satt noch hungrig.

52. Íla olló ódan? Dykačál bináre. Wohin sind die Fische gerathen? Sie haben sich wohl versteckt.

53. Murúmnak ámutpa tulétmi bakaʒabpal díkončederilbo. Kehrt man den See ringsum aus, so finden wir wohl die versteckten.

54. Or bereja daptudun oninyn mányn nodipču odan; mándulin uǧúl biši da ulukta omutáŋel úrgošel ičewre, kotö detyl biši da močida. Von der Mündung dieses Baches wurde der Fluss breit und schön; an ihm entlang sind Ufer und Glinte, einzelne Felsen sind zu sehen; es giebt auch Tundras und Wald.

55. Buukaon mohóktami ikšinilen. Wenn man an Schierling riecht, fängt man an zu niesen.

56. Melenne proškawa? Hast du den Schnupftabak gemahlen?

57. Tarkókan arbabákun xuʒéndu. Sieh da die grosse Untiefe am Vorgebirge (an der Landzunge).

58. Tará oŋnem ičére. Ich sehe sie nicht.

59. Girkimuginne ʒuldula ši? Willst du nicht ins Zelt treten?

60. Omušim gonörö, gonö (girku) mugim. Ich will nicht gehen.

61. Ípkokol ororbo onidátyn. Befiehl, dass man nach den Rennthieren gehe.

62. Ípkokol oronmó tapudátyn. Befiehl, dass man das Rennthier tödte.
63. Ípkokol ororbo tuleʒidátyn. Befiehl, dass man die Rennthiere einspanne.
64. Huruköl páhelba ičulidái. Mach dich auf, geh die Fallen betrachten.
65. Ičetnó uawʒénne. Schau dich vor, du wirst dich stossen.
66. Xilawčá uláneduk aétmar. Gebratenes ist besser als Gekochtes.
67. Inma ši áčin? Hast du nicht eine Nadel?
68. Upkatpáne oši tille. Er begreift nicht Alles.
69. Ni kapurgačan narta? Minni. Wessen ist der zerbrochene Schlitten? Mein.
70. Ilá gonoʒénne? Wohin gehst du?
71. Adillewo mit bišin? Wie lange sind wir hier?
72. Irtyki ši odénne? Bist du hieher gerathen?
73. Ila mučánynne? Wohin bist du zurückgekehrt?
74. Ókin tuktygin ʒöŋaš úreldula? Wann wirst du die Höhen ersteigen?
75. Adý hindu aŋanyŋille? Wie viel Jahre hast du?
76. Adynnu biʒére ʒul? Wie viel Zelte sind da?
77. Édu ši takaúnne? Hast du dich hier beschmiert?
78. ʒapim aiumnýn. Ich habe mich satt gegessen.
79. ʒúwa optýʒeren noán. Er umgiebt das Zelt mit Schnee.
80. Uši omukan ačin; ila ódan? Ein Riemen fehlt; wohin ist er gerathen?
81. Íla surinne? Wohin gehst du?
82. Xurúmat lúnaʒören. Es fällt feiner Schnee.
83. Iŋókta xogdýŋi orónni. Haar des alten Rennthiers.

84. Akinil miniŋi hukšillálin. Meines älteren Bruders Schneeschuh.
85. Aúun amiŋi miniŋi (minní). Die Mütze meines Vaters.
86. Minniŋi girkiŋiw mógdy. Meines Freundes Pfeife.
87. Búkol noándun. Gieb ihm.
88. Uȣakáptyn mannidúi nokundúi búčau. Ich gab den Ring meiner jüngeren Schwester.
89. Ulgučákol mannidúi amíŋdu. Erzähle es meinem eignen Vater.
90. Oronmó bi tapúʒem. Ich tödte das Rennthier.
91. Xunikičanmó bi íščem. Ich rupfe das Haselhuhn.
92. Bi óʒam hukšillawa. Ich mache Schneeschuh.
93. Malloaʒem purtabi ullowo. Ich zerschneide das Fleisch mit dem Messer.
94. Ollót ínʒem. Ich lebe von Fischen.
95. Bi ulliʒem čiwat. Ich nähe mit dem Faden.
96. Ičatčem ésatpa. Ich sehe mit den Augen.
97. Bičau bi amíŋdui. Ich war bei meinem Vater.
98. Púrtawa ʒaučam onokidu bi. Das Messer halte ich in der Scheide.
99. Tolgokíldu ómoʒem. Ich komme bei den Schlitten.
100. Hukšiȣun girkúʒam. Ich gehe mit Schneeschuhen.
101. Umʒäm tygedúk. Ich trinke aus dem Gefäss (der Schaale).
102. Xukuládem hoktóundu. Ich liege auf dem Bett.
103. Aʒem xúlladu. Ich schlafe unter der Decke.
104. Togokol moríndu. Setze dich aufs Pferd.
105. ʒáwaren móduk noán. Er hielt sich am Baum.
106. Bi omanmu moja ačin. Ich blieb ohne Holz.
107. Girkučaun ʒukoli bu. Wir gingen auf dem Eise.
108. ʒúko xorgidálin kumanma dyčátyn. Unter das Eis senkten sie die Schwimmhölzchen.

109. Su tahawoš mundukačanduk. Ihr bliebet am Baumstamm hängen.
110. Si togotčičaš ʒudu. Du sassst im Zelte.
111. Gorówo očou hina ičére. Ich habe dich lange nicht gesehen.
112. Unatmarit ši togonný. Du bist früher aufgestanden.
113. Šundúkwol omukán biná xotétmarwo koremúrbo wáre. Allein hat er mehr Eichhorne erlegt als ihr.
114. Ankulala dagetmar Oškadukwol. Nach Ankula ist es näher als nach Osjkina.
115. Owsak gugdétmar Balunadukwol. Owsak ist höher als Baluna.
116. Irakta maŋátmar ašiktadukwol. Die Lärche ist härter als die Tanne.
117. Noán xogdýmer mindukwol. Er ist grösser als ich.
118. Ni xagdymar aŋaniŋil ʒuwar? Wer ist an Jahren älter von Beiden?
119. Ra birawá alaukittulin alaúkatte. Diesen Fluss überschreitet er längs der Furt.
120. Daryški antyki. Lenke rechts.
121. Bi noandun bidičaú murúmnak aŋanýja. Ich habe bei ihm ein ganzes Jahr gelebt.
122. Bi ašáktaʒem oronmó. Ich gehe das Rennthier jagen (leiten).
123. Anyʒem hina hukót. Ich beschenke dich mit dem Beil.
124. Aŋátten orón ankówo. Das Rennthier gräbt Futter auf.
125. ʜakát ódan noŋán. Er ist besser geworden.
126. Aétmar togotmi ilitčariduk. Besser ist es zu sitzen als zu stehen.

127. Bi aŋičaw ʒudu. Ich habe im Zelt übernachtet.
128. Mitkila urinalat (aŋalát) goró. Bis zu unserer Zeltstelle (Nachtlager) ist es weit.
129. Ašúnawal burduka bukol mindu. Gieb mir ein wenig Mehl.
130. Amtakal olloö. Schmecke den Fisch.
131. Noanin oŋokton aullen. Seine Nase ist geschwollen.
132. Oričau noanmán iromattan mindula. Ich lud ihn ein, dass er bei mir Gast sei.
133. Olboškatčáun amuttu bu. Wir haben uns im See gebadet.
134. Amargú narta kapúrgaren. Der hintere Schlitten zerbrach.
135. Mu arbadören. Das Wasser wird seicht.
136. Oši dolbó áčaw aját, niwol očo olgaren. Diese Nacht habe ich gut geschlafen, niemand hat es verhindert.
137. Sóma awkit ourí tala oʒen. Dort wird sehr steiler Niederstieg sein.
138. Anuʒereñ sogdőnno. Der Rücken schmerzt.
139. Noán mina anarén. Er hat mich gestossen.
140. Arakušú oʒönakan. Allmählich wird er es thun.
141. Ew aldyčátyn? Was haben sie behauen?
142. Tartyki ajánen ʒuláški. Dorthin fliesst er vorwärts.
143. Hukulaškal ahendai. Lege dich dass du schlafest.
144. Xowšilöm owki dolgui tamaré. . . . der Nichtschuldenbezahler.
145. Háxčel bultýrgaren. Die Kufen sind glatt geworden.
146. Noán dólgu očö búre. Er hat die Schuld nicht bezahlt.
147. Bojitčau koromúrba. Ich habe Eichhörner gefangen.

148. Tiŋariŋa xigološaní namápču bičán. Der vorigjährige Herbst war warm.
149. Naŋtál burúre mólduk. Die Zapfen sind von den Bäumen gefallen.
150. Amakan unä burgigina. Bald werden die Blätter fallen.
151. ʒú minni béreja bargidadin biʒiren. Mein Zelt steht jenseits des Flusses.
152. Minnila dunnaŋdulan gonan ilella. Bis zu meiner Stelle geht man drei Tage.
153. Böra odan búriči. Der Fluss ist inselreich geworden.
154. Er bíra aŋanitykin tylkaniŋnere. Dieser Fluss tritt jährlich aus.
155. Balunakal mihaldáwar ʒúwar. Geh helfen, dass die Zelte abgebrochen werden.
156. Uʒakítpa bakanne? — Baköm. Hast du den Weg gefunden? — Ich habe ihn gefunden.
157. Dettpo (börawo) bargimnak. Jenseits der Tundra (des Flusses).
158. Jakoŋnadu bakáʒeb. Auf der Jakoŋna werden wir finden.
159. Illánma oror wáme, da ʒurbo putal. Drei Rennthiere habe ich getödtet und zwei Birkhähne.
160. Gedu noodu bégadu olloo wačau aját. In dem andern früheren Monat habe ich Fische gut getödtet.
161. Irakta ŋonemdýmar čalbánduk. Die Lärche ist höher als die Birke.
162. Girkučau galaktudai kotowó hókọripčáwa. Ich bin gegangen, dass ich suchte das verlorene Messer.
163. Kólemte mundú giramnačí. Die Karausche ist bei uns grätenreich.

164. Mindu omukan inmakčá da ʒur tumleja. Ich habe eine Rennthierladung und zwei .....
165. Er ʒaptilä ʒerípču. Diese Speise ist bitter.
166. Mu orni juktani idarepču (gočepču). Das Wasser dieser Quelle ist bitter.
167. On gunen, on gunʒenne? Was sagt er, was sagst du?
168. Helökša buručá majú. Der Thau ist schon gefallen.
169. Xurúʒem, mola hinʒeb. Ich werde gehen, wir werden Bäume fällen.
170. Holínčakol obedadái Eile, dass du speisest.
171. Urkówo hamkál, urko homiwčá. Schliesse die Thür, die Thür ist geschlossen.
172. Dyrgiwki ʒägdyʒeren enúpčut. Die Nessel brennt schmerzlich.
173. Dolbó mu doŋotorón. In der Nacht ist das Wasser gefroren.
174. Talá ékuma dohi dohiktoʒéren ámut ohín. Was für ein Vogel fliegt dort über den See?
175. ʒamulča bišim bi. Ich bin hungrig geworden.
176. Śi dóldynne oriʒerilba. Du hörst die dich rufenden.
177. Noandun ʒalija ačin. Er hat keinen Verstand.
178. Ewa ši dokoláčinne? Was hinkst du?
179. Edú bičan ušil. Hier waren Riemen.
180. Ékum targačin! ékum sare? Was für einer! was weiss er?
181. ši emánne öla? Weshalb bist du hergekommen?
182. Noan öllő Xoŋogir. Er ist der beste Chongogir.
183. Erúpčut ʒumyš šu. Schlecht habt ihr die Zelte gestellt.
184. Erúpču mo tadú. Das ist ein schlechter Baum.
185. Noán erúpču hamán. Er ist ein schlechter Schaman.
186. Éty očáš? Womit hast du es gemacht?

187. Ekúnda ačin, ekúnda oče ičeúre, oče íre. Nichts ist da, es ist nichts zu sehen, nichts zu hören.
188. Eda udánne ʒaptylóu? Weshalb bist mit Speisen zu spät gekommen?
189. Owki ulgučane čiruín. Er erzählt nichts der Geizige.
190. Irgit omorén noán? Woher kam er (sie)?
191. Idu noán bičán? Wo war er?
192. Ilkánduli gonokal. Gehe längs der Baumkerben.
193. Ila surínne? Wohin gehst du?
194. Noanman ši ičičaš? Hast du ihn gesehen?
195. Er mol kylterýre. Diese Bäume sind verdorrt.
196. Xomat kankítčeran. Er brüllt stark.
197. Ošíktal ŋoaripču. Die Sterne leuchten.
198. Moʒeren étpal. Es riecht nach etwas.
199. Multuwkal ušíwa. Lass die Riemen los.
200. Oši tyrgá naŋmaltán. Heute ist es heiter.
201. Xómat amakáči naleukánen noánman. Der Bär hat ihn sehr in Angst gesetzt.
202. Upkačin noán našundui. Er ist ganz in Schweiss.
203. Noan úrgapčut oriʒeren. Er athmet schwer.
204. Owoški nodakol hila. Wirf hieher.
205. Owki boengaje ware noán. Er ist ein schlechter Jäger.
206. deleča očin burúre. Die Sonne ist nicht untergegangen.
207. Talá omorö, omorö olá. Er ist dorthin gekommen, hieher gekommen.
208. Dagá omočaš. Du bist nahe gekommen.
209. Okšőnne poktyráun? Trägst du (nahmst du) die Flinte?
210. Ohíla ʒu aja odan. Heute ist das Zelt gut geworden.
211. Tohó siwren. Das Feuer ist erloschen.

212. Mindú tahiŋneren. Er wird sich an mir rächen.
213. Hukšilladu orón tuúren. Das Rennthier ist auf den Schneeschuh getreten.
214. Tuk bihín! Es sei so!
215. Kapturudu čolören. Er brach durch die Eiskruste.
216. Bereja ʒögintyki xoruren. Der Fluss lenkt links.
217. Otoryn xawalʒámi. Er hört auf zu arbeiten.

II. Sprachprobe der Wilui-Tungusen nach Maack, in besserer Gestalt als in dem Abdruck des Reisewerks.

1. Toḡoi omópkol. Gieb Feuer.
2. Ömýköl. Komme.
3. ŋanmákta homa. Es sind viel Mücken.
4. Ajáma homa. Sehr gut.
5. Ajápču homa. Sehr gut.
6. Ȧbaja konónni? Weshalb rufst du?
7. Öwöski omopkol. Komm her.
8. Upkáčin oron bihin. Alle Rennthiere sind da!
9. Ŋuŋun oron áčin. Sechs Rennthiere fehlen.
10. Iduk bakáʒam? Woher finde ich sie?
11. Idu oror bihä? Wo sind die Rennthiere?
12. Ahylla oror bihä? Sind die Rennthiere weit?
13. Orormu unyjamačim. Ich habe Rennthiere gekauft.
14. Homat tamulča bihäm. Ich möchte gern rauchen.
15. Tandab omópkol. Gieb mir zu rauchen.
16. Homa goro odan tamulʒakym. Sehr lange habe ich nicht geraucht.
17. Tyhýtkyl. Setze dich.
18. Ni gärbis. Welcher ist dein Name?
19. Äjäsinnä jäbdawi? Willst du essen?
20. Xurukol ʒämnákol. Geh und iss.

21. Omúkol ʒämnákol. Komm und iss.
22. Jäbda äjäsinnä? Willst du essen?
23. Muja omópkol. Gieb Wasser.
24. Ćaiba omópkol. Gieb Thee.
25. Nikičanmu wamä. Ich habe eine Ente geschossen.
26. Ninakin gočoron. Der Hund bellt.
27. Hina ajabumbi. Ich liebe dich.
28. Őköl iläčarä. Höre auf.
29. Udun amađäran. Es regnet, дождь идетъ!!
30. Öduk oki goron öduk Huriŋnäla? Wie weit ist es von hier bis zum Sjurungda?
31. Oronni adí tamači? Wie theuer ist dein Rennthier?
32. Tyrýkal. Halte.
33. Körömúnma wakäl. Erlege das Eichhorn.
34. Ollon oki amu ʒiŋis? Wie viel Fische im See?
35. Huriŋnaduk uʒači Ćonala? Ist ein Weg von Sjurungda zur Tschona?
36. Namakal oronma. Sattle das Rennthier.
37. Hujikakydula hurukol. Gehe in den Wald.
38. Ororba bakakal. Suche die Rennthiere.
39 Omukyn ömöm. Ich kam allein.
40. Omopkol hakyrʒi. Gieb Zucker.
41. Himärib amýrän. Der Tod ist gekommen.
42. Orón ihäduk (moduk) tagami burúrän. Das Rennthier stolpert über den Stein (den Baum).
43. Tyhýtkol ajamat. Setze dich gut.
44. Hogdonohut uniʒäran! Der Rücken juckt uns!
45. Hiluktab taračirän. Unser Darm spricht.
46. Idu tögätčännä? Wo wohnst du?
47. Ölöndula okin ištäŋal? Wann kommen wir an den Olenek?
48. Anabárba hanä? Kennst du den Anabar?

49. Jähädu si girguktačas? Bist du an den Shessei-See gegangen?
50. Oki Öwönki tögöčärän? Wohnen (dort) viele Tungusen?
51. Ä oʒära? Was machen sie?
52. Amu ʒiŋis uŋta? Ist der See tief?
53. Baigaldu girguktačas? Bist du am Eismeere gewesen?
54. Huriŋnäduk goron oki Jänihäidula? Wie weit ist es von Sjurungda nach Jenisseisk?
55. Ílkal. Halt an.
56. Urkoba homkal. Mach die Thür zu.
57. Ninákin jugin. Treib den Hund hinaus.
58. Ninákin irä mini? Wo ist mein Hund?
59. Ninakinma ípkal. Lass den Hund herein.
60. Öčöb hare. Ich weiss nicht.
61. Tugil. So recht.
62. Udunʒami ötöča. Es hat aufgehört zu regnen.
63. Bi tygytčäm amuttu Huriŋnadu. Ich wohne am See Sjurungda.
64. Ötöča buruʒämi hiŋilgan. Es hat aufgehört zu schneien.
65. Hiriglila ätap ista ähi tyrga. Heute erreichen wir nicht den Siligir.
66. Diläča ugíla oča. Die Sonne steht hoch.
67. Byjal ajat tögätčira. Die Leute leben in Güte.
68. Äkunda ačin. Gar nichts.
69. Togob ilatkally. Mach Feuer an.
70. ʒuka hänanáʒirän. Das Eis kracht.
71. Kalan húrän. Der Kessel kocht über.
72. Bi ähitýrga higʒam oronma. Ich werde heute ein Rennthier schlachten.
73. Purtabab hibököl. Schleif mein Messer.
74. Töbur pöktirabunno? Ist deine Büchse geladen?

75. Baikákun Nirʒim homamata. Nirdshim ist sehr reich.
76. ʒälakiwa ninakin ʒawaran. Der Hund hat ein Hermelin gefangen.
77. Kigla halgam nuŋnöran öŋnöm girkurra. Ich kann wegen Fussschmerzen nicht auf dem Schneeschuh gehen.
78. Purtabaš bákam. Ich habe dein Messer gefunden.
79. ʒuwa häpkal. Stelle das Zelt auf.
80. ʒaw hindu bähin? Hast du ein Boot?
81. Ölön daptula áhun öduk? Wie weit ist es von hier zur Olenek-Mündung?
82. Ogil akäl ʒawi. Leg am Ufer an.
83. Homat ulikal. Rudere rasch.
84. ʒabbi turíkal. Halte das Boot an.
85. Jokodiwä hanä. Kannst du Jakutisch?
86. Okiwa wanä unokačilba öhi aŋganidu wanä? Wie viel Bären hast du in diesem Jahre erlegt?

Berichtigungen.

Spalte 100, Z. 11 v. u. ʒoloríkto ist kein Adjectiv, sondern ein Substantiv; s. Wörterverzeichniss unter dem Worte ʒoló.

Spalte 119, Z. 3 v. o. xugx Bummel-Bär, d. h. ein Bär, der lange umherschweift und spät aufs Winterlager geht (шатунъ).

(Tiré du Bulletin, T. XXIV, p. 39—146.)

$\frac{16}{28}$ Août 1877.

De la littérature romanesque géorgienne. Par M. Brosset.

Le présent travail se composera de deux parties: Introduction, proprement bibliographique et d'histoire littéraire; aperçu général des romans héroï-féeriques géorgiens et spécialement du Qaramaniani, ainsi que du roman de moeurs «Un homme, un fils d'Adam,» avec extraits caractéristiques de ces deux ouvrages.

I. Introduction.

Les ouvrages composant l'ensemble de la littérature géorgienne se répartissent entre les diverses sections en nombre inégal, à-peu-près comme il suit, dans l'ordre de leur importance numérique.

Religion, comprenant la théologie dogmatique et morale, la polémique et la liturgie.

L'histoire, tant ecclésiastique que civile.

Les romans, en vers et en prose.

Puis viennent la poésie proprement dite, la grammaire, la lexicographie, la législation, les sciences et de nombreuses traductions d'ouvrages russes, français, allemands et autres, se rattachant aux classifications ci-dessus indiquées.

Si l'on veut se former une idée adéquate de l'importance numérique des produits réunis de l'esprit géorgien, on en trouvera des listes, donnant l'ensemble presque complet, dans les ouvrages suivants:

1) Éléments de la langue géorgienne, Paris 1827, 8°, p. VI—XIX.

2) Compte-Rendu de l'Académie Impériale des sciences pour 1837, p. 55—116. C'est un Catalogue formé de trois: a) Celui, en 212 №№, rédigé par le savant tsarévitch Théimouraz Giorgiévitch, pour sa propre bibliothèque; b) celui d'une collection que l'on m'a dit avoir appartenu à un thawad — prince Tzitzi-Chwili, qui n'est autre que la transcription pure et simple d'une liste de livres et manuscrits géorgiens, rédigée par le recteur David Alexis-Chwili, préposé au séminaire de Thélaw, dans le Cakheth septentrional, au temps du roi Ericli II, vers la fin du dernier siècle, homme fort lettré pour son temps et calligraphe distingué, ayant formé école. Je n'ai fait que transcrire dans le Compte-Rendu de M. Fuss le Catalogue dont il s'agit, dont une copie originale m'est tombée depuis lors entre les mains, sans que j'aie vu les ouvrages eux-mêmes. c) Une liste d'ouvrages, la plupart traduits de diverses langues, rédigée par un thawad Awali-Chwili, dans les mêmes conditions.

Le Catalogue du recteur David, écrit en grande partie de sa main, du moins y remarque-t-on deux écritures, dont une est évidemment la sienne, l'autre, cursive, peut-être la sienne ou celle d'un tiers inconnu. Il comporte 271 №№, sauf erreur, et est précédé d'une introduction qui mérite d'être lue, et précise le genre de valeur du travail dont il s'agit.

«Ce qui se trouve d'ancienne dâte dans toute la Géorgie, en fait d'ouvrages traduits, livres ecclésiastiques, écrits ou commentaires des saints pères, Saintes-Écritures ou la Bible, histoires anciennes et nouvelles, livres profanes; les époques ou dates chrétiennes des traductions, les noms des rois de Géorgie, contemporains des auteurs; les langues auxquelles appartiennent les originaux, grecque, franque, arménienne, persane, russe et autres; en outre, quel sage ou savant Géorgien a composé des livres originaux; quels saints pêres géorgiens ont traduit du grec, de l'arménien ou du russe en géorgien tel ou tel écrit philosophique, théologique, autant qu'il m'en souvenait, qu'il m'en souvient, et que je le sais, autant qu'il s'en trouve maintenant en Géorgie, ou qu'il s'en est perdu par suite des circonstances, par l'invasion et par le pillage des infidèles persans ou autres étrangers: tout cela est enregistré plus bas.

«Ce qui est présent à ma mémoire, ce sont les livres que je possède ou qui, se trouvant dans ma maison [1]), ont été enlevés le mardi 22 septembre 483 = 1795, quand Agha-Mahmad arriva d'Astrabad, et sont enregistrés plus loin. J'ai tracé ce registre à la prière et sur les instances de mon ami, le capitaine Ghétic; en outre, vous amateurs géorgiens, veuillez y insérer ce

---

1) Les tsarévitch Bagrat et Théimouraz dans leurs Mémoires particuliers, assignent le «mardi 11 septembre» à la prise de Tiflis, indication exacte, quant au calendrier; Boutkof, Мат. для ист. Кавказа. II, 338, dit «le 12,» Jean Onoskerdjan «le 14.» V. Hist. mod. de la Géor. t. II, p. 261, n. 2, l'indication des sources. La différence d'un jour entre les tsarévitch et Boutkof peut s'expliquer, la date d'Onoskerdjan n'est pas autrement appuyée; quant à celle du recteur David, je remarque, sans l'expliquer, qu'elle est en avant de 11 jonrs, justement comme le nouveau style, par rapport à l'ancien.

que vous trouverez. Ce travail, fruit de mes souvenirs personnels, m'appartient; il contient ce que je savais par mes lectures, ce que j'ai appris relativement aux auteurs et traducteurs, par des recherches multipliées et exigeant beaucoup de temps. Malade et encombré d'affaires, j'étais hors d'état de découvrir les rois, les interprètes, de critiquer les dates, les indications de langues, la chronologie. J'ai écrit ce que je savais. Il n'existe pas de livre géorgien où soient consignés, et d'où j'aurais pu transcrire les noms d'auteurs et de traducteurs, les dates de composition des livres. Notre Histoire de la Géorgie énonce vaguement qu'en tel temps ont paru les saints pères interprètes, sans préciser les livres traduits ou composés par eux: «Par ex. Moi tel et tel, j'ai traduit ceci du grec.» Là où je me sers du mot ბერძული *berdzouli*, grec, sache, lecteur que c'est la langue ელინური élinouri. Moi, je n'ai fait qu'inscrire mes souvenirs.» Signé: le noble David Aleksis-Dzé, recteur.»

Ce n'est donc pas le catalogue d'une bibliothèque particulière, mais une liste d'ouvrages originaux ou traduits, dont les titres sont parvenus à la connaissance du rédacteur; c'est dans son genre un catalogue analogue à ceux de Smirdin, 1825, et de Bazounof, 1869, pour la littérature russe, à leur époque, contenant, le 1er, 9934 №№, le 2e, 11993.

3) Le Catalogue du Musée asiatique de l'Académie (cf. Das asiatische Museum, 1846, p. 737—742), rédigé par M. Tchoubinof, sous 225 №№, contient, outre la bibliothèque du tsarévitch Théimouraz, obtenue en 1847, grâce à la munificence Impériale, plusieurs acquisitions faites en divers temps, depuis une

quarantaine d'années. Certains №№ renferment plus d'un ouvrage.

4) Le Catalogue, spécialement ecclésiastique, de la Laure Ibérienne du mont Athos, a été publié par M. Victor Langlois, en 1867, 4° p. 105, dans l'Introduction à la Géographie de Ptolémée, photographiée par le célèbre voyageur russe Sévastianof. Le même, plus développé, composé par le moine géorgien Ilarion, vivant encore en 1871, et dont je possède une copie géorgienne, a été reproduit intégralement dans le Journal asiatique de Paris, 6° sér. t. *X*, p. 336—351.

5) Quant à la littérature tout-à-fait moderne de la Géorgie, j'en ai publié des registres, en 1863—1866, dans le Bulletin de l'Académie, t. IV—VIII; en outre on trouvera une soixantaine de titres d'ouvrages nouvellement imprimés à Tiflis, dans les №№ 63, 70, 71, 74, 77, 91, 104, 105, 125 du Journal დროება «le Temps,» pour 1876, №№ 17, 91 ibid. pour 1877, ainsi que dans les №№ 1 et suiv de la ივერია «Iwéria,» pour l'année courante.

6) J'ai encore eu entre les mains une collection de 30 M^{its} appartenant en 1844 à M. Pétré Kébadzé, dont la liste me manque malheureusement, et celle des poésies ou autres M^{its} de M. Pétré Laradzé, au nombre de 20. 7) Durant mon voyage j'ai parcouru la bibliothèque de David-Dadian, amateur éclairé, dont j'ai donné un aperçu dans mon 7° Rapport, p. 62, ainsi que celle du couvent de Gélath, 11° Rapport sur mon voyage, p. 24. 8) Il resterait à connaître l'importance réelle de la bibliothèque de M. Platon Iosélian, † à la mi-novembre 1875: son Catalogue se montait, il y a une quarantaine d'années, à 195 №№. 9) Enfin je men-

tionnerai pour mémoire la bibliothèque du prince géorgien Ioané, fils du tsarévitch Ioané Giorgiévitch, comprenant: Théologie, 106 №№; Philologie, 19; Littérature, 49; Histoire, 11; Droit, politique, 10; Philosophie, 36; Mathématiques, 7; Cosmographie, 4; Sciences militaires, 5; divers, 14; en tout 262 ouvrages, dont 43 imprimés. [2])

De ce simple aperçu il résulte que les personnes qui s'occupent soit de philologie ou d'histoire littéraire, soit spécialement de littérature géorgienne, trouveront sur leur route un nombre suffisant de compositions, tant originales que traductions de diverses langues, où l'idiome géorgien et l'état social et intellectuel de la nation sont représentés au naturel.

Le présent travail étant spécialement consacré à la section des ouvrages d'imagination ou romans géorgiens, nous devons placer en tête les notices fournies par le quatrain 1589 de l'Homme à la peau de tigre, édition du roi Wakhtang VI, Tiflis, 1712, et dans notre édition, St.-Pétersbourg, 1841, № 1637; car ce poème fut écrit sans aucun doute au XIIIe s., et l'auteur mourut, croit-on, en 1215 [3]).

ამირან დარეჯანის-ძე მოსეს უქის სონელსა.
აბდულ-მესია შავთელსა; ლექსი მას უქეს რომელსა.
დილარგვთს [4]) სარგის თმოგველსა; მას ენა დაუშრომელსა.

---

2) Cf. დროება 1877, № 55, une liste de 74 ouvrages géorgiens, originaux ou traduits, dont l'origine n'est pas indiquée.

3) Le même sujet a déjà été l'objet d'un travail particulier dans le Journ. asiat. août 1834, p. 143—164, et d'une dissertation du tsarévitch Théimouraz: ici il sera traité avec de nouveaux et de plus grands développements.

4) Deux bons M^{its}, dont un à la grande bibliothèque de Paris *F*,

და ტარიელ მისა რუსთველსა: მისთვის ცრემლ შეუშრო-
ბელსა.

J'ai conservé dans cette citation la ponctuation du royal éditeur, qui sera rectifiée plus bas, d'après l'interprétation du savant tsarévitch Théimouraz et suivant mes idées.

Le 1er vers de ce quatrain n'offre aucune difficulté, car tout le monde le comprend de la même manière:

«Mosé de Khoni a célébré Amiran Daredjanis-Dzé.»

Le 2°, parfaitement analogue, paraît aussi contenir un titre de poème et un nom d'auteur:

«Chawthel, dont on loue la poésie, *a célébré* Abdoul-Messia.»

Le tsarévitch Théimouraz, dans son commentaire sur ce sujet[5]), nous apprend qu'Abdoul-Messia Chawthel, i. e. originaire du Chawcheth, avait composé un beau poème, aujourd'hui perdu, dont le héros était son homonyme, un certain Abdoul-Messia; interprétation tout-à-fait conforme à la grammaire, si non peut-être à l'histoire, ce que nous sommes dans l'impossibilité de contrôler.

Le 3° vers offre une très grande difficulté, qui n'est pas encore, je dois le dire, entièrement résolue. Le nom de Dilargeth en un seul mot au datif დილარგეთს, comme celui de Sargis de Thmogwi, სარგის თმოგველსა, semble être le sujet composé du verbe indirect sous-entendu, უქია, inscrit au 1er vers, en sorte que ce 3e vers ne renfermerait aucun titre de poème, qu'exigent

et l'autre m'appartient, écrivent დილარგეთ; un autre M^it^ de Paris *E*. de moindre valeur, porte დილარგეთს.

5) Journ. Asiatique, août 1834, p. 147.

pourtant le parallélisme et la grammaire. Aussi le tsarévitch écrit-il დილარ გეთს en deux mots, et admettrait-il ici le nom d'un héros, joint à celui de la famille du poète ou à un simple sobriquet; il engage donc à traduire:

«Geth Sargis, de Thmogwi, à la langue infatigable, *a célébré* Dilar;» Je répète et souligne de nouveau le verbe, parce que le parallélisme de la phrase le commande, et que, suivant l'affirmation du tsarévitch, Geth est le nom de famille de Sargis; car il assure que le nom des Géthis-Chwili se retrouve encore dans le Saathabago, pays d'Akhal-Tzikhé, ainsi qu'en Iméreth. Sans révoquer en doute ce dernier fait, je n'en ai pas la preuve directe, et j'ai vainement cherché les Géthis-Chwili dans la liste considérable des familles nobles de l'Iméreth et du Gouria.

En outre, le Catalogue T. № 96, porte:

«Wisramiani, composé au temps de la grande reine Thamar, par Dilargeth[6]), sage thawad — prince — du Saathabago. Cette rédaction est remarquable par l'affirmation du nom de Dilargeth. Quant au Wisramiani, on sait exactement qu'il est l'oeuvre de Sargis de Thmogwi.

De son côté M. le professeur Tchoubinof pense que Geth peut bien être un sobriquet, devenu nom de famille, comme tant d'autres; en effet, le mot persan کد, կէտ, est donné comme signifiant «Mendication, mendiant,» dans le Dictionnaire arménien-persan de Douz-Oghlou; en turk گیت signifie «pars, va-t'en,» et n'a rien de plus absurde en soi que par ex. le sobri-

6) Cf. sup. la variante დალარგელს.

quet Cozierhu «petit chameau,» donné à un savant vartabied arménien du XIe s.

Mais ici les auteurs géorgiens ne sont pas tous d'accord, et par exemple le catholicos Antoni 1er, dans son «Discours en vers,» § 803 de l'édition de M. Platon Iosélian, Tiflis, 1853, écrit en un seul mot დილარგეთ comme nom d'un héros chanté par notre Sargis.

«Sargis, dit-il, est aussi un homme du calibre de Chotha — surnom du poète Rousthwel[7]); — ami de la sagesse, philosophe fameux, rhéteur éloquent, poète louable, de qui Chotha dit: «Il a célébré Dilargeth, თვით შოთას იტყჳს დილარგეთ უქის მას; ses écrits méritent un tel éloge.» Dans une note, l'éditeur nous dit que Sargis, qui mourut en 1190, a écrit le Dilargiani[8]) (soit Dilargéthiani). Si, de l'avis des deux auteurs géorgiens cités, Sargis de Thmogwi a écrit un poème intitulé Dilargéthiani, dont le héros serait Dilargeth, Geth ne serait donc pas le nom de famille du poète, comme le pensait le tsarévitch. Le poème, quel qu'il soit, de Sargis, étant perdu, les matériaux nous font défaut pour résoudre la question. Toutefois on sait que le poète Pétré Laradzé avait écrit, il y a environ 80 ans, un poème intitulé Dilariani, dont le héros est un certain Dilar.[9])

---

7) Chotha, ou, comme écrivent quelques-uns, Chothttha, en géorgien Ormouzd; Svadatâ, Qadatâ «donné, créé de lui-même.»

8) P. ديل coeur; اروغ l'émotion: coeur ému, ou émouvant le coeur.

9) M. Tchoubinof m'a fait remarquer justement que ce nom *paraît* avoir été employé comme celui de l'auteur, tandis qu'en réalité c'est celui du héros mis en scène. Si le poète Tchakhroukhadzé, dans son Éloge de Thamar, quatrain 6 de l'édition de M. Plat. Iosélian, Tiflis, 1836, *semble* à son tour blâmer la passion qui inspirait le poète:

Mon humble opinion est donc qu'il faut traduire:

«Geth Sargis, de Thmogwi, à la langue infatigable, *a célébré* Dilar;» ou tout au plus

«Sargis, de Thmogwi, à la langue infatigable, a célébré Dilargeth;» car deux M[its] et la variante d'Antoni autorisent une telle lecture.

Le 4[e] vers, tout-à-fait parallèle aux précédents, doit se traduire:

«Rousthwel, intarissable en ses larmes, *a célébré* son Tariel.»

Pour résumer, je lis et orthographie ainsi les vers en question:

ამირან დარეჯანის-ძე მოსეს უქის ხონელსა.
აბდულ-მესია, შავთელსა, ლექსი მას უქეს რომელსა.
დალარ, გეთს სარგის თმოგველსა, მას ენა დაუშრო-
მელსა.
და ტარიელ მისა 10) რუსთველსა, მისთჳს ცრემლ შეუშრო-
ბელსა:

Ainsi, Mosé, de Khoni, en Iméreth, a écrit le roman en prose d'Amiran Daredjamis-Dzé; Chawthel, du Chawcheth, le poème aujourd'hui perdu d'Abdoul-Messia; *Geth* Sargis, ou simplement Sargis de Thmogwi, le livre, aussi perdu, de Dilargeth ou de Dilar ou de Dilargeth; Rousthwel, de Rousthaw en Akhal-Tzi-

---

«მოუბარისა მის მდუღარისა დილარგეთისგან აღშფოთებულად. Elle était troublée par le flux de paroles enflammées de Dilargeth,» ces paroles peuvent aussi bien s'appliquer au héros Dilargeth, et certainement, dans les passages précédemment cités, le catholicos Antoni et M. Platon lui-même prenaient ce nom comme celui du héros chanté par Sargis de Thmogwi.

10) La grammaire voudrait lire ici მისსა.

khé[11]), le poème de Tariel, l'Homme à la peau de tigre.

Je ne pense pas que M. Tchoubinof soit parfaitement exact, quand il dit, dans son commentaire sur l'ouvrage de Rousthwel, éd. St.-Pét. 1860, p. 243: «Mosé de Khoni, auteur de l'Amiran-Daredjaniani; Abdoul-Messia Chawthel, du Thamariani; Sargis, de Thmogwi, du Wisramiani.» Ces notices, excepté la seconde, vraies en ce qui concerne les auteurs et les ouvrages cités, n'ont point de rapport direct au quatrain que je viens d'analyser.

Après ces notices, qui ont le mérite d'une antiquité avérée de six siècles, je vais donner par ordre alphabétique la liste des romans géorgiens dont j'ai pu recueillir les titres, et ce que je sais de leur contenu et de leur histoire littéraire. Les abréviations que j'emploierai sont: CR. Compte-Rendu de l'Académie, pour 1837, p. 55—114; T. Catalogue Tzitzi Chwili, le même que celui du recteur David Alexis-Chwili, dont je ne garantis pas le contenu. Je ne parlerai pas du Catalogue du prince Awali-Chwili, qui ne renferme que des traductions du russe et du français; P. indique les traductions du persan.

1. ამირ ნასარიანი «Amir Nasariani,» P. traduit par le roi Wakhtang VI. CR. p. 104, T. Un exemplaire, le

11) La carte du Samtzkhé, par Wakhoucht, indique en effet deux localités du nom de Rousthaw: l'une, vers les sources de la Djaqis-Tsqal, l'autre, sur un affluent droit du Mtconar, presque vis-à-vis de Ghr, sur la gauche.

Le tsarévitch Théimouraz croit, au contraire, que Rousthaw, patrie de notre poète, est la localité de ce nom, dans le Cakheth-Extérieur, dite plus tard Bostan-Kalak et Nagébebni, sur le bord du Kour, à 6 verstes de Tiflis. L'autre opinion, est plus généralement adoptée, et plus probable.

seul que je sache, est mentionné comme se trouvant dans la bibliothèque de M. Platon Iosélian.

2. ამირან დარეჯანის-ძე «Amiran Daredjanis-Dzé,» par Mosé de Khoni[12]), contemporain de la reine Thamar, en belle prose, composé originairement de 12 portes ou chapitres. L'exemplaire qui appartenait au tsarévitch Bagrat Giorgiévitch a reçu une augmentation de deux chapitres. V. l'analyse de cet ouvrage, dans le Bulletin scientifique de l'Académie, t. III, p. 7. C'est un roman héroïque semi-merveilleux, racontant de fameuses aventures de guerre, qui ne doit pas être confondu avec le Mirian Daredjanis-Dzé, mentionné plus bas. Le Catalogue du recteur David Alexis-Chwili, № 226, mentionne un Amiran Daredjanis-Dzé en vers.

3. აბდულ-მესია *Abdoul messia* est le héros et le titre d'un roman en vers, composé par Chawthel, qui est aujourd'hui perdu.

4. Le livre d'Alferd ou d'Alfred, traduit de l'arménien, en Iméreth, CR. p. 104, T. № 232. Ce roman arménien est inconnu d'ailleurs.

5. ბახტრიანი «Bakhtriani,» ou Bakhtiar-Nameh, P. traduit par Alexandré Soulkhanachwili, que j'ai connu interprète au ministère des affaires étrangères, il y a une quarantaine d'années.

6. ბარამიანი «Baramiani,» en vers, P. CR. p. 104. J'en ai tiré une copie sur l'exemplaire de la Bibliothèque de Paris; v. l'analyse, Journ. asiatique, août 1834, p. 234—240, avec la Table des chapitres de ce

12) Sur les traditions superstisieuses dont Amiran est le sujet, en Gé., v. დროება, 1877, № 80, feuilleton, par 8. მთაწმიდელი; le fait est que j'ai vu dans une église du Souaneth certains traits de sa légende peints *al* fresco.

poème, qui a été composé par Onana, juge, dans le Cakheth, en 1726.

7. Un autre Baramiani, que je ne connais pas, a été écrit en vers, par Nodar, fils de Pharsadan, thawad karthle, et contient l'histoire du roi sassanide Baram-Gour. Il est cité avec éloge par le roi Artchil, dans le recueil de ses poésies, CR. p. 98. Comme le Catalogue T. distingue le grand et le petit Baramiani, je ne sais quel attribut convient à celui de Paris et à celui dont parle le roi Artchil; seulement le petit, CR. № 119, est donné comme traduit du persan, et le grand, № 96 comme «écrit en vers géorgiens, გალექსილი ქართულად, et arrangé en géorgien გაკეთებული,» par un prince géorgien, je suppose que le second des deux que j'inscris est le petit, et l'autre le grand. En outre, au № 212 du même Catalogue, je trouve le Grand Baramiani, en 7 nouvelles, en vers, P. ce qui paraît faire double emploi avec la notice du poème, d'ailleurs inconnu, de Nodar.

Dans le catalogue du journal «le Temps,» cité plus haut, le Baramiani est indiqué comme ayant été traduit par ordre du roi Wakhtang.

8. ბეჟანიანი «Béjaniani,» Histoire de Béjan et de Manidjaw, imprimé à Tiflis, 1875, in-18°, 34 p.

9. დარვიშიანი ou ჩარ-დარვიშიანი «Darwichiani ou Tchar-Darwichiani,» P. Histoire en prose de quatre derviches; CR. p. 104, imprimé à Tiflis, 1876, in-18°, 134 p.

10. დილარგეთიანი, *Dilargéthiani*, poëme de Sargis de Thmogwi, aujourd'hui perdu.

11. დილარიანი «Dilariani,» histoire héroïque, persane, mise en vers par Pétré Qarib Laradzé, pour le

tsarévitch Iwané Giorgiévitch, différent, par conséquent du Dilargiani ou Dilargéthiani par Sargis de Thmogwi, dont il a été parlé dans le préambule de ce travail. J'ai eu pendant quelques jours cet ouvrage entre les mains, en 1847, avec une vingtaine d'autres, appartenant au docteur Andréiefski, mais je n'ai pu prendre connaissance du contenu. CR. p. 108.[13])

დავითიანი «Dawithiani,» P. en vers, par David Gouramis-Chwili, 1re livr., imprimé à Tiflis en 1873; je ne l'ai pas eu entre les mains.

Malgré l'indication d'un original persan, ce n'est pas un roman, mais le commencement des oeuvres poétiques de l'auteur, Dawith Gouramis-Chwili, vivant au commencement du XVIIIe s., oeuvres qui se trouvent au Musée asiatique.

12. ვარამიანი «Waramiani,» ou le Petit Baramiani, P. T. c'est, avec une légère variante, le même que l'un des deux ouvrages de ce nom mentionnés plus haut.

13. ვეფხვის-ტყაოსანი «wephkhwis-tqaosani,» Histoire de l'homme à la peau de tigre, de panthère ou de léopard, car le mot mal défini ვეფხვი wephkhwi comporte ces variantes. Est-ce un mot d'origine purement géorgienne, persane, arabe ou autre? c'est ce que je n'ai encore pu déterminer. La panthère se nomme en arménien յովազ hovaz, en persan وشاق wechaq: le tigre, en turk, phélenkh, ou qaphlan.

Quoi qu'il en soit, le héros principal, Tariel, y paraît revêtu d'une peau de tigre ou de panthère. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai eu l'occasion de dire sur

---

13) A ce sujet M. Tchoubinof m'a rappelé que la 19e porte de l'Amiran-Daredjaniani renferme l'histoire de Dilar, fils de Djimched, roi des Khazars.

le contenu de ce poème dans le Nouveau journal asiatique, t. I, p. 491, et II, p. 277. Quant à l'auteur, Chotha Rousthwel, il était contemporain de la reine Thamar et son მეჭურჭლეთ უხუცესი, chef des garde-meubles, i. e. ministre des finances. Il mourut, dit-on, sous le froc, à Jérusalem, en 1215.

Le poème dont il s'agit, est le plus célèbre et réellement le plus artistique au point de vue de la composition et du style, de toutes les productions de l'imagination des Géorgiens. Aussi a-t-il eu plusieurs éditions: celle du roi Wakhtang VI, petit in-fo. 1589[14]) quatrains = 6356 vers, suivie d'un commentaire mystique, Tiflis, 1712.

Cette édition, devenue très rare, atteignait des prix fabuleux. En 1841 MM. Tchoubinof, Zakaria Phalawandof et moi, nous en fîmes une seconde in-8°, à S.-Pét. 1637 quatrains, avec addition de 48, qui nous avaient été signalés par M. Kébadzé, comme trouvés par lui dans de bons manuscrits, et qui sont indiqués dans la Préface de M. Tchoubinof. Ces additions ne plaisent pas à tous les lecteurs, qui ont pourtant la pleine liberté de ne pas en prendre connaissance. Nous y avons de plus joint un petit vocabulaire de 536 mots démodés ou rarement usités, employés par l'auteur.

Notre édition adjointe en 1846 à la Chrestomathie de M. Tchoubinof, qui, dans la Préface, en russe, contient la traduction du 142 quatrains = 568 vers, translatés en beaux hexamètres russes, par M. Bardinski, d'après la traduction littérale, en prose, exécutée à l'avance pour lui par plusieurs Géorgiens.

---

14) M. Tchoubinof dit 1587, à cause des répétitions et omissions de №№.

Cette traduction avait été déjà bien accueillie par les lecteurs de l'Иллюстрація, pour 1845, № 6, 7.

L'infatigable M. Tchoubinof refit une quatrième édition, 1593 quatrains[15]), St.-Pét., in-8°, avec addition d'un commentaire suivi, pour l'intelligence de certaines phrases et locutions, dont beaucoup de lecteurs ont peine à se rendre compte.

En 1867 une 5e édition a paru à Tiflis — elle me manque — sans nom d'éditeur, mais on dit qu'elle est l'oeuvre de MM. G. Tséréthel et Dav. Qiphiani, qui ont fait un bon nombre de corrections à l'oeuvre du roi Wakhtang. Enfin une 6e édition a paru à Tiflis, en 1875, sans nom d'éditeur savant, mais seulement avec celui de M. Arséni Calandadzé comme libraire. C'est de sa Préface anonyme, très sévère pour les éditeurs de 1841 que j'ai tiré plusieurs des détails précédents. Les nouveaux éditeurs n'ont pas numeroté les quatrains, mais ils assurent s'être conformés à l'édition royale; en comptant une seule fois, j'en ai trouvé 1588, mais je puis bien avoir fait erreur. Ils ont ajouté un errata d'une quarantaine de fautes typographiques les plus saillantes, et un vocabulaire de 593 mots difficiles, différent de celui de M. Tchoubinof.

Mentionnons enfin l'Homme à la peau de tigre, tragédie en vers russes, par le tsarévitch Okropir Giorgiévitch, Moscou, 1855, 8°.

D'après ce que j'ai dit plus haut de notre édition, on voit que dans la suite des temps chacun a cru pouvoir ajouter de çà de là à l'oeuvre de Rousthwel certains quatrains, qui font parfois double emploi, et qui,

15) Il n'avait conservé que 8 des quatrains additionnels de notre travail commun.

en tout cas, modifient l'oeuvre originale suivant la fantaisie de certains lecteurs; v. CR. p. 108, l'indication de plusieurs des auteurs, généralement peu goûtés, de ces intercalations, signalées d'ailleurs et appréciées dans la Préface de notre édition. Outre cela, le prince Nanoutcha-Chwili, vivant sous le roi Giorgi XII, au XVII[e] siècle, a cru devoir joindre au poème une continuation, formant plus de 1500 vers, qui se lit à la fin d'un des manuscrits de la grande bibliothèque de Paris. Elle n'est pas d'une bonne main et est très fortement critiquée par le roi-poète Artchil, dans un article sur les poètes anciens et modernes de la Géorgie; CR. p. 98.

14. ვისრამიანი «Wisramiani,» plus exactement რამინიანი «Raminiani,» Histoire des amours de la princesse Wis et de Ramin, Indiens l'un et l'autre, écrite par *Geth* Sargis ou Sargis, de Thmogwi; cet auteur, à la langue infatigable, entre en effet dans des détails, souvent très délicats à toucher, et en tout cas excessivement développés. Le poète-roi Artchil n'a pas dédaigné de mettre en vers une partie notable de ce roman.

J'avais, dans mes lectures, trouvé l'indication d'un pareil roman, existant en persan, que j'ai malheureusement égarée, mais M. Dorn a bien voulu prendre la peine de me communiquer qu'en effet, un exemplaire du roman persan ويس رامين se trouvait dans la bibliothèque du radja d'Aoud; v. Sprenger, Catalogue de cette bibliothèque, Calcutta, 1854, t. I, p. 338, № 109, analyse détaillée de l'ouvrage.

Il est à remarquer que Rousthwel connaissait si bien l'oeuvre de son contemporain, qu'il la cite en divers endroits de son propre poème, notamment au 4[e]

vers du quatrain 1070 de l'édition royale, 1113 de notre édition, 1074 de l'édition de 1860: «Phatman, dit-il, se mourait de l'absence d'Awthandil, comme Wis de celle de Ramin.»

Voici, du reste, la Table des chapitres du Wisramiani géorgien.

19. La nourrice va auprès de Ramin.
20. Réunion de Wis et de Ramin.
21. Moabad apprend l'amour de Ramin.
22. Moabad emmène Wis à Mawar et va dans le Khorasan.
23. Ramin part pour rejoindre Wis.
24. Moabad apprend la réunion de Ramin et de Wis.
25. Moabad se fait pauvre, à la recherche de Wis.
26. Moabad arrive à Mawar et apprend les aventures de Wis.
27. Ramin amène Wis à Mawar; joie de Moabad, banquet.
28. Expédition de Moabad en Grèce; il confie à Zard Wis et sa nourrice.
29. Plainte de Wis sur l'éloignement de Ramin.
30. Ramin va de Mawar à Achkaphouthi léwan, pour rejoindre Wis.
31. Moabad apprend la réunion de Wis et de Ramin.
32. Plainte et pleurs de Charo.
33. Moabad apprend la réunion de Wis et de Charo.
34. Moabad maudit Charo et Wis; banquet.
35. Bonne admonestation de Bégo à Ramin.
36. Chah-Moabad châtie et admoneste Wis.
37. Wis et Ramin se séparent avec colère.
38. Ramin s'éprend de Goul.
39. Noce de Ramin et de Goul-Ward.
40. Ramin écrit à Wis une lettre de rénonciation.
41. Wis tombe malade de chagrin.
42. Entretien de Wis et de Michnik.
43—52, 1—10 lettres de Wis à Ramin.
53. Ramin songe à Wis.

54. Ruphed annonce à sa fille la rénonciation de Ramin.
55. Ramin voit Adina.
56. Lettre de Ramin à Wis.
57. Ramin va à Mawar.
58. Réponse de Wis.
59. Nouvel entretien de Wis.
60. Réponse de Ramin.
61. Réponse de Wis.
62. Réunion de Ramin et de Wis.
63. Moabad va à la chasse.
64. Lettre de Wis à Ramin.
65. Ramin tue Zard.
66. Moabad est tué par un sanglier.
67. Avénement de Ramin au trône.

La seule collection de ces titres fait voir que le Wisramiani est un livre d'une moralité assez légère, qui lui a valu, du reste, un quatrain, circulant en Géorgie, dont voici les deux derniers vers: «L'homme qui croit en Dieu ne mettra pas l'oeil dans le Wisramiani, qui obscurcit le soleil en plein jour, et qui ferait tort même à l'enfer.» Il est vrai que le métropolite Timothée dit presque la même chose du Tariel, où l'on ne rencontre ni un seul fait ni un seul mot inconvenant, mais seulement la peinture d'un amour honnête, tandis que l'ouvrage de Sargis est réellement plus sujet à caution. C'est à M. Tchoubinof que j'ai dû la communication du quatrain cité.

15. თამარ ბატონისშვილი «Thamar Batonis-Chwili,» ou La princesse royale Thamar, par Grigol Rtchéoulidzé, bon littérateur, dont «Le დროება, 1877, № 149, annonce la mort, arrivée le 31 août de cette année;

Tiflis, 1875; roman historique, du temps de Giorgi-Lacha, XIIIe s.

16. თიმსარიანი «Thimsariani,» P. histoire d'un monarque indien, traduite en prose, par le roi Théimouraz (1er ou 2e), c'est un fait d'histoire littéraire à examiner, car le titre de l'ouvrage, dans mon Manuscrit, n'est pas plus explicite; ou par le roi Wakhtung VI, T, № 103, autre doute à lever.

17. იოსიფ-ზილიხანიანი «Iosiph-Zilikhaniani,» Les amours de Joseph et de Zouléikha, P.; inconnu d'ailleurs en géorgien. V. Dorn, Catalogue des M^{its} et xylographes orientaux de la Bibl. Imp. Publique, Pét. 1852, № CDXXX—CDXXXIII, l'original persan.

18. კატისა და თაგვის ომი «Le combat du chat et de la souris,» CR. p. 108; poème satyrique, par le moine Isac le Petit, soit Zakaria Gabachwili, père du poète Bessarion, au temps du roi Théimouraz II, milieu du XVIIIe s.

19. კაცი ადამიანი «Un homme, un fils d'Adam,» joli roman de moeurs humoristique, en prose, par le prince Ilia Dchawdchawadzé, rédacteur du nouveau journal hebdomadaire géorgien (ივერია) «l'Ibérie,» paraissant depuis le 3 mars 1877; Tiflis, 1869.

On en trouvera l'analyse et des extraits plus bas.

20. მირიანი «Miriani,» histoire fantastique et merveilleuse du roi Mir, en prose, auteur inconnu; P. T. № 111.

Ce roman a été publié en entier, tr. fr., dans le Nouveau Journal Asiatique, novembre, décembre 1835, avec deux longs extraits textuels, et plusieurs chapitres dans l'Art libéral ou grammaire géorgienne, Paris 1834, ouvrage autographié, puis traduit en anglais,

dans l'Asiatic journal. Imprimé à Tiflis, 1876, in-18, se trouve à la Grande bibliothèque de Paris, d'où je l'ai copié.

Il paraît avoir été rédigé au XVIIIe s.; v. Journal asiat. août 1834, p. 240.

21. მირიან დარეჯანიძე «Miriam Daredjanidzé,» par Soulkhan Thaniachwili, d'époque inconnue, mais que le roi-poète Artchil signale, sinon comme un génie, du moins comme savant; CR. p. 98.

22. მიჯნურთა ბადე «Le filet des amants, par le mdiwan-beg Khosro Andronicachwili, d'époque inconnue, sujet aussi indéterminé; T. № 110.

23. ომაინიანი «Omaïniani,» Histoire d'Omaïn, fils de Saridan, fils de Tariel et de la fille d'Awthandil, l'ami de ce dernier. V. l'analyse Journ. asiat. août 1834, p. 158. T. № 104, dit que ce poème est traduit du persan: c'est possible; en tout cas, Rousthwel lui-même assure avoir pris son sujet à la littérature persane, ce qui n'est nullement démontré *de facto*. L'Omaïniani est l'oeuvre d'un certain Kaïkhosro, au dire du roi-poète Artchil, CR, p. 98, et se trouve à la bibliothèque de Paris, d'où je l'ai copié.

24. რუსუდანიანი «Rousoudaniani,» en prose, 12 portes ou chapitres détachés, ne formant pas un ensemble: ce sont les aventures de 12 frères d'une certaine princesse Rousoudan. V. l'analyse et des extraits dans le Bullet. scient. de l'Académie Imp. des sciences, t. IV, p. 53. Au Musée asiatique.

25. როსტომიანი «Rostomiani,» Histoire de Rostom, par Khosro Thourmanidzé, d'époque inconnue, que le roi-poète Artchil ne loue guère; CR. p. 98; trad. du P. T. № 123.

26. საამიანი «Saamiani,» Hist. de Saam, P. T. № 124; écrit en Mingrélie, par Bardzim Watchnadzé, d'après l'indication du roi-poète Artchil, CR. p. 98. Sujet inconnu.

27. სეილანიანი «Séilaniani,» sujet inconnu, gros roman P. traduit par le tsarévitch Ioané Giorgiévitch. Catal. Ioané.

საულ-დავითიანი «Saoul-Dawithiani,» T. № 253; auteur et sujet inconnu; fort volume, qui se trouvait dans la bibliothèque du roi Ereclé II. M. Platon Iosélian, Путевыя записки по Кахетiи, Tiflis, 1846. p. 53, dit avoir vu ce livre à Thélaw, et s'être convaincu que c'est simplement le 1er et le 2e livre des Rois, et une partie des Paralipomènes, i. e. l'histoire des rois juifs Saul et David, ce qu'indique suffisamment le titre. Comment le recteur David pouvait-il ignorer ces circonstances?

28. სურამის ციხე «la citadelle de Souram,» roman historique, par Daniel Dchoukadzé; Tiflis, 1875, in-18°.

29. უთრუთიანი «Outhrouthiani,» T. № 125, auteur et sujet inconnu, tr. du P.

30. ფირმალიანი «Phirmaliani,» Histoire de Phirmal, inconnue d'ailleurs, par Phéchang, fils de Phachwi Bertqa, poète larmoyant, au dire du roi-poète Artchil; CR. p. 98. Il existe du même auteur une grande histoire en vers, du roi Chah-Nawaz 1er, qui n'est pas sans mérite, et dont j'ai fait souvent usage.

31. ფარად შიხინ ou plutôt შირინ «Pharad-Chikhin ou Chirin,» CR. 104, trad. du persan, T. № 127. Comme il y a une correction dans le M^{it} original du Catalogue T. j'admets plus volontiers le nom, connu d'ail-

leurs, de Chirin: ce serait dont l'histoire de Pharad et de Chirin.

32. ქილილა დამანა «Kilila et Damana,» l'original porte à tort და მანი, en deux mots. C'est l'ouvrage connu sous le nom de Calila et Dimna, ce recueil d'apologues moraux, contenant 14 portes ou chapitres, traduit du persan au temps de la reine Thamar, XIIIe s., puis mis en vers et en prose par plusieurs collaborateurs géorgiens, enfin revu et complété par le roi Wakhtang VI et par son oncle Saulkhan Saba Orbélian; CR. p. 108. Le Musée asiatique de l'Académie en possède un spendide exemplaire, grand in-fo, avec peintures exécutées par des artistes géorgiens, qui lui a été offert en 1842 par M. P. Kébadzé. J'ai eu en mains l'original de la traduction du roi Wakhtang, contenant toute l'histoire de ce travail et les corrections qu'y faisait incessamment le royal écrivain.

33. ღელი მელკურასი «Ghéli-Melcourasi,» livre et sujet inconnus d'ailleurs, trad. du russe par Alexandré Amilakhoris-Chwili T. № 77.

J'inscris ce livre à l'avoir de la littérature géorgienne, comme j'ai inscrit le roman d'Alfred, précisément par ce que l'un et l'autre me sont parfaitement inconnus.

Quant à Alexandré Amilakhor, c'était un jeune prince géorgien, poète et historien connu, de la fin du XVIIIe s., qui fut compromis dans des mouvements politiques, sous Eréclé II, puis exilé en Finlande. On a de lui divers ouvrages manuscrits, historiques, poétiques et même de philosophie, dont un a été imprimé en russe, Moscou, 1779, avec portrait de l'auteur. C'est Исторія георгіянская о юношѣ кн. Амилахо-

ровѣ.... которую разсказываетъ Усимъ купецъ анатольскій сотоварищамъ своимъ, между разными извѣстіями и перевелъ на русскій языкъ И. С., in-12.

34. ყაჲლეილიანი «Qaï-Léiliani,» Histoire de Qaï et de Léila, auteur et sujet inconnus; Journ. as. août 1834, p. 151. Je ne connais ce livre que par une seule citation.

35. ყარამანიანი «Qaramaniani,» Histoire du brave Qaraman, traduite du persan, par le ministre de la cour et sardar kéchichchibachi i. e. général, chef des gardes du corps, David Orbélian, sous Ereclé II, gros roman en 12 portes ou chapitres, qui s'imprime actuellement à Tiflis. Cinq chapitres ont paru en autant de livraisons grand in-8°. Beau style, récit très attachant; CR. p. 114; T. № 226.

Comme il est dit, p. 29 de l'imprimé, que ce livre a été composé en persan par un certain Tarsous-Akim, j'ai consulté à ce sujet mon savant collègue M. Dorn, qui a bien voulu me répondre qu'il existe en effet, en persan et en turk un Qahraman, dont l'auteur ne lui est pas connu, mais que l'Iskender-Nameh est réellement l'oeuvre d'un certain Tarsous; i. e. originaire de Tarse, également auteur d'un Dareh-Nameh; v. Mél. asiat. t. VII, p. 404 et 174.

Qaraman est le Qaharman قهرمان, «possesseur de force,» surnommé Qathil «le tueur,» héros du roman turk Qaharman-Nameh, Histoire de Qaharman, dont il existe plusieurs rédactions; Journ. asiat. 1854, art. de M. Garcin de Tassy. Mém. sur les noms propres et les titres musulmans, note.

36. ხოსრო შირინ «Khosro et Chirin,» P. Histoire de Khosro Anouchirwan et de son épouse Chirin (Collection du prince géorgien Ioané), trad. par ordre du

tsarévitch Wakhtang (Iracliévitch?); v. le Catal. de la Bibl. Imp. Publique, № 339—348 et 394, l'original persan.

37. ხოსროვიანი «Khosrowiani,» P. même collection, peut-être aussi même sujet.

38. არანკა, Aranca. Arana = Irène, la jeune fille de l'Herzégovine, poème en six chants, de G. Tséréthéli, Tiflis, 1876. Ce récit, composé de 1900 et quelques vers de 10 syllabes, donne l'histoire d'une héroïne de notre époque, qui, après avoir vu périr ceux qu'elle aimait, succombe elle-même sous les balles des Turks. Il y a des scènes navrantes et pleines d'intérêt.

დროება, 1877, № 57, dans un catalogue déjà cité plus haut:

39. სარიდონიანი Saridoniani, Hist. en vers de Saridon; copié à Vladicavcaz.

40. ნარგიზოვანი Nargizowani, poème en 6 chants.

41. ვარშაყიანი Warchaqiani, roman, traduit par ordre du roi Wakhtung.

C'est tout ce que je sais de ces trois ouvrages.

Trad. du russe, &	Géorg. et P.
20	41
61	

(Tiré du Bulletin T. XXIV, p. 282 — 300.)

$\frac{\text{20 Septembre}}{\text{2 Octobre}}$ 1877.

Description d'une médaille mongole d'Abou-Saïd Béhâdur-Khân de la dynastie Ilkhanienne. (716—36 Hég. = 1316—36 Chr.) Par A. F. Mehren.

Parmi les objets exposés au congrès des orientalistes réunis en septembre 1876 à St.-Pétersbourg se trouvait une empreinte sur feuille d'étain d'une grande médaille, trouvée dans le lit de l'Idjim, affluent gauche de l'Aousa, district de Minousinsk, vers la frontière chinoise. Après avoir considéré cette empreinte, dont M. Lerch, à la fin du congrès, m'avait fait cadeau, j'en ai publié la description dans la revue de notre Académie, 1er cahier 1877; l'original ayant été donné en avril 1877 au Cabinet de médailles de l'Ermitage à St.-Pétersbourg, je dois à l'obligeance de M. Brosset sa reproduction photographique qui, parfaitement bien exécutée, pour la lecture des légendes équivaut à l'original, et me met en état de rectifier en quelques points moins essentiels mon premier déchiffrement.

La pièce en argent[1]), d'une valeur de 4 R. 87 K., offre les légendes qui suivent en arabe:

---

1) Module $18^1/_2$ de Mionnet $7^1/_2$ centim.; poids: 24 zolotniks 28 doli; valeur intrinsèque, 4 r. 87 k. La pièce est parfaitement con-

I. Dans le carré 3 lignes en majuscules:



1) لا اله الا الله
2) محمد
3) رسول الله

} symbole mahométan.

Entre la première et la deuxième ligne:

الملك الحق المبين

(«le royaume est la claire vérité.»)

---

servée et porte des traces d'une ancienne bélière. Elle dépasse en module les grandes pièces d'Espagne «de 50,» mais elle n'a guère que la moitié du poids et de la valeur.

Entre la deuxième et la troisième ligne:

القران الوعد الامين

(«Le Coran est la promesse sûre.)

Dans les segments qui flanquent le carré:

en haut:

ابا بكر صدّيق التقى

(Abou-Bekr, le véridique, le pieux.)

à gauche:

وعمر الفاروق النقى

(et Omar, le tranchant, le pur.)

en bas:

وعثمان ذى النورين الزكى

(et Othman à deux lumières, le vertueux;)

à droite:

وعلى المرتضى الوفى

(et Ali l'élu, le parfait.)

La légende circulaire donne le verset du trône

Sour. II. v. 256.

أَللّٰهُ لا إِلٰهَ إِلّا . . . . وَهُوَ ٱلْعَلِيُّ ٱلْعَظِيمُ

«Dieu est le seul Dieu; il n'y a point d'autre Dieu que lui, le vivant, l'immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont point de prise sur lui; tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut, le Grand.»

II. Dans le grand cercle sous un ornement:



ضرب فى ايّام دولة المولى السلطان الاعظم |

مالك رقاب الامم ابى سعيد بهادر خان خلّد ملكه ||

«Frappé pendant les jours du règne de notre maître, le grand sultan, le dompteur des nuques des peuples, Abou-Saïd Béhadur-Khan[2]), que Dieu prolonge son règne!»

en haut: فى شهور سنة اربع

au milieu: ضرب تبريز

en bas: عشرين و سبعمايه

---

2) Le titre de «Béhadur» ne se trouve sur les médailles d'Abou-Saïd qu'après l'an 723 H. = 1323 Chr. v. Fraenii opusc. postum. ed. B. Dorn, Petropoli 1877, pars II p. 20.

(Frappé à Tébriz dans le courant des mois de l'an 724 = 1323,4.)

La légende circulaire contient les versets du Coran, Sour. III. v. 16 et le commencement du v. 17.

شَهِدَ ٱللّٰهُ أَنَّهُ لَا . . . . عِنْدَ ٱللّٰهِ الإِسْلَامُ

«S: III v. 16. Dieu a rendu ce témoignage: il n'y a point d'autre Dieu que lui; les anges et les hommes doués de science et de droiture répètent: il n'y a point d'autre Dieu que lui, le Puissant, le Sage. v. 17. La religion de Dieu est l'Islam.»

(Tiré du Bulletin, T. XXIV, p. 317—320.)

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome VIII.

Livraisons 3 et 4.

St.-PÉTERSBOURG, 1879.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à ST.-PÉTERSBOURG:	à RIGA:	à LEIPZIG:
MM. Eggers & C°, J. Issakof et J. Glasounof;	M. N. Kymmel;	M. Léopold Voss.

Prix: 60 Cop. arg. = 2 Mk.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome VIII.

Livraisons 3 et 4.

St.-PÉTERSBOURG, 1879.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences

à ST.-PÉTERSBOURG: MM. Eggers & C°, J. Issakof et J. Glasounof;

à RIGA: M. N. Kymmel;

à LEIPZIG: M. Léopold Voss.

Prix: 60 Cop. arg. = 2 Mk.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des Sciences.
Août 1879. C. Vessélofsky, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

CONTENU.

$\frac{18}{30}$ Octobre 1877.

Indische Erzählungen. Von A. Schiefner.

XLV.

Der König Mândhâtar.

(Kandjur Band II Blatt 169—180.)

Im Divjâvadâna Cap. XVII findet sich dieses Avadâna, von dem Burnouf, Introduction S. 89 spricht und anderswo näheres mittheilen wollte. Da die mir zugängliche Sanskrithandschrift manche Lücken darbietet, habe ich mich an die vollständigere Recension, wie sie im Kandjur vorliegt, halten zu müssen geglaubt.

Vormals, als das Leben der Menschen maasslos war, lebte der König Utposhadha;[1]) an seinem Scheitel entstand ein überaus weiches Fleischgeschwür, etwa wie

1) གསོ་སྦྱོང་འཕགས: die Sanskritform bietet das Wörterbuch Mahâvjutpatti auf Blatt 91; ausserdem ist aber aus Avadânaçataka (s. Burnouf, Introduction S. 138 Note 2) der Name Uposhadha bekannt, diesem entspricht in der tib. Übersetzung im Kandjur Bd. 75 Bl. 161 བསྙེན་གནས; da an letzterer Stelle ein Göttersohn den Namen trägt, ist es vielleicht nicht zu gewagt in dem indischen Namen eine Umgestaltung des griech. Ἥφαιστος zu sehen, wenn auch die Rolle, die letzterer in dem griechischen Mythus bei der Geburt der Athene spielt, eine andere ist.

ein Kissen aus Baumwolle oder aus Wolle, [170] ohne irgend welchen Schaden zu verursachen. Als es ganz reif geworden und aufgegangen war, kam aus demselben ein wohlgestalteter, schöner, anmuthiger Jüngling mit goldfarbener Haut, einem baldachinartigen Haupte, mit langen Armen, breiter Stirn, ineinanderfliessenden Augenbrauen, mit hochgewölbter Nase und an allen Gliedern und Gelenken vollkommen, mit einem Leibe, der mit den 32 Merkmalen eines Mahâpurusha ausgestattet war, zum Vorschein. Gleich nach der Geburt wurde er in das Frauengemach geführt und als die 80,000 Gattinnen des Königs Utposhadha ihn erblickt hatten und aus ihren Brüsten Milch zu fliessen begann, sagte jede Frau: «Mich sauge er, mich sauge er» [2]), weshalb er den Namen Mândhâtar erhielt [3]). Andere meinten, er müsse, weil er aus dem Scheitel geboren, den Namen Mûrdhadsha (Scheitelgeboren) erhalten. Deshalb kennen einige den Namen Mândhâtar, andere den Namen Mûrdhadsha. Der Jüngling Mândhâtar brachte im Jugendspiel sechs Çakra-Schwunde [4]) zu, und eben so viel Zeit, nachdem er als Kronprinz eingesetzt war. Als der Prinz Mândhâtar einmal verreist war, erkrankte der König Utposhadha und als ihm, obwohl er mit Arzneien aus Wurzeln, Stämmen, Blättern, Blüten und Früchten behandelt wurde, noch schlimmer

---

2) Mâm̃ dhajatu, mâm̃ dhajatu.

3) Anders lautet die Sache im Vishṇupurâṇa, worüber Lassen Ind. Alterth. I Anhang p. V. Anmerk. 7 (der ersten Ausgabe) nachzusehen ist. Die Herleitung des Namens von der Wurzel dhâ erinnert an den Versuch Ἀθήνη als «die Ungesäugte» aufzufassen; vrgl. Eusthatius zur Iliade p. 83 (p. 71 der Lpz. Ausgabe) und Pott Etymolog. Forschungen, Wurzelwörterbuch I, 1, S. 180.

4) Über die Lebensdauer Çakra's s. das Ende dieser Erzählung Bl. 180 des tib. Textes.

geworden war, befahl er den Ministern den Prinzen in die Herrschaft einzusetzen. Dem Befehl des Königs gemäss entsandten sie an ihn die Botschaft, dass der König Utposhadha erkrankt sei und beschlossen habe, ihn den Prinzen herbeizubescheiden um ihn in die Herrschaft einzusetzen; es sei deshalb recht, dass er bald erscheine. Als der Bote aufgebrochen war, starb der König Utposhadha. Darauf sandten die Minister einen andern Boten mit der Nachricht, dass der Vater gestorben sei und er nun kommen solle, um die Herrschaft zu übernehmen. Der Prinz Mândhâtar meinte, dass wenn sein Vater gestorben sei, es keinen Nutzen habe dahin zu gehen, und blieb wo er war. Die Minister versammelten sich wiederum und sandten einen Minister als Boten [170*]. Als dieser zu ihm gelangt war und ihn aufforderte die Herrschaft zu übernehmen, sagte Mândhâtar: «Wenn ich dem Gesetze gemäss die Herrschaft erhalte, soll die Einsetzung in dieselbe hieher kommen.» Die Minister meldeten: «O König, da zur Königseinsetzung vieles erforderlich ist, eine Edelstein-Streu[5]), ein Thron, ein Baldachin, eine Binde, Armschmuck und die Weihe in dem Palast stattfinden muss, so ist es nothwendig, dass der Prinz hieher komme. Er entgegnete: «Wenn die Herrschaft mir nach dem Gesetz zukommt, werden alle diese Dinge hieher kom-

5) རིན་པོ་ཆེའི་གདལ; das Wort གདལ bedeutet ausbreiten, es wird klar, wenn wir das von Mahâvjutpatti Bl. 140 gebotene und auch Lalitavistara S. 88 Z. 11 Calc. vorkommende पुष्पाभिकीर्णा vergleichen; statt der sonst üblichen Blumen sind hier Edelsteine ausgestreut; s. auch Böhtlingk-Roth unter अभिकीर्णा; der Sanskrittext bietet an dieser Stelle रत्नशिला; ist es erlaubt an Mosaik zu denken?

men.» Des Prinzen Mândhâtar Vorläufer war der Jaksha Divaukasa; dieser brachte die Edelstein-Streu und den Thron dorthin. Die Palastbewohner brachten den Baldachin, die Binde, den Armschmuck herbei. Da die Palastbewohner selbst gekommen waren, nannte man den Ort Sâketa [6]). Als darauf die Minister, der Heerführer, die Stadt- und Landbewohner mit der Weihe an ihn herankamen, sagten sie: «O König, geruhe die Weihe zu empfangen.» Er entgegnete: «Sollen etwa Menschen mir die Binde anlegen? Wenn ich nach dem Gesetz die Herrschaft erlange, sollen wohl Dämonen [7]) mir die Binde anlegen.» Da legten ihm Dämonen die Binde an und es kamen die sieben Kleinodien zum Vorschein, nämlich das Kleinod des Rades, das Kleinod des Elephanten, das Kleinod des Rosses, das Kleinod des Juwels, das Kleinod des Weibes, das Kleinod des Hausbesitzers und als siebentes das Kleinod des Ministers und es ward ihm ein volles Tausend heldenmüthiger, tapferer, mit der Schönheit vortrefflicher Leiber ausgestatteter, die Schaaren der Widersacher besiegender Söhne zu Theil. In der Nähe von Vaiçâlî war ein reizender dichter Wald, in welchem 500 mit den fünf Klarsichten begabte Einsiedler sich der Betrachtung hingaben; in diesem dichten Walde hielten sich auch sehr viele Kraniche auf. Da Laute der Betrachtung ein Hinderniss [171] sind, die Kraniche aber fliegend Laute von sich gaben, ward einer der Rshi's aufgeregt und sprach den Fluch aus, dass den Kranichen die Flügel erschlaf-

---

6) གནས་བཅས, vgl. Böhtlingk-Roth unter d. W. केत; es ist ein Name Ajodhjâ's.

7) अमनुष्य.

fen möchten. Weil die Kraniche die Ṛshi's aufgeregt hatten, erschlafften ihre Flügel und sie fingen an zu Fuss zu gehen. Als der König über Land gehend, die Kraniche also gehend sah, fragte er die Minister, weshalb die Kraniche zu Fuss gingen. Die Minister entgegneten: «O König, da Laute der Betrachtung ein Hinderniss sind, haben die Ṛshi's aufgeregt, die Kraniche verflucht und deshalb sind durch die Aufregung der Ṛshi's ihre Flügel erschlafft.» Der König sprach: «Sollten diejenigen, welche so mitleidslos gegen die Wesen sind, Ṛshi's sein! Geehrte, gehet hin und meldet ihnen in meinem Namen, dass sie nicht in meinem Lande bleiben dürfen.» Die Minister vollführten seinen Befehl. Die Ṛshi's bedachten, dass der König Macht über vier Welttheile habe und beschlossen zu den Abstufungen des Sumeru zu gehen. Sie brachen auf und liessen sich dort nieder. Da des Königs Mândhâtar Männer Denker, Erwäger und Prüfer waren und verschiedene Künste und Gewerbe denkend, erwägend, und prüfend zu betreiben anfingen, nannte man sie Verstandgeborene[8]). Sie fingen an Feldarbeit zu treiben. Als der König über Land gehend, diese Männer Feldarbeiten verrichten sah, fragte er die Minister, was diese Männer thäten. Die Minister entgegneten: «O König, damit ihnen Labung[9]) zu Theil werde, beschaffen sie Getreide u. s. w.» Der König sprach: «Wie, treiben die Menschen in meinem Reiche Ackerbau? [171*] Es sende die Gottheit einen Regen von 27 Arten von Saat.»

8) ཡིད་ལས་སྐྱེས, im Skr. मनुज.

9) Im Tibet. སྨན = Skr. ओषधि gewöhnlich: Heilkraut.

Unmittelbar nach diesem Gedanken des Königs Mândhâtar sandte die Gottheit einen Regen von 27 Arten von Saat. Es fragte der König die Leute seines Reiches, durch wessen Verdienst dies geschehe. Sie entgegneten: «Sowohl durch das Verdienst des Königs als auch durch das unsrige.» Ferner fingen die Menschen an Baumwollfelder zu pflügen. Als der König Mândhâtar über Land gehend, sie erblickte, fragte er die Minister, was jene thäten. Die Minister erwiederten: «O König, diese Menschen pflügen Baumwollfelder.» Der König fragte, wozu dies nöthig wäre. Sie antworteten, es geschehe dies, um Kleidung zu schaffen. Da sagte der König: «Wie, sollen die Menschen meines Landes Baumwollfelder pflügen? Es soll die Gottheit einen Baumwollregen herabsenden.» Unmittelbar darauf als dem König Mândhâtar dieser Gedanke gekommen war, liess die Gottheit einen Baumwollregen herab. Der König fragte die Leute seines Reiches, durch wessen Verdienst dies geschehen sei. Sie entgegneten: «Sowohl durch das Verdienst des Königs als auch durch das unsrige.» Ferner fingen diese Menschen an Baumwolle zu spinnen und der König fragte, was diese Menschen thäten. Die Minister antworteten: «O König, sie spinnen Baumwolle, um Fäden zu erlangen.» Der König sagte: «Wie, spinnen die Leute in meiner Herrschaft Fäden? Die Gottheit sende einen Regen von Baumwollfäden herab.» Unmittelbar nachdem dem König Mândhâtar dieser Gedanke gekommen war, sandte die Gottheit einen Baumwollenfaden-Regen herab. Der König fragte, durch wessen Verdienst dies geschehe. Man antwortete: «Sowohl durch des Königs Verdienst als auch durch das unsrige.» Als sie darauf nach und

nach die Baumwolle zu weben anfingen, fragte der König, was sie thäten. Sie antworteten: «O König, sie weben Baumwolle, um Kleider zu erlangen.» Der König dachte: «Wie, sollen die Menschen meiner Herrschaft Baumwolle weben? [172] Es sende die Gottheit einen Gewand-Regen herab.» Unmittelbar nachdem dem Könige dieser Gedanke gekommen war, sandte die Gottheit einen Gewand-Regen herab. Der König fragte, durch wessen Verdienst dies geschehe. Sie antworteten: «Sowohl durch das Verdienst des Königs als auch durch das unsrige.» Der König meinte: «Diese Menschen kennen nicht die Kraft meiner Verdienste; ich besitze das reiche, weite, glückselige, fruchtbare und mit viel Wesen und Menschen angefüllte Dshambudvîpa, ich besitze die sieben Kleinodien: das Kleinod des Rades, des Elephanten, des Rosses, des Juwels, der Gattin, des Hausbesitzers und siebentens des Ministers, ich besitze ein volles Tausend heldenmüthiger, tapferer, mit der Schönheit vorzüglicher Glieder ausgestatteter, die Widersacher gänzlich besiegender Söhne; wohlan, so möge denn nun in meinem Palast ein Edelstein-Regen fallen, ausserhalb desselben aber nicht ein einziger Kârshâpaṇa!» Kaum war dem Könige Mândhâtar dieser Gedanke entstanden, so fiel in seinem Palast sieben Tage lang ein Edelstein-Regen, ausserhalb desselben aber nicht ein einziger Kârshâpaṇa herab, so dass der König Mândhâtar wie ein Wesen, das durch Verdienst und Tugend grosse Kraft und grosses Zaubervermögen erlangt hat, die Frucht seines Verdienstes genoss. Der König fragte, durch wessen Verdienst dies geschehe. Sie antworteten: «Durch das Verdienst des Königs.» Der König sagte: «O Geehrte, ihr habt unrecht gehabt; hättet ihr

gesagt, es habe alles durch des Königs Verdienst stattgefunden, so hätte ich über ganz Dshambudvîpa einen Edelstein-Regen herabgesandt und es hätte jeder von euch, der Edelsteine wünscht, Edelsteine soviel er wünscht nehmen können.» Während dieses Antritts der Herrschaft durch König Mândhâtar fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Der König Mândhâtar fragte seinen Vorläufer, den Jaksha Divaukasa: «Giebt es einen mir nicht unterworfenen Welttheil, den ich unterwerfen könnte?» Divaukasa antwortete: «O König, es giebt das Pûrvavideha genannte Dvîpa[172*], das reich, weit, glückselig, fruchtbar und mit viel Wesen und Menschen angefüllt ist. Dorthin möge der König gehen und gebieten.» Da dachte der König Mândhâtar, dass er im Besitze des reichen u. s. w. Dshambudvîpa sei, dass er die sieben Kleinodien, des Rades u. s. w., dass er ein volles Tausend heldenmüthiger Söhne habe, dass innerhalb seines Palastes sieben Tage lang ein Edelstein-Regen gefallen sei; da er nun höre, dass es einen Welttheil Pûrvavideha gebe, gedachte er auch dorthin zu gehen und daselbst zu gebieten. Kaum hatte der König diesen Gedanken gehabt, so erhob er sich zusammen mit einem 18 Koṭi starken Heere, von seinen tausend Söhnen umringt, gen Himmel und begab sich nach Pûrvavidehadvîpa, wo er wie ein Wesen, das durch Verdienst und Tugend grosse Macht und grosses Zaubervermögen erlangt hat, die Frucht seines Verdienstes geniessend, viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre gebot. Während er auf Pûrvavidehadvîpa gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Ferner fragte der König Mândhâtar den Jaksha Divaukasa, ob es vielleicht noch

andere ihm nicht unterworfene Dvîpa's gebe. Divaukasa antwortete, dass es noch ein Aparagodânîja genanntes reiches, weites, glückseliges, fruchtbares, mit vielen Wesen und Menschen angefülltes Dvîpa gebe, und der König sich dahin begeben und gebieten solle[173]. Da dachte der König Mândhâtar, dass er das reiche u. s. w. Dshambudvîpa besitze, dass in seinem Palaste sieben Tage hindurch ein Edelstein-Regen gefallen, dass er nach Pûrvavidehadvîpa gelangt, dort viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre geboten habe; da er nun höre, dass es noch ein Aparagodânîja genanntes Dvîpa gebe, so wolle er auch dahin gehen und daselbst gebieten. Kaum war ihm dieser Gedanke entstanden, so erhob sich König Mândhâtar mit einem 18 Koṭi starken Heere, von seinen tausend Söhnen umringt, gen Himmel und begab sich nach dem Aparagodânîjadvîpa und daselbst weilend und wie ein Wesen, das durch Verdienst und Tugend grosse Kraft und grosses Zaubervermögen erlangt hat, die Frucht seines Verdienstes geniessend, gebot er in Aparagodânîjadvîpa viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre. Während er in Aparagodânîjadvîpa gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Ferner fragte der König Mândhâtar den Jaksha Divaukasa, ob es noch ein anderes ihm nicht unterworfenes Dvîpa gebe. Divaukasa antwortete, dass es noch ein reiches, weites, glückseliges, fruchtbares, mit vielen Wesen und Menschen angefülltes Uttarakuru genanntes Dvîpa gebe, dessen Bewohner noch nicht abhängig und unterworfen seien, dorthin solle er gehen und seinen eigenen Heeren gebieten. Darauf[173*] bedachte der König Mândhâtar,

dass er das reiche, weite u. s. w. Dshambudvîpa besitze, dass in seinem Palaste sieben Tage lang ein Edelstein-Regen gefallen, dass er in Pûrvavidehadvîpa viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre geboten, dass er in Aparagodânîjadvîpa dasselbe gethan, dass er nun, da es ein anderes reiches, weites, glückseliges, fruchtbares, mit viel Wesen und Menschen sehr angefülltes Uttarakurudvîpa, dessen Bewohner noch nicht abhängig und unterworfen seien, geben solle, dorthin sich begebend seinem Heere gebieten wolle. Kaum war dem König Mândhâtar dieser Gedanke gekommen, so erhob er sich mit seinem 18 Koṭi starken Heere, von seinen tausend Söhnen umringt und seine sieben Kleinodien voransendend, gen Himmel. An einer Seite des Sumeru bemerkte er verschiedene weisse Stellen; als er sie bemerkt hatte, fragte er den Jakscha Divaukasa, was dies für weisse Stellen seien. «O König, das ist ohne Pflügen und ohne Säen gediehener Reis der Bewohner von Uttarakuru; sowie die Bewohner von Uttarakuru diesen ohne Pflügen und Säen wachsenden Reis geniessen, so wirst auch du, o König, dorthin gelangt, den ohne Pflügen und Säen wachsenden Reis geniessen.» Der König Mândhâtar sprach darauf zu seinen Ministern: «Habet ihr, o Anführer, die weissen Stellen gesehen?» [174]—«Ja.»— «O Anführer, das ist der ohne Pflügen und ohne Säen entstandene Reis der Bewohner von Uttarakuru. So wie die Bewohner von Uttarakuru diesen ohne Pflügen und Säen entstandenen Reis geniessen, so werdet auch ihr, dorthin gelangt, ihn geniessen.» Ferner bemerkte König Mândhâtar von weitem an einer Seite des Sumeru bunte Bäume die guirlandenartig gepflanzt wa-

ren. Als er sie bemerkt hatte, fragte er den Jaksha Divaukasa, was das für bunte guirlandenartig gepflanzte Bäume seien. «O König, das sind die Wunsch-Bäume der Bewohner Uttarakuru's, die Bewohner Uttarakuru's bekleiden sich mit Gewändern der Wunsch-Bäume.» Da fragte der König Mândhâtar, als er dies gehört hatte, die Minister: «O Anführer, habet ihr die guirlandenartig gepflanzten bunten Bäume gesehen?» — «Ja.» — «O Anführer, das sind die Wunsch-Bäume mit den Gewändern, mit denen sich die Bewohner von Uttarakuru bekleiden, auch ihr werdet, dorthin gelangt, euch mit den Gewändern der Wunsch-Bäume bekleiden.» Der König Mândhâtar gelangte nach Uttarakuru und daselbst wie ein Wesen, das durch sein Verdienst und seine Tugend grosse Kraft und Zaubervermögen erlangt hat, die Frucht seines Verdienstes geniessend, gebot er in Uttarakuru viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre seinem Heere. Während er dort seiner Heeresschaar gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Ferner fragte der König Mândhâtar den Jakscha Divaukasa, ob es noch ein anderes, noch nicht unterworfenes [174*] Dvîpa gebe. Divaukasa sagte: «Nein, es giebt keines. Allein es sollen die langlebenden, mit Schönheit ausgestatteten und an Glückseligkeit reichen dreiunddreissig Götter in dem hohen Vimâna-Palaste fortwährend weilen; geruhe, o König, dorthin zu ziehen, um die dreiunddreissig Götter anzusehen.» Da bedachte der König Mândhâtar, dass er das reiche, weite, glückselige, fruchtbare, von viel Wesen und Menschen angefüllte Dshambudvîpa beherrsche, dass er die sieben Kleinodien des Rades u. s. w. besitze, dass er ein ganzes Tausend hel-

denmüthiger Söhne habe, dass in seinem Palaste sieben Tage hindurch ein Edelstein-Regen gefallen sei, dass er nach Pûrvavidehadvîpa gegangen sei und dort viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre geboten habe, dass er nach dem Aparagodânîjadvîpa gelangt, dort viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre geboten habe, dass er nach dem Uttarakurudvîpa gezogen und auch dort viele Jahre, viele hundert Jahre, viele tausend Jahre, viele hunderttausend Jahre seiner Heeresschaar geboten habe; da es nun langlebende, mit Schönheit ausgestattete, an Glückseligkeit reiche, in dem hohen Vimâna-Palaste fortwährend weilende dreiunddreissig Götter geben solle, so wolle er dahin aufbrechen um die dreiunddreissig Götter zu besuchen. Kaum war dem Könige Mândhâtar dieser Gedanke entstanden, so erhob sich der König mit einem 18 Koṭi starken [175] Heere, von seinen tausend Söhnen umringt, die sieben Kleinodien voransendend, gen Himmel und zog dahin. Der König der Berge, der Sumeru, ist von sieben Goldbergen umringt. Da weilte der König Mândhâtar auf dem Berge Nemiṁdhara, während er auf dem Berge Nemiṁdhara seinem Heere gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Von dem Berge Nemiṁdhara begab er sich auf den Goldberg Vinataka und während er dort seinem Heere gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Von dem Berge Vinataka begab er sich auf den Goldberg Açvakarṇa; während er dort seinen Heeren gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Von dem Berge Açvakarṇa begab er sich auf den Goldberg Sudarçana und während er dort seinen Heeren gebot, fanden sechs Çakra-

Schwunde statt. Von dem Berge Sudarçana begab er sich auf den Goldberg Khadiraka und während er dort seinen Heeren gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Von dem Berge Khadiraka begab er sich auf den Goldberg Içâdhâra und während er dort seinen Heeren gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Von dem Berge Içâdhâra begab er sich auf den Goldberg Jugaṁdhara und während er dort seinen Heeren gebot, fanden sechs Çakra-Schwunde statt. Als er von dem Berge Jugaṁdhara sich gen Himmel erhebend aufbrach und die an einer Abstufung des Sumeru wohnenden fünfhundert Ṛshi's den König kommen sahen, sagten sie: «O Geehrte, es kommt der schlechteste der Könige.» Der Ṛshi Durmukha goss Wasser in die Handflächen und warf es hin, um die Heeresschaaren aufzuhalten. Das dem Heere voranschreitende Kleinod von Minister [175*] sprach zu jenen Ṛshi's: «O Brahmanen, gebet den Zorn auf! Dieser hier ist in allen Stücken siegreich, es ist der König Mândhâtar, nicht sind es Kraniche.» Als der König Mândhâtar darauf dahin gelangt war, fragte er, wer die Heeresschaar aufgehalten habe. Das Kleinod von Minister sagte, dass es die Ṛshi's gewesen seien. Der König fragte, woran diese Ṛshi's ihre Freude hätten. Der Minister antwortete: «An den Flechten.» Der König sagte: «So mögen ihnen die Flechten ausfallen und sie selbst vor mir einhergehen!» Da fielen ihnen die Flechten aus und, Bogen und Pfeil in der Hand, fingen sie an voran zu laufen. Das Kleinod von Weib sprach zum König: «O König, diese Ṛshi's betreiben Bussübungen, sie müssen entlassen werden.» Der König liess sie gehen und als sie sich wieder der Übungen befleissigten, wurden sie der fünf Klar-

sichten theilhaft. Der König Mândhâtar aber erhob sich mit seiner Heeresschaar. Der Sumeru, der König der Berge, reichte unterhalb in den goldenen Erdboden 80,000 Jodshana tief und ragte 80,000 Jodshana über dem Wasser hervor; also hatte er 160,000 Jodshana. Jede Seite maass ebenfalls 80,000 Jodshana, so dass er im Umkreis 360,000 Jodshana hatte. Aus vier Edelstein-Arten bestehend, war er schön und trefflich anzuschauen. Auf seinem Gipfel wohnten die dreiunddreissig Götter; die fünf Schutzwehren[10]) der dreiunddreissig Götter waren die im Wasser wohnenden Nâga's, die beckenhaltenden Jaksha's, die guirlandentragenden, die stets trunkenen Götter und die vier Mahârâdsha's. Die im Wasser wohnenden Nâga's hielten des Königs Mândhâtar Heeresschaar auf. König Mândhâtar aber fragte, an jene Stelle gelangt, wer seine Heeresschaar aufgehalten. Man antwortete: «O König, die im Wasser wohnenden Nâga's haben es gethan.» Der König [176] sagte: «Wollen Thiere mit mir Krieg führen? Diese im Wasser wohnenden Nâga's sollen selbst meine Vorläufer sein.» Da zogen die Nâga's vor dem König Mândhâtar einher. Als nun die Nâga's vor dem Könige einherliefen, gelangten sie zu den beckenhaltenden Göttern. Letztere fragten: «O Geehrte, was laufet ihr?» Sie antworten: «Es kommt hier der König der Menschen.» Da kehrten die Nâga's und die beckentragenden Götter um und hielten die Heeresschaaren auf. Als aber der König Mândhâtar dahin gelangt war, fragte er, wer die Heeresschaaren aufgehalten habe. Man antwortete: «O König, diese beckenhaltenden

---

10) पञ्चरक्षाः; s. über diese Burnouf, Introduction S. 599 folg.

Götter haben sie aufgehalten.» Der König Mândhâtar sagte: «Es sollen die beckenhaltenden Götter selbst vor mir einhergehen.» Da fingen diese an zu laufen und als sie mit den Nâga's zu den guirlandentragenden Göttern gelangt waren, fragten diese, weshalb sie liefen. Sie antworteten: «Es kommt hier der König der Menschen.» Als darauf diese Götter und die Nâga's umkehrten, wollten sie die Heeresschaaren aufhalten. Als der König dahin gelangt war, fragte er, wer die Heeresschaar aufgehalten habe. «O König, die guirlandentragenden Götter haben es gethan.» Der König sagte: «Es sollen diese guirlandentragenden Götter selbst vor mir einhergehen!» Darauf fingen diese an voranzulaufen und gelangten laufend zu den stets trunkenen Göttern. Diese fragten, weshalb sie liefen. Sie antworteten: «Es kommt hier der König der Menschen.» Darauf kehrten sie um und hielten die Heeresschaaren auf. Als der König an jene Stelle gelangt war, fragte er, wer die Heeresschaaren aufgehalten habe. Man sagte ihm, dass es die stets trunkenen Götter gewesen seien. Der König [176*] sagte: «Es sollen die stets trunkenen Götter selbst vor mir einherziehen.» Darauf fingen diese an voranzulaufen und gelangten zu den Göttern der Region der vier Mahârâdsha's. Als letztere sie fragten weshalb sie liefen, sagten sie: «Es kommt hier der König der Menschen.» Die Götter der Region der vier Mahârâdsha's bedachten, dass dieses ein Wesen mit grosser Macht des Verdienstes sein müsse und sie ihn nicht aufhalten dürften. Darauf meldeten diese Götter den Göttern der dreiunddreissig Götterregion, dass der König der Menschen komme. Die Götter der dreiunddreissig Götterregion bedachten, dass dies ein Wesen

von grosser Kraft des Verdienstes sei und sie ihn deshalb nicht zurückweisen dürften, sondern ihn mit Ehren empfangen müssten. Darauf holten die dreiunddreissig Götter ihn mit Ehren ein. Als der König Mândhâtar den Gipfel des Sumeru erstieg, erblickte er einen blauen Waldstrich sich gleich einer Wolkenthürmung erheben und fragte den Jaksha Divaukasa, was das sei. «Es sind dies die Götterbäume Pâridshâtaka und Kovidâra, unter denen die dreiunddreissig Götter die vier Sommermonate hindurch von den fünf göttlichen Sinnesgenüssen ergriffen und erfasst spielen, sich erfreuen und sich vergnügen. Auch du, o König, wirst dahin gelangt, von den fünf göttlichen Sinnesgenüssen ergriffen, spielen, dich erfreuen und dich vergnügen.» Als König Mândhâtar dies gehört hatte, fragte er seine Minister, ob sie jene hohen blauen gleich Wolkenthürmung sich erhebenden Bäume gesehen hätten. Als sie es bejaht hatten, sagte er: «O Anführer, es sind das die Bäume der dreiunddreissig Götter Pâridshâtaka und Kovidâra, unter denen die dreiunddreissig Götter während der vier Sommermonate [177] von den fünf göttlichen Sinnesgenüssen ergriffen, spielen, sich erfreuen und sich vergnügen; auch ihr, o Anführer, werdet, dorthin gelangt, von den fünf Sinnesgenüssen ergriffen, spielen, euch erfreuen und euch vergnügen.» Ferner erblickte der König Mândhâtar auf dem Gipfel des Sumeru etwas Weisses, was sich wie eine Wolkenansammlung erhob und fragte den Jaksha Divaukasa, was das sei. «O König, das ist der Versammlungsort der dreiunddreissig Götter, Sudharmâ mit Namen; dort versammeln sich die dreiunddreissig Götter und die vier Mahârâdsha's und betrachten, erwägen und prü-

fen daselbst die Angelegenheiten der Götter und Menschen und auch du, o König, wirst dort eintreten.» Als der König Mândhâtar dies gehört hatte, fragte er seine Minister, ob sie das Weisse, das sich wie eine Wolkenansammlung erhebe, gesehen hätten. Als sie es bejahten, sagte er: «O Anführer, es ist dies der Versammlungsort der dreiunddreissig Götter, Sudharmâ mit Namen, wo sich die dreiunddreissig Götter und die vier Mahârâdsha's versammeln und die Angelegenheiten der Götter und Menschen betrachten, erwägen und prüfen; auch ihr, o Anführer, werdet dorthin gelangen.» Die Stadt der dreiunddreissig Götter Sudarçana hatte in die Länge und in die Breite 2500 Jodshana's, im Umkreis 10,000 Jodshana, umgeben von sieben Reihen goldener Mauern, diese Mauern waren 2½ Jodshana hoch, diese Mauern hatten vierfaches Mauergesims [11]) aus Gold, Silber, aus Beryll und Krystall, nach oben und nach unten gerichtete Fenster waren angebracht; der innerhalb der Stadt Sudarçana belegene Raum war schön, [177*] anmuthig, breit und sehr bunt mit hundert Farben bemalt, wie ein Baumwoll- oder Wollkissen weich, überaus weich, beim Auftreten des Fusses nachgebend, beim Aufheben des Fusses sich erhebend, mit Götterblumen Mandârava kniehoch bedeckt; erhob sich ein Wind, so wurden die welken Blumen fortgeweht und es regnete frische Blumen. Die Stadt Sudarçana hatte 999 Thore, an jedem Thore hatten 500 Jaksha's in blauem Gewande und gepanzert, mit Pfeil und Bogen zum Schutz und Schirm der dreiunddreissig Götter und zur Zierde ih-

11) Skr. क्रमशीर्ष, ob nicht कपिशीर्ष?

ren Aufenthalt. Der Marktplatz der Stadt Sudarçana, der 2500 Jodshana in die Länge und 12 Jodshana in die Breite hatte, war schön, anmuthig, mit Goldsand bestreut, mit Sandelwasser besprengt, mit Goldgitter überzogen; an allen Seiten waren verschiedenartige Wasserbassins, es waren dieselben mit viererlei Quadern, mit goldenen, silbernen, beryllenen und krystallenen eingefasst. Es waren die Treppen dieser Bassins aus viererlei Stoffen, aus Gold, Silber, Beryll und Krystall erbaut. Diese Bassins waren mit Geländern vierfacher Art, aus Gold, Silber, Beryll und Krystall umgeben; bei den aus Gold angefertigten Geländern waren die Griffe, Leisten und Pfosten aus Silber, bei den aus Silber angefertigten Geländern aus Gold, bei den aus Beryll angefertigten aus Krystall, bei den aus Krystall angefertigten [178] aus Beryll. Diese Bassins waren voll von Wasser, das honigsüss und kühl war, dicht besetzt mit blauen, rothen und weissen Lotussen, mit verschiedenen im Wasser lebenden Vögeln von reizender Gestalt, welche angenehme, liebliche Töne erklingen liessen. Überall um diese Bassins herum wuchsen Blüten- und Fruchtbäume mit Kronen, von stattlichem Wuchs und schöner Gestalt, wie wenn ein geschickter Kranzwinder oder sein Schüler, um einen Ohrenschmuck anzufertigen, eine Blumenguirlande trefflich aufgereiht hätte. Auf dem Trocknen lebende Vögel verschiedener Art, von reizender Gestalt, gaben ebenfalls angenehme und liebliche Töne von sich. In der Stadt Sudarçana waren viererlei Wunsch-Bäume mit blauen, gelben, rothen und weissen Gewändern, auf denen viererlei Arten Gewänder entstanden: blaue, gelbe, rothe und weisse; welche die

Götter oder die Göttermädchen wünschten, solche erhielten sie unmittelbar, nachdem sie den Gedanken gehabt. Von den viererlei Schmuck-Bäumen kamen Hand-, Fuss-Schmuck, (verdeckter) Schmuck des Unterleibes und sichtbarer Schmuck. Was die Göttersöhne oder Göttermädchen wünschten, erhielten sie, sobald sie es nur wünschten, in die Hand. Viererlei musikalische Instrumente, Harfen, Pfeifen, Cithern und Muscheln erhielten die Götter und die Göttermädchen unmittelbar, nachdem sie den Wunsch hatten, in ihre Hand. Viererlei Götterspeisen, blaue, gelbe, rothe und weisse erhielten die Götter und Göttermädchen, unmittelbar nachdem sie es wünschten, in ihre Hand. Häuser mit Stockwerken, Sommergemächern, Höfen, Fenstern und Schaulöchern waren der Frauenschaaren [178*] und Apsarasen-Schaaren Sammelplatz, wo bei Honigtrank und Kadambakatrank und unter den Tönen der Musik die dreiunddreissig Götter spielten, sich erfreuten und sich vergnügend die Früchte ihres Verdienstes genossen. Der Versammlungssaal der dreiunddreissig Götter Sudharmâ, der in die Länge 300, in die Breite 300, im Umkreise 900 Jodshana's maass, war schön, lieblich, trefflich anzuschauen, aus Krystall erbaut und ragte über die Stadt 342 Jodshana hervor. Dort waren die Sitze der dreiunddreissig Götter bereitet, die Sitze der zweiunddreissig Unterkönige (Upendra's) und der Sitz des Königs der dreiunddreissig Götter, Çakra's; der Sitz des Königs Mândhâtar war am Ende aller dieser Sitze bereitet. Darauf empfingen die dreiundreissig Götter den König Mândhâtar mit einer Ehrengabe. Alsdann traten der Reihe nach die Wesen ein, welche durch die Reife ihres Verdienstes grosse Kraft er-

langt hatten; die übrigen blieben draussen. Da dachte der König Mândhâtar: «Von den hier bereiteten Sitzen ist ohne Zweifel der letzte mein Sitz,» und meinte ferner, dass es angemessen sei, dass der König der Götter Çakra ihm die Hälfte seines Sitzes abtrete. Unmittelbar nachdem er diesen Gedanken gehabt hatte, trat der König der Götter ihm die Hälfte seines Sitzes ab und König Mândhâtar theilte den Sitz mit dem Götterkönig Çakra. Als nun der grosse König Mândhâtar und der Götterkönig Çakra auf demselben Sitze sassen, so war in der Länge, in der Breite, in der Fülle des Aussehens, [179] in der Stimme kein Hervorragen, keine Auszeichnung, kein Unterschied zu merken, ausgenommen dass der König der Götter Çakra seine Augen nie schloss. Während der König Mândhâtar unter den dreiunddreissig Göttern weilte, fanden 36 Çakra-Schwunde statt. Auch entstand dort ein Krieg zwischen den Göttern und Asura's. Wenn die Asura's besiegt wurden, schlossen sie die Thore der Asura-Stadt und besetzten die Schutzmauern ringsum. Wenn aber die Götter besiegt wurden, so schlossen sie ebenfalls die Thore der Götterstadt und besetzten die Schutzmauern ringsum. Nun hatten die Asura's, nachdem sie ein viergliedriges Heer ausgerüstet hatten, bereits die fünf Schutzwehren [12]) durchbrochen und nahten dem Götterkönige Çakra mit Krieg. Die Jaksha's sprachen zum Götterkönige Çakra: «Wisse, o Kauçika, die Asura's haben die fünf Schutzwehren durchbrochen und sind nahe; deshalb mögest du alles, was zu thun und zu bereiten ist, ins Werk setzen.»

---

12) གཅན་རིམ་པ་ལྔ wohl = पञ्चारताः

Als nun Çakra, der Götterkönig, das viergliedrige Heer ausgerüstet hatte und um die Asura's zu bekriegen aufbrach, erblickte ihn der König Mândhâtar und sprach zu ihm: «Bleibe, ich selbst werde ausziehen.» Çakra antwortete: «Thue das.» Da brach der König mit einem Heere von 18 Koṭi gen Himmel auf und liess die Bogensehne ertönen. Als die Asura's diesen Ton gehört hatten, fragten sie, wessen Bogensehne so ertöne; als sie hörten, dass dies der Ton der Bogensehne des Königs Mândhâtar sei, geriethen sie in grosses Staunen. Der König Mândhâtar langte an, und da der Ordnung der Dinge gemäss die Streitwagen der sich bekriegenden Götter und Asura's besonders in der Luft standen, und auf keiner Seite eine Über- oder Unterlegenheit war, erhob sich König Mândhâtar hinter allen Asura's [179*] gen Himmel. Die Asura's fragten: «Wer ist es, der sich über uns gen Himmel erhoben hat?» Als sie hörten, dass es der König der Menschen Mândhâtar sei, bedachten sie, dass er, da er sich über ihre Wagen erhoben hätte, ein Wesen sein müsse, das durch die Reihe seines Verdienstes zum Ruhme grosser Macht gelangt sei. Überwunden zogen sie sich voll Furcht und Schauder den Rücken wendend in die Burg der Asura's zurück. Der König Mândhâtar fragte, wer gesiegt habe; die Minister antworteten, dass er gesiegt habe. Da meinte der König Mândhâtar, dass er den dreiunddreissig Göttern überlegen sei. Er bedachte, dass er das reiche, weite, glückselige, fruchtbare, mit Wesen und Menschen überaus angefüllte Dshambudvîpa, dass er Pûrvavideha-, Aparagodânîja- und Uttarakurudvîpa besitze, dass er die sieben Kleinodien, das Kleinod des Rades, das Kleinod des Elephanten, das

Kleinod des Rosses, das Kleinod des Juwels, das Kleinod der Gattin, das Kleinod des Hausbesitzers und siebentens, das Kleinod des Ministers, dass er ein volles Tausend tapferer, heldenmüthiger, mit Schönheit vorzüglicher Körper ausgestatteter, die Feindesschaaren besiegender Söhne habe, dass innerhalb seines Palastes sieben Tage hindurch ein Edelstein-Regen gefallen, dass er zu den dreiunddreissig Göttern gelangt sei, dass er in die Götterversammlung Sudharmâ eingetreten, dass ihm der Götterkönig Çakra die Hälfte seines Sitzes abgetreten habe; er müsse nun den Götterkönig Çakra aus seinem Sitze vertreiben und selbst die Herrschaft über die Götter und Menschen übernehmen. Unmittelbar nach diesem Gedanken kam der grosse König Mândhâtar um sein Glück, und nach Dshambudvîpa gelangt, [180] ward er von einer schweren Krankheit betroffen und unter unerträglichen Qualen verfiel er dem Tode. Des Königs Mândhâtar Minister, Sternkundige, Staatsbeamte und mit Zaubersprüchen Heilung Schaffende, begaben sich zu König Mândhâtar und sprachen also zu ihm: «Wenn der König dahingeschieden sein wird, könnten spätere Bewohner des Reiches fragen, was der König Mândhâtar zur Zeit seines Todes gesagt habe; was sollen wir diesen antworten?» — «O Anführer, wenn nach meinem Hingange spätere Menschen euch nahen und euch fragen, so sollet ihr denselben diese Antwort geben: «O Geehrte, der König Mândhâtar, der im Besitz der sieben Kleinodien war, der mit vierfacher Menschenschaar die Herrschaft in den vier Dvîpa's erlangt hatte und zu den dreiunddreissig Göttern gelangt war, soll durch die fünffachen Sinnesgenüsse noch nicht befriedigt, gestorben sein.» Und er sprach

noch diese Çloka's:[13]) «Auch durch ein Goldstück-Regen werden die Wünsche nicht befriedigt, der Weise, der da weiss, dass die Wünsche wenig Genuss und viel Leid bringen, hat selbst an den göttlichen Genüssen keine Freude. Des vollendeten Buddha Zuhörer freut sich, wenn die Begierde schwindet; wenn auch ein Goldberg dem Himavant gleich wäre, genügt er dennoch nicht zum Reichthum eines einzigen; das weiss der Einsichtsvolle. Wer hierauf fussend, die Leiden betrachtet, wie sollte der je an den Genüssen seine Freude haben; der Standhafte, der in den Schätzen der Welt den Stachel erkannt hat, soll die Wesenheit zu seiner Züchtigung erlernen.»

Der König Mândhâtar liess widerstandslose Opfer[14]) spenden [180*] und sagte in Çloka's: «Weiss man, dass das Jenseits lange dauert, das Leben aber nur kurz ist, dann muss man Verdienste sich erwerben; erwirbt man nicht Verdienste, so hat man Leiden; deshalb muss, wer sich Verdienst erwirbt, Opfergaben spenden nach Gebühr; in dieser Welt und jenseits wird man, wenn man Gaben spendet, Freude haben.» Es hörten die Stadt- und Landbewohner, dass der König Mândhâtar erkrankt und dem Tode nahe sei; als sie es gehört hatten, kamen viele hundert tausende von Menschen herbei, um den König Mândhâtar zu sehen. Als der König mit den Menschenschaaren über die Übelstände der Gelüste und über die Übelstände des Lebens im Hause

13) Vgl. Dhammapada Çl. 186 flg.

14) གདན་པ་མེད་པའི་མཆོད་སྦྱིན, womit Mahâvjutpatti Blatt 22 नैरर्गल्य übersetzt; etwa ein Opfer, um Hindernisse des Hinscheidens zu beseitigen, oder Opfer ohne Ende?

gesprochen und demnach die Wünsche getadelt hatte, gaben viele hunderttausende der Menschen das Leben im Hause auf und zogen sich unter die Ṛshi's von der Welt zurück und im Walde lebend, kamen sie den vier Brahmanenpflichten nach und gaben das Streben nach Genüssen auf und, da sie darin beharrten, wurden sie der Brahmawelt theilhaftig.

So lange der König Mândhatar im Jugendspiele zubrachte, so lange er Kronprinz war, so lange er die Oberherrschaft in Dshambudvîpa ausübte, so lange er in Pûrvavideha-, so lange er in Aparagodânîja-, in Uttarakurudvîpa, auf den sieben Goldbergen zubrachte und so lange er nach der Region der dreiunddreissig Götter ging und daselbst lebte, fanden 84 Çakra-Schwunde statt. Das Lebensmaass des Fürsten der fünf grossen Könige, Çakra's, ist folgendes: 100 Jahre der Menschen sind ein Tag der dreiunddreissig Götter, wenn man auf 30 solcher Tage 1 Monat, auf 12 Monate 1 Jahr rechnet, so sind 100 Götterjahre das Lebensmaass der dreiunddreissig Götter; das macht nach menschlicher Rechnung 36,000 Jahre aus.

XLVI.

Der Prinz Dshîvaka als König der Ärzte.

(Kandjur III Blatt 50* — 67*.)

Schon Spence Hardy, Manual of Budhism, giebt auf S. 237 — 249 einen Theil der Wundercuren Dshîvaka's und auch manche abweichende Notizen über seine Herkunft; die Rolle, die er bei der Heilung des Königs Tschandra-Pradjota spielt, ersieht man aus Mahâkâtjâjana und König Tschandra-Pradjota (Mémoires de l'Acad. d. sc. VII Série, Tome XXII.

№ 7.) S. 7 folg.; im Vorwort S. V — VII habe ich bereits ein Stück aus Dshîvaka's Lehrzeit bei Âtreja mitgetheilt; ausführlicher liegt dasselbe nun hier vor.

In Videha herrschte im reichen, weiten, glückseligen, fruchtbaren und volkreichen Lande der König Virûḍhaka[15]), der fünfhundert Minister mit Çakala[16]) an der Spitze hatte und durch den ersten Minister Çakala dem Gesetz gemäss regierte und die Geschäfte nach der Gerechtigkeit ausführte, weshalb alle Menschenschaaren auf ihn blickten. Nachdem er sich aus gleichem Geschlecht eine Frau genommen und sich mit ihr vergnügt hatte, wurde ihm ein Sohn geboren, den man am 21sten Tage nach der Geburt Gopâla[17]) nannte. Als er sich nochmals mit seiner Frau vergnügt hatte, wurde ihm ein anderer Sohn geboren, den er Siṁha[18]) nannte. Als diese beiden Söhne herangewachsen waren und so wie ihr Vater von Anfang durch Tapferkeit und Überlegenheit in den fünf Künsten allen Ministern voranstand, so war es auch mit den Söhnen der Fall; da nun diese Minister dies nicht ertragen konnten, beriethen sie sich unter einander [50] und begaben sich zum König. Als Gelegenheit sich dargeboten hatte, fragten sie den König, wer denn König sei. Der König antwortete: «Geehrte, was ist da zu fragen? König bin ich; wer anders sollte es sein?» Sie sagten:

15) འཕགས་སྐྱེས་པོ

16) ཉམ་བུ

17) ས་སྐྱོང

18) སེང་གེ

«O König, Çakala ist König, nicht du bist es. Wenn er es einrichten könnte, würde er dich um die Herrschaft bringen, sich selbst das Diadem aufsetzen und selbst die Herrschaft an sich reissen». Der König merkte gar wohl, dass sie ihm deshalb feindlich waren, weil er ihnen allen überlegen war. Zu einer andern Zeit sass der König von der Minister-Schaar umringt und der erste Minister Çakala weilte von 8000 Klägern und Verklagten umgeben im Palast des Königs, und der Königspalast war ganz angefüllt. Als aber die Angelegenheiten der Herrschaft zu Ende geführt und die Menschen hinausgegangen waren, wurde der Palast ganz leer. Da fragte der König, ob alle Menschenschaaren den Palast verlassen hätten. Die Minister, welche eine Gelegenheit gefunden zu haben glaubten, sagten: «O König, was du zu hören wünschtest, ist augenscheinlich: wenn Çakala es einrichten könnte, würde er dich um die Herrschaft bringen, sich selbst das Diadem aufsetzen und die Herrschaft an sich reissen». Da die Könige gleich den Krähen den Tod befürchten, dachte er, dass es ohne Zweifel so sei wie jene sprächen und fing an ihn zu tadeln. Da man in der Welt Freunde, Feinde und Gleichgiltige hat, fingen andere an den Çakala darauf aufmerksam zu machen, dass der König ihm etwas anhaben wolle und er demnach eine Vorkehrung treffen müsse. Als er sich die Sache überlegt hatte, bedachte er, wohin er gehen solle. Ginge er nach Çrâvastî, so sei daselbst, da es auch königliches Gebiet sei, dieselbe Gefahr; ebenso wenn er nach Vârâṇasî, nach Râdshagṛha oder nach Tshampâ sich begeben wolle. Nur in Vaiçâlî herrsche das Volk; wenn dort zehn zufrieden wären

[51], so wären zwanzig unzufrieden; er wolle also lieber dahingehen. Er sandte also einen Boten zu den Litshtshhavi's von Vaiçâlî, dass er im Schutze ihrer Macht verweilen möchte. Sie antworteten ihm voll Achtung, dass er nach Vaiçâlî kommen möge, er sei willkommen. Darauf rief der erste Minister Çakala seine Verwandten zusammen und sagte ihnen: «O Geehrte, da ich nach Vaiçâlî ziehe, so mögen diejenigen von euch, die hier zufrieden sind, hier bleiben, wer es aber nicht ist, bereite sich und ziehe mit». Auch den Rinder- und Büffelhirten befahl er die Rinder und Büffel nach Vaiçâlî zu treiben, und hiess seine Dienstleute sich zur Reise nach Vaiçâlî bereit machen. Nachdem er so die Menschenschaaren angetrieben hatte sich fertig zu machen, ging er zum König, berührte seine beiden Füssen und sprach: «O König, da ich eine kleine Angelegenheit habe, so gestatte, dass ich nach dem Lusthain gehe». Der König gab seine Genehmigung. Als Çakala den Lusthain hatte kehren lassen, füllte er die Wagen mit Schätzen, die er oben mit Speise und Trank bedecken liess, und zog davon. Als die Minister gehört hatten, dass Çakala entwichen sei, kamen sie eiligst zum Könige und meldeten seine Flucht. Der König befahl ihnen, ihn zurückzurufen. Sie rüsteten ein viergliedriges Heer aus, holten ihn ein und forderten ihn auf dem Befehl des Königs gemäss umzukehren. Er entgegnete: «Geehrte, seit lange schon habet ihr daran gedacht, ob ich nicht sterben oder entweichen würde; da dies nun mit geringer Schwierigkeit geschehen ist, so gehet nur; ich bin entkommen.» Sie entsandten um der Meinung des Königs Genüge zu leisten Pfeile, kehrten aber um und

meldeten dem Könige, dass Çakala entronnen sei. Der König war damit nicht zufrieden und schwieg, Çakala aber gelangte nach und nach nach Vaiçâlî. Zu der Zeit waren in Vaiçâlî drei Regionen. In der ersten Region gab es 7000 Giebelhäuser[19]) mit goldenen Thürmchen, in der mittleren 14000 Giebelhäuser mit silbernen Thürmchen, in der letzten 21000 Giebelhäuser mit kupfernen Thürmchen, in diesen wohnten die Vornehmen, die Mittleren und die Gemeinen der Ordnung nach. Das Volk aus Vaiçâlî hatte als Gesetz festgestellt, dass eine in der ersten Region geborene Tochter nur in der ersten Region, nicht aber in der mittleren oder letzten verheirathet werden dürfe, eine in der mittleren Region geborene nur in der ersten und mittleren, eine in der letzten geborene aber in allen drei Regionen; dass ferner keine Verheirathung ausserhalb Vaiçâlî stattfinden dürfe und dass das als Perle anerkannte Weib an keinen verheirathet werden, sondern dem Volk zum allgemeinen Genuss zustehen solle. Da Çakala ein vornehmer Mann war, gab man ihm ein Haus in der ersten Region. Als er dort zu wohnen anfing, vermochte er es nicht, obwohl dazu eingeladen, in der Volksversammlung zu erscheinen. Es fragten ihn deshalb die Litshtshhavi's, weshalb er nicht erscheine. Er antwortete: «Da mir gerade aus der Versammlung Unbill erwachsen könnte, begebe ich mich nicht hin». Die Bewohner von Vaiçâlî ermuthigten ihn dazu zu kommen, es könne ihm kein Unrecht geschehen. Obwohl er nun in die Versammlung kam, gab er keine Mei-

19) ཁང་བརྩེགས་པ = कूटागार eig. Haus mit Belvedere, Thürmchen.

nung von sich. Sie aber forderten ihn auf, dies zu thun; er jedoch meinte, er thue es deshalb nicht, weil ihm daraus Unrecht entstehen könnte. Sie meinten, er solle es nur thun; es würde ihm daraus kein Verdruss entstehen. Als er darauf in der Volksversammlung erschien, gab er auch seine Meinung. Früher hatten die Litshtshhavi's von Vaiçâlî an wen immer sie ein Sendschreiben richteten es auf rauhe Weise gethan. Seitdem aber Çakala seine Meinung abgab, fertigten sie Sendschreiben mit Freundlichkeit aus. Diejenigen, zu denen solche freundliche Sendschreiben gelangten, besprachen sich [52] unter einander und suchten den Grund dieser Freundlichkeit zu ermitteln. Da erklärten einige, dass seitdem der erste Minister des Videha-Königs Virûḍhaka, Çakala, nach Vaiçâlî gekommen und an den Berathungen theilnehme, solche Sendschreiben voll Freundlichkeit ausgefertigt würden.

Als Çakala seine beiden Söhne Gopâla und Siṁha verheirathet hatte, wurde dem Siṁha, nachdem er sich mit seiner Frau vergnügt hatte, eine Tochter geboren, welcher man an ihrem Geburtsfeste den Namen Vâsavî[20]) gab; als die Zeichendeuter sie besehen hatten, erklärten sie, dass sie einen Sohn gebären werde, welcher seinem Vater das Leben nehmen, sich selbst das Diadem aufsetzen und die Herrschaft an sich reissen werde. Als Siṁha sich wiederum mit seiner Frau vergnügt hatte, wurde ihm eine Tochter geboren, deren Geburt man auch feierlichst beging und ihr den Namen Upavâsavî[21]) gab. Auch diese besahen die

20) གོས་ཅན

21) ཉེ་གོས་ཅན

Zeichendeuter und erklärten, dass sie einen mit vortrefflichen Merkmalen versehenen Sohn zur Welt bringen werde. Gopâla, der wild und von grosser Kraft war, zerstörte die Lusthaine der Litshtshhavi's von Vaiçâlî, die Hainwächter suchten ihn davon abzuhalten, indem sie ihm vorstellten, dass die Litshtshhavi's wild und von grosser Macht seien. Als die Wächter nichts damit ausrichteten, wandten sie sich an den Vater und baten ihn den Sohn zurückzuhalten. Çakala liess ihn kommen und machte ihn auf die Gefahr, die von den Litshtshhavi's drohe, aufmerksam. Er entgegnete: «O Vater, sie haben Lusthaine, wir haben keine». Çakala meinte, er wolle wegen des Lusthains die Volksversammlung bitten [53]. Er that es und man verlieh ihnen einen alten Lusthain, in welchem ein alter Sâla-Baum war, aus welchem der eine ein Ebenbild Bhagavants verfertigte, der andere dasselbe einweihte[22]); auch sagen die Sthavira's in den Sûtra's, dass Buddha-Bhagavant von Vaiçâlî aus im Sâla-Walde Gopâla's und Siṁha's gewandelt sei. Als Gopâla tausend Unthaten verübt und die Litshtshhavi's ihn getadelt, gescholten und zur Rechenschaft gezogen hatten, liess Çakala ihn kommen und befahl ihm, um das Volk nicht aufzuregen, in eine gewisse Gebirgsgegend zu ziehen und daselbst auf seinen eigenen Felder Ackerbau zu treiben. Dieser befolgte den Befehl seines Vaters. Als nun zu einer andern Zeit der Führer[23]) Vaiçâlî's gestorben war, wählte man den ersten Minister Çakala zum Führer

22) ཞལ་གྲོས་བྱས་སོ

23) སྡེ་དཔོན = नायक

und nachdem er eine kurze Zeit lang dieses Amt gehabt hatte, starb auch er. Das Volk von Vaiçâlî kam nun zusammen und berieth sich, wen man zum Führer einsetzen sollte. Da sagten einige: «Da der vorzügliche Minister Çakala das Volk trefflich geschirmt hat, so setzen wir seinen Sohn ein». Andere sagten: «Sein Sohn Gopâla ist wild und grosser Kraft; wenn wir diesen zum Führer einsetzen, wird ohne Zweifel das Volk in Zwietracht gerathen; sein jüngerer Sohn Siṁha ist brav, umgänglich und im Stande das Volk zufrieden zu stellen; wenn es dem Volke gefällt, setzen wir diesen zum Führer ein». Als alle damit zufrieden waren, begab sich die Versammlung zu Siṁha und trug ihm das Führeramt an. Er entgegnete: «Da Gopâla mein älterer Bruder ist, so setzet ihn ein». Sie antworteten: «Ist etwa, o Siṁha, das Führer-Amt in deinem Geschlecht erblich? [53*] Nur derjenige wird zum Führer erwählt, an welchem das Volk Gefallen findet. Hast du keine Lust, so werden wir einen andern zum Führer einsetzen». Er bedachte, dass es nicht gut wäre, wenn das Führer-Amt von seinem Hause auf ein anderes überginge und beschloss es lieber anzunehmen. Man setzte ihn darauf mit grossen Ehren in das Amt ein. Wenn die Bewohner von Vaiçâlî früher ein Schreiben sandten, dann schrieben sie: «Es sagt das Volk mit Çakala an der Spitze». Als nun zu einer andern Zeit im Gebirgsorte, wo Gopâla auf seinen Feldern dem Ackerbau oblag, ein Schreiben angelangt war und Gopâla es geöffnet und gelesen hatte, fragte er, ob denn sein Vater gestorben sei, da die Bewohner von Vaiçâlî früher geschrieben hätten: «Es sagt das Volk mit Çakala an der Spitze», nun aber ge-

schrieben sei: «Es sagt das Volk mit Sim̃ha an der Spitze.» Als man ihm gesagt, dass sein Vater gestorben sei, ward er unwillig, begab sich nach Vaiçâlî und fragte Sim̃ha, ob es in der Ordnung gewesen sei ihn zum Führer zu machen, während er Gopâla der ältere Bruder sei. Sim̃ha erzählte ihm wie die Sache geschehen war. Voll Unmuth über die Litshtshhavi's beschloss er in Folge dieser Zurücksetzung nach Râdshagṛha zu ziehen und sandte einen Boten an den König Bimbisâra, der seinen Wunsch sich in seinen Schutz zu begeben meldete. Der König liess ihm zurückmelden, dass er willkommen sei. Er zog nach Râdshagṛha und wurde vom König Bimbisâra zum ersten Minister gemacht. Als nun nach einiger Zeit des Königs Bimbisâra erste Gattin gestorben war und er betrübt die Wange auf die Hand gestützt dasass, fragte ihn Gopâla nach der Ursache seiner Traurigkeit. Er entgegnete, dass ihm seine erste Gattin [54] gestorben sei und er wohl betrübt sein müsse. — O König, sei nicht missmüthig. Mein jüngerer Bruder hat zwei Töchter von vollendeter Schönheit und Jugendfülle, welche gerade für dich passend wären; von diesen wird nach den Voraussagungen die eine einen Sohn gebären, welcher seinen Vater umbringen wird, die andere aber einen Sohn mit den vorzüglichsten Merkmalen zur Welt bringen. Es wird nun für dich, o König, diejenige herzuschaffen sein, von der vorausgesagt worden ist, dass sie einen Sohn mit den vorzüglichsten Merkmalen gebären werde». Darauf meldete Gopâla seinem Bruder Sim̃ha, dass des Königs Bimbisâra erste Gattin gestorben sei und er seine Tochter Upavâsavî hinführen solle, da sie des Königs

erste Gattin werden würde. Siṁha schrieb ihm eine Antwort: «Wohin es auch hinausläuft, werde ich nicht nur dich fragen, sondern du, welcher du das Maass der Dinge kennst, wirst wissen, was zu thun ist. Da es durch das Volk zum Gesetz erhoben ist, dass aus Vaiçâlî kein Mädchen nach ausserhalb verheirathet werden darf, so wirst du selbst kommen und im Lusthain warten; ich werde mit der Tochter in den Lusthain mich begeben und du wirst sie von dort entführen». Darauf beurlaubte sich Gopâla beim König, bestieg den Wagen und machte sich nach Vaiçâlî auf; als er dahin gelangt war, wartete er im Lusthain. Zu der Zeit war einer der Thorwarte von Vaiçâlî gestorben und unter den Dämonen wiedergeboren, gab er den Bewohnern von Vaiçâlî folgende Weisung: «Da ich unter den Dämonen wiedergeboren bin, so gebet mir die Stellung eines Jaksha und hänget mir eine Glocke um den Hals; wenn irgend ein Widersacher der Bewohner von Vaiçâlî erscheint, so werde ich so lange bis er ergriffen ist oder davongeht, mit der Glocke läuten. Sie liessen eine Jaksha-Statue anfertigen, hingen derselben eine Glocke um den Hals und stellten sie unter Tanz, Gesang, unter den Tönen musikalischer Instrumente, mit Streuopfern und Blumenguirlanden versehen, in der Thorhalle auf. Gopâla meldete dem Siṁha, dass er im Lusthain warte, er solle kommen. Als dieser das Volk von Vaiçâlî berücksichtigt hatte, ging er nach Hause und sagte zu Upavâsavî: «Da du dem Könige [54*] Bimbisâra zur Gattin gegeben wirst, so nimm deinen Schmuck und begieb dich in den Lusthain.» Als sie ihren Schmuck zu nehmen begann, sah es Vâ-

savî und fragte, weshalb sie dies thue. «Ich werde verheirathet.» — «An wen?» — «An den König Bimbisâra.» Vasavî meinte, das ginge nicht, da sie die ältere Schwester sei. «Ist es so, so nimm du den Schmuck.» Als sie noch sprachen, ertönte die Glocke. Die Bewohner von Vaiçâlî geriethen in Aufregung und meinten, dass ein Feind nach Vaiçalî gekommen sei. Voll Angst nahm Simha, in der Meinung, es sei Upavâsavî, seine ältere Tochter Vâsavî mit und begab sich eiligst in den Lusthain, und auch Gopâla nahm voll Angst Vâsavî auf den Wagen und fuhr davon. Das Volk von Vaiçâlî setzte ihm nach und als es ihn eingeholt hatte, begann man mit ihm zu kämpfen. Da er aber in den fünf Kampfeskünsten tüchtig war, so traf er fünfhundert Litshtshhavi's in's Herz und sagte: «O Geehrte, da ich fünfhundert von euch ins Herz getroffen habe, die übrigen aber am Leben lassen will, so kehret um.» Sie antworteten: «Kein lebendes Wesen aus unserer Mitte ist umgekommen.» — «Leget eure Rüstung ab.» Als sie ihre Rüstung abgelegt hatten, sanken fünfhundert zu Boden und gaben ihr Leben auf. Da meinten die übrigen, dieser Mensch sei ein Râkshasa und liefen voll Furcht davon. Nach Vaiçâlî zurückgekehrt, fingen sie an sich zu berathen: «O Geehrte, an diesem unseren Feinde wollen wir des Königs Bimbisâra Söhne Rache nehmen lassen, schreiben wir dies auf eine Tafel, thuen diese in eine Kiste und stellen wir sie versiegelt hin.» Sie thaten also. Gopâla aber kam nach und nach nach Râdshagṛha und rief: «Upavâsavî, komm.» Sie entgegnete: «O Oheim, ich bin nicht Upavâsavî, sondern Vâsavî.» — «Weshalb hast du es mir nicht gesagt?» Sie antwortete kein Wort. Darauf ging er missvergnügt und betrübt zum König

und als der König ihn erblickt hatte, sagte er: «O Gopâla, bist du gekommen? Sei willkommen.» [55] «Ich bin gekommen, o König.» — «Hast du Upavâsavî mitgebracht?» — «O König, ich habe sie mitgebracht und nicht mitgebracht.» — «Was will das heissen?» — «Während ich der Meinung war, es sei Upavâsavî, habe ich Vâsavî mitgebracht.» — «Schaffe sie her, dass ich sie sehe.» Als Vâsavî nun herbeigeführt ward und der König ihre vollendete Schönheit und Jugendfülle sah, so wurde er dermaassen von dem Weibe angezogen, dass er, unmittelbar nachdem er sie erblickt hatte, Liebe zu ihr fasste und sprach: «O Geehrte, da ein Sohn, der seinen Vater tödtet, dies nur der Herrschaft wegen thut, so werde ich, falls mir ein Sohn geboren werden sollte, ihm gleich nach der Geburt das Diadem aufsetzen.» Darauf nahm er sie zur Gattin. Da sie aus Videha gekommen war, wurde sie Vaidehî genannt. Der König vergnügte sich mit ihr. Als er zu einer andern Zeit auf die Jagd gegangen war, wohnte in einer Einsiedelei ein mit den fünf Klarsichten begabter Ṛshi. Da floh eine durch das Auflegen des Pfeils in Schreck gesetzte Gazelle[24]) in die Einsiedelei des Ṛshi und ward, als sie zum Vorschein kam, vom Pfeil des Königs getroffen. Da sagte der Ṛshi erzürnt: «Willst du, o Unheilskönig, während vor meiner Einsiedelei selbst reissende Thiere Scheu haben, die Gazelle, die sich in meinen Schutz begeben hat, tödten?» Als der Ṛshi den König durch solche Worte zur Rechenschaft zog, kam sein Heer herbei und fragte, an wen

24) མདའ་ལོང་ལ་བཏགས་པས

solche Worte gerichtet seien. Der König sagte, dass sie auf ihn gingen, und fragte, was für eine Strafe für solche Zurechtsetzung sein müsse. Man antwortete, dass dafür Todesstrafe sei. «Ist es so, so gebe ich den Ṛshi preis.» Als man sich anschickte ihn zu tödten, hegte er den Unheilswunsch, dass er, wo immer er geboren werden sollte, ihn ums Leben bringe, da der Unheilskönig ihn, ohne alle Schuld und ohne dass er einen Schaden angerichtet, zum Tode führen lasse. Ferner bedachte er, dass da solche Könige sehr verborgen, sehr geschützt und bewacht würden, er, wenn er anderswo geboren werden sollte, [55*] wohl kaum eine Gelegenheit finden würde, er müsse deshalb durchaus von der ersten Gattin dieses Königs zur Welt gebracht werden. Durch diesen seinen Unheilswunsch wurde er von der Vâsavî geboren. An dem Tage, an welchem er empfangen wurde, fand ein Blutregen statt. Vâsavî empfand das Gelüste, aus dem Rücken des Königs Fleisch auszuschneiden und dasselbe zu geniessen. Als sie dies dem Könige sagte, rief der König die Zeichendeuter herbei und befragte sie; sie gaben ihm den Bescheid, dass dies der Einfluss eines Wesens sei, welches den Leib seiner Gattin bezogen habe. Als der König in Gedanken versunken da sass, sann er nach, wie er ihr Gelüste beseitigen könne. Andere einsichtsvolle Leute riethen ihm ein baumwollenes Gewand mit Fleisch zu füttern, es anzulegen und der Gattin das Fleisch anzubieten. Darauf liess der König ein baumwollenes Gewand mit Fleisch füttern, zog es an und bot das Fleisch der Vâsavî an. Sie glaubte, es sei das Fleisch des Königs und verzehrte es. Dadurch ward sie von ihrem Gelüste befreit. Darauf kam ihr das Gelüste,

das Blut ihres Gatten zu trinken und sie sagte es dem Könige. Der König liess sich an fünf Gliedern zu Ader, gab ihr das Blut zu trinken und sie ward des Gelüstes ledig. Als neun Monate voll waren, wurde ein schöner, wohlaussehender Knabe geboren, an dem Tage aber, da er geboren wurde, fand ein Blutregen statt. Der König rief die Zeichendeuter herbei und befragte sie. Sie antworteten: «O König, soviel wir aus den Lehrsprüchen entnehmen können, wird dieser Sohn ohne Zweifel, nachdem er den Vater des Lebens beraubt haben wird, sich selbst das Diadem aufsetzen und die Herrschaft an sich reissen.» Der König dachte: «Da er mich durchaus nur der Herrschaft wegen des Lebens berauben würde, wird er es wohl nicht thun, wenn ich ihm selbst die Herrschaft gebe.» Zu der Zeit lebte in Vaiçâlî der Litshtshhavi Mahânâman, [56] in dessen Lusthain ein Âmrahain war, in welchem ein plötzlich emporgewachsener Kadalî-Baum von den Hain-Wächtern erblickt wurde. Da derselbe sofort Blüten ansetzte, meldete der Wächter es voller Staunen dem Mahânâman. Dieser liess die Zeichendeuter kommen und befragte sie. Sie gaben ihm den Bescheid, er solle den Baum bewachen lassen; derselbe werde nach Ablauf von sieben Tagen bersten und aus seinem Innern ein Mädchen hervorkommen. Der Hausbesitzer Mahânâman wunderte sich über diesen Bescheid sehr, stellte in jenen Hain sorgsame Wächter und fing an die Tage zu zählen. Als sieben Tage verflossen waren, liess er den Lusthain von Steinen, Kies und Geröll reinigen und mit Sandelwasser besprengen, auch sehr duftendes Räucherwerk bereiten, viele seidene Gehänge ausspannen, Blumen-Streu ausbreiten, zog mit Gesang und

vielerlei Musik, von Freunden und Bekannten umringt, mit grossem Gepränge sammt seiner Gattin in den Lusthain hinaus; nachdem er dort gespielt, sich erfreut und vergnügt hatte, barst der Stamm des Kadalî-Baumes und es kam aus demselben ein schönes, lieblich anzuschauendes, mit allen Gliedern versehenes Mädchen zum Vorschein. Als Mahânâman sie seiner trefflichen Gattin übergeben hatte, sagte diese: «O Herr, geruhe ihr einen Namen zu geben.» Mahânâman sagte: «Da dieses Mädchen aus dem Âmrahain erhalten worden ist, soll sein Name Âmrapâlî sein. Als Mahânâman nun nach Hause zurückgekehrt war, erzog er Âmrapâlî und sie wuchs heran. Da erschienen um sie werbend, aus dem Krauntsha-Lande, aus dem Çâkja-Lande und aus verschiedenen anderen Ländern viele Königssöhne, Ministersöhne, Kaufleute, Handelsherren, Caravanenführer. Der Hausbesitzer Mahânâman bedachte, dass diejenigen, welche sie nicht erhalten würden, unwillig werden würden; [56*] dass er indessen wegen der Gesetzesbestimmung das Volk fragen wolle. Als sich das Volk von Vaiçâlî versammelt hatte, sagte er: «Geehrte Brahmanen und Hausbesitzer, höret! Nachdem ich aus dem Lusthain ein Mädchen erhalten hatte, habe ich es auferzogen und da ich an eine Verheirathung mit einem meinem Geschlechte entsprechenden Manne denke, möge das Volk dies erwägen.» Die Männer von Vaiçâlî sagten: «O Hausbesitzer, das Volk hat früher die Bestimmung getroffen, dass eine Perle von Weib nicht verheirathet werden dürfe, sondern dem Volk zum Genuss zustehe. Deshalb musst du das Mädchen herbeiholen, damit wir schauen, welcher Art es sei.» Als er darauf mit ihr in die Versammlung trat und

man ihre vollendete Schönheit und Jugendfülle sah, sperrte das ganze Volk vor Verwunderung die Augen auf und da man sie gründlich zu betrachten begonnen hatte, sagten einige: «O Hausbesitzer, dies ist eine Perle von Weib und stehet deshalb dem Volke zum Genuss zu, darf also an keinen verheirathet werden.» Als Mahânâman missvergnügt nach Hause gekommen war und die Wange auf den Arm gestützt in Gedanken versunken dasass, sah ihn Âmrapâlî und fragte, weshalb er so verstimmt sei. — «O Tochter, du bist als Perle von Weib anerkannt worden und wirst deshalb dem Volke zum Genuss zustehen, so dass meine Wünsche nicht erfüllt werden.» — «O Vater, bist du von einem anderen abhängig?» — «O Tochter, da früher das Volk das Gesetz aufgestellt hat, dass diejenige, die als Perle von Weib gilt, dem Volke zum Genuss zustehe, du aber als Perle von Weib anerkannt bist, so habe ich keine Macht.» Sie sagte: «Wenn mir das Volk fünf meiner Wünsche gewährt, will ich ihm zum Genuss zustehen. Man soll mir ein Haus in der ersten Region geben; wenn ein Mann bei mir eingetreten ist, soll kein anderer Eintritt haben; derjenige, der eingetreten ist, soll fünfhundert Kârshâpaṇa's mitbringen; zu der Zeit, da man die Häuser untersucht, soll man mein Haus nach Ablauf von sieben Tagen untersuchen; die aus demselben Herauskommenden und in dasselbe Eintretenden soll man nicht betrachten.» Mahânâman legte dem Volke die Weisung der Âmrapâlî vor und das Volk war damit einverstanden. «Wenn sie ein Haus in der ersten Region verlangt, so kommt einer Perle [57] von Weib ein Haus in der ersten Region zu. Verlangt sie, dass während einer bei ihr eingetreten ist, ein anderer

keinen Zutritt habe, so ist das auch richtig; denn da kein Groll so schlimm ist, als der Groll wegen eines Weibes, so könnte, wenn einer eingetreten ist und ein anderer hinzukäme, ohne Zweifel einer den andern tödten. Wenn sie die Bedingung stellt, dass derjenige, der eintritt, fünfhundert Kârshâpaṇa's mitbringe, so hat dies ebenfalls seine Richtigkeit; ohne Zweifel braucht sie das Geld zu Kleidern und Schmuck. Verlangt sie, dass man ihr Haus nach Ablauf von sieben Tagen untersuche, so ist das auch richtig; was liegt für eine Gefahr darin, ob die Untersuchung früher oder später stattfindet? Wünscht sie, dass man die aus dem Hause kommenden und in dasselbe eintretenden Männer nicht betrachte, so ist auch dies richtig. Da sie eine Hetäre ist, würde niemand in ihr Haus eintreten, wenn er wüsste, dass die herauskommenden und eintretenden Menschen betrachtet werden.» Als nun das Volk ihr die fünf Wünsche gewährt hatte, stand ihr Genuss dem Volke zu. Während die Litshtshhavi's von Vaiçâlî des Liebesgenusses wegen ihr Haus zu besuchen anfingen, verloren einige, welche zu stark in der Macht der Gewohnheit waren, sobald sie Âmrapâlî erblickten, ihre Lust, andere, sobald sie sie berührt hatten, so dass einige ihre Mannesthat nicht ausübten. Da meinte sie, dass sie, weil jene keine Männer wären, durchaus eine Vorkehrung treffen müsse. Sie beschied die in verschiedenen Gegenden wohnenden Maler zu sich und befahl ihnen an den Wänden die Bildnisse von Königen, Ministern, Capitalisten, Handelsherren, Kaufleuten und Caravanenführern, die sie gesehen hätten, zu malen. Als die Maler die Bildnisse angefertigt hatten, legte Âmrapâlî verschiedenen Schmuck an und während

sie die Gemälde einzeln betrachtete, fragte sie: «O Geehrte, wer ist dies?» — «Dies ist König Pradjota.» — «Wer ist dies?» — «Prasenadshit, König von Koçala.» — «Wer dies?» — «Der Vatsa-König Udajana.» — «Wer dies.» — «Der Magadha-König Çreṇi Bimbisâra.» So fragte sie [57*] und die Maler nannten ihr alle. Als sie nun alle betrachtet hatte, blieb ihr Auge an Bimbisâra haften und sie hatte den Gedanken, wenn doch ein Mann von solchem Wuchs und Umfange sich mit ihr der Liebe hingeben würde. Als dann zu einer andern Zeit der Magadha-König Bimbisâra auf seines Palastes Dach gestiegen und von der Schaar seiner Minister umringt ungebührliche Gespräche führte, fragte er sie, was für Hetären sie gesehen hätten. Da sagte Gopâla: «O König, es giebt wohl auch andere, allein in Vaiçâlî ist eine Hetäre von überaus grosser Schönheit und Jugendfülle, Âmrapâlî mit Namen, sie ist in den 64 Liebeskünsten erfahren und verdient es, von dir, o König, genossen zu werden.» Der König erwiederte: «Ist es so, Gopâla, so werde ich nach Vaiçâlî gehen und mich mit ihr vergnügen.» Gopâla machte ihn darauf aufmerksam, dass ihm von den Litshtshhavi's, die ihm seit lange feindlich gesinnt seien, Gefahr drohen könne. Der König meinte, dass Männer, die ein Mannesherz hätten, immerhin gehen könnten. Gopâla sagte: «O König, legt man nichtigen Dingen Wichtigkeit bei, so soll man gehen.» Der König bestieg den Wagen und begab sich mit Gopâla nach Vaiçâlî. Als sie dort angelangt waren, blieb Gopâla im Lusthain, der König aber begab sich in's Haus der Âmrapâlî. Da läutete die Glocke. Die Litshtshhavi's von Vaiçâlî geriethen in Aufregung und meinten, es sei ein

Feind eingedrungen, da die Glocke ertönt sei. Da nun ein grosses Geschrei entstand, fragte König Bimbisâra, was dies bedeute. «O König, man untersucht die Häuser.» — «Weshalb?» — «Deinetwegen, o König.» — «Was ist da zu machen? Soll ich fliehen?» — «O König, sei nicht besorgt! Da man mein Haus erst nach Ablauf von sieben Tagen untersuchen wird, kannst du dich noch sieben Tage lang vergnügen. Vergnüge dich also; sind sieben Tage um, so wirst du die Zeit kennen.» [58] Als er sich nun mit ihr vergnügte und sie durch ihn schwanger geworden war, sagte sie es ihm; er aber gab ihr ein feines Zeug und einen Ring und sagte: «Wird es eine Tochter, so bleibe sie bei dir; wird es aber ein Sohn, so bekleide ihn mit diesem Zeuge, drücke das Siegel dieses Ringes am Halse ab und schicke ihn zu mir.» Als er das Haus verlassen und den Wagen bestiegen hatte, fuhr er mit Gopâla davon, allein es ertönte die Glocke. Die Litshtshhavi's, in der Meinung, dass ein Feind erschienen sei, forderten auf ihn aufzusuchen und sandten ihm 500 mit Pfeil und Speer Versehene [25]) nach; als Gopâla sie erblickt hatte, fragte er den König, ob er sich mit ihnen in einen Kampf einlassen, oder den Wagen lenken solle. Der König antwortete: «Ich bin müde und werde den Wagen lenken, du aber kämpfe mit ihnen.» Als Gopâla sich nun mit ihnen in einen Kampf einliess, erkannten ihn die Einwohner von Vaiçâlî und sagten: «O Geehrte, dies

25) སྒྲིན་གོར་མདའ་རྩིབས་ཅན buchstäblich Eidechsen- Pfeil-Speichen habende; vielleicht ist गोघन (s. Böhtlingk-Roth u. d. W.) eine Art Pfeil mit breiter Spitze, im Zusammenhang mit गोघा Eidechse; Childers p. 149 an iguana, a very large sort of lizard.

ist ein Râkshasa von Mensch, lasset uns umkehren.» Sie kehrten nach Vaiçâlî zurück und stellten als Gesetz auf, dass sie an diesem ihren Feinde die Kinder von Bimbisâra Rache nehmen lassen wollten. Als nun neun Monate verflossen waren, gebar Âmrapâlî einen schönen, wohlaussehenden Knaben. Als dieser dann heranwachsend mit den Söhnen der Litshtshhavi's von Vaiçâlî spielte, sagten diese in beleidigenden Worten zu ihm: «Sohn einer Sclavin, wer ist, da du unter den vielen hunderttausenden geboren bist, dein Vater?» Er ging weinend zur Mutter. Als diese ihn fragte, weshalb er weine, erzählte er alles ausführlich. Sie aber sagte: «Wenn man dich wiederum fragt, so sage ihnen: «Keiner von euch hat einen solchen Vater wie ich.» Wenn [58*
sie fragen, wer es sei, so sage ihnen, dass es der König Bimbisâra ist.» Als die Kinder darauf wiederum spielten und sie ihn so fragten, antwortete er, dass keiner von ihnen einen solchen Vater wie er hätte. «Wer ist es?» Als er den König Bimbisâra nannte, so schlugen sie ihn um so mehr, da er ihren Feind zum Vater habe. Als er weinend alles seiner Mutter erzählte, bedachte sie, dass die Litshtshhavi's von Vaiçâlî sehr wild und kräftig seien und es eine Gelegenheit geben könnte ihn zu tödten. Als sie solches bedacht hatte, sah sie, dass sehr viele Kaufleute mit Waaren nach Râdshagṛha zogen und sprach zu ihnen: «Mit dem Siegel dieses Ringes versiegelt eure Gefässe und ihr werdet ohne Abgaben durchkommen; diesen Knaben führet in den Palast des Königs und nachdem ihr das Siegel dieses Ringes an seinem Halse abgedrückt habet, setzet ihr ihn an das Thor von Râdshagṛha.» Die Kaufleute versprachen ihr demgemäss zu handeln. Nachdem sie dem

Knaben eine Perlenschnur gegeben hatte, sagte sie: «O Sohn, begieb dich in Geschäften zum Könige, lege ihm die Perlenschnur auf die Füsse und klettere an seine Brust. Sollte jemand sagen: «Dies ist ein Knabe, der keine Furcht kennt», so frage, ob ein Sohn etwas vom Vater zu fürchten habe.» Als der Knabe nun mit den Kaufleuten nach Râdshagṛha gelangt war, badeten sie ihn und nachdem sie ihm das Siegel aufgedrückt hatten, führten sie ihn an das Thor des Palastes. Als er dahin gelangt war, wo sich der König befand, legte er ihm die Perlenschnur auf die Füsse und kletterte an seine Brust. Da sagte der König: «Dieser Knabe scheint keine Furcht zu haben.» Er aber antwortete: «Hat etwa ein Sohn etwas von seinem Vater zu fürchten?» Da der König so das Wort «furchtlos» ausgesprochen hatte, wurde er Prinz Abhaja genannt. [59] König Bimbisâra, der nach anderen Weibern stetes Verlangen trug, bestieg seinen Elephanten und durchwandelte die Strassen der Stadt, seine Augen hin und her richtend. Zu der Zeit lebte in Râdshagṛha ein überaus reicher Handelsherr, welcher an einem Tage seiner Frau erklärte, dass er mit Waaren in die Fremde ziehen müsse. Als er verreist war, ward die Frau bei süsser Speise und schöner Kleidung durch Begehrlichkeit gequält und als der König Bimbisâra auf dem Elephanten in die Nähe ihres Hauses gelangt war, sass sie am Fenster und warf ihm einen Blumenkranz zu. Als der König sie erblickte, forderte er sie auf herab zu kommen. Sie aber sagte: «O König, ich scheue mich, tritt du vielmehr bei mir ein.» Als der König bei ihr eingetreten war, vergnügte er sich mit ihr und da sie gerade zu der Zeit ihre Katamenien gehabt hatte, wurde

sie schwanger. Sie that dies dem Könige kund. Da gab ihr der König einen Siegelring und ein buntes Zeug und sagte ihr: «Wird dir ein Sohn geboren, so kleide ihn in dieses Zeug, befestige ihm das Siegel dieses Ringes am Halse und schicke ihn zu mir. Wird dir aber ein Mädchen geboren, so soll dieses bei dir bleiben.» Mit diesen Worten ging er davon. Als nun der Handelsherr nach beendigten Geschäften in die Nähe von Râdshagṛha gelangt war, schickte er seiner Frau eine Meldung: «O Gute, freue dich! Ich bin nach vollendeten Geschäften glücklich angelangt und werde an dem und dem Tage kommen.» Da bedachte sie, dass sie sich ein solches Vergehen hatte zu Schulden kommen lassen und wusste nicht was sie anfangen sollte, wenn der Mann käme. In ihrer Bedrängniss gab sie dem Könige davon Nachricht und der König liess ihr zurückmelden, sie solle getrost sein, er werde es so einrichten, dass der Mann nicht so bald zurückkehren werde. [59*] Er sandte einen Boten zum Caravanenführer mit dem Bedeuten, dass solche und solche Edelsteine nöthig seien und dass er ohne dieselben mitzubringen nicht zurückkehren dürfe. So musste der Handelsherr der Edelsteine wegen einen weiten Weg machen. Als neun Monate verflossen waren, wurde ihr ein schöner, wohlaussehender Knabe geboren. Da die Weiber, auch ohne geschult zu sein, kenntnissreich sind, fütterte sie ihn mit Butter und Honig, befestigte das Siegel des Ringes an seinem Halse, hüllte ihn in das Zeug, that ihn in eine Kiste und befahl ihrer Dienerin die Kiste an das Thor des königlichen Palastes zu stellen, ringsum Lampen zu stellen, dieselben anzuzünden und so lange zu weilen, bis jemand das Kind

aufgenommen haben würde. Sie that also und als der König auf das Dach seines Palastes gestiegen war und daselbst mit dem Prinzen Abhaja stand, erblickte er die Lampen am Eingange des Palastes. Da befahl er seinen Dienern nachzusehen, was das bedeute, dass am Eingange des Palastes Lampen brännten. Die Diener meldeten, dass sich dort eine Kiste befinde. Der König befahl dieselbe herbeizuholen, der Prinz Abhaja aber bat den König, dass er ihm dasjenige, was sich in der Kiste befinde, geben möchte. Der König gewährte ihm seine Bitte. Als die Kiste nun herbeigebracht und dem Könige übergeben worden war, befahl der König sie zu öffnen. Als man sie geöffnet hatte, kam ein Knabe zum Vorschein. Der König fragte, ob er lebe oder todt sei; man antwortete, dass er lebe. Als der König darauf das Siegel und das Zeug erkannt hatte, übergab er den Knaben dem Abhaja. Dieser zog ihn auf und da der König gefragt hatte, ob er lebe und der Prinz Abhaja ihn ernährt hatte, erhielt er den Namen Dshîvaka Kumârabhaṇḍa[26]) Als Dshîvaka herangewachsen war und mit Abhaja in leerem Gespräche dasass, [60] meinte Abhaja, dass sie eine Kunst lernen müssten, um später ihr Brot zu finden, weil bereits vor der Geburt des Adshâtaçatru ihm die Herrschaft vorherverkündet worden sei. Da beide sich so berathen hatten, kam ein weissgekleideter Wagenbauer, von weissgekleideten Männern umringt, in den Palast des Königs. Als der

---

26) oder Dshîvakakumârabhṛtja, die erstere Form nach **Burnouf** Lotus de la bonne loi S. 449, die zweite nach **Childers** u. d. W. Komârabhacco; कुमारभृत्या ein Theil der Arzneiwissenschaft; s. **Böhtlingk-Roth** u. d. W.; also beide Namen Personificationen der Heilkunde; s. auch **Hardy**, Manual of Budhism S. 428.

Prinz Abhaja ihn erblickt hatte, fragte er die andern Leute des Königs, wer dies sei. Sie antworteten ihm, dass es ein Wagenbauer sei. — «Was erlangt er?» — «Seinen Unterhalt.» Da dachte er, dass auch er, nachdem er den König gefragt hätte, den Wagenbau erlernen könnte. Er begab sich zum König und sagte ihm, dass er den Wagenbau lernen wolle. Der König fragte, ob er sich dadurch sein Brot verdienen wolle. — «O Vater, des Königs Söhne pflegen alle Künste zu lernen.» — «Ist es so, o Sohn, so lerne den Wagenbau.» Er fing nun an den Wagenbau zu lernen. Auch Dshîvaka, als er einen weissgekleideten Arzt, von weissgekleideten Männern umringt, in den Palast des Königs hatte treten sehen, fragte andere, wer dies sei. Man antwortete: «Es ist ein Arzt.» — «Was thut er?» — «Er heilt.» — «Was erlangt er?» — «Wenn ein Kranker hergestellt wird, erhält er seinen Lohn, stirbt jener aber, so erhält er keinen, wenn er nicht gegeben wird.» Da meinte er, dass er die Heilkunde erlernen müsse. Er begab sich zu seinem Vater und sprach: «O König, gestatte, dass ich die Heilkunde erlerne.» — «O Sohn, du bist ein Königssohn, was willst du mit der Heilkunde machen?» — «O König, des Königs Söhne pflegen alle Künste zu erlernen.» — «O Sohn, ist es so, so erlerne die Kunst.» Er fing an die Heilkunde zu erlernen. Als er dieselbe erlernte, hatte er noch nicht die Schädelöffnung erlernt und begab sich deshalb nach Takshaçilâ, zum Könige der Ärzte Âtreja, von dem er gehört hatte, dass er die Kunst der Schädelöffnung verstehe. Er begab sich zum Könige und sagte ihm, dass er nach Takshaçilâ gehe. — «Weshalb?» [60*] — «Es lebt daselbst der König der Ärzte Âtreja, welcher die Kunst die

Hirnschaale zu öffnen versteht; um diese zu lernen, will ich hin.» — «Willst du o Sohn, davon leben?» — «O König, entweder muss man die Heilkunde nicht erlernen oder man muss sie gut erlernen.» — «O Sohn, ist es so, so zieh hin.» Er schrieb einen Brief an König Pushkarasârin: «Mein Sohn begiebt sich, um die Heilkunde zu erlernen, zu Âtreja, versieh du ihn mit allen Dingen, die er nöthig hat.» Dshîvaka gelangte nach und nach nach Takshaçilâ und nachdem Pushkarasârin das Schreiben gelesen hatte, übergab er ihn dem Âtreja und befahl diesem den seinetwegen gekommenen Königssohn in der Heilkunde zu unterrichten. Als Âtreja ihm nun Anweisung gab, erfasste Dshîvaka die Sache vortrefflich bei der geringsten Andeutung. Wenn Âtreja zum Krankenbesuch ging, pflegte er einen Brahmanensohn mitzunehmen. Einmal nahm er auch Dshîvaka mit und nachdem er ihm die Weisung gegeben hatte, die und die Mittel dem Kranken zu geben, ging er fort. Dshîvaka dachte: «Hier hat sich der Meister geirrt; wenn der Kranke diese Arznei zu sich nimmt, wird er noch heute sterben; da die vom Meister angewiesene Arznei nicht gut ist, werde ich einen Ausweg einschlagen.» Er ging mit Âtreja zusammen hinaus und, nachdem er wieder eingetreten war, sagte er: «Der Arzt hat also zu mir gesagt: die von mir angeordnete Arznei solle ich nicht geben, sondern die und die.» Als er also verfahren war, wurde der Kranke hergestellt. Als nun an einem andern Tage Âtreja zu letzterem gekommen war und fragte, wie der Kranke genesen sei, verordnete er ihm am folgenden Tage dasselbe Mittel zu geben. Als man fragte, ob das früher oder das später von ihm verordnete, sagte

er: «Was habe ich früher verordnet, was später?» Man sagte ihm: «Dieses Mittel hast du bei deiner Anwesenheit angeordnet, dieses dem Dshîvaka gemeldet.» Er dachte: «Ich habe mich versehen, Dshîvaka aber hat grosse Einsicht», und sagte, man solle das von Dshîvaka angewiesene Mittel geben. Âtreja [61] hatte sein Wohlgefallen an Dshîvaka und wohin er ging, dahin nahm er ihn mit. Die anderen Brahmanensöhne sprachen: «O Lehrer, du hast dein Wohlgefallen an ihm, weil er ein Königssohn ist und giebst ihm Anweisung, uns aber nicht.» Er entgegnete: «Es verhält sich nicht also, sondern Dshîvaka hat grosse Einsicht und was ich ihm andeute, vermag er von selbst zu errathen.» Sie sagten: «O Lehrer, woher weisst du dies?» — «Verhält es sich also, so will ich es euch beweisen.» Er sprach zu den Brahmanensöhnen: «Erfrage du den Preis von der und der Waare, du von jener» und schickte sie alle auf den Markt. Auch dem Dshîvaka befahl er nach dem Preise einer Waare zu fragen. Die Brahmanensöhne handelten so wie es ihnen aufgetragen war, Dshîvaka that es ebenfalls, aber dachte: «Wenn der Meister nach dem Preise anderer Waaren fragt, was soll ich da sagen? Ich werde mich also nach dem Preise aller Waaren erkundigen.» Als sie nun alle zum Lehrer gekommen waren, gaben sie Bescheid über das ihnen Aufgetragene. Âtreja fing nun an nach dem Preise der nicht bezeichneten Waaren zu fragen: «O Brahmanensohn, was kostet die und die Waare?» Er antwortete, dass er das nicht wisse. Ebenso antworteten die andern, als er sie gefragt hatte. Als er aber Dshîvaka fragte, nannte dieser ihm den Preis von allen Waaren. Âtreja fragte: «O Brahmanensöhne, habet

ihr gehört?» — «Ja.» — «Sehet, dies ist der Grund, weshalb ich gesagt habe, dass Dshîvaka, da er von vorzüglicher Einsicht ist, auch bei einer geringen Anleitung die Sache von selbst erräth. Ich werde es euch auch noch ferner beweisen.» Er sprach zu ihnen: «Gehet zum Kieferberge und holet von dort dasjenige, was kein Heilmittel ist.» Sie begaben sich hin und jeder von ihnen holte das, wovon er wusste, dass es kein Heilmittel sei. Dshîvaka aber bedachte, dass es kaum etwas gebe, was nicht Heilmittel wäre und brachte nur einen Rohrknollen und ein Steinstückchen mit. [61*] Auf der Mitte des Weges traf er eine Büffelhirtin, welche einen Krug mit geronnener Milch und einen Sauertopf[27]) trug, um zu Âtreja zu gehen, da sie sehr an den Augen litt; er fragte sie, wohin sie ginge. Als sie es ihm gesagt hatte, zeigte er ihr ein dort in der Nähe befindliches Heilmittel, das sie anwandte und sofort geheilt wurde. Voll Freude sagte sie: «Nimm du diesen Krug mit geronnener Milch und den Sauertopf.» Er nahm den Sauertopf, den Krug mit geronnener Milch gab er ihr wieder und ging mit dem Sauertopf davon. Die Brahmanensöhne sahen mitten auf dem Wege Elephantenspuren und fingen an dieselben zu betrachten. Als Dshîvaka herbeikam, fragte er, was da wäre. — «Spuren eines Elephanten.» — «Nicht sind es Spuren eines Elephanten, sondern einer Elephan-

27) ཞུམ་ཚུད, das mir früher nicht recht verständlich war, erhält einige Beleuchtung durch ཞོ་ཞུམ Säuerungsgefäss (Schmidt, tib. Wörterb. S. 493) und འོ་ཞུམ, wodurch die tibetische Übersetzung des Amarakosha कूर्चिका wiedergiebt.

tin, auch ist diese auf dem rechten Auge blind und wird heute noch ein Junges werfen; auf ihr ritt ein Weib; auch dieses ist auf dem rechten Auge blind und wird heute einen Sohn gebären.» Als sie nun zu Âtreja gelangt waren, zeigte jeder das, was er mitgebracht hatte. Âtreja sagte: «O Brahmanensöhne, alles dies sind Heilmittel, dieses hier hilft bei der und der Krankheit, die andern bei andern Krankheiten.» Als nun Dshîvaka gefragt wurde, was er mitgebracht habe, sagte er: «O Lehrer, alles ist Heilmittel, es giebt nichts, was es nicht wäre; allein ich habe einen Rohrknollen, ein Steinstückchen und einen Sauertopf mitgebracht.» — «Wozu nützen diese?» — «Ist man von einem Scorpion gestochen, so wird mit dem Rohrknollen geräuchert, mit dem Sauertopf geheilt, mit dem Steinstückchen zur Herbstzeit der Krug mit geronnener Milch zerschlagen.» Âtreja lachte und da die Brahmanenjünglinge meinten, dass der Lehrer ihm zürne, sagten sie: «O Lehrer, meinst du, dies sei das einzige; als wir mitten auf dem Wege [62] Spuren eines Elephanten sahen, meinte er, das seien die Spuren einer Elephantin, auch sei diese auf dem rechten Auge blind und trächtig und werde noch heute ein Elephantenjunges werfen; auf ihr habe ein Weib gesessen, auch dieses sei auf dem rechten Auge blind und schwanger und werde heute einen Sohn gebären.» Âtreja fragte: «O Dshîvaka, ist es wahr?» — «Ja, o Lehrer.» — «Wie wusstest du es, ob es Spuren eines Elephanten oder einer Elephantin waren?» Er entgegnete: «O Lehrer, da ich in einem königlichen Geschlecht gross geworden bin, wie sollte ich es nicht wissen; die Spuren eines Elephanten sind rund, die Spuren einer Ele-

phantin länglich.» — «Wie wusstest du, dass sie auf dem rechten Auge blind ist?» — «Weil sie an der linken Seite Gras gefressen hat.» — «Wie wusstest du, dass sie trächtig ist?» — «Weil sie beide Füsse drückend gegangen war.» — «Wie weisst du, dass sie noch heute werfen werde?» — «Weil mit dem Harn Fruchtwasser abgegangen war.» — «Wie wusstest du, dass sie ein männliches Junge werfen werde?» — «Weil sie mit dem rechten Fusse mehr gedrückt hatte.» — «Wie wusstest du, dass ein Weib auf der Elephantin geritten war?» — «Weil sie, als sie heruntergestiegen war, zwischen den Beinen geharnt hatte.» — «Wie wusstest du, dass auch sie auf dem rechten Auge blind ist?» — «Weil sie auf der linken Seite Blumen pflückend gegangen war.» — «Wie wusstest du, dass sie schwanger war?» — «Weil der Absatz ihres Fusses meist eingedrückt hatte.» — «Wie wusstest du, dass sie noch heute einen Knaben gebären werde?» — «Weil der Harn mit Schmutz von ihr abgegangen war. Also verhält es sich, schenkt der Lehrer aber mir keinen Glauben, so schicke er einige Brahmanensöhne in die Herberge.» Er sandte einige Brahmanensöhne hin und es erwies sich alles so, wie es Dshîvaka gesagt hatte. Da sagte Âtreja zu den Brahmanensöhnen: «O Brahmanensöhne, habet ihr es vernommen? Auf solche Weise ist Dshîvaka von vorzüglicher Einsicht.»

Dshîvaka hatte die ganze Heilkunde mit Ausschluss der Öffnung der Hirnschaale erlernt. Als nun ein Mann von einer Gehirnkrankheit ergriffen war, begab er sich zu Âtreja und bat ihn, [62*] dass er ihn behandle. Er erwiederte, er solle an dem Tage eine Grube graben und Mist bereiten, am nächsten Tage werde er ihn

behandeln. Als Dshîvaka dies gehört hatte, ging er ihm nach und sagte: «O Freund, alles was ich erlernt habe, habe ich zum Besten der Menschen erlernt; da ich aber noch nicht das Öffnen der Hirnschaale erlernt habe, so verstecke mich, damit ich sehe, wie du die Sache machst.» Âtreja versprach es so zu thun und wies ihm einen Versteck an. Als nun Âtreja gekommen war, steckte er den Mann in die Grube und als er dann die Hirnschaale geöffnet hatte, wollte er den Wurm mit der Zange packen, Dshîvaka aber sagte: «O Lehrer, packe ja nicht hitzig an, es könnte der Sohn vornehmer Familie sonst heute noch sterben.» Âtreja fragte: «Dshîvaka, bist du hergekommen?» Er antwortete: «Ja, o Lehrer.» — «Wie soll ich denn den Wurm packen?» — «O Lehrer, erhitze die Zange, berühre damit den Rücken, und hat der Wurm Arme und Füsse zusammengezogen, so wirf ihn fort.» Als er es so gethan hatte, wurde jener geheilt. Âtreja sagte: «O Dshîvaka, da ich sehr erfreut bin, so nimm du ein Bad und komme, ich werde dir die Art und Weise, wie man die Hirnschaale öffnet, mittheilen.» Dshîvaka nahm ein Bad und kam und als Âtreja ihm die Art und Weise, wie man die Hirnschaale öffnet, gezeigt hatte, sagte er: «O Dshîvaka, da ich hiervon mein Brot habe, so übe diese Kunst nicht hier zu Lande.» — «O Lehrer, so werde ich handeln.» Mit diesen Worten bezeigte er dem Âtreja seine Verehrung, begab sich zum Könige Pushkarasârin und meldete ihm, dass er jetzt, nachdem er die Heilkunde erlernt habe, fortziehe.

Zu der Zeit gab es im Gränzlande Widersacher Pushkarasârin's, die Pâṇḍava's hiessen. Da sagte der König: «O Dshîvaka, da nun im Gränzlande die Pâṇ-

ḍava's meine Widersacher sind, so bringe du sie durch die Macht deiner Einsicht zur Niederlage und komm dann zurück. Dann wollen wir nach Art und Weise der Welt verfahren.» Dshîvaka versprach es ihm und [63] als er dann, nachdem ein viergliedriges Heer ausgerüstet worden war, ausgezogen war, brachte er den Pâṇḍava's des Gränzlandes eine Niederlage bei, nahm Geisel und Tribut und wohlbehalten angelangt, übergab er beides dem König. Hocherfreut beschenkte dieser Dshîvaka, letzterer aber Âtreja. Als Dshîvaka nun nach und nach der Stadt Bhadraṁkara gelangt war, brachte er dort den Sommer zu. Als er daselbst das Çâstra «Sprache aller Geschöpfe» kennen gelernt hatte, brach er von Bhadraṁkara auf und sah einen Mann, der eine Tracht Holz trug, von dem nur Haut und Knochen übrig waren und dessen ganzer Körper tropfte, zur Stadt gehen. — «He Freund, wie bist du in einen solchen Zustand gerathen?» Der Mann antwortete: «Ich weiss es auch nicht, allein während ich diese Tracht trage, bin ich in diesen Zustand gerathen.» Als er dieses Holz sorgfältig untersucht hatte, sagte er: «O Freund, verkaufest du dieses Holz?» — «Ja.» — «Um welchen Preis?» — «Um fünfhundert Kârshâpaṇa's.» Er kaufte das Holz und als er es ansah, erblickte er den alle Wesen zum Glauben bringenden Edelstein, dessen Kraft diese ist, dass wenn er vor einen Kranken gestellt wird, er so wie eine Leuchte die im Hause befindlichen Gegenstände beleuchtet und so offenbar macht, welcher Art die Krankheit ist. Als er nun nach und nach nach dem Udumbara-Lande gelangt war, so war dort ein Mann, der mit einem Maasse[28]) maass und nachdem er ge-

28) བྲེ = प्रस्थ

messen hatte, sich mit dem Maass den Kopf verletzte. Als Dshîvaka dies gesehen hatte, fragte er ihn, weshalb er dies thue. «Mein Kopf juckt mir sehr.» — «Komm her, ich werde ihn besehen.» Als der Mann sich niedergelegt hatte, besah er ihm den Kopf, darauf legte er ihm den alle Wesen zum Glauben bringenden Edelstein auf den Kopf und sofort ergab es sich, dass ein Hundertfuss [29]) da war. Darauf sagte er: «O Mann, in deinem Kopfe steckt ein Hundertfuss.» Der Mann berührte seine beiden Füsse und sagte: «Heile mich.» Er versprach es. Da dachte er, ich will so thun wie [63*] der Lehrer es gesagt hat und sagte: «O Mann, heute grabe eine Grube und halte Mist in Bereitschaft, morgen werde ich dich behandeln.» Der Mann ging fort, nachdem er seine beiden Füsse berührt hatte. Am folgenden Tage steckte Dshîvaka den Mann in die Grube, öffnete die Hirnschaale mit dem Öffnungsinstrument, berührte den Rücken des Hundertfusses mit der heissgemachten Zange, der Hundertfuss zog die Arme und Füsse zusammen, worauf er ihn mit der Zange packte und hinauswarf, so dass der Kranke genas. Der Mann gab dem Dshîvaka fünfhundert Kârshâpaṇa's, die er dem Âtreja schickte. Als er darauf nach dem Rohitaka-Lande gelangt war, war dort ein Hausbesitzer, der einen Lusthain mit vorzüglichen Blumen, Früchten und Wasser hatte, gestorben, und da er den Garten überaus lieb gehabt hatte, wurde er daselbst unter den Unholden wiedergeboren. Da nun sein Sohn Hausherr geworden war, stellte er einen Wächter des Hains

---

29) སྲིན་གྱི་མེད = शतपदी

an; diesen tödtete aber jener Dämon, ebenso einen zweiten Wächter, worauf der Sohn des Hausbesitzers den Lusthain aufgab. Darauf gelangte ein von allen Ärzten aufgegebener Wassersüchtiger in jenen Lusthain, schlug sein Nachtlager auf und meinte, es käme nicht darauf an, wenn der Dämon ihn tödtete. Es übernachtete aber auch Dshîvaka in diesem Lusthain. Als nun der Dämon jenen Wassersüchtigen zu bedrohen anfing, trat die Wassersucht hervor und sprach: «Da ich zuvor diesen in Beschlag genommen habe, weshalb bedrohst du ihn? Ist niemand da, der dich mit Ziegenhaar-Rauch räuchere? Dadurch wirst du 12 Jodshana weit davonlaufen.» Auch jener sagte: «Ist niemand da, welcher Rettigsaamen in gequirlter Butter gestossen geben könnte? Dadurch würdest du in Stücke zerbröckelt werden.» Alles dies hörte Dshîvaka, der sich am Morgen zu jenem Hausbesitzer begab und ihn fragte, weshalb er jenen, an Blumen, Früchten und Wasser reichen Lusthain aufgebe. Der Hausbesitzer [64] erzählte ihm, wie alles gekommen war. Da sagte Dshîvaka: «O Hausbesitzer, räuchere du mit Ziegenhaar-Rauch, dann wird der Dämon 12 Jodshana weit davonlaufen.» Der Hausbesitzer that also und der Dämon entwich 12 Jodshana weit. Auch dieser Hausbesitzer gab dem Dshîvaka 500 Kârshâpaṇa's, welche letzterer ebenfalls an Âtreja schickte. Darauf fragte Dshîvaka den Wassersüchtigen, weshalb er sich in dem von dem Dämon bewohnten Haine aufhalte. Dieser erzählte ihm, wie alles geschehen war. Dshîvaka sprach: «Trinke du in gequirlter Butter gestossenen Rettigsaamen und du wirst genesen.» Er nahm dieses Mittel zu sich und wurde gesund. Auch dieser Mann gab

dem Dshîvaka 500 Kârshâpaṇa's, die letzterer ebenfalls an Âtreja sandte. Darauf gelangte Dshîvaka nach und nach Mathurâ, wo er ausserhalb der Stadt unter einem Baume ausruhte. Da war ein Ringkämpfer von dem Gegner geschlagen und da seine Eingeweide in Unordnung gerathen, war er daran gestorben und hinausgeschafft worden. Auf dem Baume hatte eine Geierin mit ihren Jungen ihren Sitz; zu ihr sagten die Jungen: «Mutter, gieb uns Fleisch.» Sie entgegnete: «Kinder, wo ist Fleisch?» Die Jungen sagten: «O Mutter, da jener im Ringkampf erschlagene Malla gestorben und hinausgeschafft ist, ist Fleisch da.» — «O Kinder, da der König der Ärzte Dshîvaka hergekommen ist, wird er ihn wieder gesund machen.» — «Mutter, auf welche Weise wird er ihn gesund machen?» — «Wenn er seine Eingeweide mit einem Pulver berührt haben wird.» Dies alles hörte Dshîvaka. Er stand auf und nachdem er sich zum Leichnam begeben hatte, fragte er: «O Geehrte, was ist dies?» Man antwortete: «Es ist ein Mann, der im Ringkampf niedergeschlagen, gestorben ist.» Dshîvaka sagte: «Leget ihn hin, dass ich ihn sehe.» Man legte ihn hin und darauf legte Dshîvaka den alle Wesen zum Glauben bringenden Edelstein auf den Kopf des Mannes und als er gesehen hatte, dass die Eingeweide des Mannes in Unordnung gerathen waren, blies er durch ein Schilfrohr [64*] Pulver hinein und sowie das Pulver die Eingeweide berührt hatte, wurde der Kranke gesund. Auch dieser gab dem Dshîvaka 500 Kârshâpaṇa's, die letzterer ebenfalls an Âtreja sandte. In Mathurâ war ein Hausbesitzer, der eine Frau von vollendeter Schön-

heit und Jugendfülle hatte, die er überaus liebte. Als er gestorben war, wurde er als Wurm im Unterleibe seiner Frau wiedergeboren, so dass diejenigen, die sich mit ihr vergnügten, umkamen, weshalb einige sich gar nicht mehr mit ihr einlassen wollten. Als sie gehört hatte, dass der Arzt Dshîvaka gekommen sei, begab sie sich zu ihm und sagte, dass sie krank sei und er sie behandeln solle. Als Dshîvaka sie ansah und die Worte, die sie sprach, gehört hatte, fasste er Liebe zu ihr und sagte: «Ich gelobe dir, dass, wenn du dich mit mir vergnügest, ich dich heile.» Sie sagte: «Ich scheue mich.» Als er ihr erklärt hatte, dass er sie sonst nicht heilen könnte, ging sie darauf ein. Er befahl ihr sich zu entkleiden und entfernte den Wurm auf ähnliche Weise, wie in der folgenden Erzählung den in's Ohr gekrochenen Hundertfuss. Worauf die Kranke genas. Da sie aus Leidenschaft überaus begehrlich war und ihm Andeutungen machte, hielt er seine beiden Ohren zu und sagte: «Du bist mir einer Râkshasî gleich, ich, der ich dich geheilt habe, bin damit zufrieden, dass ich es gethan habe.» Auch sie gab ihm 500 Kârshâpaṇa's, die er ebenfalls an Âtreja sandte. Darauf gelangte Dshîvaka nach und nach an das Ufer des Jamunâ-Flusses. Dort sah er einen Leichnam, der, als Fische an den Sehnen seiner Fersen zogen, seine Augen aufschlug und lächelte. Als er dies alles betrachtet hatte, erkannte er den Zusammenhang, den eben die Sehnen mit den Knöcheln und übrigen Gliedern hatten. Als er nach und nach nach Vaiçâlî gelangt war, war dort ein Ringkämpfer, dem durch einen Faustschlag [65] der Augapfel hervorgetreten war. Dshîvaka begab sich zu ihm, zog an den Sehnen seiner Ferse und brachte

das Auge an seine Stelle. Auch dieser gab ihm 500 Kârshâpaṇa's, welche er der Mutter Abhaja's gab. Zu Vaiçâlî lebte ein Mann, in dessen Ohr ein Hundertfuss gekrochen war und siebenhundert Junge erzeugt hatte, wodurch der Mann, durch sein Ohrenleiden geplagt, sich zu Dshîvaka begab und ihn bat, er möchte ihn heilen. Dshîvaka dachte: «Früher habe ich nach der Anweisung meines Lehrers behandelt, nun will ich nach meiner eigenen Einsicht behandeln». Er sprach zu dem Manne: «Geh, mache eine Hütte aus Laub, bedecke sie mit blauem Zeuge, unter dieselbe stelle eine Pauke und erwärme die Erde.» Der Mann richtete alles so ein, wie ihm befohlen worden war. Als darauf Dshîvaka den Mann niedergelegt hatte, besprengte er die Erde mit Wasser, schlug darauf die Pauke und der Hundertfuss kam, weil er annahm, es sei der Sommer gekommen, hervor. Darauf legte Dshîvaka ein Stück Fleisch ans Ohr, der Wurm kehrte um und kam dann mit seinen Jungen wieder heraus und packte mit diesen zusammen das Fleischstück, worauf Dshîvaka ihn in den Fleischtopf warf, der Mann aber gesund wurde. Der Mann gab dem Dshîvaka 500 Kârshâpaṇa's, welche der letztere der Mutter Abhaja's gab. Nach und nach gelangte er nach Râdshagṛha und als der König Bimbisâra gehört hatte, dass er gekommen sei, befahl er dem Prinzen Adshâtaçatru dem älteren Bruder entgegen zu gehen. Er machte sich auf den Weg, als aber Dshîvaka gehört hatte, dass der Prinz Adshâtaçatru ihm entgegen komme, dachte er, dass wenn er auf diesen Empfang einginge, Adshâtaçatru, wenn er König geworden sein würde, ihm Schaden zufügen werde; er kehrte daher um und begab

sich durch ein anderes Thor hinein. Als zu einer anderen Zeit Dshîvaka, von einer grossen Menschenmenge umringt, einherwandelte, trat ein von Augenkrankheit befallener Brahmane an ihn heran und bat ihm ein Mittel anzuweisen. Unwillig sagte er: «Bestreu das Auge mit Asche!» [65*] Da der Mann einfältig war, that er es also und wurde gesund. Als ein anderer Augenkranker ebenfalls zu Dshîvaka gehen wollte, sah ihn jener Brahmane und fragte ihn, wohin er ginge. Als dieser es ihm gesagt hatte, entgegnete er: «Wozu hast du Dshîvaka nöthig? Thue das, was er mir verordnet hat». Der andere schenkte ihm Glauben, bestreute die Augen mit Asche und wurde blind. Zu einer andern Zeit bildete sich auf dem Scheitel des Königs Bimbisâra ein Geschwür. Er befahl den Ministern Ärzte herbeizurufen. Die Minister thaten dies und der König hiess sie das Geschwür behandeln. Die Ärzte sagten: «O König, da der grosse Arzt Dshîvaka da ist, was sollen wir da thun?» Der König befahl Dshîvaka zu rufen. Als man ihn herbeigerufen hatte, forderte der König ihn auf ihn zu behandeln. Er ging darauf ein, unter der Bedingung, wenn der König ihm selbst gestatte ihn zu baden. Darauf salbte er mit Myrobalanen und mit zur Reife bringenden Stoffen und goss mit solchen Stoffen gemischtes Wasser fünfhundert Krüge über das Geschwür; als es zur Reife gelangt war, berührte er es unvermerkt mit einem Rasiermesser und presste es aus. Darauf wandte er heilende Stoffe an und goss fünfhundert Krüge Wasser, das mit solchen Stoffen gemischt war, aus; worauf die Wunde so heilte, dass die Haut und die Haare gleichmässig wurden. Als der König gebadet war, sagte er sofort, Dshîvaka solle an die Operation gehen. Er antwortete:

«O König, geruhe etwas zu essen.» Als der König gegessen hatte, forderte er ihn nochmals auf. — «O König, die Operation ist gemacht.» Der König wollte es nicht glauben, als er es aber mit der Hand nachfühlte, konnte er die Stelle, wo die Wunde gewesen war, nicht finden. Als er den Spiegel genommen und nachgesehen hatte, konnte er ebenfalls nichts sehen. Als er seine Gattin fragte, konnte auch diese nicht die Stelle ausfindig machen, wo sich die Wunde befunden hatte. [66] Der König gerieth in grosses Staunen und sprach zu den Ministern: «O Geehrte, setzet Dshîvaka als König der Ärzte ein.» Jener blinde Mann aber fragte: «O König, thust du es aus Liebe zu deinem Sohn, oder wegen seiner Sachkenntniss, dass du ihn also einsetzen lässt?» Der König entgegnete: «Wegen seiner Sachkenntniss.» Jener sagte: «Verhält es sich so, so hat dieser mich nicht hergestellt.» Dshîvaka sagte: «O Mann, ich habe dich nie gesehen, wie soll ich dich geheilt haben!» Jener entgegnete: «Es ist richtig, allein derjenige, dem du das Mittel angewiesen hattest, hat es mich gelehrt.» — «Was hat er dich gelehrt?» — «Dies und dies.» Dshîvaka sagte: «Da deine Natur und die Natur jenes Mannes verschieden sind, so thu nun dies und dies und du wirst gesund werden.» Der Mann that also, wurde gesund nnd sagte: «O König, geruhe ihn als König der Ärzte einsetzen zu lassen.» Man setzte ihn auf einen Elephanten und er wurde mit grossem Gepränge als König der Ärzte eingesetzt.

In Râdshagṛha lebte ein Hausbesitzer, der von einer Drüsengeschwulst[30]) befallen, von allen Ärzten

---

30) སྐྲན་ནད; man vergl. **Jäschke** im tib. Wörterb. unter diesem Worte und **Böthlingk-Roth** unter dem Worte गुल्म

aufgegeben wurde. Er beschloss zu Dshîvaka zu gehen; könne dieser ihn heilen, so sei es gut, wo nicht, so wolle er sterben. Er kam zu Dshîvaka und bat ihn, er möchte ihn heilen. Dshîvaka sagte, dass es schwer sei die ihm erforderliche Arznei zu finden. Da dachte der Mann: «Da mich auch Dshîvaka aufgegeben hat, was soll ich da machen! da meine Zeit gekommen ist, will ich selbst sterben» und begab sich auf den Todtenacker. Als dort in das Feuer, womit ein Leichnam verbrannt wurde, ein Ichneumon und eine Eidechse, die in Streit gerathen, fielen, verzehrte er, von Hunger gequält, beide, trank dann Regenwasser vom Todtenacker und nachdem er sich zu einer, in der Nähe des Todtenackers befindlichen Viehhürde begeben hatte, genoss er Kodrava-Brei und mit Butter gemengte saure Milch, worauf das Geschwür aufging und er, nachdem es nach oben und nach unten abgeflossen war, wiederhergestellt war. [66*] Zu einer andern Zeit entstand der Vaidehî in der Gegend des Schamleiste ein Geschwür. Als sie es dem Könige mitgetheilt und dieser dem Dshîvaka befohlen hatte seine Stiefmutter zu heilen, übernahm er es, bereitete einen Brei und hiess sie sich auf denselben setzen. Als Dshîvaka dann den Brei, auf welchem sie gesessen hatte, betrachtet hatte, erkannte er die kranke Stelle; er wandte zur Reife bringende Mittel an und als er merkte, dass das Geschwür gereift war, verbarg er in dem Brei eine Lanzette und gab der Mutter Anleitung, wohin sie sich setzen und wieder erheben sollte. Als sie so that, ging das Geschwür, sowie es von der Lanzette berührt worden war, auf; als es darauf mit bitterem Wasser, das mit heilenden Stoffen gemischt war, gewaschen worden war, legte er heilende Stoffe

auf und sie wurde hergestellt. Dshîvaka ging zum Könige, der ihn fragte, ob er die Stiefmutter geheilt habe. Er bejahte es. «Du hast sie doch nicht nackt betrachtet?» — «Nein.» — «Wie hast du es gemacht?» Als er nun erzählte, wie er es angefangen hatte, gerieth der König in grosses Staunen und befahl den Ministern Dshîvaka zum zweiten Mal als König der Ärzte einzusetzen. Der Mann mit der Drüsengeschwulst, welchem Dshîvaka gesagt hatte, dass es schwer sei, ein Heilmittel für seine Krankheit zu finden, fragte den König, ob er aus Liebe zu seinem Sohn, oder wegen seiner Sachkenntniss ihn zum Könige der Ärzte einsetzen lasse. Der König sagte: «Wegen seiner Sachkenntniss.» — «Wenn es sich so verhält, so hat dieser mich nicht geheilt.» Dshîvaka sagte: «O Mann, ich habe dich nicht behandelt, sondern dir nur gesagt, dass es schwer sei, ein Heilmittel zu finden.» Der Mann fragte: «Was für Mittel giebt es für mich?» Dshîvaka antwortete: «Wenn am 14ten Tage des zunehmenden Mondes ein blonder [31]) Mensch gestorben ist und er auf dem Todtenacker verbrannt wird und dann ein Ichneumon und eine Eidechse in Streit gerathen, in's Feuer fallen und du beide verzehrst [67] und du von dem Wasser des von Maheçvara auf den Friedhof herabgesandten Regens trinkst, du dann Kodrava-Brei und mit Butter gemengte geronnene Milch zu dir nimmst, so wirst du genesen. Dieses bedenkend, habe ich dir gesagt, dass die Mittel schwer zu finden seien.» Der Mann sagte: «Du weisst es vortrefflich, denn das habe

---

31) སེར་སྐྱུ

ich gerade genossen.» Darauf sprach er voll Freude: «O König, da er es verdient, König der Ärzte zu sein, so lass ihn einsetzen.» So wurde er zum zweiten Mal als König der Ärzte eingesetzt. Zu der Zeit, als von dem Freunde der Untugend, Devadatta, berückt, Adshâtaçatru seinen Vater, den gerechten König, des Lebens beraubte, erkrankte er an einer inneren Geschwulst. Er forderte die Ärzte auf, ihn zu heilen. Diese antworteten: «O König, da dein älterer Bruder, der König der Arzte, Dshîvaka, da ist, wie vermöchten wir dich zu heilen!» Der König befahl den Ministern Dshîvaka herbeizurufen. Als dies geschehen war und der König ihn aufforderte die Geschwulst zu beseitigen, übernahm er es. Da bedachte er, dass das Geschwür durch zweierlei Ursachen aufgehen könne, entweder durch übermässige Freude oder übermässigen Zorn; da es nun nicht möglich sei einen so sündhaften Menschen zu übermässiger Freude zu bringen, so müsse man ihn auf jeden Fall in grossen Zorn versetzen. Er sagte dem König, dass er ihn heilen könne unter der Bedingung, dass er das Fleisch des Prinzen Udajibhadra genösse. Als der König dies hörte, gerieth er in Zorn und sagte: «So ist es gut, ich habe den Vater ums Leben gebracht und du willst Udajibhadra tödten; wenn ich dann selbst an der Krankheit gestorben sein werde, wirst du König werden.» Dshîvaka entgegnete: «Dies ist das Mittel der Heilung, anders kann ich dich nicht herstellen.» Als der König darauf einging, übergab Dshîvaka den Prinzen Udajibhadra mit allem Schmuck angethan dem Könige und sagte: «O König, handle so, dass du den Prinzen Udajibhadra ordentlich betrachtest, später dürftest du

ihn nicht mehr sehen.» Nachdem er ihn so gezeigt hatte, nahm er ihn zu sich nach Hause und verbarg ihn. Darauf begab er sich auf den Todtenacker von Çitavana nach Fleisch; da dort kein Mangel an Leichnamen war, nahm er von dort Fleisch eines Leichnams, bereitete es mit den vorzüglichsten Zuthaten und setzte es dem Könige zur Mittagszeit vor. Als der König Adshâtaçatru nun die Schaale mit der Fleischbrühe genommen hatte und sich anschickte sie zu verzehren, packte sie Dshîvaka, schlug sie ihm an den Kopf und sagte ihm: «Du Missethäter, du hast deinem gerechten Vater das Leben genommen und willst nun das Fleisch deines Sohnes verzehren.» Ergrimmt sprach der König: «Wenn es sich also verhält, warum hast du ihn denn getödtet?» Da er so in Unwillen losbrach, ging sein Geschwür auf und als es sowohl nach oben als nach unten abging, kam es mit Blut zur Wunde heraus. Als der König dies sah, fiel er in Ohnmacht zu Boden. Als er mit Wasser besprengt, zu sich gekommen war, ein Bad genommen und stärkende Nahrung genossen hatte, wurde er wiederhergestellt. Darauf führte Dshîvaka den mit allem Schmuck ausgestatteten Prinzen Udajibhadra zum König, berührte seine beiden Füsse und sprach: «O König, der Prinz Udajibhadra steht hier, ich werde keine Ameise um ihr Leben bringen können, geschweige denn den Prinzen. Aber da nur durch diese Veranstaltung das Leben des Königs gerettet werden konnte, habe ich sie angewandt.» Der König gerieth in grosses Staunen und befahl den Ministern Dshîvaka zum dritten Mal als König der Ärzte einzusetzen. Die Minister setzten ihn

auf einen Elephanten und setzten ihn zum dritten Mal mit grossem Gepränge als König der Ärzte ein.

XLVII.

Viçâkhâ.

(Kandjur Band III Blatt 71*—80*)

Bereits bei der ersten Erzählung «Mahaushadha und Viçâkhâ» im Bullet. T. XXI p. 433 = Mélanges asiatiques T. VII p. 674 habe ich auf diese Recension, welche Benfey im Ausland 1859 (nicht 1849) S. 487 folg. auszugsweise mitgetheilt hat, verwiesen. Vielfach abweichend ist die südliche Recension, wie sie uns bei Spence Hardy, Manual of Budhism S. 220—227 vorliegt.

Des Königs Prasenadshit von Koçala erster Minister Mṛgadhara hatte, nachdem er aus einem ebenbürtigen [72] Geschlechte geheirathet hatte, sieben Söhne; sechs von ihnen benannte er mit Namen, die ihm beliebten, den jüngsten aber Viçâkha. Als darauf seine Frau gestorben war, verheirathete er die sechs älteren Söhne, welche mit ihren Frauen dem Putze obliegend sich nicht um den Haushalt kümmerten. Der Hausbesitzer Mṛgadhara sass, seine Wange auf den Arm gestützt, in Gedanken vertieft da. Als ein Brahmane, der mit ihm befreundet war, ihn so in Gedanken sitzen sah, fragte er ihn nach der Ursache. Er entgegnete: «Meine Söhne liegen mit ihren Frauen dem Putze ob und kümmern sich nicht um den Haushalt, so dass das Vermögen zu Grunde gehen wird.» — Weshalb verheirathest du nicht Viçâkha? — Wer kann wissen, ob er einen noch grössern Verfall herbeiführen oder

die Sache verbessern wird. — «Wenn du Zutrauen hast, will ich ein Mädchen suchen.» Als der Minister eingewilligt hatte, begab sich der Brahmane auf den Weg und gelangte suchend in das Land Tshampâ. Dort lebte ein Hausbesitzer Namens Balamitra [32]), dessen Tochter Viçâkhâ von schönem Aussehen, in Jugendfülle, wohlgestaltet, einsichtsvoll und umsichtig war. Diese begab sich mit andern Mädchen, welche nach Vergnügen verlangten, nach einem Lusthain, als der Brahmane in jene Gegend gelangte. Als er die Mädchen erblickt hatte, dachte er, dass er dieselben eine Weile sich ansehen wolle und, indem er nun der Betrachtung oblag, ging er ihnen langsam nach. Die Mädchen, welche meist von leichtem Wesen waren, liefen theils, theils sprangen sie, theils wälzten sie sich, theils lachten sie, theils [72*] drehten sie sich, theils sangen sie und trieben solche und andere unschickliche Dinge. Viçâkhâ aber ging mit der grössten Sittsamkeit Schritt für Schritt langsam mit ihnen. Als sie in den Lusthain gelangt waren, entkleideten sich die Mädchen am Rande des Teiches, stiegen in denselben und fingen an zu spielen. Viçâkhâ aber hob ihre Kleider in dem Maasse auf als sie ins Wasser stieg und in dem Maasse als sie aus dem Wasser stieg, liess sie dieselben wieder hinab. Von also bedächtigem Benehmen war sie. Als man darauf nach dem Bade sich an einer Stelle versammelt hatte, fingen die Mädchen an zuerst selbst zu essen und dann ihrer Bedienung von den Speisen zu geben. Viçâkhâ aber

---

32) སྟོབས་ཀྱི་བཤེས་གཉེན

gab zuerst den Leuten der Umgebung Speise, darauf fing sie an selbst zu essen. Als die Mädchen nun gegessen und getrunken und die Reize des Lusthains genossen hatten, gingen sie fort. Als man dann auf dem Wege ein Wasser durchwaten musste, zogen die Mädchen ihre Stiefel aus und gingen durch das Wasser. Viçâkhâ aber behielt ihre Stiefel an. Als man weiter ging und in einen Wald gelangt war, kam sie den Sonnenschirm haltend in den Âmra-Wald, die andern hatten die Schirme fortgeworfen. Als sich darauf ein Wind mit Regen erhob, flüchteten die Mädchen in einen Tempel, Viçâkhâ aber blieb unter freiem Himmel. Der Brahmane, der ihr nachgegangen war und ihre Merkmale und ihr Benehmen wahrgenommen hatte, wandte sich in Staunen gerathen mit Fragen an sie. «O Mädchen, wessen Tochter bist du?» — Ich bin die Tochter Balamitra's. — «O Mädchen, gerathe nicht in Zorn, wenn ich dich ein wenig frage.» — Nachdem sie zuerst gelächelt hatte, sagte sie: «O Oheim, weshalb sollte ich zürnen? frage nur.» «Während diese Mädchen alle laufen, springen, sich wälzen, sich drehen, singen und andere unschickliche Dinge treibend einhergehen, bist du wohlgesittet und anständig langsam einhergegangen und mit ihnen zusammen in den Lusthain gelangt.» — Viçâkhâ sagte: «Alle Mädchen sind eine Waare, welche die Eltern verkaufen. Wenn ich nun beim Springen oder beim Wälzen mir ein Bein oder eine Hand breche, wer würde sich dann um mich bewerben? ich würde dann sicherlich so lange ich lebe von meinen Eltern erhalten werden müssen.» — «Gut, Mädchen, ich begreife dich.» Ferner fragte er: «Diese Mädchen haben ihre Kleider an

einer Stelle abgelegt und sind ohne Kleidung ins Wasser gestiegen und haben dort gespielt; du aber hast in dem Maasse als du ins Wasser stiegst, die Kleider aufgehoben.» — «O Oheim, da es nothwendig ist, dass die Weiber Scham und Scheu haben, wäre es nicht gut, wenn mich jemand nackt sehen würde.» — «O Mädchen, wer sieht dich denn hier?» — «O Oheim, du selbst würdest mich hier sehen.» — «Gut, Mädchen, auch dies begreife ich.» — Ferner fragte er sie: «Diese Mädchen haben zuerst selbst gegessen und darauf den Leuten der Umgebung Speise gegeben, du aber hast zuerst den Leuten der Umgebung Speise gegeben und darauf selbst gegessen.» — «O Oheim, es ist deshalb so geschehen, weil wir, da wir die Frucht unseres Verdienstes geniessen, beständig Festtage haben, jene aber die Früchte ihres Kummers geniessend höchst selten Grösseres erlangen.» — Gut, Mädchen, auch dies begreife ich.» — Ferner fragte er: «Während alle Welt auf dem Trocknen Stiefel trägt, weshalb hast du sie im Wasser anbehalten?» — «O Oheim, die Welt ist dumm, gerade im Wasser muss man die Stiefel anhaben.» «Weshalb?» «Auf dem Trocknen sieht man Baumstämme, Dornen, Steine, Stacheln, Fischschuppen-Splitter, Stücke von Wurmschaalen, im Wasser sieht man dieselben nicht, deshalb muss man gerade im Wasser Stiefel anhaben, nicht aber auf dem Trocknen.» — «Gut, Mädchen, auch dies begreife ich.» — Ferner fragte er dies: «Diese Mädchen hielten in der Sonne ihre Schirme, du hast den deinigen [73] im Walde im Schatten der Bäume gehalten; was hat dies für eine Bewandniss?» — «O Oheim, die Welt ist dumm; gerade im Walde muss

man den Schirm halten.» «Weshalb?» Weil er beständig voll von Affen und Vögeln ist und die Vögel ihren Unrath und Knochenstücke fallen lassen, auch die Affen ihren Schmutz und die Enden der genossenen Früchte fallen lassen; da sie ferner von Natur wild sind und von Ast zu Ast springen, fallen Holzstücke herab. Ist man auf freiem Felde, so findet dies nicht statt oder wenn es geschieht, so geschieht es höchst selten. Deshalb muss man im Walde den Sonnenschirm behalten, auf freiem Felde ist es nicht nöthig.» — «Gut, Mädchen, auch dies begreife ich.» — Ferner fragte er dies: «Diese Mädchen flüchteten, als Wind mit Regen sich erhob, in einen Tempel, du aber bliebst auf freiem Felde.» — «O Oheim, man muss gerade auf freiem Felde bleiben, nicht in Tempel flüchten.» — «O Mädchen, was hat dies für eine Bewandniss?» — «O Oheim, solche leere Tempel sind beständig durch Waisen, Bastarde und Gauner unleer; wenn mich beim Eintritt in einen solchen Tempel einer an einem Gliede oder Gelenke berühren würde, wäre dies nicht meinen Eltern unangenehm? Zweitens ist es besser unter freiem Himmel um sein Leben zu kommen als in einen leeren Tempel zu treten.» Über das Betragen des Mädchens voll Freude begab sich der Brahmane ins Haus des Hausbesitzers Balamitra und mit dem Wunsche das Mädchen zu erhalten sagte er: «Es gerathe wohl, es gerathe gut.» Die Leute des Hauses sagten: «O Brahmane, noch ist es nicht an der Zeit zu bitten; was bittest du aber?» — «Ich bitte um die Tochter.» — «Für wen?» — «Für den Sohn des ersten Ministers in Çrâvastî, Mṛgadhara's, Namens Viçâkha.» — Sie antworteten: «Wir sind mit ihm zwar

aus gleichem Geschlecht [74], allein das Land liegt zu weit ab.» — Der Brahmane sagte: «Gerade in die Ferne soll man die Tochter verheirathen.» — «Weshalb?» — «Wird sie in der Nähe verheirathet, so erwächst Freude, wenn man hört, dass sie glücklich ist, findet aber ein Leiden statt, so wird, indem man durch Gaben, Opfer und Ehrenbezeigung ermüdet wird, das Vermögen durchgebracht.» — Sie sagten: «Verhält es sich so, so geben wir die Tochter.» Darauf begab sich der Brahmane, nachdem er einen glücklichen Erfolg gewünscht hatte, nach Çrâvastî zurück, wo er, nachdem er sich von der Reise erholt hatte, zum Minister Mṛgadhara ging und sowohl das Essen und Benehmen als auch die Schönheit, Jugendfülle und den Verstand des Mädchens schilderte und sagte: «Mit grosser Mühsal habe ich verschiedene Länder und Städte durchwandert und mit Mühe sie gefunden, jetzt gehe du und hole sie.» Als darauf der erste Minister Mṛgadhara Tag und Stunde berechnet und die Gestirne in Übereinstimmung gefunden hatte, langte er an und holte Viçâkhâ mit grossem Prunk als Gattin des Sohnes ab. Als die Tochter in das Land des Mannes zog gab ihr die Mutter folgende Lehren: «O Tochter, verehre stets die Sonne und den Mond; bezeige dem Feuer deine Achtung; wische den Schmutz vom Spiegel; kleide dich in weisse Kleider; du sollst nehmen, nicht aber geben; du sollst deine Worte hüten; wenn du aufstehst, sollst du keinem den Platz übergeben; du sollst wohlschmeckende Speise geniessen; du sollst ruhig schlafen; du sollst eine Leiter anlegen.» Als Mṛgadhara dies hörte, meinte er, das Mädchen bekäme eine verkehrte Anweisung, er müsse sie

davon abbringen und ihr eine richtige Anleitung geben. Als darauf die liebende Mutter mit bewegtem Herzen und thränenerfülltem Auge sie umarmt hatte, sprach sie mit klagender Stimme: «O Tochter, es ist das letzte Mal, dass ich dich sehe.» Viçâkhâ sagte um sie zu belehren: «O Mutter, bist du hier geboren? Oder vielmehr nur im Hause der [74] Angehörigen das Mädchen? Ist jenes etwa dein Haus? Oder vielmehr ist es dieses hier? Während ich hier geboren bin, werde ich dort leben. Da was vereint, ohne Zweifel der Trennung unterliegt, so wolle nicht weinen, sondern lieber schweigen.» Darauf machte sich Mṛgadhara zu Lande auf. Viçâkhâ und ihr Mann mit der aus ihrem Hause erhaltenen Umgebung begaben sich zu einem Schiff und da eine Stute, welche ein Füllen geworfen hatte, nicht lange darauf ins Schiff geschafft werden sollte und weil ihr so zu Muth war, als würde das Füllen auf dem Trocknen unruhig sein, sich stemmte und nicht auf's Schiff zu bringen war, entstand ein Lärm. Als Viçâkhâ denselben gehört hatte, fragte sie, weshalb er entstanden sei. Als man ihr gesagt hatte, wie es geschehen sei, befahl Viçâkhâ das Füllen zuerst ins Schiff zu schaffen, dann würde die Stute von selbst nachfolgen. Als man ihren Befehl befolgte, ging die Stute aufs Schiff. Da fragte sie Mṛgadhara, weshalb sie so spät gekommen seien. «Weil die Stute nicht aufs Schiff springen wollte.» — «Allein wie ist sie denn gesprungen?» — «Nachdem das Tshampâ-Mädchen eine Vorkehrung gelehrt und wir das Füllen zuerst hineingeschafft hatten.» — «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.» — Als nun die Reisenden unterwegs ein Nachtlager aufschlugen, war das Lager Mṛga-

dhara's unter einem Bergvorsprung aufgemacht. Als Viçâkhâ dasselbe sah, fragte sie, wem es gehöre. — «Dem Mṛgadhara.» — «Schaffet es fort.» — «Weshalb?» — «Weil, wenn er eingeschlafen ist und der Bergvorsprung einstürzt, er ohne Zweifel erdrückt umkommen wird; mir würde so lange ich lebe die Unannehmlichkeit erwachsen, dass man sagen würde, mein Mann hätte eine Frau geheirathet, deren Schwiegervater, noch bevor sie ins Haus desselben gelangt war, unterwegs gestorben sei.» Als man das Bett fortgetragen hatte, stürzte der Bergvorsprung ein, und als eine grosse Menge von Menschen voll Besorgniss, dass der Hausbesitzer erdrückt sein könnte, herbeilief, sagte der Hausbesitzer: «Geehrte, ich bin hier, fürchtet euch nicht und sehet nach meinem Bett.» — «Man hat es fortgeschafft.» — «Wer hat es gethan?» — «Viçâkhâ.» — «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.» — Als man ferner in einem alten Lusthain das Nachtlager [75] aufschlug und das Lager Mṛgadhara's in einem leeren Tempel bereitet hatte, sah es Viçâkhâ und fragte, wessen Lager dies sei. — «Das Lager des Herrn.» — «Schaffet es fort.» — «Weshalb?» — «Wenn der Tempel einstürzt, würde er erdrückt umkommen und mir Unannehmlichkeit erwachsen.» Als man das Lager fortgeschafft hatte, stürzte der Tempel ein, die Leute fingen an zu laufen u. s. w. wie oben. Als man nun nach und nach nach Çrâvastî gelangt war, als man sich von der Reise erholt hatte, Freunde Angehörige und Verwandte geschmückt worden waren, fing Viçâkhâ an die Hausangelegenheiten ihrer Familie zu führen. Da die Schwiegertöchter Mṛgadhara's der Reihe nach das Essen für die Hausbewohner be-

sorgten, wurde auch der Viçâkhâ befohlen am siebenten Tage dasselbe zu bereiten. Als es nun nahe daran war, dass die Reihe an sie kam, hatte sie die Reste von Wohlgerüchen der Schwiegereltern und des Mannes in Kügelchen gebracht und alle Tage getrocknet. Von dem alle Tage erhaltenen Pulver nahm sie etwas aus der Schachtel fort; die Reste mischte sie mit Öl und vertheilte sie zu gleichen Portionen, und da am folgenden Tage ihre Reihe kam, sorgte sie für Bereitung des geistigen Getränks und die welkgewordenen Blumenguirlanden des Mannes und ihre eigenen frischte sie auf. Als nun der Morgen gekommen war, gab sie den Arbeitern Orangen, Wohlgerüche, Blumen, Speise und Trank. Diese sehr erfreut, meinten, dass nach langer Zeit sie des Hausbesitzers alte Gattin angeblickt habe und verrichteten an dem Tage das Doppelte an Arbeit. Als Mṛgadhara am Nachmittag die Arbeit besichtigte und viel gethan sah, fragte er, ob andere Tagelöhner angenommen seien. Als man dies verneinte, fragte er, aus welcher Ursache nun die doppelte Arbeit fertig geworden sei. Man antwortete: «O Herr [75*], wie die Nahrung, so die Arbeit.» — «Wie verhält sich das?» — Man erzählte ihm ausführlich wie alles geschehen war. Als die Söhne Mṛgadhara's mit ihren Frauen gesprochen hatten, sagten diese: «Wenn wir nach Art der Viçâkhâ aus dem Hause stehlen und die Tagelöhner erfreuen würden, würden auch mit uns der Herr und die Tagelöhner zufrieden sein.» Darauf fragte Mṛgadhara Viçâkhâ: «O Tochter, wie bereitest du die Speisen?» Sie sagte es ausführlich; Mṛgadhara freute sich, hiess sie die Angelegenheiten des Hauses führen und befahl allen

Leuten des Hauses die Arbeiten, die ihnen Viçâkhâ auferlegen würde, ihrem Verlangen gemäss zu verrichten. Als sie so Herrin des Hauses geworden und in ihrem Benehmen und ganzen Wesen trefflich war, hatten alle Leute des Hauses ihre Freude.

Zu einer andern Zeit flogen über dem Hause der Viçâkhâ Gänse aus Uttarakurudvîpa mit Reis, der ohne Pflügen und Säen gewachsen war; als die in Râdshagṛha befindlichen Gänse sie erblickten, gackerten sie und da auch sie den Naturtrieb nicht unterdrücken konnten, gackerten auch sie, so dass auf die Dächer von Râdshagṛha Reisähren hinabfielen. Darauf gab der König diese den einzelnen Ministern und Mṛgadhara gab sein Theil der Viçâkhâ. Diese that sie in ein Kästchen und übergab sie den Ackermännern; diese freuten sich sehr, richteten einen kleinen Acker zu und nachdem sie zu gehöriger Zeit denselben besäet und die Gottheit Regen herabgesandt hatte, wuchs der Reis vortrefflicher der Saat entsprechend auf, im Jahre darauf aber hatten sie eine sehr ergiebige Ernte, das übernächste Jahr eine noch weit ergiebigere. Auf solche Weise wurden alle Speicher mit dem von den Gänsen herbeigebrachten Reis angefüllt. Als darauf [76] der König von Koçala Prasenadshit von einer Krankheit befallen war und man alle Ärzte herbeirief und befragte, gaben diese den Bescheid, dass, wenn man den von den Gänsen herbeigebrachten Reis auftreiben und eine Suppe bereiten könnte, er sie geniessen solle; dann würde er gesund werden. Der König rief die Minister zusammen und fragte sie, was sie mit den von den Gänsen herbeigebrachten Reisähren, die er ihnen gegeben habe, angefangen hätten. Da

sagten einige: «Wir haben sie, o König, dem Tempel gegeben,» andere: «Wir haben sie ins Feuer gethan, wir haben sie in der Vorhalle befestigt.» Mṛgadhara sagte: « O König, ich habe sie der Viçâkhâ gegeben; was diese damit angefangen, werde ich fragen.» Als er Viçâkhâ fragte, sagte diese: «O Herr, soll etwa jemand den von den Gänsen gebrachten Reis geniessen? — «Da der König erkrankt ist, haben die Ärzte ihm den von den Gänsen herbeigebrachten Reis verordnet.» Da füllte Viçâkhâ ein goldenes Gefäss mit dem von den Gänsen herbeigebrachten Reis, sandte es zum König, welcher den Reis genoss und genas. Zu einer andern Zeit brachten Männer des Landes eine Stute nebst ihrem Füllen; da man nun nicht wusste, welches die Stute, welches das Füllen sei, befahl der König den Ministern beide genau anzusehen und ihm Bescheid zu geben. Die Minister untersuchten beide einen ganzen Tag, wurden müde und brachten es dennoch nicht heraus. Als Mṛgadhara am Nachmittage sich nach Hause begeben, berührte Viçâkhâ seine beiden Füsse und fragte: «O Herr, weshalb bist du so spät gekommen?» Er erzählte ihr ausführlich was geschehen war, Viçâkhâ aber sagte: «O Herr, was ist da zu untersuchen? Man soll beiden zu gleichen Theilen Nahrung vorlegen, da wird das Junge, nachdem es schnell gefressen hat, auch das Theil der Mutter verzehren, die Mutter aber, ohne zu fressen, den Kopf so hinhalten. Das ist die Prüfung.» Mṛgadhara sagte [76*] dies den Ministern, welche die Prüfung nach dieser Anweisung anstellten und nach Tagesanbruch dem Könige meldeten: «O König, dies ist die Mutter, dies das Junge.» Der König, fragte, wie sie es wüssten. «O König, es

verhält sich so und so.» — «Weshalb habet ihr dies gestern nicht gewusst?» — «O König, wie konnten wir das wissen! Viçâkhâ hat uns die Anweisung gegeben.» Der König sagte: «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.»

Als ein Mann seine Stiefel am Ufer gelassen hatte und sich badete, kam ein anderer Mann, wickelte sich diese Stiefel um seinen Kopf und fing ebendaselbst an sich zu baden. Als nun der erstere sich gebadet hatte und aus dem Wasser stieg, vermisste er seine Stiefel. Der andere fragte: «He Mann, was suchest du?» — «Meine Stiefel.» — «Wo sind deine Stiefel? Wenn du Stiefel hast, so musst du so wie ich dieselben dir um den Kopf wickeln, wenn du ins Wasser steigst.» Der erstere sagte: «Das sind ja gerade meine Stiefel.» Als nun beide darüber im Streit geriethen, wem die Stiefel gehörten, begaben sich beide zum König. Der König befahl den Ministern die Sache gut zu untersuchen und die Stiefel dem Eigenthümer zu geben. Als diese die Sache zu untersuchen anfingen, fragten sie den einen und den andern. Jeder von ihnen behauptete, dass er der Eigenthümer sei. Da nun bei diesen Behauptungen der Tag zu Ende ging, kehrten die Minister am Abend ermüdet nach Hause zurück, ohne die Sache in Ordnung gebracht zu haben. Als Viçâkhâ den Mṛgadhara fragte und dieser ihr alles erzählt hatte, sagte sie: «O Herr, was ist da zu untersuchen? saget dem einen: Nimm du den einen Stiefel, dem andern: Nimm du den andern. Der Eigenthümer wird dann sagen: Weshalb sollen meine beiden Stiefel getrennt werden, der andere aber, dem sie nicht gehören, wird sagen: Was habe ich für einen Vortheil da-

von, wenn ich nur einen Stiefel bekommen soll! [77] So ist die Prüfung vorzunehmen.» Mṛgadhara ging und sagte dies den Ministern u. s. w. wie oben bis zu den Worten: Der König sagte: «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.»

Als Kaufleute dem König einen Stamm von Sandelholz zum Geschenk gebracht hatten und man nicht wusste, welches das obere und welches das untere Ende desselben war, befahl der König den Ministern dies zu ermitteln. Diese untersuchten den Stamm den ganzen Tag, konnten aber nichts herausbekommen und gingen am Abend nach Hause. Als Mṛgadhara wiederum alles der Viçâkhâ mitgetheilt hatte, sagte diese: «O Herr, was ist da zu untersuchen? Stecket den Stamm ins Wasser, dann wird die Wurzel untersinken, das obere Ende aber emportauchen. Darin besteht die Prüfung.» Mṛgadhara theilte dies den Ministern mit u. s. w. wie oben bis zu den Worten: Der König sagte: «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.»

Es gab in einem Gebirgsdorf einen Hausbesitzer, der, als er aus gleichem Geschlecht geheirathet hatte, ohne Sohn und Tochter blieb. Da er sich nun sehr nach einem Kinde sehnte, nahm er sich eine Nebengattin. Da wandte die Hauptgattin, die von Natur missgünstig war, einen Zauber an, um ihren Leib unfruchtbar zu machen, allein da ihr Leib überaus rein war, wurde sie dennoch schwanger und gebar nach Ablauf von neun Monaten einen Sohn. Da dachte sie: Da von den Feindschaften die Feindschaft zwischen Haupt- und Nebengattin die schlimmste ist und die Stiefmutter ohne allen Zweifel durch irgend ein Mittel das Kind zu tödten suchen wird, was soll da mein

Mann, was ich thun? Da ich es doch nicht am Leben erhalten kann, will ich es ihr lieber schenken. Als sie sich darauf mit dem Manne berathen hatte und dieser damit einverstanden war, sagte sie zur Hauptgattin: »O Schwester, ich schenke dir meinen Sohn, nimm ihn!» Jene dachte: Da nur [77*] diejenige, welche einen Sohn hat, als Herrin des Hauses gilt, so will ich ihn erziehen.» Als sie den Knaben erzogen hatte, starb der Vater. Als nun beide Frauen wegen des Hauses in Streit geriethen, behauptete eine jede von ihnen, dass der Sohn ihr gehöre. Sie begaben sich zum Könige. Dieser befahl den Ministern hinzugehen und zu untersuchen, wem der Sohn gehöre. Als diese die Sache untersuchten und obwohl der Tag zu Ende ging, nicht in Ordnung kamen, begaben sie sich am Abende nach Hause. Wiederum fragte Viçâkhâ Mṛgadhara, der ihr alles erzählte. Viçâkhâ sagte: «Was ist da zu untersuchen? Sprechet zu den beiden Frauen also: Da wir nicht wissen, wem der Sohn gehört, so soll diejenige von euch beiden, die grössere Kraft hat, sich den Knaben nehmen. Wenn sie nun jede eine Hand packen und der Knabe aus Schmerz zu weinen anfängt, so wird die Mutter voll Mitleid in der Annahme, dass, wenn ihr Kind am Leben bleibe, sie es doch noch einmal sehen werde, loslassen; wenn die andere aber, da sie kein Mitleid hat, nicht loslässt, dann schlaget sie mit einer Gerte und dann wird sie den wahren Sachverhalt gestehen. Dies ist die Prüfung.» Mṛgadhara theilte dies den Ministern mit u. s. w. wie oben bis zu den Worten: Der König sagte: «Das Tshampâ-Mädchen ist gescheidt.»

Zu einer andern Zeit erkrankte Mṛgadhara; als ihm

der Arzt an einem Tage ein Heilmittel gegeben hatte, fand er Erleichterung, als er ihm am folgenden Tage etwas gegeben hatte, was kein Heilmittel war, fand er sich unwohl. Viçâkhâ dachte: Weshalb findet der Herr an einem Tage Erleichterung und weshalb befindet er sich am andern unwohl? Sie prüfte also die Mittel, welche Erleichterung verschafften, und wandte sie an, wies die Ärzte an der Thür zurück, behandelte den Kranken selbst und er genas. Mṛgadhara dachte nun darüber nach, weshalb [78*] er, der sich einen Tag leichter, den andern unwohl gefühlt hatte, nun da kein Arzt käme, sich bessere und fragte Viçâkhâ u. s. w.

Der König von Koçala Prasenadshit hatte einen Elephantenaufseher, Namens Çrîvardhana,[33]) den der König zu einer andern Zeit gescholten hatte. Als Viçâkhâ davon gehört hatte, sagte sie zu Mṛgadhara: «O Herr, da endlich allen Ministern Befehle zukommen, ist es recht, dass dem Çrîvardhana verziehen werde.» Er antwortete: «O Tochter, erwirke du die Verzeihung.» Darauf sagte sie zum König: «O König, da Çrîvardhana sich einen Fehler hat zu Schulden kommen lassen, so geruhe ihm zu verzeihen.» Der König verzieh ihm. «O König, wenn du ihm vergiebst, so geruhe ihm seine Macht wiederzugeben.» Der König that dies. Çrîvardhana wusste, dass er der Viçâkhâ seine Begnadigung verdanke und hatte den Gedanken dafür Vergeltung auszuüben. Zu einer andern Zeit erkrankte Mṛgadhara an einer Krankheit der Geschlechtstheile; er schämte sich dabei sich von Viçâkhâ

---

33) དཔལ་སྐྱེད

pflegen zu lassen. Sie dachte: Weshalb schämt sich der Herr? Darf denn eine Tochter nicht den Vater pflegen? Allein er schämt sich. Da dachte sie, dass er, da er sich nicht von ihr pflegen lassen wolle, sich eine Frau nehmen müsse. Sie begab sich also ins Haus von Çrîvardhana, wo sie sich nach der Begrüssung auf einem Sitze niederliess. Çrîvardhana, der eine Tochter hatte, hiess sie die Füsse der Viçâkhâ berühren. Allein Viçâkhâ sagte: «Ich muss vielmehr jetzt ihre Füsse berühren,» und fügte hinzu: «Wohl gerathe es, wohl gerathe es.» Çrîvardhana fragte nun, was sie bitte. — «Um deine Tochter.» — «Für wen?» — «Für meinen Schwiegervater.» — Er entgegnete kein Wort. Çrîvardhana's Frau fragte, was für ein Hinderniss da sei, sie ihm zu geben. Viçâkhâ sagte: «O Gute, da wir der Viçâkhâ Dank schuldig sind, so gieb sie.» — Verhält es sich so, so wollen wir sie geben. — Darauf nahm Mṛgadhara sie mit grossem Gepränge sich zur Frau. Nun pflegte sie den Mṛgadhara, nicht aber Viçâkhâ. Mṛgadhara sprach zu Viçâkhâ: «O Tochter, gieb mir Antwort.» — Sie sagte: «O Herr, habe ich etwas verschuldet?» — «O Tochter, hast du nicht die Lehren, welche dir die Mutter gegeben hat, durchaus unbefolgt gelassen?» — «O Herr, ich habe sie alle befolgt.» — Da die Worte: «Verehre die Sonne und den Mond, darauf gehen, dass der Schwiegertochter der Schwiegervater und die Schwiegermutter als Sonne und Mond gelten müssen, so habe ich diesen meine Verehrung bezeigt.» Da die Worte: «Habe Acht auf das Feuer darauf gehen, dass dem Weibe der Mann als Feuer gelten soll, das man ihn nicht zu sehr pflegen, nicht zu sehr nähren soll, so habe ich auf

meinen Mann gleich wie auf das Feuer Acht gehabt.» Da die Worte: «Wische den Spiegel rein» darauf gehen, dass das Haus gleich dem Spiegel anzustreichen und zu putzen ist, so habe ich das Haus alle Tage geputzt.» Die Worte: «Trage weisse Kleider» gehen darauf, dass, wenn man die Arbeiten des Hauses verrichtet, andere Kleider trägt, bei dem Opfer aber oder wenn man beim Manne weilt, weisse Kleider anlegen muss, auch dies habe ich befolgt.» Die Worte: «Du sollst nehmen, aber nicht geben» gehen darauf, dass nehmen die Bedeutung hat von der Welt schlechtes zu sagen, dass man also keinem ein schlechtes Wort sagen soll; auch in diesem Punkte habe ich die Lehren befolgt.» Die Worte: «Hüte deine Worte» gehen darauf, dass man kein Geheimniss weiter verbreite; auch diesen Punkt habe ich gehalten.» Die Worte: «Wenn du aufstehst, tritt keinem andern deinen Platz ab» heissen so viel: Da du eine anständige Schwiegertochter bist, musst du an einer besonderen Stelle sitzen; [79] ich habe auch besonders gesessen.» Die Worte: «Geniesse schmackhafte Speise» bedeuten, dass man essen soll, wenn man sehr hungrig geworden ist; ich habe stets gegessen, nachdem ich den Hausgenossen Speise gegeben hatte.» Die Worte: «Du sollst sanft schlafen» bedeuten, dass man in der Nacht, nachdem alle Angelegenheiten des Hauses beendigt und die Geräthschaften aufgeräumt sind, da es nicht nöthig ist aufzustehen — schlafe; stets bedenkend, dass dies gut, jenes schlecht gethan sei, habe ich darnach gehandelt.» Die Worte: «Du sollst eine Leiter anlegen» heissen soviel: da derjenige, der früher den Weg der zehn tugendhaften Werke gegangen ist, zu den Göttern gelangt,

musst du, hier in der Welt der Menschen geboren, es durch Thaten erreichen, Gaben spenden, dir Verdienst erwerben und die Sünde meiden, diese Schatzleiter ist gleich einer Himmelstreppe, auch dies habe ich soviel ich konnte befolgt.» — «Vortrefflich, Viçâkhâ, vortrefflich, deine Mutter ist eine gescheidte Mutter; da du das, was deine Mutter räthselhaft ausgesprochen, errathen hast, bist du noch gescheidter als sie.» Da dachte Mṛgadhara: «Wenn Bhagavant es gestattet, will ich Viçâkhâ meine Mutter nennen.» Als er sich zu Bhagavant begeben, seine beiden Füsse berührt hatte, sprach er also zu ihm: «Verehrungswürdiger, ist es statthaft, dass man eine Schwiegertochter Mutter nenne?» Bhagavant sagte: «Wenn sie fünf Eigenschaften hat: wenn sie Krankenpflegerin ist, wenn sie als passende Frau geheirathet ist, wenn sie die lebenden Wesen beschützt, das Vermögen hütet und Weisheit zum Erbtheil hat, dann kann sie Mutter genannt werden.» [79*] Darauf begab sich Mṛgdhara zum Koçala-Könige Prasenadshit und bat ihn um die Erlaubniss Viçâkhâ Mutter nennen zu dürfen. Der König sagte: «Da Viçâkhâ auch mich gepflegt hat, so werde ich meine Grossmutter fragen und sie Schwester nennen.» Er fragte seine Grossmutter. Diese sagte, dass er sie mit Recht so nennen könne. Es habe sich der König Araṇemi Brahmadatta[34]) mit der Tochter einer Dienerin verbunden, aus welcher Verbindung ein Sohn hervorgegangen sei, dem man den Namen Balamitra gege-

34) རིང་དུ་འཕྱུར་ཚངས་སྦྱིན; sonst wird der erste Theil des Namens unübersetzt gelassen, auch hier ist offenbar an आरात् fern gedacht und འཕྱུར scheint die Herleitung von नम् Caus. anzudeuten.

ben habe, dieser sei eines Vergehens wegen von dem Grossvater des Landes verwiesen worden und nach Tshampâ gezogen; da nun Viçâkhâ seine Tochter sei, sei sie mit Recht eine Schwester von Prasenadshit. Darauf liess der König sie einen Elephanten besteigen und öffentlich ausrufen, dass diese Viçâkhâ Mṛgadhara's Mutter und des Königs Prasenadshit Schwester sei. Sie erbaute in dem frühern Haine ein Vihâra, das sie der Gemeinde der Bhikshu's der vier Weltgegenden übergab und demgemäss von den Sthavira's in den Sûtra's gesagt wird, dass der Buddha Bhagavant zu Çrâvastî sich aufhielt in dem Palast von Mṛgadhara's Mutter Viçâkhâ, dem frühern Haine (Pûrvârâma) [35]).

Zu einer andern Zeit kamen bei der Viçâkhâ 32 Eier zum Vorschein. Als Mṛgadhara dies gehört hatte, sass er den Kopf auf die Hand gestützt, in Gedanken versunken da. Da der Schönsten des Landes eine solche Menge entstanden war, war Mṛgadhara im Begriff sie fortzuwerfen. Viçâkhâ aber sagte: «O Herr, wirf sie nicht fort, sondern frage Bhagavant.» Er that dies und Bhagavant sagte, man solle sie nicht fortwerfen, sondern befahl, dass man 32 Käfiche machen, diese mit Baumwolle füllen, in jeden der Käfiche ein Ei thun und dieselben dreimal am Tage mit der Hand bestreichen solle, dann würden am siebenten Tage 32 Söhne zum Vorschein kommen. [80] Als Viçâkha so gethan hatte, kamen am siebenten Tage 32 Knaben zum Vorschein, welche, als sie herangewachsen waren, kräftig und überaus stark und Kraftbezwinger wurden. Zu einer andern Zeit waren sie zu Wagen ausgefahren und, als sie zu-

---

35) Vgl. Spence Hardy a. o. O. S. 364.

rückkehrten, stiessen sie mit dem Sohne des Purohita, der auch ausgefahren war und zurückkehrte, zusammen, so dass die Deichseln beider Wagen an einander geriethen. Der Sohn des Purohita rief ihnen zu, sie sollten ausweichen, sie aber hiessen ihn dasselbe thun. Da nun der Sohn der Purohita rauhe Worte auszustossen anfing, packten die Söhne der Viçâkhâ die Deichsel und schleuderten ihn auf einen Kehrichthaufen. Als er nun mit dem Gewand seinen Kopf verhüllend zum Vater gelangt war, sprach er unter Thränen: «O Vater, die Söhne der Viçâkhâ haben mich also zugerichtet.» — «O Sohn, weshalb?» — Dieser erzählte alles ausführlich. Da sagte der Vater: «O Sohn, wenn es sich so verhält, so müssen wir eine Vorkehrung treffen, damit diese endlich den Mund schliessen und nicht jammern.» Er suchte nun sorgfältig diese Söhne zu verläumden. Als zu einer andern Zeit sich die Gebirgsbewohner gegen König Prasenadshit aufgelehnt hatten, schickte der König einen Feldherrn aus, der aber, von den Aufrührern geschlagen, zurückkehrte. Nachdem der König auf diese Weise siebenmal den Feldherrn ausgeschickt und dieser geschlagen zurückgekehrt war, beschloss der König selbst mit einem viergliedrigen Heere auszuziehen; da die Söhne der Viçâkhâ zur Stadt einzogen und ihn sahen, fragten sie den König, wohin er gehe. «Um die Gebirgsbewohner niederzuwerfen.» — «O König, bleibe, wir werden ausziehen.» — «Thuet also.» — Als der König sie nun mit dem viergliedrigen Heere hatte ausziehen lassen, bewältigten sie die Gebirgsbewohner; nahmen Geisel und Tribut und kehrten zurück. Da sagte Purohita: «O König, da sie von aus-

gezeichnet grosser Stärke sind, so denke daran, wenn sie was nur auf Befehl des Königs auszuführen ist, vollführen». [80*] Da die Könige getödtet zu werden fürchten, zog er sich dies zu Gemüthe und fragte wiederum den Purohita, wie er hier zu handeln habe. Er sagte: «O König, wie man hier zu handeln hat? Wenn diese es wollen, so können sie dich aus der Herrschaft vertreiben und selbst die Herrschaft ausüben.» Missvergnügt dachte der König, wie er, wenn es so kommen sollte, sie wohl tödten könne; er wolle eine Vorkehrung treffen, allein aus Besorgniss, das Geheimniss könne verrathen werden, wollte er ohne irgend einen zu fragen die Sache untersuchen. Als er diesen Gedanken bekommen hatte, meinte er, dass er sie zu sich einladen und sich ihrer entledigen wolle. Er meldete der Viçâkhâ, dass ihre Söhne am folgenden Tage mit ihm essen sollten. Viçâkhâ dachte: Da meine Söhne morgen bei ihrem Oheim essen werden, werde ich Bhagavant mit der Geistlichkeit bewirthen und begab sich zu Bhagavant, berührte seine Füsse; er aber erfreute sie durch Gespräche über die Lehre. Als Viçâkhâ sich dann von ihrem Sitz erhoben hatte, lud sie Bhagavant nebst der Geistlichkeit ein. Der Bote des Königs rief die Söhne, sie möchten kommen. Der König hatte scharfes Gift in die Speisen thun [81] lassen; als sie dadurch betäubt waren, liess er ihnen die Köpfe abhauen.

(Tiré du Bulletin, T. XXIV, pag. 449—508).

$\frac{21\ \text{Février}}{5\ \text{Mars}}$ 1878.

Sur deux rédactions arméniennes, en vers et en prose, de la légende des saints Baralam = Varlaam et Ioasaph = Iosaphat. Par M. Brosset.

La biographie des saints Varlaam et Iosaphat se présente sous un double aspect, religieux et littéraire. Au point de vue religieux, il est très probable que la légende dont il s'agit repose sur un fait historique ou du moins sur une tradition qui a paru authentique dès les temps les plus anciens, puisque les deux personnages ont été admis au calendrier grec et au Martyrologe romain[1]: dans le premier, le 19 novembre; dans le second, le 27 du même mois. Les derniers almanachs russes de l'Académie, depuis 1866, plaçaient devant le nom de S. Varlaam l'abréviation Мч., qui signifie Мученикъ, martyr; mais dans les plus anciens, comme aussi dans les Calendriers du Caucase — v. par ex. année 1854—1866 — je trouve l'abréviation plus exacte Пр. преподобный, très saint, très respectable. Je dis *plus exacte*, parce qu'aucune des rédactions de la biographie dont il s'agit ne donne à entendre que l'hermite Varlaam ait souffert le mar-

1) L'Art de vér. les dates ne les mentionne pas dans son Calendrier des saints.

tyre. Quant à S. Ioasaph, ou son nom est mentionné tout court, ou il porte l'addition «roi des Indes,» et, dans le calendrier à la suite de la Bible géorgienne «fils du grand roi des Indes.»

Du reste il faut faire remarquer que le mot *Saint* святый, ne signifie pas essentiellement un personnage canonisé, dans le sens latin, i. e. inscrit dans la liste des saints par une autorité régulière, après enquête contradictoire, comme celle qui se pratique aujourd'hui. Les rédacteurs du Martyrologe romain et autres éditeurs de calendriers seraient bien embarrassés, en plusieurs cas, d'indiquer les sources sur lesquelles ils se sont appuyés lors de la formation de leurs canons, et les divers almanachs contiennent plus d'un nom inséré là pour ainsi dire par acclamation, en considération, non de la vie particulièrement vertueuse des personnages, mais en raison de leurs efforts pour le bien public, pour le profit de la religion ou pour des motifs purement patriotiques.

Même le mot hébreu קדש signifie spécialement «mis à part, voué ou consacré à;» ainsi il est dit dans la Bible, Exod. XIX, 6: Eritis mihi gens Sancta; vous serez mon peuple saint, i. e. consacré, mis à part pour moi; et ibid. XIII, 2: Sanctifica mihi omne primogenitum, i. e. tout premier né, être humain, bétail, ou même prémices des biens de la terre appartient à Dieu. Par suite, les personnages qui se sont voués à la pratique de la vertu dans certains états, sont qualifiés de saints, et ceux même qui se vouent à une étude, à une profession quelconque, sont dits s'y être *consacrés* посвятились, cela explique l'extension donnée dans l'origine au titre de *Saint*, sans que, parfois, les per-

sonnes dont il s'agit se soient distinguées par des mérites particuliers de vie éminemment vertueuse. L'usage et l'abus du signe et du titre de la Sainteté sont très fréquents sur les monuments et dans l'histoire de Byzance, où les empereurs sont souvent qualifiés de *Saints* ἅγιοι, chez les historiens, et plusieurs, qui ne sont nullement remarquables par la pureté de leur vie, tels que Léon 1er, seul et avec son épouse, Justin et Justinien, Justin II et Sophie, Maurice-Constantin ...., sont représentés sur leurs monnaies avec le nimbe, qui est dans l'ancienne mythologie grecque, dans tout l'orient, comme dans l'occident, l'attribut caractéristique des Dieux et des Saints[2]). Dans l'occident nous avons eu le saint empire romain, proprement dit l'allemand, et la chancellerie romaine est encore désignée par les mots de *Sacré palais*. Ainsi cet attribut n'a rien qui soit uniquement propre aux objets du culte et aux personnages d'une vie reconnue angélique.

Je regarde donc comme très probable que les saints Varlaam et Ioasaph ont réellement existé, et que leur vie a paru si particulièrement pieuse, notamment celle du roi ou fils du roi de l'Inde, que les hagiographes s'en sont emparés pour faire ressortir la puissance de la morale chrétienne et le mérite, tant de celui qui l'a prêchée que de celui qui l'a embrassée par conviction, et qui en a poussé la pratique jusqu'à abdiquer la royauté pour mieux s'y consacrer. Voilà le fait dans sa simplicité.

---

2) V. sur le *nimbe* et sur la couronne radiée le riche Mémoire de M. Stéphani; Mém. de l'Ac. VIe série, sc. pol. hist. et philol. t. IX, p. 13, sqq.

S. Jean Damascène, moine de la Laure de S.-Saba, ou quelque autre religieux de cette Laure, car les opinions des savants se partagent ici et penchent plutôt pour la seconde partie de l'alternative, a rédigé, soit réellement au VII° s., soit à une époque voisine de celle-là, la biographie éditée en grec par M. Boissonnade, Paris, 1832, t. IV de ses Anekdota. Ce récit ayant paru intéressant lors de sa promulgation, il s'en est fait dans le monde chrétien des traductions plus ou moins libres, arabe, éthiopienne, latine, française, allemande, slave, non sans de notables variantes de rédaction: en un mot la chrétienté a retenti des noms de Ioasaph et de Varlaam, dans des rédactions en prose et en vers, dont une française a été publiée en 1864 à Stuttgard, par MM. Zotemberg et P. Meyer. Le merveilleux s'en est mêlé, la fiction l'a parée de ses couleurs, au point qu'un savant belge, M. Liebrecht, a cru y voir une contrefaçon du Bouddha indien. En un mot les hagiographes ont fait de la chose un véritable roman, ce à quoi se prêtaient les circonstances d'un récit original sans date, sans désignation d'origine, de contrée, sans mention collatérale de personnages connus d'ailleurs, i. e. sans synchronismes. Aussi le savant Huet, évêque d'Avranches, vivant au milieu du XVII° s., range-t-il la biographie dont il s'agit parmi les pures fictions; Baillet, auteur estimé d'une Vie des saints en 3 vol. in-f°, soumise à la critique, adopte l'opinion de Huet et, dans ces derniers temps, M. Kirpitchnikof, professeur à l'Université de Kharkof, en parle de la même manière dans son Повѣсть о Врлаамѣ и Іоасафѣ, 1876, in-8°, et M. le professeur Alex. Vessélofski, dans l'examen critique

de ce remarquable travail, Journ. du Min. de l'instr. publ. en russe, pour juillet 1877, p. 122—154, admet les mêmes conclusions.

Le but que je me propose aujourd'hui n'est pas d'examiner à fond une question déjà élaborée par des personnes compétentes et résolue, du moins dans le sens que j'ai indiqué dès les premières lignes de cette note. Avant de me livrer à un tel travail je devrais avoir réuni bien des matériaux qui me manquent, et sans lesquels je ne puis aborder la substance du sujet. J'ai uniquement en vue, pour le moment, d'indiquer aux savants qui m'ont précédé de nouveaux matériaux, dont personne n'a profité jusqu'à ce jour, notamment ceux fournis par la littérature arménienne.

Vers la fin de mon séjour à Edchmiadzin, en février 1848, j'eus la curiosité de jeter les yeux sur un manuscrit sans date, contenant l'histoire *en prose* du prince indien Ioasaph, que je pris alors, de bonne foi, pour un roman pieux; car je n'avais aucune autre connaissance du sujet, et j'en ai puisé les premières notions dans un beau travail sur la rédaction arabe, inséré par M. l'académicien Dorn au Bulletin hist.-philol., en 1852, t. IX, p. 305 [3]). L'extrait que j'ai donné de ma lecture dans le 3° Rapp. sur mon Voyage archéologique, p. 59, prouve que je n'avais pas été bien loin dans le récit. Depuis lors, ayant reconnu que la question est fort complexe, j'ai tâché de suivre et de noter, autant que me l'ont permis mes lectures, les indications d'amis plus compétents que moi en la

3) Cette rédaction arabe, d'après les notices de notre savant collègue, l. c. p. 315 sqq., est toute remplie de merveilleuses aventures.

matière, et le développement de l'histoire littéraire de la biographie en question.

Or en 1865 un Arménien, M. Iacob Caréniants a fait paraître à Tiflis son beau Catalogue des manuscrits arméniens du S. siége d'Edchmiadzin, in-4° 230 p., renfermant 2240 NN., avec l'énumération de toutes les pièces contenues dans chaque manuscrit, ce qui donne au-delà du triple et du quadruple des numéros. En lisant ce Catalogue, j'y remarquai au N. 1642—5) «la tradition — վէպ — de Ioasaph et Varalam.» Du reste, nulle indication si le récit est en vers ou en prose, mais j'ai lieu de croire que c'est bien là le manuscrit dont j'avais commencé la lecture. L'Académie est aujourd'hui en instance pour en obtenir la copie. Le mot arménien վէպ a plusieurs sens, que le grand Dictionnaire des Mékhitharistes range de la sorte: Ἔπος, verbum, carmen heroicum, fama, historia. Ainsi il exprime bien une tradition historique et non une véritable histoire. Cependant je remarque que le Magazin pittoresque arménien des PP. de Venise est nommé Bazmavep, nom que nous rendons très bien par Polyhistor, i. e. un livre où l'on trouve toute sorte de récits et de sujets.

Le N. 1714 — 2) du même Catalogue, écrit, est-il dit là, en 1441, renferme «l'histoire — պատմութ̄ի — de Ioasaph,» sans qu'il soit énoncé non plus si elle est en vers ou en prose. Comme je désirais avoir une copie de ce manuscrit, supposé du XV° s., que je devais naturellement considérer comme plus ancien que l'autre, non daté, je priai l'Académie de s'adresser à qui de droit, et je suis heureux de dire que Son Éminence Mgr Géorg, catholicos des Arméniens, non con-

tent d'accueillir la demande de l'Académie, lui fit présent d'une copie joliment calligraphiée du manuscrit en questiou, qui, à mon grand étonnement, se trouva contenir non la relation *en prose* que j'espérais, mais une rédaction *en vers*, que je ne supposais pas, mais que j'aurais dû connaître; car par le fait le P. Soukias Somal, dans son Istoria letter. di Armenia, p. 143, dit que vers la fin du XVe s. vivaient deux poétereaux *poetastri*, dont l'un, Abraham, est connu comme auteur d'une élégie — fort exacte chronologiquement — sur la prise de Constantinople par Mahomet II, publiée par M. Eug. Boré et dont j'ai fait moi-même grand usage[1]); le second, le vartabied Arakel, né dans la citadelle de Bor, à Baghech = Bitlis, qui a, entre autres sujets, traité en vers la prise de Constantinople, *la vie de Ioasaph*, une ode sur les signes du zodiaque, et un recueil de cantiques et de sermons.

Ces faits exposés, voici la description exacte du manuscrit renfermant le Chant sur «le roi Ioasaph, fils d'Abéner, roi de l'Inde.» Ce poème est composé des 24 chapitres suivants.

I. Sans titre, servant d'introduction = l'Inde était échue à S. Thomas, qui y prêcha le christianisme.
II. Naissance et éducation de Ioasaph.
III. Ioasaph va dehors.
IV. L'hermite Baralam — orthographe arménienne du nom de Varlaam — vient auprès de Ioasaph et le catéchise.
V. Parabole exposée à Ioasaph par Baralam.
VI. 2e parabole » »

1) V. Mél. asiat., t. VI, p. 748 sqq.

VII. 3° parabole.
VIII. 4° »
IX. 5° »
X. 6° »
XI. 7° »
XII. Baptême de Ioasaph.
XIII. Baralam s'en-va au désert.
XIV. L'esclave Zard dénonce la conversion de Ioasaph au christianisme.
XV. Le devin Nakor.
XVI. Un ange apparaît nuitamment à Ioasaph et lui découvre la supercherie de Nakor.
XVII. Le faux Baralam ou Nakor prêche la vraie parole du Christ, qui lui avait été révélée par le S.-Esprit.
XVIII. Confusion des philosophes; Nakor se fait chrétien, va au désert et devient hermite.
XIX. Abéner partage la royauté et ses états avec Ioasaph, son fils, qui convertit tout le monde au christianisme.
XX. Abéner écrit une lettre au roi Ioasaph, qui vient le trouver.
XXI. Mort du roi Abéner; son fils Ioasaph devient roi.
XXII. Ioasaph abdique la royauté en faveur de son serviteur Barakias et s'en-va lui-même au désert.
XXIII. Ioasaph s'en-va au désert.
XXIV. Vision de Ioasaph et sa mort.

Le tout est rédigé en quatrains de vers de dix syllabes, qui sont à proprement parler de la prose mesurée, quatre lignes sur la même rime. Ces quatrains, au nombre de 323, donnent 1292 vers. Si le style n'en est pas très élevé et se distingue plutôt par une

extrême et naïve simplicité, du moins la langue classique arménienne y est pure et correcte, et j'ose exprimer l'opinion que le P. Somal a été trop sévère dans la qualification qu'il attribue un vartabied Arakel de Bitlis.

Quant à la date 1441, donnée au manuscrit dans le Catalogue de M. Caréniants, je ne saurais dire si elle est juste au point de vue du caractère de l'écriture; quant à l'époque de l'auteur, voici la traduction du quatrain final:

«En l'année arménienne huit cent plus quatre-
«vingt trois, ceci a été mesuré en vers par le
«vartabied Arakel, dit Baghichétsi,» de Bitlis.

L'anné 883 arm. (commencée le jeudi 3 décembre) = 1433[5]) de l'ère chrétienne, et non 1441, indiquée dans le Catalogue comme la date du manuscrit. Il y a donc ici une double inexactitude; car le poème a pu être rédigé en 1433, ou même si l'on veut en 1441, et le manuscrit être postérieur à cette date.

Telles sont jusqu'à présent les notices que je puis fournir sur les deux rédactions arméniennes de la légende des saints Varlaam et Ioasaph.

---

5) 883 : 7 = 1 jeudi, 1 navasard, 557
4 = 220 . . . . − 220
337 j. = 3 décembre.

550 + 883 = 1433   1433 : 4 = 358, + 1
1792 : 7 = 0, 4, 5, 6, 5, 5 = 25 : 7 = 4 jeudi.

(Tiré du Bulletin, T. XXIV, p. 561—567.)

$\frac{7}{19}$ Mars 1878.

Sur un projet d'étude des chartes géorgiennes. Rapport de M. Brosset.

Il est loin le temps de la vogue du dicton: «Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!» A voir aujourd'hui les nombreuses et vastes collections d'actes, de chroniques nationales, de documents, même de ceux qui ne se rapportent qu'à une localité, à une institution particulière et spéciale, d'inscriptions monumentales, funéraires et autres; dont la publication est provoquée par l'opinion publique, encouragée, subventionnée par les gouvernements; qui s'impriment annuellement à Berlin, à Paris, à Turin, à Vienne, à St.-Pétersbourg, à Tiflis; à voir cet entraînement universel, non d'une curiosité malsaine, mais d'un juste désir d'étudier dans le passé les droits et devoirs des nations, les actions de nos aïeux, leurs revers et leur gloire, d'y puiser des enseignements pour le présent et pour l'avenir, on comprend qu'il s'agit d'intérêts graves et inéluctables. L'histoire s'est donc placée désormais au rang des études non spéculatives, mais de l'ordre le plus immédiatement pratiques.

Si l'historien pragmatique, simple narrateur des faits, se contente de les exposer dans l'ordre de leur

évolution, par la seule exactitude de ses récits il fournit à l'historien philosophe le moyen de découvrir les causes psychologiques qui les lient aux effets: c'est donc pour le premier la certitude absolue, s'il a été dûment renseigné; pour le second, s'il sait faire usage de l'analyse, s'il n'est par entraîné par l'esprit de parti, le thême d'une leçon morale, saisissante de vérité.

Le témoin oculaire ou contemporain redit ce qu'il a vu et entendu de la bouche des acteurs et a rempli pleinement son devoir, s'il a contrôlé sévèrement leurs dires — dans cette catégorie se rangent au premier chef les documents authentiques. Quant aux témoins auriculaires, d'âge postérieur, leur travail est plus pénible, puisqu'ils doivent s'efforcer de réunir tous les témoignages connus, de les nombrer, de les peser, et que le résultat final dépend de leur tact moral, de l'impartialité de leur appréciation.

De là découle la nécessité pour les écrivains des âges postérieurs, afin d'atteindre à la vérité historique, de rassembler le plus possible de matériaux relatifs aux personnes et aux faits.

Toutes les conditions remplies, on peut dire avec assurance et sans crainte d'être contredit, que les documents sont les titres de noblesse des nations et la manne des historiens. Chronologie, administration, jurisprudence, impôts, poids et mesures, généalogies et alliances royales, coutumes nationales: tout s'y trouve, pour qui l'y cherche et s'y intéresse. L'illustre Ducange, par l'analyse de milliers de pièces, a réussi à composer ce trésor d'archéologie, aujourd'hui en 7 vol. in 4°, qui a nom: «Glossarium mediae et infimae

latinitatis, où nous puisons tous à pleins bords une science devenue accessible à chacun. Par la synthèse un patient érudit y trouverait les matériaux d'une recomposition synoptique de l'état de l'Europe aux siècles du moyen-âge. Moi-même, par le dépouillement de quelques centaines de pièces, nombre hélas bien faible, j'ai pu établir, du moins en partie, preuves en main, le mécanisme de l'organisation de la Géorgie dans ses principales combinaisons. (Introduction à l'hist. de la Gé.).

La science paléographique est née immédiatement de la lecture, souvent très difficile, des documents en écritures anciennes; les Bénédictins et M. Nat. de Wailly l'ont fondée en France, réglée et appliquée, pour l'Europe occidentale, dans leurs Traités de diplomatique et dans l'Art de vérifier les dates. La Russie, pour sa part, cite avec de justes éloges les noms de Stroïef, de Sreznefski, de Gorbatschefski. M. Kalatchof s'est fait le représentant, le démonstrateur de cette science; par la fondation de l'Institut archéologique, il a doté sa patrie d'une École des chartes russes, approuvé par ordre suprême, pour quatre ans, mais à la quelle nous souhaitons tous une plus longue existence, et qui formera, tout porte à l'espérer, de nombreux élèves. On sait que cet établissement a été ouvert le 18 janvier 1878, en présence d'un concours nombreux et choisi. Savant historien lui-même, M. le sénateur Kalatchof comprenait parfaitement l'importance des documents dont il était autrefois lecteur assidu, gardien officiel et juste appréciateur.

Il faut lire dans les Спб. Вѣдомости du vendredi 2 septembre 1877 l'exposé historique du but et des rè-

glements d'établissements du même genre dans d'autres pays de l'Europé; le nouvel Institut, soutenu et propageant les fruits de ses travaux par un Сборникъ, un Recueil particulier, ne peut manquer d'obtenir les mêmes résultats que ses aînés et congénères.

Mais quittons ces généralités: la noble curiosité historique trouve amplement à se satisfaire dans de nombreuses commissions, réunions et publications de documents relatifs à l'histoire de la Russie, surtout depuis le XVIIe. s., dont une des principales, déjà arrivée au XXIIIe vol., est due à la Société d'histoire, placée sous l'auguste patronage de S. A. I. Mgr le grand-duc héritier.

Dans la Transcaucasie, où tout était pour ainsi dire nouveau pour les Russes, le gouvernement a voulu se renseigner sur les choses du passé de l'Ibérie et de la partie restée turque de cette contrée; de l'Arménie, de la Perse et du Daghestan. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit formé à Tiflis une Société des amateurs des antiquités caucasiennes; mais déjà S. A. I. le grand-duc lieutenant, non content d'avoir ordonné de rassembler les mémoires relatifs à la guerre de 60 ans dans les deux ailes de la ligne du Caucase, avait encore autorisé et encouragé la publication des milliers d'actes civils amassés dans les archives de cette ville depuis tantôt 80 ans, édition splendide, qui, sous l'active direction de M. Ad. Berger a déjà fourni sept tomes en VIIIe vol. in-4°, où les fonctionnaires puisent à pleines mains les connaissances qui leur sont nécessaires pour rattacher le présent au passé.

Si, malheureusement il ne s'y rencontre qu'un petit nombre de documents géorgiens des temps antérieurs

à l'annexion, le peu qui en a été inséré au t. 1er des Акты Кавказской Археологической Коммисіи sont du plus haut intérêt pour la science historique et m'ont servi à rectifier plus d'une date indiquée par l'historien Wakhoucht [1]).

La grande chronique géorgienne, dite de Wakhtang, est évidemment insuffisante pour les temps qui ont précédé la royauté; pour ceux qui l'ont suivie, n'étaient les quelques synchronismes authentiques qu'elle renferme, depuis l'ouverture de l'ère chrétienne, elle ne satisferait nullement ceux qui recherchent la certitude historique, et ne peut être admise que conditionnellement, jusqu'à preuve d'absurde ou d'insuffisance. Ni chronologie, sauf celle qui a été calculée à posteriori, ni indication de sources, ne mettent le lecteur à même de contrôler les dires de l'annaliste. Jusqu'au troisième siècle avant J.-C. elle donne à peine quelques vagues notions sur l'origine et l'organisation du peuple ibérien, qu'elle représente comme une agglomération d'émigrés de races diverses, réfugiés au sein des belles vallées arrosées par le Kour et par ses nombreux affluents; elle ne contient que des énoncés sans détails sur la fondation du royaume par le roi Pharnawaz, sur les doubles rois de Mtzkhétha et d'Armaz. Elle mentionne, il est vrai, avec exactitude, l'invasion romaine sous le roi Artocos = Aderc; mais le seul témoignage authentique, connu jusqu'à-présent, de la domination romaine, dans ce pays, est l'inscription grecque d'Armaz, découverte en 1867 et se rapportant à la 7e année de l'empereur Vespa-

1) V. Bulletin de l'Acad. des sc. t. V.

sien. On peut espérer qu'il s'en trouvera encore d'autres. L'histoire et les actes de S^e^ Nina, qui a prêché le christianisme en Géorgie, vers l'an 318, sont attestées par Rufin, par Eusèbe et autres historiens, sans compter Moïse de Khoren. L'invention de l'une des écritures usitées dans le pays, au Ve s., est également confirmée par les synchronismes de la vie de S. Mesrob et du roi Artzil=Artchil 1er.

Quant à la chronologie proprement dite, le chroniqueur se contente d'énoncer par intervalles que de tel fait à tel autre il s'est écoulé *tant* d'années. Il est vrai, cependant, que j'ai pu montrer que dans certains manuscrits de la chronique les dates ont dû avoir été calculées d'après la chronologie d'Eusèbe, dont il reste à peine quelques traces pour les temps postérieurs, dans les manuscrits dont j'ai pu me servir. A partir également du XIIIe cycle pascal, s'ouvrant en 781 de J. C., on trouve un bon nombre de dates allant jusqu'au commencement du XIe s., notamment celles de la succession et de la mort des princes Bagratides du Tao, ceux dont plusieurs sont mentionnés par Constantin Porphyrogénète, au chap. VII de son traité Des cérémonies de la cour byzantine: ces dates sont très certaines et exprimées en années du XIIIe cycle pascal géorgien.

Je ne répéterai point ici ce qui a été dit ailleurs, sur la monnaie de David-Couropalate, sur les inscriptions certaines de Lodis-Qana, des Évangiliaires du couvent de Djroudch et de Chio-Mghwimé, sur les beaux manuscrits de Gélath et du mont Athos, sur l'église de la Croix-Adorable, sur celles de Wéré, de

Tswimoeth et de Kouthaïs [2]) — en chiffres arabes, premières années du XIe s. — de Zarzma et autres, surtout celles recueillies il y a une trentaine d'années par le P. Sargis Nersésian, dans la Géorgie turque.

Quant aux origines des églises, des monastères, des familles nobles, nous sommes riches, à partir du XIe s. Le petit nombre relatif des documents explorés jusqu'à ce jour prouvent que chacun d'eux renferme des énoncés et des faits dignes d'entrer à leur tour dans une histoire générale.

Pour combler les défaillances de l'historiographie géorgienne, c'est donc dans les documents, goudjars et sigels [3]) qu'il faut désormais chercher les faits particuliers, certains et authentiques, pour arriver par l'analyse à une synthèse scientifique. En ce qui regarde les généalogies et alliances royales, le 4e Rapport sur mon voyage contient à cet égard beaucoup de faits nouveaux; les analyses de M. Bakradzé ont presque définitivement organisé la succession des princes gouriels, leurs alliances matrimoniales et la série de leurs fils.

En outre les images saintes et vases sacrés, datés en chiffres du cycle pascal ou par les noms des donateurs, sont innombrables dans toutes les parties de la Géorgie, jusqu'en Mingrélie et au pays d'Akhal-Tzikhé: ce sera une mine, on peut le dire, inépuisable [4]). Avec

---

2) Voyage archéologique, 6e Rapport, p. 30, 100.

3) Goudjar, nom d'origine inconnue, = Charte solennelle octroyée aux églises ou monastères: sigel, sigillum, rescrit royal, adressé à un particulier, contenant quelque faveur ou donation.

4) V. Bakradzé, dans Зап. И. Ак. Н. L. XXII, p. 183—200; газета Кавказъ, 1877, О доисторической археол. вообще и Кавк. въ особ.

les inscriptions monumentales et les épitaphes on aura complété les ressources que réclame l'historien.

Ces préliminaires posés, je vais maintenant donner un extrait des renseignements que je me suis procurés sur les dépôts et sur les nombres des documents géorgiens dont il serait à-propos d'inaugurer l'exploration.

L'idée fondamentale de l'étude et de l'importance des chartes géorgiennes a été exprimée et développée magistralement par M. Bakradzé dans le t. XXII des Зап. И. Ак. Наукъ, p. 189—200, en 1873, et exposée de nouveau dans une lettre du 1 juillet 1876 — № 20 de sa correspondance, où il se montre tout disposé à entreprendre un pareil travail. En même temps il me faisait remettre une note développée sur le système qu'il comptait suivre dans l'exécution.

Il voudrait donner un aperçu du contenu de chaque document, en nommant le prince ou l'autorité donatrice, le donataire, les circonstances de la donation ou de l'octroi de telle autre faveur, les témoins et la date, dans les termes mêmes de l'acte, en sorte que rien d'essentiel ne fût omis. C'est le plan que je me suis efforcé de suivre spécialement dans l'Add. XVI du t. II de l'Hist. mod. de la Géorgie. M. Bakradzé commencerait son travail par les documents placés sous sa main, à Tiflis même, ceux autrefois conservés au Comptoir synodal Grouzino-Iméréthien, et depuis transférés aux archives du l'administration des Domaines. On en comptait plusieurs milliers en 1847, 8, lorsque j'ai été admis à en profiter. Viennent ensuite les actes déposés à l'assemblée des députés de la noblesse, qui sont d'un intérêt historique plus intime, si

l'on peut s'exprimer ainsi, et se montent également à des milliers.

Quant au procédé de l'exécution, si les pièces concernant les localités sont déjà préalablement rangées dans un ordre chronologique, l'ordre du travail est indiqué par le fait même; mais pour les actes de l'assemblée de la noblesse peu importe le système de classification, alphabétique, chronologique ou même géographique: l'analyse qui en sera faite sur des papiers séparés renfermera tout ce qu'il est désirable et utile de connaître, et l'historien qui devra en faire usage saura bien les retrouver, en indiquer la provenance, au moyen d'abréviations convenues, dans le dépôt où ces actes seront conservés.

Dans une lettre du 3 mars 1877, № 28 de sa correspondance, M. Bakradzé entre dans des détails plus particuliers: il divise les actes en deux catégories: ceux relatifs aux biens du clergé et aux titres de la noblesse. Les premiers se conservent maintemant aux archives des Domaines, pour les gouvernements de Tiflis et de Kouthaïs; les autres, formant à Tiflis 80 gros in-fo. sont des copies exécutées sous le gouverneur Ermoloff (vers 1820); et ceux de Kouthaïs, transférés momentanément à Tiflis, puis réexpédiés en Iméreth, étaient contenus dans une fort grande caisse, ainsi que dans deux sacs de grandes dimensions. Ici, de nouveau, il exprime l'intention de diviser ces actes par contrées: Karthli, Cakheth, Iméreth, Mingrélie, Gouria, le cas-échéant, puis de les disposer au préalable dans un ordre chronologique — d'après ce que j'ai dit plus haut, ce dernier travail, qui serait long, vu le nombre des pièces, ne me paraît pas indispensable.

Encore le 17 avril 1877, № 30, M. Bakradzé rectifie quelques-unes de ses précédentes indications: les titres de noblesse sont déposés «en copies certifiées,» aux archives des administrations des gouvernements de Tiflis et de Kouthaïs; dans les unes, ils forment 83 in-fo. reliés; dans les autres, 274 vol. in-fo., renfermant chacun plus de 100 feuilles et contenant plus de cent copies certifiées de titres divers, de l'Iméreth et de la Mingrélie. Les chartes ecclésiastiques sont à l'administration des Domaines, à laquelle il faudra s'adresser pour y avoir accès.

Enfin, le 10 septembre de la même année, № 33, M. Bakradzé annonce qu'il fait copier pour le Musée asiatique de l'Académie un document du XVIe s., long de près de huit sajènes, renfermant les détails de la dot d'une princesse de la famille des éristhaws du Ksan. J'ai vu moi-même au Comptoir synodal de Tiflis un goudjar du roi David Imam Qouli-khan, de Cakheth, ayant presque les mêmes dimensions, qui sont réellement exceptionnelles.

Comme le fait est très intéressant pour l'antiquité, je mentionnerai également ici un calice d'or (conservé dans le trésor de l'église d'Ilori, en Mingrélie), dont M. Bakradzé parle dans la même lettre: ce calice porte une inscription faisant foi qu'il a été donné à l'église épsicopale de Bédia, en Aphkhazie, par le roi Bagrat III et par sa mère, la reine Gouraudoukht, fondateurs de ladite église. Or Bagrat III régnait en 985—1014. Notre antiquaire, heureux d'avoir trouvé une si belle pièce dans un coin reculé des pays géorgiens, cite le fait à l'appui d'un voeu exprimé par lui à Mgr. l'exarque de Géorgie, pour que les anciens

objets du culte, hors d'usage par vétusté, comme celui dont il s'agit, soient précieusement recueillis et concentrés à Tiflis, par ex. dans le Musée de la Société des amateurs d'antiquités géorgiennes, sujet auquel il a consacré un long article dans le Journal Кавказъ, septembre 1877. Le voeu de notre antiquaire a été reçu avec une bienveillance encourageante pour l'avenir par S. Ém. l'exarque Evsévi. Pourquoi en effet la Géorgie ne verrait-elle par se réaliser ce qui a été fait ici même par le Pr. Gagarin dans son Musée des antiquités chrétiennes, à l'Académie des Beaux-Arts?

Je termine cette longue énumération par les renseignements très positifs fournis par le professeur Tzagaréli, le dernier voyageur, sur la statistique des archives de Kouthais.

«Pour donner une idée de la masse de goudjars réunis, par ex. dans le gouvernement de Kouthaïs, je présenterai le résumé succinct des copies que j'ai passées en revue aux archives de l'administration du gouvernement de Kouthaïs, dans l'ordre où je les ai trouvées. Cet ordre n'est fondé ni sur la chronologie ni sur l'unité des sujets, mais purement administratif. Les documents ont été enregistrés au fur à mesure de leur présentation, après résolution de la commission qui les a examinés en 1820, en Iméreth; en 1859 — 63, en Mingrélie. L'Iméreth se divise en 4 districts; la Mingrélie avec le Letchkhoum, en 3. Les pièces de chaque district sont liées ensemble; chaque liasse forme plusieurs volumes, numérotés par feuilles ou plutôt par feuillets ou demi-feuilles, avec indication des articles y contenus. Chaque article est un document. Mon-

trons maintenant le nombre des liasses, des volumes, des feuilles se rapportant à chaque district. 1) Le district de Kouthaïs compte 6 liasses, 89 volumes, 115,000 articles, en 8285 feuillets. 2) Le Wacé, 6 liasses 75 vol., 12498 articles, en 6995 feuillets. 3) Chorapan, 3 liasses, 45 vol., 5948 articles, en 5938 feuillets. 4) Le Radcha, 4 liasses, 65 vol., 9264 articles, en 5859 feuillets. En tout: 19 liasses, 334 vol. 39210 articles, en 27077 feuillets. Mingrelie: 1) le district de Sénac 26 vol., 8424 articles, en 4815 feuillets. Pas de liasses. Pour les propriétés de l'église: 2 vol., 353 articles, en 441 feuillets. 2) District de Zougdid: 2 liasses, 10 vol. 4035 articles, en 2468 feuillets. 3) Le Letchkhoum: 5 vol., 2885 articles, en 1399 feuillets. Pas de liasses. En tout: 2 liasses, 45 vol., 15344 articles, en 9128 feuillets. Soit 21 liasses, 379 vol., 54554 articles, en 36200 feuillets [5]).

Quant aux titres des nobles de l'Adchara, du Tchourouk-Sou et du Gouria turk ou méridional, les derniers explorateurs nous apprennent que la Turquie se les est fait livrer il y a quelques années et ne les a pas restitués aux intéressés: il n'en restera donc guère dans les familles, qui aient pu échapper à une destruction fort probable, étant données les allures du gouvernement ottoman, tendant à faire oublier tout passé et à constituer dans ces contrées un nouvel ordre, émanant de son initiative.

---

5) Tirage à part d'un article du J. du Min. de l'Instr. publique en 1877: Изъ поѣздки въ Закавказской край, лѣтомъ 1877 г.

Notre actif collègue M. Bytchkof, qui s'intéresse fort aux travaux de ce genre, m'a fait l'honneur de me communiquer que la Commission archéographique a déjà réuni plus de 3000 analyses de documents russes et polonais, qui serviront de matériaux pour les futurs historiens de la Russie.

Il doit y avoir dans les totaux ci-dessus une erreur typographique radicale de 100,000, au premier № des articles de Kouthaïs, et dans chacun des autres de plus légères inexactitudes de correction. En toutcas le nombre des articles, qui est le plus essentiel, se monte réellement à plus de cinq dixaines de mille, suffisantes pour l'activité d'un homme dévoué; mais n'oublions pas que le travail commencera par Tiflis et par les goudjars ou actes relatifs à l'église, qui sont les moins nombreux tout à la fois et les plus importants. Puis viendront les documents de l'assemblée de la noblesse, touchant de plus près à l'histoire civile. Si les grandes collections des Bollandistes, des Lois et ordonnances, des Scriptores rerum germanicarum et des Государственныя грамоты, n'avaient pas été commencées il y a plus de 100 et de 50 ans, elles n'en seraient pas arrivées au point où nous les voyons aujourd'hui. Il faut dont commencer aussi pour la Géorgie, si l'on désire obtenir des résultats utiles.

Tout bien considéré, connaissant les dispositions, les moyens d'action et la capacite démontrée de M. Bakradzé,

J'ai l'honneur de proposer à l'Académie de le charger du travail de l'analyse des documents géorgiens, goudjars, sigels, inscriptions monumentales, objets du culte, épitaphes, Приписки dans les manuscrits, en un mot de tout ce qui regarde les pièces historiques de la Géorgie.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, p. 54—63.)

$\frac{3}{15}$ Avril 1878.

Über Vasubandhu's Gâthâsaṁgraha. Von A. Schiefner.

Die im Jahre 1855 von V. Fausböll in Kopenhagen aus den dortigen Pâli-Handschriften herausgegebene Spruchsammlung Dhammapadam, von welcher Albrecht Weber im Jahre 1860 im 14. Bande der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft eine deutsche Bearbeitung lieferte und dieselbe 1868 im ersten Bande der Indischen Streifen S. 118—185 wieder abdruckte und Max Müller im Jahre 1870 in der Einleitung zu den von T. Rogers aus dem Birmanischen übersetzten Parabeln Buddhaghosha's (Buddhaghosha's parables: translated from Burmese by Captain T. Rogers, with an Introduction, containing Buddha's Dhammapada, or «path of virtue», translated from Pâli by F. Max Müller, London 1870) eine englische Übersetzung darbot, musste den Wunsch rege machen, auch einer nördlicheu Recension dieser Sammlung zu begegnen. Die neueste Zeit ist in dieser Hinsicht besonders günstig gewesen, da es nicht allein Beal in London geglückt ist, die chinesische Recension aufzufinden, welcher er ein nun im Drucke befindliches Werk gewidmet hat, sondern auch ich in der im 28. Bande der Sûtra's im Kandjur befindlichen

Sammlung Udânavarga, welche bei Târanâtha S. 68 erwähnt wird, eine nördliche Recension des Dhammapadam erkannt habe. Es umfasst die letztere in 33 Abschnitten weit mehr als die doppelte Zahl von Sprüchen, nämlich über 1000, von welchen etwa ein Viertel in der südlichen Recension vorkommen. Diese Sammlung findet sich aber auch im Tandjur abgedruckt und zwar in Bd. 71. der Sûtra's Bl. 1—53, worauf den Rest dieses Bandes und den grössern Theil des nächstfolgenden (bis Bl. 244) ein dem Âkârja Prağnâvarman zugeschriebener Commentar (Udânavargavivarana) einnimmt. Mit dem Commentar zur südlichen Recension, sowie auch mit dem zur chinesischen Recension gehörigen hat er das gemeinsam, dass in allen dreien die Veranlassung der einzelnen Sprüche nicht allein gesucht, sondern auch angegeben wird und zwar oft auf die verschiedenste Art. Darüber gedenke ich mich genauer auszulassen, wenn es mir vergönnt sein wird die nun in tibetischer Übersetzung mir vorliegende Sammlung zu veröffentlichen. Als Vorläufer derselben theile ich im Nachstehenden eine ebenfalls in dem 72. Bande (ཉུ) der Sûtra's im Tandjur befindliche kleine Spruchsammlung Gâthâsamgraha mit, welche, sowie auch der darauf folgende Commentar, dem Vasubandhu zugeschrieben wird.

ཚིགས་སུ་བཅད་པ་བསྡུས་པ་དབྱིག་གཉེན་གྱིས་མཛད་པ་བཞུགས།

འཕགས་པ་འཇམ་དཔལ་གཞོན་ནུར་གྱུར་པ་ལ་ཕྱག་འཚལ་ལོ༎

སྐྱེས་བུ་ཁྱུ་མཆོག་ཁྱོད་འདྲའི་དགེ་སློང་ཆེན་པོ་གཞན་དག་ལྷ་ཡུལ་ས་ལ་
མེད༔ ༔འཇིག་རྟེན་འདི་ན་འང་ཡོད་པ་མ་ཡིན་རྣམ་ཐོས་བུའི་གནས་ན་འང་

ཡོད་མ་ཡིན། །ལྷ་ཡི་པོ་བྲང་གནས་མཆོག་དག་ནའང་མེད་ལ་ཕྱོགས་སམ་ཕྱོགས་མཚམས་དག་ནའང་མེད། །རི་དང་ནགས་སུ་བཙས་པའི་ས་སྟེང་རྒྱས་པ་ཀུན་ཏུ་སྐོར་ཡང་ག་ལ་ཡོད།།

གང་དག་སངས་རྒྱས་སྐྱབས་སོང་ནས།
གང་དག་ཉིན་དང་མཚན་རྣམས་སུ།
རྟག་ཏུ་སངས་རྒྱས་དྲན་བྱེད་པ།
དེ་དག་མི་ཡི་རྙེད་པ་ཡིན ༎༡༎

གང་དག་ཆོས་ལ་སྐྱབས་སོང་ནས།
གང་དག་ཉིན་དང་མཚན་རྣམས་སུ།
རྟག་ཏུ་ཆོས་ནི་དྲན་བྱེད་པ།
དེ་དག་མི་ཡི་རྙེད་པ་ཡིན ༎༢༎

གང་དག་དགེ་འདུན་སྐྱབས་སོང་ནས།
གང་དག་ཉིན་དང་མཚན་རྣམས་སུ།
རྟག་ཏུ་དགེ་འདུན་དྲན་བྱེད་པ།
དེ་དག་མི་ཡི་རྙེད་པ་ཡིན ༎༣༎

བསོད་ནམས་བྱས་ཤིང་སྡིག་པ་མ་བྱས་ལ།
མཁས་པ་རྣམས་ཀྱི་སྟོན་གྱི་ཆོས་སྤྱོད་པ།
དེ་ནི་བདག་སྐྱེ་ནམ་ཡང་མཆིས་མི་འཇིགས།
བསྟན་པའི་གྲུ་ཡིས་ཕ་རོལ་འགྲོ་བ་བཞིན ༎༤༎

འཇིག་རྟེན་ཐམས་ཅད་རབ་ཏུ་འགུལ།
འཇིག་རྟེན་ཐམས་ཅད་རབ་ཏུ་གཡོས།
འཇིག་རྟེན་ཐམས་ཅད་རབ་ཏུ་བསྒྲགས།
འཇིག་རྟེན་ཐམས་ཅད་དུ་བས་འདུག ॥༤॥

འགུལ་བ་མེད་ཅིང་གཡོས་མེད་ལ།
སོ་སོར་སྐྱེ་བོས་མ་བསྟེན་ཅིང་།
གང་ནའང་བདུད་ཀྱི་རྟེན་མེད་པ།
དེ་ནི་བདག་ཡིད་མངོན་པར་དགའ ॥༥॥

གང་དག་རྒྱལ་བ་རྣམ་འདྲེན་ལ།
བྱེད་པ་ཆུང་ཏུའང་བྱེད་འགྱུར་ལ།
དེ་དག་མཐོ་རིས་སྣ་ཚོགས་པ།
བགྲོད་ནས་འཆི་མེད་གནས་འཐོབ་པོ ॥༦॥

དགོན་པ་འདིར་ནི་གནས་པ་དང་།
ཞི་ཞིང་ཚངས་པར་སྤྱོད་པ་དང་།
ཟས་གཅིག་ཟ་བར་བྱེད་རྣམས་ཀྱི།
མདོག་ནི་གང་གིས་གསལ་བར་འགྱུར ॥༧॥

འདས་པ་ལ་ནི་མ་ཆགས་ཤིང་།
མ་འོངས་པ་ལའང་མངོན་མི་དགའ།

ད་ལྟར་བྱུང་བ་ཐོབ་ནས་འདིར།
ཤེས་བཞིན་སོ་སོར་དྲན་ལྡན་པ།
སོ་སོར་བརྟགས་ནས་ཟད་བྱེད་པ།
དེ་ཡི་མདོག་ནི་གསལ་བར་འགྱུར། ༩

ཆོས་ལ་ཀུན་དགའ་ཆོས་ལ་དགའ།
ཆོས་རྣམས་རྗེས་སུ་རྣམ་སེམས་ཤིང་།
ཆོས་རྗེས་དྲན་པའི་དགེ་སློང་ནི།
ཆོས་ལས་ཡོངས་སུ་ཉམས་མི་འགྱུར། ༡༠

མཁས་གང་འཚོ་བའི་འཇིག་རྟེན་དུ།
དད་དང་ཤེས་རབ་རྟེན་པ་ནི།
དེ་ཉིད་འདི་ཡི་ནོར་མཆོག་སྟེ།
འདི་ཡིས་ནོར་གཞན་དམན་པ་ཡིན། ༡༡

ཆོས་གནས་ཚུལ་ཁྲིམས་ལྡན་སུམ་ཚོགས།
ངོ་ཚ་ཤེས་ཤིང་བདེན་པར་སྨྲ།
བདག་ཉིད་བྱེད་པར་གྱུར་པ་ནི།
དེ་ལ་སྐྱེ་བ་དགའ་བར་བྱེད། ༡༢

ཐོས་པས་ཆོས་ནི་བྱེ་བྲག་ཤེས།
ཐོས་པས་སྡིག་ལས་ལྡོག་པར་བྱེད།

ཐོས་པས་དོན་མ་ཡིན་པ་སྤོང་།
ཐོས་པས་མྱ་ངན་འདས་པ་ཐོབ ༎༡༣༎

སྡིག་པ་ཐམས་ཅད་མི་བྱ་སྟེ།
དགེ་བ་ཕུན་སུམ་ཚོགས་པར་བྱ།
རང་གི་སེམས་ནི་ཡོངས་སུ་གདུལ།
འདི་ནི་སངས་རྒྱས་བསྟན་པའོ ༎༡༤༎

བསོད་ནམས་དག་ནི་བྱ་བ་སྟེ།
བསོད་ནམས་མ་བྱ་སྡུག་བསྔལ་ལོ།
འཇིག་རྟེན་འདི་དང་གཞན་དག་ཏུ།
བསོད་ནམས་བྱས་པ་དགའ་བར་འགྱུར ༎༡༥༎

བདེན་པར་སྨྲ་བ་ཁྲོ་མི་བྱ།
སློང་ལ་ཆུང་ཡང་སྦྱིན་པར་བྱ།
འདི་ནི་གནས་གསུམ་འདི་དག་གིས།
ལྷ་རྣམས་ཀྱི་ནི་ནང་དུ་འགྲོ ༎༡༦༎

བསོད་ནམས་དག་ནི་རྣམ་སྨིན་བདེ།
བསམ་པ་ཡང་དག་འགྲུབ་འགྱུར་ཞིང་།
མྱུར་དུ་བྱང་ཆུབ་དམ་པ་དང་།
མྱ་ངན་འདས་པ་ཐོབ་པར་འགྱུར ༎༡༧༎

སྤྲིན་པས་བསོད་ནམས་རབ་ཏུ་འཕེལ།
ཡང་དག་སྡོམ་པས་དགྲ་མ་སོགས།
དགེ་དང་ལྡན་པས་སྡིག་པ་སྤོང་།
ཉོན་མོངས་ཟད་པས་མྱ་ངན་འདས ॥༡༨॥

བཀྲུན་པ་ཁྲུས་ཀྱང་ཆོས་ནི་སྤྱོད་བྱེད་ལ།
ཏུལ་ཞིང་ཡང་དག་བསྡམས་པ་ཚངས་པར་སྤྱོད།
འབྱུང་པོ་ཀུན་ལ་ཆད་པ་སྤངས་པ་སྟེ།
བྲམ་ཟེ་དགེ་སྦྱོང་དེ་ཡིན་དགེ་སློང་དེ ॥༡༩॥

དད་དང་ངོ་ཚ་ཚུལ་དང་སྦྱིན་པ་ཡང་།
ཆོས་འདི་དག་ནི་སྐྱེས་བུ་དམ་པས་བསྔགས།
ལམ་འདི་ནས་ནི་ལྷ་ཡུལ་འགྲོ་བར་གསུངས།
དེ་ཡིས་ལྷ་ཡི་འཇིག་རྟེན་དག་ཏུ་འགྲོ ॥༢༠॥

བོར་བ་འདི་དག་གང་ཡིན་དང་།
ཕྱོགས་དང་ཕྱོགས་མཚམས་འཁོར་བ་དང་།
རྒྱས་པ་ཐེ་བའི་མདོག་ལྟ་བུ།
དེ་མཐོང་འདི་ལ་ཅི་ཞིག་དགའ ॥༢༡॥

ཀྱེ་མ་འདུས་བྱས་རྣམས་མི་རྟག།
སྐྱེ་ཞིང་འཇིག་པའི་ཆོས་ཅན་ཡིན།

སྐྱེས་ནས་འཇིག་པར་འགྱུར་བ་སྟེ།
དེ་དག་ཉེ་བར་ཞི་བ་བདེ ॥༢༢॥

བསགས་པ་ཀུན་མཐའ་ཟད་པ་སྟེ།
མཐོན་པོའི་མཐའ་ནི་ལྟུང་བ་ཡིན།
འདུ་བའི་མཐའ་ནི་འབྲལ་བ་སྟེ།
འཚོ་བ་འི་མཐའ་ནི་འཆི་བ་ཡིན ॥༢༣॥

འཇིག་རྟེན་བདེ་ཞིང་ལོ་ལེགས་འགྱུར།
འབྲུ་རྣམས་འགྲུབ་ཞིང་ཆོས་རྒྱལ་སྐྱོག།
ནད་དང་གནོད་པ་གང་ཡོད་པ།
ཐམས་ཅད་རབ་ཏུ་ཞི་གྱུར་ཅིག ॥༢༤॥

Die von Vasubandhu verfasste Spruchsammlung.

Dem ehrwürdigen Prinz-gewordenen Mangu̇çrî sei Anbetung!

Männer-Stier, dir gleich giebt es in der Götterregion und auf Erden keine anderen Mahâçramaṇa's, weder in dieser Welt, noch in Vaiçravaṇa's Wohnsitz, weder in den vorzüglichen Räumen der Götter-Residenz, noch in den Haupt- und Neben-Weltgegenden, geschweige auf der weiten umgränzten Oberfläche der mit Bergen und Wäldern versehenen Erde.

1. Diejenigen, welche zum Buddha ihre Zuflucht genommen, welche bei Tag und bei Nacht beständig

des Buddha eingedenk sind, diese sind ein Gewinn der Menschheit.

2. Diejenigen, welche zur Lehre ihre Zuflucht genommen, welche bei Tag und bei Nacht beständig der Lehre eingedenk sind, diese sind ein Gewinn der Menschheit.

3. Diejenigen, welche zur Gemeinde ihre Zuflucht genommen, welche bei Tag und bei Nacht der Gemeinde eingedenk sind, diese sind ein Gewinn der Menschheit.

4. Gutes thuend, Schlechtes nicht thuend, fürchtet derjenige, der nach der früheren Lehre der Einsichtsvollen wandelt, selbst nie den Tod, auf dem Nachen des Gesetzes ins Jenseits gelangend.

5. Alle Welten beben, alle Welten werden erschüttert, alle Welten sind in Brand, alle Welten sind voller Rauch.

6. Wo kein Beben, keine Erschütterung, kein Verkehr mit Weltmenschen stattfindet, wo auch der Dämon keinen Halt hat, da hat das Selbst offenbare Freude.

7. Welche dem Siegreichen und Leiter auch nur Geringes erwiesen haben, diese erlangen, nachdem sie verschiedene Himmel erreicht, den Ort der Unsterblichkeit.

8. Wodurch wird die Farbe derer erglänzen, welche in dieser Wildniss lebend voller Ruhe und in keuschem Wandel nur eine Speise geniessen?

9. Dadurch wird ihre Farbe erglänzen, dass sie nicht am Vergangenen haften, sich auch nicht auf das Zukünftige freuen, wenn sie das Gegenwärtige

erhalten haben, nach bestem Wissen behutsam sind und nachdem sie geprüft haben, geniessen.

10. Der Bhikshu, welcher an der Lehre seine Freude hat, an der Lehre Gefallen hat, auf die Lehre seine Gedanken richtet, der Lehre eingedenk ist, wird nicht von der Lehre abfallen.

11. Der Weise, welcher in der Welt des Lebens Glauben und Wissen erlangt hat, ist ihr vorzüglichster Reichthum, diesem steht anderer Reichthum nach.

12. An demjenigen, der in der Lehre lebt, von vollendeter Sittlichkeit ist, Schamhaftigkeit kennt, die Wahrheit spricht und selbst handelt, haben die Menschen ihre Freude.

13. Durch das Gehörte erlernt man den Unterschied der Lehre, durch das Gehörte wird man vom Bösen abgewandt, durch das Gehörte giebt man das Nutzlose auf, durch das Gehörte erlangt man Nirvâṇa.

14. Jegliche Sünde unterlassen, vollendete Tugend üben, das eigne Gemüth bändigen, dies ist die Lehre des Buddha.

15. Gute Werke soll man thun, thut man nicht gute Werke, so hat man Leiden; in dieser Welt und in der andern hat man Freude, wenn man gute Werke gethan hat.

16. Die Wahrheit soll man sprechen, nicht zürnen, gebeten wenn auch nur ein wenig geben, durch diese drei Stücke gelangt man hier unter die Götter.

17. Das Reifen der guten Werke ist Seligkeit; hat man sein Vorhaben ausgeführt, so erlangt man rasch die treffliche Einsicht und das Nirvâṇa.

18. Durch das Geben nimmt das Verdienst zu, durch die Selbstbeherrschung wächst der Feind nicht,

der Tugendhafte erlangt dadurch, dass er das Böse meidet und die Sündhaftigkeit schwindet, das Nirvâṇa.

19. Wer geschmückt auch nach der Lehre wandelt, gebändigt, sich beherrschend Keuschheit übt, die Züchtigung aller Wesen meidet, der ist Brahmane, Çramaṇa, der ist Bhikshu.

20. Glaube, Schamhaftigkeit, Sittsamkeit und Geben, diese Dinge preisen treffliche Menschen, auf diesem Wege soll man zur Götterregion gelangen, dadurch in die Götterwelt.

21. Wer freute sich wohl hier, wenn er diese taubenfarbigen Gebeine, soviel deren fortgeworfen und in den Haupt- und Nebenweltgegenden zerstreut sind, sieht?

22. Ach, alles Geschaffene ist unbeständig, entstanden unterliegt es dem Untergange, ist man nachdem man geboren untergegangen, dann ist die Ruhe Seligkeit.

23. Das Ende alles Zusammengehäuften ist Schwinden, das Ende des Hohen ist Fallen, das Ende des Vereinten ist Trennung, das Ende des Lebens ist der Tod.

24. Die Welt habe Wohlstand, Fruchtbarkeit, sammle ein die Ernte, werde nach Gerechtigkeit beherrscht, was an Krankheit und an Schaden da ist, das alles möge schwinden!

Der diesen Sprüchen gewidmete Commentar Vasubandhu's unterscheidet sich schon in sofern von den Commentaren zu den verschiedenen Dhammapada-Recensionen, als er nie einer besondern Veranlas-

sung gedenkt, bei welcher die einzelnen Sprüche entstanden sein könnten, sondern vielmehr nur fragt, weshalb der Buddha diesen oder jenen Spruch gethan habe. Es kann nicht unsere Absicht sein diesen Commentar in seiner ganzen Ausdehnung mitzutheilen; sondern wir begnügen uns aus demselben einige Steller, welche von besonderem Interesse sind, hervorzuheben.

Es zerfällt derselbe in 21 Capitel, von denen der erste den den Sprüchen vorangehenden Lobspruch auf den Buddha bespricht; das zweite aber die drei ersten Sprüche, welche in Udânavarga Cap. XV, 9—11 wiederzufinden sind und unmittelbar dem Spruche vorangehen, welcher in Dhammapada als 296ster verzeichnet ist. Zur Erläuterung des Wortes ཆོས = धर्म in Spruch 2 führt der Commentar auf Blatt 250 Z. 2 an, dass es dreierlei dharma gebe, phaladharma, siddhadharma und uktadharma; das erste derselben bezieht sich auf Entstehen und Vergehen, das zweite ist gleich dem achtgliedrigen Wege (s. Burnouf, Lotus de la bonne loi S. 519); das dritte umfasst die von Burnouf, Introduction S. 50 folg. nach Hodgson's Vorgange besprochene Classification des Buddha-Wortes. Nachdem der Commentator auf Blatt 251 Z. 6 folg. die zwölf verschiedenen Arten aufgeführt hat, fährt er also fort: Sûtra ist das von Bhagavant nach Art einer Schnur in Prosa Gesagte; Geja die in der Mitte oder am Ende der Sûtra's vorgetragenen Verse, auch um den Inhalt des Sûtra's zusammenzufassen; Vjâkaraṇa, in welchem die Ehrwürdigen in vergangener Zeit die Zukunft und die Geburt verkünden; auch sind ihrerseits grammatische Erläuterungen Vjâ-

karaṇa, weil sie das Gedachte klar darlegen; Gâthâ ist was in Çloka's gesprochen wird; Udâna ist was aus Freude gesprochen wird, z. B. wenn der Brahmane beim Aufkommen der die Meditation befördernden Lehre alle Zweifel vernichtet, die Missgunst, den Schmutz der Seligkeit Wünschenden, beseitigt meint; Nidâna, was auch immer einer Person wegen gesagt wird; oder der mit einer Begebenheit verknüpfte Lehrspruch, namentlich: ausführlich bei diesem Anlass ist dies also entstanden; Avadâna was als Beispiel erzählt wird, wie es schon aus der Bedeutung des Wortes erhellt; Itivṛttika enthält früheres Leben; Ǵâtaka das Leben des Bodhisattva; Vaipulja eine ausführliche Darlegung des Sinnes; andere deuten es anders; allein die Mahâsâṅghika's fassen es so auf; Adbhutadharma ist den Sûtra's ähnlich; Upadeça die Anweisung, wie die Termini der Lehre nicht unrichtig aufzufassen sind. Diese bilden mit dem zu ihnen Gehörigen zusammen das Tripiṭaka. Die Sûtra, Geja, Vjâkaraṇa, Gâthâ, Udâna, Itivṛttika, Vaipulja, Adbhutadharma machen das Sûtrapiṭaka aus; die Nidâna, Avadâna, Ǵâtaka nebst dem zu ihnen Gehörigen das Vinajapiṭaka; die Upadeça das Abhidharmapiṭaka. Fragt man, weshalb der Buddha Bhagavant diese Dreitheilung festgesetzt habe, so ist das Sûtrapiṭaka geschaffen, um einen Gegensatz gegen den Zweifel und die Sündhaftigkeit (upakleça) zu bilden und um der Wiedergeburt Einhalt zu thun, das Vinajapiṭaka, um einen Gegensatz gegen die an beide Extreme streifende Sündhaftigkeit zu bilden, das Abhidharmapiṭaka um einen Gegensatz gegen die Sündhaftigkeit der Bevorzugung der eignen Ansicht zu bilden. In anderer

Hinsicht ist das Sûtrapiṭaka dazu bestimmt die drei Lehrstücke (çikshâpada) vorzutragen, das Vinajapiṭaka, um das Studium der höhern Sittlichkeit (adhiçîla) und der höhern Meditation (adhikitta) zu Wege zu bringen, das Abhidharmapiṭaka, um das Studium der höhern Einsicht (adhipragnâ) zu befördern. In anderer Fassung ist das Sûtrapiṭaka dazu bestimmt, die Lehre vorzutragen, das Vinajapiṭaka um den Sinn der Lehre in den vier Classen (der Zuhörer) darzulegen, das Abhidharmapiṭaka um durch gesprächliche Erörterungen des Genusses der Lehre theilhaft zu machen.

Die nachfolgenden Sprüche kommen, mit Ausnahme von 5—8, 12 u. 24 im Udânavarga vor, meist mit einigen kleinen Abweichungen; der Commentar widmet gewöhnlich jedem Spruch ein Capitel, nur Spruch 1—3 werden im 2ten, Spruch 5. 6 im 4ten und Spruch 8. 9 im 6ten Capitel zusammengestellt. Den längsten Commentar hat Spruch 13, von Blatt 263 Zeile 2 bis Blatt 269* Zeile 1, allein dabei auch den interessantesten, weshalb wir ihn hier folgen lassen.

Fragt man, weshalb Bhagavant dies gesagt habe, so ist es geschehen, um die richtige Ansicht zu erzeugen und durch die Befestigung in den drei Lehrstücken (çikshâ) Überwindung der Sünde, der Begier und der Existenz herbeizuführen. In den Worten «durch das Gehörte erkennt man den Unterschied der Lehre» finden einige, dass nach Anhörung der vom Tathâgata vorgetragenen Vinaja-Lehre die Lehre, welche die höhere Sittlichkeit (adhiçîla), die Betrachtung (samâdhi) und Einsicht (pragnâ) vorträgt, gemeint sei, andere aber, dass der Unterschied zu verstehen sei, den man wahrnimmt, wenn das von den

Tîrthika's angenommene Eingehen in Feuer und Wasser, das Nichtessen von Speise, schwere Bussübung und Sterben als Nicht-Lehre erkannt wird. Durch das Gehörte wird man vom Bösen abgewandt. Darunter verstehen einige, dass man nach Anhörung der vom Tathâgata im Vinaja vorgetragenen Lehre der höheren Sittlichkeit (adhiçîla), darauf fussend sich von den schlechten Thaten des Leibes, der Rede und des Geistes abwendet und verkehrten Wandel aufgiebt. Böses (pâpa) ist der Pfad der zehn schlechten Untugenden, deren drei sich auf den Leib beziehen: Lebendes tödten, nehmen, ohne dass gegeben wird, verkehrter Wandel durch Begier (kâmamithjâkâra); vier auf die Rede: lügen, verleumden, beleidigen, unnützes Gerede; drei auf das Gemüth: Habsucht (abhidhjâ), Bosheit (vjâpâda), Irrglaube (mithjâdṛshṭi). Zieht man (263*) die Grundlage, den Gedanken, die Veranstaltung, die Leidenschaft[1]) und die Vollstrekkung in Betracht, so sind beim Tödten des Lebenden Grundlage zu den lebenden Wesen Gehörende oder nicht zu denselben Gehörende, an welchen das Tödten

1) ཉོན་མོངས = kleça, die leidenschaftliche Stimmung oder Erregung, welchen Begriff die mongolischen Übersetzer durch *niswanis* wiedergeben; letzteres Wort hat nichts mit den von Kowalewski in seinem Wörterbuch S. 652 beigebrachten Sanskritwörtern nisvana und nisvâna zu thun, sondern scheint vielmehr eine Verdrehung eines altiranischen Wortes zu sein, das sich im Armenischen als vnaçem erhalten hat und von P. Bötticher, Arica S. 84, auf vinâça zurückgeführt wird; zugleich scheint eine Anlehnung an das mongol. Verbum *niselku* drücken, drängen denkbar; in der 1846 zu London erschienenen Übersetzung des neuen Testaments hat man durch dieses Wort das im Römerbrief C. 13 V. 13 vorkommende ἀσέλγεια und 1 Corinther C. 5 V. 18 πονηρία wiedergegeben.

u. s. w. stattfindet; der Gedanke ist die an dem Gegenstande haftende Vorstellung und der Wunsch den Weg zu der That zu bahnen; die Veranstaltung ist das zur Vollführung der That führende Beginnen durch eignen oder fremden Leib, Rede und Geist; die Leidenschaft, Begier, Hass und Verblendung zusammen oder einzeln, die Vollstreckung ist die nach dieser oder jener Veranstaltung zu der und der Zeit oder später stattfindende Ausführung. Beim Tödten sind die Grundlage lebende Wesen, der Gedanke der an dem und dem gefasste Beschluss des Tödtens, die Veranstaltung das des Tödtens halber stattfindende Schlagen u. s. w., wie wenn, um das Vieh zu tödten, jemand sich vom Sitze erhebt, Lohn empfängt, geht, das Vieh ergreift, es käuft, es herbeibringt, schädigt, die Waffe ergreift, mit der Waffe ein-, zweimal schlägt bis er das Vieh des Lebens beraubt hat; die Leidenschaft ist Begier, Hass, Verblendung; aus Begier tödten diejenigen, welche nach Fleisch u. s. w. Verlangen tragen, z. B. diejenigen, welche wegen der Glieder des Körpers, wegen der Habe und wegen des Spieles lebenden Wesen das Leben nehmen, oder es thun, um dem eignen Gemüth Angenehmes zu bereiten; aus Hass tödten diejenigen, die es aus Feindschaft thun; aus Verblendung geschieht es, wenn die Könige, den Sinn der Opfergesetze oder das Geheiss des königlichen Gesetzes zur Richtschnur nehmend, Schädliche und Böse mit dem Tode strafend als eines Verdienstes (264) theilhaftig gepriesen werden oder wenn die Perser ihre durch Alter und Krankheit geplagten Eltern tödten zu müssen glauben. Die Vollstreckung findet statt, wenn die lebenden Wesen so-

fort oder später umkommen. Beim Nehmen, ohne dass gegeben wird sind die Grundlage beim Ergreifen durch andere zu den lebenden Wesen Gehörende oder nicht zu denselben Gehörende; der Gedanke ist die daran haftende Vorstellung oder der Wunsch der Aneignung; die Veranstaltung beginnt mit dem Aufstehen vom Sitz und dauert bis zum Erlangen; die Leidenschaft ist Begier, Hass, Verblendung; aus Begier geschieht das Nehmen des Nichtgegebenen, wenn jemand das, wonach er Verlangen hat, stiehlt, oder es thut fremden Gewinnes, fremder Ehre, fremden Ruhmes halber oder um dem eignen Gemüth Angenehmes zu bereiten; aus Hass, wenn es aus Feindschaft geschieht; aus Verblendung wie wenn man, das Geheiss des königlichen Gesetzes zur Richtschnur nehmend, die Schlechten bestraft oder wenn die Brahmanen der Ansicht sind, dass Brahma alles den Brahmanen gegeben habe und dass die Brahmanen, da die Çûdra's ihnen dienstbar sind, wenn sie dieselben berauben, nur das eigne nehmen und wenn die Brahmanen ihre eigne Habe verbrauchen, das eigne verschenken. Freilich thun sie dies nicht ohne zu wissen was dein und mein ist. Die Vollstreckung findet statt, wenn die Aneignung durch Gewalt oder List [2]) geschieht. Beim verkehrten Wandel durch Begier sind Grundlage zu den lebenden Wesen Gehörige bei dem Nichterlaubten. Der Gedanke ist der Gedanke an das Nichterlaubte; die Veranstaltung ist das darauf gerichtete Beginnen; die Leidenschaft Begier,

---

2) མཐུ་འམ་འཛམ་བུའི་བློས་སོ «durch Gewalt oder Dshambu-Sinn», letzteres wohl Schakals-Sinn; vergl. जम्बुक.

Hass, Verblendung; aus Begier findet der verkehrte Wandel statt durch das Liebesgelüste nach fremden Weibern u. s. w.; aus Hass, wenn es aus Feindschaft geschieht; aus Verblendung z. B. bei denjenigen, welche den Perserinnen beiwohnen und zum Behuf der Opfer Stiere tödten und welche behaupten, es seien die Weiber Mörsern, Blumen, Früchten, Badeplätzen und Wegen ähnlich. Die Vollstreckung findet statt, wenn zwei Personen sich fleischlich verbinden. Bei der Lüge sind die Grundlage zu den lebenden Wesen Gehörende, das Gesehene, Gehörte, Unterschiedene, Erkannte, das Nichtgesehene, Nichtgehörte, Nichtunterschiedene, Erfahrene. Der Gedanke ist das Verlangen das Vorgestellte anders als es sich verhält vorzutragen. Die Veranstaltung ist das darauf gerichtete Beginnen; die Leidenschaft Begier, Hass, Verblendung; aus Begier geschieht es des Vortheils wegen oder um dem eignen Gemüth Angenehmes zu bereiten; aus Hass, wenn es aus Feindschaft geschieht; aus Verblendung findet das Lügen statt, wenn z. B. behauptet wird, dass in fünf Fällen das Lügen keine Sünde sei: wenn der König Scherz treibt, wenn kein Schaden verursacht wird, bei Weibern wenn sie verheirathet werden, wenn Todesgefahr droht und wenn man Habe erwirbt. Die Vollstreckung wird durch die Umgebung oder den Genossen wahrgenommen. Bei der Verleumdung sind die Grundlage einige oder nicht einige Wesen; der Gedanke ist die Absicht dieselben zu entzweien; die Veranstaltung ist das darauf gerichtete Beginnen; die Leidenschaft Begier u. s. w. Aus Begier findet sie statt oder aus Hass, wie oben, aus Verblendung, wenn man der Ansicht ist, man habe durch Verleumdung

kein Unrecht gethan. Die Vollstreckung wird durch die Entzweiung erkannt (265). Bei der Beleidigung sind Grundlage die dem Unwillen ausgesetzten Wesen, der Gedanke ist die Absicht auf dem Wege der That zu entzweien, die Veranstaltung ist das darauf gerichtete Beginnen, die Leidenschaft wie bei der Verleumdung; die Vollstreckung ist das Aussprechen der Beleidigung. Beim unnützen Gerede ist die Grundlage eine unnütze Sache; Gedanke und Veranstaltung wie oben; die Leidenschaft Begierde u. s. w.; aus Begier oder Hass entstanden unnützes Gerede wie oben, aus Verblendung z. B. das Singen und das Vorbringen von unanständigen Lehrsprüchen. Die Vollstreckung findet durch den Vortrag statt. Bei der Habsucht sind Grundlage fremde Habe, Nahrung und Geräthschaft; der Gedanke ist die daran geknüpfte Vorstellung oder das daran geknüpfte Verlangen, Veranstaltung das Beginnen der Aneignung, die Leidenschaft gleich den früheren, Vollstreckung der Beschluss der Aneignung. Bei der Bosheit sind Grundlage die dem Unmuth ausgesetzten Wesen; Gedanke, Veranstaltung und Leidenschaft wie früher; die Vollstreckung findet durch Schlagen u. s. w. statt. Bei dem Irrglauben sind Grundlage wahrhafte Ursache, Folge, Thäter u. s. w.; wenn man dieselben wahrgenommen hat und dann die Ursache, die Folge, den Thäter schmähend, irrige Ansichten annimmt, welche die Wesenheit des Seienden verneinen. «Es giebt keine Gabe», «es giebt kein Opfer», «es giebt kein Brandopfer», «es giebt keine Tugend, es giebt kein Laster» also sprechend schmäht man die Ursache;

«es giebt keine Folge der Tugend- und der Laster-Thaten» also sprechend verschmäht man die Folge; «es giebt keine Welt hier, es giebt keine Welt jenseits» also sprechend schmäht man den Thäter (265*), der zur andern Welt kommt und geht; «es giebt keine Mutter, keinen Vater» also sprechend schmäht man denjenigen, der den Samen ausstreut; «es giebt kein Wesen von wunderbarer Geburt» also sprechend schmäht man den Zusammenhang der Wiedergeburt; «in dieser Welt giebt es keinen Arhant» also sprechend trägt man solchen und andere unedle Lehre den Zuhörern u. s. w. beibringenden Irrglauben vor. Der Gedanke, die Veranstaltung, die Leidenschaft sind wie früher. Der Unterschied besteht nur darin, dass bei der Habsucht u. s. w. die Begier u. s. w. unmittelbar ihren Ursprung nehmen; die Vollstreckung ist eben das Schmähen selbst. Also wendet die Lehre sie von dem Pfade der zehn Werke der Untugend ab. Wenn man fragt, was es bedeute Pfad der Werke, so nennt man also, weil dreierlei Sünden, die Habsucht u. s. w., den Pfad der Werke machen, das, was aus einem ihnen entsprechenden Sinne entstanden ist, in ihrer Genossenschaft geht und in Folge dessen vollzogen wird. Da die sieben Sünden, das Tödten u. s. w. Werke des Leibes und der Rede sind und die Werke und der Pfad der Werke da ist, weil der Sinn, der sie verübt, auf ihnen fussend auf sie eingeht; weil also der Pfad der Werke und die Werke existiren, eben weil der Pfad der Werke existirt, sind sie Pfade der Werke. Durch das Gehörte giebt man das Nutzlose auf. Wie wenn hier einige, wenn sie aus der von Tathâgata vorgetragenen Vinaja-Lehre die Lehre von der

höhern Einsicht gehört haben, auf ihr fussend die von den Thoren als zuträglich vorgestellten nutzlosen Wünsche aufgeben. Durch das Gehörte erlangt man das Nirvâṇa (266) wie hier einige, nachdem sie aus des Tathâgata Vinaja-Lehre die Lehre der höheren Einsicht gehört haben, auf ihr fussend, nachdem die Leidenschaft ein Ende genommen, das Nirvâṇa erlangen.

Der Hauptinhalt dieses Çloka's ist der, dass man, nachdem man die richtige Ansicht erlangt hat und auf den drei Lehrstücken fusst, die Sünde gänzlich überwältigt, den Gelüsten gänzlich entsagt und die Existenz überwindet. Es wird also die Überwindung der Ursachen, der Werke, der Leidenschaft (kleça) und der Leidenschaftlichkeit (upakleça) des Lebens gelehrt. Will man also des vernünftigen Heiles theilhaftig werden, so muss man das Buddha-Wort anhören. Das Buddha-Wort ist dem Feuer, dem Wasser, dem Badeplatz (tîrtha) u. s. w. gleich. Wie ist es dem Feuer gleich? Gleichwie das Feuer viererlei thut: brennt, reift, dörrt und leuchtet, so thut auch das Feuer des Buddha-Wortes viererlei: ist die That gereift, so sengt es die Leidenschaft (kleça) ab, ist die That noch nicht gereift, so bringt es die Wurzel der Tugend zur Reife, die zu bändigenden Unachtsamen dörrt es, um eine Vernichtung böser Gelüste herbeizuführen, die Zweifelnden und auf schlechtem Wege Befindlichen erleuchtet es, um ihnen den Pfad zu weisen und was nicht der Pfad ist. Wie ist es dem Wasser gleich? Wie das Wasser fünffachen Nutzen bringt: den zu bedeckenden Reis bedeckt, den Schmutz des Leibes, der Kleidung und des Geräths abwäscht, die Hitze

des Leibes lindert, den Durst (265*) stillt, Gras, Saaten und Wälder emporwachsen lässt, also bedeckt das Wasser des Buddha-Wortes dadurch, dass es Glauben erzeugt, das zu bändigende Gemüth, wäscht den Schmutz der Unsitte ab, beruhigt die von der Lust Geplagten, stillt den Durst der Existenz und befördert das Wachsthum des Grases, der Saaten und Wälder der mit der Bodhi übereinstimmenden Tugend. Wie ist es dem Badeplatz gleich? Wie der Badeplatz aus fünf Ursachen wohlthut: weil er den Schmutz abwäscht, die Hitze lindert, das Freudenspiel geniessen lässt und vom Diesseits zum Jenseits hinüberführt, also thut des Buddha-Wortes Badeplatz wohl, indem er den Schmutz der Unsitte abwäscht, die Hitze der Gelüste beschwichtigt, den Durst der Existenz stillt, das Spiel geniessen lässt, das seine Freude hat an den vorzüglichen Eigenschaften der Meditation (dhjâna), der Klarsicht, der Unendlichkeit und der gänzlichen Befreiung, und aus der Menge der Gefahren des Diesseits in das Jenseits des Nirvâṇa führt. Wie aus drei Ursachen auf einem Zeuge ein Bild nicht zu Wege gebracht werden kann: wenn das Zeug nicht fest, wenn es schmutzig ist und den Fehler der Unebenheit hat, wenn die Farbe nicht gut ist und der Maler seine Sache nicht versteht, also kann auch aus drei Ursachen auf dem Zeuge des Geistes des Zuhörers kein Bild des richtigen Wissens erzeugt werden, wenn es nicht fest, wenn es schmutzig ist und den Fehler der Unebenheit hat, wenn es unstät, verdunkelt (267) ist und an früherer Verdunkelung leidet, weil die Farbe der unrichtig vorgetragenen Lehre nicht gewichen ist, und wenn der Maler des Vortrags seine

Sache nicht verstand, hier aber die Farbe vorwurfsfrei ist, und die Farbe der Lehre gut aufgetragen wird. Damit ihr oder ich das, was zum Vorwurf gereichen könnte, meide, müsset ihr das Buddha-Wort mit Ehrerbietung anhören, ich aber werde es vortragen. Zu einem durch die Last ermüdeten Esel sprach ein Füllen: «Tanze!» er aber erwiederte: «Tanze du, ich werde die Ohren bewegen.» Es tanzte darauf das Füllen und dem entsprechend bewegte der Esel die Ohren. Dem ähnlich hat man keine Freude, wenn man die Last des Vortrags trägt und auch die Ohren hinhaltend dieselben bewegt. Ein Greis hatte etwas Unschickliches im Sinn und als ein Weib sich Mühe gab ihn davon abzubringen, ging er nicht darauf ein, sondern übertrat das Gebot der Sûtra's; weshalb Bhagavant sagte: «Das Weib ist des Mannes Gedanke.» So habet auch ihr die treffliche Lehre nicht hören wollen und die Sûtra's übertreten. Wie man durch die deutlichen Merkmale veranlasst Verlangen habe die treffliche Lehre zu hören und die Ehrwürdigen zu sehen, setzte er ausführlich auseinander. Ein armes, heruntergekommenes Weib wohnte in einem früher reich gewesenen Hause, in welches bei Nachtzeit ein Dieb, um Gelegenheit zu suchen, einbrach; als er in der Finsterniss auf einige leere Töpfe stossend Lärm verursachte, sagte das Weib: «O Sohn, ich habe in des Tages Mitte bei allem Suchen nichts finden können, wie wirst du in der Finsterniss etwas finden?» Was lehrt dieses Beispiel? Bei hellem Verstande selbst ist es schwer (267*) das Verständniss des Buddha-Wortes zu erlangen, geschweige denn mit einem durch Irrlehre verdunkelten Geiste. Deshalb muss man das

Buddha-Wort mit Ehrerbietung anhören. Ein Tîrthika weinte, als die Bhârata-Erzählung zu Ende war. Da fragte ihn jemand, weshalb er weine. Er entgegnete: «Habet ihr denn nicht gesehen, wie viel Schmerzen die bedrängte Sîtâ ausgestanden hat?» — Dies ist aber Mahâbhârata, nicht Râmâjana. — «So habe ich denn unnütz geweint!» So bringet auch mein Vortrag keinen Nutzen, wenn ich die Lehre vortrage, ihr aber schlafet. Ein Schakal folgte einem Löwen nach, weil er nach den Resten des von diesem verzehrten Fleisches Verlangen trug. Als der Löwe einmal, da er hungrig war, einen grossen Eber erlegt hatte, hiess er den Schakal diese Last tragen. Da nun der Schakal zu schwach an Kräften war und diese Last nicht zu tragen vermochte, er aber befürchtete, dass der Löwe, in Zorn gerathen ihn selbst tödten könne, hatte er keine Freude daran ihm auf sein Geheiss Antwort zu geben. Weil er aber wusste, dass der Löwe stolz war, sagte er: «Beim Tragen dieser Last ist es nöthig zweierlei zu thun, zu stöhnen und die Last zu tragen; ich kann zu derselben Zeit nicht beides thun, eine Sache musst du übernehmen.» Da der Löwe stolz war und nicht stöhnen wollte, so hiess er den Schakal stöhnen, die Last wolle er selbst tragen. So trug denn der Löwe die Last, der Schakal aber folgte stöhnend dem Löwen nach. Ebenso trage auch ich die Last des Vortrags der Lehre, ihr aber seid nicht im Stande in Übereinstimmung mit mir «es ist also» zu sagen. Deshalb leihet euer Ohr, erfasset das Gesagte, machet es euch zu Nutze und befolgt es. Bhagavant hat auch fünf Tugenden des Anhörens der Lehre namhaft gemacht: dass es dem Nicht-Wissen-

den Wissen verleiht, die irrige (268) Ansicht beseitigt, dem Zweifelnden Gewissheit beibringt, den Emporstrebenden [3]) befestigt und die Augen der ehrwürdigen Einsicht öffnet. Wie die Sonne in der Luft wandelnd fünferlei verrichtet: die Menschen sehen macht, das Sehen der Eulen verhindert, die reifen sollenden Saaten u. s. w. reift, die auszutrocknenden Sümpfe u. s. w. austrocknet, den Körper, das Wasser u. s. w. bedrängt, also bringt die Sonne des Buddha-Wortes die richtige Ansicht hervor, hemmt die irrige Ansicht, bringt auf den Bändigungsgefilden die Saaten der Tugend-Wurzeln zur Reife, trocknet den Sumpf der Existenz aus und bedrängt die zu bedrängenden und zu bändigenden Unachtsamen; deshalb muss man das Buddha-Wort anhören. Auch hat die Sonne achterlei Verrichtungen: sie verscheucht die Finsterniss, erzeugt das Licht, zeigt die verschiedenen Gestalten, erregt vorzügliche Freude, treibt zu Erörterungen an, lässt die Feldarbeit bestellen, bringt die Saaten zur Reife und beschwichtigt die Schäden. Die Sonne des Tathâgata-Wortes zerstreut die Finsterniss der Unwissenheit, erhellt die vorgetragene Lehre, zeigt die Wesenheit der Untersuchung der (vier) Wahrheiten: des Schmerzes u. s. w., erzeugt durch die Lust an der Lehre der Trefflichen vorzügliche Freude, treibt zur Erörterung der Skandha, Dhâtu, Âjâtana, des Pratîtjasamutpâda u. s. w., veranlasst für die Sittlichkeit und Hütung der Sinneswerkzeuge Sorge zu tragen, bringt die Saaten der Tugend-Wurzeln der

3) ངེས་པར་འབྱིན་པ = निर्याणिक; vergl. jedoch Childers u. d. W. niyyániko.

Wesen zur Reife und stillt den Schaden jeglichen Schmerzes. Wenn einer auch viel Worte erlernt, die Wahrheit aber nicht erkannt hat, wird er den Sinn nicht erfassen gleich dem Thoren, an dessen Hals ein Juwel befestigt ist. Deshalb muss man, wenn man viel gehört hat, um den Sinn zu verstehen, sich anstrengen, damit man den entsprechenden Sinn des Buddha-Wortes erlange. Wie der unverständige Wächter, der, um nicht einzuschlafen, Laute von sich gab, von den Dieben bestohlen wurde, so werden auch die nur um die Laute bemühten Gelehrten ohne Umsicht von den Dieben der Leidenschaft bestohlen. Wie ein Blinder, der eine Leuchte trägt, nur anderen Nutzen bringt, also ist auch einer, der Vieles gehört hat, ohne den Sinn zu erfassen; deshalb muss man, wenn man nach dem Buddha-Worte Verlangen hat, bemüht sein mit einem gut unterweisenden Tugendfreunde zu verkehren. Wenn man sich einem guten Wegweiser anschliesst, so hat man fünferlei Nutzen: man giebt den schlechten Pfad gänzlich auf, man wandelt auf dem guten Pfade, aus der Wildniss hervorgehend athmet man auf, findet Freude und Fortgang und gelangt in freundliche Gegend: ebenso giebt man, wenn man sich einem trefflichen Unterweiser der Lehre anschliesst, den Pfad der Betrachtung irriger Ansicht auf, erlangt den guten Pfad der richtigen Ansicht, aus der Wildniss des Kreislaufs hervorgegangen, athmet man auf, von der Verderbniss u. s. w. errettet, findet man freudigen Fortgang und erlangt Seligkeit und Nirvâṇa. Auf dreifache Weise erleiden Kranke Schaden: wenn sie gar keine Nahrung geniessen, wenn sie unzuträgliche Nahrung zu sich nehmen und wenn sie zwar zuträg-

liche (269) Nahrung genossen haben, dieselbe aber erbrechen. Ebenso schaden die mit der Krankheit der Leidenschaft behafteten Menschen auf dreifache Weise dem Buddha, dem Vater der trefflichen Lehre: wenn sie den Vortrag der Lehre nicht anhören, wenn sie Unsittliches anhören, wenn sie die wahre Lehre hören, sie aber nicht befolgen. Wie derjenige, der keine Nahrung geniesst, handelt derjenige, der die Lehre nicht anhört, weil die Lehre in ihn nicht Eingang findet; wie derjenige, der unzuträgliche Nahrung geniesst, handelt derjenige, welcher Unsittliches anhört, weil er irrige Worte und verkehrten Sinn aufnimmt; wie derjenige, welcher zuträgliche Nahrung geniesst, sie aber ausbricht, handelt derjenige, welcher die richtige Lehre aufnimmt, sie aber nicht befolgt; es ist dies ein Vergehen, das zeitweilige Ausschliessung[4]) bedingt. Auf dreifache Weise kann der Vortrag der Lehre des Erfolgs entbehren: wenn man durch den Fehler der Zerstreutheit die Worte nicht hört, wenn man durch den Fehler des Wissens Worte und Sinn verkehrt auffasst, wenn man durch das Vergehen, das zeitweilige Ausschliessung bedingt, nicht mit Ehrerbietung anhört, wie es der Brahmane Viçâkha, Arishṭa[5]) u.s.w. thaten. Gleich wie ein Gefäss, das, weil es einen durchlöcherten Deckel hat, unrein ist, leckt, so dass der Regen nicht darin bleibt, schmutzig ist und nicht stehen kann, unnütz ist, soll

4) འདུན་པ་གཞན་པའི་ཉེས་པ eine mir sonst noch nicht vorgekommene Übersetzung von संघादिशेष, das gewöhnlich durch དགེ་འདུན་ལྷག་མ übersetzt wird.

5) Über diesen Fall wird im Vinajavibhanga im Band VII des Kandjur Blatt 208* und Band IX Blatt 130 gehandelt.

man solche Gefässe meiden. Deshalb sprach Bhagavant also: Höret und fasset es richtig und fest im Geiste auf. *Höret* das heisst leihet das Ohr, *richtig* das heisst, damit ihr es nicht verkehrt auffasset, *fasset es fest im Geiste auf* das heisst erfasset es mit Ehrerbietung. Wenn man dieses Wort Bhagavants hört, hat man Freude, betrachtet es und begreift es, hat man es begriffen, so wird man befreit, ist man befreit, so ist man glücklich. Auf diese Weise sind, kurzgefasst, die Kräfte des Buddha-Wortes endlos (269*). Zwei grosse Uebelstände sind es, wenn einer sehr schwer erreicht werden kann und wenn er nicht lange verweilt; deshalb muss man ihn schnell mit Ehrerbietung hören.

Spruch 14, welcher Dhammapada 183 entspricht, kommt im 5ten Bande des Vinaja im Kandjur, sammt Spruch 18 unter den 10 Sprüchen vor, welche am Schlusse des Pratimoksha-Sûtra befindlich sind[6]), woher ihn *Csoma* in den Asiatic Researches T. XX S. 79 entnommen hat. Seine Besprechung durch *Burnouf*, Lotus de la bonne loi S. 527 ist bekannt. Der Commentar glaubt zur Erläuterung des Wortes ཐམས་ཅད (sarva) bemerken zu müssen, dass es sich nicht allein auf *alle* Sünden, sondern auch auf *allen* Raum und alle Zeit beziehe; Bhagavant lehre, dass man nirgends sündigen dürfe, während die Nirgrantha's sagten, es sei jenseits von 100 Jogana's zu sündigen. In Betreff der Zeit müsse man sich so lange man lebt der Sün-

6) Da dieselben auch bei der chinesischen Pratimoksha-Recension vorkommen und von *Beal* in dem Journal of R. Asiatic Society T. XIX p. 372 flg. abgedruckt sind, füge ich die tibetische Fassung unten im Anhang bei.

den enthalten. Die Brahmanen lehren ferner, dass es keine Sünde sei, wenn sie Vieh tödten; ebenso behaupten sie, dass fünferlei Lüge keine Sünde sei: wenn der König Scherz treibe, wenn die Lüge keinen Schaden bringe, bei Weibern, wenn sie verheirathet werden, bei Todesgefahr und bei dem Erwerb von Habe; auch beim Stieropfer sagen die Opfernden, wenn sie die Geschlechtstheile des Thiers mit Wasser begossen haben, es habe getrunken. In dem Commentar zu diesem Spruch in Udânavarga (XXX, 1) heisst es von den Nirgrantha's, sie sagten, es sei jenseits von 100 Jog̒ana's nicht zu sündigen, die Brahmanen aber behaupteten, es sei das Tödten von Rindern und Pferden beim Opfer keine Sünde.

Spruch 17 kommt in Udânavarga XXX, 13 in folgender Gestalt vor:

བསོད་ནམས་རྣམ་སྨིན་བདེ་བ་སྟེ།
མངོན་པར་བསམས་པ་འགྱུར་བར་བྱེད།
མྱུར་དུ་ཞི་བ་དམ་པ་ཡི།
མྱ་ངན་འདས་པ་ཐོབ་པར་འགྱུར།།

Das-Reifen der guten Werke ist Seligkeit, hat man das Beabsichtigte zu Wege gebracht, so erlangt man rasch das Nirvâṇa der trefflichen Ruhe.

Der Commentar, welcher das Entstehen der guten Werke aus dem Geben (dâna), der Sittlichkeit (çîla) und der Betrachtung (bhâvanâ) bespricht, giebt auf Blatt 278* Z. 5 folg. die vier Dhjâna's mit ihrer Gliederung, wobei er im zweiten Dhjâna ebenso wie im

ersten སེམས་རྩེ་གཅིག་པ་ཉིད darbietet; die in Mahâvjutpatti Blatt 44 befindliche Aufzählung dagegen hat in Übereinstimmung mit der tibetischen Übersetzung des Lalitavistara C. XI S. 115 སེམས་ཀྱི་རྒྱུད་གཅིག་ཏུ་གྱུར་པས, welchem in der Calcuttaer Ausgabe C. XI S. 147 Z. 8 चेतस एकाभिभावाद् entspricht; da nun das Tibetisch-Sanskritische Wörterbuch རྒྱུད་གཅིག་ཏུ་གྱུར་པ durch एकोटिभाव wiedergiebt und wir im Sanskrit (s. Böhtlingk-Roth) एकावली haben, werden wir auf Grundlage der tibetischen Übersetzung auf एकोलीभाव geführt, was sich mehr empfiehlt, als das bei Childers a. a. O. S. 134 und 169 befindliche ekodibhávo.

Spruch 21 entspricht Dhammapada 149 und Udânavarga I, 3; an letzterer Stelle lautet er also:

རུས་པ་ཐེ་བའི་མདོག་འདྲ་བ།
བོར་བ་གང་ཡིན་འདི་དག་ནི།
ཕྱོགས་དང་ཕྱོགས་སུ་རྣམ་འཐོར་བ།
དེ་མཐོང་འདི་ལ་ཅི་ཞིག་དགའ།།

Ausserdem findet sich noch eine dritte Übersetzung im Kandjur Band VIII, Blatt 115:

རུས་པ་ཐེ་བའི་མདོག་འདྲ་བ།
བོར་ཞིང་ཕྱོགས་ཕྱོགས་རྣམས་འཐོར་བ།
གང་དང་གང་ཡིན་དེ་དག་ནི།
མཐོང་ན་འདི་ལ་སུ་ཞིག་དགའ།།

Die entsprechende Sanskrit-Redaction liegt uns im Rudrâjaṇâvadâna Blatt 115* des Divjâvadâna in folgender Gestalt vor:

यानीमान्यपविद्धानि विक्षिप्तानि दिशोदिशः ।
कपोतवर्णान्यस्थीनि तानि दृष्ट्वेह का रतिः ॥

Ausdrücklich bemerke ich, dass die tibetische Übersetzung कपोतवर्ण als taubenfarbig auffasst, woran sich das russ. голубый blau in Zusammenhang mit голубь Taube anschlösse. Das von Diefenbach, Goth. Wörterbuch II, 600 und von Pott, Etymol. Forschungen Bd. V S. 94 behandelte καπνός wäre man versucht mit कपोत in Zusammenhang zu bringen.

Spruch 23 findet sich in Udânavarga I, 16 in folgender Fassung:

བསགས་པ་ཀུན་གྱི་མཐའ་ཟད་ཅིང་།
བསླང་བའི་མཐའ་ནི་འགྱེལ་བར་འགྱུར།
ཕྲད་པའི་མཐའ་ནི་འབྲལ་བ་སྟེ།
གསོན་པའི་མཐའ་ནི་འཆི་བ་ཡིན།།

Fast ebenso lautet der Spruch im Kandjur Band I Blatt 298 und Band VII Blatt 63*, nur ist der 2[te] Halbvers མཐོན་པོ་རྣམས་ཀྱི་མཐའ་ལྟུང་གྱུར; die entsprechende Sanskritfassung befindet sich in Divjâvadâna Blatt 13 und 228:

सर्वे क्षयान्ता निचयाः पतनान्ताः समुच्छ्रयाः ।
संसर्गा विप्रयोगान्ता मरणान्तं च जीवितम् ॥

—

Anhang.

Zehn am Schlusse der tibetischen Übersetzung des Pratimoksha-Sûtra im Kandjur Band V Blatt 20 befindliche Çloka's.

བཟོད་པ་དཀའ་ཐུབ་དམ་པ་བཟོད་པ་ནི།
མྱ་ངན་འདས་པ་མཆོག་ཅེས་སངས་རྒྱས་གསུངས།
རབ་ཏུ་བྱུང་བ་གཞན་ལ་གནོད་པ་དང་།
གཞན་ལ་འཚེ་བ་དགེ་སྦྱོང་མ་ཡིན་ནོ ༎༡༎

མིག་ལྡན་འགྲོ་བ་ཡོད་པ་ཡིས།
ཉམ་ང་བ་དག་ཇི་བཞིན་དུ།
མཁས་པས་འཚོ་བའི་འཇིག་རྟེན་འདིར།
སྡིག་པ་དག་ནི་ཡོངས་སུ་སྤོང་ ༎༢༎

སྐྱུར་བ་མི་གདབ་གནོད་མི་བྱ།
སོ་སོ་ཐར་པའང་བསྡམ་པར་བྱ།
ཟས་ཀྱི་ཚོད་ཀྱང་རིག་པར་བྱ།
བས་མཐའི་གནས་སུ་གནས་པར་བྱ།
ལྷག་པའི་སེམས་ལ་ཡང་དག་སྦྱོར།
འདི་ནི་སངས་རྒྱས་བསྟན་པ་ཡིན ༎༣༎

ཇི་ལྟར་བུང་བ་མེ་ཏོག་ལས།
ཁ་དོག་དྲི་ལ་མི་གནོད་པར།
ཁུ་བ་བཞིབས་ནས་འཕུར་བ་ལྟར།
དེ་བཞིན་ཐུབ་པ་གྲོང་དུ་རྒྱུ ༎༤༎

བདག་གི་རིགས་དང་མི་རིགས་ལ།
བརྟག་པར་བྱ་སྟེ་གཞན་རྣམས་ཀྱི།
མི་མཐུན་པ་དང་གཞན་དག་གི།
བྱས་དང་མ་བྱས་རྣམས་ལ་མིན ༎༥༎

ལྷག་པའི་སེམས་ལ་བག་བྱ་སྟེ།
ཐུབ་པའི་ཐུབ་གཞི་རྣམས་ལ་བསླབ།
ཉེར་ཞི་རྟག་ཏུ་དྲན་ལྡན་པའི།
སྤྱོབ་པ་མྱ་ངན་མེད་པ་ཡིན ༎༦༎

སྦྱིན་པས་བསོད་ནམས་རབ་ཏུ་འཕེལ།
ལེགས་བསྒོམས་དགྲ་སོགས་མི་འགྱུར་རོ །
དགེ་དང་ལྡན་པས་སྡིག་པ་སྤོང་ །
ཉོན་མོངས་ཟད་པས་མྱ་ངན་འདའ །༧།

སྡིག་པ་ཐམས་ཅད་མི་བྱ་སྟེ།
དགེ་བ་ཕུན་སུམ་ཚོགས་པར་སྤྱད།
རང་གིས་སེམས་ནི་ཡོངས་སུ་གདུལ།
འདི་ནི་སངས་རྒྱས་བསྟན་པ་ཡིན ༎༨༎

ལུས་ཀྱི་སྡོམ་པ་ལེགས་པ་སྟེ།
ངག་གི་སྡོམ་པའང་ལེགས་པ་ཡིན།

ཡིད་ཀྱི་སྡོམ་པ་ལེགས་པ་སྟེ།
ཐམས་ཅད་དུ་ནི་སྡོམ་པ་ལེགས།
ཀུན་ཏུ་བསྡམས་པའི་དགེ་སློང་ནི།
སྡུག་བསྔལ་ཀུན་ལས་རབ་ཏུ་གྲོལ ༎༩༎

ངག་རྣམས་བསྲུང་ཞིང་ཡིད་ཀྱི་རབ་བསྡམས་ཏེ།
ལུས་ཀྱི་མི་དགེ་བ་དག་མི་བྱེད་ཅིང་།
ལས་ལམ་གསུམ་པོ་འདི་དག་རབ་སྦྱངས་ན།
དྲང་སྲོང་གསུངས་པའི་ལམ་ནི་ཐོབ་པར་འགྱུར ༎༡༠༎

1. Geduld ist treffliche Bussübung, Geduld das vorzüglichste Nirvaṇa, also spricht der Buddha; der Parivraǵaka, der anderen schadet, andere beeinträchtigt, der ist kein Çramaṇa.
2. Gleichwie der mit Augen versehene Mensch die Gefahren, also vermeidet in dieser Welt des Lebens der Weise die Sünden.
3. Man soll nicht schmähen, soll nicht schaden, man soll der Befreiung sich widmen, soll das Maass der Speise kennen, soll an einsamem Orte wohnen, höherer Einsicht sich befleissigen, dies ist die Lehre des Buddha.
4. Wie die Biene von der Blume, ohne der Farbe, dem Duft zu schaden, nachdem sie den Saft eingesogen, davonfliegt, also soll der Ascet im Dorfe wandeln.
5. Auf das eigne Recht und Unrecht muss geachtet

werden, nicht auf das Unschickliche anderer, sowie auf Thun und Nichtthun anderer.

6. Höherer Einsicht soll man sich befleissigen, die Grundlagen des Ascetenthums lernen; die stets der Ruhe eingedenk bleibende Hut ist ohne Leid.
7. Durch das Geben wächst das Verdienst; durch die Bändigung nimmt der Feind nicht zu; der Tugendhafte meidet die Sünde; schwindet die Leidenschaft, erlangt man Nirvaṇa.
8. Man soll durchaus nicht sündigen, man soll vollendete Tugend üben, selbst sein Gemüth bändigen, dies ist die Lehre des Buddha.
9. Bändigung des Körpers ist gut, die Bändigung der Rede ist gut, Bändigung des Gemüths ist gut, überall ist Bändigung gut. Der Bhikshu, der sich gänzlich bändigt, wird von allem Leid befreit.
10. Die Rede hütend, das Gemüth hütend, die Untugenden des Körpers unterlassend, diese drei Pfade der Werke läuternd, erlangt man den von den Ṛshi's verkündeten Pfad.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, pag. 69 — 94.)

31 Octobre / 12 Novembre 1878.

Über die Semnanische Mundart. Von B. Dorn.

I. Chanykov hat in seiner Schrift: *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, Paris. 1862. S. 76—77, der Semnanischen Mundart Erwähnung gethan, welche sich bedeutend von dem Neupersischen unterscheide und sich in dem Dorfe Lasgird in in ihrer ursprünglichen Reinheit erhalten habe. Er glaubt annehmen zu können, dass diese Mundart ein Masanderanischer Dialect (*patois*) sei, aber reicher an Vocalen als letzterer. Er führt aus derselben folgende Wörter an, deren orientalische Umschreibung ich zum Behuf der Vergleichung mit anderen Mundarten unten beigegeben habe. *dout*[1]), Tochter; *houak*[2]), Schwester; *gia*[3]), Gras; *dar*[4]), Baum; *maï*[5]), Fisch; *aôu*[6]), Wasser; *aftaôu*[7]), Sonne; *a*[8]), ich; *tou*[9]), du; *jou*[10]), er; *em*[11]), wir; *jouâm*[12]), ihr; *joun*[13]), sie; *i*[14]), ein; *na*[15]), neun; *navé*[16]), neunzig; *heiré*[17]), drei; *das*[18]), zehn; *sseï*[19]), hundert; *jou andi*[20]), er wird

---

1) دوت 2) هواك 3) گیا 4) دار 5) مای 6) آو 7) آفتاو
8) ا 9) تو 10) ژو 11) ام 12) ژوام 13) ژون 14) اِ, ای
15) نه 16) نوی 17) هیره ? 18) دس 19) صی 20) ژو اندی

kommen; *bo*[21]), er war; *makaron*[22]), sie thuen; *pa*[23]), Vater; *ma*[24]), Mutter; *pour*[25]), Sohn; *moubera*[26]), Bruder; *tela*[27]), Hahn; *vertèh*[28]), Ochs; *zoundji*[29]), Mund; *jiki*[30]), Frau.

Dazu nun folgende Vergleiche von meiner Seite:

houak, Schwester] Tal.[31]) هووه *howa*, *howe*.
gia, Gras] گیا; kommt so auch M. G. vor.
dar, Baum] M. G. دار.
aôu, Wasser] M. او *u*; Tal. اوو *ow*.
aftaôu, Sonne] T. آفتا *âftâ*.
i, ein] G. ا *i* oder ای *ī*.
navé, neunzig] Tal. نوی *nawé*, G. *nawi*.
das, zehn] Hindustan. دس.
sseï, hundert] Tal. سه *sa*.
bo, er war] G. بُه *boh*, M. بو *bu*.
pa, Vater] Tal. R[32]) په *pu*, D. *pä*.
ma, Mutter] T. R. مو *mo*, D. *mu*.
tela, Hahn] G. M. طله, طلا *tela*.
vertèh, Ochs] G. ورزا *werza*, Pers. ورزاو.
jiki, Frau] lautet bei Schindler *dscheniko*; Tal. ژن *shen*.

II. Der Verfasser der Persischen Geographie (s. meine Schrift *Caspia*, S. 150) hat mehrere Wörter der Semnanischen Mundart mitgetheilt, welche er während seiner Reise durch Semnan i. J. 1859 ge-

21) بو 22) مکرون? 23) پا 24) ما 25) پور 26) موبرا 27) طلا
28) ورته 29) زونجی 30) ژیکی

31) Tal. = Talysch; T. = Tat; M. = Masanderanisch; G. = Gilanisch.

32) R. bedeutet die Aussprache, wie Riess sie giebt; D. wie ich sie gehört habe.

sammelt hat. Sie finden sich in dem erwähnten Werke *Caspia* S. 60 abgedruckt. Leider sind es deren nur eilf. 1) لکالکا = کفش, Schuh. 2) مردکا = مرد, Mann. 3) ژین کا = زن, Frau. 4) پیر = پسر, Sohn. 5) دوت = دختر, Tochter, Mädchen. 6) کیَه = خانه, Haus. 7) نَعْلی = دوشك, Matratze. 8) نَعْلی = متّکا, Ruhekissen, Lager. 9) دواج = لحاف, Steppdecke. 10) دوره = کوزه, Wassertopf. 11) دُورْکه = کالْه Wassertopf.

Die Chanykovischen Wörter *pour*, Sohn, und *jiki* Weib, Frau, erscheinen hier als پیر und ژین کا.

III. In dem روزنامهٔ حکیم الملك, d. i. dem Reisejournal des Schahs Nasireddin nach Chorasan i. J. 1283 = 1866, verfasst von ʿAly Naky b. Ismail und lithographirt in Teheran i. J. 1286 = 1869, finden wir S. 49 eine auf die in Rede stehende Mundart bezügliche Stelle, deren Wortlaut folgender ist.

Die Einwohner von Semnan sind, möchte man sagen, aus Masanderanern, Chorasanern und Irakiern zusammengesetzt, sofern sie in Sitten und Gebräuchen den Irakiern, in der körperlichen Erscheinung den Masanderanern und Chorasanern gleichen. Und in der That, da diese Stadt inmitten jener drei Länder liegt, so ist die Voraussetzung, dass ihre Bewohner ihrer Abstammung nach auch aus Leuten dieser Länder zusammengesetzt seien, durchaus nicht befremdend (بعید نیست). Die Semnanische Sprache und Sprechart, welche unter ihnen selbst im Gebrauch ist, ist eine besondere Sprache, deren Verständniss äusserst schwer ist und zwar bis zu einem solchen Grade, dass die Einwohner von Iran (die Perser), wenn sie die Schwierig-

keit einer gegenseitigen sprachlichen Verständigung anzeigen wollen, dieselbe als eine der Semnanischen Sprache und Sprechart eigene bezeichnen (نسبت بزبان ولهجهٔ سمنانی میدهند)

IV. In dem dritten Hefte des 32. Bandes der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, S. 535—541, hat A. H. Schindler, General in Persischen Diensten, einen «Bericht über den Ssemnânischen Dialect» mitgetheilt, welchen er i. J. 1870 an Ort und Stelle selbst zu erforschen Gelegenheit gehabt hatte. Nach Hrn. Schindler's Angabe wird dieser Dialect nicht allein in Lasgird, sondern auch in dem grossen Dorfe Surcheh, in den umliegenden kleinen Dörfern und in der Stadt Semnan und zwar höchstens von 5000 Leuten gesprochen.

Diese sehr schätzbaren Mittheilungen setzen uns in den Stand, uns ein näheres Urtheil über die in Rede stehende Mundart zu bilden. Dieselbe ist ohne Zweifel eine sehr alte, nicht aus dem Neupersischen verderbte, und schliesst sich in dieser Hinsicht dem Masanderanischen, Gilanischeu, Tat und Talysch an, mit welchen Sprachen sie nicht selten in Wörtern und anderen Formen zusammenfällt, wie aus den folgenden Bemerkungen, bei denen ich mich an die von Hrn. Schindler beobachtete Reihenfolge halte, hervorgeht.

S. 535. Huhn, *karg*] M. كرك *kärk.*

— junge Ziege, *botscha*]. Das Wort wird von Hrn. Schindler mit dem Pers. *batscheh* (بچه), das Junge, in Verbindung gebracht. Im M. erscheint das letztere als وچه. Ich vermuthe, dass das Semnanische Wort das Diminutiv von بز ist, also = بزچه, oder

eine Zusammenziehung von بز بچه, oder = G. بزرزای, Zieglein.

S. 536. Milch, *schet*] Tal. شت *schyt.*

— Baum, *dôreh, dâr*] M. G. دار *dâr* (*dôr*), Tal. دو *do.*

— Wassertopf, *dûrekeh*]. Nach der Angabe der Pers. Geographie دوره *dûreh*, während دورکه = کلاه, Mütze.

— Haus, *kiâh*, Pers. Geogr. کیَه] Tal. R. که *ka*, D. *kä.*

— Thür, *bari*] Tal. R. بأ *baa*, D. کایبه *kaïbä.*

— Stroh, *wosch*] M. G. واش *wâsch* (*wosch*), Gras.

— Eisen, *ôsûn*] Tal. R. اوسن *osyn*, D. *ûsûn.*

— Taube, *kûtar*] M. G. کوتر *kûtar.*

S. 537. Bruder, *berâr*] M. G. برار *berâr.*

— Tag, *rû*] kommt auch im M. vor.

— Bindfaden, *rasân*] M. رسن *resen.*

— Lamm, *warreh*] M. ورّه *warreh.*

— Schwein, *chîk*] M. خی *chî.*

— Geld, *pîl*] M. G. پیل *pîl.*

— Nase, *wînî*] T. وینی *wînî.*

— Mann, *mirdako*] G. مردکا *merdeka* (*o*).

Zu den nicht nur in Semnan, sondern in allen Gegenden Persiens in besonderen Veränderungen vorkommenden Wörtern: *ô*, Wasser, *schô*, Nacht, *tô*, Fieber, vergleiche man Tal. اوو *ow*, T. *ô*, Wasser; M. G. شو *schû*, Nacht; M. تو *tû*, *tô*, Fieber.

S. 537. Zu den Wörtern: Hund, *essbeh*; Wolf, *werk*, und Hemde, *schewi*, vergleiche man Tal. سیپه *sypeh*, Hund; M. G. ورك *werg*, Wolf, und G. شوی *schewî*, Nachthemd. Schuhe, *lâlekeh* haben wir oben gehabt: لالکا.

S. 538. Die Wörter *bâbâ*, Vater und *nanah*, Mut-

ter, finden wir ersteres im G. T. بابا *bâbâ*, Vater, das zweite in dem M. Tal. ننه *neneh* (neben *mo*). Das Wort *düd*, Tochter, wird von Chanykov *dout*, in der Pers. Geographie دوت *dût* geschrieben.

Die Eigenschaftswörter *pîssa*, schlecht, *rîk*, schnell, *ssôs*, grün, *isspi*, weiss, finden ihren Gegenklang im T. پسو *pissu*, schlecht; Tal. ریٰ, R. *reī*, D. *rä*, schnell; T. سوز *sôs*, grün, und T. اسپی *ispi*, weiss.

Das Zahlwort *dass* دس, zehn, ist schon oben mit dem Hindustan. دس zusammengestellt worden; *ssî*, hundert, heisst in Tal. u. G. سه *ssa*; *tschur*, vier, Tal. چو *tschô*, چورده *tschur-deh*, vierzehn; *wîsst*, zwanzig, Tal. ویس *wîs*, ویست *wîst*. Zu *pundsch*, fünf, vergl. Tal. پونزه *ponze*, G. پونزه *punze*, fünfzehn.

Auch in den Fürwörtern finden wir mehr als ein Zusammentreffen. Das possessive Fürwort wird im Tal. M. und G.. vor das Hauptwort gesetzt: G. می کتاب *mî kitâ(ô)b*, mein Buch. *Mun*, ich, findet sich im Lahidschanischen und T. مو *mu*, Cas. obliq. *mune*; daneben wird aber auch مون *mun* geradezu als Masanderanisch aufgeführt; *mun i*, meiner, M. منی *meni*; *hamâ*, wir, und *hamâî*, unser, entspricht dem G. اما *amā*, und امی *ami*, M. *ameï*; *tah*, du, *tahi*, deiner, M. ته *teh* (*tah*), du, تنی *tani*, deiner; *terâ*, dir, ebenso M. G.; ihr, *schamâ*, M. *schemâ*; euer, *schamaï*, M. شمه *schemeï*. *Onî*, seiner, ist ganz G. اونِ, اونی *unī*; *an*, *anî*, dieser, G. ان *an*, انِ, انی *anî*; *un*, *unî*, jener, G. اون *un*, اونِ, اونی *unî*; *tschî*, was, G. M. T. Tal. چی *tschî*.

S. 539. Die Infinitiv-Endungen der Zeitwörter auf *ûn*, *în*, *ân*, *in* finden sich auch im Gilanischen und

Masanderanischen, z. B. G. بفرماين *befermâin*, befehlen; بنماين *benmâin*, zeigen; بدين *bedîen*, sehen; شوان *schuan* und شون *schûn*, gehen; بوان, بون *boan* und *bûn*, sein; M. بوين *bawîn* oder *bawien*, sein; پرسين *parsien*, *parsin*, fragen; هادين *hâdien*, geben u. a. Das vor dieser n-Sylbe eingeschobene *tsch* oder *sch*, welches das Persische ت *t* oder د, ذ *d* ersetzt, finde ich in keiner der oben genannten vier Mundarten; nur das Tat verwandelt das Pers. ت oder د, ذ oft in ر, z. B. بيرن *büren* = بودن, sein; رسيرن *resiren* = رسيدن, kommen.

Zu *kûtschûn*, schlagen, vergleiche ich Lahidschanisch und G. كوتن *kûten*; zu *bâtschîûn*, sagen, sprechen, M. باوتن *bâuten*, sprechen, und das in Baba Taher vorkommende واجم *wâdschem*, ich spreche; zu *murûschum*, ich verkaufe, M. بروشم *berûschem*, Lahidschanisch *murûschem* oder *rûschum*; zu *muchum*, ich will, werde, T. موخووم *muchawum* oder *muchuwum*, *muchum*, welches eben so zur Bildung des Futurums dient: *muchuum furûchum*, ich werde verkaufen. Das Präfix *be* bei den Infinitiven und der vergangenen Zeit möchte im Gilanischen und Masanderanischen eben so häufig sein als im Semnanischen.

Das Hülfszeitwort *dîjin*, sein, fällt in der Conjugation in verschiedenen Fällen mit dem M. ديئن *dajen* zusammen, z. B. *dabû*, er war, دبو, دبو, was auch im G. vorkommt. *Dârum*, ich habe, ist ganz T. دارم *dârum*.

S. 540. *be-schekû-tîân*, brechen; G. بشكنين *be-schken-ien*.

be-ssû-tschîûn, brennen, G. بسوجين *be-sûdschien*.

be-hâ-tschîûn, geben, M. G. هادين *hâdien*.

wasi-ker-tschûn, schicken, G. اوسی کدن *usi kuden* (= *ker-den*).

be-dî-schûn, sehen, G. بدین *be-dî-en*.

be-schunû-tschûn, hören, M. بشنوسن *be-schnû-ssen*.

In den Umstandswörtern *jor*, oben, und *jêr*, unten, erkennt man die M. G. Wörter جور *dschûr* (*dschor*), oben und جیر *dschîr* (*dscher*), unten.

nieh, ist nicht, M. G. نیه *nieh*.

S. 541. *bât*, er sagte, M. باوته *bâuteh*.

— *tschî tô*, wie, M. G. چتو *tschitô*.

Die S. 540 — 541 mitgetheilten kurzen Sätze lassen sich mit Hülfe der vier oben genannten Mundarten ohne die geringste Schwierigkeit verstehen; gleich der erste Satz *choda hâdeh* ist ganz M. خدا هاده. Der sechste Satz *tah berâr merâ bât* würde im M. lauten: *ti berâr merâ bâuteh* u. s. w. Die Endung *und* in *mubâtund*, sie sagen (Satz 15), ist ganz Tat.

Die obigen Vergleichungen würden sich ohne Zweifel noch sehr erweitern lassen, wenn uns reichlichere Hülfsmittel für das Semnanische zur Verfügung ständen. Sie sind indessen hinreichend für den Zweck, zu welchem sie hier mitgetheilt werden.

Wörterverzeichniss.

ا

ا *â*[33]), ich.

ا *i*, ein.

آرو *ârû*, heute. Ohne Zweifel eine Zusammenziehung von آ = این, dieser = G. ا *a*, und رو = روز, Tag.

33) Die Aussprache ist die Schindler's; Ch. die Chanykov's.

اسبه *essbeh*, Hund.
اسپنر *ispener*, Laus.
اسپی *isspî*, weiss.
اشتر *uschtur*, Kameel.
اغزال *aghsâl*, Holzkohle.
آفتاو Ch. *aftaôu*, Sonne.
ان *an*, dieser.
ان *un*, jener.
انبه *ambeh*, Quitte.
اندی (ژو) Ch. (*jou*) *andi*, (er) wird kommen.
انی *anî*, dieses (Cas. obliq.).
انی *unî*, jenes (Cas. obliq.).
او *ô*, Ch. *aôu*, Wasser.
اوره *ûreh*, Schlüssel.
اوسون *ôsûn*, Eisen.
اولا *ôlâ*, Mund; s. زونجی.
اونی *ûnî*, ihrer (Cas. obliq.).
اینری *înrî*, gestern.
اینی *înî*, ein anderer. Doch heisst es S. 541, Satz 22: *anîtschî biâr*, bring etwas anderes.

ب

با *bâ* = باش, sci.
بابا *bâbâ*, Vater.
باچیون *bâtschîûn*, sprechen, موباتم *mu-bâtum*, ich spreche, باچم *batschum*, *bebâtschem*, ich sprach, بات *bât*, er sagte.
باری *bârî*, Thüre; s. بری.
ببکچیون *be-bak-tschîûn*, fallen.
ببیروشیون *be-bîrû-schîûn*, verkaufen; مروشم *murûschum*, ich verkaufe, بیروچم *bîrutschum*, ich verkaufte, موخوم

بروشم *muchum burûschum* oder *muchum bîrûtsch*, ich werde verkaufen.

بچه, بوجه? *botscha*, junge Ziege.

بخته (باخته?) *bachteh*, 3 Jahr altes Schaf.

بخورچیون *be-chur-tschîûn*, essen.

بدیشون *be-dî-schûn*, sehen. ندیچم *nadîtschum*, ich habe nicht gesehen.

برار *berâr*, Bruder.

برپلنیون (?) *be-repal-nîûn*, schneiden.

برق *barakh*, Wasserkanne.

بری *barî*, Thüre; s. باری.

برّینه *berrîneh*, Pflug.

بسوچیون *be-ssû-tschîûn*, brennen.

بشکوتیان *be-schekû-tîân*, brechen.

بشنوچیون *be-schunû-tschîûn*, hören, *beschunûtscheh*, du hast gehört.

بشیچیون *be-shî-tschîûn*, gehen.

بکرچیون *be-ker-tschîûn*, machen.

بو, Ch. *bo*, er war.

بوچیسون *bûtschîsûn*, pflücken.

بوله *bôleh*, Spaten.

بوم *bôm*, Leiter.

بهادچیون *be-hâd-tschîûn*, geben. دم *dam* = Pers. دهم, ich gebe; ده *deh*, gieb.

بهیا (?) *behyâ*, er war.

بیا *bîâ*, er kommt (بیآید).

بیرین *bîrîn*, aussen.

پ

پا Ch. *pa*, Vater.

پرون *perun*, vor.

پری *parî*, vorgestern.
پرین *parîn*, übermorgen.
پشتیبون *puschtibôn*, Dach.
پقشاب *pukhschâb*, Teller.
پنج *pundsch*, fünf.
پور Ch. *pour*, Sohn; s. پیر.
پی *pî*, von.
پیر *pîr*, Sohn; s. پور.
پیسا *pîssa*, schlecht.
پیل *pîl*, Geld.

ت

ترا *terâ*, dir.
تو *tô*, Fieber.
ته *tah*, du.
تهی *tahî*, deiner.

ج

جنیکا *dscheniko*, Frau; s. ژین‌کا.
جورفی *dschûrefî*, Strümpfe.
جورنگ *dschôreng*, Gurke.

چ

چور، چاور *tschawer*, Zelt.
چندر *tschunder*, Runkelrübe.
چندی *tschundî*, einige.
چور *tschur*, vier.
چی *tschî*, was. چی تو *tschî tô*, auf welche Weise, wie?

ح

حاله *hâleh*, Kleider (etwa = Tat آلت، آلات *âlet*, *âlàt*?).

خ

خرج کرچه *chardsch kertschêh*, er hat ausgegeben.

خير *cheur*, gut.
خيش (خويش) *chîsch*, Verwandter.
خيك *chîk*, Schwein.

د

دا *dâ*, du hast, er hat.
دار *dâr*, 1) Baum. 2) = در, Thür.
دار *dâr*, du hast, ihr habet.
دارچی *dârtschî*, du hattest.
دارم *dârum*, ich habe.
داره *dâreh*, sie haben.
داره *dâreh*, er war.
داریم *darîm*, wir haben.
دبست *dabast*, mach zu (die Thüre). M. G. دبستن *debesten*, zumachen.
دبو *dabû*, er war.
دبیچه *dabîtscheh*, er war.
ددا *dadâ*, دداش *dadâsch*, Bruder.
درچم *dertschum*, ich war.
درویشین *derwîschîn*, sein.
دس *dass*, zehn.
دنی *danî*, du bist. دنین *danîn*, ihr seid.
دو *do*, zwei.
دواج *dawâdsch*, Steppdecke.
دواجه *dawâdscheh*, Bettzeug.
دوت Pers. Geogr. Ch. *dout*; دود *düd*, Mädchen, Tochter.
دودو *dûdû*, Schwester.
دورکه *dûrekeh*, Wassertopf.
دوره *dôreh*, Baum.
دوست *dûst*, Freund.
دوره Pers. Geogr. Wassertopf, کوزه.
دیا *dayā*, er hat.

دیچم *dîtschum*, ich war.
دیم *dayem*, ich bin; دییم *dayīm*, wir sind.
دیین *dîyin*, sein.

ر

رسان *rasân*, Bindfaden.
رو *rû*, Tag.
رووا *rûwâ*, Katze.
ریك *rîk*, schnell.

ز

زونجی Ch. *zoundji*, Mund.

ژ

ژو *ju*, er.
ژوام Ch. *jouâm*, ihr.
ژور *jor*, oben.
ژون *jun*, sie.
ژیر *jêr*, unten.
ژیکی Ch. *jiki*, Frau.
ژین‌کا Pers. Geogr. Frau; s. جنیکا.

س

سلم *ssalm*, Rübe.
سواه *ssûah*, schwarz.
سوز *ssôs*, grün.
سی *ssî*, *ssa*, dreissig.

ش

شت *schet*, Milch.
شما *schamâ*, ihr. شمای *schamâï*, euer.
شنك *scheng*, eine Art Gurke.
شو *schô*, Nacht.
شومی *schûmî*, Talglicht.

شوی *schewî*, Hemde.
شیلك *schîlek*, Aprikose.

ص

صی *ssî*, Ch. *sseī*, hundert.

ط

طلا Ch. *tela*, Hahn.

ع

عمی *ämmî*, Onkel.

غ

غلف *ghalif*, Casserolle.

ق

قفت *khaft*, irdene Schüssel.

ك

کامی *kâmî*, wenig.
کرك *karg*, Huhn.
کسین *kessîn*, klein.
کلا *kalâ*, Krähe.
کمین *komîn*, welchen.
کوتر *kûtar*, Taube.
کوچون *kûtschûn*, schlagen; موکوام *mu-kûem* oder *mu-kûum*, ich schlage; کوچم *kûtchem*, *kûtschum*, *bekû-tschem*, ich schlug.
که *keh*, Brunnen.
کی *kî*, wer?
کیاه *kîâh*, Ch. *kia*, Pers. Geogr. کِیَه, Haus.
کین *kîn*, Jemand (accusat.); هیچ کین *hîtsch kîn*, Niemanden.

گ

گا *gâ*, Kuh.
گرچی *geretschi*, Gyps.
گوز *gôs*, Wallnuss.
گوسه *gûsseh*, Kalb.
گیا Ch. *gia*, Gras.

ل

لالکه *lâlekeh*, Schuhe; s. لهلکا.
لغلغو *laghlaghû*, Casserolle für Butterschmelzen.
لوکه *lûkeh*, Baumwolle.
لهلکا P. G. Schuh; s. لالکه.

م

ما *mâ*, meiner.
ما Ch. *ma*, Mutter.
ماخه? *mageh*, موخو *muchô* = *mîchâhî* (میخواهی), du wünschest.
اماخی? *a magî*, ich will.
ماشه *mâscheh*, Zange.
مای Ch. *maï*, Fisch.
ماین *mâyen*, sie sagen.
مرا *merâ*, mir.
مرتیم *mertîm*, Leute.
مرداکا *mirdako*, Mann.
مرغویه *marghujeh*, Sperling.
مسین *messîn*, gross.
مکرون? Ch. *makaron*, Pers. میکنند, sie thuen.
من *mun*, ich. من *muni*, meiner.
منینم *manînem*, *munînum*, ich sitze; s. نیچیون.
مو *mû*, mich.
موبرا Ch. *moubera*, Bruder.

موکوام *mu-kû-em*, oder موکووم *mu-kû-um*, ich schlage.
میش *mîsch*, Maus.

ن

ناری *nârî*, Granatapfel.
نعلکی P. G. *na'leki*, Matratze.
نعلی *nälî*, Matratze, Ruhekissen.
ننه *nanah*, Mutter.
نوی Ch. *navé*, neunzig.
نه *nah*, Ch. *na*, neun.
نیچیون *nîtschîûn*, *benîtschîûn*, sitzen. منینم *manînem*, *munînum*, ich sitze; *benîyisstum*, ich sass.
نیه *nieh*, ist nicht.

و

واسی کرچیون *wasi-ker-tschîûn*, schicken.
واش *wosch*, Stroh.
واله *wâleh*, Blume.
ورته Ch. *vertéh*, Ochs.
ورك *werk*, Wolf.
ورنج *werindsch*, Reis.
ورّه *warreh*, Lamm.
وم *wĭm*, Mandel.
ومالیون *wemâl-îûn*, kleben.
ومتین *wemetîn*, Stute.
ونگون *wengûn*, Solanum Melongena.
وهتر *wehter*, besser.
ویست *wîsst*, zwanzig.
ویم *wîm*, Gesicht.
وینی *wînî*, Nase.

ه

هرین *harîn*, morgen.
هم پا *ham pâ*, mit.

هما *hamâ*, wir. همای *hamâî*, unser.
همه *hameh*, derjenige.
همی *hamî*, alles.
همی کرچیون *hamî kertschîûn*, schlucken.
هميرم *hamîrum*, der dritte.
هميره *hamîreh*, drei. Ch. *heiré.*
هنی *hanî*, noch.
هوواك Ch. *houak*, Schwester.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, pag. 265—276.)

$\frac{\text{28 Novembre}}{\text{10 Décembre}}$ 1878.

Notice sur un manuscrit arménien nouvellement acquis pour la Bibliothèque Impériale Publique. Par M. Brosset.

M. l'Académicien Bytchkof a enrichi dans ces derniers temps la Bibl. Imp. Publique d'un intéressant manuscrit arménien, de contenu moitié astrologique, moitié astronomique, auquel est consacré la présente Notice.

Malheureusement la première feuille du manuscrit a été collée sur le revers de la couverture, ce qui ne permet d'en connaître ni le titre exact ni le nom de l'auteur, probablement inscrits dans les premières lignes.

1) Quoi qu'il en soit, les 37 premiers feuillets, très fatigués par un long usage, contiennent de très grossières figures des signes du zodiaque, accompagnés de génies non moins grossièrement représentés qui sont censés présider à chacun d'eux, et dont les noms sont d'origine hébraïque. Auprès d'eux se lisent les noms des personnages hébreux censés nés sous chaque signe.

Ainsi, sous le ventre du bélier on lit: «Samuel et Juda sont nés;» tout auprès est assis l'ange Albaïl, suit un long article sur les influences du bélier.

Près du taureau se voit le génie Sovaïl; «le beau Joseph et Issakhar le laboureur sont nés sous ce signe,» puis vient le texte faisant connaître ses influences.

Les gémeaux sont représentés par deux bustes d'hommes à tête de cheval; puis viennent les noms d'Esaü et de Jacob, nés sous ce signe; la figure qui les représente est nommée Djapir-Marwan, et est suivie du commentaire astrologique.

Ainsi des autres signes du zodiaque. Je dois dire que toutes les représentations figurées dont il a été parlé sont loin d'être décentes, et que sous les poissons on voit les signes d'un alphabet secret. A la fin de la description du zodiaque se lit une longue dissertation sur l'influence des astérismes sur les destinées de l'humanité.

2) Les p. 76—85 sont occupées par un calendrier astrologo-astronomique pour les 365 jours d'une année donnée, qui me paraît avoir une certaine valeur scientifique parce qu'il donne le moyen de fixer exactement l'époque de la rédaction.

Chaque page en est divisée en 11 colonnes verticales, dont le premier nom et la première date sont: janvier, ianvar — nom latin — 21; dans la 2e colonne, 27 du mois arménien margats; dans la 3e, le 6 du mois hébreu chabat, trois indications concordantes; puis vient le nom d'une planète, répété durant 10 jours, dans l'ordre suivant: 6e jour Vénus, puis Mer-

cure, la lune, Saturne, Jupiter, Mars, le soleil[1]), bien que dans le fait l'ordre de ces astres soit, dans certains livres arméniens: Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune, Saturne, Jupiter. Le degré d'altitude sur l'horizon et le chiffre des évolutions de ces astres sont marqués dans les colonnes suivantes, ainsi que le nombre des jours de chaque mois: au 21 janvier, 10 heures de jour, 14 de nuit, et ainsi des autres. [2])

Il est remarquable qu'ici le premier jour du mois arménien de navasard, le nouvel an, est donné comme coïncidant avec le 1er de mars, ce qui eut lieu réellement en 1080 de l'ère chrétienne: conséquemment le calendrier dont il s'agit dans notre manuscrit fut établi en ladite année 1080.

3) P. 86 — 98.

Un autre calendrier astronomique, avec remarques et prédictions presque pour chaque jour du mois, présidé tour à tour par chacun des douze signes du zodiaque, vient après celui qui précède: les tablettes astrologiques de Ninive et de Babylone n'auraient pas mieux fait.

A la p. 86 on lit l'intéressante exposition dont voici la traduction litterale.

«Table du soleil et de la lune, contenant les signes du zodiaque, leur altitude avec les fractions, les zones des planètes, les mois, la lettre hebdomadaire, l'heure

---

1) C'est presque la disposition qui, suivant les mathématiciens, a donné lieu à l'arrangement de notre semaine.

2) Le calendrier de Bruce offre plusieurs divisions analogues à celles ici énumérées, et des chapitres entiers consacrés catégoriquement aux influences sidérales sur l'humanité; V. la nouvelle édition, Kharkof, 1875.

de la naissance de la lune et ses fractions, la pleine lune, etc.

«Dans la 1re colonne se trouve le signe du zodiaque;
«dans la 2e, son altitude; dans la 3e, ses fractions;
«dans la 4e, les zones des planètes, etc.
«dans la 5e, les jours du mois — dates mensuelles;
«dans la 6e, la lettre hebdomadaire;

«dans la 7e, la lettre de la lune; dans la 8e, l'heure de la lune; dans la 9e, les fractions

«dans la 10e, tous les événements, sans faute, grâce à Dieu.

«Sachez qu'en l'année 1617 de J.-C., 1367 de l'ère grecque, 1064 des Arméniens, la lettre — ou le nombre de la lune — était 16; la lettre hebdomadaire 1: ne vous inquiétez pas du reste.» Ces indications ne sont pas exactes, si je ne me trompe; car 1617 — 1367 = 250 av. J.-C., au lieu de 312 ou 309; 1617—1064 = 553 de l'ère chrétienne, au lieu de 552, initiale de l'ère arménienne, erreur commune chez les chronographes arméniens, mais dont l'équation est facile; 1617 et 1064 arm. concordent avec le nombre ou la lettre 16 pour la lune, moyennant une variante plus apparente que réelle à l'égard des années du cycle lunaire nicéen.

Ainsi l'auteur du calendrier dont il s'agit, transcrivant sans doute un calendrier plus ancien, s'est égaré en faisant l'équation des années.

«En bissextile, reprend l'écrivain, il s'ajoute 1 à la lettre hebdomadaire, parce que février a 29 jours, ce qui force a changer ladite lettre;» — or les Arméniens ne tiennent pas compte du calendrier julien ni

du bissexte, qui n'existe pas dans leur calendrier national.

«La lettre dominicale se trouve de la manière suivante: prenez constamment 8, soustrayez ce nombre de la lettre hebdomadaire romaine, le reste est la lettre hebdomadaire, indiquant la tête du mois.

«Pour la lettre de la lune, prenez l'année arménienne, ajoutez 1, divisez par 19; s'il reste 19, c'est le nombre de la lune pour l'année dont il s'agit.

«Prenez la lettre de la lune, soustrayez 4, le reste est la pleine lune, l'indicateur de la naissance de la lune (14 jours plus tôt); quant aux heures et fractions de la lune, cela est écrit ci-contre.»

Si ces indications ne sont pas toutes exactes, elles ne manquent pourtant pas d'intérêt.

Dans le calendrier même que j'analyse, il est dit encore que «Le naurouz ou nouvel an persan coïncide avec le 4 de mars,» ce qui est entièrement faux; que l'Ascension tombait au 29 mai, indication juste seulement pour 1064 arm. et 1617 de J.-C.; v. plus haut.

Toutes les remarques et prédictions, analogues à celles du calendrier de Bruce, sont rédigées en arménien vulgaire, et ne méritent pas d'être traitées ici avec développement, car on les retrouve en bonne partie dans les calendriers usuels géorgiens et arméniens.

4) Pag. 99—131.

Traité des maladies qui affligent l'homme, observations sur l'art de la médecine et sur les influences planétaires.

«Discours du sage Agathion sur les derniers temps

du monde et les saints rois de l'avenir, sur l'extermination des Archers et l'apparition des Adjoudj — Gog et Magog — des Pétchénegs, des brigands Lecs — Lesguis — et sur l'impur et dégoûtant Antechrist, dont l'apparition est prochaine, qui seront tous exterminés par la sainte croix; sur la terrible et redoutable venue de Notre-Seigneur J.-C. pour punir les pêcheurs impies.»

Cette prophétie du sage *inconnu* Agathion est, autant que je sache, une production tout-à-fait inédite et inconnue de la littérature arménienne. Pour la rédaction et le sens général, elle est l'analogue de la prophétie de Méthode, formant le XXXIII[e] chapitre de l'Histoire de Siounie, dont j'ai donné la traduction, et d'une prophétie de même genre attribuée au catholicos arménien Sahac, V[e] s. Dans le Discours d'Agathion il est fait mention des victoires des empereurs byzantins, Constantin-le-Grand, *Tibère*, puis d'un certain *Byzand*, de Théodore et autres, le tout avec beaucoup de désordre chronologique. Quant à l'Antechrist, il n'est autre que Mahomet.

6) P. 154—170.

Constitutions canoniques des saints patriarches.

7) F. 172—193.

Vision ou Apocalypse de S. Paul apôtre «enlevé au ciel,» probablement traduite d'un livre apocryphe connu sous ce nom. C'est une acquisition intéressante pour les hommes curieux, voués à l'étude de cette partie de la littérature arménienne, tels que le savant arméniste M. O. N. Emin.

8) P. 194—203.

«Discours du vartabien Jean sur la fin du monde

lors de la venue de J.-C. et du redoutable jugement dernier.

9) Après cela 16 pages de contenu varié, recueil de prières, d'extraits de l'Évangile, etc., le tout d'une mauvaise écriture et n'exigeant pas une analyse détaillée.

D'après mon opinion, le premier calendrier, N. 2) ci-dessus a été certainement composé au XIe s.; pour le second, les nombres qui y sont indiqués se rapportent au XVIIe s. Tout le manuscrit, à l'exception du N. 9), appartient probablement au XVIIe s. ou au commencement du XVIIIe.

Pendant que je rédigeais la présente Note, j'ai eu, par l'entremise de M. l'académicien Schiefner, l'obligeante communication d'un livre de la bibliothèque de la Société orientale Allemande, analogue en grande partie au manuscrit ci-dessus analysé. Ce livre, peu connu, à ce que je crois, en Europe, a été imprimé en 1831 à Constantinople, sous le tire *բուն տոմար հայոց և հռովմայեցւոց* «comput fondamental des Arméniens et des Romains.....,» sous le patriarcat à Constantinople de l'archevêque Stéphannos; année arménienne 1280. J'abrége beaucoup, ce titre, parce que je vais indiquer sommairement le contenu du volume. C'est un in-16°, divisé en deux parties, avec pagination séparée, au bas des pages: 270, 200.

La première section renferme toutes les notices, tables et formules empiriques nécessaires à la détermination des cycles, des hebdomades et des fêtes mobiles et autres, du calendrier arménien; puis les mêmes notices sur celui des catholiques romains, le tout pouvant être étudié avec fruit, mais généralement

assez compliqué. Je préfère de beaucoup pour l'usage, le livre du «Comput,» par le P. Sourmel, Venise 1818, où, au lieu de détails, on trouve les règles générales de la matière. Après un certain nombre de pages consacrées à de courtes et bonnes notices sur l'astronomie, l'astrologie reprend ses droits, et 162 pages sont remplies de prédictions sur la température, d'abord pour 1831 — 1942, durant les 28 années, quatre par quatre, d'un cycle solaire, puis pour chaque jour des mois, pour chaque signe du zodiaque, etc. Je remarque ici que le premier jour du printemps et l'équinoxe vernal sont marqués exactement au 9 mars, v. st. Ces théories superstitieuses n'ont de valeur que comme caractérisant la propension des peuples non versés dans les sciences exactes à chercher de gré ou de force à sonder l'avenir; on connaît de pareils calendriers géorgiens, et encore même aujourd'hui ceux de Tiflis présentent de pareils prétendus pronostics.

La 2° partie du livre dont il s'agit renferme du moins quelque chose de plus positif, à savoir une bonne édition arménienne, en vers, de la légende du «Saint roi Ioasaph, fils d'Abéner roi des Indiens,» édition dont malheureusement je n'avais pas eu connaissance, lorsque j'ai donné dans le Bulletin de l'Académie, t. XXIV, la notice: De deux rédactions arméniennes, en vers et en prose, de la légende «des saints Baralam et Ioasaph.» Le texte publié à Constantinople est divisé en autant de chapitres et compte autant de vers que celui du joli manuscrit de l'Académie; peut-être y aura-t-il quelques variantes, en tout cas je regrette de n'avoir pas eu plus tôt de renseignements sur ce fait d'histoire littéraire.

L'ouvrage se termine par des exercices de divination ou jeux d'énigmes qui peuvent divertir les amateurs.

En somme: formules méchaniques des calendriers arménien et romain, notions astronomiques, calendrier astrologique avec prédictions sous toutes les formes, exercices d'énigmes à deviner, voilà le fond du livre dont il s'agit. La légende de saint Ioasaph, en vers, est, à mes yeux, le morceau principal.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, pag. 277 — 282.)

$\frac{23 \text{ Janvier}}{4 \text{ Février}}$ 1879.

Über eine tibetische Handschrift des India Office in London von A. Schiefner.

Bei meinem Aufenthalte in London im Juni 1878 machte ich durch Vermittlung des Bibliothekars des India Office, Dr. Reinhold Rost Bekanntschaft mit einer bis dahin meines Wissens unbeachtet gebliebenen tibetischen Handschrift, welcher bis dahin jede genauere Bezeichnung abging. Obwohl dieselbe durch ihre Schreibweise höchst eigenthümlich und auch recht nachlässig angefertigt ist, enthält sie dennoch recht interessante Stücke. Namentlich zuerst von Seite 1—34 einen kurzen Abriss der Geschichte Indiens und Tibets, insbesondere Ladaks; es steht dieses Werk, wenn man von den acht ersten Seiten absieht, im nächsten Zusammenhange mit der von Emil Schlagintweit im J. 1866 in den Abhandlungen der königlich-bayerischen Akademie Band X veröffentlichten tibetischen Handschrift. Leider hat die Londoner Abschrift eine bedeutende Lücke (es fehlt ihr vom Schlagintweitschen Text von S. 10 letzte Zeile von den Worten གསལ་སྣང an bis Seite 16 Zeile 18 དེའི་ནང་དུ), ist dagegen gegen das Ende vollständiger und in grosser Übereinstimmung mit der Handschrift, welche A. Cunning-

ham, Ladák (London 1854) S. 318 ff. benutzt hat. Ferner eine höchst incorrecte und nicht vollständige Abschrift der Spruchsammlung des Saskja Paṇḍita Subhâshitaratnanidhi[1]) von Seite 34—78 und S. 123—140. Drittens eine Spruchsammlung, welche den Ministern alter tibetischer Könige, namentlich des Srong-*b*tsan-*s*gam-po sowie dem letzteren selbst zugeschrieben wird, von Seite 81—100, woran sich unmittelbar bis Seite 119 zwei Texte anschliessen, deren letzterer (S. 113—119) eine merkwürdige Variante zu dem von mir zuerst im J. 1875 unter dem Titel Bharatae responsa zum Doctor-Jubiläum V. Bouniakowsky's und dann in den Memoiren T. XXII № 7 Mahâkâtjâjana und König Tshaṇḍapradjota von S. 53—65 veröffentlichten Stücke ausmacht, der erstere aber (S. 100—113), der den frühzeitigen Tod eines Elstermännchens durch die Hand eines berauschten Geistlichen schildert, uns das Personal eines Vogel-Reiches charakterisirt. Obwohl beide Stücke an manchen Textentstellungen leiden und namentlich das erstere uns bis dahin in den Wörterbüchern nicht auffindbare Vögelnamen darbietet, habe ich mich dennoch entschlossen schon jetzt eine Übersetzung mitzutheilen, weil ich wenig Hoffnung habe bald auf eine bessere Handschrift zu stossen. Den Rest der Handschrift von S. 141—167 nimmt ein Werk ein, das den Titel གོང་དཀར་བའི་ལེགས་བཤད führt und wohl einen mit dem Sâskja Kloster bei Gong-*d*kar-*r*dzon in Zusammenhang stehenden Verfasser hat.

1) s. Böhtlingk, Indische Sprüche, erste Auflage, Bd. I, Vorwort Seite X.

I. Der Tod der Elster.

Vor Zeiten gab es in der indischen Stadt (sic) Magadha einen Grosskönig Namens Mahâdeva; dieser hatte zum Priester den Âtshârja Abhiprâjamitra[2]). Als an einem Tage der Âtshârja sammt dem Könige zum Gipfel eines hohen Berges gelustwandelt war, gelangte aus der Niederung nach oben ein berauschter, mit dem gelben geistlichen Gewande bekleideter, ungebührlich sich betragender Geistlicher. Darob empfand der König Ekel und sprach zum Âtshârja: «Ein berauschter Geistlicher dient den Menschen unten zum Scherz und Spott.» Der Âtshârja entgegnete: «Es mag sein, o grosser König; allein es hat vor Zeiten der Buddha Çâkjamuni sich also über das Unstatthafte geäussert: «Ist auch todt das Rind, ist der Bezoar[3]) doch da, ist auch todt das Moschusthier, ist doch der Moschus da, ist auch todt der Tiger, so bleibt das bunte Fell, ist berauscht auch der Geistliche, ist doch am Halse das Reliquienskästchen[4]). Ist die Tshampaka-Blume auch mangelhaft, so dürfen doch die anderen gewöhnlichen Blumen sich ihr nicht gleichstellen, übertreten meine Zuhörer auch das Sittengesetz, so dürfen doch die anderen gewöhnlichen Menschen sich ihnen nicht gleichstellen. Ist auch der König mangelhaft, so dürfen doch die gewöhnlichen Menschen niederer Kaste sich ihm nicht

---

2) དཀོན་པ་བཤེས་གཉེན

3) གི་ཝང

4) རིང་བསྲེལ་གའུ s. Jäschke, Wörterbuch u. d. W. གའུ und Schlagintweit, Buddhism in Tibet, S. 179 f.

gleichstellen; ist auch der Tiger mangelhaft, so dürfen doch die gewöhnlichen Raubthiere sich ihm nicht gleichstellen. Wie sehr man auch das Kameel herabsetzen mag, so darf doch keine gewöhnliche Geis sich ihm gleichstellen. Wie mangelhaft auch der Pfau sein mag, so darf doch kein gewöhnlicher Vogel sich ihm gleichstellen. Treibt man mit dem berauschten Geistlichen Scherz und Spott, so tritt Verfinsterung der Gebieter und Unterthanen ein». Als der König nach diesen Worten sich sehr schuldig fühlte, reichte der Âtshârja ihm die Hand und sprach: «Es ist gut. Soll ich dir jetzt eine Geschichte aus alter Zeit von der Elster erzählen»? Der König, damit zufrieden, hiess ihn erzählen und der Âtshârja sprach: «Zur Zeit längst vergangener Jahre lebte ein König Açoka. Nicht sehr weit von dem Palaste dieses Königs hielt sich an einem Kreuzwege ein Elsterpärchen Körner auflesend und verzehrend auf. Da kam des Weges gegangen ein Bhikshu, angethan mit dem geistlichen Gewande, in der rechten Hand einen Avira(?)-Zweig, in der linken einen Stab haltend, am Halse aber hatte er ein Reliquienkästchen. Als das Weibchen ihn erblickte, fragte es: «Wer ist der da unten des Weges Kommende»? Das Männchen sprach: «Es ist ein mit gelbem Gewande bekleideter Ehrwürdiger». Das Weibchen meinte: «In dem gegenwärtigen entarteten Zeitalter sind die Menschen sehr wenig gutgesinnt und sehr lasterhaft; der Bhikshu, obwohl ein Ehrwürdiger, ist uns unbekannt; ob der hin und her schwankende Mann gut sein sollte?» Das Männchen sprach: «Dieser mit gelbem Gewande bekleidete Bhikshu wird andern Wesen kein Leid zufügen; sollte er ein Leid zufügen, so ist er kein Buddha-

Sohn. Aus den Wiedergeburten Çâkjamuni's wissen wir, dass nachdem der die Schaar anführende Flamingo-König, von fünfhundert Flamingo's umringt, in dem vollendetsten Glück bei dem Buddha die Lehre gehört hatte und gläubig geworden war, er auf dem Wege ausruhend, von einem bösen, sündhaften König, der nach Flamingo-Fleisch Verlangen trug, ums Leben gebracht wurde. An eigner Stelle bleibend hatte kein Leid die dem Gesetz der Vögel folgende Schaar. Der jetzigen schlimmen Zeit ist nicht zu trauen. Bleiben wir nicht hier, sondern ziehen wir fort»! Mit diesen Worten kletterte das Weibchen an einem Baumstamme empor. Das Männchen sagte: «Aus dem trefflichen Goldlichtsûtra wissen wir, dass der König Mahâsattva[5]) einer Tigerin seinen Leib hingab. Ein Bhikshu, der der Welt entsagt hat, ist seltener als der Udumbara. Bekommt man das Reliquienkästchen zu sehen, so ist dies nicht verschieden vom Anblick des Buddha. Jetzt muss ich das Reliquienkästchen sehen». Mit diesen Worten blieb das Männchen dort sitzen. Es gelangte der Bhikshu dahin und es redete das Elstermännchen ihn also an: «Mit dem Schmuck der drei Lehrstücke ausgestatteter Çâkja-Sohn, Schatzkammer der ehrwürdigen sieben Kleinodien, der du die Mittel kennst die Wesenheit der Leere zu erfassen, o Bhikshu, der du mit dem rothbraunen Gewande geschmückt bist, komm her. Ich bin durch die Macht früherer Thaten unter den Thieren geboren und kann in diesem Leben nicht des rothbraunen Gewandes theilhaft werden; allein bekomme ich das Reliquienkästchen zu

5) Burnouf, Introduction pag. 378. Hiouen-thsang, Mémoires T. I, pag. 164.

Gesicht, so ist es ebensoviel als wenn ich den Buddha erblickte. Um also die durch das Geschick angesammelte Sündhaftigkeit zu reinigen, geruhe mir das Reliquienkästchen zu zeigen». Der Bhikshu aber schwang seinen Stab herum und schlug darauf los, so dass er einen Flügel der Elster zerbrach. Als dies des Königs Açoka Rinderhirt gesehen hatte, sprach er zum Bhikshu: «He Freund und Bhikshu voll des Rausches, ein Çâkja-Bhikshu, der der Welt entsagt hat, füget anderen Wesen keinen Schaden zu; fügt er einen Schaden zu, so ist er kein Geistlicher, ist er kein Sohn des Siegreichen; der Elster so den Flügel zu zerschlagen, ist der Lehre nicht gemäss». Jener verschlagene Bhikshu antwortete: «Die beflügelten Vögel sind böser Gesinnung; die trügerische Elster ist von grosser Bosheit; sie hatte vor mir das Reliquienkästchen zu rauben. Deshalb habe ich nach ihr meinen Stab geworfen und ihr einen Flügel zerschlagen. Deshalb wolle du nur mir nicht zürnen». Da flog das Weibchen vom Baume zu dem Zusammengesunkenen hinab; die Augen mit Thränen gefüllt, sprach es: «O Jammer, ach, o weh! mein Männchen du mit grosser Scheu der unliebsamen Lehre Ruf verkündend, mit frommem Sinn der Lehre treu ergeben, den, der Lehre nicht gehorchend, des After-Bhikshu's Stecken traf. Zu dem, der Nahrung mir gesucht, kann jammernd ich nur sprechen. Als solcher Befreiung nachstrebend das Kleinod vom Leben eingebüsst hatte der Papagei mit türkisblauen Flügeln, entstand um ihn ein Streit der Kinder. Wenn auch gelangt zum höchsten Grade der Geduld, wärst du, wenn du gehorchet meinen Worten und wenn du gelangt zum Baumesgipfel, nun

bar der Schmerzen. Jetzt ist der schlimme Geistliche da, der schlechte Bhikshu ohne Scham. Solchen Hingang sehend, fühle ich das Herz mir bersten. Allein was soll man bei dem Jammer machen!» Also sprechend jammerte das Weibchen und weinte, das Männchen, als es weiter sich gewälzt, sprach also: «Im Munde mag der Seufzer nun verschwinden! Da ich deinem Worte nicht gehorcht, ist mir ein solcher Schmerz erwachsen; allein dem Bhikshu, dem Ehrwürdigen, mögest du nun nicht mehr zürnen. Erfährt man Schmerz, so übe man Geduld; die Busse der Geduld erzeugt die Buddhaschaft, der Zorn der Ungeduld bringt in die Hölle. Wolle du den Bhikshu's nur nicht zürnen. Frühere Thaten sind gereift. Wenn die Zeit des Sterbens kommt, wird der Thier-Leib hier verlassen, Götter- oder Menschenleib erlangt, der treffliche Befreiungspfad betreten. Von nun an werden, wenn ich sterbe, alle Schmerzen gleich ihr Ende haben, wird der Zeitraum der Glück- und Unglücks-Thaten sein. Wolle du nicht selber Schmerz bereiten». Da sprach das Weibchen: «O weh, o Jammer, du mein Mann! Was werd' ohne dich ich wohl beginnen»? Wenn versammelt sich der Vögel-Schaar, der lieblich redende König der Vögel Kokila, der Minister der weissgeschwänzte Geier[6]), der redekundige Türkis-Papagei, der als geistlicher Herr geborene Tschakravâka, der allwissende Vögel-Bonpo, der ehrwürdige Wiesen-Wachtelkönig[7]), die ehrwürdige kraftlose Zwitsche-

---

6) ཐང་དཀར་རྒོད་པོ

7) སྤྱང་གི་ཐིང་རིལ; vergl. Mahâkâtjâjana und König Tshaṇḍapradjota, S. 44, Anmerk. 1.

rin [8]), der Falke und Mäusehabicht, der Magnat Uhu der alte, der Oheim Todtenrichter Rabe, der Bräutigam der blaue Tänzer [9]), die in Felsenhöhlen meditirende Taube, der Chiliarch Wiesen-Spatz [10]), die zarte Wald-Nachtigall [11]), die trügerische Goldgans, wenn alle Vögel sich versammeln, was soll ohne dich ich dann beginnen; wie soll ich dann, wenn ich befragt bin, sprechen»? Also sprach und weinte sie, das Männchen aber sagte: «O Liebliche, hör du her! Wenn die ganze Vögelschaar versammelt ist (wenn Glück und Unglück eintritt, muss Glück man tragen, Unglück tragen), sprich dann zur Vögelschaar du also. Meine Sterbensworte musst du lernen, nicht darfst den Auftrag du vergessen; also musst zur Vögelschaar du sprechen: zu Kokila, dem Könige der Vögel: «Zeit und Stunde nicht beachtend, lass den lieblichen Gesang ertönen, heitre auf den Sinn der Menschen; obwohl schlechtem Vieh ein Freund, sollst du bei ihm nicht lange weilen». Zum Minister, dem Weissschwanz-Geier sprich: «Auf des Himmels-Höhe schwebend, hege Güte zu der Vögel-Schaar, nicht nimm du Fleisch zur Nahrung, nähr' von Sprossen [12]) dich und Leichen; überstolz musst du nicht lange um dich blicken». Zum redekundigen Türkis-Papagei: «Erfasse du des Königs

8) ཁྱུག་ཆུང་ཀྱུར་མོ

9) གར་རྒྱ་སྔོན་པོ

10) སྤང་གི་ཆིལ་པ

11) ནགས་ཀྱི་འཇོལ་མོ

12) Der Text hat སྨུ, den ich in སྨྱུ ändere.

Sinn und mache nicht zuviel der Worte». Zum geistlichen Herrn Tschakravâka: «Es soll die Buddha-Lehre blühn und wenn die Wesen abwärts streben, sind auf den Pfad der Befreiung sie zu leiten. Zum allwissenden Vögel-Bonpo [13]): «Kunde muss man gut ertheilen, räumen fort die Hindernisse, Dämone von der Wiege scheuchen». Zum ehrwürdigen Wiesen-Wachtelkönig: «Wenn des Buches Blätter du liesest, sollst du deutlich, klar und lieblich deinen Vortrag halten, dem Gabenspender jedes Hinderniss beseitigen». Zur ehrwürdigen kraftlosen Zwitscherin: «Wenn der Jahreszeiten Maass du nimmst und sie in dreihundert Sprachen überträgst, hüte dann dich vor des Falken Gier; in den Lüften weile du nicht lange; dein niedres Nest im Feldrain bauend, decke du die eignen Jungen; nicht lass die Eier du im faulen Neste; suche in der Einsamkeit des Nestes Stätte». Zum Richter dem Falken und Mäusehabicht sprich: «Einlass nicht dem äussern Feind gestattend, Güte hegend zu der Schaar der Vögel, musst übergrossen Hunger du nicht lange haben». Zum Magnat Uhu mit gelbem Schnabel: «Bei Tage in dem Loche weilend, in der Nacht die Nahrung sammelnd, schone du das Kleinod Leben, lass deine Stimme nicht ertönen, nicht das schlimme Omen ha ha hören». Zum Oheim dem Todtenrichter Rabe: «Freundlich sei du mit den Neffen hier, leih Vermögen du den Kindern, lenke du des

---

13) Offenbar spielt das Aussehen des hier genannten Vogels eine Rolle bei der Benennung desselben; im Mandshu giebt es ähnlich einen *saman cecike* (s. v. d. Gabelentz u. d. W.), welches nach Zacharow im Mandshu-Wörterb. S. 567 die Haubenlerche wäre. Über die Bonpo-Tracht vergl. Yule, The Book of Ser Marco Polo 2te Ausgabe, London 1874 Bd. I S. 317 folg.

Landes Herrschaft, gieb Ausdruck du den guten Plänen». Zum Bräutigam dem blauen Tänzer: «Dem Ohnmächtigen bürde keine Last du auf, der Schwache hat an sich genug». Zu der in der Felsenhöhle meditirenden Taube: . . . . die Wünsche all' erfüllt, im Innern keinen bösen Plan erfassend, Abends an des Wassers Oberfläche lange nicht Betrachtung übend, suche du nicht weit die Nahrung». Zum Oberfeldherrn dem rothköpfigen Spatz: «Beginn mit andern keinen Streit, weil' nicht lange auf dem Wege; kommt hervor der blaue Mäusehabicht, musst du hin und her zur Seite schlüpfen; am Ende von des Eingangs Oberschwelle wolle nicht des Nestes Stätte du bereiten; deinen Jungen dien' ein Steineshaufen; in der Mitte hoch nach Süden, auf hohem Boden such' des Nestes Stätte, dann ist es warm nnd fest zugleich». Dem Hahn mit ausdauernder Männerstimme: «Bei Tage langen Ruf wünschend, suche Nahrung du, der Vögel Rinderhirt; in der Nacht auf der Stange weilend, gieb in der Dämmerung nicht schlimmen Ruf; bei Tagesanbruch melde du die Zeit; ohne von dem Stab der Thoren getroffen zu werden, hadre mit den Rechtsverletzern». Zur zarten Nachtigall des Waldes: «Nicht verletzend und nicht verläumdend, ohne auf der Menschen Lüge einzugehn, melde alles treu der Wahrheit». Der trügerischen Goldgans: «Des Dankes gegen deine Eltern nicht vergessend, des Leibes, der Rede und des Geistes Dienste leihend, den tugendhaft wandelnden geistlichen Frauen Aufmerksamkeit spendend, musst du, wenn du vom Jenseits Seligkeit wünschest, das zur Seligkeit Nöthige thun».

Ferner sprach das Weibchen: «Wer wird jetzt, wenn

du gestorben, zur Sommerzeit, wenn der Hagel rauscht, der Regen fällt, die Jungen mit dem Flügel decken? wer wird in der kalten Winterzeit, wenn sogar die Steine in Splitter bersten, die Jungen mit dem Flügel decken? Wer wird in der Frühlingszeit, wo man Nahrung suchend sie nicht findet, den Jungen das Leben fristen helfen? wer wird in der Herbstzeit, wenn die Früchte ihren Saft entfalten, Gewürm uns spenden? Wer wird zur Zeit, da man zur Stadt gelangt, die Nahrung mir bereiten? wer wird, wenn in's Haus der Feind gelangt, dann mir Schutz bereiten? wer wird, wenn ich auf den Feind mit Groll gerathe, mir als Stütze dienen? wer wird, wenn ich was ich im Herzen hab' nicht sagen kann, mir im Gespräch Genosse sein? wer wird im Nest mir Schlafgenosse sein? Ohne Glück und Unglück mitzutheilen, werde ich, wenn das Lebensmaass zu Ende ist, sterben und niemand da sein, der mich betrauert. Zur Zeit der schönsten Lebensblüthe, ohne dass betroffen mich Krankheiten der vier Elemente, werde von dem Bhikshu ich zur solcher Handlung nun gebracht. Stirbst du, so werde ich dich nicht verlassen, sondern früher selbst vom Fels mich stürzen». Als sie so gesprochen und schon zum Sturze schritt, sprach das Männchen: «O Liebliche, ist richtig auch was du gesprochen, so werden, wenn durch die That ich umgekommen, du dein Leben dir zuvor genommen, später niemand mehr als Freund sich findet, beide wir nicht mehr vorhanden, unsre Jungen Hungertodes sterben. Ist auch solche sündge That durch den Bhikshu selbst geschehen, sollst zu solcher That

du nicht dich schicken; sollst denken an den Schutz der Jungen, nach mir thun was heilsam ist».

Als das Männchen so gesprochen, redete das Weibchen: «Weh mir, o Jammer, zu wahrem Mitleid du geboren, nachdem gesund in solche Lage du gekommen und dann ins Jenseits du gegangen, gelobe ich, nun drei der Jahre auf dem Lager zu weilen, aus den Augen Thränen fliessen lassend, werde dann, bis wiederum verflossen drei der Jahre, warten, Gräser mir und Wasser mir versagen. Der Bhikshu, der sich deiner nicht erbarmt, hat auf mich nun unheilvolle That gebracht». Also sprach das Weibchen, während Regengleich die Thränen fielen, unentschlossen was es thun sollte. Da dachte das Elstermännchen also: «Da ich nun das Leben lasse, mein Weib in diesem Zeitraum auf dem Schmerzenslager bleibet; und weder die Lehren dieser Welt noch Worte den Schmerz beseitigen können, muss ich mit Hinblick auf die Vergänglichkeit der Welt und auf das Verlangen von den Schmerzen des Kreislaufs erlöst zu werden, selber noch im Schmerz verweilend, eine Lehre über die Folgen und Früchte der Thaten vortragen». Also sprach es da zum Weibchen: «O Liebliche, wir beide, du und ich, sind in Folge eines Wunsches zur Zeit des Buddha Dîpaṃkara fortwährend als Gefährten geboren worden. Frühere Thaten haben sicher ihre Folgen; als Folge früherer Zeit ist jetzt der Schmerz da; in der Macht der Schein-Welt noch befindlich, musst du meine Worte hören. Ist Geburt da, ist auch Tod da; dieser Leib, gemischt aus Fleisch und Blut, ist der Geburt, des Todes theilhaft; wer hat gleichwie des

Wassers Schaum, gleichwie des Frühlings-Blume, wenn die Zeit des Todes kommt, noch Macht, welches Wesen, das geschaffen, noch Bestand[14])? «Ferner sprach das Elstermännchen: «Wenn ich von hier scheide, tret' ich auf den Pfad der Einsicht; wolle du nun nicht mehr jammern; höre jetzo meine Worte: Das Ende des Gebornen ist der Tod, das Ende des Zusammengesetzten ist die Trennung, das Ende des Angehäuften ist das Schwinden».

II. Das Ulûka-Sûtra[15]).

Als Bhagavant in Dshetavana in seiner Barmherherzigkeit gesehen hatte, dass der König Hushang[16]) nur sündhaftem Lebenswandel zugewandt und deshalb auf dem Wege in die niederen Existenzsphären war, nahm er die Gestalt des Minister Ulûka an, erschien vor dem Könige und wurde, nachdem er ihm Verehrung bezeigt, als Minister angestellt. Der König, welcher zwei Gemahlinnen hatte, räumte der zweiten der-

---

14) «Diese Çloka's bilden Anfang der Bhagavant's Geburt als Elster betitelten Legende; hier haben wir nur einen Auszug des Sûtras» heisst es im tibetischen Texte. Bisher ist es mir nicht geglückt anderswo diesen Text aufzufinden.

15) Der Titel des Stücks lautet in der Handschrift: Humuna-Sûtra, berücksichtigt man aber den tibetischen Titel འུག་སྣང་ཅེས་བྱ་བའི་མདོ, so wird man darauf geführt ཧུ་མུ་ན für eine Corruption von ཨུ་ལུ་ཀ zu halten, obwohl letzteres nur dem tibetischen འུག = Eule entspricht und das zweite Element des Namens, སྣང bisher jeder Deutung widerstrebt.

16) Im Text lautet der Name ཧུ་ཤང; ich gebe den Versuch auf denselben unterzubringen; fast möchte es scheinen, als entstamme er einer chinesischen Quelle.

selben den Vorrang ein und als er ihr ein goldenes Diadem aufgesetzt hatte, erwachte die Eifersucht der ersten Gemahlin, welche auf den König eine Weinschale warf. Voll Zorn befahl der König dem Ulûka sie zu tödten. Ulûka meinte, wegen eines so geringen Vergehens dürfe man die Gattin nicht tödten; der König drohte aber ihn selbst tödten zu lassen, wenn er die Königin nicht tödtete. Da geleitete Ulûka die Königin auf einen Todtenacker, übergab sie daselbst dem Schutz der Dämonen, hiess sie gutes Muthes sein und versprach sie in der Nacht unterzubringen. Als Ulûka darauf zum Könige kam, war die Glut des Zornes verrauscht.

1. Der König sagte: «Du bist voll Ruhm». Ulûka entgegnete: «Der Ruhm ist mannigfaltig. Hat man den Ruhm gescheidt zu sein, so tadeln die Feinde, hat man den Ruhm beliebt zu sein, so zürnen die Feinde, hat man den Ruhm Nahrung zu haben, ist Krankheit da».

2. Der König sagte: «Du und ich sind in Zwietracht». Ulûka entgegnete: «Die Zwietracht ist mannigfaltig. Der Rabe und die Eule sind in Zwietracht, der Eber und die Schlange sind in Zwietracht, die Henne und der Hase[17]) sind in Zwietracht».

---

17) Im Text བྱ་དང་ཡོས་མི་མཐུན; བྱ bedeutet gewöhnlich Vogel, hier aber Henne; ཡོས heisst aber nur in chronologischen und astrologischen Tabellen der Hase (vergl. Jäschke, Handwörterbuch S. 534); wie beide Thiere sich entgegenstehen, ersieht man bei Schlagintweit, Buddhism S. 319, auch bei Ideler, Über die Zeitrechnung der Chinesen Berlin 1839 S. 87; dieselbe

3. Ferner sagte der König: «Du redest unnützes Zeug». Ulûka entgegnete: «Unnütz kann man vieles nennen: Unnütz ist dem See der Regen, unnütz Feuer, wenn die Sonne aufgegangen, unnütz dem Gesättigten ein Gastmahl, unnütz ist unnöthiges Geschwätz».

4. Der König sagte: «Wenn unnütz du unnöthiges Geschwätz nennst, so fällt dies auf dich zurück». Ulûka entgegnete: «Es fällt so mancherlei zurück: es fällt zurück das Wort auf den, der nicht versteht zu sprechen, es fällt zurück der Pfeil auf den, der nicht versteht zu schiessen, es fällt zurück die Winde auf den, der nicht versteht zu winden; es fällt zurück die Schuld auf den, der nicht versteht zu handeln».

5. Ferner sprach der König: «Dass Ulûka also zu mir spricht, ist unstatthaft». Ulûka entgegnete: «Unstatthaft ist vielerlei: Ohne festzusitzen auf einem Pferde zu reiten, wenn ein gefährlicher Abgrund da ist, ist unstatthaft, ohne völlig einzuschütten die Erbsen umherzustreuen, wenn ein Sack da ist, ist unstatthaft, an einem unbezwungenen Feinde Gefallen habend gefahrvolle Leitung zu übernehmen ist unstatthaft, ein mittelloses Haus begründend sich mit Geld Schmerz zu kaufen ist unstatthaft».

6. Ferner sagte der König: «Ulûka, du verlangst geschlagen zu werden». Ulûka entgegnete: «Geschlagen zu werden verlangt vielerlei: Gold, Silber, Kupfer, Eisen werden geschlagen heiss, Pauken werden geschla-

---

Stellung haben auch der Eber (ཕག) und die Schlange (སྦྲུལ) zu einander. Man vergl. auch Pallas, Sammlung histor. Nachrichten über die mongol. Völkerschaften II S. 231.

gen hörbar, Gerste und Reis werden geschlagen Mehl, Kranich- und Geier-Fleisch wird geschlagen mürbe».

7. Ferner sagte der König: «Du bist schlimm». Ulûka entgegnete: «Schlimm ist mancherlei. Jetzt soll man die Unwissenheit gleich der Finsterniss der Verdummung nicht hegen; da es nicht nöthig ist, dass man die eignen Vorzüge ausspreche, soll der Dünkel nicht berghoch wachsen; wenn andere Mangel haben, soll bei eignem Reichthum sich nicht der Neid dem Winde gleich erheben; die Bürde des Schmerzes bei nicht zu Ende geführter Arbeit abwerfend, soll man voll Ungenügsamkeit an dem Reichthum der Güter nicht den Knoten des Geizes zuziehen; so lange man noch nicht des Todes theilhaft ist, soll man sich frommer Werke befleissigen; ist die Todesstunde gekommen, so soll man das noch nicht erlangte Gute nicht aufschieben; da auch für eine geringe Sünde grosse Vergeltung eintritt, soll man nichts Sündhaftes thun. Da zuerst das Geborenwerden allen zukommt, ist zu betrachten der Andern Sterben und Nichtsterben; beim Sterben Anderer soll man, da man auch selbst stirbt, bei dem Leichnam nicht wehklagen; wenn die Thaten nicht Anderen zum Nutzen gereichen, soll man der Zukunft nutzenbringender Lehre sich befleissigen».

Als Ulûka so gesprochen hatte, sagte der König, in welchem der Glaube rege geworden war: «Suchend findet Vater man und Mutter, früh und Abend nöthiges Feuer und Wasser; fehlte es, so ist der Fund nicht klein; für die Zukunft nöthig ist die hehre Lehre». Ulûka sprach: «Da zur Lehre du bekehrt, musst du, der du auf Leib und Geist nicht acht gegeben, dem man nicht gesagt,

dass man auf die Zukunft wohlbedacht das Nichtige bezwingend sterben, das Wesentliche betrachtend sterben müsse, dass was in früher Zeit Gutes man und Böses hat verübt, wie man gehandelt, also dieses uns nachfolge, dem trefflichen Tugendfreunde gehorchend seinem Worte nachkommen, bis zum Tod dem trefflichen Gesetz Genüge leisten. Stirbst du, so beschleunige die untheilhaftige Anstrengung; durchaus nichts Unheilsames lass in den Kern der Lehre; Gutes, das wahre Früchte trägt, übe, unterlasse das Böse; auch um den Preis des Lebens gieb die Sittlichkeit nicht auf; über das Treiben der Welt im Gemüth Überdruss empfindend, die durch den Kreislauf zurückbleibenden Aufregungen vermeidend, musst du das Sichere erstreben, Milde und Barmherzigkeit in dem geläuterten Sinne beständig hegen, aller Dinge Wesenheit unbefangen und ungehemmt betrachten, die wahre Natur des Scheins und Seins erfassen».

Also sprach Ulûka in vielen Worten und um den König noch mehr im Glauben zu befestigen, übergab er ihm die zuvor von ihm verborgene Gattin; der König aber äusserte keine Freude. Ulûka fragte den König, weshalb ihm die von ihm zum Tode verurtheilte Gattin nicht mehr zur Freude gereiche. Der König antwortete: «Nicht ist eine Gattin mir von nöthen; da in dem Eitlen sicher alles schwindet, die durch die Lehre gebotene Reife nicht leer ist, muss in Betrachtung des unsterblichen Wahren mein ganzes Wirken sein». Der König zog sich von allen Geschäften zurück, befleissigte sich eines frommen Wandels und erlangte einen der Wiedergeburt nicht unterworfenen Gesetzes-

körper[18]. Auch Ulûka verschwand, nachdem der von ihm angenommene Körper sich aufgelöst hatte[19].

18) Vergl. Jäschke, Handwörterb. S. 22.

19) Obwohl sich zu Ende noch die Notiz befindet, vorstehendes Sûtra sei von dem indischen Paṇḍita Viçuddhasiṁha und dem Interpreten Ka-wa-*d*pal-*r*tsegs übersetzt worden, so ist an der Richtigkeit dieser Angabe schon deshalb zu zweifeln, weil die in Anmerkung 17 erklärte Feindschaft zwischen Henne und Hase sowie zwischen Eber und Schlange nicht indischer Anschauung entsprungen zu sein scheint. Beide Gelehrte werden namentlich als Übersetzer von Vasubandhu's, Vinajadeva's und Kamalaçîla's Werken im Tandjur genannt.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, p. 321—322.)

$\frac{24\ \text{Avril}}{6\ \text{Mai}}$ 1879.

Collection numismatique orientale de l'Ermitage Impérial; 1852—1879. Par M. Brosset.

Lors de l'installation du nouvel Ermitage il fut jugé convenable d'ajouter aux riches trésors d'art et de science que renferme ce beau palais une collection de médailles et monnaies orientales, et sur la proposition de S. E. M. Gille, M. l'académicien Brosset eut l'honneur d'être choisi pour la surveiller.

Voici l'histoire succincte du développement de cette institution.

Une collection numismatique orientale existait déjà à l'Ermitage Impérial et se composait alors, à la fin de juillet 1851, de 2415 monnaies musulmanes, indiennes et chinoises . . . ., dont la masse principale résultait des quatre collections suivantes:

1) La première et la plus ancienne, formée d'un beau choix de khalifes, Samanides, Bouweihides et autres, de provenance non déterminée.

2) La seconde, composée exclusivement par ordre de Sa Majesté l'Empereur Nicolas, d'un choix de monnaies d'or et d'argent des derniers sofis, des dynasties Afchare, Zende et Qadjare, fait avec soin,

parmi les sommes payées en espèces à la Russie en vertu du traité de Tourkmantchaï, en 1828.

3) La troisième, dite de Varsovie, avait primitivement appartenu à M. Wängg, antiquaire de Moscou, qui l'avait achetée en 1813, dans le district d'Oufa, gouvernement d'Orenbourg. Depuis lors on ignore par quelles mains elle avait passé. La plus grande partie s'en rapportait aux khans de la Horde-d'or ou Djoutchides, et le reste, en petit nombre, aux khalifes, Samanides et autres.

La quatrième, formée en partie d'une autre collection de Varsovie, en partie de celle de M. d'Italinski et d'autres moindres groupes, renfermait, outre les éléments ordinaires, bon nombre de Djoutchides, d'Osmanlis et surtout de khalifes, de Samanides et autres, en cuivre; or on sait qu'après l'or les anciennes monnaies en cuivre sont les secondes dans l'ordre de la rareté.

Indépendamment de ces collections fondamentales, l'Ermitage Impérial s'était successivement enrichi de sept curieux et intéressants suppléments, dont il va être parlé, tous compris, hors les deux premiers, dans le nombre des pièces ci-dessus énumérées.

a) 28 №№ de la plus grande rareté, de différentes dynasties musulmanes, ramassés dans les provinces Transcaucasiennes et reçus à l'Ermitage le 22 avril 1840.

Parmi les objets déposés à l'Ermitage en même temps que les monnaies ici mentionnées, il s'est trouvé un bracelet en verre, provenant d'un tombeau situé au bord de la rivière Alazan, dans l'ancien Cakheth, aujourd'hui districts de Sighnakh et de Thélaw, dans

la partie orientale du gouvernement de Tiflis. Ce bracelet curieux représente un serpent se mordant la queue; il est figuré dans le grand ouvrage des Antiquités du Bosphore-Cimmérien, pl. XIV, n. 7.

b) 26 №№. Tant Ispehbeds que Sassanides, Djoutchides et autres.

c) 4 monnaies en argent, de Rousoudan, reine de Géorgie, morte en 1247; de Giorgi XII, roi du même pays; des khans de Gandja et de Chéki, fin du XVIIIe siècle, trouvées au village de Goumalassari, près de Tsarskoé-Sélo, en 1843, par S. A. I. Monseigneur le duc de Leuchtenberg.

d) Un certain nombre de monnaies chinoises, envoyées par M. Warrand, octobre 1844.

e) 26 №№ ou 46 pièces djoutchides, depuis Djani-Bek jusqu'à Tokhtamych, exhumées à Saratof en 1847.

f) 6 №№ en 14 exemplaires, de magnifique monnaies d'or des souverains patans, trouvés dans les ruines de Séraï et reçus à l'Ermitage en octobre 1849.

g) 200 Samanides trouvés en février 1849, dans le gouvernement de Smolensk, lors de la construction de la chaussée de Vitepsk à Sloslavsk, près du village de Doubrovenka, à 4 verstes de Smolensk, dans la direction de Vitepsk. De ces monnaies, comprenant l'intervalle entre Ismaïl I^r et Nouh I^r, plusieurs sont très rares et inédites.

Non content d'avoir dressé successivement des catalogues chronologiques des collections ci-dessus mentionnées, le célèbre numismate M. Fraehn a publié plusieurs notices d'ensemble, propres à en faire connaître la valeur scientifique, soit dans le tome IX, des anciens Mémoires de l'Académie Impériale des

Sciences, V° série, soit dans le tome IV du Bulletin Scientifique, № 20, en 1838; comme aussi des indications de détail, dans plusieurs articles du même Bulletin.

A l'énumération précédente il faut joindre encore les nouvelles et importantes acquisitions faites par l'Ermitage Impérial depuis l'époque indiquée au commencement de cette notice.

A. D'abord, en juillet 1851, la collection de doubles du Musée asiatique de l'Académie Impériale des Sciences, composée de 336 pièces: malheureusement peu de khalifes; beaucoup de Samanides, de Djoutchides, de monnaies ottomanes. Presque toutes ces pièces manquaient à l'Ermitage.

B. 402 monnaies d'argent, provenant d'une riche trouvaille faite à Kief, en juin 1851, par un soldat occupé aux travaux de fortifications, dont presque la moitié entièrement effacées. Parmi les autres il s'est trouvé une soixantaine de khalifes, dont plusieurs de la plus grande rareté, et un nombre considérable de pièces d'Ismaïl Ir, Samanide. Beaucoup de celles-ci sont à peu près neuves, et la plupart manquaient aussi à l'Ermitage.

Dans un article consacré à cette trouvaille (Jour. de St.-Pétersbourg, 1851), il a été dit qu'elle était la première de ce genre faite à Kief: c'est une inéxactitude apparente, car elle avait été précédée d'une autre, datant de l'année 1845, composée de 200 monnaies de cuivre, de Boukhara, se rapportant aux années 750—1250 de notre ère; mais cette dernière n'était pas connue par la voie des journaux littéraires, lors de la découverte du dépôt de Kief.

Dans le même vase qui contenait les monnaies dont on vient de parler, il s'est trouvé un bracelet de femme, en or, formé de gros fils contournés ensemble et portant une contremarque ou contrôle de huit petits carrés, superposés en deux lignes; les carrés 2° en haut et 3° en bas sont traversés par une ligne oblique. On ne sait si c'est un produit de l'art arabe ou de l'industrie des Slaves, au commencement du X° sciècle, car la monnaie la plus récente du dépôt est datée de l'an 907 de Jésus-Christ. En tout cas cette pièce, véritablement curieuse, unique en son genre, est maintenant déposée dans la salle Scytho-Grecque, parmi d'autres objets de provenance orientale.

C. Une collection de Djoutchides (334), dont le catalogue chronologique a été dressé en 1840 par M. Desmaisons.

D. 21 monnaies, dont 10 byzantines, de l'empereur Héraclius avec son fils Héraclius-Constantin, tombant entre les années 613—641 de notre ère; 10 Sassanides se rapportant à Péroz, mort en 488 de Jésus-Christ, et à ses successeurs jusqu'à Vahraran VI, usurpateur, en 590; une bactrienne, inconnue jusqu'à ce jour. Cette dernière circonstance et celle, que les monnaies sassanides sont très rares dans les dépôts trouvés jusqu'à présent en Russie, rendent très remarquable cette collection, bien que numériquement peu considérable. Elle a été trouvée à la fin de l'année 1851, dans le district de Krasnooufimsk, gouvernement de Perm, conséquemment aux confins de l'antique pays occupé par les Slaves, non loin des Bulgares de la Kama, et est entreé à l'Ermitage le 1er mars 1852.

E. Une masse d'environ une centaine de pièces d'argent des Djoutchides, agglutinées ensemble très fortement, par suite d'un long séjour dans la terre. Elle a été trouvée en 1849, dans le gouvernement de Saratof, près des ruines de l'ancienne capitale de la Horde-d'Or, avec quantité d'autres objets.

F. 4 monnaies de Maroc, provenant de la collection Reichel, incorporée à celle de l'Ermitage Impérial.

G. 5 monnaies rapportées d'Egypte par feu S. A. I. le duc de Leuchtenberg, remarquables autant par leur rareté que par un bel état de conservation: Wasit, 109—727, sous le khalife Hicham; dinar, frappé en 113—731, sous le même; autre, Misr, 200—815, sous le khalife Al-Mamoun; autre, Misr, 406—1015, sous le fatimide Hakem Biamr-Illah; un verre avec le nom de Jezid, fils de . . . . , sans date.

H. Enfin pour rendre complète la collection orientale, on y a adjoint:

1°, sept de ces monnaies gréco-arabes, frappées avant l'an 75 de l'Hégyre, 694 de notre ère, à Damas, à Hémèse, à Baalbek.

2°, 26 monnaies, Sassanides et Ispehbeds, qui faisaient précédemment partie de la collection gréco-romaine de l'Ermitage, ainsi que

3°, 23 monnaies, d'argent et de cuivre, frappées à Tiflis sous le gouvernement russe, avec légendes géorgiennes, provenant de la collection russe.

I. Trois petits groupes de monnaies sassanides, des khalifes, des khans de Crimée et des Sofis de Perse, de diverses provenance.

Depuis le 1er août 1852 jusqu'en 1857 la collection de l'Ermitage a fait encore des acquisitions, non

moins belles que nombreuses. Ce qu'elle a obtenu de divers particuliers, en choisissant, parmi les pièces offertes par eux en vente, celles qui lui étaient nécessaires, se monte à plusieurs milliers. Parmi celles-ci 587 chinoises et japonaises, dont un itsébo (en or), deux Nandioguin (en argent), et un fort lingot de même métal, tous objets de grande rareté, enfin beaucoup de dirhems, Seldjoukides et Houlagouides.

Il s'est trouvé dans le nombre une monnaie d'or du Samanide Nasr II, Nichabour, 331 de l'Hégyre, 942 de J.-C., la sixième pièce d'or, connue alors, de la dynastie samanide; un second dinar du même, frappé à . . . . sous le khalife Mottaki, en 333 — 944, à ce qu'il paraît, la 7° connue, provenant de la collection Roskovchenko, acquise en août 1855; en 1857, quatre Samanides en or, de la collection du feu comte Pérofski, sont venus de nouveau enrichir celle de l'Ermitage; de curieuses monnaies des Ommiades d'Espagne et une soixantaine de Sassanides, dont plusieurs inédites, offrant des séries d'années et, comme on le pensait avant les dernières découvertes, de villes, fort intéressantes.

Les recherches opérées par les ordres de feu comte Péroffski, ministre des Apanages, nous ont procuré, en août 1853 et en février 1854, 99 monnaies rares, des Sassanides, des khalifes, des Okaïlides, des Ortokides, un Thoghrul-Bek en or, frappé à Nichabour, et deux jolies pagodes en or, frappées dans l'Inde méridionale.

Le musée d'antiquités nationales (Оружейная палата) de Moscou, a envoyé à l'Ermitage, en 1854, 21 monnaies, dont une chinoise, en or, presque la seule

connue, puis une masse de monnaies djoutchides se rapportant aux anneés 713—730=1313—1329. Ce que la collection, déjà très riche, en retirera de pièces rares et inédites, ne sera pas très considérable; car, outre ce qu'elle possédait en 1851, les collections Pogodin et Karabanof et la trouvaille de Voskrésensk l'avaient considérablement grossie, et les cabinets russes abondent en Djoutchides qui sont, pour ainsi dire, des produits du sol.

Au mois de décembre 1853 M. Guyon, chirurgien en chef de l'armée française en Afrique, eut le bonheur de voir agréer par S. M. l'Empereur l'hommage de la description de son voyage aux Zibans et une collection de monnaies diverses. Il s'y trouva 91 pièces musulmanes, frappées en Afrique, soit sous les derniers sultans ottomans et beys de ces contrées, soit sous Abd-èl-Qader. Toutes ces dernières, quoique de date assez récente et se rapportant aux cinquante premières années de ce siècle, sont pourtant, vu l'éloignement des lieux, rares et difficiles à se procurer, en Russie.

Quelques mois auparavant, M. le comte Alexis Ouvarof faisait également hommage à Sa Majesté de 71 monnaies musulmanes, l'un des fruits de ses recherches dans le gouvernement de Vladimir, et se rapportant aux années 906—968 de notre ère: ce sont des Samanides, Okaïlides, Alides et Hamadanides, toutes fort intéressantes par leur rareté, mais malheureusement très endommagées par le temps.

Mais parmi les groupes, plus ou moins considérables, qui viennent d'être passés rapidement en revue, le plus riche et le plus remarquable est la collection

Néiélof, composée de 569 pièces, qui presque toutes ont pris place sur les plans inclinés de l'Ermitage, en février 1853, soit comme nouveautés, soit comme doubles: un très petit nombre sont restées sans emploi.

La collection Néiélof a d'autant plus de prix, qu'elle a été examinée et classée autrefois par le savant académicien Fraehn, qui en a fait connaître les raretés dans diverses dissertations, aujourd'hui imprimées. Les plus beaux morceaux en étaient, sans contredit: la pièce de l'an 80 de l'hégyre, frappée à Béram-Qobad ou Niram-Qobad, alors unique; deux autres à Damas, en 80 et 83, 699 et 702 de J.-C.; les deux monnaies de cuivre des premiers Samanides, Samarkand, 244—858, sous Ahmed I, et 271—884, sous Nasr I, fils du précédent, pièces déjà connues d'ailleurs, mais excessivement rares; enfin 61 monnaies des khans Hoeï-Hé, régnant dans le Turkestan, offrent presque toutes les singularités connues de cette série, pour laquelle peu de cabinets sont en état de rivaliser avec celui de l'Ermitage.

Depuis 1857 une heureuse circonstance a fourni à la collection de l'Ermitage de précieux enrichissements. L'habile antiquaire et numismate M. Bartholomaei, général-major († 1870), fut invité par ordre Suprême à s'occuper, dans les moments laissés libres par son service, à collectioner pour l'Ermitage ce qu'il trouverait d'intéressant dans la Transcaucasie. Dans l'espace d'environ une année le cabinet a reçu par cette voie 662 monnaies, dont trois, entre autres, sont des *unica* constatées: deux dirhems de Bagrat IV, roi de Géorgie, et un dinarin du troisième chef de la dynastie des Ismaïliens (Assassins), dont l'existence

n'était pas même soupçonnée. Sur l'invitation des autorités compétentes, M. Moukhin, consul russe à Beyrouth, fit aussi parvenir en 1858 une série, sinon très nombreuse, dumoins parfaitement choisie, d'Ortokides, de Seldjoukides et d'Arméniennes de Cilicie, dont il sera fait mention en son lieu.

Les offrandes gracieusement agréées par S. M. furent également très considérables: 151 pièces, la plupart Djélairides et 12 Mozaffèrides, très rares, offertes par le Prince-lieutenant du Caucase, et 191, recueillies par M. Gille, durant son voyage en Orient.

L'acquisition la plus remarquable de cette période est celle de 243 pièces diverses et de 48 Sassanides, provenant du colonel Lutzenko, aujourd'hui directeur du musée de Kertch. M. Gille a eu également le bonheur de se procurer par voie d'achat de très précieuses raretés, telles, entre autres, que deux Samanides en or et un atabek Loulou, de même métal.

Au moyen de ces diverses acquisitions le cabinet oriental possède aujourd'hui, en novembre 1859, près de 7000 pièces, presque le triple de l'année 1851.

Depuis lors il s'est enrichi de plus de 200 pièces, dont les plus remarquables sont: une curieuse indo-sassanide, en cuivre, une gréco-arabe, de l'atabek de Sindjar Emad-ed-Din Mohammed, de même métal; dix belles fatimides d'Egypte, en or, et 13 verres; enfin un touman du chah actuel, Nadir-ed-Din.

On a dit plus haut qu'il existait des catalogues chronologiques de toutes les monnaies orientales de l'Ermitage, rédigés pour la plupart par M. Fraehn, jusqu'en 1851; mais ces catalogues étaient isolés, ainsi que ceux des 19 groupes, plus ou moins nom-

breux, auxquels ils se rapportent. Après avoir reçu et reconnu chaque pièce, la première et indispensable opération fut de fondre ensemble tous les groupes et de les ranger, par classes, dans un ordre chronologique rigoureux, en éliminant les véritables doubles.

Prenant donc pour guide le plus riche catalogue connu de monnaies orientales, la Recensio numorum Mohammedanorum ou Description du Musée asiatique de l'Académie Impériale des Sciences, on rangea en une seule série chronologique, par dynasties et par sous-divisions, toutes les séries particulières ci-dessus énumerées, et l'on s'occupa à en dresser le catalogue général.

Toutefois la seconde collection, celle provenant des paiements faits par la Perse, n'a pas été rompue pour entrer en détail dans la série des souverains de la Perse, parcequ'elle forme un monument glorieux pour la Russie, dont le souvenir doit être religieusement gardé.

En même temps, pour rendre plus agréable à l'oeil la vue d'une collection qui ne saurait piquer la curiosité du public ordinaire, comme aussi pour faciliter les recherches, on a muni chaque dynastie d'un grand billet rouge, portant, outre son nom, le № de la classe à laquelle elle appartient; chaque souverain est marqué sur un billet moindre, noir et rouge; enfin chaque monnaie offre le nom de la ville et les dates, musulmane et chrétienne, de la frappe: le tout en lettres d'or, sur un fond noir.

Disons avec regret que plusieurs classes de monnaies musulmanes manquent entièrement à l'Ermitage ou y sont faiblement représentées. Ce sont: les Hamoudides et émirs de Murcie, cl. III; les Tahirides

et Soffarides, cl. IV et V; les Soubouctéguinides, cl. VIII; les Alides, sous-division de la cl. XII; les atabeks de Sindjar, sous la cl. XIV; les Mouwahides, cl. XIV B; les Eïoubides de Miafarékin, cl. XV; les Serbédariens, sous la cl. XVII; les Saadides et Alides, cl. XXVII; enfin les Bataves et Anglais, cl. XXVIII c.

Quant aux doubles, encore nombreux dans la collection, ils ne pourraient être éliminés complètement, sans inconvénient, que lors de l'achèvement du catalogue raisonné, détaillé.

En outre la dynastie Almoravide; celle des Nasrides, de Grenade; des Abou-Hafs, d'Afrique et des Mozaffërides, figurent maintenant sur les tablettes de l'Ermitage, et les Bagratides de Géorgie, ainsi que les Ismaéliens de Perse y ont des représentants, inconnus dans les autres cabinets de l'Europe.

Au lieu de répéter ici ce qui a été écrit par M. Fraehn sur les raretés du cabinet oriental de l'Ermitage, et de décrire les pièces qu'il a caractérisées des titres d'uniques, d'extrêmement rares, ou d'inédites, il vaudra mieux donner des indications positives sur l'état actuel de la collection, dans son ensemble.

La collection orientale de l'Ermitage est distribuée dans 17 armoires vitrées, dont 13 sont réparties dans la galerie dite des Loges de Raphaël. Il en existe trois catalogues: l'un par classes et par ordre chronologique, où les monnaies sont inscrites au fur et à mesure de la réception; le second, dans le même ordre, mais descriptif, qui se complète chaque jour, et qui est présentement achevé entièrement; le dernier consacré aux doubles, dénomination qui comprend seulement les doubles parfaits; car plusieurs ont été lais-

sées sur les tablettes, lorsqu'ils sont nécessaires pour former la légende complète d'un mauvais exemplaire, surtout pour les classes 20me, Djoutchides, et 28me, Géorgie.

№ I. Classe préliminaire, Sassanides, où se distinguent entre autres un Ormizdas I, très rare, et un Khosro II en argent. Les collections Roskovchenko, Reichel et Lutzenko ont fourni la plupart des pièces.

№ II. Khalifes ommiades et abbassides orientaux. Ici sont déposés d'abord quelques-unes des pièces gréco-arabes, frappées avant l'an 76 de l'hégyre, dans les villes du khalifat, dont la capitale était alors Damas; puis, entre autres, trois pièces de l'an 80 H. — 699, frappées à Béram-Qobad, à Damas et à Basrah; trois en cuivre, de Djézireh, frappées vers l'an 128 H. — 745; des dirhems de Haroun-Abad, 168 H. — 784; Asbahan, 194 H. — 809; Koufah, 199 H. — 814; Médinet-es-Sélam, 229 H. — 843, avec légende en spirale; cf. Samanides, en 304 H. — 916, Samarkand. Dix seulement des monnaies khaliphales de la collection sont en or, sans ou avec indication du lieu de frappe.

Dans la suite des dirhems on remarque une belle série d'Abbassides, 70 — 334 H. = 883 — 934, trouvées en Géorgie et mise en ordre par M. Bartholomaei.

On remarque également un fels de Barda, 159 H — 777, frappé sous le khalife El-Mehdy et sous l'inspection d'Iézid, fils de Saïd; Arran, 193 H. — 208, sous El-Amin et sous l'inspection d'Abbas, fils de Djafar; un dirhem, Koufah, 199 H. — 814, sous El-Mamoun et sous l'inspection de Fatmi el-Asphar,

unique il y a dix ans; un fragment de dirhem, 267 ou 268 H. — 880, décrit par Erdmann, avec commentaire et rectification par l'habile orientaliste M. Reinaud (Journ. as. 1841). D'autres fels sont dignes d'attention, tels que: Boukhara, 148 H. — 765; Débil ou Dovin, 154 H. — 770; Médinet-es-Sélam, 187 H. — 803; Fars, 258 H. — 871.

Parmi les incertaines plusieurs sont très intéressantes et n'ont encore pu être déterminées qu'approximativement par les plus habiles numismates.

№ III. Classes 3—5 et commencement des Samanides. Peu riche en Ommiades d'Espagne, cette armoire offre trois Nasrides en or, de Grenade; Abd-Allah-El-Ghami-Billah, et Abd-Allah-El-Ghalib-Billah, commencement du XIVe s., mais malheureusement sans date; trois Almoravides en or, Ichbiliyah (Séville) 517, 518 H. — 1123, 4; un Abou-Farès en or, sans date visible.

Un dirhem Ikhchidide d'Aly, frappé à Philistin, 355 H. — 966.

Quant aux Samanides, outre les deux fels primitifs déjà mentionnés, les pièces les plus remarquables sont les dinars de Mohammédiyah 317 H. — 929; Hamadan et Mohammédiyah 330 H. — 941; Nichabour et Mohammédiyah, 331 H. — 942, et un où le nom de ville est indéchiffrable, 333 H. — 944. Les Tahirides et Soffarides sont peu nombreux.

La dynastie samanide se termine dans l'armoire IV et offre cela de remarquable, que la très grande majorité des pièces a été trouvée dans le sol russe: ce qui s'explique tant par les incursions fréquentes

des Varègues en Asie, que par le commerce de l'Asie avec l'Europe, qui suivait alors la voie du nord.

Les incertaines et curiosités renferment bon nombre de contrefaçons et de singularités de frappe.

№ V. Classe 7—10. La série des Hoeï-Hé ou Ileks, khans du Turkistan, est riche en noms propres, tels que: Nasir ben Aly, Qotb-ed-Dauleh, Iousouf-Arslan, Arslan, Ahmed, Béha-ed-Dauleh, Chems-ed-Dauleh, Aly ben Houseïn.

Les Soubouctéguinides sont représentés par deux belles pièces en or, de Mahmoud, Ghaznah, 387 H. — 999; de Masoud, Nichabour, 422 H. —1031.

Des kharizm-chahs la collection possède quatre grands et magnifiques fels, Samarkand, 610, 614, 615, = 1213, 1217, 1218, qui, bien que décrits dans d'autres musées, n'en sont pas moins remarquables par la rareté et par une belle conservation.

La classe 10, celle des Bouweihides, si rares dans toutes les collections, se compose ici de 37 pièces. Les Okaïlides et Dilémites, ainsi que les Mérouanides, ont encore moins de représentants.

Des circonstances matérielles ont fait déposer ici un curieux collier, composé de perles et d'olives d'argent, travaillées au repoussé et couvertes de granules, entremêleés de huit dirhems Samanides, d'Ahmed II, de Nasr II, de Nouh I, de Mansour I, d'Abdalmélik II et de Mansour II. Le plus récent est de la dernière année du X° s. Plusieurs de ces monnaies sont de grossières contrefaçons bulgares, qui, pour être connues par les travaux dont elles ont été l'objet, n'en sont pas moins curieuses.

№ VI. Dans la classe 12, les Seldjoukides de l'Iran

sont représentés, par un beau dinar de Thoghril-Bek, frappé à Nichabour, et par un autre de Barkiarok, Médinet-es-Sélam 488 H. — 1095, provenant d'un envoi de M. Moukhin, consul russe à Beyrouth.

On croit aussi pouvoir attribuer à l'un de ces sultans deux fels, imitant sur l'avers les pièces de Romain Diogène et Eudoxie Dalassène et au revers portant le nom de Masoud, fils de Mohammed.

Ici sont également placées 21 pièces de bas argent, mal frappées, que le type d'un cavalier décochant une flèche en arrière pourrait faire regarder comme Seldjoukides, mais sur lesquelles il est à-peine possible de lire un nom comme Arslan-Bek; lieu de frappe et date inconnus. Par la comparaison avec des monnaies analogues, frappées par un certain Alouch-Bek, ou peut-être simplement «du grand oulous mongol,» Tiflis et Gandjah, 642 H. — 1244, il faudra peut-être les attribuer aux premiers Mongols, maîtres de la Géorgie et de la Perse septentrionale.

Quant aux Seldjoukides d'Icône, on en trouve une belle suite 608—670 H. = 1208—1271, de Koniyah, de Kaïsariyah, de Siouas, l'une de celles-ci frappée en moharrem 659 H. — 1260; de Sardes, 657 H. — 1259; de Mâden-Chéher, 655 H. — 1257 et 670 H. — 1271.

Les Ortokides d'Hisn-Keïfah, d'Amid et de Mardin, ainsi que les atabeks de Mousoul, de Sindjar, d'Aderbidjan et d'Irbil, la majeure partie en cuivre et de beaux exemplaires, provenant de MM. Roskovchenko et Lutzenko, et d'un envoi de M. Moukhin, forment une série remarquable, de ces monnaies à figures qui, sans être de la dernière rareté, n'abon-

dent pourtant pas dans les cabinets. La pièce la plus belle, unique à ce qu'il semble, est le dinar de Bedr-Eddin-Loulou, Mousoul, 652 H. — 1254, due à l'obligeance d'un numismate bien connu, M. Soret.

Des Fatimides d'Egypte et des Eïoubides la collection possède une vingtaine de ces jolis dinars, si difficiles à déchiffrer, dont les plus beaux sont dus à la munificence de feu S. A. I. le duc de Leuchtenberg, ainsi qu'il a été dit plus haut; d'autres ont été réunis par M. Gille, durant son voyage en 1858.

Parmi les Mameluks circassiens un beau dinar, d'Abou-Saïd-Khochkadam, sans date, provient de la même source.

Encore dans cette même armoire se voient de précieuses et magnifiques pièces d'or, des sultans patans ou Avghans, du Pendjab; Iskender II, sans date ni lieu de frappe, vers 1261—1302 de l'ère chretienne; de Mohammed, fils de Taghliq, dont deux frappées à Dehly, 742, 744 H. — 1341, 1343; de ces deux la première existe ici en or, en contrefaçon du même métal, et en cuivre plaqué d'or; il y en a aussi un exemplaire, en cuivre simple; enfin de Mohammed-Chah et de Pirouz-Chah. Ces pièces, très rares, ont été trouvées au nombre de 14, dans les ruines de la ville tatare de Séraï, à 120 verstes au nord-ouest d'Astrakhan, dans une fouille opérée sous les auspices du feu comte Pérofski. Les autres ont été acquises. Elles portent, outre le nom du prince avghan, celui des khalifes Abbassides d'Egypte: El-Moktafi-Billah, Soliman; Hakim Biamrillah, Aboul-Abas Ahmed et Aboul-feth Mohtazed-Billah. Il est douteux qu'il s'en trouve beaucoup de semblables dans les cabinets européens.

Enfin ici encore sont déposées de très nombreuses pièces arabes et bilingues des Houlaguides, depuis le milieu du XIIIme s. jusqu'au dernier souverain de la dynastie, Anouchirwan, 743 H. — 1342. Il est impossible d'énumérer toutes les variétés de lieux de frappe et de mois qui y sont noteés. Il y a une pièce remarquable d'Abou-Saïd, frappé à Aran, 716 H. — 1316; une autre, unique jusqu'à présent, Abou-Saïda, 33e année de l'Ilkhaniyah, donc en 733 H. —1332, enfin une très grande et magnifique, en argent, Tébriz, 724 H. = 1323, 4, décrite par le savant M. Mehren, dans le t. XXIV du Bulletin de l'Académie, p. 317.

Parmi les incertaines de cette classe une bilingue, avec un nom de souverain, en lettres mongoles, qui n'a pas encore été déchiffrée, paraît digne de fixer l'attention. Plusieurs ont été frappées à Ani. Bien qu'on n'ait pu en fixer la date, on sait positivement qu'il en a été frappé en cette ville, par les Ilkhans et Ilkhanides, en 770 H. —1368, ce qui suffirait pour prouver qu'Ani n'a pas été abandonné immédiatement après le fameux tremblement de 1319.

Après les Houlaguides vient une riche série de Djélaïrides ou Ilkhanides: Cheikh-Ovéis, Houséin-khan et Ahmed; sur ces monnaies on rencontre fréquemment les noms des villes monétaires Tousan, Ouan, Bakouyah, Chabran, et notamment celui d'Ani.

Enfin la dynastie des Mozafférides compte une douzaine de pièces, frappées en 767 — 1365, 777—1375, à Tébriz, à Maraghah, à Nakhtchévan, à Astar ... etc. Ces pièces proviennent, ainsi qu'une bonne partie des précédentes, d'une trouvaille faite en 1858 sur les

bords de l'Araxe, et envoyée par S. E. le prince-lieutenant Baratinski.

Le № XII, placé au milieu de la galerie, dans l'endroit le plus apparent, renferme 454 monnaies d'or et d'argent provenant de la contribution payée par les Persans, en 1828, lors de la conclusion du traité de Tourkmantchaï, et qui forment une suite presque continue entre les années 1129—1716, 1244—1828. Bien qu'elles s'intercallent et soient inscrites à leur place chronologique parmi les monnaies de la dynastie Sofie (№ X, XI), la direction de l'Ermitage n'a pas cru devoir rompre une collection qui forme une sorte de trophée national.

L'oeil y est surtout attiré par 12 grandes pièces en or, dont deux carrées, les autres rondes, frappées en 1210—1795, sous Agha-Mohammed-khan, sans doute avec l'or que lui valut le sac de Tiflis.

Toutes portent le symbole chiite, quelques-unes l'emblême du paon, d'autres celui du lion et du soleil, et rappellent les unes la victoire de Nadir sur le grand-mogol, en 1739, les autres un symbole de la force et de la gloire, très aimé des artistes persans.

Ici encore se trouvent deux demi-toumans d'or (1 r. et $1/2$ ar.) frappés à Hérat ou sous Hérat, l'un sans date, avant la prise de la ville par Nassir-Eddin-Chah, l'autre avec la date 1273-1856; enfin une médaille d'honneur, du Nichan-Iftikhar, en argent doré, de fabrique européenne.

Les №№ VII, VIII, IX, contiennent la classe 20, celle des Djoutchides ou khans de la Horde-d'or, c.-à-dire de la horde à la bannière jaune ou impériale, très riche en monnaies régulières et en singularités,

moins toutefois qu'elle ne le paraît, à cause de la nécessité où l'on s'est vu de retenir souvent plusieurs exemplaires de la même monnaie, pour en former une légende parfaite. On rencontre, dans le nombre, la majorité des pièces des dépôts d'Ecathérinoslav et de Tétiouch, si habilement décrites par M. Paul Savélief, dans les Труды восточнаго отдѣленія Императорскаго Археологическаго общества, en 1858.

Les dernières tablettes du № IX sont occupées par les monnaies des khans de Crimée, dont les plus anciennes sont celles bilingues, arabo-italiennes, frappées à ce qu'on croit par les Génois, vers 1465, sous Hadji-Gireï. Parmi les pièces, si mal exécuteés, de cette dynastie, on remarquera la belle médaille, en argent doré, de la première année de Chahin-Gireï, fils d'Ahmed, 1191—1777.

№ X. On voit ici, en premier lieu, un petit nombre de monnaies de la classe 22, ou des Timourides du Djagataï, dont la plus belle frappée à Hérat en 827 H. — 1423, sous le règne de Chah-Rokh.

En second lieu les Djanikhanides de Boukhara, dont plusieurs tillahs (d'or) appartiennent à Aboulfeïz Mohammed, XVIIIe s. Cette série s'est fort augmentée, tout récemment, par l'adjonction d'un nombre assez considérable de pièces des émirs manguites, dont l'avénement remonte à 1785.

Comme complément à cette classe citons un nombre assez restreint de monnaies modernes de Khiva, Khokand et Qaboul.

Puis viennent les Babérides ou grands-mogols, dont la dynastie est représentée par de beaux échantillons: par une magnifique suite de 12 monnaies zo-

diacales, en or, frappées sous Djéhanguir, 1028, 1032 H. = 1618—1622, et par une superbe roupie d'or d'Aureng-Zib, Itawah, 1108—1696, non compris les roupies d'argent afférantes à chaque rêgne.

A la suite des Babérides on a placé la grande médaille de Haïder-Eddin, premier roi d'Aoude, frappée vraisemblablement aux environs de l'année 1819.

A cette classe doivent se rapporter plusieurs jolis groupes:

1. Monnaies globuleuses, en argent, de Siam, connues sous le nom général de ticals, portant seulement des estampilles; il y en a ici (v. № XVII) de cinq calibres et poids différents.

2. Pagodes et fanons de Madras, de Porte-Nove, de Maïssour, de Séringapatnam, en or.

3. Pagodes d'argent, de Madras et autres contreés; enfin des monnaies à fallus, du Népaul et de la côte de Carnatie.

Ces groupes sont déposés № XVII.

Quelques rares monnaies des dynasties du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir et celles, fragmentées pour la plupart, des chirwanchahs, sont dans un des tiroirs de cette vitrine.

Le № XI est tout entier occupé par les monnaies de Perse, dont la série commence au № précédent; voyez aussi le № XII en entier. Parmi ces pièces un demi-touman, en argent, du module 14 de Mionnet, frappé à Ispahan, 1109 H. — 1697, est plus grand que la pièce d'Adler (Mus. Borg. Pl. VIII), mais inférieur à celle de Marsden (Num. or. Pl. XXX, № DLVI, plus grande que le plus grand module de Mionnet.

A la suite des monnaies dynastiques se trouvent une belle série de celles frappées par les chahs de Perse, en l'honneur de l'Imam Aly-Riza, vénéré à Méchhed, et une série de monnaies des villes, en cuivre, avec différents emblêmes, mais sans dates.

Les №№ XIII et XIV sont consacrés aux monnaies ottomanes, depuis Mourad I, vers 1360, jusqu'à la 19e année d'Abd-oul Medjid, en 1857. Ici abondent les pièces d'or, non malheureusement les plus belles, conséquemment les plus rares, et les affreux paras, demi-paras et piastres de bas aloi. On voit un kaïmé ou assignation de l'an 1255 H. — 1847, valant 20 piastres ou 1 r. 20 c. argent, si ingénieusement composé que ceux-là seuls qui l'ont créé pourraient le contrefaire. La collection se termine dignement par deux médailles:

Celle du Barrage du Nil, frappée en 1263 H. — 1846, en argent, et celle frappée à Constantinople, en 1265 H. — 1848 pour la restauration de la mosquée de Ste-Sophie, en or, argent et bronze.

Le № XV contient deux classes: la 27e, monnaies de Maroc, dont celles en cuivre portent, pour la plupart, leur date de l'Hégyre en chiffres européens; celles d'Abdel-Qader, frappées à Tagdemp, dont l'une de l'année 1255 H.—1839, sont de petits morceaux de cuivre, de peu de valeur.

La classe 28e, monnaies chrétiennes-arabes.

1. Au premier rang, pour le nombre et pour le choix des exemplaires, sont les monnaies géorgiennes, dont malheureusement une seule au type sassanide, de celles qui sont communément attribuées à Stéphanos II, milieu du VIIe s.

Les monnaies de Bagrat IV, Sévastos et Novélissimos, sont deux *unica*; celle de Giorgi II, késaros, aussi en argent, est très remarquable.

Au rêgne de Dimitri I se rapporte une monnaie du sultan seldjoukide de Perse Masoud; viennent ensuite les pièces de Giorgi III, portant le nom du khalife Moktafi Liamr-illah; celle du même, avec date 394—1174, et parmi celles de la reine Thamar, en cuivre, la monnaie de l'an 430—1210, portant une légende géorgienne et persane.

Puis les monnaies au nom de Rousoudan, 447—1227, dont un exemplaire a été trouvé avec d'autres en 1855, dans un pot de terre, lorsqu'après la prise de Cars les Russes s'occupèrent à réparer les fortifications de la ville. Sur ces monnaies, la plupart envoyées par le général Bartholomaei, on trouve presque toutes les contremarques connues.

Un fels de David IV, fils de Rousoudan, 742 H.—1244, avec date géorgienne peu visible, est unique. Plusieurs exemplaires de la monnaie de Dimitri II, au type supposé ΔΘ, n'ont pas encore été déchiffrés.

Après les monnaies bilingues de Dimitri II, avec la légende: Au nom du Père . . . ., viennent deux pièces extrêmement rares de Wakhtang III, l'une en argent, l'autre en cuivre, avec le monogramme bien connu de ce roi.

Parmi les pièces frappées au XVIII° siècle, lors du renouvellement de la monnaie géorgienne, il y en a deux en cuivre, au type de dragon, avec les lettres géorgiennes Ⴑ S, Ⴋ M, Ⴌ N, dont la valeur, maintenant fixée, les fait attribuer à Simon, frère et remplaçant de Wakhtang VI, en 1719.

Celles de Théimouraz II et d'Ereclé II sont assez nombreuses: parmi celles-ci une en cuivre, du module 12 de Mionnet, est remarquable par sa grandeur: Tiflis, 1179 H. — 1765.

Quant à celles frappées avec l'aigle à une ou deux têtes, depuis l'année 1781, elles offrent la plupart des singularités connues.

Cette classe se termine par la série à-peu-près complète des double-abaz, abaz et demi-abaz; des quatre ainsi que des $2^1/_2$ phouls, frappés à l'hôtel des monnaies de Tiflis depuis 1804, jusqu'en 1833; mais la médaille pour l'ouverture de cet hôtel manque ici.

2) Après la Géorgie viennent une cinquantaine de monnaies et médailles arméniennes, classées d'après le systême de M. V. Langlois, spécialiste habile, ordre auquel on ne peut ne pas rendre justice, tout en niant la possibilité de démontrer l'authenticité de la plupart des attributions aux rois homonymes.

L'exemplaire en or, assez défectueux, que possède la collection, d'une médaille de mariage, la réplique de celle-ci en bronze, d'un moindre module, et le nombre connu des variantes de la même pièce, en argent, tout cela prouve que l'usage en est fort répandu chez les Arméniens.

3. Par la rareté et par le métal, les quelque 30 pièces arabes ou bilingues des Normands de Sicile, 1110—1190 de J.-C., sont d'une grande valeur. La plupart proviennent de la belle collection Reichel. Nos exemplaires, en or, en argent et en cuivre, se rapportent à Roger I ou II, à Guillaume I et II et à Frédéric.

4. Quant aux monnaies arabes ou bilingues frap-

pées par les souverains chrétiens ou par les compagnies de commerce européennes, dans l'Inde et dans les îles du voisinage, quelques-unes sont déjà mentionnées plus haut, à la fin de la classe 24e, Babérides. Ici l'on trouve quelques pièces de l'île de Java, de celle du prince de Galles, et surtout on remarquera la jolie série des bilingues hollandaises, frappées en 1854: $^1/_4$, $^1/_{10}$, $^1/_{20}$, de gulden, avec un exemplaire de la médaille d'honneur, également bilingue, qui se décerne aux Malais fidèles: le tout exécuté sur les dessins de M. Miller, professeur à l'université d'Utrecht.

5. La compagnie anglaise des Indes-Orientales V. E. I. C. a fait frapper pour ses colonies: pour Ceylan, de grosses pièces à l'éléphant, en cuivre jaune, sans légendes musulmanes, qui sont rangées dans une autre partie du cabinet; les autres, telles que roupies et multiples, quarter-anna et autres subdivisions, forment ici un groupe peu nombreux 1798—1840; elles proviennent pour la plupart du cabinet Reichel.

Enfin à cette section se rapporte le dinar arabo-latin d'Alfonse VIII, roi de Castille, Tolède 1242 de l'ère Safaréenne, ou 1214 de J.-C.

Au № XVI se trouvent réunies de nombreuses monnaies chinoises, coréennes et sinico-japonaises, classées d'après le système du baron Chaudoir, de patiente et regrettable mémoire. Toutes les 22 dynasties n'y sont pas représentées, mais tous les types, depuis le couteau et l'habit, jusqu'à la pièce ronde avec un trou carré et des légendes arabes, grossièrement fondues.

On remarquera ici, parmi les bizarres médailles, dites des Temples: 1° une médaille en or, la seule pièce

chinoise connue de ce métal, que la légende tonte morale ne permet pas de ranger parmi les monnaies. 2° une série de 4 lingots ou pains d'argent, de différentes formes et poids, avec ou sans inscriptions, dont le plus petit était conservé (sans doute comme curiosité) dans une jolie petite boite de bambou. 3° plusieurs kobangs et itsébos (en or), monnaies japonaises, et des nandioguins (en argent), forme de l'itsébo, de différents modules, portant l'indication du poids; enfin un petit pain d'argent, globuleux, placé accidentellement vitrine XV parmi les pagodes d'argent, de Madras, et une belle plaque d'honneur en argent, accordée en 1785 à un vieillard par l'empereur Kien-Loung, lors de la fête pour l'anniversaire de sa 50e année.

Le № XVII sert aussi de repositorium temporaire.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, pag. 391—409.)

Rectifications.

S. 596 ist mit *ma*, Mutter, zu vergleichen T. مای *mâi* (*môi*) und S. 599, Z. 7 anstatt «Mütze» zu lesen: Wasserkrug. کلاه, کلا ist M. = کوزه; G. گلا *gulä*, Diminut. گلکا *gulka*. دواج *dawâdsch*, Steppdecke, kommt auch M. vor.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME VIII.

LIVRAISONS 5 — 6 ET DERNIÈRE.

ST.-PÉTERSBOURG, 1881.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à ST.-PÉTERSBOURG:	à RIGA:	à LEIPZIG:
MM. Eggers & Cº et J. Glasounof;	M. N. Kymmel;	Voss' Sortiment (G. Haessel).

Prix: 30 Cop. arg. = 1 Mk.

21 Août / 2 Septembre 1879.

Zur Naturphilosophie der Chinesen. Lì Khí. Vernunft und Materie. Übersetzt und erläutert von Wilhelm Grube.

Während die in engerem Sinne classische Philosophie der Chinesen bereits seit geraumer Zeit in Europa Eingang und Würdigung gefunden hat, ist die neuere chinesische Philosophie, wie sie zur Zeit der Sung-Dynastie (960—1115) ihre glänzendste Entfaltung erlebte, leider in viel geringerem Grade berücksichtigt worden. Jene classischen Schriften enthalten zwar die Anfänge, den Keim der chinesischen Philosophie; wie weit und in welchen Richtungen derselbe jedoch entwicklungsfähig war, können wir nur aus den Werken späterer Philosophen erfahren. In Deutschland ist der Anfang zu dem Studium der letzteren bereits durch Herrn Prof. von der Gabelentz' Herausgabe und Übersetzung des Thaí Kih thû gemacht worden, und wie lohnend ein solches Studium sei, bedarf keines Beweises mehr.

Die geeignetste Quelle für die Kenntniss der verschiedenen Entwicklungsphasen der chinesischen Philosophie ist wohl ohne Zweifel das 性理精義 Sing

lì tsing í, ein in China weitverbreitetes Sammelwerk, welchem auch der vorliegende kleine Text entnommen ist. Ich halte es für zweckdienlich, die auf dieses Werk bezüglichen Angaben in dem nicht jedermann zugänglichen Buche Wylie's, Notices on Chinese Literature p. 69 mitzutheilen.

The term 性理 Sing lè as a designation of mental philosophy, was first used by 陳淳 Ch'în Chun, one of Choo He's disciples, in the 性理字義 Sing lè tszè é; and afterwards by 熊剛大 Heung Kang-tá, in a work intitled 性理羣書 Sing lè k'eun shoo. From this time, the term became established, and numerous works were issued illustrating and developing the doctrines of the school of Choo. The third emperor of the Ming dynasty had a collection made of all the principal writings of this character, which was published in 1415, with the title 性理大全書 Sing lè tá tseûen shoo, in 70 books, embracing the writings of 120 scholars. The first book contains Chow Lëen-ke's 太極圖說 T'aé keih t'oô shwŏ; next is the same author's 通書 T'ung shoo, in 2 books; then the 西銘 Se ming, 1 book, and 正蒙 Ching mûng, 2 books, both by 張載 Chang Ts'aé; next is the 皇極經世書 Hwâng keih king she shoo, in 7 books, by 邵雍 Shaou Yung; the 易學啟蒙 Yih hëŏ k'e mûng, in 4 books, and 家禮 Këa le, in 4 books, both by Choo-He; the 律呂新書 Leih leu sin shoo, in 2 books, by 蔡元定 Ts'aé Yuên-ting; and the 洪範皇極內篇 Hung

fán hwâng keih nûy pëen, in 2 books, by Ts'aé Ch'in. After these the work is divided into 13 heads, which are expounded and elucidated by miscellaneous quotations from all authors treating on the questions in hand. These sections are intitled, — Cosmogony, Spiritual powers, Metaphysics, First principles, Sages, Literati, Education, Philosophers, Successive generations, Principle of rule, Principle of government, Poetry, and Literature. The object of this voluminous compilation, being to embody the views of all the authors who had written on the several subjects embraced, there was necessarily a great deal of repetition, and many discrepancies, one part with another. During the 18th century, when much attention was being devoted to the national literature, this was submitted to a thorough revision, and the 70 books were reduced to the compass of 12, by an imperial commission, and published with the title 性理精義 Sing lè tsing é, in which the above-noticed defects are rectified, and the essence of the doctrine given in a more convenient form.

理氣 Li Khí.

程子曰。有形總是氣。無形只是道〇離陰陽則無道。陰陽。氣也。形而下也。道。太虛也。形而上也[1]。

朱子曰。天地之間。有理有氣。理也者。形而上之道也。生物之本也。氣也者。形而下之器也。生物之具也。是以人之生[2]。必稟此理。然後有性[3]。必稟此氣。然後有形[4]○問先有理抑先有氣。曰。理未嘗離乎氣。然理形而上者。氣形而下形[5]。自形而上下言。豈無先後。理無形。氣便粗有查滓○理氣本無先後之可言。然必欲推所從來。則須說先有是理。然又非別爲一物。卽存乎是氣之中。無是氣則是理亦無掛搭處。氣則爲金木水火[6]。理則爲仁義禮智[7]○問未有天地之先[8]。畢竟是先有理如何。曰。未有天地之先。畢竟也只是理。有此理。便有此天地。若無

此理。便亦無天地。無人無物。都無該載了。有理便有此氣流行發育萬物[9]。曰。發育是理發育之否。曰。有此理。便有此氣流行發育。理無形體○問太極不是未有天地之先。有個渾成之物。是天地萬物之理總名否。曰。太極只是天地萬物之理。在天地言。則天地中有太極。在萬物言。則萬物中各有太極[10]。

黃氏榦[11]曰。天道是理。陰陽五行是氣。合而言之。氣即是理。一陰一陽之謂道也[12]。分而言之。理自爲理。氣自爲氣。形而上下是○理無迹而氣有形。理無際而氣有限。理一本而氣萬殊。故言理之當先乎氣。深思之則無不通也。

陳氏淳[13]曰。二氣[14]流行。萬古生生不息。[15]不成只是空氣。[16]必有主宰之者。曰理是也。理在其中爲之樞紐。故太化流行。生生未嘗止息。[17]所謂以理言者。非有離乎氣。只是就氣上指出個理。不離乎氣而爲言耳[18]○太極只是以理言也。理緣何又謂之極。極。至也。以其在中。有樞紐之義。如皇極[19]北極等。皆有在中之義。不可便訓極爲中。[20]蓋極之爲物。常在物之中。[21]四面到此都極至。都去不得。如屋脊梁謂之屋極者。[22]亦只是屋之衆材四面湊合到此處。皆極其中。[23]就此處分出去布爲衆材。四面又皆停匀。無偏剩偏欠之處。如北極。四面星宿皆運轉。惟此不

動。[24]所以爲天之樞。若太極云者。乃是就理論。天之所以萬古常運。地之所以萬古常存。人物之所以萬古生生不息。都是理在其中爲之主宰。便自然如此。就其爲天地萬物主宰處論。渾淪極至總天地萬物之理。[25]到所湊合。更無去處。及散而爲天地爲人爲物。又皆一一停匀。無少虧欠。所以謂之[26]太極。

Giyan sukdun.

Ceng tse hendume. arbun bisirengge. yooni sukdun: arbun akôngge. damu doro: ◯ In yang ci aljaci. doro akô: in yang serengge. sukdun. arbun-i fejergingge: doro serengge. amba kumdu. arbun-i dergingge:[1]

Ju tse hendume. abka na-i sidende. giyan bi. sukdun bi: giyan serengge. arbun-i dergi-i doro jaka be banjibure fulehe: sukdun serengge. arbun-i fejergi-i tetun. jaka be banjibure baitalan: tuttu ofi. niyalma jaka banjire de.[2] urunakô ere giyan salgabuha manggi. teni banin[3] tucinjimbi: urunakô ere sukdun salgabuha manggi. teni arbun tucinjimbi:[4]

fonjime. giyan neneme biheo. cici sukdun neneme biheo: hendume. giyan. sukdun ci aljaha ba akô: tuttu seme. giyan serengge. arbun-i dergingge. sukdun serengge. arbun-i fejergingge:[5] arbun-i dergi fejergi be jafafi gisureci. nenden amaga akô ainaha: giyan de arbun akô sukdun oci muwa. hede da bi: ○ giyan sukdun de. daci nenden amaga be gisureci ojorakô. urunakô terei da turgun be feteki seci. ere giyan neneme bihe seme gisureci acambi: tuttu seme. giyan geli encu emu jaka waka. uthai ere sukdun-i dorgi de bi: ere sukdun akô oci. ere giyan inu nikere ba akô: sukdun uthai aisin. moo. muke. tuwa inu.[6] giyan uthai gosin. jurgan. dorolon. mergen inu:[7] ○ fonjime. abka na bisire onggolo.[8] ainci giyan neneme bihe dere: antaka: hendume. abka na bisire onggolo. ainci inu damu giyan dabala. ere giyan bici. uthai ere abka na bimbi: aikabade ere giyan akô oci. inu abka na akô. nijalma. jaka akô ofi. gemu baktambure alirengge akô ombi: giyan bici. uthai sukdun bifi. selgiyebume yabume. tumen jaka be tucibume hôwaśabumbi:[9] hendume. tucibume hôwaśabumbi serengge. giyan-i tucibume hôwaśaburenggeo. wakao: hendume. ere giyan bici. uthai ere sukdun bifi. selgiyebume yabume tucibume hôwaśabumbi: giyan de arbun muru akô: ○ fonjime. da ten serengge. abka na bisire onggolo. emu gulhun śanggaha jaka' bihengge waka. abka na. tumen jaka-i giyan-i uheri gebu inuo. wakao: hendume. da ten. uthai abka na. tumen jaka-i giyan. abka na be jafafi gisureci. abka na-i dorgi de da ten bi: tumen jaka be jafafi gisureci. tumen jaka-i dorgi de. meni meni da ten bi:[10]

Hôwang gan[11] hendume. abkai doro serengge.

giyan inu. in yang. sunja feten serengge. sukdun inu: acabufi gisureci. sukdun. uthai giyan. emu in. emu yang be doro sehengge inu.[12] faksalafi gisureci. giyan. ini cisui giyan ohobi: sukdun. ini cisui sukdun ohobi: arbun-i dergi fejergingge inu: ○ giyan de songko akô. sukdun de arbun bi: giyan de jecen akô. sukdun de mohon bi: giyan. emu fulehe: sukdun. tumen hacin: tuttu giyan be sukdun ci nenden obuci acambi seme gisurehebi: śnmilame gônici: hafunarakô sere ba akô:

Cen śôn[13] hendume. juwe sukdun[14] selgiyebume yabure de. tumen jalan otolo banjire banjiburengge teyen akô:[15] damu untuhun sukdun-i teile nio.[16] urunakô alifi dalahangge bi: giyan schengge inu: giyan terei dorgide horgikô śośohon ofi. tnttu amba wen selgiyebume yabume. banjire banjiburengge. umai ilin teyen akô:[17] giyan seme gisurehengge. sukdun ci aljahangge waka. damu sukdun-i dorgici. giyan be jorime tucibufi. sukdun-ci aljaha ba akô be gisurehebi:[18] ○ da ten be damu giyan be jafafi gisurehebi: giyan be geli adarame ten sehe seci. ten serengge. mohon be: dulimba de ofi. horgikô ten-i jurgan bisire turgun: duibuleci. ejen-i ten.[19] hadaha usiha jergingge gemu dulimba de oho jurgan bisire adali: ten be uthai dulimba seme suci ojorakô:[20] ainci ten sere jaka. enteheme jaka-i dulimba de bisirengge.[21] duin ergingge ede isinjifi. gemu ten mohon ofi geneci ojorakô: uthai boo-i dulinbai mulu be. boo-i ten sehe-adali.[22] inu damu boo-i eiten jaka be duin ergici acabume gamahai ubade isinjiha manggi. gemu. ten-i dulimba ombi:[23] ubaci faksalame fisembume eiten jaka be icihiyanjame banjibuha de. duin ergingge geli yooni teksin neigen. hon fulu. hon ekiyehun ba akô ombi: uthai ha-

daha usiha-i adali: duin ergi usiha gemu śurdeme jorgośombi. damu tere aśśarakô ofi.[24] tuttu abkai horgikô ohobi: da ten sehengge. cohome giyan be jafafi gisurehebi: abka-i tumen jalan otolo enteheme forgośoro. na-i tumen jalan otolo enteheme taksire. niyalma. jaka-i tumen jalan otolo enteheme banjime banjibume teyerakôngge. gemu giyan-terei dulimba de bifi alifi dalara jakade. uthai ini cisui uttu ohobi: abka na. tumen jaka-i alifi dalaha babe jafafi gisureci. gulhun muyahôn. ten mohon. abka na. tumen jaka-i giyan[25] be uherilefi acabume gamahai ede isinjiha manggi. jai geneci ojorakô: samsifi abka na oho. miyalma. jaka ohongge. geli yooni emke emken-i teksin neigen. majige eden dadan akô ofi. tuttu da ten sehebi:[26]

Vernunft und Materie.

Čeng-tsï sprach: Alles, was Gestalt hat, ist Materie; gestaltlos ist nur die Norm. Abstrahirt man von Yen und Yang, so giebt es keine Norm. Yen und Yang sind die Materie, hinsichtlich der Erscheinungen das Untere; die Norm ist die erhabene Leere, hinsichtlich der Erscheinungen das Obere.[1]

Ču-tsï sprach: Inmitten des Himmels und der Erde giebt es Vernunft, giebt es Materie. Was die Vernunft anlangt, so ist sie hinsichtlich der Erscheinungen oberste Norm, die Wurzel, aus welcher die Dinge hervorgehen. Was die Materie anlangt, so ist sie hinsichtlich der Erscheinungen unterste Anlage, der Stoff, aus welchem die Dinge hervorgehen. Sobald mithin die Menschen und Dinge bei ihrer Entstehung[2]

durchaus Vernunft empfangen, ist Natur,[3] sobald sie durchaus (10) Materie empfangen, Gestalt vorhanden.[4]

Fragt man ob die Vernunft oder die Materie früher vorhanden gewesen sei, so lautet die Antwort: die Vernunft ist nie von der Materie getrennt gewesen. Immerhin ist die Vernunft hinsichtlich der Erscheinungen das Obere, die Materie hinsichtlich der Erscheinungen das Untere.[5] Spricht man, von den Erscheinungen ausgehend, von einem Oberen und Unteren, wie sollte es wohl kein Früher und Später geben? Die Vernunft ist gestaltlos; die Materie ist roh und bildet die Hefe. (15) Es ist zulässig, zu sagen, Vernunft und Materie hätten ursprünglich kein Früher und Später; allein will man durchaus ihrem Ursprunge auf den Grund gehen, so muss man sagen, dass die Vernunft früher vorhanden war. Doch bildet dieselbe auch wiederum nicht ein gesondertes Einzelwesen, sondern sie ist in der Materie enthalten. Gäbe es keine Materie, so fände auch die Vernunft keinen Anhaltspunkt. Mit der Materie sind Metall, Holz, Wasser und Feuer gegeben.[6] Mit der Vernunft (20) sind Menschlichkeit, Gerechtigkeit, sittliche Norm und Weisheit gegeben.[7] Fragt man, ob vor dem Dasein des Himmels und der Erde[8] zu guter Letzt die Vernunft früher vorhanden gewesen sei, so lautet die Antwort: Vor dem Dasein des Himmels und der Erde ist zu guter Letzt allerdings nur die Vernunft vorhanden gewesen. Existirt diese Vernunft, so existiren auch Himmel und Erde, gleichwie ohne die Vernunft weder Himmel und Erde, noch Menschen, noch Dinge existiren. (25) Sie alle können nicht untergebracht werden. Giebt es Vernunft, so giebt es auch Materie, welche wirkt und alle Dinge

erhält.[9] Fragt man: Ist das Erhalten ein Erhalten durch die Vernunft oder nicht? so ist die Antwort: Existirt die Vernunft, so existirt auch die Materie, welche wirkt und erhält. Die Vernunft ist gestaltlos und körperlos. Fragt man: Das Urprincip ist doch wohl nicht ein vor dem Dasein des Himmels und der Erde selbstständig existirendes Wesen, sondern ein gemeinsamer Name für das Vernunftprincip des Himmels und der Erde und aller Dinge? so heisst es: Das Urprincip ist lediglich das Vernunftprincip des Himmels und der Erde und aller Dinge. Spricht man von Himmel und Erde, so ist in Himmel und Erde das Urprincip enthalten; spricht man von allen Dingen, so ist in allen Dingen, in jedem einzelnen, das Urprincip enthalten.[10]

Huâng Kan[11] sprach: Des Himmels Norm ist die Vernunft, Yen und Yang, sowie die fünf Elemente sind die Materie. Redet man vom Ganzen, so ist die Materie zugleich Vernunft. Bald Yen, bald Yang, das das nennt man die Norm.[12] Redet man vom Einzelnen, so ist die Vernunft an sich Vernunft, die Materie an sich Materie: sie sind hinsichtlich der Erscheinungen das Obere und das Untere. Die Vernunft ist spurlos, die Materie hingegen besitzt Gestalt; die Vernunft ist unendlich, die Materie hingegen hat Schranken; die Vernunft ist einheitlichen Ursprungs, die Materie hingegen von unendlicher Mannichfaltigkeit. Daher behauptet man, die Vernunft müsse der Materie vorangegangen sein. Bei tieferer Überlegung muss dieses erfasst werden.

Č'en šun[13] sprach: Durch das Wirken der beiden Odem[14] besteht ein Entstehen durch Erzeugung ohne

Unterlass.[15] Sollte das die leere Materie allein sein?[16] Nothwendigerweise muss es (45) Etwas geben, was sie beherrscht und leitet. Man sagt: Die Vernunft ist es. Die Vernunft in ihr ist ihre Axe und ihr Knotenpunkt; daher leidet das Erzeugen und Entstehen durch das Wirken der grossen Umgestaltung keinen Stillstand noch Ruhepunkt.[17] Dasjenige, was unter dem Worte Vernunft gemeint ist, kommt nicht von der Materie getrennt vor; vielmehr sagt man, indem man einzig an der Materie die Vernunft aufweist und hervortreten lässt, dass dieselbe nicht von der Materie getrennt sei [18] (50) Das Urprincip wird nur hinsichtlich der Vernunft gesagt. Nennt man darum die Vernunft auch Princip? Princip ist das Äusserste. Da es in der Mitte befindlich, hat es die Geltung einer Axe und eines Poles. So haben das erhabene Centrum (Huang kih)[19] und der Polarstern (Pe kih) und die übrigen alle die Geltung eines in der Mitte Befindlichen. Man darf indessen nicht das Princip für den Mittelpunkt erklären,[20] denn das Princip ist ein Wesen, welches ewig (55) in den Dingen enthalten ist.[21] Haben die vier Richtungen dasselbe erreicht, so können sie, da es der äusserste Gipfel ist, nimmermehr dasselbe überschreiten. In ähnlicher Weise nennt man den mittleren Dachbalken eines Hauses den Giebelbalken (Kih) desselben,[22] und alle Bestandtheile des Hauses, kommen dieselben von den vier Seiten zusammen, so erreichen sie auch nur diesen Punkt. Alle machen sie den Dachbalken zu ihrer Mitte.[23] Indem sie sodann von diesem Punkte auseinandergehen und sich vertheilen, bilden sich alle Bestandtheile, und die vier Seiten (60) werden ebenmässig geordnet, ohne dass ein einseitiger Überfluss, noch ein

einseitiger Mangel dabei stattfände. So der Polarstern: alle Sternbilder der vier Himmelsgegenden bewegen sich im Kreise, nur er bewegt sich nicht.[24] Daher ist er des Himmels Axe. Anlangend das über das Urprincip Gesagte, so wird ebendasselbe auch von der Vernunft behauptet. Dasjenige, wodurch der Himmel von Alters her sich ewig im Kreise bewegt, wodurch die Erde von Alters her ewig feststeht, (65) wodurch die Menschen und Dinge von Alters her ohne Unterlass durch Erzeugung entstehen: das Alles ist die Vernunft in ihnen, die sie beherrscht und leitet; und zwar verhält sie sich spontan in dieser Weise. Anlangend ferner die Bestimmung des Punktes, von wo sie Himmel und Erde und alle Dinge beherrscht und leitet, so kann des Ganzen und des Äussersten, sowie des Himmels und der Erde und aller Dinge Norm,[25] an demselben angelangt und vereinigt, ihn nicht mehr überschreiten. (70) Indem sie sich sodann ausbreitet, sind Himmel und Erde, sind Menschen, sind Dinge vorhanden, und alle sind sie, ein jedes einzelne, ohne den mindesten Mangel. Daher nennt man sie[26] Urprincip.

—

Erläuterungen.

1) Vgl. Thaí kih thû § 2, h.

2) Die Umstandsbezeichnung 生 ist hier zum grammatischen Subject erhoben worden, indem das logische Subject 人 demselben durch das subjective 之 in einem genitivischen Verhältnisse untergeordnet ist. Dieser Gebrauch des subjectiven 之 ist eine beachtenswerthe Eigenthümlich-

keit des Chinesischen. Man vgl. hiezu die, auch sachlich herbeizuziehende Stelle des Thaí kih thû § 6, a. 蓋人物之生·無不有太極之道焉。Denn Menschen und Dinge besitzen bei ihrer Entstehung sammt und sonders die Norm des Urprincipes. Ferner § 4, e. 然五行之生·隨其氣質·而所稟不同。Aber die fünf Elemente sind bei ihrer Entstehung zufolge Odem und Stoff hinsichtlich ihrer Begabung nicht gleich. Lún-yü XVII, 21, 5 君子之居喪·食旨不甘·聞樂不樂·居處不安。Wenn der Edle trauert, findet er an dem Genusse schmackhafter Speisen keinen Gefallen, an dem Anhören der Musik keine Freude, daheim hat er keine Ruhe. Tá hioh 4. 古之欲明明德於天下者·先治其國· Wenn die Alten die erlauchte Tugend erleuchten wollten, im Reiche, so ordneten sie zuvor ihren Staat.

3) 性 sing, Natur, ist hier im Sinne von Charakteranlage, Wesen, aufzufassen. Vgl. Lún-yü XVII, 2 性相近也·習相遠也。Dem Wesen nach sind sie einander gleich, den Gewohnheiten nach entfernen sie sich von einander. — San-tsï-king, V. 3—4. Vgl. auch Thaí kih thû § 6, c. § 7, c.

4) Vgl. Thaí kih thû § 6, a, c. § 7, c.

5) Im Thaí kih thû § 2, h heisst es: 太極·形而上之道也·陰陽·形而下之器也。Das Urprincip ist hinsichtlich der Erscheinungen oberste Norm; Yen und Yang sind hinsichtlich der

Erscheinungen unterste Anlagen. Nun vergleiche man hiemit folgende analoge Stellen aus unserem Texte:

1. 陰陽。氣也。形而下也。道。太虛也。形而上也。 Yen und Yang sind die Materie, hinsichtlich der Erscheinungen das Untere; die Norm ist die erhabene Leere, hinsichtlich der Erscheinungen das Obere.

2. 理也者。形而上之道也。生物之本也。氣也者。形而下之器也。生物之具也。 Was die Vernunft anlangt, so ist sie hinsichtlich der Erscheinungen oberste Norm, die Wurzel, aus welcher die Dinge hervorgehen. Was die Materie anlangt, so ist sie hinsichtlich der Erscheinungen unterste Anlage, der Stoff, aus welchem die Dinge hervorgehen.

3. 然理形而上者。氣形而下者。 Immerhin ist die Vernunft hinsichtlich der Erscheinungen das Obere, die Materie hinsichtlich der Erscheinungen das Untere.

Vergleicht man diese 4 Sätze, so ergiebt sich die Frage: Sind wir berechtigt, aus denselben den Schluss zu ziehen, dass einerseits 太極 = 道 = 太虛 = 理, andrerseits 陰陽 = 氣? oder sind diese Begriffe von einander zu trennen? und, ist das Letztere der Fall, wie erklärt sich dann ihre scheinbare Übereinstimmung? — Es handelt sich mithin um eine Begriffsbestimmung.

道 taò bedeutet ursprünglich Weg, sodann, in

übertragenem Sinne, Norm, Gesetzmässigkeit. Im Thaí kih thû § 2, b findet sich folgende Erklärung: «Bald Yen bald Yang, das nennt man die Norm.» Unter den Worten: «bald Yen bald Yang» ist, nach § 2, offenbar der Wechsel zwischen Bewegung und Ruhe zu verstehen, der seinerseits ein ursächlich bedingter ist, denn es heisst von demselben (§ 2) «Eins ist des Andern Ursache.»

理 lì bedeutet Vernunft, Vernunftmässigkeit.

Es ist klar, dass diese beiden Begriffe als solche sich nicht decken; denn gesetzmässig nennt man ein Geschehen, sobald es ein ursächlich bedingtes ist; von der Vernunftmässigkeit desselben kann man jedoch nur reden, wenn man ein Ziel voraussetzt, welches durch dieses Geschehen erreicht werden soll: mithin, wenn es zweckmässig ist. Nun wird das natürliche Geschehen als ein zugleich vernunftmässiges und gesetzmässiges erkannt. Als ein gesetzmässiges, denn es existirt eine Norm des Himmels, der Erde und des Menschen (§ 9); als ein vernunftmässiges, denn die Vernunftmässigkeit der Bewegung und Ruhe, des Yen und Yang ist ist schon ganz enthalten im Urprincip (§ 2, k). So fallen Vernunft und Norm in der Natur zusammen: spricht man von der Gesetzmässigkeit des natürlichen Geschehens, so lässt sich diese von der Vernunftmässigkeit desselben nicht trennen.

Es bleibt nunmehr noch übrig, zu untersuchen, wie diese beiden Begriffe sich zu dem Begriffe des

Urprincips verhalten. Im § 5 des Thaí kih thû ist von der Wahrheit dessen, was kein Princip hat, die Rede, und Ču-hi bemerkt hiezu (§ 5, b): «Unter Wahrheit ist Vernunft gemeint, das heisst: ohne Verwirrung.» Ferner wird, wie bereits erwähnt, von dem Urprincipe ausgesagt, dass die Vernunftmässigkeit der Bewegung und Ruhe, des Yen und Yang, schon ganz in ihm enthalten ist (§ 2, k), und in § 7, e wird die Norm des Urprincipes erwähnt. Hieraus ergiebt sich, dass Norm und Vernunft sich zum Urprincipe verhalten, wie die Attribute zur Substanz. Das Urprincip ist ohne Princip (§ 1), «causa sui», somit ewig. Es ist allgegenwärtig (§ 2, i. § 4, b), ursprünglich immateriell (§ 4, d; dasselbe besagt auch der Ausdruck 太 虛 «erhabene Leere»), das Wesen der Natur, ja die Natur selbst (§ 4, d, f, jedoch wohl in dem Sinne der «natura naturans» aufzufassen). Es ist Alles, denn ausser ihm ist nichts (§ 1, c), und zwar ist es nicht nur Urgrund und Princip des natürlichen Geschehens, sondern auch des sittlichen Handelns sowie des Denkens (§ 2, c, d).

Sofern daher Norm und Vernunft, in Wechselbeziehung zu einander stehend, zugleich Wesensbedingungen des Urprincipes sind, ist es erklärlich, wie in den oben citirten Sätzen diesen drei Begriffen dasselbe Prädicat beigelegt werden konnte.

In Yen und Yang individualisirt sich das Urprincip. Sie sind die erste Manifestation des Ur-

principes, dasjenige, wodurch das Urprincip in die Erscheinung tritt; daher sind sie die unmittelbare Ursache oder Voraussetzung der Materie. «Yang verändert sich, Yen gesellt sich hinzu: so erzeugen sie Feuer, Wasser, Holz, Metall und Erde, die fünf Wetterarten vertheilen sich entsprechend, die vier Jahreszeiten wandern» (Thaí kih thû, § 3). «Die fünf Elemente sind, vereinigt, Yen und Yang, Yen und Yang sind, vereinigt, das Urprincip» (§ 4). Unter 氣 K'í ist in unserm Texte offenbar schlechthin Materie zu verstehen. Das Thaí kih thû unterscheidet weiter zwischen 氣 K'í, Odem, und 質 čih, Materie, wobei diese den groben Stoff, jener die in dem letztern wirkende Kraft bezeichnet (§ 3, b, c, d, e. § 5, b).

So sind Yen und Yang auf der einen und die die Materie auf der anderen Seite zwar begrifflich auch nicht identisch, aber so eng mit einander verknüpft, dass von beiden bis zu einem gewissen Grade das Nämliche ausgesagt werden kann.

Vgl. über Yen und Yang: V. v. Strauss und Torney, Essays zur allgemeinen Religionswissenschaft, Heidelb. 1879, S. 126 flgde, u. S. 134 flgde.

6) Vgl. Thaí kih thû, § 3.

7) Vgl. Thaí kih thû, § 6.

8) Man beachte den eigenthümlichen Gebrauch der Negation. Derselbe ist jedenfalls in der substantivischen Geltung des 先 (vermöge des vorhergehenden genitivischen 之) begründet, = in der

Vorzeit, da Himmel und Erde noch nicht existirten. Genau dieselbe Auffassungsweise bietet das Tibetische dar, z. B. བཞེངས་མ་ཟིན་པའི་སྔོན་དུ bevor er errichtet hatte, Târanâtha, p. 16, 22.

9) Vgl. Thaí kih thû, § 4, a.

10) Vgl. Thaí kih thû, § 4, f. § 5, f, g.

11) Huâng Kan lebte zur Zeit der Sung-Dynastie; sein Ehrenname war Č'ih K'ing 直 卿 (Einleitung zum Sing lì tsing í p. 2).

12) Vgl. Thaí kih thû, § 2, p.

13) Č'en šun ist bereits in der oben citirten Stelle aus Wylie's Notices on Chin. Lit. erwähnt worden. Sein Ehrenname lautet Ngan K'ing 安 卿 (Einleitung zum Sing lì tsing í, p. 2). Seine hier vorgetragene Lehre scheint auf den Nachweis der Identität von Vernunft und Urprincip hinzuzielen. Inwiefern er durch diese Auffassung von dem Thaí kih thû abweicht, ist aus Anm. 5 leicht ersichtlich und bedarf daher keiner weiteren Ausführung.

14) Unter den «beiden Odem» werden Yen und Yang verstanden.

15) Vgl. Thaí kih thû, § 6, d.

16) Die Schwierigkeit dieses Satzes beruht auf der richtigen Auffassung der Worte: 不 成. Wollte man dem 成 transitive (resp. copulative) Geltung zuschreiben, so würde diese Deutung zwar vom grammatischen Standpunkt keiner weitern Rechtfertigung bedürfen, wohl aber in logischer Hinsicht erhebliche Schwierigkeiten darbieten. Man

wäre nämlich alsdann genöthigt, in 空氣 das Object zu suchen, so dass der Satz folgendermassen lauten würde: «Wenn durch das Wirken der beiden Odem von Alters her ein Entstehen durch Erzeugung ohne Unterlass besteht, so bewirkt dasselbe nicht die leere Materie (Accus.) allein.» Der Mandschu hat den Satz: 不成只是空氣 durch: damu untuhun sukdun-i teile nio, also in Form einer Frage wiedergegeben. Ich habe dieser letzteren Auffassung aus logischen Gründen den Vorzug gegeben, obwohl ich gestehen muss, dass mir die Redensart 不成 bisher nur am Schlusse, nie am Anfange einer Frage vorgekommen ist. Vgl. auch Premare, Notitia linguae Sinicae, p. 135: 難道 proprie significat: difficile dictu, sed in praxi servit interrogationi etc. Solent *in fine* addere 不成, v. g. 難道罷了不成 an putas quod sic abibit?» Interdum non opus est ponere 難道. Vgl. ebendas. p. 63.

17) Vgl. Thaí kih thû, § 5.

18) Der leitende Gesichtspunkt bei dem ganzen Gedankengange ist, wie mir scheint, die Auffassung der Vernunft als eines, zwar seiner Natur nach von der Materie verschiedenen, aber doch zu derselben in Wechselbeziehung stehenden Wesens. Die Vernunft offenbart sich lediglich durch ihr Walten in der Materie, als die schöpferische und ordnende Kraft der letzteren, und ebenso wenig wie die Materie ohne Vernunft, ist die Vernunft

ohne Materie denkbar: beide bedingen sich gegenseitig.

Ich bin in der Übersetzung dieses Satzes dem Mandschu gefolgt, obschon ich nicht in Abrede stellen will, dass die Auffassung des 理 als Subject ebenso wohl ihre grammatische Berechtigung hätte. Im letzteren Falle würde der Satz lauten: «Vielmehr wird von der Vernunft, welche nur an der Materie sich zeigt und zum Vorschein kommt, gesagt, dass sie nicht von der Materie getrennt sei.» Abgesehen von der logischen und syntaktischen Unbeholfenheit einer solchen Verbindung, scheint die obige Übersetzung schon aus dem Grunde den Vorzug zu verdienen, weil das 指, soviel mir bekannt ist, ausschliesslich in der streng transitiven Bedeutung des Hinweisens, Zeigens vorkommt. Natürlich hat 指出 hier den Sinn eines zum Vorschein Bringens in der Wahrnehmung.

19) Für 皇極 finden sich in Wells Williams' Syllabic Dict. p. 393 folgende Bedeutungen angegeben: the principles of the sages, moral axioms, real perfection. Lobscheid giebt es durch «great medium» wieder. Sollte es in dem vorliegenden Falle nicht eher den Mittelpunkt der Welt bedeuten, da es dem Polarstern, dem Mittelpunkt des Himmels, vorangestellt wird?

20) Man kann das Urprincip nicht für den Mittelpunkt erklären, denn als Innerstes und Äusserstes ist es zugleich allgegenwärtig (vgl. Thaí kih thû § 2, i).

21) Vgl. Thaí kih thû, § 4, f.

22) Vgl. Thaí kih thû, p. 7, IV.

23) Der Mandschu übersetzt: gemu ten-i dulimba ombi, was keinen Sinn giebt. 極 ist hier vermöge seiner Stellung verbal aufzufassen. Zwar sollte man dem Sinne nach eher 中 an seiner Stelle erwarten, allein 中 bedeutet als Verbum stets nur: in die Mitte treffen, nie: zur Mitte machen. Vgl. z. B. Lún-yü XI, 13, 3. 18, 2. XIII, 3, 6. XVIII, 8, 4. Tá hioh IX, 2. Čung yûng I, 4. XX, 18. Meng tsï II, I, 7, 5. VII, II, 33, 2.

24) Dieser Vergleich scheint dem Lún-yü II, 1 entlehnt zu sein.

25) Um eine Tautologie zu vermeiden, sah ich mich genöthigt, 理 in diesem Falle durch «Norm» zu übersetzen.

26) Das 之 kann sich offenbar nur auf 理 Vernunft, beziehen.

(Tiré du Bulletin, T. XXV, pag. 554—570.)

$\frac{2}{14}$ Octobre 1879.

Notiz über eine merkwürdige arabische Handschrift, betitelt فهرست مرويات شيخنا الخ ابن حجر. Von Baron Victor Rosen.

Der Bibliothek der hiesigen Universität ist im Anfang des laufenden Jahres durch Vermittelung des H. Docenten W. Smirnoff ein werthvolles Geschenk, in Gestalt einiger arabischer und türkischer Handschriften, von H. General-major Boguslawski, ehemaligem erstem Dragoman der russischen Gesandtschaft in Constantinopel, dargebracht worden. Die in jeder Hinsicht beachtenswertheste dieser Handschriften bildet den Gegenstand gegenwärtiger Notiz, welche nur in aller Kürze die Anlage des in der Handschrift enthaltenen Werkes darzulegen bestimmt ist.

Der Codex, ein starker Band von 211 f. zu 27 Zeilen, 27 Centim. hoch und 18 Centim. breit, führt den Titel[1]):

كتاب فهرست مرويات شيخنا شيخ الاسلام حافظ العصر خاتمة
المجتهدين امين الله على سنّة نبيّه من لم ترعينى فى مجموعة[2])

---

1) Das Titelblatt zeigt andere Schriftzüge, als der Codex selbst, aber dieselben, wie zahlreiche Randbemerkungen und Ergänzungen.

2) Cod. ohne Punkte.

مثله قاضى القضاة شهاب الدين ابى الفضل احمد بن على بن محمد بن محمد بن على بن احمد العسقلانى الاصل المصرى الشافعى الشهير بابن حجر رضى الله عنه بالسماع و القراءة و المناولة و الاجازة

Wir haben es also mit einem Werke des bekannten und berühmten Traditionsgelehrten Ibn Haǵar [3]) al-ʿAsqalâni † 852 zu thun, und zwar mit einem Verzeichniss aller von ihm wirklich gelesenen oder durch die Igâza in ihren verschiedenen Formen von ihm überkommenen und weiter überlieferten Schriften, gleichsam dem Schlüssel zu seiner gesammten literärischen Thätigkeit.

---

3) Ueber sein Leben cf. hauptsächlich Quatremère, Sult. Maml. I, 2, p. 209—219; über die Aussprache seines Namens cf. die bei Flügel H. Kh. VII, 609 beigebrachten Citate. Die Form Haǵar, für die sich auch de Goeje, Catal. Lugd. V, 208 entscheidet, wird durch den von Sujûti (s. die Vorrede zu Sprenger's Ed. der Içâba) citirten Vers des Shihâb-ad-dîn al-Mançûri bestätigt, da in demselben offenbar eine Anspielung auf den Namen Ibn Haǵar steckt. Der Vers lautet:

قد بكت السحب على * قاضى القضاة بالمطرْ
وانهدم الركن الذى * كان مشيدا من حجَرْ

Der Artikel des Taǵ-al-ʿarûs, v. III, p. 131 giebt keine direkte Vorschrift für die Aussprache des Namens, lässt aber wenigstens über denjenigen des nicht weniger berühmten Namensvetters unsres Autors, des Ibn Haǵar al-Heithami keinen Zweifel bestehen, denn es heisst ibid. p. 132, l. 1:

فامّا الشهاب احمد بن على بن حجر الهيثمى المصرى الفقيه نزيل مكة فانه انما لقب به جدّه لصمم اصابه من كبر سنّه

Ueber diesen Ibn Haǵar cf. I. Goldziher's Beiträge zur Litteraturgeschichte der Shiʿa in den Wiener Sitzungsberichten. Bd. LXXVIII, p. 453 sqq.

Die Vorrede, die ich ganz mittheile, giebt näheren Aufschluss über Veranlassung und Anlage des Werkes. Sie lautet folgendermassen:

بسم الله الرحمن الرحيم ، صلى الله على سيدنا محمد و آل سيدنا محمد و صحبه و سلم تسليما ، الحمد لله الذى نزّل احسن الحديث ، و الصلاة و السلام على النبىّ الامّىّ محمد المصطفى على كل قديم وحديث ، و على اله و صحبه الذين ساروا فى نصرة دينه السير الحثيث ، اما بعد فقد تكرر سوال بعض الاخوان لى فى تجريد اسانيدى فى الكتب المشهوره ، والاجزاء المنثوره ، فتوقّفت مدّة ثم نشطت لذلك ، لما رجوت فيه من النفع فجمعت ذلك ، من مواضع متفرقة و بوّبته ابوابا فبدأت من الكتب المبوّبة بالمطوّلات منها ثم بالمختصرات و بالجوامع منها ثم بالمفرقات [ثم تلوت ذلك بالمسانيد كذلك] [4] ثم بالمعاجم و المشيخات ثم بالاربعينات ثم بالتواريخ و ما فى معناها ثم بعيون الحديث [ثم بفوائد الشيوخ و رتبتها على حروف المعجم على ما يشتهر به ذلك الجزء] [5] ثم بالتصانيف الخالية عن الاسانيد والممت فى غضون ذلك باشياء مما لم يقع لى سماعه و تمسّ الحاجة الى التخريج منه بالاجازة تكميلا للفائدة و غالب ما اوردته لمن مسموعى واكثره فبطلبى و قراءتى فحيث اقول اخبرنى بالافراد فهو مما قراته او بصيغة الجمع فيكون بقراءة غيرى وقد ابين بعض ذلك و ما كان بالاجازة الخاصة لى بالمشافهة لى او بالمكاتبة اوضحته وافصحت به و قد اكتفى عنه فى غضون بعض

4) Am Rande mit صح.

5) Am Rande mit صح.

الاسانيد بلفظ عن وكذلك لفظ انبانى وانبانا ولم اخرج فيه شيا بالاجازة العامة ولو كان فيها بعض خصوص كاجازة بعض المشايخ القدماء للمصريين وكنت اذ ذاك فيهم منهم ابن اميلة والصلاح بن ابى عمر وامثالهما اكتفاء بالاجازة الخاصة وبالسماع لهما [6] ولو كان فيها بعض نزول اولى من الرواية بالاجازة العامة لان فيها من الاسترسال ما لا يرضى كما قال العلامة ابو عمرو بن الصلاح والله سبحانه عونى و اساله صونى و ان يديم نعمته علىّ تترى ، فى الدنيا والاخرى ، انه على ما يشا قدير [لا اله الا هو] [7]

Ibn Haǵar's hervorragende Stellung als Traditionsgelehrter ist allgemein bekannt. Die grosse Mehrzahl seiner Schriften, über die man bei Haji Khalfa [8]) Auskunft findet, behandelt die mit der Tradition zusammenhängenden verschiedenen Wissenschaften, und zur Abfassung dieser Werke war eine umfassende Belesenheit nöthig. Ueber den Umfang derselben könnte man sich annähernd eine richtige Vorstellung machen, wenn man aus seinen sämmtlichen erhaltenen Werken die Quellencitate sammelte. Da nun aber in den meisten europäischen Bibliotheken [9]) sich wohl das eine

---

6) Zu lesen لاِنّهما d. h. die specielle Iǵâza.

7) Am Rande zugefügt.

8) Index № 8412.

9) Siehe z. B. Rieu, Catal. Mus. Brit. p. 111, 155, 247, 669, 710, 722; Loth, Catal. Ind. Off. № 125, 198, 199; Nicoll-Pusey p. 665; Dorn, Cat. Bibl. Imp. Publ. p. 46 Pertsch, № 583, etc. Denen, die sich für die Fortsetzung der dank Sprenger's Bemühungen begonnenen Edition der Içâba interessiren, wird die Notiz willkommen sein, dass die Kais. Oeffentliche Bibl. unter den aus Chokand stammenden Handschriften, sub. № 151, einen Band der Içâba besitzt, der vom

oder das andere seiner Werke findet, jedoch eine bedeutende Anzahl derselben verloren, oder wenigstens bis jetzt nicht aufgefunden zu sein scheint, so füllt das vorliegende Werk eine empfindliche Lücke in unserer Kenntniss sowohl der Quellen Ibn Hağar's, als auch der arabischen Literaturgeschichte überhaupt, in wünschenswerthester Weise aus.

Gemäss dem in der Vorrede angedeuteten Plan giebt das *erste Capitel* das Verzeichniss der «grossen in Capitel eingetheilten Werke» (الباب الاول فى الكتب الكبار المرتبة على الابواب). Es beginnt noch auf f. 1[b] unmittelbar nach dem Schluss der citirten Vorrede mit dem صحيح البخارى, welchem zunächst die übrigen *canonischen* Traditionssammlungen und dann andere weniger angesehene Werke derselben Art folgen.

Auf f. 15[b] findet sich ein besonderer Abschnitt, betitelt: فصل فى ذكر عدة من الكتب الشاملة للاحاديث والاثار تمسّ الحاجة الى التخريج منها لم يحصل لنا غالبها الا بالاجازة

F. 17[a] فصل فى الكتب المفرقة بابواب معينة نبذا من ذلك بما ورد فى الاصول ثم نتبعه بما ورد فى الفروع وما يجرى مجراها على الترتيب

F. 21[a] فصل فى الكتب المفردة فى الاحكام الفروعية

F. 36[a] فصل فى كتب الزهد والرقائق والمواعد

F. 45[a] فصل فى الادعية والاذكار والتواب (l. والتوّاب)

F. 48[a] فصل فى كتب تتعلق بالقرآن العظيم

ز bis zum Namen عمرو بن طلق بن زيد بن اميّة بن كعب بن غنم geht. Eine alte und wie es scheint gute Handschrift.

F. 53[a] فصل فى النوادر[10]

F. 56[a] فصل فى الفضائل والمناقب

F. 57[b] فصل فى اشراط الساعة و احوال يوم القيامة

Auf f. 58[b] schliesst das erste Capitel und wir erfahren durch die Unterschrift, dass der Verfasser die Reinschrift desselben im Ramadân 833 zu Ende brachte.

Das zweite Capitel handelt von den «Musnad» genannten Traditionssammlungen. Die Ueberschrift des Capitels lautet:

الباب الثانى فى المسانيد وبدات بالكوامل منها ثم بالمفردات

Das erste Werk dieser Art ist das مسند احمد بن حنبل. Es folgt eine Reihe ähnlicher Werke, unter denen auffallender Weise auch einige طبقات und معاجم aufgeführt sind, die eigentlich nicht hieher gehören, sondern in das unten sich wirklich findende Capitel der biographischen Sammelwerke.

Fol. 66[b] beginnt ein neuer فصل, betitelt فى المفردات من المسندات Zusammenstellungen der auf die Autorität einzelner berühmter «Gefährten» oder «Nachfolger» basirten Traditionen. Das erste Werk der Art ist das مسند ابى بكر الصديق von ابو محمد بن صاعد.

10) Darunter f. 53[a]: كتاب الفكاهة و المزاح للزبير بن بكار und f. 53[b]: كتاب الموفقات له فى ستة عشر جزءا كلها نوادر. Das letztere ist vermuthlich identisch mit dem von Wüstenfeld «Die Familie el-Zubeir» Göttingen 1878, besprochenen Werke. Am Schluss des 16. جزء des Göttinger Codex steht (l. c. p. 5, Z. 2) die Notiz dass dieser Abschnitt der letzte der Muwaffaqiât ist. Die Abschnitte 17—19 hat man sich also als Zusätze des Ahmed b. Saʿîd ad-Dimashqi zu denken.

Die «Gefährten» und «Nachfolger», die dieser Ehre theilhaftig wurden, sind (in der Reihenfolge wie sie unser Autor giebt): Abu Bekr, Omar, Othmân (2 Musnad), Ali (3 Collectionen), Mûsa b. Ǵa'far b. Muhammed b. Ali b. al-Husein b. Ali عن ابيه عن ابائه[11]), Talha b. Ubeidallah, Sa'd b. Abi Waqqâs, Ibn Mas'ûd, Bilâl, Hubâb b. al-Aratt, 'Ammâr b. Jâsir (3 Coll.), Çuheib, Ka'b b. Mâlik und Abu Ajjûb die Ançârier, Abu Hureira (5 Coll.), Abu Sa'îd al-Khidri[12]), Ibn 'Omar (4 Coll.), Abdallah b. Amr b. al-'Âs (2 Coll.), Ibn Abbâs, Anas b. Mâlik (3 Coll.), Abu-l-'Usharâ ad-Dârimi ([13]ابو العشرا الدارمى, Fâtima, 'Âisha (3 Coll.), Mu'âdha al-'Udhrijja معاذة العذرية von 'Âisha, Umm-Salima Umm-al-muminîn. Ausserdem ein Musnad solcher Gefährten, welche nur wenige Traditionen überlieferten مسند المقلّين من الصحابة رضهم von ابو بكر النجاد, ein Musnad solcher, welche nur je eine Tradition überlieferten مسند المفاريد von ابو يعلى الموصلى in 3 جزء und ein ([14] مسند الوحدان von Ibn Nâgia ابن ناجية.

Dieselbe Hand endlich, welche die Notiz über das

11) D. h. also Zusammenstellung von auf Ali zurückgehenden Traditionen, die vom Vater auf den Sohn übergehend, bis zu dem genannten Mûsa gelangt waren.

12) Cod. الحذرى; l. الخدرى cf. Biogr. Dict. IV, p. 158.

13) Fol. 69^b, wo sich diese Notiz im Text findet, ist sie ausgestrichen, am Schluss des Abschnitts, fol. 70^b, aber wieder eingetragen, von der Hand des Glossators. Ebendaselbst wird auf das fünfte Capitel verwiesen, wo fol. 161^a sich die Sammlung unter dem Titel حديث ابى العشرا الدارمى auch wirklich verzeichnet findet.

14) Den Unterschied zwischen مسند المفاريد und مسند الوحدان vermag ich nicht anzugeben. Es sind möglicherweise nur verschiedene termini für eine und dieselbe Sache.

مسند ابی العشرا hier an's Ende des Cap. gesetzt hat, hat noch eine Notiz zugefügt über ein جزء ما روی ابو الزبیر عن غیرجابر[15], gesammelt von ابو الشیخ ابن حبّان[16]. Dasselbe wiederholt f. 141^b.

Das dritte Capitel zählt die Bücher فی فنون الحدیث auf. Zuerst mehrere Werke über die gesammte Traditionswissenschaft, denen sich viele Monographieen über verschiedene einzelne Zweige der genannten Wissenschaft anschliessen, ohne Gruppirung in فصول; dann folgt f. 73^b فصل فی العلل

F. 74^b فصل فی المسلسلات

F. 76^a فصل فی الشروح

In diesem Abschnitt stehen die Werke über غریب الحدیث.

F. 77^b فصل فی الرواة

Hier stehen die verschiedenen biographischen Werke Tarîkhe, Tabaqât etc.

F. 84^b فصل فی تواریخ الرواة فی البلاد

die biographischen Localchroniken [17]).

---

15) Cod. عن عمر دابر, punctirt nach f. 141^b.

16) Cod. حمان.

17) Das vorletzte in diesem Abschnitt genannte Werk ist übrigens eines, das nicht hier stehen sollte, nämlich das كتاب فتوح الشام لابی اسمعیل الازدی. Am Schluss der Notiz heisst der Autor ابو اسمعیل محمد بن عبد الله الازدی الدمشقی, und Ibn Hagar macht dazu die Bemerkung ومن العجائب اننی لم ار لابی اسمعیل هذا فی تاریخ ابن عساکر خبرا مع شدة استقصائه. Gemeint ist jedenfalls das durch W.

F. 86[b] فصل فى كتب الفضائل مما يجرى فى معنى التاريخ
Umfasst sowohl die locale فضائل — litteratur als auch verschiedene مناقب einzelner Celebritäten.

F. 88[a] فصل فى الانساب

F. 89[a] beginnt das vierte Capitel: فى المعاجم للشيوخ والمشيخات والاربعينات. Der Verfasser macht gleich darauf aufmerksam, dass einzelne hieher gehörige Werke schon unter den مسانيد, andere unter den Büchern فى فنون الحديث vorgekommen sind. Der erste فصل handelt über المعاجم على ترتيب الاقدم فالاقدم, und beginnt gleich nach der citirten Ueberschrift des vierten Capitels.

F. 91[a] فصل فى المشيخات و هى فى معنى المعاجم الا ان المعاجم ترتب المشايخ فيها على حروف المعجم فى اسمائهم بخلاف المشيخات وقد رتبتها ايضا الاقدم فالاقدم

F. 98[b] فصل فى الاربعينات مرتبة ايضا الاقدم فالاقدم

Das fünfte Capitel beginnt fol. 103[b] und trägt die Ueberschrift فى فوائد الشيوخ من النسخ والاجزاء مرتّبا على حروف المعجم اعتبارا الاشهر فالاشهر فى التقفية

Dies Capitel ist das längste des Werkes und schliesst erst auf fol. 191[a], wo das sechste Capitel beginnt: الباب السادس فى كتب العلوم التى لا يدخل فيها الاسناد غالبا. Es zerfällt ebenfalls in mehrere Abschnitte, nämlich: الفصل الاول من الباب السادس فى علوم القران

Nassau Lees' Ausgabe in der Bibl. indica und durch M. J. de Goeje's Analyse (Mémoires d'Histoire et de Géogr. or. Leiden 1864, № 2) bekannte Werk.

F. 197[a] الفصل الثانى من الباب السادس فى كتب الحديث المجرّدة عن الاسانيد

F. 200[a] الفصل الثالث فى كتب الاداب[18]) و التصوف و الزهد ونحو ذلك

F. 201[a] الفصل الرابع فى كتب الفقه و اصوله و اصول الدين

F. 205[a] الفصل الخامس فى كتب التواريخ و العربيّة و الاداب

Da die meisten Artikel nur wenige Zeilen einnehmen, so ist die Zahl der verzeichneten Büchertitel eine sehr bedeutende, und wenn man auch zugeben muss, dass Ibn Hağar nicht alle diese Werke selber gelesen hat, sondern nur dank den laxen Vorschriften über die Igâza sich das Recht erworben hat sie alle unter seine مرويّات aufzunehmen, so bleibt doch noch eine stattliche Reihe übrig, die er sicher in seiner Bibliothek besass und fleissig benutzte.

Für die Vervollständigung aber unsrer Kenntniss der arabischen speciell-theologischen Literatur muss der Werth des vorliegenden Werkes sehr hoch angeschlagen werden. Freilich nur in bibliographischer Hinsicht, denn die einzelnen Notizen beschränken sich fast immer auf die Angabe des Titels, des Autors und der Lehrer, durch deren Vermittlung das betreffende Werk zur Kenntniss unsres Autors gelangte.

Leider stellt sich der Benutzung unsrer Handschrift ein bedeutender Uebelstand entgegen. Es ist das die ganz exceptionell schlechte Schrift derselben.

---

18) Unsicher, weil stark corrigirt.

Der Codex ist so alt, als man bei einem Werke, dessen erstes Capitel, wie wir oben sahen, im Jahre 833 beendigt wurde, und dessen Autor im Jahr 852 starb, nur wünschen kann, und sehr gut erhalten, aber die Schrift ist überaus flüchtig[19]) und schwer lesbar, fast ganz ohne diakritische Punkte, was bei einem Werk, das fast nur Namen enthält, ein grosser Mangel ist. Die Erklärung dieses Umstandes finden wir in der Unterschrift, die folgendermaassen lautet: اخر كتاب فهرست مرويات شيخنا الامام العلامة خاتمة الحفاظ قاضى القضاة شهاب الدين ابى الفضل احمد بن على بن حجر الكنانى العسقلانى المصرى الشافعى رضى الله عنه و الحمد لله وحده وكانت كتابته على يد العبد الفقير الى الله تعالى * محمد المدعو عمر[20]) بن محمد بن فهر(?) الهاشمى المكى سامحه الله تعالى امين فى مدة ايام يسيرة من شهر ذى القعدة سنه ... [21]) و خمسين و ثمانماية بمكة المشرفة و الحمد لله وحده الخ

Wer in «wenigen Tagen» einen Folioband von 211 Blättern abschreiben muss, kann billigerweise auf Nachsicht Anspruch machen, wenn seine Abschrift nicht sehr leserlich ausfällt.

Die mit rother Tinte geschriebenen Büchertitel sind glücklicherweise sorgfältiger geschrieben, und theilweise punctirt.

Soviel ich sehe ist unser Werk bis jetzt ganz un-

---

19) Hier und da sind kleine Lücken; Büchertitel ohne die Liste der Sheikhe etc. Gelegentlich sind diese Lücken von der anderen Hand nachträglich ausgefüllt, die, wie oben bemerkt, auch das Titelblatt geschrieben hat.

20) Sic!?

21) Für den Einer ist ein kleiner Platz gelassen, der sonderbarer Weise nicht ausgefüllt ist. Oder sollte man das و vor خمسين streichen?

bekannt gewesen. H. Kh. scheint es nicht gekannt zu haben [22]) und ich habe auch sonst nirgends eine Notiz darüber auftreiben können. Abu'l-Mahâsin's Liste der Werke Ibn Hağar's, aus der Quatremère l. c. p. 218—219 einige Hauptwerke hervorhebt, habe ich freilich nicht einsehen können. Sollte sich auch noch ein Exemplar in einer der europäischen Bibliotheken finden, so bleibt das Werk doch jedenfalls ein überaus seltenes, und die Acquisition desselben für die Bibliothek der St. Petersburger Universität eine höchst werthvolle. Daher ist die Bibliothek dem Hrn. General-Major Boguslawski für das dargebrachte Geschenk vielen Dank schuldig.

---

22) Er nennt das Werk weder unter dem Titel, den es in unserem Codex hat, noch unter einem anderen. Ich habe die im Index gegebenen Verweisungen sämmtlich nachgeschlagen, — ohne Resultat. Das vereinzelte Factum aber, dass er II, 117 den Ibn Hağar sagen lässt, dass von den drei Editionen des تاريخ البخارى zwei noch vorhanden seien, und dass in unserem Codex, fol. 77^b, diese 3 Werke wirklich erwähnt werden und zwar so, dass Ibn Hağar's Kenntniss gerade zweier (des «grossen» und «mittleren» الكبير والاوسط) nicht füglich bezweifelt werden kann — dieses Factum genügt nicht, um zwingende Schlüsse über die Bekanntschaft H. Kh. mit unserem Werke zu gestatten.

(Tiré du Bulletin, T. XXVI, pag. 91—94.)

$\frac{18}{30}$ Mars 1880.

Über die Münzen der Ileke oder ehemaligen Chane von Turkistan. Von B. Dorn.

Es ist schon oft von verschiedenen Gelehrten darauf hingewiesen worden, von welcher Bedeutung die Münzen für die Geschichte sein können, sofern sie uns oft sichere Anhaltspuncte z. B. Namen und Jahresangaben bieten, welche wir in geschichtlichen Werken vergebens suchen. Ich will für die Richtigkeit dieser Annahme hier einen Beleg in Bezug auf die Geschichte der Ileke mittheilen, welche vom Ende des 4ten bis gegen Anfang des 7ten Jahrhunderts der Flucht, etwa von 990—1212 Chr. erst in den Landen von Kaschghar, Belasaghun, Uẓkend, Choten u. a. bis nach China hin, und nach dem Sturz der Samaniden i. J. 389 = 999 in dem heutigen Turkistan nach seiner ganzen Ausdehnung, in Buchara, Samarkand, Ferghanah u. s. w. regiert haben. Die in diesem Belege enthaltenen Mittheilungen werden von einem künftigen Bearbeiter einer Geschichte der in Rede stehenden Herrscher nach ihren verschiedenen Abzweigungen nicht ohne Nutzen zu Rathe gezogen werden können. Denn dieser Theil der Musulmanischen Geschichte bietet bei den mehr oder minder ausführ-

lichen, oft fast nur angedeuteten Angaben und Abhandlungen, welche ich eingesehen habe, von Deguignes[1]), Klaproth[2]), Fraehn[3]), Kasem-Bek[4]), Hammer[5]), Vullers[6]), Weil[7]), Soret[8]), Sachau[9]), Grigorjev[10]), Vámbéry[11]), Howorth[12]), Bellew[13]) und Raverty[14]) namentlich hinsichtlich der Chrono-

---

1) Histoire générale des Huns. Th. I, S. 233 u. II, S. 29.

2) Tableaux historiques de l'Asie. S. 129 u. 217; Atlas, Tab. 17—19.

3) s. Meyendorff, Voyage d'Orenbourg à Boukhara. Paris. 1826, S. 313, und dazu Fraehn, die Münzen der Chane, S. 51, Anm. — Münzheft, № XXXI, S. 162.

4) Изслѣдованіе объ Уйгурахъ im Журналъ Минист. Народн. Просвѣщ. T. XXXI, 1841, S. 37.

5) Geschichte des Osmanischen Reiches, I, S. 7 u. 566; IX, S. 263; Wiener Jahrbücher der Literat. Bd. 73, S. 31. 37. 48. 53—4. 59; Gemäldesaal, IV, S. 107. 115. 129. 131. 136. 138. V. S. 3. 5—7. VI, S. 171, wo eine Liste der Chane nach Muneddschim-Baschi mitgetheilt wird.

6) Mirchond's Geschichte der Seldschuken, S. 8, 12).

7) Geschichte der Chalifen. 3 Bd. Anhang.

8) Lettre à M. Jousseume d'Avignon.
» » » Sawelief.

9) Zur Geschichte und Chronologie von Khwârizm. Wien. 1873; II. S. 35: Über die türkischen Fürsten von Transoxanien und Turkistân (nach Ibn el-Athir).

10) Караханиды въ Мавераннагрѣ по тарихи Мунедджимъ-Баши (in Труды восточн. Отдѣл. Импер. Археологическаго Общетсва. Ч. XVII. С. П. 1874).

11) Geschichte Buchara's. Stuttgart. 1873.

12) History of the Mongols. London. 1876 — The northern frontagers of China. Part III.

13) Kashmir and Kashghar. London. 1875.

Die von Raverty S. 901 erwähnte «History of Kashghar, from the Tabcáti Násari, etc.» befindet sich in dem «Report of a mission to Yarkund in 1873 under command of Sir T. D. Forsyth. Calcutta. 1875», S. 106.

14) The Tabakāt-i-Nasiri. Fasc. IX & X. London. 1879. S. 902—920. Neben Grigorjev's Werk die vollständigste Abhandlung über die in Rede stehende Geschichte.

Ausser in den genannten Schriften findet man noch manche zerstreute und vereinzelte, gelegentlich oder absichtlich mitgetheilte

logie und anderer Puncte noch viele Dunkelheiten. Wir kennen von mehreren Herrschern weder ihre Musulmanischen Namen, noch ihre sie näher bezeichnenden Titel und Zunamen, noch die Zeitdauer ihrer Regierung mit genügender Gewissheit. Die morgenländischen Geschichtschreiber sind in dieser Hinsicht durchaus nicht einig und ihre bezüglichen Angaben weichen nicht selten nicht nur unter einander, sondern auch von denen, welche wir den Münzen entnehmen können, so bedeutend ab, dass es schwer ist, das Richtige herauszufinden oder die Verschiedenheit der Angaben in Einklang zu bringen. Regierten die genannten Fürsten allein, oder neben einander, hatten sich, wie das wahrscheinlich ist, kleinere Sonderstaaten mit eigenen Fürsten gebildet, welche mehr oder minder von einem in Kaschghar, Belasaghun oder sonst wo wohnenden Ober- oder Grosschan abhängig waren? Welche bezügliche Geltung hatten die Würdebezeichnungen ايلك (ايِلَكْ, اَيْلْكْ, اِيلِكْ), خاقان, خان, امير, ملك, پادشاه, دهقان?; vergl. Grigorjev, Неизданныя монеты, S. 4—6, Sachau, S. 11 und Raverty, S. 902. Aber auch die Erklärung der Münzen ist mit bedeutenden, oft nicht zu beseitigenden Schwierigkeiten verbunden, schon ausser den erwähnten Umständen, durch die Thatsache, dass die Namen der betreffenden

Nachrichten in den gedruckten Geschichtswerken von ʿUtby, Abu'l-Feda, Mirchond, Ibn Chaldun, Hadschi Chalfa (chronol. Tab.) und den noch handschriftlichen von ʿAiny, Muhammed b. ʿAly es-Schebangarehy, Fasih, Schehrizadeh, Lary, Dschuwainy, u. a.; ferner in D'Herbelot u. a., deren nähere Nachweisung einer ausführlicheren Behandlung des Gegenstandes überlassen bleiben muss; s. Raverty a. a. O.

Ileke auf ihnen nur selten mit erwünschter Ausführlichkeit angegeben sind, und man sich auch mit dem einzigen Worte ايلك begnügen muss. Dazu kommt, dass auf ihnen viele Namen vorkommen, deren Träger wir wenigstens aus der Geschichte noch nicht näher kennen. Wer waren z. B. محمد بن منصور (a. 395), ابو ابو على الحسين بن منصور (a. 399), شجاع سالار بن محمد (a. 406), تكين سغا (a. 412), احمد بن الحسن (a. 413), يوسف بن على (a. 415), ملك بن ميكال u. عين الدولة (a. 417. 427?. 428. 430. 433?), قلج اوكا (a. 419), ترخان (a. 421), على بن الحسين (a. 425), ابرهيم بن نصر (a. 435), u. a.?

Nichts destoweniger können die Münzen doch auch erwünschte Aufklärung geben. So z. B. war es nach Sachau, S. 4 *Schems-eddaulah Abu Nasr Ahmed ben ʿAly*, der i. J. 389 der Samaniden-Herrschaft ein Ende machte; vergl. Ibn el-Athir, ed. Tornberg, IX, S. ١٠٥; nach Raverty (S. 903. V.) war es der Ilek-Chan *Abu'l-Hasan Nasr ben ʿAly*. Nach den Münzen würde diese letztere Annahme die richtigere sein, oder vielmehr, sie setzen uns in den Stand, beide Angaben in Einklang zu bringen. Die Münze aus Ferghanah vom J. 390 giebt die beiden Namen *Nasr ben ʿAly* und *Ahmed ben ʿAly*. Die beiden Brüder regierten also wohl wenigstens eine Zeitlang zusammen und unternahmen gemeinschaftlich den Feldzug gegen die Samaniden. Ein Geschichtschreiber schrieb also den Erfolg dem einen Bruder, ein anderer dem anderen Bruder zu und beide hatten Recht. Da aber auf einer Münze von .... vom J. 389 der Name *Nasr ben ʿAly* allein vorkommt, so war er doch wohl der ältere

und gebietendere Bruder; erst vom J. 401 an regierte *Ahmed* allein. *Nasr* wird in den *Tabakat-i-Nasiri*, S. 52 ein Bruder des Grosschanes (خان بزرك) genannt, also gab es einen solchen, unter dessen Oberhoheit *Nasr* regierte. War dieser Grosschan etwa *Kara-Chakan*. ., welcher auf der Münze von 389 erscheint, oder wer sonst? Nach Raverty, S. 902 war es *Ahmed.* Von den oben genannten Gelehrten haben namentlich Fraehn, Soret und Grigorjev für die Geschichte der Ileke auch die Münzen zu Rathe gezogen und überdiess nur in einzelnen Fällen. Ich will daher hier ein Verzeichniss dieser überaus merkwürdigen Denkmäler — s. Fraehn, *das Muhammedanische Münzkabinet*, S. 33 — mittheilen, auf welchen sich Personen- und Städtenamen, oder eine sichere oder wenigstens wahrscheinliche Jahrzahl angegeben finden. Es ist also durchaus keine Aufzählung aller bis jetzt bekannten Münzen der Art mit ihren vollständigen Inschriften, welche man in den angeführten Schriften nachsehen kann, beabsichtigt. Man findet dieselben etwa bis zum J. 1850 in Fraehn's handschriftlichem Münzheft, № XXXI nicht selten mit erwünschten Bemerkungen verzeichnet, wo sich auch manche schätzbare Nachweise über die Geschichte der Ileke überhaupt vorfinden. Ich habe also nur die seit dem angegebenen Jahre nöthigen Nachträge hinzuzufügen gehabt; s. *Nova Suppl.* S. 441 — 447, wo die Musulmanischen Dynastien aufgezählt sind, deren Münzdenkmäler auf dieselbe Weise wie die der Ileke zusammengestellt sind. Niemand wird diese numismatischen Urquellen ohne sonst kaum zu findende Belehrungen einsehen und benutzen.

Die in dem folgenden Verzeichnisse angeführten Münzen sind alle von Kupfer oder Bronze; die verhältnissmässig wenigen silbernen sind durch ein vorgesetztes Æ. bezeichnet. Man wird nicht unbemerkt lassen, dass, wie es sich übrigens auch erwarten liess, die grösste Anzahl solcher Münzen sich hier zu Lande und namentlich in St. Petersburg vorfindet. Ich lasse auf das Münzverzeichniss noch eine kurze Liste der Ileke folgen, wie ich sie nach den oben genannten Hülfsmitteln und namentlich Fraehn's, Hammer's, Weil's, Sachau's, Grigorjev's und Raverty's sehr schätzbaren und bis zu einem gewissen Grade mehr oder minder genügenden Arbeiten mit Berücksichtigung der Münzen zusammengestellt habe, will aber ausdrücklich bemerken, dass diese Liste nicht im Mindesten auf Vollständigkeit oder Unfehlbarkeit Anspruch macht; solche könnte man allenfalls, wenn übrigens je, nur nach einem eben nicht leichten, tieferen Studium oder nach Auffindung der von Fraehn, *die Münzen der Chane* u. s. w. S. 52 (vergl. *Indications bibliographiques* № 101 u. 102.) genannten und noch anderer Quellen zu beanspruchen berechtigt sein. Die eben genannten Gelehrten haben den Weg angezeigt, auf welchem man zu einer nach verschiedenen Seiten hin möglichst vollständigen und genügenden Lösung der in Rede stehenden Frage zu gelangen hoffen kann.

Die im Laufe des Münzverzeichnisses angeführten Schriften sind:

1) Bartholomaei, 4me lettre à M. Soret.

2) Bergmann, v., Zur muhammedanischen Münzkunde. Zeitschr. d. D. m. Gesellschaft, Bd. XXIII, S. 249.

3) Erdm. — Erdmann, Numi Asiatici Musei Universitatis Caes. Liter. Casanensis. P. I. Casani. 1834; vergl. Berésine, Catalogue des monnaies et médailles de l'Université Imp. de Casan. 1855. Monnaies musulmanes, S. ٢١.

4) Fr. Rec. — Fraehn, Recensio etc. Petropoli. 1826.

5) — Nov. Suppl. — Nova Supplementa ad Recensionem etc. Petropoli. 1855.

6) — Novae Symbolae etc. Petropoli et Halis Sax. 1819.

7) — Numophylacium orientale Pototianum. Casani. 1813.

8) — Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's. St. Petersburg. 1832.

9) — s. oben Geschichtsquellen, № 3).

10) — Das Muhammedanische Münzkabinet des Asiat. Museums der Kais. Akademie der Wissenschaften. St. Petersburg. 1821.

11) — XXXI. Handschriftlicher Nachlass.

12) Geitlin, Bescrifning öfver Kejserl. Alexanders-Universitetets i Finland Muhammedanska Myntsamling. Helsingfors. 1862.

13) Grigorjev, Неизданныя монеты Уйгурскихъ владѣльцевъ Мавераннагра, in Учен. Записки Казаньскаго Университета. 1862. Sonderabzug. 1863. Die Benennung «Uigurisch» hat der Verfasser zurückgenommen; er nennt diese Herrscher *Karachaniden* (s. oben Geschichtsquellen, № 10).

14) Inv. — Inventaire des monnaies orientales de l'Institut Asiatique. St.-Pétersbourg. 1880.

15) Poole (St. L.), Catalogue of oriental coins in the British Museum. Vol. II. London. 1876.

16) Saweljev, Нумизматическія замѣтки, in Извѣстія Имп. Археологическаго Общества. T. III. 1861. S. 403—405.
17) Soret, lettre à M. Jousseume d'Avignon.
18) » » » » Sawelief.
19) » » » » de Bartholomaei.
20) » » » » Fraehn.
21) » » » » Dorn.
22) T. — Tiesenhausen, Mélanges de numismatique orientale. 1875.
23) Tornberg, Numi cufici Reg. Numophylacii Holmiensis. Upsaliae. 1848.

Auch in der Eremitage befindet sich eine bedeutende Anzahl von Ilek-Münzen, deren ausführliches Verzeichniss aber noch nicht veröffentlicht ist; s. Brosset, in den Mélanges asiatiques, T. VIII, 1879, S. 658. — Vergl. Defrémery, Journ. Asiat. 4me Sér. T. II. 1843, S. 283 u. Blau, Die orientalischen Münzen u. s. w. Odessa. 1876.

—

I. (4)[1] Nasr I. ben 'Aly.

a. 389.

Kara-Chakan...

1) . . . I. لك II. نصر بن على
ايلك
R. [2]مما امر به الامير العادل قرا خاق » » » الخ.
Rec. S. 589, № a, 1 (s. Grigorjev, S. 4).

—

1) s. Liste der Chane.

2) Die Worte مما امر به werden in der Folge durch einen Strich (—) angezeigt.

a. 390.

Arslan Ilek.

2) Buchara. II. نصر بن على
R. الامير ارسلان ايلك (ملك ?) مويد العدل الخ —
Rec. S. 122, № 1; vergl. № 2. (s. Grigorjev, S. 5).

Andere Münzen, auf welchen der Name *Arslan* vorkommt, s. zusammengestellt im Anhang.

Nasir el-Hakk (-Chan).

Wer war er?; s. Grigorjev, S. 5 u. Liste der Chane 1).

3) Buchara. II. ناصر
الحق
R. الامير السيد نصر بن على الخ —
Rec. S. 123, № 3.

4) Buchara. I. ايلك II. ناصر
الحق
R. الامير السيد پادشا ? نصر بن على الخ —
Nov. Suppl. S. 53, № 3, a.

5) Buchara. II. ناصر الحق
خان
R. الامير نصر بن على الخ —
Rec. S. 123, № 4 u. S. 590, 4; Inv. S. 157, № 1.

*

6) Chodschendeh. I. Äuss. R. الامير احمد بن نصر —
.... نصر الخ

II. لله
———
مويد العدل
ايلك

R. الامير الاجل ابو الحسين نصر بن على الخ —
Poole, S. 121, № 434.

Ahmed ben 'Aly.

7) Ferghanah. I. ايلك II. نصر بن على
احمد بن على
R. الامير نصر بن على الخ —
Rec. S. 124, № 7.

—

a. 392.

Nasir el-Hakk-Chan.

8) Æ. Uschkend. II. القادر بالله ناصر الحق خان
المويد العدل ايلك
نصر
Tornberg, S. 263, № 1.

—

a. 393.

Nasir el-Hakk-Chan.

9) Æ. Uzkend. II. wie № 8.
Fr. Numophyl. Potot. S. 33; Erdm. S. 273, № 1; Bartholomaei, lettre à M. Soret, S. 46, № 15.

10) Æ. Buchara. II. پادشا
القادر بالله ناصر الحق خان
المويد العدل ايلك
نصر
Rec. S. 124, № 8; s. das Muhammed. Münzkabinet, Titelblatt; Tornberg, S. 263, № 3; Poole, S. 120, № 432; Grigorjev, S. 2, № 1, wo نصر horizontal steht.

*

11) Ferghanah. II. لله
نصر بن على
R. — الامير نصر بن على الخ
Inv. S. 158, № 2.

—

a. 394.

Nasir el-Hakk-Chan.

(لله) ?لي
12) Æ. Uzkend. II. القادر بالله ناصر الحق خان
المويد العدل ايلك
ق

Fr. XXXI, S. 104.

—

a. 395.

Muhammed ben Mansur. Ahmed?

13) Ailak. II. دهقان الجليل
محمد
بن منصور
R. « « الجليل احمد? الخ
Nov. Suppl. S. 53, № 8, A.

Nasir el-Hakk-Chan.

14) Æ. Uzkend. II. القادر بالله الخ
Fr. XXXI, S. 106.
15) Æ. Buchara. II. wie № 10.
Grigorjev, S. 3, № II.

—

a. 396.

Nasir el-Hakk-Chan.

16) Æ. Uzkend. II. القادر بالله الخ
Nov. Suppl. S. 53, № 8, b.

—

a. 397.

17) Ferghanah. R. الامير نصر بن علي الخ —
Nov. Suppl. S. 54, № 8, a.

18) Æ. Saghanian. II. wie № 10, aber لله anstatt پادشا und نصر horizontal.
Poole, S. 121, № 433.

—

a. 398.

19) Ferghanah. II. نصر بن على
R. الامير الجليل نصر بن على الخ —
Rec. S. 124, № 9; Soret, lettre à M. Jousseume. S. 19, № 2; Inv. S. 148, № 3.

20) Ailak. II. نصر بن (على)
R.? الامير « « الملك المظفر نصر ايده —
Nov. Suppl. S. 54, № 9, a.

—

a. 399.

21) Buchara. II. القادر بالله
نصر بن على
Rec. S. 125, № 10.

22) Buchara. I. (?) طا » ? كا » II. نصر
ايلك
Rec. S. 125, № 11.

23—24) Fr. Numophyl. Potot. S. 34, 1, o) erwähnt noch zweier Münzen aus Buchara, deren eine auf II.

bot: لله / نصر بن على, die andere: نصر ايلك; s. Nov. Suppl. S. 54, № 11, b.

25) Ferghanah. I. Äuss. R. »»» الخان العادل نصر »»

II. موید العدل / ايلك R. الامير الاجل نصر بن على الخ —

Nov. Suppl. S. 54, № 11, d.

Abu Schudscha' Salar ben Muhammed.

26) Ailak. I. دهقان / الجليل II. ابو شجاع / سالار بن محمد

R. الامير » الملك المظفر قطب الدولة نصر —

Nov. Suppl. S. 54, № 11, c. Das Jahr ist nicht ganz sicher.

—

a. 400.

27) Samarkand. I. Äuss. R. الامير نصر بن على . . .

II. نصر بن على R. الامير نصر بن على الخ —

Rec. S. 125, № 12.

28) Samarkand. II. نصر بن على / ايلك

Rec. S. 126, № 13; Erdm. S. 274, № 11.

29) Samarkand. I. على »» II. القادر بالله / نصر بن على / ايلك

Rec. S. 126, № 14; vgl. № 18; Erdm. S. 274, № 2.

30) Buchara. II. نصر بن علی
ایلک
Rec. S. 126, № 15.

31) Buchara. II. نصر
ایلک
Rec. S. 126, № 16.

32) Buchara. I. طا » II. wie № 31.
Rec. S. 126, № 17; Inv. S. 158, № 4.

33) Usch. I. Inn. R. الامیر نصر II. لله
نصر بن علی
R. — الامیر نصر بن علی الخ
Fr. Numophyl. Potot. S. 34, 2. o); Nov. Symb. S. 43, № 6.

34) Ferghanah. I. پادشا II. لله
ایلک
R. — الامیر نصر بن علی الخ
Fr. Nov. Symb. S. 43, № 7; Nov. Suppl. S. 55, № 17, a.

Über in Soghd mit dem Namen *Nasr* geprägte Münzen, auf denen sich aber die Jahre der Prägung nicht bestimmen lassen, s. Rec. S. 127, № 19; S. 140, № 74; Soret, lettre à M. Jousseume, S. 20, № 4, fig. 6; vergl. Fr. XXXI, S. 113.

—

II. (5) Kutb-eddaulah Ahmed I. ben 'Aly.

a. 401.

35) Samarkand. I. احمد
Nov. Suppl. S. 55, № 18, a.

—

a. 404.

? . . . . .

36) es-Soghd. I. قطب II. احمد بن على
الدولة
باصالح ?

Rec. S. 127, № 20; s. Erdm. Tab. III, № V.

37) es-Soghd. I. (?) باحاسم II. احمد بن على

R. الامير السيد الملك المظفر قطب الدولة —

Rec. S. 127, № 21; vergl. Soret, lettre à M. Jousseume, S. 21, № 5, wo das zweifelhafte Wort auf I. دلماسم gelesen wird.

38) Ischtechen. I. خان العادل II. احمد بن على
دعكى

R. الامير السيد الملك المظفر قطب الدولة —

Rec. S. 128, № 22; XXXI, S. 118; Erdm. S. 276, № 4.

39) Samarkand. I. ?احمد على II. على » »
ايلك

Fr. XXXI, S. 118.

6) Scheref-eddin Tughan? [1]) oder auch **Ahmed ben 'Aly?**

حلمار ?

40) Buchara. II. لله
القادر بالله
خاقان ? (حلمار ?)

---

1) Münzen von *Tughan*, leider ohne Angabe des Jahres und des Prägortes findet man bei Grigorjev, S. 6, № III — IV. Er regierte von 403—408 oder 409.

Inv. S. 159, № 10.

41) Buchara. I. سمعاى II. القادر بالله
خاقان (جلغار؟)

Rec. S. 129, № 25 u. S. 591.

*

42) . . . I. قطب II. احمد بن (على ؟)
الدولة
ناصر

Poole, S. 123, № 440; vergl. oben № 36.

—

a. 405.

حلغار ؟

43) Buchara. I. سمانى II, القادر بالله
خاقان (جلغار؟)

s. Rec. S. 129, № 26; vergl. № 28, wo auf I. مس; die Münzen der Chane, S. 52, № 431; Inv. S. 160, № 11—13.

*

44) Usch. I. قطب الدولة II. الخان
احمد بن
ع

Rec. S. 128, № 23.

45) es-Soghd. I. خاقان؟ II. احمد بن على
خاقان
R. « « قطب الدولة » »

Rec. S. 128, № 24.

—

a. 406.

46) Buchara. II. لله
المويد العدل
خاقان
s. Soret, lettre à M. de Bartholomaei, S. 32, № 80, wo die Münze — ob mit Recht? dem *Tughan* zugeschrieben wird.

—

(5ª) u. (11) Saif-eddaulah Tschaghra (Tschaghyr)-Tegin.

Abu 'Aly el-Husain ben Mansur.

47) Buchara. II. سيف الدولة
چغريتكين
R. — السيد ابى (ابو؟) على
الحسين بن منصور
Erdm. S. 281, № 14: تغوتكين; Soret, lettre à M. Jousseume, S. 21, № 6: بغوىتكين; v. Bergmann, S. 249, № 15; vergl. Grigorjev, S. 7.

—

a. 407.

Abu 'Aly el-Husain ben-Mansur.

48) Buchara. II. wie № 47.
Fr. XXXI, S. 124; Erdm. S. 282, № 15.

*

49) Æ. Achsiket. I. لا اله الا
الله وحده
لا شريك له
ringsherum, oben: بسم الله ضر; links: ب هذا الدرهم; unten: باخسيكث سنة; rechts: سبع واربع مية

II. لله
محمد رسول الله
القادر بالله قطب الدولة
خاقان احمد بن
على

R. محمد رسول الله ارسله الخ

Asiat. Mus. (vom Fürsten A. W. Trubezkoi i. J. 1879 erhalten).

Kutb-eddaulah; Beha-eddaulah (?).

50) Samarkand. II. القادر

R. (الا)مير السيد(ى) | قطب الد(ولة) | بها الدو(لة) — «Sous le règne de Toghan Khan». Diese Bemerkung wird kaum richtig sein; s. oben Anm. zu № 40).

Soret, lettre à M. Dorn, S. 31, № 47. Dasselbe gilt von der Münze aus «Balk?»; s. lettre à M. de Bartholomaei, S. 33, № 81.

—

a. 408.

حامار ?

51) Buchara. I. مسد II. القا(در) بالله
حامار

Erdm. S. 283, № 17. Es scheint, dass es dieselbe Münze ist, welche Fraehn dem J. 405 zugetheilt hat; s. № 43; Rec. S. 129, № 28.

—

a. 409 (4$\frac{2}{1}$9?).

Saif-eddaulah (Tschaghra-Tegin?).

52) Kerminijah. I. سيف الدولة

Rec. S. 137, № 59; XXXI, S. 125.

—

III. (7) Arslan-Chan I.

(s. № 2 und Anhang).

a. 410.

53) Chodschendeh. II. ارسلان خان
ايلك

Rec. S. 130, № 30.

Soret (lettre à M. de Bartholomaei, S. 33, № 82) erwähnt einer Münze von *Arslan* (aus Buchara), welche der vom J. 420 (Rec. S. 135, № 52) ganz gleiche. Er führt ferner eine Münze (aus Buchara?) an, die auf II. den Namen بيغا تكين bietet; s. lettre à M. Jousseume, S. 22, № 7; vergl. Grigorjev, S. 10.

—

a. 411.

Ahmed ben Ilek.

54) Buchara. II. احمد بن ايلك
» »

Rec. S. 130, № 31; Erdm. S. 284, № 18; Inv. S. 160, № 12; Geitlin, S. 66, № 5. Fraehn (XXXI, S. 130) hat mehrere Exemplare dieser Münze in Händen gehabt, ohne das unten stehende Wort, welches verschieden erscheint und im Inv. S. 160, № 12 ?منصور gelesen ist, zu entziffern. *T.* S. 21—2, № 56: نصر (?) حسل. Vergl. Grigorjev, S. 10.

—

a. 412.

Beha-eddaulah Tigha-Tegin.

55) Buchara. II. بها الدوله
بيغا تكين

Rec. S. 130, № 33; die Münzen der Chane, S. 52, № 434; Erdm. S. 285, № 19; Inv. S. 161, № 15.

*

56) es-Soghd. I. پادشا II. الملك المظفر
ايلك

Rec. S. 130, № 32.

—

a. 413.

Beha-eddaulah.

57) Buchara. II. بها الدولة
Rec. S. 131, № 34 u. 37?; Soret, lettre à M. Jousseume, S. 23, № 9.

IV. (9) Arslan-Chan II. (?)

58) es-Soghd. II. ارسلان ايلك
Rec. S. 131, № 35.

Ahmed ben el-Hasan (?).

59) I. (?) سكساملى II. ارسلان خان
احمد بن الحسن
Rec. S. 131, № 36. Vergl. Grigorjev, S. 10.

—

a. 414.

Beha-eddaulah Tigha-Tegin.

60) Buchara. I. In einem aus Puncten gebildeten Dreieck: بها الدولة II. طغا تكين
Rec. S. 132, № 38; vgl. № 39; Inv. S. 161, № 16.

—

a. 415.

Beha-eddaulah Tigha-Tegin.

61) Buchara. I. wie auf № 60: بها الدولة

Rec. S. 132, № 40. Der Name سعا تكين auf II. findet sich auf einer von Fr. (XXXI, S. 135) gesehenen Münze.

Beha-eddaulah Tigha-Tegin. Arslan-Chan.

62) Buchara. I. (?) عدل / بها الدولة II. لله / القادر بالله ارسلان / خان الامير الاجل / سعا دكين

T. S. 22, № 57.

Beha-eddaulah. Arslan Ilek.

63) ?تكسامل I. الامير / بها لدولة / الاجل II. ارسلان / ايلك

Rec. S. 132, № 41.

Soret, lettre à M. Sawelief, S. 15 meint, die Münzen von *Arslan I.* gingen nur bis zum J. 415; die Münzen von den JJ. 427, 428 seien nicht von ihm.

Beha-eddaulah. Arslan Ilek. ..ka — Chan.

ارسلان

64) Buchara. I. بها الدولة / ايلك II. سعكا / خان

Rec. S. 133, № 42; das Muhammed. Münzkabinet, wo S. 124 I. der Münze abgebildet ist.

(8ª), 10) Kutb-eddaulah (Bughra Kara-Chakan?).

65) ?سمارکن? I. Äuss. R. (الله؟) قطب الدولة ونصر»»»
II. R. »» الخان الاجل قطب الدولة ونصر —
Rec. S. 133, № 43.

.... eddaulah.

66) Kermineh. II. (?) سعر الدولة
Rec. S. 133, № 44.

'Ain-eddaulah. Melik ben Mikal. Tanghadsch-Chan.

67) Æ. Achsiket. I. عين الدولة. R. ملك؟ بن ميكال --
II. »»» القادر بالله
طنغاجقان؟ ميكال؟
Fr. die Münzen der Chane, S. 52, № 433; Erdm. S. 288, № 22, wo anstatt ملك بن ميكال, منكلى ميكال *Mengeli Michal*, und anstatt ? طنغاجقان, طنغا ... خاقان *Tangh* ... *Chakan* gelesen wird.

Nach Sachau, S. 9, verlieh der Chalife el-Kadir Billah den Titel عين الدولة an *Mamun ben Mamun* von Chuârizm. Aber wie käme der hierher?

---

a. 416.

68) Buchara. I. ايلك zwei Mal. II. ايلك
Rec. S. 133, № 45; Erdm. S. 289, № 23; Inv. S. 161, № 18.

---

a. 417.

Jusuf ben 'Aly. Arslan.

69) Kutlugh Erku? (Ordu?). I. يوسف II. ايلك
بن على
R. »»»» الملك المظفر ارسلان —

Rec. S. 134, № 46.

War *Jusuf* ein Bruder des *Arslan I.* oder sicherer nach Grigorjev S. 9, der Musulmanische Name des Arslan?

70) Buchara. I. ايلك II. ارسلان ايلك
يوسف

Rec. S. 134, № 47; Inv. S. 162, № 19.

71) ... I. پادشاه II. يوسف
بن على
R. الامير الخ ارسلان —

Nov. Suppl. S. 55, № 46, a.

*

72) Buchara. I. oben: عدل, unten: مسس? II. ملك

Rec. S. 135, № 50.

—

a. 418.

73) Buchara. I. عدل
(?) مسس

Rec. S. 135, № 51 u. S. 592; Inv. S. 162, № 25.

Soret, lettre à M. Bartholomaei, S. 34. giebt an, der Name *Ilek* verschwinde auf den Münzen vom J. 418 an; dem ist nicht so. Er meint ferner (lettre à M. Jousseume, S. 17 u. à M. Sawelief, S. 33), die Münzen mit dem Namen *Arslan* bis zum J. 415 oder 419 könnten *Arslan I.*, die von dem J. 426 an *Arslan II.* zugesprochen werden. Dagegen lässt sich viel einwenden; s. den Anhang. Soret erwähnt

noch einer Münze von 418—419 aus Buchara mit يوسف بن على; s. lettre à M. Dorn, S. 32, № 48—49.

—

a. 419?.

Kilidsch Uka. Arslan.

74) . . . I. قلج / اوكا (اوكا) II. ايلك / ارسلان

Rec. S. 591, № 47, a; s. die Anmerkung zu der vorhergehenden Münze.

*

75) Buchara. II. لله / ايلك

Inv. S. 163, № 26; vergl. Rec. S. 592, № 52, a.

—

a. 420.

76) Buchara. II. ايلك
Rec. S. 135, № 52; Erdm. S. 282, № 24; Saweljev, S. 404, № 4; vergl. Soret, unter a. 410.

77) Dabusijah. I. پادشا II. ايلك
Fr. Numophyl. Potot. S. 35, № c); Erdm. S. 291, № 25.

ʿAly ben el-Hasan (el-Husain).

78) es-Soghd. II.(?) طار » »
Rec. S. 135, № 53; XXXI, S. 144.

—

a. 421.

Schems-eddaulah Arslan-Tegin.

79) Buchara. II. لله / ايلك Äuss. R. شمس ٥ الدولة ٥ ارسلان ٥ تكين ٥
Saweljev, S. 404, № 5; vergl. unter a. 425.

Terchan.

80) Buchara. I. ايلك II. ترخان
Rec. S. 136, № 55; Inv. S. 164, № 29.

—

a. 423.

Schems-eddaulah. Arslan-Ilek.

81) Buchara. I. شمس الدولة II. ارسلان ايلك
Inv. S. 164, № 30; Rec. S. 138, № 63 u. S. 592.

Schems-eddaulah Arslan Tegin.

82) Buchara. I. شمس الدولة II. ارسلان تكين
Poole, S. 125, № 446.

—

a. 424?.

Schems-eddanlah Arslan-Tegin.

83) Buchara. I. R. شمس ° الدولة ° ارسلان ° تكين °
II. ايلك ?
Fr. XXXI, S. 147. Das Jahr scheint zweifelhaft, ob 414 oder 424; vergl. Poole, S. 126, № 447.

V. (8[u]), 10) Ilchan Kutb-eddaulah Tanghadsch Bughra Kara-Chakan.

84) Kermineh. II. R. — الخان الاجل قطب الدولة ونصر الملة ?بغرا . ا خاقان
Rec. S. 136, № 56; XXXI, S. 148. Vergl. № 65.

Schems-eddaulah. Tanghadsch-Chan.

85) . . . I. شمس الدولة II. طمغاج خان
Inv. S. 165, № 33.

'Aly ben Muhammed. 'Aly ben el-Husain. Tanghadsch Bughra.

86) . . . . 424 ? I. M. inter. » » على يدى على بن محمد المتولى?

II. بغرا « »
على بن الحسين (?)
R. نصر اللة (?) الاجل قطب الدين « » —
طمغاج بغرا

Rec. S. 594, № 84.

—

a. 425.

Schems-eddaulah. Tanghadsch.

87) Buchara. I. شمس / الدولة II. طمغاج / حسن

Rec. S. 592, № 60, a.

Schems-eddaulah Arslan-Tegin. Tanghadsch.

88) Buchara. I. شمس / الدولة II. طمغا « » ن
ارسلان تكين
« مس

Fr. XXXI, S. 151; s. unter dem J. 424, № 85.

Tanghadsch Bughra-Chan.

89) . . . I. طمغاج بغرا
خان

Rev. S. 593, № 83; ebenda vergl. № 82 und S. 139, № 67.

'Aly ben el-Husain. Tanghadsch Bughra Kara-Chakan.

الله

90) Dabusijah. II. . وار على بن الحسين
R. (?قان)خا قرا بغرا طمغاج (« ») الدولة قطب ـ

Fr. Numophyl. Potot. S. 35, № 6; XXXI, S. 150; Erdm. S. 294, № 29, wo das Jahr 435 gelesen wird.

'Aly ben Hasan (el-Husain ?). Tanghadsch Bughra Kara-Chakan.

91) Dabusijah. II. لله

علی بن حسن

R. الامیر الاجل قطب الدولة ونصر الملة

طمغاج بغرا قرا خاقان

Soret, lettre à M. Jousseume, S. 23, № 10. Fr. XXXI, S. 151 liest الحسین. Dieselbe Münze wie № 90?

—

a. 426.

Schems-eddaulah. Tanghadsch Bughra Kara-Chakan; s. a. 424.

92) Buchara. I. شمس الدولة II. طمغاج..

بغرا قرا خاقان

Rec. S. 137, № 60 u. S. 592; XXXI, S. 153.

—

a. 427 (417?).

Arslan Ilek. Jusuf.

93) Buchara. I. ایلك II. ارسلان ایلک

یوسف

Rec. S. 134, № 47.

94) Buchara I. ارسلان II. لله

ایلك یوسف

Rec. S. 591, № 47, b.

—

a. 428.

Arslan Ilek.

95) Buchara. II. ارسلان ایلك

Rec. S. 136, № 57.

Arslan Ilek. Jusuf.

96) Buchara. II. ارسلان ايلك
?يوسف
Rec. S. 136, № 58; Inv. S. 162, № 23.

a. 430?

Jusuf. Arslan Ilek.

97) Buchara. I. يوسف II. ارسلان
ايلك
Rec. S. 134, № 48; XXXI, S. 156.

a. 431.

Schems-eddaulah.

98) Buchara. (a. 401!) I. شمس II. ايلك
الدولة

Rec. S. 137, № 61 u. S. 592; XXXI, S. 159; Erdm. S. 275, № 3.

99) Buchara. II. لله
رسول
الله ارسلان
Fr. XXXI, S. 157.

Schems-eddaulah » » Ilek. Ahmed ben Muhammed Mansur?.

100) Eine Münze in *es-Saghanian* geprägt ohne erkennbare Jahrzahl mit den Namen:

I. خان II. منصور?
شمس (الدولة)
ا » » (ايلك?)

R. فخر ?الدوله احمد بن محمد

ist angeführt in Rec. S. 138, № 64; XXXI, S. 164; vergl. T. S. 23, № 61.

*

101) Kesch. II. لله

القايم بامر الله

المويد العدل خان

بهار

T. S. 23, № 59; vergl. № 60 (ohne Jahr):

102) Kesch. II. لله

القايم بامر الله

قطب (?) الدولة نور . .

تكين

a. 432.

Tanghadsch-Chan. Ibrahim.

s. a. 435, № 105.

103) Soghd. I. طمغاج خان II. R. الخان الاجل ابراهيم —

Rec. 139, № 66; XXXI, S. 160.

War *Ibrahim* (*ben Nasr Arslan?*) der Musulmanische Name des *Tangadsch-Chan* oder ein besonderer Fürst?

a. 433?

Jusuf ben 'Aly.

104) Buchara. I. ايلك

يوسف بن على

Rec. S. 135, № 49.

a. 435.

Tanghadsch (Tafkadsch) Bughra Kara-Chakan-Ibrahim ben Nasr.

105) Æ. Buchara. I. المؤيد العدل II. لله
محمد رسول الله
القائم بامر الله طمغاج
بغرا قرا خاقان
ابرهيم بن نصر

s. oben Geschichtsquellen, № 3, Meyendorff, Voyage u. s. w.

Andere Münzen mit dem Namen *Ibrahim ben Nasr* s. in Nov. Suppl. S. 56, № 66, a. b. c. Die letztere in Buchara geprägte könnte vom J. 433 sein; s. Poole, S. 126, № 448. Nach Raverty, S. 905, XII. war ein *Ibrahim* der Vater des *Tafkadsch*.

—

VI. (14) Schems el-Mulk Nasr II.

a. 462—472.

106) . . . I. شمس II. الملك
Rec. S. 141. № 80.

107) Æ. I. ملك / شمس الملك II. لله / الملك لعادل
Soret, lettre à M. Sawelief, S. 35, № 48.

—

VII. (16) Ahmed II. ben Chisr-Chan.

a. 472—488.

108) . . . I. الخاقان
الاعظم
احمد بن . . .

Rec. S. 141, № 75.

—

VIII. (17) Mahmud II.

a. 490.

Abu'l-Kasem.

109) . . . I. ابو القسم II. خان
محمود
طمغاج

Rec. S. 139, № 68; XXXI, S. 166: طمغاج

*

110) Buchara. II. لله
محمود

Rec. S. 549, № 4, wo anstatt 390 zu lesen ist 490.

111) Samarkand. II. محمود
Nov. Suppl. S. 216, № 4, a. Das Jahr unbekannt.

—

IX. (19) Muhammed ben Sulaiman, genannt Arslan (III.).

a. 49•.

112) Samarkand. I. الخاقان II. بسمرقند
محمد بن
سليمان

Nov. Suppl. S. 57, № 89.

113) Ferghanah. I. طمغاج
محمد بن
سليمان

Soret, lettre à M. Sawelief, S. 34, № 47.

Hierher gehört auch wohl die jahrlose Münze mit

Melik Sandschar.

114) . . . I. ملك II. ه ◡ ه
طمغا خان سنجر
محمد

Rec. S. 139, № 70.

—

X. (21) Rukn-eddunja weddin Kilidsch Tanghadsch (Tafghadsch)-Chan.

a. 558.

115) Æ. Samarkand. I. المستنجد II. الخاقان العادل
ركن الدنيا والدين
قلج طفغاج خا
ن

Rec. S. 594, № 86; Nov. Suppl. S. 248, № 86, a; XXXI, S. 167.

بالله

116) Æ.? المستنجد II. طمغاج خان
الخاقان العادل
ركن الدنيا
والدين قلج

Rec. S. 594, № 85; s. Soret, lettre à M. Sawelief, S. 36; — à M. Fraehn, S. 19. — Das Jahr unbekannt.

—

XI. (24) ʿOsman?

a. 605?

117) Samarkand.

s. das Nähere über diese Münze in Nov. Suppl. S. 249, № 92.

—

Ungewisse Münzen.

s. Fr. XXXI, S. 168—175.

Tigha? - Tegin.

118) Samarkand. I. طمغا II. طمغا
تكين خاقان
تكين

Rec. S. 140, № 71; XXXI, S. 172, wo auf einem Exemplar II. M. »» الامير الجليل نظام الدولة —

—

Toghrul-Chan.

119) . . . II. عدل
طغرل
خان

Rec. S 594, № 87.

120) . . . II. نصر
طغرل
خان

Nov. Suppl. S. 56, № 88.

Toghrul-Chan ist vielleicht der von Sachau, S. 40 erwähnte *Toghrul-Chan ben Jusuf Kadyr-Chan*.

Es fehlen also Münzen von den Jahren 391. 402 und 403. 422. 429. 434; mit ausdrücklichen Jahren, von 436 — 489. 491 — 557 und mit Ausnahme von a. 605?, von 559 bis zu Ende der Dynastie der Ileke

im Anfange des siebenten Jahrhunderts der Flucht. Ich zweifele nicht, dass auch die fehlenden Jahre noch zum Vorschein kommen werden.

ANHANG.

Verzeichniss der mit dem Namen *Arslan* versehenen Münzen.

a. 390.

1) Buchara. II. R. ارسلان ايلك

—

a. 410.

2) Chodschendeh. II. ارسلان خان
ايلك

—

a. 413.

3) es-Soghd. II. ارسلان ايلك

4) ? سكسامل II. ارسلان خان
احمد بن الحسن ?

—

a. 415.

5) Buchara. I. — II. ارسلان
بها الدولة خان الامير الاجل
دمعا تكين

6) ?نكسامل? I. الامير II. ارسلان
بها الدولة ايلك
الاجل
—
ارسلان

7) Buchara. I. بها الدولة ایلك II. سکا / خان

—

a. 417.

8) Kutlugh Ordu? I. یوسف بن علی II. ایلك
R. الملك المظفر ارسلان

—

9) Buchara. II. ارسلان ایلك یوسف

10) . . . II. یوسف بن علی
R. الامیر الخ ارسلان

—

a. 419.

11) . . . I. قلج / اوکا II. ایلك / ارسلان

—

a. 421.

12) Buchara. I. R. شمس ٥ الدولة ٥ ارسلان ٥ تکین ٥

—

a. 423.

13) Buchara. I. شمس الدولة II. ارسلان ایلك

14) Buchara. I. شمس الدولة II. ارسلان تکین

—

a. 424.

15) Buchara. I. R. شمس ه الدولة ه ارسلان ه تكين ه

—

a. 425.

16) Buchara. I. شمس الدولة II. طمغا ,, ,, ن ارسلان تكين

—

a. 427.

17) Buchara. II. ارسلان ايلك يوسف

18) Buchara. I. ارسلان ايلك II. يوسف

—

a. 428.

19) Buchara. II. ارسلان ايلك

20) Buchara. I. ارسلان ايلك يوسف?

—

430 (?).

21) Buchara. II. ارسلان ايلك

Nach Raverty, S. 904, VII. kam *Arslan I.* i. J. 408 zur Regierung, (nach Muneddschim-Baschi 409) und verschwindet seit 410. *Arslan II.* regierte von 423 an; ebenda, S. 905, IX. Nun finden wir Münzen aus den Jahren 390 u. s. w. und zwar 427. 428 mit dem Namen *Jusuf* (*ben ʿAly*). Dieser letztere Name aber erscheint auch schon früher auf einer Münze vom J. 417 aus Kutlugh Ordu und dann auf in *Buchara* geprägten Münzen. Man wird durch diesen

Umstand versucht anzunehmen, dass *Arslan I.* schon i. J. 390 regiert und *Arslan II.* die Regierung gegen 417 oder früher angetreten habe. Beiden werden von einigen Schriftstellern die Beinamen *Scheref-eddaulah* und *Abu'l-Musaffer* beigelegt. Und wer war denn eigentlich *Jusuf ben ʿAly?* Nach Grigorjev, der Musulmanische Name des *Arslan.* Und wie erscheint ارسلان تكين auf Münzen von a. 421. 423. 424. 425? Regierte er mit oder unter seinem Bruder *Arslan*? Nur eine eingehendere Untersuchung wird diesen Wirrwarr entwickeln und die *Arslan*-Frage erledigen.

Liste der Chane.

1) *ʿAbdu'l-Kerim Satuk* (ستوق) *Kara-Chan*, (nach Abu'l-Feda u. A. سبق *Sabak* und شبق *Schabak*). Nach Bellew's freilich nicht sicheren Mittheilungen über *Sultan Satuk Bughra Chan Ghazi* († 430 = 1037) möchte man ihn fast für den ناصر الحق خان der Münzen halten.

2) *Musa ben Satuk.*

3) *Schihab-eddaulah Harun ben Sulaiman*, genannt *Bughra-Chan*, Herr von Kaschghar und Belasaghun bis zur Chinesischen Gränze hin. † 383 oder 384.
(3[a]) *Kadyr-Chan*; s. Sachau, S. 40 und unten 8).

4) *Abu'l-Hasan* (*Husain;* s. M. № 6) *Nasr I. ben ʿAly.* † 40., nach Raverty 403. Er wird von verschiedenen Berichterstattern gar nicht erwähnt.
Münzen: a. 389. 390. 392. 393. 394. 397—399. 400.

5) *Kutb-eddaulah* (*Schems-eddaulah*?) *Abu Nasr Ahmed I. ben 'Aly.* † 40.; nach Einigen 403 oder 404. Nach Sachau regierte er von 383 — 403.

Münzen: a. 401. 404. 405. 407.

Wer mag der *Ahmed ben Ilek* sein, welcher auf einer Münze vom J. 411 genannt wird?

Raverty lässt nach *Musa*, *Ahmed*, dann *Bughra-Chan*, nach diesem *Nasr* folgen. Die von mir angenommene Reihenfolge ist den Münzen entnommen.

(5[a]) *Saif-eddaulah Tschagra-Tegin;* s. die Münzen von J. 406. 407. 409? und unten 11).

6) *Tughan-Chan ben 'Aly.* † 408 oder 409. Nach Sachau hat er von 403—408 regiert.

Münzen (von oder unter ihm? geprägt): a. 404, № 40. 405, № 43. 406, № 46. 407, № 50.

7) *Abu'l-Musaffer Arslan-Chan I. ben 'Aly.*

Hinsichtlich der mit dem Namen *Arslan* versehenen Münzen s. den Anhang.

(7[a]) *'Aly-Tegin*, genannt *Ilek-Chan*, Verweser von Buchara und Samarkand. † 423?

8) *Kadyr-Chan I. Jusuf ben Bughra Harun ben Sulaiman.* † 423; s. oben (3[a]).

Kadyr schreibe ich mit Grigorjev (Кадыръ) und Bellew (*Kadir*); sonst wird er *Kadr* genannt. Raverty nennt ihn einen Sohn des Jusuf.

(8[a]) *Kutb-eddaulah* u. s. w. *Tanghadsch Bughra Kara-Chakan* s. unter 10).

9) *Scheref-eddaulah Abu Schudscha' Arslan-Chan II.*, Herr von Kaschghar, Choten u. s. w. † 439.

Raverty nennt ihn einen Sohn des Bughra-

Chan; Weil und Sachau, einen Sohn des Kadyr-Chan.

Münzen; s. den Anhang.

(9[a]) *Schems-eddaulah Arslan Tegin*, Bruder des *Arslan II.*

Münzen: a. 421. 423—425.

Schems-eddaulah, a. 424. 425. 426. 431.

10) *Mahmud I. Bughra-Chan ben Kadyr-Chan.* Nach Sachau von 423—439; s. (8[a]).

Münzen: a. 415. 424. 425. 426. 435.

(10[a]) *Ibrahim ben Nasr?*; vergl. die Münzen № 103 und 105.

11) *Saif-eddaulah Husain Tschaghra-Tegin ben Bughra-Chan;* s. (5[a]).

Er wird von Einigen *Dscha'far* (جعفر) *-Tegin* genannt; s. dagegen Grigorjev, Караханиды, S. 235, 35. Er heisst da *Tschakyr* (جقر); s. die Münzen aus den JJ. 406, 407, u. 409 (?), deren Prägjahre schwer mit der hier in Frage stehenden Zeit in Einklang zu bringen sind.

12) *Ibrahim ben Mahmud Bughra-Chan.* S. die Münze vom J. 435, wo wir einen *Ibrahim ben Nasr* finden. Vergl. Poole, S. 126, № 448. Diesen Ibrahim führt Sachau (S. 37 u. 43) als Tufghadsch-Chan Abu'l-Musaffer Ibrahim ben Nasr Ilek mit dem Titel *'Imad-eddaulah*, der 460 starb, an. Vgl. Ibn el-Athir, IX, S. ٢١١. Wenn man annimmt, dass vor Ibrahim بن ausgefallen ist, so stimmt die Angabe mit der Muneddschim-Baschi's und kommt dem nächstgenannten Chane zu.

13) *'Imad-eddaulah Abu'l-Musaffer Tanghadsch* oder

Tafkadsch-Chan, Sohn eines *Ibrahim ben Nasr*. Er kam nach Einigen im J. 440 zur Regierung.

Raverty nennt ihn *Tafkadsch* (طفقاج), wie man sonst auch auf Münzen findet, und setzt seinen Tod in das J. 460.

14) *Schems el-Mulk Nasr II. ben Tafkadsch*. † 472.
s. Münze, № 106.

15) *Chisr-Chan ben Tafkadsch*.

16) *Ahmed-Chan II. ben Chisr-Chan*. † 488.
s. Münze, № 108.

17) *Mahmud-Chan II*. † 490, nach Anderen 495.
Münze: a. 490.

18) *Kadyr-Chan II. ben ʿUmr-Chan ben Ahmed-Chan*. † 495.

19) *Muhammed Arslan-Chan III. ben Sulaiman ben Bughra-Chan ben Dawud*; s. Weil, S. 274.
Münze: a. 490.

20) *Abu'l-Maʿali Hasan-Tegin ben ʿAly*; Weil (S. 275) nennt ihn «*Toghfedj-Husein*»; s. № 23).

21) *Rukn-eddin Mahmud-Chan III. ben Arslan*.
Den Titel *Rukn-eddin* giebt ihm Raverty, S. 907,XX; nach der a. 558 genannten Münze kommt er dem *Kilidsch Tafghadsch* zu oder den beiden?

22) *Tanghadsch-Chan ben Muhammed-Chan* (*ben Sulaiman*). † 550 oder 551 (??). Nach der Münze vom J. 558: *Rukn-eddunja weddin Kilidsch Tanghadsch* oder *Tafkadsch-Chan*.

23) *Dschelal-eddin ʿAly ben Hasan*(?)-*Tegin*, bei Muneddschim-Baschi: *Dschelal-eddin Chur-Chan* (خورخان); vergl. Grigorjev, S. 243—245; Howorth, History of the Mongols, S. 6.

24) *'Osman-Chan.* † nach Raverty 609. Vergl. Hammer, Gemäldesaal, VI, S. 171.
. Münze: a. 605?

—

Als Fürsten von Kaschghar führt Sachau S. 40 (vergl. Ibn el-Athir XI, S. ٢١٣) an[1]):

1) *Arslan-Chan ben Jusuf Kadr-Chan.*
2) *Mahmud Bughra-Chan*, Fürst von Teraẓ und Schasch, 15 Monate lang.
3) *Toghrul-Chan ben Jusuf Kadr-Chan*, 16 Jahre.
4) *Toghrul-Tegin*, Sohn des vorigen, 2 Monate.
5) *Harun Bughra-Chan*, der Bruder des *Jusuf Toghrul-Chan ben Tufghadsch Bughra-Chan* (nach Sachau's Vermuthung: *ben Jusuf Kadr-Chan*), 29 Jahre lang. † 496.
6) *Ahmed ben Arslan-Chan*, sein Sohn (?) mit dem Titel *Nur-eddaulah.*

Nach demselbeu Gelehrten (S. 43) bemächtigte sich des Ostreiches 439 nach dem Tode des *Mahmud Bughra-Chan*, sein Bruder

1) *Toghrul Chan ben Kadr-Chan Jusuf*, von 439—455. S. die Münzen № 119 u. 120.
2) *Toghrul-Tegin*, Sohn des vorigen, 2 Monate. 455.
3) *Harun Bughra-Chan ben Jusuf Kadr-Chan*, von 455 (?). — 496.
4) *Nur-eddaulah Ahmed ben Arslan-Chan* (?).

—

1) Vergl. Bellew in *Report* u. s. w. S. 126 folgde.

31 August. / 12 September. In der eben von mir eingesehenen Schrift: Notice sur une collection de monnaies orientales de M. le Comte S. Stroganoff. Par W. de Tiesenhausen. St.-Pétersbourg. 1880 wird neben anderen eine Münze von *Nasr ben 'Aly*, Samarkand, a. 401 und *Arslan-Ilek*, Kesch, a. 429 angeführt.

—

Eine Französische Übersetzung mit einigen Ergänzungen wird in dem *Inventaire* (s. S. 709, № 14), welches schon gedruckt, aber noch nicht ausgegeben ist, erscheinen. Zu № 22, S. 710, ist als Verfasser Saweljev zu nennen.

(Tiré du Bulletin, T. XXVI, pag. 542—571.)

$\frac{9}{21}$ Septembre 1880.

Zur arabischen Literaturgeschichte der älteren Zeit.

Von Baron Victor Rosen.

I.

Ibn Quteiba: Kitâb ʿUjûn al-akhbâr.

Die St. Petersburger Bibliotheken besitzen einige werthvolle arabische Werke der älteren Zeit. Bei der grossen Bedeutung, welche unbedingt alle, leider so wenig zahlreichen, Überreste der literärischen Thätigkeit der ersten 3 Jahrhunderte d. Fl. haben, dürfte es nicht unangemessen sein, die Aufmerksamkeit der Fachgenossen auf die hier vorhandenen und bisher gar nicht oder nur wenig beachteten Werke der genannten Periode zu lenken. Ich beginne mit dem Codex № 691 des As. Museums, der im handschrftl. Catalog als «Fontes historiarum auct. Ibn Coteiba P. I. II.» bezeichnet ist und aus der Rousseau'schen Sammlung stammt.

Ibn Quteiba ist bekanntlich ein sehr fruchtbarer Schriftsteller gewesen [1]), der sich auf verschiedenen

1) Man sehe den Fihrist I, ٧٧ und ٧٨, und ٣١٤, l. 27. Das früher vielfach unserem Autor zugeschriebene احاديث الامامة و السياسة ist bekanntlich von Dozy, Recherches, 2e éd. I, 23 sq. defi-

Gebieten versucht hat. Von alle dem Überfluss scheint nicht allzu viel, obschon immer noch mehr, als von den meisten andren Autoren jener Zeit, auf uns gekommen zu sein. Erhalten sind, so weit ich sehe, ausser den drei allgemein bekannten und vielfach benutzten المعارف, [2]) ادب الكاتب, [3]) الشعر و الشعرا folgende: 1) كتاب الانوا (Catal. Bodl. I, p. 217 u. 224; cf. ibid. II, p. 605 A. E.); 2) مشكل القران (Cat. Lugd. IV, 14); 3) مختلف الحديث[4]) (ibid, p. 54 sq.); 4) كتاب اختلاف العلما فيما يحل من الاشربة ويحرم (Cat. Mus. Br. Rieu p. 390); 5) كتاب المسائل (Pertsch, d. arab. Hdschr. I, p. 490 № 636) und endlich 6) unser Exemplar der beiden ersten Exemplare des عيون الاخبار.

Dieses letzte Werk, vom Verfasser des Fihrist durch eine Angabe der 10 Bücher, aus denen es besteht, ausgezeichnet, scheint noch H. Kh. (IV, 287 № 8455) selber in Händen gehabt zu haben; er gibt die Anfangsworte und einiges aus der Vorrede richtig an. Es ist daher nicht unmöglich, dass sich ein Exemplar in einer der Constantinopolitaner Bibliotheken wird finden lassen. In den europäischen Bibl. dagegen, so weit sie bis jetzt catalogisirt sind, ist es nicht vorhanden.

Unser Codex, 25 Centim. hoch, 16 breit, ist ein

---

nitiv aus der Liste seiner Werke ausgestrichen worden. Beiläufig sei hier bemerkt, dass das As. Mus. ebenfalls ein Exemplar dieses Werkes besitzt. V. Mél. as. VII, 398 № 4.

2) Ein Specimen daraus enthält eine Leipziger Dissertation « W. O. Sproull, an extract from Ibn.-K.'s Adab al-Kâtib, Lpzg. 1877.

3) Die von Chr. Rittershausen zum Jubiläum der Leidener Univ. begonnene Edition wird hoffentlich bald zu Ende geführt werden.

4) Benutzt von Dr. Houtsma in «de Strijd over het Dogma» etc. Leiden 1875.

Band von 212 Blättern zu 13 Zeilen, in schönem altem grossem Naskhi; stark vocalisirt. Die diacritischen Punkte fehlen gelegentlich. Dagegen sind nicht punktirte Buchstaben meist als solche bezeichnet. Das Dehnungsalif in Namen, wie خالد, سفيان, قاسم, اسحاق, حارث, معاوية ist fast regelmässig ausgelassen. Über langem î und û steht gewöhnlich Ǵezma. Auf dem ersten Blatt haben sich verschiedene Besitzer eingeschrieben. Das älteste noch erkennbare Datum ist شعبان سنة ١٠١٨. Doch ist die Handschrift ohne Zweifel bedeutend älter (4 — 500 Jahr?). Das Titelblatt lautet: الجزء الأوّل من كتاب عيون الاخبار والجزء الثانى بتمامهما فى هذا الجلد تاليف ابى محمد عبد الله بن مسلم بن قتيبة الدينورى رضى الله عنه و عن المسلمين اجمعين.

Etwas an der Seite von derselben Hand und mit derselben Tinte: وهو كتاب السلطان, nämlich der الجزء الأوّل. Auf fol. 108^a steht: تم كتاب السلطان والحمد لله ربّ العالمين و صلواته على سيدنا محمد وآله الطيبين وصحبه الاكرمين و سلّم تسليما يتلوه ان شاء الله فى الجزء الثانى كتاب الحرب.

Fol. 109^a: الكتاب الثانى من عيون الاخبار وهو كتاب الحرب, alles in Schriftzügen und Tinte des Codex, und fol. 212^a, am Schluss des Bandes: تم الكتاب بحمد الله وعونه وتاييده ونصره والحمد لله وحده وصلواته على محمد نبيه وآله وصحبه. Hier liegt aber eine Fälschung vor. Der Artikel in الكتاب ist nachträglich mit anderer Tinte hinzugefügt. Das ب ist über Gebühr verlängert und die Stelle radirt. Es stand jedenfalls statt الكتاب — كتاب الحرب. Damit nicht zufrieden, setzte der Fäl-

scher unter die citirten Worte: تم كتاب عيون الاخبار بعون العزيز الغفّار.

Ibid. links in der Ecke steht in den Schriftzügen und der Tinte des Codex: قوبل بالاصل بحسب الطاقة فصح والحمد لله وحده. Rechts in der Ecke hat sich ein gewisser محمد بن محمود als Besitzer des Cod. im Jahre 1119 eingeschrieben.

Der Text ist meist correct, doch fehlt es an falschen Vocalen nicht. Der zweite Theil ist nachlässiger geschrieben und ist gegen den Schluss hin theilweise von Schimmel etwas beschädigt. Bl. 91—98 sind verbunden. Sie folgen sich so: 91. 97. 93—96. 92. 98. — Bl. 127 gehört nach 116.

Die «auserlesenen Geschichten» sind, wie schon aus der Inhaltsangabe bei H. KH. und im Fihrist hervorgeht, nach den Stoffen geordnet. Sie bilden eine überwiegend prosaische Anthologie, und es ist dieselbe eines der ältesten derartigen uns erhaltenen Werke. Dieser Umstand verleiht dem Buch ein erhöhtes Interesse. Es kann natürlich nicht Wunder nehmen, wenn die Ujûn al akhbâr viel bekanntes bieten. Die späteren Excerptenmacher und Epitomatoren haben bekanntlich die älteren Autoren fleissig genug ausgeschrieben, so dass absolut neues nicht gerade im Überfluss aus den älteren Quellenwerken wird gewonnen werden können. Dass diese älteren Quellenwerke aber nichtsdestoweniger unschätzbar sind, unentbehrlich der Kritik — das ist ein Satz, der keiner weiteren Begründung bedarf.

Eine ausführlichere Notiz über eine arabische Anthologie zu geben, ist eine missliche Sache. Der bunte

Inhalt, sowie der Umstand, dass sehr viele, wenn nicht sogar die meisten Anecdoten, Erzählungen etc. in der einen oder der anderen Form schon anderweitig bekannt sind und daher, um ihrem wahren Werthe gemäss gewürdigt zu werden, eben wörtlich gegeben werden müssten, erschwert die Auswahl bedeutend. Andrerseits bezwecken diese Zeilen keineswegs die Verarbeitung des in unserem Werke zu findenden Materials, sondern wollen nur auf dasselbe hinweisen Ich werde mich daher im Wesentlichen auf die Wiedergabe der Vorrede, die Angabe der Capitelüberschriften und die Hervorhebung der Quellen, soweit sie in dem Buch namhaft gemacht sind, beschränken; denjenigen, welche sich für den einen oder den anderen der berührten Gegenstände interessiren, bin ich gern erbötig, genauere Angaben zu machen. Auch steht wohl der Übersendung des Codex nichts im Wege[5]), wenn die K. Akademie auf dem gewöhnlichen Wege darum ersucht wird.

Unser Autor hat offenbar eine gewisse Vorliebe für lange Vorreden[6]), und sie geben höchst werthvolles Material zur Beurtheilung des schriftstellerischen Characters des Verfassers, ganz abgesehen von der von Houtsma hervorgehobenen Wichtigkeit wenigstens einer derselben für die Geschichte der geistigen Bewegung jener merkwürdigen Zeit. Wir sind gewohnt das

---

5) Ich bemerke ausdrücklich, dass ich die Absicht eine Edition des Werkes zu besorgen, schon lange vollständig aufgegeben habe.

6) Man sehe das Adab al-Kâtib, die Beschreibung des مشكل القرآن und مختلف الحديث im Leidener Catalog IV, 14 u. 54, und über das letztere besonders Houtsma, de Strijd p. 13.

ganze dritte Jahrhundert der Flucht so recht als Culminationspunkt der geistigen Regsamkeit des Islâm zu betrachten und sicherlich nicht ohne gutes Recht. Der «Streit über das Dogma» und die nicht weniger in die verschiedensten Schichten der Bevölkerung einschneidende nationale Bewegung [7]) mussten auf die Literatur einen belebenden Einfluss ausüben, dem sich wohl nur wenige der hervorragenderen Zeitgenossen werden haben entziehen können. Doch abgesehen davon sollte man meinen, dass jene Zeit auch die Blüthezeit der speciell arabischen Bildung, des ادب, gewesen sei, wenn man die Menge der grossen Gelehrten in diesem Fach, deren Thätigkeit in dieses Jahrhundert fällt, und die Lebendigkeit der Tradition berücksichtigt. Die Zeitgenossen freilich scheinen, wie das ja gewöhnlich der Fall ist, nicht alle so vortheilhafter Meinung über ihr Jahrhundert gewesen zu sein. Ibn Quteiba wenigstens beklagt sich bitter über die immer mehr überhandnehmende Ignoranz «in arabicis». Schon in der Vorrede zum Handbuch der Geschichte [8]) — um mit dem allgemein bekannten anzufangen — klingt diese Note durch, obgleich dort namentlich der Mangel an histo-

---

7) Die Geschichte der arabophoben und arabophilen Partei und ihren Einfluss auf die ar. Literatur in einer speciellen Schrift zu skizziren, hat zuerst und allein Dr. J. Goldziher versucht in seiner geist- und gedankenreichen, leider aber in magyarischer Sprache erschienenen Schrift «A nemzetiségi kérdés az araboknál» Budapest 1873 (In den Schriften der k. ungar. Akademie). Eine revidirte Übersetzung in eine grösseren Kreisen zugängliche Sprache wäre sehr zu wünschen. Cf. auch desselben «Beitr. z. Gesch. d. Sprachgelehrsamkeit bei den Arabern.» Wiener Sitzungsber. 1873, bd. 73, p. 530 (20 des Separatabzugs), und v. Kremer's «Culturgeschichtliche Streifzüge», p. 22 sq.

8) Ed. Wüstenfeld p. 1.

rischen und genealogischen Kenntnissen hervorgehoben wird und obgleich in dieser Beziehung auch die persischen Aristokraten sich Unkenntniss ihrer eigenen nationalen Tradition müssen vorwerfen lassen. Im Adab-al-Kâtib aber ist die ganze lange Vorrede in der Hauptsache eine Philippica gegen den «Zeitgeist», der uns in den düstersten Farben geschildert wird. «Die Wissenschaft ist ihrem Vertreter zum Schimpf geworden und die Tugend zum Fehler, die Schätze der Könige ein Waqf zum Besten der schlechten Leidenschaften und die Ehrenstellen الجاه werden verkauft wie alte Kleider», u, s. w. Es folgt nun eine höchst charakteristische Darstellung der in den gebildeten Classen damals herrschenden Richtung. Ich kann mir nicht versagen, die Hauptstellen wörtlich anzuführen, obgleich mir nur eine Hdschr. zu Gebote steht[9]). Es heisst da nämlich:

فابعد غايات كاتبنا فى كتابته ان يكون حسن الخط قويم الحروف و اعلى منازل اديبنا ان يقول من الشعر ابياتا فى مدح قينة او وصف كاس و ارفع درجات لطيفنا ان يطالع شيئًا من تقويم الكواكب وينظر فى شىء من القضا وحدّ المنطق ثم يعترض على كتاب الله بالطعن وهو لا يعرف معناه و على حديث رسول الله صلعم بالتكذيب وهو لا يدرى من نقله قد رضى عوضًا من الله تعالى ومما عنده بان يقال فلان لطيف وفلان دقيق النظر يذهب الى ان لطف النظر قد

9) Der Cod. № 438 des As. Mus. Die Hdsch. ist sehr alt und gut, aber leider sind Anfang (f. 1—16) und Ende von neuerer Hand ergänzt. Ein 2tes Ex., № 791 der hiesigen Universitätsbibl. ist eine ganz moderne egyptische Copie und für die Textkritik unbrauchbar.

اخرجه عن جلة الناس و بلغ به علم ما جهلوه فهو يدعوهم الرعاع و الغثا و الغثر و هو لعمر الله بهذه الصفات اولى وهى به اليق لانه جهل وظن ان قد علم فهاتان جهالتان ولان هولاء علموا انهم يجهلون و لو ان هذا المعجب بنفسه الزارى على الاسلام برايه نظر من جهة النظر لاحياه الله تعالى بنور الهدى وثلج اليقين و لكنه طال عليه ان ينظر فى علم الكتاب و فى اخبار الرسول صلعم و صحابته و فى علوم العرب ولغاتها وادابها فنصب لذلك وعاداه وانحرف عنه الى علم قد سلّمه له لامثاله المسلمون وقلّ فيه المتناظرون له ترجمة تروق بلا معنى و اسم يهول بلا جسم فاذا سمع الغمْر و الحدِث الغرّ قوله الكون و الفساد وسمع الكيان و الاسماء المنفردة و الكيفية و الكمية و الزمان و الدليل و الاخبار المولفة راعه ما سمع وظنّ ان تحت هذه الالقاب كل فائدة وكل لطيفة فاذا طالعها لم يحلّ منها بطائل انما هو الجوهر يقوم بنفسه والعرض لا يقوم بنفسه وراس الخط النقطة و النقطة لاتنقسم والكلام اربعة امر و استخبار وخبر ورغبة ثلاثة لا يدخلها الصدق والكذب وهى الامر و الاستخبار و الرغبة وواحد يدخله الصدق و الكذب و هو الخبر والان حد الزمانين مع هذيان كثير و الخبر ينقسم على تسعة الاف وكذا وكذا ماية من الوجوه فاذا اراد المتكلم ان يستعمل بعض تلك الوجوه فى كلامه كانت وبالا على لفظه و قيدا للسانه و عيّاً فى المحافل و عقلة عند المتناظرين ولقد بلغنى ان جماعة من اصحاب الكلام سالوا محمد بن الجهم ان يذكر لهم مسئلة من حدّ المنطق حسنة لطيفة فقال لهم ما معنى قول الحكيم اول الفكرة اخر العمل و اول العمل اخر الفكرة فسالوه التاويل فقال مثل

هذا رجل قال انى صانع لنفسى كنّا فوقعت فكرته على السقف ثم انحدر فعلم ان السقف لا يقوم الا على حائط وان الحائط لا يقوم الا على اسّ وان الاسّ لا يقوم الا على اصل ثم ابتدا فى العمل بالاصل ثم بالاسّ ثم بالحائط ثم بالسقف فكانّ ابتداء تفكره اخر عمله واخر عمله بدء تفكره فايّة[10] منفعة فى هذه المسئلة وهل يجهل احد هذا حتى يحتاج الى اخراجه بهذه الالفاظ الهائلة وهكذا جميع ما فى هذا الكتاب و لو ان مولف حدّ المنطق بلغ فى زماننا حتى يسمع دقائق الكلام فى الدين والفقه و الفرائض و النحو لعدّ نفسه من البكم او يسمع كلام رسول الله صلعم وصحابته لايقن ان للعرب الحكمة و فصل الخطاب

Man wird nicht läugnen können, dass die vorstehenden Tiraden den Stempel der Wahrheit tragen. Konnte man die allgemeinen Klagen über das Sinken der Tugend etc. theilweise als Gemeinplätze ansehen, wie sie am Ende jeder in Betreff seiner Zeit im Munde führt, so ist doch die Schilderung des schädlichen Einflusses der zur Modesache gewordenen, theilweise sehr oberflächlichen logisch-philosophischen Studien so recht aus dem Leben gegriffen. Damit ist zugleich die Schattenseite der geistigen Bewegung jener Zeit am besten charakterisirt. Religiöse und nationale Antipathieen, denen ja auch zum grossen Theil das Überhandnehmen jener philosophirenden oder raisonnirenden Richtung seinen Ursprung verdankt, konnten also wirklich gerade zu Ibn Quteiba's Blüthezeit, die wir

10) S. cod. فانه.

wohl c. 250—60 ansetzen können, in gewissen Schichten der gebildeten Classen ein Sinken der arabischen Studien zur Folge gehabt haben und wenn wir nach den Vorreden zu dem ادب الكاتب und den عيون الاخبار urtheilen dürfen, so richtet sich der Vorwurf namentlich gegen die so einflussreiche Classe der Kâtib's [11]), von deren Unwissenheit uns in der ersteren ergötzliche Proben mitgetheilt werden.

Unser Autor, den wir nach dem uns vorliegenden Material als aufrichtigen, doch durchaus nicht frömmelnden, Orthodoxen, als entschiedenen, doch nicht exclusiven und fanatischen, Araberfreund bezeichnen dürfen, beschloss nun seinerseits nach Kräften dem Verfall zu steuern. Er sagt [12]) darüber:

فلما ان رايت هذا الشان كل يوم الى نقصان و خشيت ان يذهب رسمه و يعفو اثره جعلت له حظا من عنايتى وجزءا من تاليفى فعملت لمغفل التادّب كتبا خفافا فى المعرفة و فى تقويم اللسان و اليد يشتمل كل كتاب منها على فنّ واعفيته من التطويل والتثقيل لانشّطه لتحفّظه[13]) ودراسته ان فاءت به همّته واقيّد عليه بها ما اضلّ من المعرفة و استظهر له باعداد الالة

11) انى رايت كثيرا من كتاب زماننا كسائر اهله قد استطابوا الدعة و استوطؤا مركب العجز واعفوا انفسهم من كدّ النظر وقلوبهم من تعب التفكر حين نالوا الدرك بغير سبب و بلغوا البغية بغير آلة و لقد لعمرى كان ذلك فاين همة النفوس و اين الانفة من مجانسة البهائم

12) Adab al-K. Msc. f. 5a.

13) Cod. ليحفظه.

لزمان الاذالة و لقضاء الوطر عند تبيّن فضل النظر و الجِقه[14] مع كلال الحد و يبْس الطينة بالمرهفين و أدْخله وهو الكَوْدَن في مضمار العتاق

Doch hält mit diesem Werk der Autor seine Aufgabe noch lange nicht für beendet, denn die Hebung der Bildungsstufe des Kâtib kann nicht bloss in der grösseren Correctheit seiner Sprache bestehen. Der Rest der Vorrede giebt daher dem Kâtib weitläuftige Rathschläge über die ihm nothwendigen Studien. Er soll sich mit Geometrie und Arithmetik, Sunna und Fiqh vertraut machen, ferner die Regeln der Höflichkeit beobachten, sowie die Finessen des Stils nicht ausser Acht lassen u. s. w. Unser Autor versäumt auch nicht, die Nothwendigkeit edler Gesinnung und Reinheit des Herzens anzupreisen. Unter den zum Studium anempfohlenen Gegenständen nun befinden sich auch اخبار الناس وعيون الحديث, mit denen der Kâtib am rechten Ort seine mündliche und schriftliche Rede ausschmücken solle[15]). Damit kommen wir auf den eigentlichen Gegenstand vorliegender Notiz. Unser Werk ist eben dazu bestimmt, für dieses Studium dem Kâtib das nöthige Material an die Hand zu geben.

Über diese Bestimmung des Buches, wie über die Grundsätze, welche den Verfasser bei der Zusammen-

---

14) Cod. والحقّة.

15) V. f. 5^b. ... ولا بدّ له مع ذلك من دراسة اخبار الناس و تحفظ عيون الحديث ليدخلها في تضاعيف سطوره مثلا اذا كتب او يصل بها كلامه اذا حاور

stellung geleitet, giebt die Vorrede uns weitläuftige Auskunft. Sie lautet, nach Weglassung der die erste Seite einnehmenden Encomien, folgendermaassen:

اما بعد فان لله فى كل نعمة انعم بها حقّا وعلى كل [16] بلاء ابلاه
زكاةً فزكاة المال الصدقة وزكاة الشرف التواضع وزكاة الجاه
بذله وزكاة العلم نشره وخير العلوم انفعها و انفعها احمدها
مَغَبَّةً و احمدها مغبّة ما تُعلِّمَ وعُلِّم لله و اريد به وجه الله ونحن
نسئل الله ان يجعلنا بما علّمنا عاملين وباحسنه اخذين و
لوجهه الكريم ما نستفيد و نفيد مريدين و بحسن بلائه عندنا
عارفين و بشكره اناء الليل و النهار متمسكين انه اقرب
المدعوّين و اجود المسؤولين ' و انى كنت تكلفت لمغفل التادب من
الكتّاب كتاباً فى المعرفة وفى تقويم اللسان واليد حين تبينت
شمولَ النقص ودروس العلم وشغل السلطان عن اقامة سوق
الادب حتى عفا ودثر بلغتُ له فيه همّةَ النفس وثلج الفواد
و قيّدت عليه به ما اضلّ من الالة ليوم الادالة وشرطت [17]
عليه مع تعلّم ذلك تحفّظ عيون الحديث ليدخلها فى
تضاعيف سطوره متمثلا اذا كاتب و يستعين بما فيها من
معنى لطيف و لفظ خفيف حسن اذا حاور [18] ولمّا تقلّدت له القيام
ببعض آلته دعتنى الهمّة الى كفايته وخشيت ان وكلته فيما
بقى الى نفسه وعوّلت له على اختياره ان تستمرّ مريرته على
التهاون و يستوطى مركبه من العجز فيضرب صفحاً عن الاخر

16) f. 2^a.
17) f. 2^b.
18) All das bezieht sich auf das Adab al-Kâtib, und auch die Ausdrücke stimmen theilweise fast wörtlich überein. Vgl. die Auszüge, die oben p. 61 gegeben sind.

كما ضرب صفحا عن الاول و يزاول ذلك بضعف من النية وكلال من الحدّ فيلحقه خَوَرُ الطباع وسآمة الكُلْفة فاكملت له ما ابتدأتُ و شيّدتُ ما اسّستُ و عملت له فى ذلك عملَ من طَبّ لمن حبّ بل عملَ الوالد الشفيق للولد البرّ ورضيت منه بعاجل الشكر وعوّلتُ على الله فى الجزا والأَجْر فانّ هذا الكتاب [19] وان لم يكن فى القران و السنّة و شرائع الدين وعلم الحلال والحرام دالّ على معالى الامور مرشد لكريم الاخلاق زاجر عن الدناءة ناه عن القبيح باعث على صواب التدبير و حسن التقدير ورفق السياسة و عمارة الارض وليس الطريق الى الله واحدًا ولا كلّ الخير مجتمعًا فى تهجّد الليل وسرد الصيام و علم الحلال والحرام بل الطرق اليه كثيرة و ابواب الخير واسعة و صلاح الدين بصلاح الزمان وصلاح الزمان بصلاح السلطان وصلاح السلطان بعد توفيق الله بالارشاد وحسن التبصير ، وهذه عيون الاخبار نظمتها لمغفل التادّب تبصرة ولاهل العلم تذكرة و لسائس الناس ومسوسهم مودّبا وللملوك مستراحا من كدّ الجدّ والتعب وصنّفتها ابوابا وقرنتُ الباب بشَكْله و الخبر [20] بمثله و الكلمة باختها ليسهل على المتعلّم علمها وعلى الدارس حفظها وعلى الناشد طلبه وهى لقاح عقول العلماء ونتائج افكار الحكماء وزبدة المَحْض وحلية الادب واثمار طول النظر و المتخيّر من كلام البلغاء وفِطن الشعراء وسيَر الملوك و آثار السلف جمعت لك منها ما جمعتُ فى هذا الكتاب لتاخذ نفسك باحسنها وتقوّمها

---

19) f. 3^a.
20) f. 3^b.

بثقافها وتخلّصها من مساوى الاخلاق كما تخلص الفضة البيضاء من خبثها وتروضها على الاخذ بما فيها من سُنّة حسنةٍ وسيرةٍ قويمة وادبٍ كريم وخُلْق عظيم وتصل بها كلامك اذا حاورت وبلاغتك اذا كتبت وتستنجح بها حاجتك اذا سألت وتتلطّف فى القول ان شفعت وتخرج من اللوم باحسن العذر اذا اعتذرت فان الكلام مصايد القلوب والسحر [21] الحلال وتستعمل ادابها فى صحبة سلطانك وتسديد ولايته ورفق سياسته وتدبير حروبه وتعمر بها مجلسك ان جددت او هزلت وتوضح بامثالها حججك وتبدّ باعتبارها خصمك حتى يظهر الحق فى احسن صورة وتَبْلُغَ الارادةَ باخفّ مؤونة وتستولى على الامد وانت وادعٌ وتلحق الطريدةَ ثانيًا من عنانك وتمشى رُوَيْدًا وتكون اوّلاً ، هذا اذا كانت الغريزة مواتيةً والطبيعة قابلةً والجنيب منقادًا وان لم يكن كذلك ففى هذا الكتاب لمن اراه عقله نَقْصَ نفسه فاحسن سياستَها وستَر بالاناةِ والرويّة عيبها ووضع من دواء هذا الكتاب على داء غريزته وسقاها بمائه وقدح فيها بضيائه ما نعش منها الغليل وشحذ الكليل وبعث الوسنان وايقظ الهاجع حتى تقارب بعون [22] الله رُتب المطبوعين ولم ار صوابًا ان يكون كتابى هذا وقفًا على طالب الدنيا دون طالب الاخرة ولا على خواصّ الناس دون عوامّهم ولا على ملوكهم دون سوقهم فوفّيتُ كلّ فريق منهم قسمَه ووفّرتُ عليه سهمه واودعته طُرفا من محاسن كلام

21) f. 4^{a}.
22) f. 4^{b}.

الزهّاد فى الدنيا و ذكر فجائعها و الزوال و الانتقال وما يتلاقون به اذا اجتمعوا ويتكاتبون به اذا افترقوا فى المواعظ والزهد و الصبر و الهوى واليقين و اشباه ذلك لعلّ الله يعطف به صادفًا و ياطرُ على التوبة متجانفًا ويَرْدَع ظالما و يُلِيّن برقائقه قسوة القلوب و لم أُخْله مع ذلك من نادرة طريفة وفطنة لطيفة وكلمة معجبة و اخرى مضحكة ليلا نخرج عن مذهب سلكه السالكون و غروض اخذ فيها القائلون و لاروّم بذلك [23] عن القارى من كدّ الجدّ و اتعاب الحق فان الاذن مجّاجةٌ و للنفس حَمْضة والمزح اذا كان حقًّا او مقاربا ولاِحَايِينه و اوقاته واسبابٍ اوجبنه مشاكلا ليس بالقبيح ولا من المنكر ولا من الكبائر ولا الصغائر ان شاء الله ، وسينتهى بك كتابنا هذا الى باب المزاح و الفكاهة و ما روى عن الاشراف و الائمة فيهما فاذا مرّ بك ايها المتزمّت حديثٌ تستخفّه او تعجب منه او تضحك له فاعرف المذهب فيه وما اردنا به ، و اعلم انك ان كنت مستغنيا عنه بتيبّسك فان غيرك ممن يترخّص فيما تشدّدت فيه محتاج اليه و ان الكتاب لم يعمل لك دون غيرك فيُهَيَّأَ على ظاهر محبّتك و لو وقع فيه تَوَقّى المتزمتين لذهب سطر بهائه و شطر مائه ولاعرض عنه من احببنا ان يُقبل [24] اليه معك ، وانما مثل هذا الكتاب مثل المائدة تختلف فيها مذاقات الطعوم لاختلاف شهوات الآكلين و اذا مرّ بك حديث فيه افصاح بذكر عورة او فرج او وصفِ فاحشة فلا يحملنك الخشوع

23) f. 5^a.
24) f. 5^b.

او التخاشع على ان تصعّر خدّك و تُعْرض بوجهك فانّ اسماء الاعضاء لا تؤثم و انما المأثم فى شتم الاعراض وقول الزور و الكذب و اكل لحوم الناس بالغيب قال رسول الله صلعم من تعزّى بعزاء الجاهلية فاعضّوه بهن ابيه ولا تكنوا و قال ابو بكر الصديق لبُديل بن ورقاء حين قال للنبى صلعم ان هاولاء لو قد مسّهم حزّ السلاح اسلموك أعْضِضْ ببظر اللات انحن نُسلمه وقال على بن ابى طالب صلوات الله عليه من يطُلْ اير ابيه ينتطق به وقال الشاعر [25] فى هذا المعنى

فلو شاء ربّى كان ايرُ ابيكم
طويلا كاير الحارث بن سَدُوسِ

قال الاصمعى كان للحرث بن سدوس واحد وعشرون ذكرًا و قيل للشعبى ان هذا لا يجئ فى القياس فقال ايرٌ فى القياس وليس هذا من شكل ما تراه فى شعر جرير و الفرزدق لان ذلك تعيير و انتهاك [26] فى الاخوات و الامّهات وقذف للمحصنات الغافلات فتفهّم الامرين و افرق بين الجنسين و لم اترخّص لك فى ارسال اللسان بالرفث على ان تجعله هجّيراك على كل حال و دينك فى كلّ مقال بل الترخّص منى فيه عند حكاية تحكيها او رواية ترويها تَنْقُصها الكناية و يذهب بحلاوتها التعريض ، و احببت ان [27] يجرى فى القليل من هذا

---

25) f. 6^a; cf. Ahlw. Six poets p. 172.
26) Cod. تعبير و انهان
27) f. 6^b.

على عادة السلف الصالح فى ارسال النفس على السجيّة و الرغبة بها عن لبسة الرياء و التصنّع ولا تَسْتَشْعِرْ ان القوم قارفوا وتنزّهتَ وثَلَموا اديانهم و تورّعتَ وكذلك اللحن ان مرّ بك فى حديث من النوادر فلا يذهبنّ عليك انّا تعمّدنا ه و اردنا منك ان تتعمّده لان الاعراب ربّما سلب بعضَ الحديث حُسْنَه و شاطر النادرةَ حلاوتها وسامثّل لك مثالا قيل لمُزبّد المديني وقد اكل طعاما كظّهُ قىٍ قال مَا اقى نَقِى ولَحْمِ جَدْيٍ مرتِى طلاقٌ لَوْ وَجدتُ هذا قَيًّا لاكلتُه (28 ، الا ترى انَ هذه الالفاظ لو وفيت بالاعراب والهمز حقوقها الذهبت طلاوتها ولاستبشعها سامعها وكان احسن احوالها ان يكافى لطيف معناها ثقل الفاظها فيكون مثل المخبر عنها ما قال الاوّل

اِضْرِبْ (29 بذِى طَلْحَةِ الخَيْراتِ ان فَخَرُوا
بنَجْلِ اَشْعَثَ و اسْتَثْبِتْ وكُنْ حكَما
وَآخْرِجْ خزاعةَ من لُؤمِ ومن كَرَمِ
فلا تَعُدَّ لها لؤمًا ولا كَرَمَا

و لمثل هذا قال مالك بن اسماء فى جارية له

و حديثٍ الذُّهُ هو ممّا * يَشْتهى الناعتون يُوزَنُ وزْنا
مَنْطِقٌ عاقلٌ وتَلْحَنُ احيا * نـا واَحْلَى الحديث ما كان لَحْنا

---

28) Die ganze Phrase ist hier so vocalisirt wie im Codex; cf. al-Iqd, ed. Bulâq I, p. 296, l. 6—7.

29) f. 7^a. 30) f. 7^b. 31) f. 8^a.

وان مرّ بك خبر او شعر يتّضع عن قدر الكتاب وما بُنى عليه فاعلم ان لذلك سببين احدهما قلّة ما جاء فى ذلك المعنى مع الحاجة اليه و السبب الاخر ان الجنس اذا وُصِلَ بمثله نقص نوراهما و لم يتبيّن فاضلٌ بمفضول و اذا وُصل بما هو دونه اراك نقصانَ احدهما من الاخر الرجحانُ و مدارُ الامر وقوامُه على واحدة تحتاجُ الى ان تاخذ نفسَك بها وهى ان تحضر الكلمةَ موضعها بسببها ولا ترى غبنًا ان يتكلّم الناسُ و انت مُمْسِك فاذا رايتَ حالاً تشاكل ما حضرك من القول احضرتَه وفُرْصةً تخاف فَوْتَها انتهزتها وكان يقال انتهزوا فُرَصَ القول فانّ للقول ساعات يضرّ فيها الخطا و لا ينفع فيها الصواب وقالوا ربّ كلمة تقول دعنى وان وقفتَ على باب من ابواب هذا الكتاب لم تَرَهْ مُشْبَعًا فلا تَقْضِ علينا بالاغفال حتى تتصفّح الكتب فانه ربّ معنى يكون له موضعان وثلثة مواضع فيقسم ما جاء فيه على مواضعه كالتكلّف فى القول يقع فى كتاب السلطان ويقع فى كتاب الحوائج ويقع فى باب البيان وكالاعتذار يقع فى كتاب السلطان و فى كتاب الاخوان وكالبخل يقع فى كتاب الطبائع و فى كتاب الطعام و كالكبر والمشيب يقع فى كتاب الزهد ويقع فى كتاب النساء واعلم انّا لم نَلْتقِط هذه الاحاديث فى الحداثة و الاكتهال عن من هو فوقنا فى السنّ و المعرفة و عن جلسائنا و اخواننا و من كتب الاعاجم وسِيَرهم و بلاغاتِ الكتّاب فى فصول من

كتبهم و عن من هو دوننا غيرَ مُسْتكفين [32] ان ناخذ عن الحديث سنًّا لحداثته و لا عن الصغير قَدْرًا لخساسته و عن الامة الوكعاء لجهلها فضلا عن غيرها [33] فانّ العلم ضالّة المؤمن من حيثُ اخذه نفعه و لن يُزْرِىَ بالحق ان تسمعه من المشركين و لا بالنصيحة ان تُستنبط من الكاشحين و لا يضرّ الحسناء أَطمارُها و لا بنات الاصداف اصدافها و لا الذهب الابريزَ مخرجه من كبًا و مَن ترك اخذ الحسَن لموضعه اضاع [34] الفرصة و الفُرَص تمرّ مرَّ السحاب ، حدثنى ابو الخطّاب قال حدثنا ابو داود عن سليمان بن معاذ عن سماك عن عكرمة عن بن عبّاس قال خذوا الحكمة ممّن سمعتموها منه فانه قد يقول الحكمة غير الحكيم. وتكون الرَمْية من غير الرامى و هذا يكون فى مثل كتابنا لانه اداب ومحاسن اقوام ومقابح اقوام و الحسن لا يلتبس بالقبيح و لا يخفى على من سمعه من حيث كان فامّا علم الدين و الحلال و الحرام فانما هو استعباد

32) Prof. Girgas schlägt vor مستنكفين zu lesen, und das ist wohl das richtige.

33) Der Sinn dieses ganzen Passus ist durch den Context ganz sicher. Ibn Q. will offenbar sagen, dass «il prend son bien où il le trouve», aber der Text bietet eine Schwierigkeit, die in der doppelten Negation لم نلتقط — غير مستكفين liegt. Man sollte erwarten: «wir haben diese etc. gesammelt, indem wir nicht verschmähten etc.» Anzunehmen aber, dass der Copist لم نلتقط für التقطنا verschrieben habe, ist kaum möglich. Es bleibt also nur das Kraftmittel, anzunehmen, dass der Autor aus der Construction gefallen ist.

34) f. 8[b].

و تقليد لا يجوز ان تاخذه [35] الا عن من تراه لك حجّة و لا تَقْدَحُ فى صدرك منه الشكوك وكذلك مذهبنا فيما نختاره من كلام المتاخرين و اشعار المحدثين اذا كان متخيّر اللفظ لطيف المعنى لم يَزْرِهِ عندنا تاخرّ قائله كما انه اذا كان بخلاف ذلك لم [36] يرفعه تقدُّمه فكلّ قديم حديث فى عصره وكل شَرَف فاوّله خارجيّةٌ و من شان عوامّ الناس رفع المعدوم و وضع الموجود و رَفْض المبذول وحُبّ الممنوع و تعظيم المتقدّم و غفران زَلّته و بَخْس المتاخّر و التّجنّى عليه و العاقل منهم ينظر بعين العدل لا بعينِ الرِضَى و يَزِن الامور بالقسطاس المستقيم و إنّى حين قسّمْتُ هذه الاخبار و الاشعار وصنّفتُها ودوّنتها على اختلاف فنونها وكثرة عدد ابوابها تَجْتَمِع فى عشرة كُتُب بعد الذى رأيتُ افرادَه عنها وهو اربعةُ كتب مُتَمَيِّزَة كلّ كتاب منها مُفْرَد على حدته ، كتاب الشراب وكتاب المعارف و كتاب الشعر وكتاب تاويل الرويا [37] فالكتاب الاوّل من الكتب العشرة المجموعة كتاب السلطان و فيه الاخبار عن محلّ السلطان و اختلاف احواله و عن سيرته و عن ما يحتاج صاحبه إلى استعماله من الاداب فى صحبته و فى مخاطبته و معاملته ومُشاورته [38] له وما يَجِبُ على السلطان أن ياخذَ به فى اختياره عُمّاله و قُضاتَه و حجّابَه و كتّابَه و على الحكّام ان

35) Cod. ياخذه
36) f. 9a.
37) f. 9b.
38) Cod. مُساوَرَته

يمتثلوه فى أحكامهم و ما فى ذلك من النوادر وابيات الشعر المشاكلة لتلك الأخبار و الكتاب الثانى كتاب الحَرْب وهذا الكتاب مُشاكِلٌ لكتاب السلطان فَضَمَمْتُه اليه و جعلتُهما جُزْءًا واحدا و فيه الأخبار عن آداب الحرب و مكايدها و وصايا الجيوش و عن العُدّة و السلاح و الكراع و ما [39] جآءَ فى السَفَر و المسير و الطيرة و الفأل و ما يُؤمَر به الغُزاةُ و المسافرون و اخبار الجبناء و الشُجَعآء وحِيَل الحرب و غيرها و شىءٌ من اخبار الدولة و الطالبيّين و اخبار الامصار و ما فى ذلك من النوادر و ابيات الشعر ، والكتاب الثالث كتاب السودد و فيه الأخبار عن مَخايل السودد فى الحَدِث و اسبابِه فى الكبير و عن الهِمّة الساميَة و الخَطار بالنفس لطَلَب المعالى و اختلاف الارادات و الأمانىّ و التواضُع و الكِبْر و العُجْب و الحيآء و العقل و الحِلْم و الغَضَب والعِزّ و الهَيبة و الذُلّ و المروّة و اللِباس و الطِيب و المجالسة و المحادثة والبناء و المزاح و تَرْك التصنُّع و التوسّط فى الاشيآ و ما يُكْرَه من الغُلو و التقصير و اليسار و الفَقْر و التجارة [40] و البَيْع و الشرآء و المداينة و الشريف من افعال الأشراف السادة و ما جاء فى ذلك من النوادر و ابيات الشعر ، و الكتاب الرابع كتاب الطبائع و الأخلاق وهذا الكتاب مقارب لكتاب السودد فضممته اليه وجعلتهما جزءا واحدا وفيه

39) f. 10^a.
40) f. 10^b.

الاخبار عن تشابه الناس فى الطبائع و ذمّهم و عن مَساوِى الاخلاق من الحسد والغَيْبة و السعاية و الكذب والقحة و سوء الْخلق و سوء الجوار و السباب و البْخل و الحمق و نوادر الحَمْقى و طبائع الحيَوان من الناس و الجنّ و الأنعام و السباع و الطير و الحشرات و صغار الحيَوان و النَّبات و ما جآء فى ذلك من النوادر وابيات الشعر والكتاب الخامس كتاب العلم [41] و فيه الاخبار عن العلم و العلمآء و المتعلمين وعن الكُتُب و الحِفْظ و القرآن و الأَثَر و الكلام فى الدين و وصايا الودّيين و البَيان و البلاغة و التلطّف فى الجواب و الكلام و حُسْن التعريض و الخُطب و المقامات و ماجاء فى ذلك من النوادر و ابيات الشعر و الكتاب السادس كتاب الزهد و هذا الكتاب مقارب لكتاب العلم فضممته اليه وجعلتهما جزءا واحدا وفيه الاخبار عن صفات الزّهاد و كلامهم فى الزُهْد والدعاء و البكآء و المناجاة وذكْر الدنيا و التهجّد و الموت والكبر و الشيب و الصبر و اليقين و الشكر و الاجتهاد و القناعة و الرضا و مقامات الزّهاد عند الخلفآء و الملوك و مواعظهم و غير ذلك و الكتاب السابع كتاب الأخوان وفيه [42] الحَثّ على اتخاذ الاخوان و اختيارهم و الاخبار عن المودّة و المحبّة وما يجب للصديق على صديقه ومخالفة الناس وحسن مُجاورتهم و التلاقى و الزيارة و المعاتبة و الوداع و التهادى و العيادة و التعازِى و التهانى

41) f. 11^a.
42) f. 11^b.

وذكر سَرار الاخوان وذكر القرابات و الوَلَد و الاعتذار و عتب الاخوان و تعاديهم و تباغضهم و ما فى ذلك من النوادر وابيات الشعر ،

و الكتاب الثامن كتاب الحوايج و هذا الكتاب مقارب لكتاب الاخوان فضممته اليه وجعلتهما جزءًا واحدا و فيه الاخبار عن استنجاح الحوايج بالكِتْمان و الصبر و الجِدّ و الهديّة و الرَشْوة و لطيف الكلام ومن يعتمد فى الحاجة ومن يستسعى لها و الاجابة الى الحاجة و الردّ عنها و المواعيد وتنجّزها و احوال المَسْؤولين عند السُؤال [43] فى الطلاقة و العبوس و العادة من المعروف تَقْطَعْ و الشُكْر والثناء و التلطّف فيها و الترغيب فى قضآء الحوايج و اصطناع المعروف و الحِرص و الالحاح و القناعة و الاسعاف و ما فى ذلك من النوادر و ابياتِ الشعر ،

و الكتاب التاسع كتاب الطَعام وفيه الاخبار عن الأَطْعمة الطيّبة و الحَلْوا و السَويق و اللبن و التمر و الخبائث منها التى يأكلها فقرآء الاعراب و نازِلَة [44] الفقر و أَدَبُ الاكل وذكر الجوع و الصوم و اخبار الاكلة و المنهومين و الدعاء الى المادب و الضِيافة و اخبار البخلاء بالطعام و سياسة الابدان بما يصلحها من الغذآء و الحِمْية و شرب الدوآء و مَضارّ الاطعمة و منافعها [45] و مصالحها و نُتَف من طبّ العرب و العجم

---

43) f. 12^a.

44) ? Cod. دارلَة

45) f. 12^b.

وما فى ذلك من النوادر وابيات [46] الشعر ، و الكتاب العاشر كتاب النساء و هذا الكتاب مقارب لكتاب الطعام والعرب تدعو الأكل و النكاح الاطيبَيْن فتقول قد ذهب منه الاطيبان تُريدهما فضممته اليه و جعلتهما جزءا واحدا و فيه الاخبار عن اختلاف النساء فى اخلاقهن و خَلْقهن و ما يُختار منهنّ للنكاح و ما يُكْره و اختلاف الرجال فى ذلك و الحُسْن و الجمال و القبح و الدمامة و السواد و العاهاتِ و العجز و المشايخ و المهور و خطب النكاح و وصايا الاولياء عند الهدآء و سياسة النساء و مُعاشرتهنّ و الدخول بهنّ و الجماع و الولادات و مَساويهنّ خَلا اخبار عُشّاق [47] العرب فانّى رايت كتاب الشعراء اولاً بها فلم أُودع هذا الكتابَ منها الاّ شيئا يسيرا وما جاء فى ذلك من النوا در و ابيات الشعر ، فهذه ابواب الكتب جمعتها لك فى صدر أولها لأُعْفيك من كدّ الطلب و تعَب التصفّح و طول النظر عند حدوث الحاجة الى بعض ما اودعتُها ولتقصد فيما تريد الى موضعه فتستخرجه بعينه او ما ينوب عنه و يكفيك منه فانّ هذه الاخبار و الأشعار وان كانت عيونا مختارةً اكثرُ من ان يُحاط بها او يُوقَف من ورآئها او تنتهى حتى يُنتهى عنها و قد خفّفْتُ و ان كنتُ اكثرتُ و اختصرت وان كنت اطلت و تَوَقَّيْتُ فى هذه النوا در و المضاحيك ما يتوقّاه مَنْ رضى من الغنيمة فيها بالسلامة ومن بُعْد الشُقّة بالاياب و لم اجد بدًّا

---

46) Cod. الابيات

47) f. 13ᵃ.

من مقدار ما اودعتُه الكتاب منها [48] ليتمَّ به الابواب ونحن
نسئل الله ان يمحُوَ ببعض بعضا و يَغْفر بخير شَرًّا و بجِدّ هَزْلا
ثم يعود علينا بعد ذلك بفضله و يتغمدنا بعفوه و يُعيذنا بعد
طول الامل فيه وحُسْن الظنّ به والرجاء له من الخيبة
و الحرمان ،

Wir ersehen aus dieser Vorrede, wenn wir das oben aus dem Adab al-Kâtib mitgetheilte dabei stets im Auge behalten, dass ein beträchtlicher Theil der Werke unseres Autors — und namentlich auch die beiden bekanntesten, das Handbuch der Geschichte und das Buch über die Dichtkunst und die Dichter — als ein grosses Ganzes angesehen werden muss, als eine Art Encyclopädie des Adab. Konnte er hoffen, durch diese Reihe seiner Werke dem drohenden Verfall der Adabstudien möglichst vorgebeugt, und damit also den antiarabischen Velleitäten einen Damm entgegengesetzt zu haben, so blieb ihm noch die Aufgabe, auch die antiislamische Bewegung der Freigeister zu bekämpfen. Die Erfüllung dieser Aufgabe hat offenbar eine andere Gruppe seiner Werke zum Zweck, von der uns wenigstens zwei noch erhalten sind, nämlich die beiden in Leiden aufbewahrten مشكل القران und مختلف الحديث. In den Vorreden zu denselben wird dieser Zweck mit grösserer oder geringerer Deutlichkeit ausgesprochen sein. Sie verdienen gewiss die allergrösste Aufmerksamkeit und Dr. Houtsma wird hoffentlich die von ihm geplante Edition wenigstens

---

48) f. 13^b.

einer derselben bald in Angriff nehmen; cf. De strijd p. 13, l. 4 v. u.

Jedes der beiden Bücher, die unser Codex enthält, zerfällt in zahlreiche Capitel, die zwar nicht numerirt, aber durch grössere Überschriften ausgezeichnet sind.

Ich habe mir indessen erlaubt, im Codex am Rande Nummern beizufügen. Das erste Buch كتاب السلطان enthält folgende Capitel:

1) f. 13^{b}.	محلّ السلطان وسيرته وسياسته
2) f. 26^{a}.	اختيار العمّال
3) f. 29^{a}.	صحبة السلطان وادابها وتغيّر السلطان وتلوّنه
4) f. 36^{b}.	المشاورة و الراى
5) f. 44^{a}.	الاصابة و الراى
6) f. 46^{a}.	اتباع الهوى
7) f. 47^{b}.	السرّ وكتمانه و اعلانه
8) f. 51^{b}.	الكتّاب و الكتابة
9) f. 59^{b}.	خيانات العمّال
10) f. 67^{a}.	القضاء
11) f. 77^{a}.	الاحكام
12) f. 79^{a}.	الظلم
13) f. 83^{a}.	الحبس
14) f. 85^{a} — 91^{b}; 97; 93^{a}.	الحجاب
15) f. 93^{b}.	التلطّف فى مخاطبة السلطان والقاء النصيحة اليه
16) f. 94^{a}.	الحقوق فى الطاعة
17) f. 94^{b}.	التلطّف فى مدحه
18) f. 98^{1}.	فى شكره
19) f. 100^{a}.	التلطف فى مسئلة العفو
20) f. 106^{a}.	فى الدعاء

Auf f. 107[a] erscheint wieder ein Beispiel von geistreichem Dank فى شكر السلطان; demselben folgt f. 107[b] eines فى حمده und ebenda unten فى حضّه على شكر الله. Überhaupt scheinen die Abschnitte 15 — 20 eigentlich ein Capitel auszumachen, das التلطف فى مخاطبة السلطان (ohne nähere Bezeichnung) heissen sollte. — Fol. 108[a] schliesst das erste Buch mit der Unterschrift: تم كتاب السلطان والحمد لله الخ ويتلوه ان شاء الله فى الجزء الثانى كتاب الحرب.

Das zweite Buch beginnt ohne weitere Vorrede mit

1) f. 109[b].	اداب الحروب ومكايدها
2) f. 123[b].	الاوقات التى تختار للسفر وللحرب
3) f. 124[b].	الدعاء عند اللقاء
4) f. 125[b].	الحضّ على الصبر عند اللقاء
5) f. 129[b].	ذكر الحروب
6) f. 130[b].	فى العدّة والسلاح
7) f. 133[b].	اداب الفروسية
8) f. 135[b].	المسير فى الغزو والسفر
9) f. 144[a].	التفويز
10) f. 146[b].	فى الطِيَرة والفأل
11) f. 152[b].	مذاهب العجم فى العيافة والاستدلال بها
12) f. 154[b].	باب فى الخيل
13) f. 159[b].	باب البغال والحمير
14) f. 150[b].	باب فى الابل
15) f. 161[b].	اخبار الجبناء
16) f. 169[b].	باب من اخبار الشجعاء والفرسان واشعارهم
17) f. 187[a].	باب الحِيَل فى الحروب وغيرها

18) f. 196[b]. باب من اخبار الدولة و المنصور و الطالبيين
19) f. 205[a]. ذكر الامصار

Die Art der Behandlung der in den Capiteln berührten Gegenstände ist im allgemeinen die in solchen Werken übliche: Traditionen aus der Zeit des Propheten und der vier ersten Chalifen, historische und andre Anecdoten aus dem arabischen und nichtarabischen Leben, Sentenzen und Aussprüche berühmter und unberühmter Personen, Sprüchwörter und Gedichte liefern das Material. An der Spitze stehen zumeist Traditionen, wo solche aufzutreiben waren.

Vortheilhaft zeichnet sich unser Werk vor vielen ähnlichen, namentlich späteren, dadurch aus, dass die Quellenangabe im Ganzen sorgfältig durchgeführt ist. Es lässt sich deutlich folgendes System [49]) beobachten: 1) Hadithe werden stets, wie es sich gebührt, mit حدثني etc. eingeleitet und der Sanad angegeben. 2) Anecdoten historischen Inhalts, Aussprüche historischer Persönlichkeiten und ähnliche Materien, soweit sie von arabischen Dingen handeln, werden durch ein einfaches قال eingeleitet, dem der Name der betreffenden Autorität folgt, oder durch den Namen ohne das قال. Förmliche Sanade sind selten. 3) Verse stehen meistentheils ohne alle Quellenangabe, soweit sie nicht zu den Anecdoten etc. gehören. 4) Nichtarabische Materien werden mit wenigen Ausnahmen geradezu als Frucht von des Autors Lecture angeführt mit قرات في oder في allein mit Angabe des betr. Buches, aber meist ohne Nennung des Autors.

49) Ganz consequente Durchführung desselben kann nicht erwartet werden.

Ad 1. ist nichts besonderes zu bemerken. Ad 2. kann man getrost behaupten, dass alle so eingeleitete Notizen aus Büchern stammen; wir finden lauter bekannte Autorennamen: Ibn al-Kelbi, Heithem b. Adi, Sharqî b. al-Qatâmî u. a. mehr. Besonders häufig aber ist al-Madâini benutzt (fol. 20^b, 33^b, 54^a, 117^a, 127^b, 160^b, 167^a, 182^a, 189^b, 193^b, 202^b, 211^a). Das einzige Citat aus Muhammed b. Ishâq, das sich f. 187^b findet (قال ابن اسحق), ist auch das einzige, welches wir direkt controliren können. Es entspricht mit ganz unbedeutenden Abweichungen dem Texte der Wüstenfeld'schen Edition p. 435 Z. 13 bis 436 Z. 1.

Die Quellen endlich für nichtarabische Materien sind zweierlei Art, nämlich erstens nicht näher bezeichnete «Bücher der Perser العجم, Indier الهند und Byzantiner» الروم, und zweitens Werke, deren Titel genannt sind. Mit den Angaben ersterer Art lässt sich nicht viel aufstellen. Der Vollständigkeit wegen führe ich an, dass «Bücher der Inder[50])» citirt werden f. f. 15^a, 29^{ab}, 30^a, 32^b, 35^a, 37^a, 40^a, 45^b, 53^b, 93^b, 113^b und 114^a. «Bücher der Perser» العجم f. f. 19^b, 22^b, 24^b, 50^a, 56^a, 113^b, 127^b, 150^b und 175^a. Einmal nur ist ein «Buch der Rûm» angezogen, nämlich

50) Die Citate enthalten verschiedene kurze Sentenzen, meist den Umgang mit Königen betreffend, und enthalten durchaus nichts was für die augenblicklich auf der Tagesordnung stehende Frage über die indisch.-arab. Medicin von Bedeutung wäre. Dagegen wird aber f. 34^a — 35^a, ohne Angabe der Quelle, ein Gespräch zwischen dem Barmekiden Jahja und Mankah dem Indier mitgetheilt, das an sich zwar ohne Interesse ist, aber doch die erste Erwähnung des Mankah noch bedeutend über Tabari hinaufrückt; cf. A. Müller in ZDMG. *b*. 34. p. 496. Mankah und einige andre indische Ärzte werden übrigens auch schon von al-Djâhiz († 255) erwähnt.

f. 158^a: وجدت فى كتاب من كتب الروم. Das Citat giebt die Kennzeichen des edlen jährigen Füllens an علامة فراهة المهر الحولىّ. Es unterliegt wohl keinem Zweifel, dass alle diese Werke von unserem Autor in arabischen Übersetzungen benutzt wurden. Unter den Angaben der zweiten Art steht, der Zahl der Citate nach, in erster Reihe ein Buch, das den Titel التاج führte. Wir finden dasselbe fol. 17^a, 22^b, 26^a, 36^b, 54^a—55^b, 66^b, 86^b—87^a und 98^a. Mit Ausnahme der Citate auf f. f. 17^a, 36^b und 98^a, die nur von بعض الملوك resp. بعض ملوك العجم reden, beziehen sich alle übrigen auf Chosru Parvîz und zwar geben f. 22^b und 26^a Auszüge aus Briefen, die derselbe aus dem Gefängniss an seinen Sohn geschrieben, f. 54^a eine 2½ Seiten lange Instruction desselben an seinen كاتب, f. 66^b eine eben solche an seinen صاحب بيت المال und f. 86^b—87^a an seinen حاجب. Alles dies[51]) ist in dem sententiösen und unerträglichen rhetorischen Ton gehalten, der Dank dem persischen Einfluss die markige und urwüchsige echt arabische Beredsamkeit aus der Gunst des Publicums verdrängt hatte.

Im Fihrist[52]) wird p. 118, Z. 28 ein Werk des Abdallah Ibn al-Muqaffa angeführt كتاب التاج فى سيرة انوشروان und ibid. p. 305, Z. 11 ein كتاب التاج وما تفاءلت به ملوكهم. Letzteres scheint von vornherein aus-

51) Aus demselben Werke stammt wohl ein dritter Brief desselben, der f. 66^a ohne Quellenangabe steht.

52) Der Mangel eines Index der Büchertitel wird gewiss von allen Arabisten schwer empfunden, und die Herstellung eines solchen würde die Benutzung des trefflichen Werkes zu literärhistorischen Untersuchungen bedeutend erleichtern.

geschlossen, ersteres dagegen könnte vielleicht mit dem von Ibn-Q. benutzten التاج identisch sein. Dagegen spricht freilich die Angabe des Fihrist في سيرة انوشروان, dafür aber der Umstand, dass Ibn al-Muqaffa auch sonst von unserem Autor citirt wird. Fol. 30^a, 32^a und 40^b wird sein Werk الاداب citirt, f. 166^a Kalila wa Dimna, f. 98^a, 118^b—123^b, 175^a die سِيَر العجم, worunter ja unzweifelhaft[53]) eben Ibn al-Muqaffa's Übersetzung der officiellen pers. Chronik zu verstehen ist; f. 14^b u. f. 164^a ist Ibn al-Muqaffa ohne Nennung des Werkes Gewährsmann und f. 16^a—17^a ist ein langes Citat aus einem اليتيمة betitelten Buch, das ebenfalls ohne Zweifel mit Ibn al-Muqaffa's الدرة اليتيمة identisch ist. Nächst dem التاج ist häufig in pers. Materien ein Buch citirt, welches الابين, الاسن oder الايين heisst. Die Form الآيين ist natürlich die richtige; آيين ist das persische Aequivalent des arabischen آداب. Die Citate stehen f. f. 20^a, 69^a, 114^b—116^b, 117^a, 134^b—135^b und 152^b — 154^b. Das erste giebt einen Passus aus einer Rede خطبة eines nicht näher bezeichneten pers. Königs; derselbe giebt folgende goldene Versprechungen: انما املكُ الاجسادَ لا النيّات واحكم بالعدل لا بالرضى

53) Hierin stimme ich mit Nöldeke, Gesch. der Perser und Ar. zur Zeit der Sassaniden etc. p. XXI, Anm. 2, überein, möchte aber doch den Verfasser des Fihrist gegen eine andere Anm. Nöldeke's (ibid, 363 Anm. 1. am Schluss) in Schutz nehmen. Ob der Verf. des Fihrist «mit Unrecht» das von Ibn al-Muqaffa übersetzte Werk التاج auf Chosrau I. bezieht, oder mit Recht, das können wir vorläufig noch nicht endgültig entscheiden. Zweifel aber kommen, wie billig, dem Angeklagten zu Gut. ادرؤا الحدودَ بالشبهات.

وافحص عن الاعمال لا عن السرائر. Das zweite giebt dem الكاتم Verhaltungsregeln. Das dritte f. 114^b — 116, wozu noch f. 127 kommt [54]), so wie eine Zeile auf f. 117^a, enthält detaillirte Vorschriften über die im Kriege zu beobachtenden Regeln, und verdient die Aufmerksamkeit derer, die sich für die kriegswissenschaftlichen Theorien des Orients interessiren. Fol. 134^b — 135^a finden wir aus dem كتاب الآيين Vorschriften, wie der Pfeil النشاب am besten zu handhaben und der Schlägel الصولجان zu führen sei. Das ganze 11. Capitel endlich des 2. Buches, مذاهب العجم فى العيافة و الاستدلال بها f. 152^b — 154^b, ist ebenfalls dem genannten Buch entnommen.

Das Wort آيين als Titel persischer oder aus dem persischen übersetzter Werke kommt im Fihrist mehreremal vor, ist aber nicht immer erkannt worden. P. 314, z. 21 haben wir ein كتاب آيين الرمى لبهرام جور الخ und ein كتاب آيين الضرب بالصوالجة [55]), p. 305, z. 12 ein كتاب آيين نامه ohne weitere Bezeichnung, p. 138, z. 3 ein كتاب آيين مقالات كتب العهود للخلفا والامراء; p. 118, z. 27 endlich ein كتاب آيين نامه فى الاصر von Ibn al-Muqaffa. Leider ist über den Character des letzten Werkes nichts bekannt, da auch die Lesart الاصر nicht ganz sicher zu sein scheint; vgl. die Anm. zu d. Stelle. Es ist daher nicht unmöglich, dass Ibn Q. dasselbe benutzt hat. Andrerseits aber

54) Dieses Blatt ist beim Binden an die falsche Stelle gekommen.

55) In der Anm. zu dieser Stelle wird die Lesung آيين wenigstens in Anregung gebracht.

ist es ebenso gut möglich, dass unser Autor seine Citate über Pfeilwerfen und Çauladjânspiel aus den oben erwähnten Monographien über diese Gegenstände geschöpft hat. Hätten wir ein vollständiges Exemplar der Ujûn, so liesse sich diese und andre Fragen mit grösserer Sicherheit entscheiden.

Von den drei Citaten aus dem سِيَر العجم bezieht sich das erste f. 98^{a}—99^{a} auf Ardaśîr I. «Als derselbe nämlich die Krone definitiv sich errungen hatte, versammelte er das Volk, hielt eine eloquente Rede, ermahnte zu Eintracht und Gehorsam, warnte vor Aufruhr, und theilte das Volk in vier Categorien (Stände, اصناف). Das Volk fiel anbetend nieder und der Sprecher متكلّمهم antwortete dem König.» Diese Antwort wird nun mitgetheilt. Sie enthält nur die überschwenglichsten Danksagungen für die grossen Wohlthaten seiner Majestät.

Das Citat f. 175^{a} giebt die bekannte Anecdote von Bahram Gûr's Meisterschuss. Viel wichtiger als diese ist aber das lange Citat f. 118^{b} — 123^{a}, welches die ganze Geschichte von des Firûz Krieg mit اخشنوار[56]) dem Könige der Hajâtila enthält. Das ist ein werthvoller Beitrag zur Kenntniss des wahren Charakters der pers. officiellen Chronik.

Schliesslich citirt Ibn Q. noch eines seiner eigenen Werke, nämlich كتابى المؤلف فى ابيات المعانى, worunter das im Fihrist p. 77, Z. 15 erwähnte كتاب

56) So lautet der Name hier; cf. Nöldeke l. c. p. 123, Anm. 4.

معانى الشعر zu verstehen ist. Dieses Citat findet sich f. 157^{b}. Ibn Q. führt dort nämlich eine jener räthselnden Pferdebeschreibungen in Versen an, in denen aufgezählt wird, wie viel kurze, lange, breite u. s. w. Körpertheile das betreffende Ross hat. In Chalef al-Ahmar's Qasîde kommt bekanntlich solch eine Beschreibung vor; cf. Ahlwardt's Chalef al Ahmar etc. p. 232 sq. Das von unserem Autor beigebrachte Gedicht gehört nach Abu Hâtim dem عبد الغفار الخزاعى. Abu Obeida behauptete, den Verfasser des Gedichtes nicht zu kennen. Das Gedicht hat 11 Verse und beginnt so:

ذالك وقد أذعروا الوحوشا
بصلت الخد رحب لبانه مجفر
طويل خمس قصير اربعة
عريض ست مقلص حشور

Ibn Q. giebt nur den Text, verweist aber auf sein oben genanntes Buch, wo er dasselbe erklärt habe.

An wichtigeren historischen Notizen hebe ich noch hervor: 1) f. 199^{a}—200^{b} die Tödtung der 80 Omejjaden, die in Folge eines zweimal wiederholten lapsus dem Mançûr zugeschrieben wird. Die Quelle ist nicht angegeben. 2) Fol. 175^{a}—176^{b} die Bezwingung der Veste المصانع in Jemen durch den Merzban und f. 150^{b} die Expedition des Vahraz nach Jemen, beides nach كتب العجم. 3) Eine Reihe interessanter Anecdoten über Omar f. 59^{b} — 62^{b}. 4) Das Capitel über القضاء f. 67^{a}—77^{a}, welches durch eine Reihe gut gewählter Anecdoten die schon in so alter Zeit florirende Corruption des Richterstandes illustrirt.

In weitere Details kann ich mich hier nicht einlassen. Ich schliesse mit dem Wunsche, dass es gelingen möchte, ein completes Exemplar unseres Werkes irgendwo aufzutreiben. Das wäre eine für die ar. Cultur- und Literaturgeschichte der älteren Zeit höchst werthvolle Acquisition.

(Tiré du Bulletin, T. XXVII, pag. 55—78.)

CONTENU.